

LA RENAISSANCE.

LA RENAISSANCE

CHRONIQUE

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE.

PUBLIÉ

PAR L'ASSOCIATION NATIONALE POUR FAVORISER LES ARTS EN BELGIQUE.

TOME DEUXIÈME.



Bruxelles.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS
PLACE DU GRAND SABLON, N° 11.

1840-1841

LA RENAISSANCE,

CHRONIQUE

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE.

UN PREMIER AMOUR DE CHARLES-QUINT.

I.

Aimer est une belle et noble chose. Heureux ceux qui aiment, plus heureux encore ceux qui sont aimés! Oh! qui dira jamais les joies d'un premier amour, alors que le cœur est jeune et vierge de souillure, que chaque sensation brille dans les yeux, se trahit dans les moindres mouvements, module chaque accent de la voix? Avenir, longues espérances, illusions et rêves de bonheur, tout est là. Une nouvelle vie s'ouvre devant soi. L'âme s'enthousiasme de tout; elle s'exalte à l'aspect d'un beau ciel sans nuage, elle écoute avec ravissement l'oiseau qui chante sous la ramée, et la brise qui murmure dans les fleurs gonfle la poitrine de soupirs inconnus. On est fier, on est satisfait; on éprouve un bien-être inaltérable; on se sent une puissance de volonté que rien ne saurait fléchir; la pensée s'est développée comme par enchantement; il semble qu'un horizon immense se soit découvert; tout est changé, tout a revêtu des formes nouvelles.

Accordez-nous donc quelques moments d'attention pour le récit d'un premier amour.

Le printemps de l'année 1521 commençait à couvrir la campagne d'un peu de verdure. Violettes et primevères se hasardaient à poindre sous les haies de charmille. La bise était moins âpre et le soleil répandait déjà une tiède chaleur sur les prairies dont quelques rares marguerites blanches mouchetaient le tendre tapis.

Près de l'église de Sainte-Walburge, à Audenarde, s'élevait une petite maison au pignon de bois qui n'avait pour tout ornement au dehors que sa propreté toute flamande et les rideaux blancs de ses deux petites fenêtres ogivales.

Dans une chambre de cette habitation qui donnait sur une cour étroite, était assis à une table chargée de papiers, de couleurs, de pinceaux, d'échantillons de tapisseries de haute-lice, un jeune homme de bonne mine, vêtu en simple ouvrier, dont la figure franche et ouverte inspirait tout d'abord la confiance, tandis que son œil noir annonçait je ne sais quoi de résolu et de fier qui trahissait une âme fortement trempée.

Il était occupé à colorier un grand dessin, représentant un sujet biblique destiné à être bientôt reproduit sur la tapisserie dans une de ces célèbres fabriques qui, transférées plus tard d'Audenarde à Paris, prirent le nom de Gobelins.

De temps en temps il s'arrêtait, regardait son œuvre à distance et reprenait avec un nouveau zèle.

Cet habile ouvrier, à qui l'on donnerait aujourd'hui le nom d'artiste, s'appelait Baudouin Van der Ghenst. Auprès de lui cousaient, la tête attentivement baissée sur leur ouvrage, deux blondes jeunes filles, belles de santé et de vigueur, qui se nommaient Agnès et Marie.

— Eh bien! frère, dit la plus jeune, ne pouvant résister au désir de se lever pour regarder l'œuvre du jeune homme, il paraît que cela avance; c'est bien joli.

— Que vous êtes curieuse, Agnès, repartit Baudouin, en lui frappant légèrement sur la joue.

— Oh! vous devez être content de ce dessin.

— Assez, petite; si nous pouvons l'exécuter en tapisserie dans les ateliers de maître Bevernage, je pense qu'il produira de l'effet.

— N'est-ce pas une des pièces qui doivent servir à décorer les appartements de monseigneur de Lalaing, à son château d'Escornaix, demanda Marie, se levant à son tour pour admirer le tableau.

— Oui vraiment.

— Et c'est pour tenturer les appartements de l'empereur, n'est-ce pas? reprit Agnès; car on dit qu'il arrivera bientôt au château d'Escornaix pour séjourner quelque temps dans ce canton.

— On fait déjà d'immenses apprêts pour sa réception, ajouta Marie.

— Mes chères sœurs, si vous n'étiez si curieuses, vous ne chercheriez pas à connaître toutes ces choses-là.

— Voilà que vous êtes encore sévère, Baudouin... Y a-t-il du mal à savoir ces détails? Il me semble qu'ils doivent vous engager à faire de votre mieux. N'êtes-vous pas fier d'exécuter un ouvrage qui attirera les regards de notre très-puissant prince?

— Mais est-on instruit quand S. M. reviendra d'Espagne, demanda Van der Ghenst, arrondissant les contours d'une tête ébauchée?

— On ne sait pas encore la date précise... Jeanne, en rentrant, nous l'apprendra peut-être.

— Je serais bien aise de voir un prince dont on raconte tant de choses merveilleuses, s'écria Marie. Le connaissez-vous, frère?

— Non, je ne sache pas qu'il soit venu à Audenarde, et quant à moi je ne suis jamais sorti de notre ville, quoique j'aie bientôt 25 ans... Mais où donc est Jeanne?... il paraît que notre sœur a oublié l'heure de midi. Voici l'angelus qui tinte, ajouta-t-il, en se découvrant et faisant le signe de croix, l'ouvrage doit être fini chez maître Bevernage.

Comme il prononçait ces mots la porte s'ouvrit. Une jeune fille de dix-huit ans entra tout essoufflée. C'était l'aînée des trois sœurs Van der Ghenst, la plus jolie et

pourtant la plus sage ouvrière des ateliers du fabricant de tapisseries. Il n'eût guère été possible de trouver une figure plus ravissante, des traits plus fins, plus délicats. Tout était beau sur cette charmante physionomie. Son œil y brillait d'un éclat pur et tendre, comme une étoile dans un ciel azuré. Ses joues roses attestaient la vigueur et la santé, et la cape de serge brune qui lui couvrait la tête faisait avantageusement ressortir la blancheur d'un front où siégeaient l'innocence et la pudeur. A voir ces élégantes formes de femme, cachées sous d'aussi grossiers vêtements, on l'eût prise pour quelque grande dame travestie en fille du peuple, au milieu d'un caprice de coquette. Car la voix de Jeanne était douce et veloutée, son pied petit, sa main blanche et sa démarche n'avait rien de cette brusque rudesse qui caractérisait les pas de ses compagnes.

— Tu reviens tard aujourd'hui, s'écria Baudouin en la voyant paraître.

— Ne me gronde pas, frère, répondit Jeanne à voix basse et posant le doigt sur la bouche, comme pour lui imposer silence... il y a là quelqu'un qui pourrait nous entendre.

En même temps elle désigna le petit cabinet attenant qui n'était séparé de l'autre chambre que par une cloison.

— Qui donc est là? demandèrent les deux sœurs.

— Chut! écoutez, c'est toute une histoire... Je ne puis encore y croire moi-même. J'étais à travailler dans la fabrique à une des tapisseries destinées à orner le château d'Escornaix, lorsque la femme du gouverneur de notre ville, madame la comtesse de Lalaing, visitant nos ateliers, arriva à moi. Elle s'arrêta longtemps devant mon ouvrage et ne cessa de me complimenter sur le tableau que j'étais sur le point d'achever. Elle me demanda mon nom, mon âge. Je lui répondis que, l'aînée des trois filles restées orphelines avec un frère, je travaillais avec eux pour gagner notre pain. La comtesse m'interrogea encore longuement sur nos parents, sur vous, enfin sur une foule de choses. Puis elle s'éloigna, me laissant toute fière de l'intérêt qu'elle prenait à moi... Ce n'est pas tout. Peu d'instants après, maître Bevernage me fit appeler. Madame de Lalaing m'attendait. Jeanne, me dit-elle, une femme de confiance, une compagne, une amie qui m'était dévouée, m'a été enlevée par la mort. Je voudrais la remplacer... je n'ai point d'enfant; j'ai jeté les yeux sur vous, Jeanne. Voulez-vous être ma fille adoptive? Vous demeurerez chez moi, vous serez attachée à mon service, votre sort sera assuré pour le reste de vos jours.

— Est-il possible? s'écrièrent Marie et Agnès stupéfaites.

— Nous serions séparés, dit tristement Van der Ghenst.

— A cette proposition, repartit Jeanne, vous comprenez que je fus tout étourdie. Cependant elle me demandait une prompte décision. Je lui répondis enfin : Madame, notre frère Baudouin nous tient lieu de père, il faut que j'obtienne son consentement, je ne puis rien entreprendre sans son aveu.

— C'est bien agir, Jeanne, interrompit le frère. Je te suis reconnaissant de cette preuve d'amitié.

— Maintenant, poursuivit la jeune fille, pour vous faire juger des excellentes dispositions de cette noble dame à mon égard, je vous dirai que c'est elle qui est là dans ce cabinet, attendant que vous m'accordiez de la suivre.

— La comtesse de Lalaing ici! s'écrièrent les deux sœurs, ne sachant où donner de la tête à ces paroles.

— Allez la trouver, Agnès et Marie, pour lui présenter nos excuses de la faire attendre si longtemps. Je vais venir à l'instant avec Jeanne.

Agnès et Marie ne se firent pas répéter l'ordre de leur frère.

Lorsque Baudouin fut seul avec sa sœur, il lui prit la main avec effusion et lui dit gravement :

— Jeanne, je ne veux point m'opposer à ta fortune; mais songe que tu vivais contente dans notre simplicité d'artisan; tu vas échanger ton sort contre un avenir plus brillant qui te sourit de loin. Au lieu de ta petite chambre propre et blanche, tu auras sans doute un appartement somptueux, une nourriture splendide au lieu d'un frugal repas. Oh! si tu n'allais pas être heureuse, je me reprocherais éternellement d'avoir consenti...

— Je veux que vous participiez à mon bonheur, Baudouin, je partagerai avec vous tout ce que je gagnerai.

— Nous avons assez pour vivre dans une paisible médiocrité, Jeanne; ce qu'on a de trop est rarement profitable. Et puis tu es jeune, tu es jolie, crédule et naïve. Le comte et sa femme sont, je le crois, des cœurs généreux. Mais tu n'ignores pas que ces gens-là reçoivent de grands seigneurs, beaucoup de grands seigneurs, raides d'or et de pierreries, hommes fort désœuvrés qui recherchent quelquefois une femme, dont ils ont remarqué la beauté, mais qui n'aiment pas comme nous quand ils aiment.

— Oh! Baudouin, n'aie point de crainte, reprit la jeune fille rougissant et prenant à son tour un air sérieux; je resterai sage, moi.

— Je n'en douterais point, si tu nous restais... Mais enfin c'est ton désir, Jeanne, accepte donc. N'oublie pas surtout que si la fortune cessait de t'être favorable, tu m'auras toujours pour t'aimer et te protéger.

— Excellent frère! murmura la jeune fille émue, et elle entraîna Baudouin auprès de la comtesse.

— Il consent, s'écria-t-elle en entrant.

— Oui, madame, dit le jeune homme, prenant en même temps la parole, et je le fais avec d'autant moins de regret que je la remets aux mains d'une dame que distinguent d'éminentes et nobles qualités.

— Oh! j'aurai bien soin d'elle, interrompit la comtesse de Lalaing, je vous en assure.

— Vous faites bien de me promettre cela, madame, car je l'aime tant! cette chère enfant.

— Et nous aussi, ajoutèrent Agnès et Marie avec entraînement.

— Merci, merci pour tant de véritable affection, dit Jeanne fondant en larmes dans ce moment suprême où elle allait être séparée, pour toujours peut-être, de ce bonheur de famille, de ces douces joies d'intérieur, qui sont quelque chose de plus que l'opulence, parce qu'elles ne donnent point d'inquiétudes.

— Emmenez-la, madame, reprit Baudouin. Je la confie à votre excellent cœur; aidée de votre expérience et de vos bons conseils, je suis persuadé quelle ne saurait dévier du chemin de la vertu.

II.

Nous sommes à Escornaix (Schoorisse), noble et féodal manoir où réside une partie de l'année Antoine de Lalaing, comte de Hoogstraten, alors gouverneur d'Audenarde.

Dans une chambre à plafond sculpté et à magnifique tapisserie, se trouvaient, vers le soir, devisant avec la familiarité d'intimes amis, deux hommes qui différaient cependant d'âge et de rang. Celui qui était nonchalemment couché dans ce fauteuil à dossier de velours était un beau jeune homme de moyenne taille, dont une soyeuse barbe, quelque peu rousse, ombrageait déjà le menton. Sa figure noble et distinguée annonçait une haute naissance, dans son œil bleu semblait respirer un immense désir de domination; mais l'expression de fierté qui brillait sur son front élevé se trouvait tempérée par un air de franchise et de joviale loyauté : rien ne déplaisait dans cette physionomie empreinte de vigueur et de force. Quant à son accoutrement, il était fort simple : un fourreau de drap noir, bouffant aux épaules, aux hanches et aux genoux, une fraise espagnole, une toque de velours à laquelle scintillait une aigrette de diamant, en composaient les principales parties.

Son interlocuteur, au contraire, vêtu avec richesse et élégance, était un homme d'environ 40 ans. Chez lui des rides profondes, des joues pâles, un teint huileux et flétri, témoignaient d'une décrépitude anticipée, résultant plus d'une vie pleine d'excès, que d'un travail continu ou d'une nature maladive.

Quelque intimité qui semblait régner entre eux, ce dernier se tenait pourtant debout et découvert.

— Je dis la vérité, s'écria le jeune homme poursuivant une conversation commencée, je n'ai pas encore aimé, tout empereur que je suis.

— Eh bien ! sire, je le crois fort bien; quand on s'appelle Charles-Quint, on n'a pas le temps de songer à l'amour. A six ans vous aviez pour jouets toutes les provinces des Pays-Bas; à dix-huit la monarchie espagnole tout entière vous appartenait, le soleil ne se couchait plus sur vos domaines; à vingt vous alliez à Aix-la-Chapelle surmonter votre couronne de roi du diadème des Césars; l'Allemagne, Naples, les deux Siciles, la Sardaigne, l'Amérique sont à vous. Si François Ier perd encore quelques batailles, Dieu sait où s'arrêtera votre puissance...

— Oui, oui, mon cher Culembourg, tout cela est sous ma domination. A me voir, si jeune encore, m'étendre de la sorte, on croirait bien que je veux, autre Charlemagne, m'acheminer vers la monarchie universelle. En même temps il se prit à sourire et regarda malicieusement le seigneur Claude de Culembourg, pour voir l'effet que produisait sur lui cette dernière phrase.

— Si dame Fortune continue à vous servir, vous y arriverez, dit le rusé courtisan, flattant ainsi une des plus chères idées du prince.

— Oh! si l'Angleterre n'était pas là, ajouta Charles en soupirant... Ah! çà, il paraît que notre entretien tourne au sérieux...

— Ce qui en fait le sujet mérite bien qu'on l'y maintienne, sire.

— Vous êtes insupportable avec vos éternelles flatteries, s'écria brusquement le jeune prince; réservez cela pour nos réceptions de cour... Il est déjà assez ennuyeux pour moi de devoir attendre, les bras croisés, la fin du siége de Tournai, que notre cousin de France semble prendre plaisir à faire durer.

— Et pourtant il est certain que le roi François devra bientôt évacuer la place.

— Que ne se hâte-t-il, l'heureux coureur d'aventures galantes qu'il est! Si l'on pouvait lui souffler pendant ce temps sa belle Diane de Poitiers! Sais-tu bien, Claude, qu'il m'arrive parfois d'envier le sort du roi de France.

— Vous, sire!

— Oui, mon ami; François aime et il est aimé.

— Mais cela dépend de vous, j'augure.

— Vous croyez. L'ambition satisfait la tête, messire, mais au cœur il faut une autre pâture. J'ai besoin d'aimer, il y a là un feu qui demande à embraser quelque chose!

— Un grand prince peut toujours inspirer de l'amour...

— Non, pas de l'amour, mais des désirs ambitieux, je le sais bien, messire. Dans quelques années, dans quelques mois peut-être, les intérêts de ma couronne exigeront que je prenne une compagne. On ne consultera point ma volonté, les besoins de mon cœur; on ne demandera pas si mon âme est jeune, ardente, passionnée. Il faudra prendre la femme dont la politique aura arrêté le choix; cette femme sera unie à moi, non pas pour qu'elle aime et soutienne l'époux dans la vie privée, dans la vie de famille, mais pour qu'elle soit reine, comme je suis roi, pour qu'elle assure la prépondérance du prince dans la vie publique, et l'équilibre des nations entre elles. Voilà les mariages des rois, messire, voilà comment on rive un homme et une femme, victimes des nécessités politiques, à une même chaîne qu'ils doivent souvent traîner dans les larmes et les dégoûts, pour garantir le repos au peuple qui ne leur en sait aucun gré. Est-il étonnant alors que le cœur, vierge et incompris, s'ouvre tout à coup dans la suite à une affection que condamne la sainteté de nœuds inviolables, qu'il oublie ses devoirs pour s'enivrer à longs traits d'un sentiment inconnu qui l'étourdit et l'entraîne? Ne sommes-nous pas hommes comme vous? En nous faisant naître sur les marches du trône, Dieu a-t-il étouffé dans notre âme la plus noble passion d'ici-bas, l'amour? Oh! non, car une couronne ne saurait en racheter le prix!

— Au secours, au secours!

Tels furent les cris qui retentirent en cet instant dans le vestibule sur lequel s'ouvrait l'appartement de l'empereur.

Une jeune fille se précipita, pâle, tremblante, hors d'elle, dans la chambre. Charles se leva, saisit son épée pour voir ce qui se passait, abandonna à Claude de Culembourg l'inconnue à qui l'émotion coupait la parole, et sortit aussitôt. Il rencontra au haut de l'escalier deux jeunes seigneurs de sa suite, le comte de Lynden et Mathieu d'Herzelles, qui, étourdis par de trop longues libations et oubliant les égards qu'ils devaient à la protégée de la dame de Lalaing, s'étaient mis à poursuivre cette jeune fille, s'inquiétant peu de son indignation et de ses craintes.

— Par la sambleu! mes beaux sires, qu'est ceci? s'écria l'empereur, leur barrant le passage, au moment où ils voulaient poursuivre leur entreprise.

— Oh! oh! c'est monseigneur Charles, balbutièrent les deux jeunes gens, un peu décontenancés par la présence du prince.

— Qu'est-ce que vous voulez faire, s'il vous plaît? Vous n'êtes pas ici dans une maison de ribaudes malfieffées, j'augure. Arrière donc! Mais dans cet instant Charles, qui était resté dans l'obscurité, les entendit descendre sans souffler mot, comme deux enfants surpris en flagrant délit d'un innocent larcin, qui prennent la fuite sans oser regar-

der derrière eux, s'estimant heureux d'en être quittes à si bon marché.

Il rentra aussitôt pour rassurer celle qu'il venait de soustraire à d'injurieuses poursuites et s'aperçut alors seulement de sa beauté, de sa jeunesse, de sa fraîcheur. Sa chevelure blonde tombait en boucles ondoyantes sur des épaules larges et bien prises. Lorsqu'elle l'eût écartée de son front pour mieux regarder l'empereur au pied de qui elle alla se jeter, le remerciant des yeux et de la voix, celui-ci la releva aussitôt, admirant ses traits ravissants, sa jolie bouche, son œil plein de douceur et d'éclat, sa taille gracieuse qu'emprisonnait une longue robe de soie.

— Assieds-toi là, ma belle enfant, et dis-moi ce qui est arrivé.

— Sire...

— Quoi, tu me connais?

— J'habite cette maison.

— Et pourtant je ne t'ai pas encore aperçue, depuis dix jours que je suis ici.

— Il faudra, monseigneur, vous en plaindre à la comtesse de Lalaing, dit Claude de Culembourg, bas à l'oreille du prince en riant.

— Tais-toi, bavard, tu vas l'intimider.

— Attachée au service de madame de Lalaing, je suis sa dame de compagnie, continua la jeune fille rougissant et n'osant regarder plus longtemps la mâle et attrayante figure du prince qui jetait dans son âme un trouble indéfinissable. Elle a pour moi les soins d'une seconde mère.

— Tu es orpheline.

— Hélas! oui, sire; j'appartiens à une famille pauvre mais honnête d'Audenarde.

— Ton nom.

— Jeanne Van der Ghenst...

— Oh! je suis heureux d'avoir fait quelque chose pour toi, dit le galant jeune homme, captivé par l'accent de Jeanne et s'emparant, par distraction sans doute, de la main blanche qu'elle lui abandonnait sans oser la retirer. Mais calme-toi; comme tu trembles...

— C'est que j'avais bien peur, sire, reprit-elle avec un charmant sourire qui découvrit aux yeux de Charles deux rangées de perles dont il eût volontiers orné le médaillon de la toison d'or qu'il portait au cou. C'est vous qui m'avez sauvée de leurs mains. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi ce soir.

— Jeanne, repartit l'empereur d'un ton charmant, lorsqu'on est remercié par une aussi jolie bouche que la tienne, on voudrait souvent rendre le même service.

— Vraiment! murmura le seigneur de Culembourg, se souriant à lui-même en voyant le feu qui s'allumait dans le regard du jeune prince, si monseigneur continue de la sorte, mademoiselle Van der Ghenst n'a fait qu'échanger un péril pour un autre.

— Maintenant que ces seigneurs sont partis, reprit Jeanne avec un visible embarras, je puis redescendre.

— Oh! oh! je ne te laisserai pas aller.

— Comment ces deux insolents ont-ils osé...

— Plusieurs seigneurs de votre suite sont restés dans la salle du repas, vidant force bouteilles et s'échauffant la tête par mainte et mainte rasade... Au dire du majordome, plusieurs d'entre eux gisent déjà sous la table... J'allais me retirer à mon appartement lorsque le comte de Lynden et le chevalier Mathieu d'Herzelles, qui avaient sans doute quitté leurs convives, me rencontrèrent et voulurent m'entretenir de leurs galants propos. Les voyant si hardis et si chancelants sur leurs jambes, j'eus peur, et me mis à les fuir dans cette direction; vous savez le reste.

Messire de Culembourg, prenez ce flambeau et marchez devant nous, je veux reconduire cette jeune fille. Charles offrit en même temps le bras à la sœur de Baudouin qu'il ramena bientôt auprès de la comtesse de Lalaing, laissant à la jeune fille le soin de raconter cette aventure et de méditer sur la galanterie de l'empereur d'Allemagne.

— Décidément, monseigneur, s'écria Claude de Culembourg en rentrant avec Charles dans l'appartement de ce dernier, je commence à croire que vous êtes amoureux de la chambrière de ma cousine de Lalaing.

— Oh! c'est qu'elle est charmante! Sur mon honneur, Culembourg, je n'ai jamais aperçu de plus doux visage. As-tu vu ce regard, as-tu admiré cette taille élancée, cette démarche élégante?

— Sire, je vous ai laissé ce soin et je vois que vous vous en êtes acquitté à merveille.

— Et dire qu'une aussi belle créature doive végéter dans l'obscurité!

— Eh! eh! il ne serait pas si difficile de l'en retirer, j'augure. Plus d'une pastourelle est devenue puissante dame.

— Toujours mauvais sujet et roué, Claude. Il est à craindre que vous ne vous corrigiez jamais... Savez-vous qu'elle a une main d'une blancheur éclatante...?

— Une brillante émeraude n'irait pas mal à ces doigts si effilés.

— Et puis, continua le jeune homme lâchant bride à son enthousiasme, avez-vous jamais remarqué une plus belle chevelure, c'est une soie, parole d'honneur!

— Aussi un réseau de fines perles en ferait-il avantageusement ressortir l'éclat.

— Ne trouvez-vous pas que cette robe de laine cachait la finesse de sa taille?

— J'allais précisément vous dire, monseigneur, qu'une jupe de satin broché d'or dessinerait mieux toute l'éléganee de ses formes.

— C'est vrai; mais je parie, dit Charles, mettant dans ce défi l'accent d'une interrogation détournée, je parie que Jeanne ne voudrait pas échanger ses vêtements simples et modestes contre un costume plus riche.

— Hum! murmura Claude avec un rire sardonique. Vous êtes jeune et sans expérience, monseigneur... Mais voici qu'il se fait tard, poursuivit-il, rompant à dessein cet entretien qui, il s'en doutait intérieurement, devait continuer à lui concilier les bonnes grâces du jeune prince.

— Vous êtes bien pressé aujourd'hui, Culembourg.

— Au contraire, monseigneur, c'est vous qui ne l'êtes pas et je sais pourquoi, vraiment.

— C'est bien, c'est bien, va-t'en, Culembourg; il n'y a pas moyen de te cacher quelque chose.

Ils se séparèrent alors, mais tous deux ne se reposèrent pas avec la même tranquillité. Charles, bien qu'il ne se l'avouât pas encore, était blessé au cœur. Les traits de Jeanne lui revenaient sans cesse à la pensée. Passionné, ardent, impérieux, il ressentait pour la première fois l'influence d'un regard, d'une parole de femme. Dans cette sorte d'étourdissement fébrile qui allait devenir un amour profondément senti, il oublia un instant la distance qui les

séparait, il ne vit dans Jeanne qu'une belle jeune fille dont l'aspect avait éveillé tout à coup en lui ce que la nature avait mis de sentiment et de puissance d'affection.

JULES DE SAINT-GENOIS.

(*La suite à la livraison prochaine.*)

Ce roman historique de M. le baron Jules de Saint-Genois, étant tout à fait *inédit* et notre propriété exclusive, ne pourra être reproduit nulle part sans notre autorisation. (*Les Éditeurs de la Renaissance.*)

Excursions Pittoresques.

SAVENTHEM. — L'ABBAYE DE GROENENDAEL. — LAEKEN. — TERVUEREN. — WATERLOO.

Il est temps de nous remettre en route *; la nature s'éveille, les arbres bourgeonnent, le ciel est de pourpre et d'azur; hier enfin, j'ai entendu les premiers chants du rossignol. Du reste, avril venu, la capitale, si bruyante naguère, se change en un séjour excessivement maussade. Plus de bals, plus de concerts, plus de spectacles même; le *beau monde*, fatigué des plaisirs de l'hiver, demande du repos, de l'air, du soleil. *O rus! quando te aspiciam!* c'est le cri général. Reprenons donc notre bâton de voyageur et continuons nos explorations pittoresques.

L'année dernière, s'il vous en souvient, nous avons visité les donjons de Beersel et de Gaesbeek, superbes ruines féodales, les abbayes de Forêt, de Villers et d'Affligem, trois sites dignes du pinceau d'un Salvator Rosa, enfin les châteaux de Rensteen et des Trois Tours, qui semblent rappeler leurs anciens possesseurs, Rubens et David Teniers. Pour achever cette promenade dans les environs de Bruxelles, il nous reste à voir Saventhem et l'abbaye de Groenendael, Tervueren, Laeken et Waterloo.

Si le village de Saventhem ne possédait pas un trésor, outre sa fabrique de papier et son garde-champêtre, nous nous garderions bien d'y faire étape. Mais Saventhem s'enorgueillit à bon droit d'un des chefs-d'œuvre de l'école flamande, et ce serait faillir à notre programme que de ne pas aller admirer le fameux *Saint-Martin*. Il y a longtemps que l'église de Saventhem possède ce précieux tableau, puisque ce fut en 1620 que Van Dyck quitta l'atelier de Rubens pour se rendre en Italie. Le maître et l'élève se firent des adieux touchants. Van Dyck donna à Rubens le portrait de sa seconde femme, la belle Hélène Forment, un *Ecce Homo*, et un tableau représentant Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers; de son côté, Rubens fit présent à son élève d'un des plus beaux chevaux de son écurie, en lui recommandant de ne pas trop s'arrêter en route. Malheureusement ou heureusement Van Dyck avait alors vingt ans; il était sans soucis, et il avait soif d'aventures. Lorsqu'il fut arrivé à Bruxelles, les habitants de Saventhem ** vinrent lui demander une *Sainte Famille* pour leur église. Van Dyck se rendit sur les lieux, s'éprit subitement d'une folle passion pour une jeune paysanne, et s'amusa à mettre dans son tableau le portrait de sa maîtresse, ainsi que ceux de son père et de sa mère. Cet ouvrage étant terminé, Van Dyck, toujours amoureux de sa Galathée, commença une seconde toile; il se peignit lui-même, monté sur le cheval que Rubens lui avait donné, dans un tableau représentant *Saint-Martin*, dont il fit cadeau à la même église. On ne sait où se serait arrêtée la munificence de Van Dyck si Rubens, instruit de l'escapade de son élève, n'eût employé toute son autorité pour le décider à partir enfin pour l'Italie. Comme nous ne sommes guère savant, nous renonçons à publier une appréciation critique du Saint-Martin; au surplus, nous avons voulu simplement indiquer la route de Saventhem à ceux de nos citadins qui font profession d'aimer les beaux-arts.

Groenendael est un frais oasis, une retraite charmante, une solitude enviée par tous les faiseurs de bucoliques et de bergeries. Quel site! quels paysages! devant vous un étang qui scintille comme un miroir; plus loin, une admirable pelouse qui semble appeler le daim et le cerf; à droite, une mystérieuse clairière; à gauche, un rideau d'ormes et de frênes. Ah! combien de fois n'ai-je pas quitté le chemin de Boitsfort et de la Hulpe pour me reposer dans cet agreste ermitage, pour interroger ces belles ruines, pour m'asseoir sous ces arbres séculaires qui virent si souvent le brillant cortége de Charles-Quint, pour écouter, enfin, les joyeuses fanfares de nos intrépides amateurs de *steeple chase!* Ce sont, à dire vrai, des heures délicieuses que celles que l'on passe ainsi, loin du tourbillon de la ville, en plein soleil, avec de mélancoliques souvenirs; car, il ne faut pas l'oublier, l'histoire de Groenendael est loin de manquer d'intérêt. L'origine de cet ancien prieuré remonte à l'année 1300. Jean II, duc de Brabant, donna, vers cette époque, sa maison de chasse, située au milieu du vallon, à un saint homme nommé Jean de Busco; celui-ci en fit un ermitage où il se retira avec quelques associés. Vers l'an 1401 le prieuré de Groenendael, habité par des chanoines réguliers, était devenu si considérable, que l'évêque de Cambrai soumit à sa discipline les abbayes de Rouge-Cloître, de Sept-Fontaines, et plusieurs autres. Vint ensuite l'empereur Charles-Quint. Lorsque ce monarque résidait à Bruxelles, il visitait souvent le monastère de Groenendael, dînait avec les religieux le jour de Pâques, et assistait dévotement à la lecture qu'on faisait pendant le repas des moines, suivant l'ordonnance du concile de Tolède. Nous dirons, sous forme de digression, que les bons chanoines savaient une foule d'anecdotes sur le grand homme; ils vous racontaient, entre autres choses, qu'un jour, le vendredi saint de l'année 1538, après avoir fait ses dévotions dans le cloître, Charles partit pour la chasse avec quelques-uns de ses courtisans. Ayant aperçu un héron à la hauteur d'environ neuf cents pieds, il le visa, et contre son attente il l'atteignit d'une balle. L'oiseau tomba dans l'étang de Groenendael. Or, l'empereur voulut que ce coup d'adresse ou plutôt de hasard le rendît immortel comme chasseur. Au milieu de l'étang, il fit construire une colonne surmontée d'un héron en bronze, et près de là, sur les bords, à l'endroit même où l'empereur était placé lorsqu'il tira, on éleva sa statue. Charles-Quint, vêtu de la toge romaine, était armé d'une escopette dont le canon servait à faire jaillir l'eau d'une fontaine. En 1553 Groenendael offrit un spectacle unique peut-être dans les fastes de l'histoire : sept têtes couronnées se trouvèrent ensemble dans l'abbaye; sept princes ou princesses s'assi-

* Voyez tome Ier, 4me livraison.

** Depuis longtemps la Sainte Famille n'est plus à Saventhem. On ignore par qui elle a été enlevée, et ce qu'elle est devenue.

rent sous un même arbre, et firent, pendant quelques heures, assaut d'esprit. Ces puissants personnages étaient : Charles-Quint, empereur d'Allemagne, roi des Espagnes et des Indes ; son fils Philippe, roi de Naples ; Eléonore, reine de France, veuve de François Ier; Marie, reine douairière de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, toutes les deux sœurs de Charles V; son neveu Maximilien, archiduc d'Autriche, avec sa femme, Marie, fille de l'empereur; enfin, Muley-Hassem, roi de Tunis. En 1572, les gueux de bois brulèrent et saccagèrent l'abbaye ; elle fut rebâtie sous le règne d'Albert et d'Isabelle et définitivement supprimée en 1784. Aujourd'hui Groenendael, comme nous le disions plus haut, n'est plus que le rendez-vous de quelques poètes romantiques et des affiliés du *steeple chase.* Ceux-là viennent y composer de plaintives élégies; ceux-ci banqueter et festiner; certes, les uns et les autres sont dignes d'éloges. Quant à la foule, elle passe sans tourner la tête; on dirait que les ruines lui font peur.

Laeken et Tervueren sont des endroits plus fréquentés. On y trouve (à Laeken surtout) des villas innombrables et des guinguettes à l'infini. Je dirais volontiers que ces deux villages renferment chacun une habitation princière, si je ne craignais de marcher sur les brisées du *Promeneur dans Bruxelles et ses environs.* Du reste, qui ne connaît le château de Schoonberg, ses appartements somptueux, ses jardins féeriques? Qui ne sait que ce palais champêtre, bâti en 1782, a été tour à tour habité par Albert de Saxe-Teschen, par Napoléon, et par l'ex-roi des Pays-Bas? L'empereur vit encore dans la mémoire des villageois. Interrogez ces braves gens, ils vous répondront avec enthousiasme : « Ah! monsieur, nous l'avons vu plus d'une fois, le petit caporal, à telles enseignes qu'il rêvassait toujours au fin fond de sa chaise de poste, et que celle-ci passait par le village, comme le vent, comme la foudre. » Qui ne connaît également le merveilleux château de Tervueren, les admirables bas-reliefs de M. Rude, l'antique chapelle de St-Hubert et ce parc assez grand pour renfermer une ville? Continuons donc notre promenade. Rentrons dans cette magnifique forêt de Soignes, et après avoir rendu une pieuse visite à Notre-Dame aux bois, acheminons-nous vers ce tertre immense qui se dessine à l'horizon, vers le barbare *Tumulus* de Waterloo. Que d'horribles images! Quel drame lugubre ce lion menaçant nous rappelle! Ce fut dans cette immense plaine qu'eut lieu le rendez-vous des nations; ce fut ici que se livra la bataille des batailles. Voyageur, arrête! s'écrie Childe-Harold, car tu foules la poussière d'un empire... Quoique Waterloo soit, pour ainsi dire, aux portes de Bruxelles, les habitants semblent se soucier fort peu de faire le pèlerinage du Mont St-Jean ; mais, en revanche, les étrangers, les Anglais surtout, affluent sur le champ de bataille. Excellents patriotes! ils ne perdent pas un mot de l'explication donnée par le bavard cicerone, ils se disputent même avec lui s'il vient à parler irrespectueusement du grand Wellington ; mais, en définitive, ils finissent toujours par lui acheter sa pacotille de boutons, de balles, et d'aigles impériales, plus ou moins authentiques. Je me suis souvent amusé à suivre un de ces cokneys de vieille roche à Waterloo : mon homme va, vient, marche, marche toujours ; il est infatigable ; il escalade le lion jusqu'à la crinière ; il mesure la profondeur des ravins; il compte les brèches de la Haye-Sainte ; il explore Hougoumont de fond en comble ; enfin il arrive à la Sainte-Alliance, et rendu, harassé, tout en nage, il commente encore avec une verve intarissable les savantes combinaisons stratégiques de son héros. En vérité, l'orgueil national est une belle chose.

Mais, comme dit le poète des Messéniennes :

> Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
> Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
> Ces membres palpitants dispersés sur la poudre,
> Ces cadavres amoncelés!
> Eloignez de mes yeux ce monument funeste
> De la fureur des nations...

La nuit étend ses ombres sur ces verdoyantes plaines; le laboureur regagne sa chaumière : il est temps de songer au repos. Reprenons des forces, car il en faut pour escalader les rudes rochers des bords de la Meuse.

LE TABLEAU DE M. DE KEYSER A PARIS.

Nous annonçâmes, il y a quelque temps, que plusieurs artistes belges se proposaient d'envoyer des tableaux et des sculptures au salon du Louvre. Ces productions ont été envoyées. Et voici que les esclaves ivres de la presse parisienne se déchaînent à qui mieux mieux contre M. de Keyser et déchirent à belles dents sa Bataille de Woeringen, qu'ils trouvent le plus détestable des ouvrages. Pourquoi? Parce que le peintre s'appelle *de* Keyser et non Keyser tout simplement. La particule *de* a fait donner une fausse expression aux personnages que l'artiste a représentés sur sa toile et a mis des couleurs ternes et blafardes sur sa palette *. Mais ce qui rend cette production souverainement ridicule, c'est la réimpression des livres français à Bruxelles. Car il est impossible qu'on fasse des tableaux supportables dans un pays où les imprimeurs contrefont les livres des grands hommes de la littérature parisienne. Demandez plutôt à celui qui est venu voir la mer à Anvers et dont M. Méline a dernièrement essayé de nous faire lire les Catacombes. Demandez plutôt à dix autres de ces illustrations qu'il nous a été donné de voir depuis dix ans.

En vérité, cela passe toutes les bornes. Des convenances, nous n'en demandons pas à ces messieurs; nous sommes habitués à n'en pas vouloir, grâce aux ouvriers littéraires et scientifiques parisiens qui s'abattent tous les ans sur Bruxelles.

Mais ce que nous désirons pour nous et pour eux-mêmes, c'est qu'ils respectent le beau nom de Français au lieu de le salir, et qu'ils ne fassent pas révoquer en doute cette courtoisie française devenue proverbiale en Europe. La France sera toujours le pays vers lequel se tourneront nos yeux et nos cœurs ; car c'est, selon nous, le pays qui règle la marche du monde et qui exercera toujours la plus puissante influence en Belgique sur les idées, sur toutes choses. Mais, en admirant la beauté et l'immensité de l'Océan, on ne regarde ni l'écume, ni les plantes mortes et boueuses qui souillent ses rivages.

MADEMOISELLE CONSTANCE JANSSENS.

Samedi passé s'est fait entendre au concert de la société Philharmonique, Mlle Janssens, de Bruxelles. Cette cantatrice y a fait littéralement *furore.* Élève de Bordoni et de Ponchard, et formée aux excellentes leçons de ces maîtres, elle a chanté avec une grâce, une

* Voyez la *Revue du XIXe siècle.*

expression et un sentiment extraordinaire, deux grands airs, l'un de Robert le Diable, l'autre italien, et une romance intitulée l'Orphelin. Une voix magnifique, d'une ampleur et d'une rondeur peu communes, conduite avec l'art et le goût le plus pur et le plus choisi, ménagée avec une habileté rare, se prêtant merveilleusement à toutes les nuances des sentiments, grave, sévère, pathétique, entraînante tour à tour, prenant tous les caractères, exprimant toujours admirablement la poésie de la note. Aussi, l'on conçoit l'enthousiasme qu'elle a excercé sur l'auditoire. C'était des trépignements, des battements de main, des cris. Une couronne lui a été décernée à la fin du concert par le président de la société, laquelle ne perdra pas le souvenir de cette belle soirée. Mlle Janssens est destinée aux plus éclatants succès. Elle a pris place parmi les artistes dont la Belgique peut être le plus fière.

SALON DE PARIS. - 1840.

PREMIER ARTICLE.

Plaçons-nous comme nous pourrons au milieu du salon carré.

Là est en effet exposé à l'attaque et à la défense des divers partis, le nouveau tableau de M. Eugène Delacroix: le *Trajan*. Soyez d'abord avertis qu'il ne s'agit pas ici du Trajan de l'histoire, mais bien du Trajan poétique comme le Dante nous l'a montré dans cette fantasmagorie infinie, où, sauf l'épisode d'Ugolin et la descente de Virgile aux enfers, et l'histoire de Francesca de Rimini, les peintres ont bien tort d'aller prendre des sujets de tableaux. Au premier abord, il en est du triomphe de Trajan comme de la bataille de Taillebourg, c'est un pêle-mêle universel. Le regard s'en va un peu çà et là, au hasard de se perdre dans tous ces détails; c'est un tableau qu'il faut voir et revoir avant de le juger.

A la gauche de Delacroix, se dresse une Transfiguration de A. Colin; au bas de la Transfiguration, vous avez quelque chose de noir et de pointu qui ressemble à mademoiselle Rachel. — Plus loin, le portrait de cette belle et spirituelle personne qui porte avec tant de grâce et de bonheur le nom de Charles Nodier. — A la même place où s'agitaient, l'an passé, les soldats d'Horace Vernet, les mêmes terribles *piou-piou* qui viennent de se battre cent cinquante contre douze mille, on a placé plusieurs grandes toiles : les *Funérailles de Parga*, par M. Foggo, c'est un beau tableau qui, pour l'émotion et l'intérêt dramatique, est en retard de quinze ans au moins; et pour la facture, de vingt-cinq; — *Jésus au jardin des Oliviers*, par M. Chasseriau, un tableau dont M. Ingres serait content; *les Trois Femmes poétiques* de M. Louis Boulanger, — et c'est tant pis pour vous, Dante, Pétrarque et Arioste, si vos maîtresses étaient si tristes. Ce n'est pas ainsi que nous comprenons les amours des poëtes; nous nous figurons, au contraire, que c'étaient là de véritables femmes, en chair et en os, belles et chastes poitrines, sur lesquelles il est bon de reposer sa tête fatiguée. — Comme pendant aux femmes de Louis Boulanger, vous avez quatre ou cinq autres pleureuses, de M. Lehmann, qui emportent un âme dans le ciel. A propos de M. Lehmann, qu'est devenu l'Agar dans le désert? A propos de ces anges qui semblent surchargés de leur fardeau, qu'a donc fait M. Lehmann de ce beau petit ange qui arrivait de si loin et avec tant d'ardeur pour sauver la pauvre Agar?

Maintenant, tournez la tête à gauche, vous voilà revenus à ces fameux *États-Généraux* de M. Couderc, qui soulèvent tant de clameurs; soyez sûrs, cependant, que c'est là une grande toile qui mérite d'être étudiée, un drame bien compris et bien rendu. Au-dessous de Couderc est un beau paysage de M. Brascassat, dont les moutons sont admirables; mais il nous a semblé que le paysage ne valait pas les moutons.

Sur la muraille voisine éclate, d'une façon si calme et si tranquille, le beau paysage de Cabat.

Rendons au jury la justice qui lui est due, il n'a refusé qu'un seul des tableaux de Cabat, une *Vue de Venise*; il est vrai que c'était peut-être le plus joli de tous.

Les *Enfants du Guide*, de M. Giraud, ont beaucoup gagné à passer de l'atelier du peintre dans le salon carré du Louvre.

De qui peut être ce *Golgotha*, si peuplé en haut et en bas du tableau? Le ciel est rempli de petits anges; tout le peuple juif est déchaîné dans le paysage. D'ordinaire, les grands drames s'accomplissent avec moins de personnages. — Tout en face les États-Généraux, vous pouvez voir le *dix-huit brumaire*, de Bouchot. De ce jour seulement, et quand il eut imposé silence à ces cinq cents bavards, le général Bonaparte fut le maître; mais, hélas! nous n'avons pas retrouvé encore tout à fait, ce jour-là, le jeune peintre à qui nous devons la mort de Marceau. — M. Brune a représenté *le Dragon de l'île de Rhodes*. A ce dragon nous préférons de beaucoup l'*Envie*, du même peintre. Figurez-vous que dans ce tableau ils sont trois qui se battent contre le dragon : un chevalier et deux chiens; le chevalier et le premier chien sont hors de combat; c'est le dernier chien qui triomphe. — Dans un des coins du salon, vous remarquez le Christ de M. Cassel; dans l'autre coin, à la place qui est ordinairement consacrée à nos maréchaux de France, on a exposé, c'est le mot, une Dalila qui coupe, non pas les cheveux, mais la tête de Samson. Hélas! cette place avait été rêvée par M. Gigoux pour le portrait du maréchal Moncey; mais comme nous l'avons dit, les quatre tableaux de M. Gigoux ont été refusés. C'était d'abord une sainte Géneviève qu'il avait faite pour servir de pendant à la belle Madelaine de l'an passé. C'était ensuite le portrait du général Donzelot, l'ancien gouverneur de la Martinique, le même qui a bâti Corfou, qui l'a défendu, qui l'a gouverné; un de ces héros trop peu célèbres dont l'histoire s'empare avec amour quand ils sont morts; c'était ce grand et malheureux artiste Sigalon, austère vertu, conscience éprouvée, talent sérieux, mort jeune encore comme il venait de nous rapporter quelques lambeaux du génie de Michel-Ange; c'était enfin le gouverneur des Invalides, celui que tous les vieux soldats de l'Empereur appellent leur père, le maréchal Moncey; il suffit de le nommer. Certes, ce sont là trois grands noms à différents titres, trois nobles têtes; et, pour peu que le dernier peintre venu eût fait quelque chose de ressemblant à propos de pareils hommes, il nous semble qu'il était impossible de fermer à ce peintre et à son tableau les portes du Louvre. Il y a des hommes devant qui s'abaissent toutes les barrières, de quelque façon qu'ils soient vêtus; donc par respect et par reconnaissance pour ces deux vieux soldats qui vivent encore, pour ce grand artiste, qui est mort hier à la suite de sa lutte acharnée contre Michel-Ange, ce rude jouteur, il me semble que nul n'avait le droit de dire aux trois portraits de M. Gigoux: — Vous n'entrerez pas ici. Et d'ailleurs, s'agit-il donc du premier peintre venu? Cet homme n'a-t-il pas fait ses preuves et au delà? N'est-ce donc plus ce même Gigoux, enfant de ses œuvres, à qui nous devons le Léonard de Vinci, la Cléopâtre, la Madeleine, l'Abeilard? Ah! si le maréchal Moncey, qui, heureusement, est malade dans son hôtel royal des Invalides, pouvait savoir que son nom, à lui, n'a pas pu protéger son peintre favori, que penserait le maréchal? Et en tout état de cause, quand la ville de Besançon saura que ces deux portraits, qui lui sont donnés par deux concitoyens dont elle est fière à bon droit, n'ont pas été admis à figurer à côté d'une centaine de marchandes de modes ou de gardes nationaux, la ville de Besançon aura-t-elle donc le bon esprit de penser que c'est là purement et simplement une persécution arrêtée contre un homme de talent et de cœur, et regardera-t-elle encore d'un œil favorable ces deux beaux ouvrages qui seront l'ornement de son Musée?

On distingue encore dans ce même salon carré, mais toujours à la première vue : l'*Aveu*, par M. Jacquand; — le sujet n'est rien moins qu'anacréontique comme on pourrait le croire d'abord : ce sont au contraire deux terribles moines, dont l'un a commis un horrible forfait; — la *Meute*, par M. Jadin; — c'est une des meilleures choses de l'auteur : ce tableau est un dessus de porte destiné à orner la salle à manger de M. le duc d'Orléans; — une *très-belle Forêt*, de M. Troyon; plusieurs Paysages, de MM. A. Giroux et Mozin; un tableau de M. Joyant, qui s'est embarqué avec bonheur dans la gondole de Canaletti de Venise. — M. Tony Johannot est représenté à l'exposition par quatre tableaux : la *Bataille de Fontenay*, en 841; l'*Enfance de Duguesclin; deux Jeunes Femmes près d'une fenêtre*; et un charmant petit tableau, *la Reine Élisabeth et Walter Raleigh*, où se retrouvent tout l'esprit et toute la grâce d'Alfred Johannot, qui a laissé ce tableau inachevé.

Entrons maintenant, si nous pouvons, dans la grande galerie, et

pénétrons de là dans la galerie de bois, car nous n'avons pas besoin de vous avertir, vous l'avez déjà vu à la témérité de nos jugements, que ceci n'est qu'une revue rapide sur laquelle nous reviendrons en toute tranquillité d'esprit. La grande contient, il est vrai, beaucoup de tableaux médiocres, et d'une médiocrité désespérante. De ceux-là nous parlerons aussi peu que possible; car nous ne voulons être ni méchants, ni cruels, et nous pensons que c'est déjà faire un grand honneur à un artiste, que de le critiquer sévèrement. La véritable critique ne s'attaque qu'aux forts et aux intelligents de toutes choses; elle dédaigne les œuvres du hasard et les renommées d'emprunt. Elle les abandonne à elles-mêmes, à leur propre vanité, qui en fait justice plus tôt que plus tard. Voici donc, en tournant la tête à droite et à gauche, que vous découvrez plusieurs belles toiles :

Le *Passage des Portes de Fer,* ravissant petit tableau de M. Dauzats; — plusieurs paysages de M. Hostein, qui ne sont pas sans mérite; — deux charmantes esquisses de M. Baron; — la *Tentation,* par M. Mercey; — une petite toile de M. K. Girardet; — un tableau de M. Debacq, pour Versailles, *Louis VII et l'empereur Conrad;* plusieurs tableaux de M. Alfred de Dreux, entre autre l'*Enlèvement;* — de jolis portraits de M. de Dreux Dorcy; — malheureusement, il n'y a pas un seul portrait de femme, et nous avons vainement cherché la belle madame de Spitkenbale, la reine brillante des eaux de Bade, l'été passé; — un joli tableau de M. Destouches, l'*Elève de l'Ecole Politechnique;* les jeunes filles qui traînent le blessé sont bien jolies : mais comment donc ont-elles deviné que le coup n'était pas mortel?

Allez toujours, et regardez toutes choses au hasard : les trois paysages de M. Diday de Genève; un grand nombre de portraits de M. Dubufe, pour lesquels, même en dépit de notre goût, nous avons une prédilection marquée; les jolies petites toiles de M. Duval Le Camus, qui s'amuse toujours à faire plus d'esprit que de peinture, et celles de MM. Gélibert, Guignet et L. Leroy.

Dans la *Bataille de Toulouse,* par M. Beaume, vous retrouvez toute l'habileté du peintre. — Bellangé a fait aussi sa bataille sérieuse : la *Bataille de Hondschoote,* un des beaux faits d'armes du maréchal Jourdan. Le Salon est parsemé de toiles de Clément Boulanger, tristes produits de la *Fontaine de Jouvence.* Son succès de la *Gargouille* a perdu M. Boulanger. Il y a un beau portrait de femme par M. Brune, un très-beau portrait de femme par M. H. Flandrin; quatre tableaux de M. Jacquand : *l'Arrestation de la maréchale d'Ancre; la Distribution d'aumônes; la Vie ascétique; le Jour de la Saint-Valentin;* un tableau bizarre et curieux de M. Jeanron; une très-belle composition de mademoiselle Élise Journet : *Eustache Lesueur à la Chartreuse de Paris;* — nous aurons bien des éloges à donner à ce beau tableau. *La Cour ovale du château de Fontainebleau,* par M. Justin Ouvrié, est d'un très-grand effet.

M. Champmartin, qui est un peintre habile et populaire à la fois, ce qui est rare, l'auteur de tant de beaux portraits, parmi lesquels on se souviendra toujours des portraits de Mme de Mirbel, de M. le duc de Fitz-James, de la jeune et belle comtesse de Fitz-James, de M. le duc de Crussol, de M. le duc de Choiseul, et de tant d'autres, s'est amusé cette année à réunir dans un immense cadre une dizaine de ses amis. Figurez-vous une grande maison dont les fenêtres donnent sur la rue de la Paix. Tout à coup on crie : aux armes! nos dix individus occupés, celui-ci à sa gravure, celui-là à son poëme, cet autre à sa dissertation éternelle, ce quatrième à son livre commencé, tous les dix occupés à quelques-uns de ces innocents bonheurs du cabinet de travail ou du foyer domestique, mettent le nez à la fenêtre, et ils regardent, chacun à sa façon, passer tout ce tumulte. Dans ces dix têtes qui appartiennent à des hommes intelligents, nous le croyons du moins, il y en a qui sont réussies à merveille. Puis, quand ils ont bien regardé, nos hommes rentrent chez eux, en disant : *Ce n'est rien, c'est une révolution qui passe.*

M. Gros Claude, un coloriste presque flamand, a envoyé deux très-jolis portraits de femme et le portrait d'un charmant petit enfant. M. Cibot, M. Comairas, dont on a daigné recevoir un tableau sur trois ou quatre; MM. Cornu, Cottrau, Court, Coutel, Lécurieux; Quecq, qui a fait un grand tableau de la peste de Milan; M. Renoux, M. Revel, qui mérite tout notre intérêt et qui a eu plusieurs tableaux refusés; M. Riesener, qui a fait le portrait de M. Marilhat, Mme Rimbault-Borrel, charmante élève de Steuben; M. E. Roger (mais nous avons déjà parlé de sa *Prédication de saint Jean-Baptiste*), viendront à leur tour dans cette loyale et complète revue que nous vous promettons. Les deux paysages de M. Corot sont des plus beaux. Aurèle Robert, qui est resté à Venise, a fait un beau tableau d'une Chapelle de l'église Saint-Marc. Dans quelle position serait aujourd'hui Léopold Robert, s'il n'avait pas porté sur lui-même des mains injustes et violentes, l'insensé! Redouté, qui s'était reposé l'an passé, nous a envoyé un bouquet de ses plus belles fleurs; grâce à lui, l'exposition du Louvre ne sera pas sans printemps.

Jules Janin.

(*La suite à la livraison prochaine.*)

VARIÉTÉS.

Une *Lettre sur l'architecture actuelle à propos des projets d'un nouveau Palais de Justice à Bruxelles,* insérée dans la dernière livraison de la *Revue nationale,* soulève une question qui nous paraît mériter toute l'attention du gouvernement et des artistes.

L'auteur, après avoir fait remarquer l'uniformité de nos édifices modernes, qui tous s'annoncent par une colonnade, propose d'appliquer le style ogival, improprement dit *gothique,* aux monuments qui se rapportent à nos mœurs et à nos lois, tels que les églises, hôtels de ville et palais de Justice, en réservant l'architecture grecque pour ceux qui nous rappellent l'antiquité, tels que les théâtres, musées, salles de concerts, cirques, etc. « Rien de sa nature, dit-il, n'a moins de rapport avec un temple païen qu'une église chrétienne ou un hôtel de ville. Les temples des anciens n'avaient ni cloches ni fenêtres. Veut-on en faire une église, il faut coiffer le fronton grec d'un clocher d'ardoise. A-t-on besoin d'un hôtel de ville, force est de hucher la colonnade à l'étage, au-dessus d'un soubassement bien lourd, dans lequel on taille à volonté des portes et fenêtres pour les pompiers et sergents de ville. Ailleurs on aperçoit entre les colonnes des fenêtres, souvent carrées, quelquefois rondes, ou bien on voit une sale cheminée passer, comme un bout d'oreille, au-dessus d'une majestueuse corniche! » Appliqué aux hôtels de ville, le style ogival a une signification historique que l'on chercherait vainement dans l'art grec. Il était contemporain des libertés communales du moyen âge, il a fleuri et s'est éclipsé avec elles. Sous le rapport pratique, l'architecture ogivale, avec ses toits aigus, est plus convenable à nos climats que celle des anciens.

S'appuyant sur l'autorité de Moller et de Hope, l'auteur soutient que l'art ogival a eu pour berceau l'Allemagne et la Belgique. « C'est, dit-il, *l'architecture nationale* des peuples germaniques : elle leur appartient en propre, de même que l'écriture dite gothique, usitée encore en Allemagne et conservée dans nos provinces flamandes jusqu'au commencement de ce siècle. »

Examinant ensuite la question sous le point de vue matériel, il pense qu'on pourrait, au moyen de la fonte de fer, bâtir économiquement en style gothique, et fait remarquer que la bibliothèque royale de Bruxelles possède d'excellents ouvrages où nos jeunes architectes pourraient étudier les règles du style ogival. Sur la question du futur Palais de Justice, il pense, et nous sommes de cet avis, qu'il eût été convenable de mettre au concours le plan de cet édifice, ainsi qu'on l'a fait en Angleterre pour la reconstruction du parlement.

— Plusieurs journaux belges rapportent que notre excellent violoncelliste, Alexandre Batta, va se marier au mois de mai prochain, à Paris, avec une riche princesse russe de Karowsliska, dont il aurait fait la connaissance à la campagne de l'illustre Berryer. L'inventeur ou le narrateur véridique de cette nouvelle, assure que la princesse a été séduite par le jeu supérieur de notre compatriote sur son prestigieux instrument. — Quelque bizarre et impossible à croire que soit ce bruit, il n'a pas encore été formellement démenti.

Cette première livraison du second volume de la *Renaissance* contient la reproduction d'un tableau de M. Leys, lithographié par M. Huart. Ce tableau faisait partie des lots de l'*Association Nationale,* et a été gagné par M. Abel Warocqué.

Pour donner aux souscripteurs le moyen de conserver intacte chaque livraison de *la Renaissance,* ils recevront aussi avec cette première livraison, la couverture du second volume.



Brascassat pinxit — Clereman lith.

TIRÉ DU CABINET DE Mr C. J. VANDEN BERGHEN

La Renaissance, N° 2, 2e année.

UN PREMIER AMOUR DE CHARLES-QUINT.

(*Suite.*)

III.

François Ier n'avait pu voir sans jalousie que Charles-Quint, son compétiteur, eût été élu empereur à Aix-la-Chapelle. La défaite qu'il avait éprouvée dans cette occasion lui parut une injure d'autant plus cruelle, que son rival acquerrait ainsi une prépondérance plus menaçante en Europe. Pour se venger de cet échec, le roi de France fit éclater des dissensions dont le motif était absurde : il réclama le royaume de Naples. L'empereur à son tour exigea qu'on lui rendît le duché de Bourgogne et s'allia avec le roi d'Angleterre, Henri VIII, contre le monarque français. Il prit la résolution d'aller assiéger la ville de Tournai, que le monarque anglais avait, trois ans auparavant, rendue par traité à François Ier, après une inutile conquête de cinq ans.

C'est pendant la durée de ce siége que Charles était allé passer quelque temps au château d'Escornaix, chez le gouverneur d'Audenarde, pour se soustraire aux ennuis d'une vie de campement. Comme il avait exprimé le désir qu'il ne fût point traité en empereur dans cette résidence, espérant échapper ainsi à l'étiquette et aux visites des importuns, le jeune prince était beaucoup plus libre dans toutes ses allures, dans toutes ses actions. Aussi n'avait-il amené avec lui qu'une fort petite suite et quelques amis intimes avec lesquels il ne devait pas éprouver de gêne. On devine que Charles ne tarda pas à aimer éperduement Jeanne Van der Ghenst. La jeune fille d'Audenarde, ne chercha guère à résister à cet amour qui la grandissait tout à coup à l'égal des femmes du plus haut rang et qui l'entraînait pourtant, crédule et imprévoyante, sur un pente rapide au bout de laquelle il n'y avait que larmes et remords. Quelle tête de jeune fille n'aurait été prise de vertige en présence d'un attachement qui devait flatter l'ambition des plus grandes princesses? Elle, obscure et pauvre enfant du peuple, elle orpheline aux gages d'une bienfaitrice compatissante, avoir pour amant un empereur, un roi, un homme dont la renommée retentissait d'un pôle à l'autre, entendre murmurer des paroles d'amour d'un prince tout puissant que naguère elle n'aurait osé écouter que tremblante et à genoux! C'était à devenir folle. Et pour résister à tant de séductions, pour rester pure au milieu de l'enivrement qui l'avait saisie, qu'avait-elle cette Jeanne simple et sans expérience? Éprise de Charles, comme si c'eût été d'un homme de sa condition, aimée de lui, comme si elle avait eu du sang de roi dans les veines, jeune, aimante, elle n'avait ni la richesse qui ôte le désir d'avoir, ni la froideur de l'indifférence qui est parfois le prétexte de la vertu, ni la maturité du jugement où l'on peut puiser des forces pour s'armer et se défendre. Dans un tel danger les conseils d'une mère eussent été pour elle un bouclier puissant; mais Jeanne était orpheline.

Cependant, pour sauver sa réputation autant que celle de la jeune fille, Charles ménageait de montrer publiquement son amour. S'ils se voyaient, c'était en secret, dans quelque partie isolée du château, dans le parc, à l'heure où il ne fallait point craindre de regards indiscrets.

Elisabeth de Culembourg, femme du gouverneur d'Audenarde, était complice de ces dangereuses amours, autant par faiblesse que par crainte de déplaire au prince, de perdre ses bonnes grâces. Aussi n'avait-elle rien fait pour arracher la sœur de Baudouin Van der Ghenst au douloureux avenir qui devait l'attendre. Quant à son cousin, Claude de Culembourg, favori préféré de Charles, homme rompu aux intrigues de cour et aux débauches des grands seigneurs, il ne connaissait qu'une chose, satisfaire les volontés de l'empereur, flatter tous ses goûts, courir au-devant de tous ses désirs. Ne devait-il pas aussi encourager la passion naissante du jeune prince pour la jeune fille d'Audenarde? Mais ces tendres amours devaient être bientôt interrompus par un événement d'une haute gravité. Après un siége de quelques mois, Tournai se rendit à l'empereur. Cette nouvelle arriva au château d'Escornaix. On conçoit que Jeanne en ressentit une grande tristesse. Cependant; après une absence de peu de jours, Charles revint secrètement auprès de sa maîtresse, dans l'intention de lui faire ses adieux, car les besoins de la politique l'appelaient en Allemagne, et il voulait revoir sa chère Van der Ghenst, la première femme qu'il eût encore aimée, avant de s'éloigner d'elle pour toujours peut-être.

Claude de Culembourg l'avait accompagné. La dame d'Escornaix était seule dans le secret de cette entrevue.

Le soir d'une belle journée de juin est venu : descendons dans le parc du château qu'embaument les mille parfums d'une nuit d'été. La masse noire et compacte du féodal manoir se détache sur l'azur sans nuages d'un beau ciel étoilé. Une brise légère court sous le feuillage, tout est silencieux et tranquille; seulement dans une des plus sombres parties du parc l'on entend les pas de deux personnes qui parlent à voix basse en se promenant.

— Oui, oui, Tournai est enfin à moi, les Français ont dû se rendre, s'écria Charles-Quint, répondant à une interpellation de Jeanne Van der Ghenst, dont il serrait la main délicate.

— Encore une perle à ta belle couronne, Charles. Mon Dieu! tu en auras bientôt un si grand nombre que tu ne sauras qu'en faire.

— Au moins aurai-je soin de conserver la plus précieuse, repartit le jeune prince, et il pressa en même temps le front de sa jolie maîtresse contre sa bouche.

— Oh! je serais plus joyeuse du triomphe que tu viens d'obtenir, s'il n'était pas la cause de notre prochaine séparation.

— Ne t'attriste pas, ma bien aimée, je reviendrai.

— C'est toute mon espérance, Charles, mais je ne puis exiger de toi que tu restes... Je ne sais, il y a là un sombre pressentiment qui fait venir des craintes vagues à mon esprit.

— Quand l'empereur Charles-Quint t'aime, que peux-tu redouter, enfant que tu es?

— Rien, s'il pouvait m'aimer toujours. Le prince ne répondit pas. Il comprenait tout ce que ces paroles avaient d'accablant pour ses rêves d'amour. Il aimait trop la jeune fille pour proclamer impossible la durée de cette affection. Il se tut, triste et interdit.

— Vous ne dites rien, Charles, vous aurais-je affligé?

— Oh! non, mais...

— C'est vrai, mon Dieu! pauvre créature que je suis, je devrais être heureuse de votre amour d'aujourd'hui et ne pas vous demander ce qui en adviendra dans l'avenir.

— Tais-toi, Jeanne ; quand je t'entends parler ainsi, je me prends à regretter...

Il s'arrêta; le noble et généreux Charles sentait que ce qu'il allait dire était indigne de son grand nom, de la haute position qu'il devait soutenir.

— Demain vous partez, Charles. Dans quelques jours l'empereur aura peut-être oublié la jeune fille qu'il avait daigné aimer.

— Jamais, s'écria le jeune prince avec feu, l'attirant émue vers lui.

— A quoi bon aimer, sire, si les exigences de la politique et de l'ambition doivent absorber les plus douces sensations de votre cœur? A quoi servira de l'avoir senti battre, ce cœur, lorsqu'il faudra tout sacrifier, amour, illusions, beaux rêves de jeunesse, à cet égoïsme de la foule qu'on est convenu d'appeler l'intérêt public? Qui sait? Vous rougirez peut-être de m'avoir aimée. Vous serez honteux de tant de faiblesse ; vous plaisanterez avec vos courtisans de la pauvre jeune fille d'Audenarde qui s'est donnée naïve et confiante à vous; vous rirez des larmes qu'elle répandra loin de vous...

— Jeanne, s'écria Charles avec dignité, pourquoi laisser échapper d'aussi amères paroles, que je n'ai point méritées ?

— Hélas! oui, je suis folle, je ne sais ce que je dis; la douleur de me séparer de vous m'égare, murmura Jeanne Van der Ghenst fondant en larmes et s'appuyant sur la poitrine oppressée de l'empereur.... Et pourtant ce n'est pas moi qui suis coupable de m'être attachée à vous, Charles; mais c'est vous, qui n'auriez point dû venir à moi, c'est vous qui, descendant jusqu'à l'amour d'une simple jeune fille, ne lui avez point montré tout ce qui lui manquait pour qu'elle pût jamais monter jusqu'à vous, c'est vous qui avez entretenu sa fatale erreur...

—Jeanne, écoutez-moi, s'écria l'empereur, la voix pleine de trouble, si je n'avais sur la tête cette couronne forgée de tant d'autres couronnes, vous seriez à moi dès ce soir; mais, vous le savez...

— Assez, mon Dieu! je vous comprends, Charles; l'avenir de Jeanne est sombre et menaçant. Et penser que vous allez partir demain!

— Oh ! mais ne songe donc pas ainsi à l'avenir, ma Jeanne aimée, interrompit le prince, voulant à tout prix changer le ton de cette conversation, qui le mettait dans un si étrange embarras. Je t'aime; tiens, regarde comme le ciel est beau. A voir ces belles étoiles scintillantes comme tes yeux, ne dirait-on pas les anges de là-haut qui nous regardent et sourient à notre amour. Jeanne, sens-tu cette brise rafraîchissante qui arive jusqu'à nous, ce parfum des fleurs qui s'épanouissent dans le silence de la nuit, entends-tu le rossignol qui chante dans le feuillage? oiseaux, parfums adorants, brise du soir, tout autour de nous vient fêter notre amour...

— Pourquoi tant de bonheur ne peut-il durer toujours, murmura la jeune fille, caressant le prince de sa main blanche et de son regard velouté.

— Oh! oui, je suis heureux, continua ce dernier. Dans cet instant, je me dépouille de toutes mes grandeurs, je ne suis ni Charles-Quint, ni l'empereur, ni le roi; je suis Charles, ton amant, celui qui t'aime, Jeanne, et qui voudrait vivre longtemps pour te le répéter sans cesse.

— Charles, j'ai pensé à un moyen facile de correspondre tous les jours entre nous : regarde à ma droite, vois-tu cette étoile plus grande que les autres, elle nous servira de messager... le soir tu fixeras les yeux sur elle et moi aussi... Ses rayons nous transmettront nos pensées d'amour; ainsi nous serons encore ensemble, quoique séparés...

— Jeanne, tu aimes mieux et plus vivement que moi, car je n'eusse pas été capable d'inventer un aussi ingénieux moyen...

— Tu me promets de faire ainsi, Charles?

— Je te le promets.

IV.

Baudouin Van der Ghenst était un jeune homme rangé et laborieux, âpre au travail, plein de zèle pour l'ouvrage dont on le chargeait. Aussi gagnait-il de quoi vivre modestement avec ses deux jeunes sœurs qui l'aimaient à leur tour comme un père. Après avoir besogné toute la semaine, il consacrait le dimanche à se délasser et sortait régulièrement des portes de la ville avec Agnès et Marie, aussitôt que le salut était fini à Sainte-Walburge.

Ils viennent de franchir la porte d'Eyne, et s'étant promenés quelque temps sous une belle route plantée de tilleuls ombreux, ils s'apprêtent à pénétrer dans un cabaret de propre apparence, dont la porte est surmontée d'un mouchoir blanc attaché à un bâton en guise de bannière, ce qui signifie que l'on cuit et mange des gauffres dans ce lieu. Arrivés dans un spacieux jardin où les tireurs à l'arc s'exercent à atteindre le but, ils s'asseyent à une petite table dressée sous un berceau de verdure et se mettent à deviser à leur aise, vidant dans l'intervalle quelques verres d'excellente bierre.

— Ma foi! quand on vient au *Renard*, on est sûr de rencontrer beaucoup de monde, s'écria Baudouin.

— Il fait toujours gai dans cette maison, dit Agnès.

— Vous avez beau dire, mais l'an dernier nos promenades étaient plus amusantes, ajouta Marie.

— C'est bien vrai, soupira Van der Ghenst; nous ne sommes plus au complet maintenant; nous étions quatre à une table, cela faisait partie carrée.

— Oh ! je parie que Jeanne s'amuse mieux maintenant, s'écria Agnès avec la légèreté d'un enfant qui croit encore que là où sont la richesse et le luxe habite le bonheur.

— Peut-être, se hâta de repondre le jeune homme. Est-ce qu'elle n'était pas heureuse? Tenez, mes chères sœurs, vous allez encore vous moquer de moi, mais le départ de Jeanne s'est effectué contre mon goût.

— Oh! vous, s'écrièrent les deux jeunes filles, vous voudriez toujours que l'on restât où l'on est.

— Pourquoi pas, si l'on est bien?

— Baudouin, reprit Marie, il faudrait cependant songer à aller voir votre sœur aînée. Savez-vous qu'il y a un siècle que vous n'avez été à Escornaix?

— J'y fus une fois pour placer les tapisseries exécutées dans les ateliers de maître Bevernage, et depuis, je vous l'avoue, je ne me suis pas senti l'envie d'y retourner. Vous le dirais-je? je suis mal à aise auprès de Jeanne, quand elle a ses beaux atours; elle est si bien habillée que j'ai peine à la distinguer de sa maîtresse. Et puis je suis toujours tenté de l'engager à revenir.

— Elle doit être bien jolie avec ses belles robes, dit

Agnès, s'attachant aux paroles de Baudouin qui intéressaient sa coquetterie de jeune fille.

— Taisez-vous, enfant que vous êtes, répondit son frère, peu flatté des dispositions précoces d'Agnès.

— Le voulez-vous, Baudouin, nous irons la voir et l'embrasser ensemble un dimanche?

— Nous pouvons faire la route à pied, frère, ajouta Agnès, vous savez que nous marchons bien.

— Nous verrons, nous verrons. Cela ne peut se faire de sitôt, nous sommes accablés d'ouvrage; le travail avant tout, n'est-ce pas, mes petites sœurs?

— Baudouin, écoutez donc, dit Marie à voix basse, ces deux hommes qui sont là à boire derrière nous, parlent du château d'Escornaix. Si nous leur demandions des nouvelles de Jeanne.

— Laissez donc, repartit le jeune homme, ce sont des valets en livrée; ces gens-là mentent presque toujours.

Cependant ce sujet intéressait si vivement nos trois jeunes gens, qu'ils se mirent en devoir de prêter plus d'attention à la conversation de leurs voisins.

— Je suis bien sûr, Laurent, que le séjour de l'empereur à Escornaix vous a valu quelques beaux carolus de pour-boire.

— C'est vrai, Mathieu, et je désire que S. M. y revienne le plus souvent possible. Nous autres surtout, qui sommes attachés à l'office du château, nous partageons la plus grosse part.

— L'empereur avait sans doute une nombreuse suite...

— Eh! non; il était chez nous incognito; personne n'était sensé savoir que ce grand prince logeait à Escornaix... ce n'est pas comme la première fois; alors il avait avec lui une plus nombreuse suite, le château avait véritablement l'aspect d'une cour...

— De sorte donc que le départ de S. M. n'a pas rendu plus triste la résidence du gouverneur d'Audenarde.

— Non vraiment; au reste, notre château est devenu maintenant une véritable prison; voici plusieurs mois que l'empereur est reparti pour l'Allemagne. Eh bien! sauriez-vous croire que depuis cette époque il n'y est venu âme qui vive du grand monde? Monseigneur de Lalaing a suivi S. M.; quant à madame la comtesse sa femme, elle ne quitte pas Escornaix; elle s'enferme toute la journée avec cette petite bourgeoise d'Audenarde dont elle a fait sa dame de compagnie... Et à propos de cette fille, j'oublie de vous dire qu'il va y avoir bientôt un événement au château.

— Oui-dà? et qu'est-ce qui se prépare?

— Une naissance.

— Est-ce que madame de Lalaing...

— Allons donc, Mathieu, nous avons cinquante sept ans bien sonnés.

— Alors je ne vois pas trop...

— Un instant. La dame de compagnie de ma maîtresse est une fort jolie enfant, un friand morceau, ma foi! Ainsi l'a sans doute jugé un de ces seigneurs de haut lignage et de bas penchant qui accompagnaient l'empereur dans son premier séjour à Escornaix. Car la belle Jeanne est pâle maintenant, elle pleure des journées entières, elle se cache à tous les regards...

— Eh bien?

— Comment, vous ne comprenez pas?

— Oh! oui, oui.

Et ces deux hommes se mirent à rire à gorge déployée comme s'ils n'avaient pas à l'instant même porté par leurs paroles la mort dans l'âme d'un tiers qui les écoutait en ce moment.

Au nom de Jeanne, dont la moqueuse réticence de cet étranger avait expliqué le déshonneur mieux que ne l'eût fait une longue et minutieuse narration, la physionomie de Baudouin Van der Ghenst fut inondée d'une pâleur mortelle. Un tremblement involontaire s'empara de tous ses membres. Il aurait donné tout son or pour ne pas avoir eu en tiers de cette horrible confidence, Agnès et Marie, ces deux jeunes filles si pures, si candides, qui avaient eu, jusque-là, pour point de mire l'innocence et la vertu de leur sœur aînée, et qui venaient de l'entendre flétrir sans pitié par les grossières plaisanteries d'un valet. Mille sentiments pénibles se disputaient l'âme du brave ouvrier: la colère, la honte, l'inquiétude le retenaient haletant sur son siége; car rien ne pouvait distraire ses deux sœurs de l'attention qu'elles donnaient aux paroles à double sens de leurs voisins. Van der Ghenst eut enfin assez de force pour se lever.

— Partons, s'écria-t-il d'une voix étouffée dans les accents de laquelle il y avait je ne sais quoi d'effrayant et de sinistre qui épouvanta Marie et Agnès.

— Pourquoi nous en aller, frère, demanda la cadette? On parle de Jeanne, interrogeons ces deux hommes.

— Partons, répéta le jeune homme, cette fois d'un ton si impérieux qu'elles s'empressèrent de le suivre.

Alors il entraîna ses deux sœurs à travers la foule qui encombrait le cabaret. Éperdu, hors de lui, le visage bouleversé, Baudouin gardait un morne silence qu'Agnès et Marie ne parvenaient pas à interpréter. Elles marchaient machinalement à ses côtés et n'osaient demander les motifs de sa sombre fureur. Elles se contentaient de donner carrière à leur jeune imagination, et heureusement pour elles, une partie de la vérité leur resta encore cachée.

Cependant la marche, le grand air, la solitude rendirent Baudouin à lui-même; on vit s'éclaircir peu à peu son regard, sombre d'abord comme un ciel gros de nuages. Il prit la main aux deux jeunes filles et leur dit d'une voix moins altérée.

— Demain j'irai à Escornaix voir Jeanne notre sœur.

— Oh! nous vous accompagnerons; nous aussi, nous voulons embrasser Jeanne. Mon Dieu! que peut-elle avoir fait, frère, que vos yeux brillaient de tant de colère?

— Vous vous méprenez, mes bonnes petites, se hâta de dire Van der Ghenst, espérant qu'elles ne savaient pas tout et voulant profiter de leur ignorance; je n'en veux pas à Jeanne; j'ai quitté si brusquement le cabaret parce que les propos de ces deux étrangers excitaient chez moi une fureur que je n'eusse pu réprimer peut-être... Je n'en doute pas, notre sœur est restée pure et vertueuse.

Mais ces deux mots sortirent si péniblement de sa bouche qu'à d'autres qu'aux deux jeunes filles, ils eussent renfermé, à les entendre prononcer de la sorte, une cruelle et sanglante ironie.

Le lendemain, à sept heures du matin, il y avait un bon cheval de monture qui s'en allait tout fringant sur la route qui menait à Escornaix. On devine que le cavalier était Baudouin Van der Ghenst.

(La fin à la livraison prochaine.)

LA CÈNE DE LÉONARDO DA VINCI.

LÉGENDE ARTISTIQUE.

— Maintenant ma tâche est finie, se dit avec un sourire triste le vieux et excellent maître Andréa del Barocchio en reculant d'une main son chevalet dans le coin le plus obscur de son atelier et en tenant de l'autre le panneau qu'il venait de couvrir de ses belles couleurs. J'ai assez vécu maintenant. Désormais je puis me reposer de mes travaux. Désormais je puis briser mes pinceaux, car mon chef-d'œuvre est fait.

En parlant ainsi, il plaça le panneau devant la lumière de sa fenêtre dans un jour convenable, s'éloigna à quelque distance et reprit, en regardant une tête d'ange que son jeune élève Léonardo da Vinci y avait peinte :

— Maintenant le rôle du maître est fini et celui du disciple vient de commencer. Mon chef-d'œuvre est fait; mon chef-d'œuvre c'est Léonardo da Vinci. A présent je n'ai plus que faire de mes pinceaux.

Et il tira de l'œil de sa palette ses pinceaux l'un après l'autre, et les cassa en deux à mesure qu'il les en tirait.

Au moment où il jetait les derniers débris sur les dalles de l'atelier, la porte s'ouvrit et une belle figure de jeune homme se découpa sur le jour de l'embrasure. C'était Léonardo da Vinci, l'élève de maître Andréa del Barocchio. Il s'arrêta un instant sur le pas du seuil, comme s'il eût été frappé de l'air triste et mélancolique que présentait la figure du vieillard. Mais, Andréa lui faisant signe, il s'approcha de la fenêtre. Le vieux peintre le prit par le bras et lui montrant d'une main le panneau inondé d'un grand flot de jour :

— Regarde, mon fils, lui dit-il, mon Baptême de saint Jean est terminé. Cet ange-là est de toi, et cette création céleste tue si bien ce qu'il y a de trop humain dans mon Christ et dans mon saint Jean, que dans ce panneau je finis et que tu y commences. Je vois maintenant qu'un homme ne peut pas tout, que c'est folie de croire qu'un seul est capable d'élargir les limites de l'art, que l'art est infini, et que son domaine ne peut s'agrandir que par les efforts successifs de beaucoup d'intelligences. J'ai usé à cette tâche le peu de talent que le ciel a daigné me départir. Aussi je dépose aujourd'hui ma palette et je ne peindrai plus. Toi, qui es grandi bien au-dessus de ma tête, aie courage et marche selon ton cœur et selon Dieu. Bientôt tu brilleras comme un soleil sur l'Italie et sur le monde.

Le visage de Léonardo s'était illuminé de joie et d'orgueil à cet éloge enthousiaste du vieillard, et il regardait avec des yeux étincelants le panneau où la lumière du jour versait des teintes d'or et d'argent.

— Ah ! il ne baisse pas les yeux ! murmura en lui-même maître Andréa en observant son disciple avec des yeux de lynx et en cherchant à lire au fond de son cœur. Le démon de l'orgueil est en lui. O misère ! Le ver s'est installé dans cette rose si belle et si splendide ! Et je m'en aperçois à présent seulement ! Oh ! ne cessons pas de lui être un père et un guide. Sauvons cette fleur du germe de mort qui la menace, car il en est temps encore. Une cuillerée de médecine amère, et la bonne nature de cette âme fera le reste.

Léonardo contemplait toujours avec une immense satisfaction intérieure le panneau et sur le panneau l'ange que son pinceau y avait créé.

— Oui, reprit le vieillard à voix haute, oui, mon fils, tu brilleras; mais ton éclat ne sera pas la lumière éblouissante du soleil à son midi. Ce ne sera qu'une douce aurore, qu'un charmant rayon du soir. C'est pourquoi sache que jamais les ténèbres ni l'égoïsme ne conduisent au but que tu es encore loin d'avoir atteint.

Puis, montrant du doigt le panneau :

— Regarde de plus près ton ange, continua-t-il. Il est bien, très-bien dans l'ensemble ; mais voyons les détails. Est-il correctement dessiné dans le raccourci ? Son regard a-t-il réellement cette expression céleste qu'on croit y trouver au premier abord ? Et n'y voit-on pas plutôt ce sentiment de passion terrestre d'une jeune fille qui suit des yeux dans la rue les pas de celui qu'elle aime ? Non, cette œuvre de Léonardo da Vinci n'est pas destinée à exciter l'admiration de la postérité. Mais tu sais de quoi tu peux être capable un jour. Il y a en toi un germe riche et plein d'avenir, mais ce n'est pas l'orgueil qui puisse le faire éclore. C'est pourquoi il faut travailler sans relâche, travailler toujours. Les grandes choses veulent du temps pour être accomplies, et l'humilité de celui qui les fait ajoute au prix de l'œuvre même. Aie donc du courage et de l'humilité. Le chemin, si tu ne l'as point parcouru encore, est du moins ouvert devant toi. Va donc, et périsse ce qui n'est qu'imparfait. Voici le dernier coup de pinceau que je donnerai de ma vie.

En disant ces mots, le vieillard avait ramassé un débris de pinceau, et, après l'avoir passé sur sa palette, il barbouilla tout le panneau de haut en bas.

Toute la peinture était souillée, effacée, détruite.

Le cœur de Léonardo fut frappé à cette vue comme si un coup de foudre l'eût atteint. Des paroles de colère furent près de jaillir de ses lèvres. Cependant il se tut et refoula sa rage au fond de son âme, car le maître l'avait depuis longtemps habitué au silence. Il but avec une visible résignation le fiel amer de la vanité blessée, et parut se calmer en avouant que le vieillard avait raison.

— Je vous remercie, maître, dit-il en serrant la main osseuse d'Andréa.

Cette leçon d'humilité resta profondément gravée dans l'esprit du jeune homme, qui, dès ce moment, devint le juge le plus sévère de ses propres œuvres. Pas un œil qui trouvât mieux que le sien le bon et le mauvais dans ses tableaux. Pas un critique qui fût plus rude que lui pour lui-même; souvent même il poussait trop loin cette sévérité. Plus il avançait dans l'art et dans la science, plus il devint défiant de ses propres forces. Qui pourrait dire combien il brûla ou déchira de ses meilleurs ouvrages, d'abord par découragement, ensuite par conscience et par conviction ? Car on sait que plusieurs des plus belles productions de son pinceau n'ont pu être sauvées de la destruction que par la ruse ou la violence.

— C'est bien comme cela, lui disait fréquemment maître Andréa en souriant, c'est bien comme cela. Voilà le vrai chemin de l'immortalité où conduit non pas le nombre, mais la qualité des ouvrages.

Obtenait-il une commande, ou travaillait-il d'après ses propres inspirations, lui si audacieux et si fier, il tremblait par moments comme un enfant en songeant aux difficultés de l'exécution, et désespérait de réussir à traduire sa pensée

telle qu'il l'avait conçue. Cependant il travaillait jour et nuit, sans cesse, sans relâche, car le vieillard lui disait tous les matins et tous les soirs :

— Le talent et le génie ne suffisent pas à l'artiste, il faut, en outre, de l'assiduité, de la constance à l'œuvre. Souvent la médiocrité est parvenue à faire par un travail opiniâtre, ce que le talent paresseux n'eût jamais pu réussir à faire.

C'est ainsi qu'Andréa del Barocchio, le Florentin, animait et stimulait sans cesse son élève. Aussi, il eut le bonheur de voir les progrès incessants que Léonardo faisait dans la route de l'art.

Bientôt arriva la dernière heure du bon vieillard. A son chevet se tenait le jeune homme, qui pleurait en regardant son maître prêt à rendre le dernier soupir. Le mourant se souleva péniblement à demi sur sa couche et saisissant d'une main déjà presque froide la main de son disciple :

— Pourquoi, mon fils, pleurer ces larmes de femme, quand le moment est venu où il me faut partir d'ici? La terre ne réclame-t-elle pas son droit avec justice?

— Et le ciel aussi! exclama le jeune homme en posant ses lèvres sur la main décharnée d'Andréa. Le ciel aussi rappelle ton esprit magnifique et immortel comme un exilé dans sa patrie.

— Pourtant, mon fils, continua le vieillard d'une voix de plus en plus faible, je ne pars pas d'ici, sans la conviction que j'ai aussi accompli une mission sur la terre. Car, je laisse une partie de moi-même en toi, et je me réjouis d'avoir été choisi de Dieu pour être l'humble instrument par lequel aura été réveillée l'aurore qui, maintenant, rayonne dans le temple de l'art italien.

— Quelle aurore donc? demanda Léonardo tristement. Le Pérugin pâlit!

— Pas d'envie, mon fils, interrompit le vieux Andréa. Le Pérugin est-il donc le seul peintre qu'il y ait en Italie? La route n'est-elle pas assez large pour que plusieurs, pour que beaucoup puissent y marcher de front? Regarde combien la nature est vaste et diverse dans ses formes. L'empire de l'imagination, le royaume des rêves, l'idéal n'est-il pas plus divers encore, plus vaste encore? Crois-tu qu'un seul homme soit capable d'épuiser cette immensité? C'est pourquoi, mon fils, n'envie personne. L'envie est une tache, une rouille mauvaise à la couronne d'or de l'artiste. Quand même ton cœur saignerait sous la verge de l'oppression, quand même les douleurs d'une persécution injuste peseraient sur toi, n'avilis point ton art jusqu'à faire de tes pinceaux les ministres de ta vengeance. Venge-toi par la douceur et par tes œuvres, qui ne vivront dans la postérité que si elles sont restées pures des souillures flétrissantes des passions viles... Mes dernières forces m'abandonnent... Laisse-moi mourir, Léonardo, avec la conviction que je te retrouverai où j'espère aller, dans le pays des âmes pures. Fais-moi la promesse de marcher toujours sans reproche dans le chemin de l'art et de rendre justice même à tes rivaux, même à tes ennemis. Tu me promets cela, mon fils?

— Je vous le promets, répliqua le jeune homme, tandis que ses larmes roulaient sur la main du vieillard.

— Maintenant, je puis mourir en paix, reprit Andréa, dont la voix était déjà presque devenue inintelligible.

Après une courte pause, il continua en parlant toujours plus lentement.

— Dans toutes les épreuves que tu auras à subir dans cette vie, Léonardo, rappelle-toi la promesse que tu viens de me faire. Mon esprit ne te quittera point. Il sera sans cesse auprès de toi: quand tu te désespéreras devant l'impossible, quand le courage de l'homme te fera défaut, quand le mépris et l'outrage viendront t'assaillir, invoque à haute voix ton maître; afin que je t'entende sous les palmiers du paradis, crie à haute voix : « Andréa! Andréa! » et je viendrai...

Les dernières syllabes expirèrent sur la bouche du vieillard. Le souffle de la mort avait passé sur lui. Sa tête s'affaissa par degrés dans l'oreiller de son lit, et Léonardo en sanglotant ferma avec une dévotion religieuse les yeux de son maître. Puis, après avoir décrit le signe de la croix sur la figure du mort, il se laissa tomber à genoux en priant avec des larmes.

On sait comment le talent de Léonardo da Vinci grandit de jour en jour, d'année en année, et comment, avec le Pérugin, il régénéra la peinture en Italie. Il justifia toutes les espérances qu'il avait fait concevoir, et tint religieusement la promesse qu'il avait faite à son maître mourant. Il fut toute sa vie aussi doux, aussi bon, aussi serviable, aussi juste envers les autres, qu'il fut humble et résigné dans les amères persécutions qu'il eut à subir. Les détails qui nous ont été conservés sur cette vie glorieuse dans la bibliothèque Ambroisienne et dans celle de l'Escurial, ne peuvent se lire sans une émotion profonde, et révèlent en lui le penseur et l'artiste enthousiaste aussi bien que l'homme et le chrétien. Son instruction était immense. Il excellait non-seulement comme peintre, mais encore comme mécanicien et comme architecte. On admire encore aujourd'hui le génie de cet homme admirable, qui accomplit ce qu'on avait cru impossible avant lui, en conduisant à Milan les eaux de l'Adda, en menant l'Arno de Pise à Florence, et en creusant le canal de Mortesana à travers les vallées de Chiavenna et de Valtelina. Il créa des automates comme on n'en avait pas vu jusqu'alors; car, les bourgeois de Milan l'ayant prié de faire quelque chose d'extraordinaire, d'inouï, pour célébrer l'entrée du roi de France Louis XII dans leur ville, il justifia de la manière la plus complète la confiance qu'ils avaient mise en lui. Au moment où le roi entra dans la grande salle du palais, dans tout l'éclat de sa magnificence, un lion majestueux s'avança au-devant de lui en agitant sa queue et en roulant ses yeux dans leurs orbites, et s'agenouilla tout à coup devant le souverain. Au même instant sa poitrine s'ouvrit, et l'écusson de France en sortit, au grand étonnement des assistants et du roi. Ce lion avait été fait par Léonardo da Vinci. En outre, cet artiste prodigieux écrivait sur l'art et sur la science comme aucun de ses contemporains n'a fait. Il était, de plus, excellent musicien, maniait les chevaux avec la plus grande adresse, et luttait comme un gladiateur romain.

Sa gloire ne put manquer ainsi de retentir bientôt dans toute l'Italie où les arts et les sciences possédaient de si ardents protecteurs dans le pape Léon X, dans les Médicis et dans les autres princes de ce pays.

Aussi Ludovico Moro Sforza, duc de Milan, fit à Léonardo les propositions les plus brillantes pour l'attirer à sa cour. Le peintre ne put se résoudre d'abord à répondre à cet appel si honorable d'ailleurs, et ne quitta qu'à regret sa belle patrie, Florence; car un vague pressentiment lui prédit un malheur. D'un autre côté, il avait peur de ces

Sforce, dont le palais fut toujours une caverne de sang, une tanière de meurtre. Mais quelle ville d'Italie n'était pas alors le théâtre des crimes les plus atroces et les plus infâmes? Dans presque toutes régnait la corruption la plus profonde. Celle-ci était Sodome, celle-là était Gomorrhe. Histoire effroyable dont on hésite d'ouvrir les pages!

Léonardo pesa toutes ces choses, et il se dit un matin :

— Partons. Car enfin, que m'importe? Tomber ici ou tomber là ; on n'est en sûreté nulle part, à Florence pas plus qu'à Milan.

Il résolut donc d'accepter les offres du duc Louis Sforce, et prit la route de cette magnifique et opulente Babylone de la Lombardie. Il fut accueilli avec la plus grande déférence et les plus grands honneurs par le duc, qui ne négligea rien pour fêter dignement la venue de l'artiste célèbre, dont il tenait à gloire d'orner sa cour, cachant ses griffes comme un tigre qui veut caresser.

(*La suite à la livraison prochaine.*)

La Grotte de Tilf.

Voici la saison où Horace, le poëte épicurien, commençait à soupirer en beaux vers après les ombrages de Tibur et le murmure des cascatelles, fatigué qu'il était des bruits du Forum et du caquetage des barbiers de Rome. Heureux les poëtes qui, lorsque les forêts reverdissent, lorsque les fauvettes chantent dans les lilas en fleurs, ont leur Tibur et leurs cascatelles pour aller y médire, à l'ombre, des plaisirs de la nuit qui les ont charmés six mois, et qui les charmeront de nouveau six mois plus tard! Quant à ceux qui n'ont pas ce bonheur, il leur reste les voyages et les merveilles de cette éternelle nature qui appartient à tous.

Nous ignorons si d'autres partagent ce goût, mais il n'est pas, selon nous, en voyage, de plaisir plus vif que celui d'être le Colomb ou le Vasco de Gama d'une nouvelle merveille à signaler à l'attention des touristes. Un point de vue nouveau qu'on découvre, une ruine oubliée, un tombeau ou une inscription qu'on retrouve, ou bien une grotte, géode éblouissante, tapissée de stalactites et de cristaux, et qu'on exhume le premier des profondeurs d'une montagne. Au plaisir et à la surprise que causent toujours un spectacle neuf et réellement beau, se joint alors le plaisir de la découverte, et l'orgueil d'être le premier à signaler au monde l'existence d'une merveille nouvelle. Quelques-uns même lui donneront leur nom et acquerront ainsi à peu de frais l'immortalité de Magellan et d'Améric Vespuce.

Il y a quelques années, un riche Anglais et un grand seigneur belge, ont découvert la grotte inférieure de Rémouchamps, plus vaste et plus belle que celle qui attirait depuis deux siècles l'admiration des étrangers. Les salles de cette nouvelle grotte ont retenu les noms de ces messieurs, et nous ne voyons aucune raison pour qu'elles ne les gardent pas jusqu'à la consommation des siècles.

A ceux qu'un pareil exemple pourrait tenter, nous allons raconter un voyage d'exploration, resté sans résultats, faute des moyens nécessaires pour le poursuivre, mais où d'autres plus heureux et plus hardis réussiront peut-être mieux que nous.

La grotte de Tilf fut découverte en 1834 par trois étudiants de l'université de Liége, qui ont inséré dans la *Revue Belge*, la relation de leur périlleuse entreprise. Nous n'essaierons pas de donner une description des curiosités que renferme cette grotte, que, d'ailleurs, tous les touristes visitent aujourd'hui. Nous rappellerons seulement deux stalactites comparables pour la beauté et la bizarrerie à tout ce que les grottes de Rémouchamps et de Han-sur-Lesse offrent de plus extraordinaire : l'une qu'on a nommée *la Harpe*, l'autre : *les Rideaux*. La Harpe se compose d'une multitude de filets d'albâtre, d'une finesse et d'une ténuité extrêmes, qui semblent tendues de la voûte au sol, comme les cordes d'un luth démesuré. Les Rideaux sont une draperie blanche, bordée d'une frange jaune et pourpre, et qui pend à la voûte avec les plis et les ondulations du cachemire le plus moelleux. A la profondeur d'un quart de lieue environ dans l'intérieur de la montagne, la grotte se remplit tout à coup d'un bruit grave, monotone et solennel, répercuté par les échos souterrains comme le gémissement d'un orgue sous les voûtes d'une cathédrale. Un petit ruisseau, dont le murmure troublait seul l'éternel silence de ces lieux, s'engloutit tout à coup entre deux blocs de pierre, et tombe en forme de cascade, d'une hauteur que nous avons jugée devoir être de plus de quarante pieds, au fond d'un gouffre où l'oreille seule peut le suivre. Or, c'est ce gouffre que nous avons entrepris d'explorer. Tout fait présumer que, de même que dans la grotte de Rémouchamps, il y a sous celle de Tilf une grotte nouvelle, aussi belle au moins que celle que l'on connaît, et qui paraît n'avoir d'autre issue que celle frayée par cette cascade. Nous fîmes transporter jusque là une lanterne, une perche et un rouleau de cordes. Un de nous se dévoua, — ce fut moi, — à tenter une descente dans le gouffre. Nous attachâmes solidement la corde à une saillie du rocher, j'attachai l'autre extrémité autour de mes reins, et m'armant d'une main de la perche, de l'autre de la lanterne, mes trois compagnons me firent descendre, en guise de sonde, dans l'abîme. Plusieurs fois, je me heurtai aux aspérités du roc avec assez de violence pour compromettre sérieusement l'intégrité de mon individu. Enfin, je ne heurtai plus rien, même en promenant ma perche autour de moi, — ce que je faisais tout naturellement, car la tension extraordinaire de la corde lui imprimait un mouvement de rotation fort désagréable ; — je ne sentais plus les parois du gouffre, et je demeurai suspendu dans le vide, comme le tombeau de Mahomet, et tournant sur mon axe comme le satellite d'une planète. J'avoue que, dans ce moment, le cœur me battait vivement, et que le sentiment du danger que je courais diminuait singulièrement mon ardeur d'investigation. En effet, si la corde eût cassé, ou si mes compagnons avaient été forcés de la lâcher, à cause du poids de ma personne qui augmentait en raison du carré de la distance, je tombais, — Dieu sait de quelle hauteur! — au fond d'un abîme où je me serais infailliblement cassé le cou, et d'où, en tout cas, il est douteux qu'aucun pouvoir humain eût pu me retirer vivant. Parvenu à une profondeur de plus de vingt pieds, je ne vis rien encore. Les rayons de ma lanterne éclairaient vaguement dans le fond des parois de rocher ; mais l'air était si chargé de vapeur, qu'il était impossible de rien distinguer. En regardant perpendiculairement au-dessous de moi, j'aperçus le reflet de ma lanterne dans l'eau. Le fond de la grotte me parut

occupé par un lac d'une assez grande étendue. J'étais assourdi par le bruit de la cascade qui tombait à côté de moi, et que j'entendais gronder, mugir et bouillonner sous mes pieds; il me sembla, à la répercussion du son, que l'écho lui répondait à une grande profondeur. Il m'était impossible, à cause de l'eau, de prendre pied dans la grotte, pour achever ma découverte. Je tirai d'un sifflet de théâtre, dont je m'étais muni, un son aigu, qui devait servir à mes compagnons de signal de rappel, et ils me hissèrent de nouveau hors de l'abîme.

Tel est le simple récit d'une tentative, plus périlleuse, sans doute, que féconde en résultats, mais qui, renouvelée avec des moyens d'exécution plus puissants, peut amener la découverte d'une des plus curieuses merveilles de la nature, dont nous pouvons, dès à présent, constater l'existence. Poëtes, peintres et touristes, qui, cette année, visiterez les bords de l'Ourthe, si pleins de riches paysages, de sites romantiques et de poétiques souvenirs, arrêtez-vous à Tilf, et soyez les Colomb de cette Amérique dont votre prédécesseur, trop timide, n'a fait que vous montrer la route.

E. Gs.

SALON DE PARIS. - 1840.

DEUXIÈME ARTICLE.

Mlle Méloé Lafon, jeune et laborieuse artiste, a fait un grand tableau d'église, le *Magnificat*. M. Charles Langloise se présente à la tête de trois batailles : *Champ-Aubert, Montereau* et *Toulouse*. Excusez du peu! M. de Lansac a consacré un tableau au comte Damrémont, tué devant Constantine il y a déjà deux ans et demi. Nous avons remarqué une jolie Vue du canal de Marly, par M. Laviron. On lit sur un portrait de M. Liszt : *Amicus amico*, confirmation du proverbe : *Les petits cadeaux entretiennent l'amitié*. M. Lépaulle n'a guère envoyé que sept à huit toiles, ce qui est bien peu pour sa fécondité. Encore cette année, M. E. Lepoittevin est en progrès : il a vu la Flandre et la Hollande, et il les a bien vues. M. Lessore s'est encore souvenu de l'Orient, qui lui a si souvent porté bonheur. M. Loubon a rapporté de jolis paysages de la Hollande. Mme Haudebourt-Lescot s'est élevée cette année jusqu'à l'histoire. Nous étudierons avec le soin qu'elle mérite la *Mort du président Brisson* de M. A. Hesse, un des tableaux du grand Salon. Il y a bien de l'air, mais aussi bien de la verdure, dans la *Vue du Château d'Arques*, par M. Huet. Les *Funérailles de Henri IV* ressemblent beaucoup à une fête de joyeux avénement : au reste, quoi de plus juste? *Le roi est mort, vive le roi!* Soyez sûrs qu'un des plus beaux tableaux du Salon, sinon le plus beau, c'est la *Vue de l'Entrée du port de Marseille*, par M. Eugène Isabey. Le vieil Isabey, son digne père, n'a pas fait faute à cette renommée gracieuse qui date des jeunes femmes de la bataille d'Austerlitz.

Les Marilhat sont beaux, mais c'est presque toujours la même teinte et le même ciel, que vous soyez à Rosette, que vous soyez en Auvergne. Mme de Mirbel a envoyé sept charmantes miniatures. On verra avec faveur trois tableaux de M. Messonnier. La *Marie Madeleine* et la *Sainte Famille* de M. Mottez, le tableau de M. Müller, l'Ermitage de M. Célestin Nanteuil, le tableau de M. Perlet, la *Fondation de l'Abbaye de Saint-Sauveur*, nous paraissent de bonnes et heureuses choses. M. Ferdinand Perrot a poussé sa barque dans le golfe de Salerne, et il s'est tiré heureusement de ce nouveau voyage sur un des plus beaux océans du monde. La *Scène de Chasse* de M. Pigal est pleine de cette bonne gaieté qui distingue l'auteur.

N'oublions pas M. Philippoteaux et sa *Bataille de Fontenoy*, M. A. Flandrin et son *Savonarole;* M. Flers, qui a envoyé quatre paysages de Normandie; M. Léon Fleury, qui est allé à Grenoble en passant par Nantes, ce qui prouve que dans les arts la ligne droite n'est pas le chemin le plus court. M. le comte de Forbin n'a mis cette année que trois tableaux; il y a progrès. Un joli tableau, c'est le *Prisonnier* de M. Elmerich. M. Gleyre, si maltraité à Lyon par les connaisseurs et les critiques de l'endroit, prendra une éclatante revanche à Paris avec la *Vision de saint Jean*. Nous avons déjà annoncé le tableau de M. Goyet, *la sainte Françoise*. Nous avions aussi annoncé les plus jolis petits pastels qui aient été faits par madame Goyet; ils ont tous été refusés, et c'est dommage : vous y perdez plus d'un charmant visage, plus d'un tendre sourire, plus d'un malin regard. Il y a bien à dire du *Godefroy de Bouillon* de M. Granet; mais ses *Moines baisant l'anneau de leur abbé* sont dignes de ses meilleures pages. L'auteur de l'*Apothéose de la princesse Marie*, M. Guichard, a pu enfin exposer un très-beau dessin; tout le reste a été refusé, et même, à ce sujet, nous pouvons dire que cette *Apothéose de la princesse Marie* a été refusée, non parce que le talent manquait, mais parce que MM. les jurés ont eu peur que pareil sujet ne rouvrît des blessures trop saignantes. Et de quoi le jury se mêle-t-il, je vous prie? Qui lui a dit où pouvait s'arrêter la force et la constance de cette famille royale ainsi privée de son plus bel ornement? Le roi, à qui les terreurs du jury ont été rapportées, en a été fort mécontent. Il a dit tout haut que, loin d'être une défaveur, le nom de la princesse Marie devait servir de caution à l'artiste malheureux. Mais la protection royale est venue trop tard : le tableau de M. Guichard a été moins heureux que celui de M. Eugène Delacroix, qui avait d'abord été refusé, et qui n'a été reçu que parce qu'un membre du jury qui n'avait pas assisté à la délibération première, a voulu voir le trépassé. Toujours est-il que voilà M. Guichard ruiné pour deux ans au moins par la sensibilité de MM. du jury. M. Guigon, de Genève, n'a envoyé qu'un paysage, mais ce paysage unique sera remarqué. M. Schlesinger est un Allemand francisé qui ne demande pas mieux que d'avoir beaucoup de verve et de couleur. M. Schnetz se souvient de Pise, et il a raison de s'en souvenir. M. Schopin est en train de retrouver le talent qu'il avait il y a cinq ans, lorsqu'il nous montrait la famille des Cenci. L'*Intérieur de l'église de Saint-Sébastien*, par M. Sebron, est d'un grand effet. M. Steuben, tant fêté l'an passé au Louvre, a envoyé à sa place son jeune fils, et l'on voit déjà dans ce tableau de *Rubens* que le fils sera digne du père. Les *Paysannes* de M. Vallou de Villeneuve sont bien jolies. Le *Portrait du général Championnet*, de M. Jules Varnier, est un bon portrait. Il y a un tableau assez malheureux de M. Vinchon : *la mort de Henriette d'Angleterre;* elle meurt tête à tête avec Bossuet. MM. Dupressoir, Finck, Hennet, Jacobber, Pannier, Signol, Thénot, Watelet, Wattier; Mme Taurin, Mlles A. et H. Colin, de Fourmont et Pilon; ce sont là à peu près tous les noms qu'il faut nommer à première vue, sauf à réparer toute sorte d'oublis, involontaires autant qu'ils sont inévitables.

Nous avons oublié de vous prévenir que, dans le salon d'entrée, il faudra vous arrêter devant le *Coricolo* de M. Giraud, devant la *sainte Cécile* de M. Jules Varnier, devant un tableau très-naïf et d'une trivialité très-vraie de M. Leleux; devant les *Nymphes de Calypso*, par M. Diaz. Ces *Nymphes de Calypso* sont placées dans un jour peu favorable; vues à cette distance, elles perdent beaucoup de leur éclat primitif. En revanche, les *Femmes d'Alger*, du même auteur, seront un des tableaux les plus courus de la grande galerie. M. Diaz avait aussi envoyé deux charmantes pochades d'une grâce parfaite; il y en avait une surtout qui vous représentait quatre ou cinq femmes désolées, et qui pleuraient un abandon prématuré. Dans le lointain, vous pouviez voir, courant sur le gazon, les cinq ou six petits Amours de ces cinq ou six femmes, tous nus et tout joyeux, qui s'en allaient en dansant une danse de carnaval. Tout cela était plein de grâce, d'esprit et d'abandon. En conséquence, tout cela a été refusé.

Mais si vous saviez ce qu'ils ont refusé! nous vous en avons déjà dit quelque chose l'autre jour : la statue de M. Foyatier, la *Minerve* en marbre de M. Legendre Héral, de Lyon; toutes les statues de M. Préault. Ils ont aussi chassé du Louvre un *bas-relief* tout florentin en bronze, de M. Dantzel, représentant la *Bataille d'Austerlitz*, et sa médaille de Geoffroy Saint-Hilaire; une très-jolie *petite Danaé* de M. Arthur Guillot : cette Danaé était très-belle et très-bien dessinée; certes elle n'attendait pas la pluie d'or, mais aussi elle ne s'attendait guère à cet exil. Ils ont refusé aussi la *sainte Cécile* de M. Goyet, la *Diane* de M. Chasseriau, un des deux tableaux de M. E. Wattier; ils

n'ont rien voulu recevoir d'un artiste plein de zèle et de talent, M. Levasseur. M. Meiland, qui tous les ans faisait des progrès, a été obligé de renoncer aux deux toiles sur lesquelles il comptait le plus; le même accident est arrivé à M. Dupressoir. — Voici ce qu'ils ont fait pour la lithographie : ils ont refusé d'admirables lithographies de M. André Durand. M. André Durand est un habile et patient dessinateur; il a parcouru, sous le patronage éclairé et bienveillant de M. le comte de Démidoff, toute la Russie et une partie de la Russie méridionale. Après les plus grandes fatigues vaillamment supportées, après d'immenses travaux dont on ne peut se faire une idée, M. André Durand a rapporté un admirable portefeuille, ou plutôt il a rapporté la Russie tout entière : églises, palais, cabanes, chaumières, la glace et les fleurs, les printemps et l'hiver de la Russie. Ainsi les ont jugés les plus habiles connaisseurs de ce temps-ci. Ajoutez que la lithographie de M. Durand est ferme, élégante, d'une rare beauté. Messieurs du jury ont refusé toutes les lithographies de M. André Durand! Ce sont là des cruautés incroyables; mais il faut bien le croire, lorsqu'on a les lithographies sous les yeux.

La gravure est fort riche. MM. Calamatta, Desnoyers, Henriquel Dupont, Jazet, Aubert, Cousin, Sixdeniers, Desmadryl, ont exposé de belles planches, parmi lesquelles quelques-unes sont hors de ligne. Vous savez bien cette admirable gravure de M. Desmadryl, le portrait de Georges Sand qu'a donné l'*Artiste;* le portrait de Georges Sand a été refusé! La gravure sur bois est représentée par un chef-d'œuvre, les vignettes de l'*Histoire de France* de M. Théodose Burette, dessinées par M. J. David et gravées par M. Chevin. Il nous faudrait plus de temps que nous n'en avons eu, seulement pour jeter un coup d'œil sur les travaux des architectes, au nombre de treize; tout ce que nous pouvons dire, c'est que la belle Chapelle de M. Daly a été refusée.

En traversant à la hâte la galerie, ou pour mieux dire la cave des sculpteurs, nous avons remarqué un buste de Charlet, par M. Barre; le beau modèle en marbre du monument de Bartolini de Florence en l'honneur du comte Nicolas de Démidoff, chambellan de Sa Majesté l'empereur Alexandre; plusieurs bustes de M. Dantan aîné et de M. Dantan jeune; une *sainte Thérèse* de M. Jean Feuchère; un buste de M. Guérard; un *Christ* de M. Maindron; une charmante statue en plâtre de M. Bozio, et le beau vase funéraire en marbre de M. Pradier. L'*Oreste* de M. Simart, élève de M. Pradier, entraine déjà tous les suffrages; c'est une des plus belles statues dont se soit enrichi le Salon depuis dix ans.

Mais, encore une fois, tout ceci est écrit à la hâte; ceci n'est que le préliminaire incomplet de cette histoire de l'Exposition nouvelle. Prenez donc ces éloges et ces critiques comme ils ont été faits, un peu au hasard, à la première vue, sans que notre louange, non plus que notre blâme, puisse être regardée comme un engagement pour les chapitres à venir.

Maintenant, regardons de toutes nos forces le tableau de M. Eugène Delacroix. Au plus bel emplacement de la ville éternelle, entre ces immenses monuments romains dont les ruines mêmes attestent la grandeur, à travers une foule compacte, attachée là par l'admiration et le respect, un homme arrive à cheval, sur un cheval qui n'est d'aucun pays et tout à fait emprunté à l'un des cercles de la *Divine Comédie*. Sur ce cheval est assis, nou pas un empereur romain, Trajan, l'empeur qui va faire la guerre aux Parthes, mais un assez mauvais écuyer du cirque de Franconi, qui est bien près de perdre les arçons. Quand vous avez bien regardé l'écuyer et le cheval, vous voulez savoir pourquoi celui-ci se cabre et celui-là se trouble, et alors vous découvrez aux pieds de l'homme et aux pieds du cheval, une femme, une mère éperdue, indignée, les mains horizontalement tendues, dans une attitude suppliante, mais vulgaire. Ce que se disent ces deux personnages, nul ne peut l'entendre. Heureux sont-ils, la femme et l'empereur, s'ils peuvent échanger quelques paroles. Autour du groupe principal, vous découvrez, non sans peine, tant elle est compacte, une foule guerrière qui suit l'empereur, soldats hérissés de peaux, jeunes capitaines qui appellent la guerre, clairons bruyants qui sonnent la fanfare! C'est le mouvement, c'est la vie, c'est l'activité, c'est la passion du drame; confusion immense, si vous le voulez, mais admirable.

Le peintre n'a pas même oublié de reproduire encore une fois l'affreux paysan qui, l'an passé, apportait à Cléopâtre les figues et l'aspic. Dans sa bonne envie de copier tout à fait le bas-relief indiqué par Dante, notre peintre n'a oublié ni les étendards ornés des aigles romaines, ni les trophées d'armes. Même, un de ces trophées d'armes, porté par une pique invisible, nous apparait comme un de ces prodiges que les poëtes latins ont si souvent découverts dans le ciel. Pourtant, telle est la puissance de cet homme, que dans cette confusion même il a trouvé de la grandeur. Il y a là quelque chose d'inexplicable dans ce pêle-mêle d'héroïsme et de choses puériles, qui fait que vous respirez tout à l'aise. Rome se devine à ces étroites échappées lumineuses et brillantes. Si ce ne sont pas là tout à fait des héros romains, du moins ce sont là des armures et des toges romaines. Le sentiment historique s'est emparé de M. Eugène Delacroix, quoi qu'il ait fait pour l'éviter. Quel dommage qu'il ait été chercher son empereur Trajan au seul endroit où il n'était pas!

JULES JANIN.

Saint Louis de Gonzague, tableau de M. Van Eycken.

Nous parlâmes, il y a quelque temps, d'un tableau religieux que M. Van Eycken devait exposer à notre salon de 1839, mais que le temps ne lui avait pas permis de terminer. Cet ouvrage lui assurait une place distinguée parmi nos peintres qui cultivent l'histoire sacrée. L'ouvrage dont nous avons à parler aujourd'hui nous confirme dans ce que nous disions alors et nous montre un nouveau progrès dans le talent de ce jeune artiste. Cette toile représente la charité de saint Louis de Gonzague; elle est destinée à l'église de la commune de Monceaux. Elle est empreinte de ce sentiment religieux et de cette sévérité qu'on cherche vainement dans la plupart des productions de ce genre. Le saint est figuré enseignant les pauvres et les malades dans un hôpital. Ce personnage est plein d'onction et conçu avec une poésie digne d'éloges. Cependant on voudrait peut-être lui voir des épaules un peu plus larges afin que cette partie du corps fût mieux en rapport avec le reste de la figure. Le torse d'un soldat qui se trouve à côté de lui, est fort bien traité, de même qu'un enfant également placé près du saint. M. Van Eycken a, selon le système de plusieurs de nos peintres du xve siècle et surtout de Memling, reproduit, sur un plan plus reculé et dans le vague, saint Louis soignant les malades. En somme, ce tableau est le meilleur que cet artiste ait produit jusqu'à ce jour. Dessin sévère et correct, couleur et sentiment, tout s'y trouve. Puis on n'y remarque plus, comme dans les précédentes productions de ce peintre, l'emploi presque exclusif des tons pleins. Ici ce ne sont que tons rompus, ce qui donne à cet ouvrage un moelleux qui n'exclut pas la force et la vigueur. Il faut que M. Van Eycken continue à marcher dans cette route.

SCÈNES DE LA VIE DES PEINTRES, PAR MADOU.

La Société des Beaux-Arts vient de publier la cinquième livraison du monument que le crayon de Madou érige à la gloire des peintres des écoles flamande et hollandaise. Elle n'est pas inférieure, à coup sûr, à celles qui ont déjà été fournies au public. Les deux grandes planches dont elle se compose représentent Memling et Van Dyck.

On y voit le premier de ces artistes dans l'hôpital de Bruges, malade, souffrant encore, et venant de terminer les peintures de l'admirable *Châsse de Sainte Ursule*, qui est un chef-d'œuvre et qui sera toujours une des plus belles productions de l'art flamand au xve siècle. L'artiste est assis au bord de son lit, à côté duquel se voient le casque, la dague et la lance du soldat, car Memling fut soldat avant de devenir un de nos peintres les plus illustres. Un groupe de moines et de religieuses entoure la châsse merveilleuse et admire cette glorieuse production.

Van Dyck, homme de cour et du monde, est debout dans son atelier au moment où il achève le célèbre portrait de Charles Ier. Autour de lui sont groupés des seigneurs, des pages, des courtisans, toute cette élégante population de White-Hall. On y reconnait même cette gracieuse Marie Ruthven, qui fut l'épouse de l'artiste. La levrette et l'épagneul King-Charles ne sont pas oubliés. Tout y est, jusqu'au ferrailleur qui essaie la pointe d'un poignard, jusqu'aux musiciens qui essaient de faire oublier au peintre les mystères de l'alchimie pour le réveiller aux saintes choses de l'art.

Ces deux compositions sont d'une richesse, d'une élégance et d'une étude remarquables. La couleur et le dessin de Madou n'ont plus besoin d'être loués. En outre, on sait suffisamment avec quel esprit cet artiste met ses personnages en scène.

Les deux notices qui l'accompagnent sont dues à la plume de MM. de Decker et Dechamps et sont écrites avec une élégance qui doit être appréciée.

Nous ne terminerons pas sans donner aux frères Brown le tribut d'éloges que méritent les charmantes vignettes dont leur burin a enrichi les biographies de Memling et Van Dyck.

Cette seconde livraison est accompagnée d'une planche lithographiée par M. Cleremans d'après un tableau de Brascassat, appartenant à M. C. J. Van den Berghen.



La Renaissance. N.° 3. 2.e année.

UN PREMIER AMOUR DE CHARLES-QUINT.

(*Fin.*)

V.

Charles-Quint était une de ces têtes vastes et puissantes qui ne rêvent que conquêtes, domination, grandeurs sans limites; il marchait, sûr du succès, vers le but qu'il cherchait à atteindre, et ne croyait même pas qu'il pût échouer. Si les historiens de son temps ne disent point qu'il ambitionna la monarchie universelle, au moins tout, dans ses actions, dans ses projets, tend à faire croire qu'il la convoita, autant que Charlemagne et Napoléon. Heureux comme ces deux héros, il marchait de victoire en victoire, et, en remportant un triomphe, il songeait déjà au triomphe qu'il obtiendrait après. Aussi était-il doué d'une dévorante activité à laquelle il y avait toujours un sentiment qui devait servir de pâture. Lorsque la gloire cessait un instant de l'occuper, son cœur s'ouvrait à de plus douces sensations. Il aimait avec exaltation et entraînement; car Charles-Quint fit tout avec passion, petites et grandes choses. L'amour qu'il éprouvait pour Jeanne était vif et sincère. Qui dira les larmes versées, le soir de cette séparation cruelle, qui devait mettre tant de distance entre la jeune fille d'Audenarde et le souverain des deux mondes! A voir Charles et Jeanne, assis tous deux, les mains dans les mains, les yeux attachés sur les yeux, sous ce tilleul ombreux qui avait entendu leurs longues causeries d'amour, on aurait voulu pouvoir les unir pour toujours. Mais de quel poids est une affection de cœur dans la balance où pèse un empire?

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le départ de l'empereur pour l'Allemagne. A chaque instant son grand nom retentissait en Europe, et Jeanne s'en trouvait toute fière, car elle se disait avec un juste orgueil: C'est moi cependant qui suis son premier amour! Pendant tout ce temps, comme nous l'avons raconté, Jeanne n'avait pas revu sa famille. Elle s'était tellement absorbée dans son amour, que tout, hors du cercle où se mouvait Charles-Quint, lui avait paru indifférent. Non pas qu'elle fût ingrate, égoïste ou froide, non pas qu'elle eût effacé de sa mémoire les douces joies de la famille, le souvenir de son excellent frère, de ses sœurs si aimantes. Elle n'était point de ces femmes qui, en changeant de condition, changent aussi de cœur, s'en dépouillant comme d'une chose trop gênante dans une position plus relevée. Mais lorsque la jeune fille reportait sa pensée vers Audenarde, vers cette petite maison si simple, si tranquille où s'étaient écoulées ses premières années, elle se rappelait avec douleur, qu'en quittant son frère et ses sœurs, elle était partie plus belle d'innocence que de beauté, et dans ses pieux remords, elle entendait encore la voix si paternellement sévère de Baudouin qui lui recommandait tant de rester vertueuse. Maintenant qu'elle se trouvait seule, que Charles était loin d'elle, les dernières paroles de son frère tintaient encore dans son âme coupable, comme un glas funèbre. Elle redoutait de le revoir; sa présence eût été pour elle un supplice dont l'idée faisait courir un frisson glacial dans ses veines. La pauvre enfant rachetait cher une première faute. Son cœur timoré en éprouvait toute l'amertume. Il y avait des heures où d'affreuses et sinistres pensées assiégeaient son esprit, où la vie lui était à charge; alors elle se jetait au pied d'un crucifix, la prière rafraîchissait cette existence, sitôt fanée; l'espérance rentrait dans son âme rassurée en même temps qu'une salutaire ferveur, le calme revenait à sa tête brûlante et l'incarnat à ses joues; son regard s'attachait suppliant et humide sur une image de Madone, qui couronnait son prie-dieu, et la figure de la divine Mère semblait lui dire en souriant: Le ciel a un pardon pour chaque repentir! Alors Jeanne redevenait calme, et pleurait moins en songeant à l'avenir de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

La dame de Hoogstraten connaissait le sort de la jeune fille. Elle savait tout et tremblait qu'on ne finît par divulguer le nom de celui qui avait perdu la sœur de Baudouin Van der Ghenst. Cependant, on le conçoit, si bien cachée que demeurât sa honte, la comtesse n'avait pu empêcher que la position de Jeanne ne fût découverte. Tout le monde dans le château s'étonnait qu'on gardât cette femme. On faisait mille suppositions sur les égards qu'on ne cessait de lui prodiguer. Les gens de service riaient sous cape lorsqu'on prononçait le nom de Charles-Quint. Hâtons-nous de le dire, en quittant Escornaix la dernière fois, l'empereur avait recommandé la jeune fille d'Audenarde aux soins de la comtesse de Lalaing. C'en fut assez pour que Jeanne eût droit à toute la bienveillance de la noble dame. Elle redoubla de bontés pour elle, lorsqu'elle apprit peu de temps après le départ de Charles-Quint pour l'Allemagne, ce que le prince ignorait lui-même au moment de sa séparation.

Cependant au milieu de l'heureuse fortune qui continuait à lui sourire, l'empereur n'oubliait point sa maîtresse. Le soir, lorsqu'il s'enfermait seul pour échapper aux flatteries banales de ses courtisans, il se plaisait à laisser tomber sa pensée sur les longs instants de bonheur passés à Escornaix; il se transportait en idée auprès de Jeanne et se rappelait avec délices ses paroles aimantes et ses brûlants regards. Par malheur, cet attachement était de ceux dont un grand seigneur et surtout un prince comme lui avait à rougir devant les siens. Aussi ne confiait-il à personne l'amour véritable qu'il gardait pour elle. Il le cachait au fond de son cœur pour le dérober aux plaisanteries de sa cour et lui épargner la souillure du ridicule; car Charles savait qu'on lui eût pardonné aisément d'avoir séduit une pauvre jeune fille, belle et confiante, qu'on l'eût applaudi de l'avoir abandonnée, ensuite exposée à la honte et à la misère; mais il savait aussi qu'on n'eût pas manqué de flétrir impitoyablement le moindre souvenir d'affection qu'il aurait conservé à sa victime.

Charles-Quint, toujours engagé dans des affaires importantes, avait dû rester assez longtemps en Allemagne. Cependant l'Espagne qui se plaignait de son indifférence pour elle, réclamait sa présence. L'empereur résolut de se rendre au désir de ce pays, ne se souciant guère de perdre, faute de soins, un des plus beaux joyaux de sa riche couronne. Pour accomplir ce projet, il se décida à traverser la Flandre. Cette route lui plaisait d'autant plus qu'intérieurement il brûlait d'avoir des nouvelles de Jeanne Van der Ghenst.

Son séjour à Gand ne devant pas être de longue durée, on conçoit qu'il s'empressa de mettre ses moments à profit pour revoir Escornaix.

Le jour venait à peine de poindre, les rues de Gand

étaient encore plongées dans cette obscurité douteuse, qui n'est plus la nuit, mais qui n'est pas encore la brillante clarté du soleil, lorsque la porte de la Cour-du-prince, palais qui servait d'habitation à l'empereur, s'ouvrit doucement et laissa passer un vigoureux cheval bai, dont le cavalier, enveloppé dans un ample manteau, affectait de cacher ses traits, à peine éclairés par les premières lueurs du matin, sous les larges bords de son feutre sans aigrette. Il traversa promptement la partie de la cité qui séparait le palais de la porte de la Colline, et ne tarda pas à lancer son destrier au grand galop sur la route d'Audenarde. Il tourna cette dernière ville de crainte d'avoir à se faire connaître aux portes de cette place alors très-forte et très-bien gardée. Il ne permit à sa monture de prendre un peu de nourriture et de repos que dans une auberge isolée qu'il rencontra sur son chemin, et où il se décida à descendre. Après une halte d'une demi-heure, notre inconnu poursuivit son voyage. A peine avait-il fait une centaine de pas qu'il entendit derrière lui le pas d'un autre cheval. Il se retourna aussitôt avec inquiétude et aperçut un homme jeune et fort qu'à son accoutrement simple autant que propre, il était aisé de prendre pour un bourgeois aisé. Cette rencontre lui déplut moins qu'on eût pu l'imaginer, car il venait de prendre un chemin de traverse, et il commençait à douter que ce fût la bonne route.

— Holà! s'écria-t-il lorsque l'autre fut à portée de sa voix. Suis-je bien pour aller au château d'Escornaix?

— Vous ne sauriez être mieux, car j'y vais aussi.

— Au château?

— Au château, et si vous le voulez, nous cheminerons ensemble.

— Volontiers! Vous pourriez peut-être me dire s'il y a là quelque chose de nouveau, dit le premier interlocuteur, se sentant une grande démangeaison d'interroger son compagnon, dont les traits bienveillants et ouverts, quoique un peu soucieux, lui inspiraient de la confiance.

— Pour moi, se hâta de répondre ce dernier, dont le front s'était tout à coup ridé involontairement, je ne sais rien de ce qui concerne le manoir du comte de Lalaing.

— Vous êtes d'Audenarde cependant, au moins votre accent l'indique.

— Pour vous servir, monseigneur... je vous appelle ainsi parce qu'en effet vous avez la tournure et le parler d'un gentilhomme.

— Vous ne vous trompez point, et je vous avoue que les habitants d'Escornaix m'intéressent fort.

— Vraiment. Connaîtriez-vous par hasard la comtesse de Lalaing?

— Je le crois bien.

— Et sa dame de compagnie?

— Jeanne Van der Ghenst? Savez-vous quelque chose d'elle? Est-elle encore au château? Sa santé n'a-t-elle point souffert?

A ces questions faites avec cette précipitation qui annonce un intérêt puissant, le nouveau venu ressentit une émotion qu'il eut toute la peine du monde à dissimuler. Son regard s'attacha, scrutateur et curieux, sur la physionomie de l'autre. Il demeura si préoccupé qu'il ne répondit pas.

— Qu'avez-vous à m'interroger ainsi des yeux? dit le voyageur piqué de la ténacité que son compagnon mettait à analyser ses traits. Ne pouvez-vous rien me dire concernant Jeanne Van der Ghenst?

— Peu de chose, répliqua le bourgeois, reprenant son sangfroid et feignant l'indifférence. Je sais seulement que la dame d'Escornaix la garde toujours auprès d'elle. Mais comment se fait-il qu'une aussi pauvre jeune fille vous intéresse?

— Tenez, vous me paraissez un brave homme, incapable de trahir la confiance que l'on mettrait en vous, et peut-être sauriez-vous me servir.

— Je ne demande pas mieux que de vous obliger. Voyons, de quoi s'agit-il? En même temps il fit un grand effort sur lui pour cacher le trouble qui le gagnait.

— Je suis capitaine au service de S. M. J'aime cette Jeanne Van der Ghenst et je suis aimé...

— Et vous l'avez séduite, s'écria le bourgeois, jetant un regard sombre à l'autre. Mais aussitôt regrettant d'en avoir trop dit peut-être, il ajouta avec un sourire forcé : Vous m'avez l'air assez luron pour avoir ensorcelé cette jeune fille.

— Vous vous méprenez, mon ami, ce que je ressens pour elle est un amour véritable, et non un simple caprice. La preuve, c'est qu'étant sur le point d'accompagner l'empereur en Espagne, je n'ai pas voulu traverser la Flandre sans revoir encore ma belle Jeanne. Cependant je voudrais pénétrer dans le château d'Escornaix sans en devoir instruire qui que ce soit. Ma démarche doit rester inconnue. Ceci me cause un certain embarras, et je vous avoue que je ne serais pas fâché de recourir dans cette circonstance à votre service.

— Comment puis-je vous être utile? demanda le bourgeois avec un trouble toujours croissant, j'ignore votre nom...

— Vous ne devez point le savoir. Ce que je désire, c'est d'avoir un entretien avec Jeanne sans que la comtesse de Lalaing ou quelqu'un de sa maison soit instruit de ma présence.

— Vous avez donc peur de vous montrer au grand jour, continua son compagnon, saisissant convulsivement le poignard qu'il portait sous son pourpoint, et se sentant prêt à appeler l'amant de Jeanne lâche et infâme, tant ses paroles lui paraissaient méprisables.

— Mais non, vous ne me comprenez pas, se hâta de répondre ce dernier, impatienté. Puisqu'il faut tout vous dire, l'empereur doit ignorer mon voyage. J'ai pour cela des raisons d'une telle gravité, que je me crois dispensé de vous les apprendre. Voulez-vous me procurer le moyen de parler à Jeanne Van der Ghenst?

— Je suis disposé à vous satisfaire.

— Prenez cet anneau, et dites à Jeanne, en le lui montrant, que celui qui vous l'a remis sera ce soir à huit heures sous le gros tilleul du parc d'Escornaix.

Le bourgeois saisit avidement l'anneau de l'inconnu, mais n'y apercevant qu'un C et un J, surmontés d'une couronne, il le serra avec colère sous son pourpoint, maudissant de grand cœur les amants qui ne se servent que d'initiales pour leur talisman.

Le jeune seigneur attribua ce mouvement à l'impatience d'une curiosité mal satisfaite, et dit en riant :

— Elle saura bien me comprendre.

— Je n'en doute pas, beau sire, s'écria le bourgeois, presque poussé à bout.

— Maintenant, dites-moi, quel prix mettez-vous à votre complaisance? Parlez, je suis riche et puissant à la cour, disposez de ma bourse et de mon crédit.

— Je n'ai besoin de rien. Ma fortune est modeste, mais elle me suffit.

— Je serais charmé pourtant de vous donner une preuve de ma gratitude.

Le bourgeois d'Audenarde se tut; mais, après un moment de réflexion, il s'écria, comme tout joyeux d'avoir changé d'idée :

— Oui, j'ai une grâce à vous demander. Nous étions heureux. Rien ne troublait notre bonheur, nous vivions modestement du travail de nos mains, lorsqu'un jour notre sœur aînée, séduite par la vanité et l'ambition, nous quitta pour jouir d'une fortune, en apparence, plus brillante. La tête et le cœur ont tourné à la pauvre enfant, messire, un grand seigneur a jeté les yeux sur elle, et le misérable ne songe probablement pas à réparer tout le mal qu'il nous a fait. Notre malheureuse sœur est tombée dans la honte et le mépris. Pourtant j'ai pitié d'elle, et l'avenir de l'enfant qu'elle porte me remplit d'inquiétude; cela va devenir pour nous un surcroît de charge...

— Dites-moi votre nom, s'écria le jeune seigneur avec un généreux entraînement, et vous verrez que vous n'aurez pas à vous plaindre de m'avoir servi.

— Permettez, messire, que je vous le cache encore jusqu'à ce soir. En attendant je prends acte de vos paroles...

— Oui, je m'engage d'avance à pourvoir à l'existence, aux besoins de votre sœur et de son enfant.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets, foi de gentilhomme!

VI.

A peine le bourgeois d'Audenarde avait-il pénétré dans la première cour du château d'Escornaix, qu'il s'empressa de demander au premier valet venu pour soigner sa monture, s'il pouvait voir Jeanne Van der Ghenst. Un sommelier qui passait à cet instant, répondit que la jeune fille n'était visible pour personne, et qu'il fallait demander à la comtesse la permission de l'entretenir. Notre étranger qui avait ses motifs pour ne point désirer d'avoir une entrevue préalable avec la dame de Lalaing, songea aussitôt à l'anneau que l'inconnu lui avait confié en route.

— Holà! jeune homme, s'écria-t-il, interpelant un valet de pied qui passait, et lui remettant la bague, allez porter ceci à mademoiselle Van der Ghenst, et si vous n'êtes pas bien accueilli d'elle, je vous donne trois carolus pour vos peines.

Une si belle récompense tenta le docile domestique, qui promit d'accomplir sa commission et d'en venir rapporter aussitôt le résultat. En effet, l'étranger le vit disparaître bientôt au fond de la cour et attendit patiemment son retour.

Jeanne était fort triste ce jour-là. La tête courbée sur une broderie à peine commencée, elle pleurait en pensant à son ami qui ne revenait point et à l'enfant qu'elle allait bientôt mettre au monde. Le chagrin et l'inquiétude avaient quelque peu terni sa beauté, et cependant, pâle et souffrante comme elle paraissait l'être, la jeune fille inspirait bien plus d'intérêt qu'aux jours où une santé luxuriante, une continuelle expression de bonheur animaient sa piquante physionomie de vingt ans. Depuis quelques mois elle vivait isolée dans la partie la plus reculée du château, ne voyant personne, se cachant à tous les regards et admettant dans son appartement le moins de domestiques possible. Le seul plaisir auquel elle se livrât encore, était de cultiver quelques fleurs dans un petit jardin où elle pouvait se rendre sans être inquiétée par le regard des curieux. On frappa doucement à sa porte. Jeanne tressaillit, car, habituée à vivre seule, elle se troublait des moindres bruits qu'elle n'était pas accoutumée à entendre. Elle alla cependant ouvrir.

— Mademoiselle, dit le valet en entrant, un inconnu qui vient d'arriver dans la cour du château a demandé à vous entretenir seul.

— Moi! n'a-t-on pas dit que je ne reçois personne?

— Oui, mademoiselle, et alors il m'a dit : Prenez cet anneau et montrez-le à mademoiselle Van der Ghenst.

— Lui! grand Dieu, s'écria Jeanne, reconnaissant cet anneau chéri, et le portant inconsidérément à ses lèvres palpitantes d'émotion. Qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant même. Et elle posa la main sur son cœur, qui semblait vouloir s'élancer hors de sa poitrine, tant il battait avec violence.

Ce qui se passa en cet instant dans l'âme de la jeune fille ne saurait se décrire. Ses regards restaient attachés sur l'anneau de l'inconnu, elle n'en pouvait croire ses yeux, tant le bonheur qui lui arrivait était grand pour elle. Ainsi Charles, le puissant empereur, l'aimait encore, il ne l'avait pas oubliée; la vie de Jeanne, si pleine de nuages, allait s'éclaircir pour quelques moments. La pauvre enfant se sentait folle de joie, elle ne songeait plus à son déshonneur. Chaque minute qui retardait l'arrivée de son amant, lui paraissait un siècle.

Mais des pas retentissent, la porte s'ouvre... Ce n'est point lui, ce n'est point le jeune prince; la malheureuse jette un cri d'effroi. La pâleur de la mort succède à l'incarnat, dont la nouvelle de tantôt avait coloré ses joues. Son œil se trouble, car l'aspect de la figure sombre et sévère qui s'offre à ses regards a jeté la crainte dans son âme.

— Ce n'est pas moi que vous attendiez, Jeanne, n'est-ce pas?

— Pitié, pitié pour moi, Baudouin!

Le lecteur a deviné depuis longtemps que c'est Van der Ghenst et Charles-Quint qui ont chevauché ensemble sur la route d'Audenarde à Escornaix.

— Ma présence vous effraie, Jeanne, vous avez peur de votre frère. Oh! oui, je n'en doute plus maintenant, vous êtes déshonorée, perdue pour nous. Le remords a ridé votre front, comme la honte a ridé votre cœur.

— Mon Dieu! ne me parlez donc pas ainsi, Baudouin; votre regard menaçant, votre parole inexorable me glace d'effroi.

— Est-ce ainsi que vous avez gardé votre promesse? poursuivit le jeune homme, dont la voix tremblante accusait moins la colère qu'une douleur profonde, est-ce ainsi que vous avez défendu le trésor d'innocence et de vertu, la seule richesse que votre mère vous eût léguée en mourant? Malheur à vous, Jeanne, qui nous forcez à rougir d'une sœur, naguère tant aimée!

— Oh! ne me maudissez donc pas, s'écria la jeune fille,

se jetant tout en larmes aux pieds de Van der Ghenst. Ne lisez-vous point mon repentir sur mon visage? Frère, vous auriez compassion de moi, si vous voyiez les plaies saignantes de mon cœur, si vous saviez les craintes et l'inquiétude qui empoisonnent ma vie!

— Pour tomber si bas, vous aviez donc perdu tout souvenir de nous? Oh! pourquoi êtes-vous entrée dans cette maison de malheur et de perdition?

— Quel est cet homme? s'écria en cet instant la comtesse de Lalaing, qui, inquiète et troublée, se précipita tout à coup dans la chambre. Car, instruite de l'arrivée d'un étranger et de sa singulière admission auprès de la jeune fille, la dame d'Escornaix avait craint quelque fatale indiscrétion, et elle s'était hâté de monter dans l'appartement de Jeanne.

Cet homme, dit le bourgeois, se retournant aussitôt et reconnaissant les traits de la comtesse, cet homme est Baudouin Van der Ghenst.

— De quel droit prétendez-vous enfreindre mes ordres, balbutia la noble dame avec un embarras mal dissimulé? Nul ne peut pénétrer auprès de Jeanne sans ma permission.

— De quel droit? madame, repartit le jeune homme avec colère. Mais ne suis-je pas son frère, son protecteur naturel? n'ai-je pas le pouvoir de venir voir ma sœur quand je le veux... Et c'est vous qui venez me demander de quel droit je suis dans ce lieu, vous qui avez perdu Jeanne, vous qui la séquestrez ici dans un asile de honte et de mépris, vous qui êtes venue dérober une jeune fille à sa famille, à une vie heureuse et pure, pour la jeter aux bras de quelque grand seigneur désœuvré, dont vous vouliez sans doute obtenir les bonnes grâces et le crédit...

— Vous m'insultez, monsieur, répondit la comtesse terrassée par le regard menaçant du jeune homme.

— Dites, madame, était-ce pour la voir plongée dans l'infamie, que je devais vous abandonner la plus chérie de mes sœurs, poursuivit Baudouin, s'animant par degrés et accablant la châtelaine de ses justes reproches? Souvenez-vous qu'en la recevant de mes mains, vous avez promis de veiller sur son innocence, et j'ai eu confiance en vos promesses, madame...

— Monsieur, ce langage...

— Oh! ce langage, vous l'entendrez jusqu'au bout, dussiez-vous vous courroucer et sentir vous monter au visage la rougeur de la honte! Je sais tout. Votre château n'est pas si bien fermé à la curiosité du dehors, que ce qui s'y passe dans les ténèbres de la nuit ne puisse arriver jusqu'à moi. Sans votre faiblesse et votre criminelle complaisance, Jeanne serait encore digne de nous.

— Baudouin, de grâce, modérez-vous, dit Jeanne Van der Ghenst hors d'elle.

— Écoutez-moi, madame, et riez si vous l'osez. Lorsque l'empereur et sa noble suite ont logé ici pendant le siége de Tournai, il est arrivé qu'un des seigneurs qui l'accompagnaient a jeté les yeux sur ma pauvre sœur. Vous l'avez su, madame; pour complaire à Charles-Quint, dont ce seigneur était l'ami, vous avez favorisé une séduction, que vous eussiez dû avoir honte de seconder. Vous n'avez pas arrêté Jeanne au bord de l'abîme...

— Mais ils s'aimaient, dit la comtesse, voulant à tout prix trouver une excuse pour sortir de cet étau où la vérité des paroles de Baudouin la retenait prisonnière.

— Amour banal, qui partait d'un caprice de grand seigneur pour aboutir au déshonneur d'une famille tout entière. Mon Dieu! ma sœur était heureuse, vous n'aviez pas besoin de la venir retirer de son obscurité. Mais non, vous deviez aller cueillir cette fleur, simple et inaperçue, pour qu'elle se fanât, à peine éclose, dans un séjour empoisonné par une vie de luxe et d'oisiveté. Il vous fallait quelqu'un pour désennuyer vos longues heures de futilité, pour entendre vos plaintes de grande dame, pour mener promener votre levrette et vous apporter votre livre d'heures à la chapelle du château. En échange d'une vie active et laborieuse, vous lui avez donné des goûts qui consomment sans produire.

— Baudouin, vous êtes injuste, c'est moi seul qui suis coupable de l'avoir aimé. Oh! si vous saviez les bons soins que la comtesse de Lalaing ne cesse d'avoir pour moi. La colère et l'indignation vous aveuglent...

— Jeanne, ne croyez pas que je sois venu ici pour vous faire une scène dont le résultat n'aboutirait à rien. Non, ce que je veux maintenant, c'est que votre déshonneur soit réparé, que votre enfant ait un nom dans le monde; ce que je veux, c'est que votre séducteur vienne vous engager sa foi aux pieds des autels.

— Y songes-tu? s'écria la dame de Lalaing, effrayée du ton décidé qu'avait pris Baudouin, cela est-il possible?

— Oui, madame; oui, Jeanne, cela est possible. Car, celui qui vous a déshonorée et perdue, est ici.

— Ici, grand Dieu! qu'en savez-vous? parlez, votre silence nous fait mourir.

Alors Van der Ghenst raconta comment, par le plus singulier des hasards, l'amant de sa sœur avait fait route avec lui.

— Vous voyez bien qu'il m'aime encore, s'écria Jeanne à la fin du récit de Baudouin.

— Je suis disposé à croire à son amour, s'il consent à vous épouser...

— M'épouser! moi devenir sa femme, la femme de Charles-Quint, d'un empereur!

A ces derniers mots, Baudouin regarda sa sœur avec une douloureuse stupéfaction, comme s'il se disait intérieurement: Mon Dieu! Jeanne serait-elle devenue folle! Car il croyait qu'elle avait perdu l'esprit, et cependant en la considérant attentivement, il n'apercevait rien dans sa physionomie qui pût trahir la démence.

— Oh! continua-t-il, murmurant entre ses dents, le misérable doit réparer la honte de ma sœur. Jeanne, poursuivit-il, affectant le plus grand calme, ayez confiance et espoir en moi; n'importe quel est ce seigneur, je le forcerai à devenir votre époux.

— Baudouin, de grâce! dit la jeune fille, trempée de larmes.

— Ne m'implorez pas, je le jure par...

— Ne jurez pas, malheureux, s'écria la comtesse de Lalaing, voyant enfin la nécessité de parler, celui que Jeanne aime est l'empereur Charles-Quint, ne vient-elle pas de vous le dire? Si vous ne le croyez pas encore, je l'affirme, moi, et regardez cet anneau, n'y voyez-vous point une couronne royale, qui surmonte ces deux lettres initiales C et J.

— L'Empereur! murmura Baudouin, appuyant, interdit et ému, sur chacune des syllabes de ce mot. L'Empereur, lui, cet homme qui causait si familièrement avec moi, qui chevauchait à mes côtés, qui... Oh! non, non, vous me trompez.

— Vous doutez encore, frère, ajouta Jeanne, lui prenant les deux mains comme pour le mieux convaincre. Mais rassemblez donc vos idées, rappelez-vous tout ce qu'il vous a dit, songez au mystère qui couvre nos amours, interrogez la comtesse elle-même...

Ce qui se passa après cette grave révélation dans l'âme de Baudouin Van der Ghenst, ne saurait se décrire. Qu'on se figure un homme qui a tout fait, tout médité pour avoir justice de celui qui l'a offensé, qui a trouvé l'occasion d'obtenir la réparation d'honneur la plus éclatante, qui a joui longtemps à l'avance du succès qu'il s'est promis de ses projets de vengeance. Qu'on se représente ensuite cet homme soudainement séparé de son adversaire par une distance morale, qu'il ne saurait franchir sans devenir criminel, et réduit à rester inactif et silencieux, ou à devenir coupable de lèse-majesté. Telle était pourtant la situation du bourgeois d'Audenarde. Un mot de la bouche de sa sœur avait ouvert un abîme devant lui. Baudouin frémissait en songeant qu'il avait été sur le point de provoquer Charles-Quint. Dans ce siècle de foi et de soumission aveugle où l'autorité royale, forte et respectée, était encore sacrée à l'égal de celle de Dieu, la personne du prince semblait quelque chose de si saint, de si digne de respect, qu'on n'osait l'approcher que le genou en terre et le front baissé. Et cependant le jeune Van der Ghenst devait-il laisser sa sœur perdue et déshonorée après avoir juré de la tirer de sa honte? Le lien d'affection qui l'attachait à Jeanne n'était-il pas aussi inviolable que le lien d'obéissance qui le soumettait à Charles-Quint? Ce fut pour le jeune homme une affreuse perplexité, qui le laissa longtemps indécis sur le parti qu'il prendrait.

— Eh bien! dit la comtesse de Lalaing, rompant enfin le long et pénible silence qui avait suivi les paroles de Jeanne, croyez-vous encore que l'amant de votre sœur puisse devenir son époux?

— Non, répondit Baudouin, mais il sera le père de l'enfant à qui elle donnera le jour, c'est moi qui vous l'assure.

Vous oseriez..., s'écria Jeanne toute tremblante, en voyant le ton ferme et décidé de son frère. Oh! mon Dieu, renoncez au projet que vous me cachez, mais que je devine peut-être. Charles m'attend sans doute!

— Jeanne, écoutez-moi, répliqua le bourgeois d'Audenarde, ce que je fais pour vous est un devoir que je serais coupable de ne pas accomplir. Ne m'interrogez pas. Ce soir à huit heures vous me verrez revenir...

— Avec lui, n'est-ce pas? demanda-t-elle avec un regard suppliant.

— C'est ce que je ne puis vous promettre.

— Oh! mais vous n'aurez pas recours à la violence, Baudouin? assurez-le-moi! Cette pensée me fait frémir. Tenez, laissez-moi vous suivre.

Et Jeanne s'attacha à son frère, comme pour lui enlever le reste d'expression menaçante et soucieuse qui obscurcissait encore son front.

— Si vous avez quelque sinistre projet, dit la comtesse de Lalaing, regardant le jeune homme en face, puisse le ciel vous empêcher de les exécuter! Il me serait facile de vous empêcher de sortir de ce château pour prévenir quelque événement fâcheux. Mais j'ai confiance en votre loyauté. Seulement jurez-nous de ne point mettre la main sur l'empereur.

— Je ne suis point un assassin, madame; et, s'il faut vous en convaincre, cette parole d'honneur que vous exigez de moi, je vous la donne.

En même temps il sortit, laissant encore les deux femmes dans le trouble et l'inquiétude.

Cependant, le prince, fidèle au rendez-vous indiqué du bourgeois d'Audenarde, se rendit au lieu désigné. Il faisait nuit depuis longtemps; l'impatient amant trouvait déjà trop longs les moments qui s'étaient écoulés depuis son arrivée, lorsqu'il vit venir vers lui un homme qu'il reconnut bientôt pour son compagnon de voyage du matin.

— Ah! c'est vous, compère; eh bien donc! n'avez-vous pas rempli ma commission? Jeanne serait-elle malade? Elle sait pourtant...

— Que vous l'attendez, n'est-ce pas? Et pourtant Jeanne ne viendra point.

— Qu'est-ce à dire? Y a-t-il quelque empêchement que je ne puisse connaître?

— Oui, ma présence dans ce château.

— Votre présence. Par ma foi l'aventure devient fort plaisante.

— Moins que vous ne le croyez, peut-être.

— Oh! oh! Seriez-vous mon rival?

— Non pas, mais je suis le frère de Jeanne Van der Ghenst.

— Son frère? s'écria Charles stupéfait et troublé malgré lui, alors vous savez donc...

— Que vous êtes un grand seigneur qui avez séduit ma sœur bien-aimée...

— Après? dit le prince, croyant bien que Baudouin ignorait son nom.

— Dans quelques jours Jeanne mettra au monde une pauvre innocente créature, enfant de larmes et de douleurs, qui ne connaîtra point son père peut-être.

— Jeanne est enceinte? murmura Charles étonné de cette nouvelle, et se voyant pris comme au trébuchet.

— Oui, et dites-moi, messire, si vous étiez à ma place, que feriez-vous dans une telle circonstance?

— Oh! mais, jeune homme, s'écria l'empereur avec une certaine hauteur menaçante qui trahissait le maître tout-puissant, c'est donc un piége que vous m'avez tendu ce matin?

— N'importe de quel nom vous appeliez ce que j'ai fait. Ce qu'il me faut maintenant, vous le comprenez, messire, c'est une réparation, non pas un combat singulier, du sang répandu, un cadavre étendu sur le sol, mais autre chose.

— Que prétendez-vous obtenir? reprit Charles, courroucé et ne songeant pas à sa promesse du matin.

— Vous aimez Jeanne. Si vous étiez bourgeois, comme moi, je vous dirais, compère, il faut épouser ma sœur.

— Et je le ferais, par ma foi! s'écria Charles avec un généreux entraînement.

— Mais vous êtes riche, noble, puissant, cela ne vous est point possible, et pourtant je crois que vous avez un grand cœur; rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite ce matin.

— Oh! oui, vous avez raison, j'aurais dû m'en souvenir plus tôt; écoutez, Baudouin, vous aussi vous avez une noble âme, vous avez bien fait de demander une réparation d'honneur pour Jeanne, je vous estime, vous avez agi en bon frère, en homme de cœur.

— Et vous, messire, vous avez fait justice comme un empereur le devait faire.

— Comment vous connaissiez...

— Oui, Jeanne m'a tout appris, et maintenant, sire, je vous plains d'être si haut placé, d'avoir tant de couronnes sur votre tête qu'il ne s'y trouve même plus de place pour celle du bonheur et du repos, car, je le vois, vous aimez Jeanne d'un amour profond et véritable.

— L'enfant que Jeanne mettra au monde, poursuivit le prince, sera mon enfant, je l'adopte, je lui ferai donner une éducation digne du rang qu'il doit occuper un jour.

— Soyez béni, sire, et croyez que Baudouin Van der Ghenst ne cessera pas un instant d'être loyal et fidèle sujet de votre majesté. Si je n'avais rempli le devoir d'un frère outragé, je vous demanderais pardon pour ma témérité; mais...

— Ce qui est juste n'a pas besoin d'être justifié, répondit l'empereur, en souriant. Maintenant, conduisez-moi auprès de Jeanne, votre sœur.

Alors Baudouin Van der Ghenst s'achemina vers le château, suivi de l'empereur, qu'il fit bientôt entrer à l'intérieur de l'édifice par une petite porte dérobée, dont Jeanne avait donné la clef à son frère.

Les émotions auxquelles Jeanne avait été en proie pendant cette mémorable journée, avaient bouleversé la jeune fille et hâté le moment de sa délivrance. A peine son frère l'avait-il quitté, qu'elle sentit déjà les douleurs de l'enfantement. Et pourtant au milieu des souffrances qu'elle éprouvait, elle n'avait pas oublié l'heure du retour de Baudouin. Aussi son regard inquiet s'attachait-il sans cesse sur la porte de sa chambre, car elle espérait toujours qu'il viendrait avec Charles, dont la présence seule eût été un bonheur pour elle. Cet espoir ne fut point déçu; l'heure fixée avait à peine sonné à l'horloge du château, que Baudouin et l'empereur arrivèrent à l'appartement de Jeanne. Le premier bruit qui frappa leurs oreilles fut un vagissement d'enfant. A ce premier cri de nouveau-né, qui fait toujours tressaillir le cœur d'un père, le prince pénétra dans la chambre et s'élança plein de joie vers le lit où la jeune fille, pâle et fatiguée par la douleur, lui souriait, versant des larmes de contentement à l'aspect de son amant, qui oubliait à cette heure et ses titres et sa puissance, pour lui venir répéter qu'il l'aimait encore. En même temps la comtesse de Lalaing lui présenta une petite fille. L'empereur la prit fièrement dans ses bras et, triomphant de l'émotion qui lui battait au cœur, il s'écria avec entraînement :

— Jeanne, cet enfant est désormais le mien aussi, je le reconnais dès aujourd'hui, c'est moi qui le ferai élever, je l'aimerai comme un père; tu vois bien que je ne t'avais pas oublié !

— Oh! merci, merci de tant de bonheur, Charles, murmura la jeune fille, tendant sa main tremblante au jeune prince. Mais, épuisée par tant de sensations, elle retomba évanouie sur son lit.

Dix jours après Charles-Quint faisait route pour l'Espagne : l'enfant de Jeanne Van der Ghenst devint Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas.

JULES DE SAINT-GENOIS.

M. LINTERMANS.

Si, parmi nos artistes, il en est un qui a été négligé, oublié par la presse, c'est à coup sûr celui dont nous venons d'écrire ici le nom. Et pourtant il est enfant de Bruxelles, et pourtant il est un de nos musiciens les plus remarquables. Professeur distingué par son instruction profonde autant que par l'excellence de sa méthode et la finesse de son goût, il vient d'être chargé de diriger au Conservatoire de Bruxelles une classe d'ensemble dont on peut attendre les plus heureux résultats. M. Lintermans a déjà fait ses preuves par les excellents élèves qu'il a formés et par la société des sérénades qui, sous sa direction, a acquis une si haute importance.

On sait que cette société devait exécuter devant la reine, aux dernières fêtes de Pâques, une messe solennelle de Hasslinger, sans accompagnement.

Les répétitions de cette riche composition marchaient avec un ensemble admirable. Une circonstance particulière, l'état de S. M. la reine, a empêché la société de faire entendre cette messe au public. Nous avons été admis à l'une des répétitions qui en ont été faites dans la salle du grand concert. Il était impossible de dire cette musique avec plus d'intelligence et un sentiment poétique plus profond. Il y avait là des effets de voix d'une grandeur et d'une beauté que nous n'aurions pas soupçonnées. C'est une justice à rendre à M. Lintermans, il avait animé toutes ces voix de son âme.

Dans la messe de Hasslinger a été intercalé un morceau de la composition de M. Lintermans lui-même, et ce morceau n'est pas, à coup sûr, le moins beau de cette messe. C'est un *victime paschali*, écrit dans le véritable style religieux, grandement conçu, large, grave, sévère, et nuancé avec le sentiment le plus précieux. Le *Laudes* se déroule majestueusement et vivement accentué jusqu'au *Dic nobis*, *Maria*. Ici arrive le récit auquel l'auteur a donné une forme particulière, les voix étant disposées en écho. Le vers *Sepulcrum Christi* s'entonne pianissimo et avec un effet d'orgue magnifique. L'*Amen Alleluia* termine cette pièce par un majeur éclatant dans lequel il semble qu'on entende ressusciter le Christ.

Ce morceau nous donne une haute idée du talent de M. Lintermans comme compositeur religieux et nous prouve qu'il est nourri de l'étude des bons maîtres dont il a saisi le style grandiose et sévère.

Nous espérons que le public ne tardera pas à être admis à entendre la société dirigée par cet habile musicien, exécuter la messe de Hasslinger et le morceau de leur directeur. La société des sérénades a déjà été proclamée comme n'ayant pas de rivale, tant il y a d'ensemble, de verve et d'entente musicale dans tous ces jeunes amateurs. Que dira-t-on quand on l'aura entendue chanter la messe de Hasslinger?

SALON DE PARIS. - 1840.

TROISIÈME ARTICLE.

— Le tableau de M. Alexandre Hesse, *la Mort du président Brisson*, est une des bonnes toiles du Salon; mais il ne faudrait pas trop chagriner le peintre sur la façon dont il a rendu et compris son sujet. Au premier abord, les personnages sont tellement disposés, que vous croyez avoir affaire à une descente de croix. Ce n'est qu'en y

regardant de plus près que vous découvrez ce gros patient en robe de président, et dans une attitude fort peu courageuse pour un homme qui tient à bien mourir. Ce n'est pas là le savant magistrat, le vertueux citoyen, victime des guerres civiles, tout prêt à se faire écraser sous les ruines du monde; ce n'est pas même un homme vulgaire qui marche au supplice; ce n'est plus un homme, c'est une chose très-lourde que l'on transporte et que l'on veut à toute force accrocher là; même, nous ne sommes pas bien sûr qu'avec sa force d'inertie, et porté comme il est par quatre ou cinq personnes, le malheureux président soit en effet pendu, haut et ferme, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le bourreau, placé au milieu de l'échelle, paraît s'y prêter de meilleure grâce que le patient; il tend la corde d'une façon assez polie, et pour peu que les cheveux du président ne fussent pas coupés de si près, l'exécuteur ne demanderait pas mieux que de le faire monter un peu plus vite. Tout cela se fait sans passion, sans colère, comme une exécution ordinaire ordonnée par messieurs du Parlement ou de la Tournelle. Vous ne retrouvez dans cette tranquille image d'un supplice odieux, ni les agitations, ni les haines, ni les violences des guerres civiles. Certes, ce n'était pas ainsi que l'on vous mettait à la lanterne en 1591, non plus qu'en 1793. Toute cette foule sanglante y mettait sa main et sa colère; c'était à qui traînerait le patient à la mort par les sentiers les plus terribles. Tous ces gens-là, au contraire, y vont de main morte; rien ne les presse; chacun d'eux a pris l'attitude qui lui convient le mieux, des pieds à la tête; l'un d'eux même, à qui l'on a dit dans les ateliers de ce temps-là que son torse était fort beau, a pris la peine de mettre habit bas, et même de se dépouiller de sa chemise, pour laisser voir tous ses muscles. En résumé, c'est là une scène sans dignité, sans grandeur, sans tristesse. Je puis approuver l'habileté du peintre, mais je blâme son sangfroid et son peu d'invention; je lui en veux de me laisser froid à l'aspect de ce brave homme qui meurt victime du devoir, en suppliant ces factieux de lui accorder encore quelques jours pour achever son livre commencé. Dans tous les temps les factieux se ressemblent; les émeutiers de 1591 ont traité le président Brisson comme les terroristes de 1793 ont traité Lavoisier, qui demandait un mois encore pour achever ses expériences sur la lumière. Mais enfin, quand la révolution se met à égorger, il faut qu'elle se mette à égorger tout de suite, comme l'hyène, comme le tigre, comme le chacal. Voilà pourquoi l'inertie du président Brisson et de ses exécuteurs me fait mal à voir. Si le président Brisson y eût mis tant de façon pour se laisser prendre, la populace l'aurait déchiré de ses mains. Ce qui ajoute encore à la froideur du tableau, ce sont les deux gentilshommes que le peintre a placé dans un coin de cette horrible scène, et qui ont l'air de dire comme la *femme du médecin malgré lui :* Ah! mon pauvre mari, je ne veux pas te quitter avant que je ne t'aie vu pendu et bien pendu.

— Nous avons déjà touché un mot des critiques méritées qui attendent le nouveau tableau de M. Brune, le *Dragon de l'île de Rhodes.* C'est une des bonnes histoires dont notre enfance ait été bercée. Vous vous rappelez encore tous ces chevaliers dévorés par un serpent inconnu; le grand-maître défendant, sous peine de mort, que ses soldats s'exposent au péril d'un nouveau combat, et enfin tous les détails de la légende, les deux chiens dressés à se glisser sous le ventre du reptile, le chevalier désobéissant qui s'en va seul à la poursuite du monstre, le combat entre ces quatre personnages, l'évanouissement du chevalier, le triomphe des bouledogues, le pardon du grand-maître de l'ordre de Rhodes; M. Brune a pris au sérieux toute cette histoire; il est allé, lui aussi, à la recherche du dragon, malgré les conseils et la prudence que lui adressaient la logique et le bon sens. A force de battre la campagne, M. Brune a fait lever un énorme serpent dont la gueule est horrible, et dont la langue, armée d'un dard, menace le ciel. La première difficulté de ce tableau, c'est ce diable de serpent. M. Brune a beau se mettre la tête à la torture pour inventer quelque chose de plus laid que la laideur même, il n'arrive qu'à un résultat puéril. Un plus grand peintre que lui, et le plus grand de tous les peintres, a échoué dans cette tentative de représenter l'impossible. Racine, lui aussi, a voulu nous montrer son reptile dont la croupe se *replie en replis tortueux ;* ce monstre de Racine nous laisse froids, parce qu'il n'y croit pas lui-même. Nous comprenons fort bien la terreur que doit inspirer un tigre furieux; mais qu'on nous parle du mastodonte ou de quelque animal antédiluvien, nous ne savons guère ce qu'on veut nous dire. J'avoue que l'animal que nous représente M. Brune, avec ses pattes, ses dents, sa gueule, ses écailles reluisantes, serait un épouvantable reptile s'il existait; mais à ce seul mot : *s'il existait,* tombent soudain toutes mes alarmes. D'ailleurs, avouez, entre nous, que vous avez voulu nous faire peur et que votre monstre n'est pas si méchant que vous le dites. Votre monstre, en résumé, ne fait de mal à personne. Ce brave chevalier est tombé, il est vrai, mais, à coup sûr, il n'est qu'évanoui, et vous-même vous nous avertissez qu'il ne faut pas trop pleurer sa mort. Un des deux chiens, il est vrai, est en assez mauvais état, mais ce n'est qu'un chien, et monsieur l'ours de la barrière du Combat, quand il s'y met, en fait bien d'autres. Quant au véritable héros de ce drame, quant au brave chien qui va venger ses deux camarades, je le trouve véritablement un animal bien endenté. Celui-là y va bon jeu bon argent, et il mord son ennemi, que c'est plaisir à voir. Cependant on pourrait dire que sa queue est bien raide et bien menaçante, et qu'elle a l'air de lutter avec le dard du reptile. Remarquez aussi, et ceci n'est pas à la louange de la France, que ce brave chien qui sauve la vie à un chevalier chrétien et français, est un véritable boule-dogue anglais. D'où il suit que tout le talent de M. Brune, et il en a beaucoup, n'a pas pu tirer autre chose de ce sujet impossible, qu'un tableau bizarre, sans intérêt pour personne. Mais aussi, quel malheur de se mettre à créer des monstres quand on a devant soi la mer, la terre et le ciel, et tous les êtres de la création! M. Brune peut se consoler du peu de succès de son tableau : il a envoyé à l'appui de cette défaite un admirable portrait de femme que nous retrouverons plus tard, et pour lequel il faudra bien le louer sans restriction.

— *La Résurrection du Christ,* par M. Alexandre Colin, est une page animée et brillante, dans laquelle l'auteur a déployé tout à l'aise sa verve et son esprit. Certainement ce n'est pas là de la grande peinture comme on l'entend, dans le sens des écoles de l'Allemagne ou de l'Italie; mais l'auteur a le rare mérite de ne copier personne. Qu'il se trompe ou bien qu'il arrive à la couleur et au dessin, il est toujours lui-même. Il ne fait pas ce que font chaque année tous les artistes du second ordre, qui courent après le succès par des sentiers battus la veille, aujourd'hui à la suite de M. Ingres, demain à la suite de Decamps, et ne s'inquiétant pas plus de celui-ci que de celui-là. Il y a bien de la joie et de l'harmonie dans cette *Résurrection* de M. Alexandre Colin. Les anges montent en chantant l'*hosanna in excelsis.* Le Christ, délivré de sa passion, revient dans le royaume de son père; c'est fête sur la terre, c'est fête dans le ciel. N'allons donc pas troubler ce bonheur des hommes et des anges en disant que cette lumière n'est peut-être pas tout à fait la lumière de ce monde. Il est si difficile de se contenter de ce pâle soleil qui doit s'arrêter un jour dans le ciel, quand il s'agit de représenter l'éternelle félicité!

— Et tout là-bas, approchez-vous, regardez sur cette montagne le Christ qui vient de mourir. C'est un tableau de M. Gué; le tableau est d'assez petite dimension, il est tout rempli de personnages divers. Le peintre a voulu représenter le moment solennel et terrible où l'Homme-Dieu expire sur la croix. A cette heure, le soleil se trouble, l'étoile s'arrête, le voile du temple se déchire, les ténèbres remplissent la terre, tout est désordre et confusion dans le monde. Le peintre est donc le maître d'imaginer tout ce qui lui plaît; il compose son drame tout à son aise, il fait de la nuit le jour, et réciproquement. Ses nuages deviennent lumière, sa lumière devient nuages; il appelle à son aide tous les artifices de la peinture possible et impossible; il vous remue, il vous étonne; et pourtant, malgré toutes ces violences, vous regardez avec une indicible tristesse cette scène de désolation et de vengeance. C'est qu'en effet il y a là-dedans une certaine puissance, une imagination incontestable. Ceci vous rappelle ces grandes pages de l'Anglais Martin et tout le dévergondage de cet homme qui a été la source d'une si grande renommée et d'une si grande fortune. Pourtant je vous assure que jamais Martin n'a produit un tableau qui se puisse comparer à cette composition de M. Gué. Mais M. Gué arrive trop tard, la place est prise; sa couleur a été inventée déjà; il n'y a qu'une chose dont l'intention soit éternelle et par conséquent impérissable, c'est la vérité.

— Puisque nous en sommes à la peinture fantastique, à ce juste-milieu si triste, et, à tout prendre, si facile entre l'art et la nature,

parlons d'un tableau de M. Lehmann, qui a sans doute coûté bien des peines, bien des travaux à son auteur. Ce tableau de M. Lehmann nous a sincèrement affligé. Nous y avons vainement cherché l'abandon et la grâce des premiers jours; vainement avons-nous voulu retrouver sur cette toile le même jeune homme à qui l'idée et la couleur arrivaient comme le chant vient à l'oiseau. Hélas! celui-là aussi, le maladroit, il est de ceux qui ne savent pas mettre à profit leur premier succès, leur premier bonheur; il est de ceux qui se tourmentent d'un triomphe comme d'autres s'inquiéteraient d'une défaite, et qui se perdent pour avoir voulu quitter la route qui leur semblait trop facile. Personne plus que nous n'a fêté les premiers succès de M. Lehmann; nous faisions cortége à son côté, et nous le célébrions comme une jeune conquête dans le domaine de l'art. Et maintenant le voici qui revient de Rome aussi soucieux que s'il revenait d'Allemagne, avec ce style tourmenté, cette naïveté contournée, cette affection gracieuse qui se peut très-bien résumer par ces mots : *l'école de Dusseldorff*. M. Lehmann a lu un jour dans la légende, car aujourd'hui nous lisons *la Fleur des saints* comme autrefois nous lisions *l'Iliade, que les anges enlevèrent le corps de sainte Catherine d'Alexandrie, et le portèrent à travers l'air jusqu'au mont Sinaï, où ils l'ensevelirent.* Avec cette simple légende, M. Lehmann a composé son tableau. Tout au bas de ce tableau, il a placé les clochers et les églises; au-dessus des clochers et des églises, vous voyez la lune qui est à son premier quartier; puis, enfin, au-dessus de la lune, dans une lumière terne et blafarde, si cela se peut appeler de la lumière, voici la scène que vous avez sous les yeux : Quatre beaux anges transportent, nous ne dirons pas à bras d'hommes, mais à bras d'anges, le cadavre de la sainte à demi ensevelie dans son linceul. Les divins porteurs ont l'air quelque peu fatigués de leur fardeau, que leurs bras ne soient pas assez robustes, ou que leur fardeau soit trop lourd. Un groupe d'anges précède les porteurs; on dirait autant de courriers qui vont faire préparer les relais.

Derrière ce convoi ailé et funèbre, un autre groupe arrive jouant de tous les instruments et chantant tous les cantiques qui se jouaient et qui se dansaient devant l'arche. Vous ne sauriez croire toutes les contorsions de ces anges chanteurs; ils s'acquittent de leur tâche peu harmonieuse tout à fait comme ces affreux chantres de nos cathédrales qui entonnent d'un air distrait et ennuyé le *Dies iræ* sur les dépouilles mortelles des personnes que nous avons le plus aimées. Une chose digne de remarque, c'est que dans ces trois groupes qui se rendent au même but, pas un ne marche du même pas, c'est-à-dire du même coup d'aile. L'avant-garde s'envole plus rapide que l'hirondelle; le corps d'armée vole à tâtons, tout préoccupé qu'il est de ne pas laisser tomber son précieux fardeau. On devine, rien qu'à leur embarras, que ces anges sont autant d'apprentis croque-morts qui ne savent guère bien leur métier. Quant au groupe chanteur, au train dont il marche, nous ne sommes pas bien sûr qu'il suive le convoi jusqu'à la fin. Il en sera du cadavre de cette sainte dont le convoi se passe dans le ciel, comme il en est de tous les illustres cadavres ensevelis sur cette terre. Le mort part de sa maison escorté de toutes ses splendeurs; arrivée à l'église, son escorte l'abandonne entre les mains des prêtres. Les prêtres le quittent au sortir de l'église, et il arrive presque seul au lieu du dernier repos. Ce tableau de M. Lehmann est en retard de trois siècles. Pour raconter de pareilles histoires aux peuples assemblés, il faut d'abord que ces peuples y croient, il faut surtout soi-même y croire tout le premier. Croyez-moi, ne jouons pas avec la croyance, ne montons pas de gaieté de cœur sur la colonne de Siméon Stylite, n'allons pas faire de l'ascétisme quand nous savons à peine notre *Pater Noster*.

— Entre tous les Christs du Salon, et ils sont nombreux, et les peintres ont raison cette fois de s'attacher plus que jamais à cette grande histoire; car il ne s'agit pas ici d'une simple légende, il s'agit de l'Évangile tout entier, vous distinguerez sans peine *le Christ* de M. Chasseriau et le *Christ* de M. Cassel. L'un et l'autre peintre ont choisi l'instant suprême où le Sauveur des hommes, seul à seul avec Dieu, son père, se recueille lui-même pour savoir s'il accomplira jusqu'à la fin le douloureux et sanglant sacrifice. Ceci est, à proprement dire, le premier acte de ce grand drame de la Passion de Notre Seigneur. Parmi les scènes immenses de ce drame, où s'agitent d'une façon si nette et si simple les destinées du monde, cette scène est la plus simple et la plus calme; le Dieu est seul, sans ses bourreaux, sans ses disciples. « *Maintenant, mon âme est troublée.* Pourquoi, sinon parce qu'il voyait sa gloire unie à son supplice, supplice si rigoureux et si plein d'opprobres. Voici le commencement de cette agonie qu'il devait souffrir dans le jardin des Oliviers, de ce combat intérieur dans lequel il devait combattre contre son supplice, contre son père, en quelque façon, et contre lui-même *. » Tel est le programme de l'évêque de Meaux lui-même. Si nos peintres sérieux savaient les lire, ces belles et éloquentes pages, à coup sûr ils comprendraient autrement la façon dont il faut voir et rendre les grandes scènes de l'Évangile. Cette tristesse du Christ, au jardin des Oliviers, a été fort bien comprise par M. Chasseriau. Il s'est bien donné garde de nous donner l'abattement d'un homme vulgaire qui va mourir; il s'est tout autant méfié de l'héroïsme non moins vulgaire des moribonds que le monde regarde; il a évité avec un rare bonheur tout le drame que pouvait contenir cette scène. La tristesse du Christ est simple et par conséquent divine. Son émotion est contenue dans de justes bornes; il ne se dit pas : *Il le faut;* il ne dit pas non plus: *Je le veux.* Il n'y a qu'un mot pour désigner cette résignation : *Que la volonté du ciel s'accomplisse!* Trois Anges, — celui-ci tient une croix, celui-là tient un calice, celui-là verse des larmes, — assistent le Christ dans son agonie; les trois anges sont beaux et divins; ils n'ont rien de commun avec les têtes bouffies entourées de deux ailes qui flottent dans le ciel; mais c'est à peine si vous les pouvez voir, tant vous êtes préoccupé du sujet principal.

(*La suite à la livraison prochaine.*)

Sur le Tableau de Wappers

REPRÉSENTANT LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

SONNET.

Hélas! vous avez beau, rayonnantes syrènes,
L'agacer de la voix, des lèvres et des yeux,
Étaler devant lui vos formes souveraines
Et lui faire un collier de vos bras gracieux;

Vous avez beau suspendre à vos bouches de reines
Les sourires de miel, les baisers captieux;
Rien ne pourra troubler ses visions sereines;
Tout en vous regardant, il ne rêve qu'aux cieux.

Provoquez à loisir le pâle cénobite.
Le calme du Seigneur dans sa cellule habite.
La prière lui fait une cuirasse au cœur,

Où viennent s'émousser vos flèches et vos armes,
Sans mettre seulement le bon saint en alarmes.
Car le ciel ne veut pas que l'enfer soit vainqueur.

A. Van Hasselt.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — M. Eugène Verboeckhoven, à qui l'on doit un si grand nombre de beaux ouvrages, vient de terminer un nouveau tableau représentant un intérieur d'écurie. Cette toile, qui peut être comptée parmi les meilleures productions de cet artiste, est destinée à la collection de M. le chevalier de Coninck, un de nos amateurs les plus distingués.

— Il est question d'ériger ici, au célèbre anatomiste Vésale, une statue dont l'exécution serait confiée au ciseau de M. Eugène Simonis, qui vient d'obtenir un succès si éclatant au salon de Paris.

Anvers. — L'association établie récemment en cette ville pour l'encouragement de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la gravure et du dessin, au moyen d'une exposition permanente d'objets d'arts, obtient le plus grand succès.

— M. Wappers vient de recevoir de la reine Dona Maria la décoration de l'ordre du Christ.

Cette 3e livraison de la *Renaissance* contient un *Intérieur*, lithographié par Stroobant, d'après un tableau de Schmidt.

* Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, 12e jour.



PLAGE DE SCHEVENINGEN.

TIRÉ DU CABINET DE Mr. J. J. VAN DEN BERGHEN

La Renaissance. N° 14. 2me année.

LA CÈNE DE LÉONARDO DA VINCI.

LÉGENDE ARTISTIQUE. — (*Suite.*)

Tout était joie et fête autour de Léonardo. Objet de la faveur du duc, il était le héros de cette magnifique cour de Milan, si célèbre dans toute l'Italie. Les seigneurs et les courtisans s'empressaient sur les pas de l'artiste, et cherchaient à prévenir ses moindres volontés, ses moindres désirs. Les belles Milanaises dont Louis Sforce aimait à s'entourer, conservaient leurs plus doux regards et leurs plus doux sourires pour le peintre. Lui s'en effrayait par moment et se disait :

— Ces prévenances cachent des piéges, ces regards mentent, ces sourires mentent.

Par moments il ne voyait que poison et poignards sous ces apparences si séduisantes. Par moments des terreurs inexplicables s'emparaient de lui, et il eût voulu quitter ce palais funeste où, selon l'énergique parole d'un chroniqueur du XVIe siècle, chaque chambre avait une bouche pour raconter un crime. Cependant l'art fut plus fort que n'étaient ces terreurs. L'idée d'avoir des chefs-d'œuvre à créer dans ce palais où abondaient les richesses, ne cessait de dire à l'artiste :

— Léonardo, ne quitte pas ce lieu.

Parmi les hôtes de la cour de Milan, il y en avait un surtout qui inspirait une incroyable épouvante à l'artiste. C'était une figure longue et sèche, dont les cheveux noirs et crépus se cachaient sous un capuchon de moine. Ses petits yeux, inquiets et d'une mobilité extrême, étincelaient dans des orbites profondément creusées et sur lesquelles surplombait un front osseux et jaune comme le vélin d'un vieux livre. Sous son nez, recourbé en forme de bec d'aigle, souriait toujours avec une expression satanique, sa bouche mince et presque sans lèvres. Son menton pointu saillait en avant, garni d'une barbe inculte et mêlée de poils noirs et roux. Ce personnage, ainsi fait, exerçait sur l'artiste la plus singulière influence. Il le fascinait en quelque sorte de son regard.

C'était le prieur du couvent des Dominicains de Santa Maria delle Grazie, le favori du duc Louis Sforce.

Mais autant sa physionomie était repoussante, autant sa parole était mielleuse. Il ne cessait de tourner autour de Léonardo, comme s'il eût vu avec déplaisir la faveur dont le peintre jouissait auprès du duc. Partout Vinci trouvait sur ses pas cette figure ou devant lui ces petits yeux qui lui faisaient mal à voir. Souvent il se disait en lui-même :

— Mais j'ai tort d'avoir peur de ce moine comme un enfant.

Pourtant il tremblait toujours et une crainte invincible resserrait son cœur, chaque fois que la robe noire du dominicain passait devant lui. Ce qui l'étonnait surtout, c'est que cette crainte le saisissait plus vivement encore quand il se plaçait devant son chevalet et qu'il prenait en main ses pinceaux, comme si un pressentiment lui eût dit que cet homme devait lui être fatal un jour. Cette inquiétude mystérieuse et dont il essayait vainement de se rendre compte, vint encore augmenter cette défiance de lui-même que maître Andréa lui avait inspirée avant de le quitter pour descendre dans la tombe. Et c'est là la cause de la rareté extrême des ouvrages de Léonardo appartenant à cette période de sa vie. Souvent il les détruisait quand il n'y manquait plus que la dernière touche.

Il arriva plus d'une fois que le duc visita son atelier pour le voir à l'œuvre, et s'émerveillait à regarder ses panneaux se couvrir de leurs radieuses figures. Mais, quand il les croyait prêts à entrer dans ses salons, ils n'existaient plus. On conçoit combien ces attentes si souvent trompées durent lui causer de dépit. Aussi, un matin, il entra dans l'atelier de Léonardo et dit au peintre :

— Maître, vous allez me peindre moi-même. Et il est entendu qu'il ne sera pas question de déchirer ni de brûler mon portrait.

Si la foudre fût tombée aux pieds de l'artiste, il n'eût pas été saisi aussi profondément qu'il le fut en recevant cet ordre, qu'accompagnait le dominicain de son sourire sournois et douteux, car il lui semblait que le moment fût venu où le malheur, qu'il avait depuis si longtemps pressenti, allait enfin éclater. En effet, comment sortir de la terrible position où cet ordre le plaçait? Lui, habitué à idéaliser même les formes les plus belles et les plus nobles qu'il rencontrât parmi les hommes, comment allait-il s'y prendre pour rendre au vif cette figure qui était un modèle de laideur et où se lisait, comme sur la page d'un livre, l'âme la plus noire et la plus dénaturée, ces cheveux gris et raides qui hérissaient de toutes parts la tête la plus effroyable à voir, ses joues blafardes et que les passions les plus effrénées avaient sillonnées de rides, enfin le mouvement convulsif de ses lèvres flétries par la débauche et par des ordres de mort? Oh! non, cela était impossible. Et cependant le maître avait commandé. Que restait-il au pauvre Léonardo, si ce n'est d'obéir? Il était pris dans un inextricable dilemme. Mentir, faire un portrait qui ne fût pas un portrait, c'était se perdre. Traduire avec toute sa vérité cet ignoble et repoussant visage, c'était se perdre aussi. L'artiste se trouvait dans une incroyable perplexité.

— O mon Dieu! que faire? O mon Dieu! à quoi me résoudre? se demanda-t-il tout bas avec angoisse en regardant le duc, comme on regarderait un aspic, avec terreur.

Et il se laissa tomber sur une chaise, le cœur plein de découragement.

Mais tout à coup la dernière promesse de son maître lui revint à l'esprit, et éclaira son âme comme un rayon de soleil qui tombe dans les ténèbres d'une nuit.

— Andréa! Andréa! murmura-t-il en lui-même comme s'il eût prié. Écoute-moi et viens à mon aide en cette détresse, comme tu me l'as promis avant de mourir.

Mais le mort ne l'entendait pas, car le moment n'était pas encore venu où son disciple avait atteint la plus grande misère de sa vie.

Pourtant Léonardo écoutait toujours comme si la voix du vieillard allait parler.

— N'importe, se dit-il enfin, je viderai cette coupe amère, et je peindrai la vérité; l'art ne doit pas mentir.

Il prit d'une main tremblante un morceau de crayon après avoir placé un panneau sur son chevalet, car le duc était là qui avait pris sa pose et qui lui demandait par moments :

— Commençons-nous, maître? je vous attends.

Léonardo tenait le crayon comme s'il eût eu un charbon ardent entre ses doigts. Les contours de l'horrible face étaient tracés. Alors il prit ses pinceaux et se mit à donner

à ces traits la couleur et la vie. Mais à mesure qu'il avançait, il sentait son courage faiblir de plus en plus et sa main devenir de plus en plus incertaine.

Deux heures s'étaient écoulées dans ces transes inouïes. La figure du duc était là vivante sur le panneau, vivante et empreinte de toute sa hideuse laideur.

Léonardo fut épouvanté de la voir ainsi. Il pâlit. Il avait pu créer cette monstruosité de la nature? Et son nom resterait éternellement écrit sous cette effroyable figure? Il ne put supporter cette horrible idée. Aussi, il poussa avec force le panneau, qui tomba du chevalet et se brisa en éclats sur les dalles de l'atelier.

— Quel malheur! s'écria le dominicain, en ramassant les débris du portrait devenu entièrement méconnaissable, grâce aux souillures qu'il avait reçues dans cette chute.

— Anéanti? demanda le duc en regardant les morceaux du panneau que le moine essayait vainement de rajuster.

— Détruit, bégaya Léonardo, qui respira à l'aise en voyant la peinture presque entièrement effacée.

— Et pourquoi? reprit Louis Sforce avec colère.

— Sans doute, par respect, interrompit le prieur. Votre altesse connaît la modestie de maître Léonardo. Il a compris que son art ne parviendrait point à reproduire son glorieux modèle.

— Vous mentez, messire moine! exclama le peintre en lui lançant un regard de fureur.

— Il ment? fit le duc en reculant d'un pas, tandis que son visage se couvrait d'une pâleur blafarde. Quel est donc le motif qui vous a fait briser ce panneau?

— Altesse, ce motif, c'est de la folie, c'est du mécontentement de moi-même, c'est tout ce que vous voudrez, répliqua l'artiste rassuré par le danger même où il se trouvait.

— Si ce n'était que cela, maître, vous n'auriez pas tout à fait tort, repartit le tyran milanais. Et vous auriez bien fait pour votre gloire de n'avoir pas voulu laisser à la postérité un ouvrage dont vous ne fussiez pas satisfait. Mais nous savons que les choses mondaines ne vont pas à vos pinceaux et que votre art préfère les sujets sacrés. Nous soupçonnons que vos destructions continuelles ne sont qu'un moyen pratiqué pour revenir à vos pensées de prédilection. C'est bien. Vous êtes libre désormais dans le choix des scènes que vous voudrez peindre. Le réfectoire du couvent des Dominicains de Santa Maria delle Grazie réclame un ornement digne de ce glorieux établissement. C'est à vous à le lui donner. Cherchez dans l'Histoire Sainte un motif à retracer sur ce mur. Tenez, la sainte cène conviendrait fort bien à un réfectoire. Je vous laisse un an pour terminer cette œuvre; mais, cette année écoulée, l'œuvre doit être prête. Vous m'avez entendu, maître?

Léonardo s'inclina avec effroi devant le duc.

Le moine tressaillit d'une joie secrète à l'idée que son couvent allait recevoir un chef-d'œuvre d'un des plus grands maîtres que l'Italie pût citer.

Quand la cour se fut retirée, Léonardo respira plus librement.

— Au moins j'ai esquivé cette tête monstrueuse! s'écria-t-il avec joie. Andréa, mon maître, je pourrai te garder ma promesse, mon serment.

Puis, promenant ses regards autour de son atelier, il se mit à passer en silence la revue de toutes les figures radieuses et sévères, de toutes les têtes rêveuses et suaves qui rayonnaient sur les murs tout à l'entour: ici le Christ, là la Vierge des Douleurs, plus loin les saints, les martyrs, les anges, tous visages connus qu'il avait entrevus par l'œil de l'âme dans un monde qui n'est pas celui des hommes.

— O mon Dieu, leur dit-il, il me sera donné ainsi de vous rester fidèle! Il me sera donné ainsi de garder purs ma foi et mon âme, mes couleurs et mes pinceaux! Et toi, Christ divin! Dieu fait homme pour sauver les hommes! je peindrai le moment où ta voix dit à l'humanité dans l'oreille de tes disciples: «Voici ma chair, voici mon sang!» Pourvu que mon cœur ne vienne pas à faillir, que mes forces ne m'abandonnent pas, et que ma main ne fasse pas défaut à ma pensée!

Et il se mit à rêver à cette scène imposante Mais il recula comme effrayé de la grandeur magnifique de ce sujet. Plus il songeait au plan et à l'exécution de son œuvre, plus il sentait tomber son courage. Partout il rencontrait d'insurmontables difficultés. A peine les saintes et radieuses figures des apôtres s'étaient-elles formulées dans son intelligence, qu'il les voyait tout à coup se dissoudre d'elles-mêmes, comme les formes capricieuses d'un nuage que le souffle du vent d'automne embrouille et dénature à chaque seconde. Le découragement finissait souvent par le prendre, et il laissait retomber ses deux bras en secouant tristement la tête.

Un soir, comme il rêvait ainsi à la glorieuse peinture qui devait immortaliser son nom, il sortit de sa maison et se dirigea machinalement vers le couvent des Dominicains. C'était précisément le jour du jeudi saint. Le son des orgues ébranlait les vitraux de la majestueuse église, et se mariait en accords graves et soutenus au chant des moines. Cette musique solennelle frappa vivement l'imagination de l'artiste, qui franchit aussitôt le seuil de l'église.

La vague obscurité du soir où scintillait çà et là une petite lumière comme un feu follet dans la nuit, remplissait à demi les nefs de l'édifice. Le chœur seul était vivement éclairé, l'autel flamboyait, et des stalles dont il était flanqué partait ce chant que les orgues soutenaient de leurs notes sévères et lentes.

Léonardo s'arrêta un moment à regarder ce radieux tableau, à écouter cette musique qui avait quelque chose de céleste.

Puis, d'un pas qui craignait de troubler la marche de l'hymne religieuse, il se glissa par les nefs ténébreuses de l'église et s'engagea dans les noirs corridors du cloître. Il se dirigea vers le réfectoire du couvent, toujours poursuivi par le son des orgues et par l'harmonie du chant, qui venait expirer à ses oreilles en sons mourans auxquels la distance donnait un caractère particulier de mystère et quelque chose d'aérien. En ce moment même, les voix chantaient ces paroles immortalisées par le génie de Palestrina: *Fratres ego enim accepi.* Léonardo les écouta avec un recueillement religieux, car c'étaient précisément les paroles de la consécration. Il s'arrêta un moment, joignit les mains avec effusion, et à mesure que la musique continuait, il vit se grouper plus distinctement dans sa pensée toute la compagnie des apôtres réunis autour de leur Maître au dernier banquet où il leur donna sa parole et les investit de leur mission divine.

— O Christ! s'écria-t-il, toi qui portas les péchés de l'humanité, comment ma faible main pourra-t-elle digne-

ment te représenter dans ta gloire terrestre et céleste à la fois? Ah! je n'y réussirai jamais. Mon imagination est stérile et déserte, quelque grandes que soient ma dévotion et ma foi. Je succomberai à mon impuissance, si ta force ne vient à mon secours.

Quand il eut dit ces mots il ouvrit la porte du réfectoire, et il tomba aussitôt à genoux comme si une sainte apparition se fût révélée à ses regards.

— O mon Dieu! les voilà tels que les rêvait ma pensée! s'écria-t-il.

En effet, il vit dans la salle une longue table dressée pour le repas du soir. Les douze disciples y étaient assis. Au milieu se trouvait le Christ, dont la tête, comme enveloppée d'une auréole, se découpait sur les dernières lueurs du jour, qui rayonnait par une fenêtre ouverte au fond de la salle. Ses yeux regardaient la table avec mélancolie, comme s'il venait de prononcer ces paroles: « En vérité, je vous le dis, un d'entre vous me trahira. » Pas un reproche, pas une plainte ne se lisaient sur ce visage céleste, qui laissait de chaque côté couler sur les épaules en boucles d'or sa chevelure séparée au haut du front. Le geste de sa main gauche semblait dire: « Oui, mes frères, telle est la volonté de mon Père céleste, et je ne murmure point. » Jean, le plus jeune des apôtres et le disciple bien-aimé du maître sur le sein duquel il avait été couché, s'était retiré en arrière à cette douloureuse prédiction, comme s'il eût été frappé d'anéantissement; et, les yeux fermés, il semblait avec douleur laisser tomber de ses lèvres ces paroles: « Non, cela n'est pas possible. » Mais les mains pieusement jointes du Seigneur ne confirmèrent que trop sa sinistre prédiction, et en même temps sa résignation divine. A côté de lui se penchait Pierre rassuré et comme pour lui dire: « Sois tranquille, que peuvent contre toi tous les traîtres et les ennemis? » Derrière lui le grave Alphaïde se levait tout effrayé et regardait le tumulte qui s'était manifesté parmi les disciples. A la gauche du Seigneur, Simon le Cananéen, l'humble berger qui avait quitté son troupeau pour suivre le pasteur des âmes, se tournait vers son Maître, les mains tendues vers lui comme pour lui affirmer qu'une pareille trahison était impossible. Le noble et bouillant Jacques, confident et parent de son divin ami, et son frère Jean s'étaient levés, interrogeant André et le vénérable Bartholomée, et paraissant dire: « Écoutez, mes frères, ces dures paroles du maître. » A l'autre bout de la table était assis Judas Iscariote, qui se retournait en arrière vers Jean, plongé dans une rêverie profonde, et tenait à la main le sac avec lequel il avait renversé sa coupe. Vous n'eussiez encore lu sur aucun visage cette question: « Est-ce moi, Maître? » car tous étaient encore frappés de surprise par la prophétie qu'ils venaient d'entendre et à laquelle ils refusaient de croire.

Le visage seul de Judas trahissait une terreur visible. Sur ses traits vous eussiez entrevu le noir secret qu'il essayait vainement de cacher dans son âme, et le mouvement qu'il fit en renversant sa coupe vous eût dit qu'il était le coupable futur. Cependant Thomas avait levé son doigt recourbé derrière Simon, comme s'il l'interrogeait sur la possibilité de cette trahison, et le calme Lebbæus, frère de Jacques l'Alphaïde, posait sa main sur sa poitrine comme pour affirmer qu'il n'y avait point de fausseté en lui. Philippe, le charitable Philippe, s'était levé au bout droit de la table, et y appuyant les mains, se penchait derrière le pensif Mathieu en contemplant ses compagnons dans une muette attente.

Ainsi Léonardo vit cette scène poétique et grandiose, une des plus admirables que nous présente ce drame du Christ, le plus sublime qui se soit passé sur la terre. C'était comme une vision magnifique et touchante, où se mouvaient les saintes figures des apôtres et surtout où resplendissait dans sa beauté céleste le Christ, le Maître. Il crut que les portes du passé s'étaient rouvertes pour lui; et, anéanti par cette apparition terrible, il sentit ses forces faillir. Il tomba sur le seuil du réfectoire, sans connaissance et sans mouvement.

Cependant, les prières du soir finies, les moines sortirent de l'église et regagnèrent le cloître.

— O mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? demanda l'un d'eux en trouvant l'artiste étendu presque sans vie sur les dalles.

— Léonardo da Vinci! s'écria le prieur en se penchant vers le peintre, qu'il reconnut aussitôt malgré la pâleur de mort qui lui couvrait le visage.

On employa tous les moyens pour faire revenir l'artiste de son évanouissement. Enfin il rouvrit les yeux, et d'une voix faible:

— Où suis-je? demanda-t-il.

— Au couvent des Dominicains, lui dit le prieur.

. . . .

— Ah! s'ils ne m'avaient pas réveillé à la vie! se dit Léonardo en lui-même le lendemain en se promenant en long et en large dans son atelier. J'étais si heureux! Car j'ai vu Dieu et ses apôtres dans toute la magnificence de leur gloire. Avec quel crayon retracer cette scène splendide? Avec quelles couleurs la peindre? Avec quelle âme la reproduire telle que je l'ai vue de mes yeux? Le génie n'y suffirait point, et je n'ai pas le génie!

Mais autant il craignait de ne pouvoir réussir à exécuter sa peinture selon sa pensée, autant il était résolu à ne traduire cette scène religieuse que telle qu'elle s'était montrée dans sa vision à l'œil de son âme. C'est pourquoi il se mit à l'œuvre aussitôt que les fêtes de Pâques furent passées. Il avait la clef du réfectoire, et l'entrée n'en fut permise à personne jusqu'au moment où Léonardo eût terminé la peinture dont il avait l'ordre de le décorer. Mais chaque fois que le peintre y entrait et qu'il en sortait, le prieur curieux était à la porte qui l'attendait et lui demandant:

— Eh bien! maître Vinci, avançons-nous?

L'artiste passait chaque fois sans donner une réponse au moine qui le suivait toujours d'un œil irrité et en grinçant les dents avec colère.

Cela avait duré longtemps ainsi, quand un jour Léonardo, obsédé de cette éternelle question, lui répondit en entrant:

— Révérend père, je vous dirai quand il sera temps de m'interroger.

Et il verrouilla aussitôt derrière lui la porte du réfectoire.

Le dominicain regarda un instant cette porte qui venait de se fermer devant ses pas, et écouta longtemps en lui-même ces paroles peu respectueuse qui tintaient dans son oreille.

— Tu me paieras cette insolence-là, mon ami, murmura-t-il.

Puis le pas lent et lourd de ses sandales s'éteignit en s'éloignant dans les corridors peu éclairés du cloître.

Pendant ce temps Léonardo, en se plaçant devant le mur où son œuvre colossale se déployait avec ses couleurs magnifiques, s'était mis à la contempler et à l'examiner dans tous ses détails.

— Maintenant que voici mes onze apôtres terminés, se dit-il, il ne me reste plus qu'à peindre Judas et le Christ, le traître et le Sauveur, les deux bouts de mon drame, la tête et les pieds! Le Christ, je l'ai ici.

En disant ces mots, il posa la main sur son cœur.

— Et Judas, le Satan, je le tiens.

En parlant ainsi, il prit son crayon et se met à tracer la formidable figure de Judas.

Cependant les jours, les semaines, les mois, passaient avec une rapidité extrême.

— Voici bientôt l'année écoulée, dit le duc à Léonardo. Serons-nous prêts, maître?

— J'espère que j'aurai fini, répondit Vinci.

Pourtant le découragement s'était emparé plus que jamais de son âme. Le peintre s'était épuisé à reproduire la tête horrible du faux disciple, et il se trouvait impuissant à créer le visage du Sauveur. Toute la vision qu'il avait eue sur le seuil du réfectoire était présente à sa pensée, comme s'il la voyait encore par ses yeux. La figure seule du Christ lui avait échappé, et elle ne lui apparaissait plus que comme une de ces formes confuses et indécises, entrevues dans un rêve lointain et qu'on oublie au réveil. L'ovale de la tête et la disposition de son vêtement à grands plis, c'était tout ce qu'il pouvait s'en rappeler. En vain il espérait que l'esprit descendrait sur lui, et il passait des journées entières immobile devant le mur et perdu dans des rêveries infructueuses.

Déjà les beaux jours du printemps étaient revenus, et Léonardo ne pouvait retracer son Christ. Il avait beau prier, il avait beau se frapper le front, il avait beau pâlir sur les pages de l'Évangile : rien ne lui venait.

Enfin la Semaine-Sainte s'était ouverte.

— Qui frappe là? demanda Léonardo en se retournant brusquement vers la porte du réfectoire.

— C'est moi, répondit une voix du dehors. Ouvre tout de suite.

— Ottaviano! s'écria Vinci en reconnaissant cette voix.

Et il entre-bailla la porte.

— Qu'as-tu donc pour être pâle ainsi? demanda le peintre en regardant son ami.

— Il y a que tu n'as qu'à fuir pour échapper à la colère du duc, répliqua l'autre. Car il sait que tu ne peux réussir à peindre la tête du Christ. On parle de faire venir Bonarotti pour achever ton œuvre, on parle de te mettre en prison...

— Ne crains rien, mon Ottaviano, reprit Léonardo. Nous ne sommes pas encore au jour de Jeudi-Saint, et ce n'est que ce jour-là, demain, que le duc aura le droit de me demander compte de mon ouvrage.

Ottaviano se retira en secouant tristement la tête et en murmurant :

— Pourvu que Dieu le seconde!

Quand Léonardo eut remis les verrous à la porte, il reprit ses pinceaux et se replaça devant sa peinture.

— Il ne sera pas dit qu'un autre que moi mettra la main à ma pensée, dit-il singulièrement exalté par les paroles qu'il venait d'entendre.

Et il se remit à l'œuvre avec un courage qu'il ne s'était jamais senti, celui de l'amour-propre.

Ce soir, il ne quitta pas son travail. La nuit était venue, et on ne le vit pas sortir du réfectoire. Depuis longtemps le couvre-feu avait sonné, et on aperçut encore une lampe qui rayonnait dans la salle et l'ombre gigantesque d'un homme qui se projetait et se mouvait au plafond.

— Dieu me pardonne, il est encore là, dit un moine en regardant cette ombre qui ne cessait d'aller et de venir.

— Mais il est impossible qu'il peigne encore à cette heure, repartit le prieur.

— Impossible, ajouta le moine.

Le lendemain Léonardo sortit tout pâle du couvent.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Arrestation du comte d'Egmont.

TABLEAU DE M. DE KEYSER.

Décidément, nous commençons à croire qu'on n'a pas assez vanté la courtoisie et l'esprit des Français. Sur l'honneur, le Français est le peuple le plus aimable de la terre; né malin, comme dit Boileau, il met une grâce toute particulière dans les jugements qu'il porte sur ses féaux alliés et voisins. Pour le Gaulois de bonne souche, l'Allemand ne sera jamais qu'un mangeur de choucroute, l'Anglais un insupportable John Bull, et le Belge, grand Dieu! qu'un brigand, un béotien, un contrefacteur. Hors d'Athènes, point de salut. Vous aurez beau vous appeler Thorwaldsen, Wappers, De Keyser, Madou, si vous n'avez point transporté vos pénates dans Paris, vous êtes indigne de sacrifier aux Muses. En vérité, le patriotisme est une belle chose. A propos de la galanterie française, on a souvent cité la bataille de Fontenoy, où les grenadiers de Louis XV crièrent aux gardes anglaises : «Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.» Certes, voilà un trait admirable; nous connaissons néanmoins une petite anecdote qui prouve encore mieux tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans le caractère gaulois. Dernièrement, il y avait au Louvre une solennelle exposition de tableaux. Or, tandis que la foule se pressait aux portes, un célèbre journaliste, dit-on, se métamorphosa tout à coup en orateur de carrefour, monta intrépidement sur une table, et parla en ces termes : «Messieurs, quoi qu'on » en dise, l'école française sera toujours la première école » du monde. Non-seulement nous possédons la couleur, mais » nous avons un esprit étonnant, un dessin inimitable. » L'école italienne est bien dégénérée; l'école flamande » est morte avec Rubens. Entrez donc et réservez toute » votre attention, toute votre admiration pour les chefs-» d'œuvre de nos grands maîtres. Je vous le jure par les » mânes de David! les autres toiles ne sont, à proprement » parler, que de misérables croûtes; les productions de » l'école flamande, entre autres, sont indignes de figurer » dans notre Louvre. Ah! si la chose n'avait dépendu que » de moi, j'aurais dit comme Louis XIV : Otez-moi de là » ces magots. Et cependant, messieurs, les Belges ont la » sottise de nous vanter un certain Keyser ou *de* Keyser » (car le faquin s'arroge la particule aristocratique) ; ils ont » l'impudeur de considérer, comme une toile admirable, » une certaine *Bataille de Woeringen.* J'ai examiné cette » toile, je l'ai analysée; eh bien! messieurs, sur ma part » du paradis, j'ai vu des *papiers peints qui valaient mieux* » *que cela.* Du reste, les Belges montrent depuis quelque » temps des prétentions exorbitantes : à les croire, ils

» auraient des peintres passables, des sculpteurs excellents » et même quelques écrivains de mérite. Où l'ambition » va-t-elle se nicher? Arrière, béotiens! vous n'êtes rien, » vous ne serez jamais rien que des forbans. Entrez donc, » messieurs, et réservez toute votre attention, toute votre » admiration pour les chefs-d'œuvre de nos grands maî» tres. » Cela dit, l'orateur essoufflé essuya l'écume qui couvrait ses lèvres, et les badauds, les sots, les niais, applaudirent avec un enthousiasme frénétique. Avions-nous donc tort de prétendre que l'on ne s'est pas assez extasié jusqu'ici sur la courtoisie et l'esprit des Français?

Quoi qu'il en soit, les méprisables injures de la presse parisienne n'ont pas même servi à décourager nos artistes. Avant son départ pour l'Italie, M. N. De Keyser a mis la dernière main à une nouvelle toile, qui, pour ne pas être un chef-d'œuvre, n'en est pas moins une conception fort remarquable. Cette toile, d'assez grande dimension, représente l'arrestation du comte d'Egmont.

Dès qu'il eut pris les rênes du gouvernement des Pays-Bas, le duc d'Albe voulut s'assurer des grands les plus suspects, afin d'enlever pour toujours à la faction ses chefs, et au peuple ses appuis. Par une feinte affabilité, il était parvenu à assoupir leur crainte première, et à replonger surtout le comte d'Egmont dans son ancienne sécurité. Le 9 août 1567, après un grand conseil tenu dans l'hôtel le Culembourg, Alvarez de Tolède retint le comte d'Egmont, qu'il conduisit dans un appartement particulier, comme pour lui parler en secret. Des gardes étaient apostés dans une chambre voisine; le duc s'arrêta vis-à-vis de cette chambre: — Comte, s'écria-t-il, le roi, mon maître, m'ordonne de vous arrêter et de vous demander votre épée. — A ces mots les gardes s'avancent; le comte, foudroyé par ces paroles terribles, rendit son épée sans résistance. — Cependant, dit-il en la tirant du fourreau, elle a soutenu quelquefois dignement la cause de Sa Majesté. — Les gardes l'entraînèrent dans la chambre voisine.

Cette scène, une des plus dramatiques de nos annales du XVIe siècle, a été parfaitement rendue par De Keyser. Deux soldats espagnols gardent les portes de la salle; trois personnages sont groupés autour d'une table. Le comte d'Egmont debout, dans une attitude pleine de dignité, présente son épée au duc; celui-ci, étendu dédaigneusement dans un fauteuil, contemple sa victime avec une rage concentrée; de l'autre côté de la table, un scribe, que nous croyons être don Juan de Vargas, président du conseil de sang, enregistre, avec une sorte de plaisir, l'acte tyrannique que vient d'accomplir son maître. On ne pouvait mieux représenter le comte d'Egmont: c'est bien là cette noble tête, à la carnation flamande, un peu pâle, un peu blanche. Vargas est rendu avec énergie; son attitude est celle du vautour qui guette sa proie; son regard, celui de l'hyène. Alvarez de Tolède seul laisse quelque chose à désirer : ce sont là ses traits, sans doute, mais ils manquent de vigueur, d'expression. Au lieu de ce teint reposé, il fallait un teint bilieux; au lieu de cette vague carnation du Nord, il fallait le bronze de l'Espagne. Au surplus, M. De Keyser pourra retoucher cette figure. La lumière est distribuée avec beaucoup d'entente, et les accessoires, draperies, tapis, meubles, sont d'une exécution merveilleuse. En résumé, ce tableau dénote que M. De Keyser a fait depuis quelques mois de nouveaux progrès dans la science du coloris.

L'Arrestation du comte d'Egmont appartient à monseigneur le prince de Ligne, qui, avec une générosité digne de lui et de son nom, n'a pas voulu que ce tableau allât s'enfouir en Angleterre, un riche Anglais ayant cherché à l'acquérir. Si de nos jours l'aristocratie a une mission à remplir, c'est celle d'encourager les arts. Le président de l'*Association Nationale* se montre digne de ses ancêtres; non-seulement nos peintres et nos sculpteurs trouvent chez lui une protection éclairée, mais encore il s'entoure avec un patriotique orgueil de leurs travaux et de leurs chefs-d'œuvre. Dans le salon où nous avons été admis à voir *l'Arrestation du comte d'Egmont*, l'école flamande moderne se trouve représentée par d'autres productions également remarquables. T. J.

SALON DE PARIS. - 1840.

QUATRIÈME ARTICLE.

— Le tableau de M. Cassel est d'une moindre dimension. Le Christ paraît plutôt préoccupé de sa mission de législateur et de sauveur de la société humaine que de sa mission divine. A coup sûr, M. Cassel n'a pas lu Bossuet. Pour lui, le Dieu disparaît devant le philosophe; mais comme cette conviction est austère et paternelle, comme ce dévouement est complet, comme ce Dieu, ou cet homme, si vous l'aimez mieux, s'est déjà résigné au sacrifice et à la mort, l'effet produit par cette belle physionomie reste imposant et solennel.

— Le tableau de M. Louis Boulanger, intitulé : *Trois Amours poétiques*, pourrait servir de pendant à la sainte Catherine de M. Lehmann. C'est la même confusion dans l'idée, c'est la même indécision dans le style, c'est la même couleur terne et triste. En général, qui que vous soyez, peintre ou poëte, méfiez-vous des idées qui ne sont pas de votre domaine. N'en déplaise à l'Art poétique, le *ut pictura poesis* me paraît un énorme contresens : il n'y a rien de commun entre celle-ci et celle-là. La peinture fait agir des êtres en chair et en os : la poésie agite des idées. Vouloir donner un corps, une forme quelconque à ces idées, c'est se préparer bien des travaux inutiles. Voici, par exemple, M. Louis Boulanger qui sent le besoin de nous montrer trois femmes groupées, et au lieu de s'adresser tout simplement aux plus beaux modèles terrestres, le peintre se préoccupe de trois femmes idéales, destinées dans sa pensée à représenter, celle-ci la poésie catholique de Dante, celle-là la poésie profane d'Aristote; l'autre, enfin, la latinité ingénieuse et vagabonde de Pétrarque. C'est là, ce me semble, ajouter inutilement de nouvelles difficultés à une œuvre déjà bien assez difficile en elle-même. Il me semble que j'entends notre sévère Baillot annoncer qu'il va jouer la *Romanesca* avec un poids de vingt livres à la main. Béatrix, Laure, Orsolina! Pourquoi ces noms-là et non pas d'autres? Quel besoin avez-vous de faire de votre tableau une fiction? A quoi sert cette allégorie, cet emblème? Comment avez-vous pu penser jamais, avec tout votre talent et tout votre esprit, que vous pourrez représenter en trois personnes la *Divine Comédie*, le *Roland furieux*, et les sonnets amoureux doucement murmurés aux bords de la fontaine de Vaucluse? D'ailleurs, de ces trois femmes appelées à de si grandes destinées, selon vous, Laure seule a existé. Toute la Provence sait le nom de la charmante créature, déjà coquette comme eût pu l'être une Parisienne du grand siècle, et enveloppée dans sa vertu, qui lui servait, non pas de manteau, mais d'un voile transparent. Quant à la Béatrix du Dante, la Béatrix est un mystère; c'est un mythe, comme on dit aujourd'hui; son nom apparait deux ou trois fois dans les invocations du poëte, comme apparaît l'étoile dans les nuage :

I' son Beatrice.....
Vegno di loco ove tornodisio.
Amor mi mosse, che mi fa parlare.

Béatrix, c'est le rêve amoureux du Dante, c'est l'Elvire inconnue de M. Lamartine; c'est l'idéal charmant que chaque poëte porte en

son cœur, c'est le doux fantôme qui vous apparait de temps à autre dans vos beaux rêves de printemps et de soleil. Pour ce qui est de l'Arioste amoureux, à la façon de Pétrarque ou du Dante, halte-là! vous ne connaissez pas notre ami Arioste. Pour être amoureux comme vous dites, il est trop jeune, il est trop fou, il est trop facile poëte. Son amour, à lui, s'appelle la fantaisie; c'est sa maîtresse favorite, qui change chaque jour de robe, de visage et d'humeur. Reine et bergère, sainte et courtisane, ivre de vin, ivre d'amour, ou bien se frappant la poitrine comme la Madeleine pénitente, elle suit tour à tour son poëte au cabaret, à la guerre ou chez les princes de la maison d'Est. Vous dites qu'elle s'appelle Orsolina, je n'en sais rien; l'Arioste n'en sait rien non plus, et il serait bien étonné, le charmant Bohémien, s'il se voyait accouplé aux soupirs de Pétrarque. Toujours est-il que cela est une composition mauvaise, que ces trois femmes sont groupées sans harmonie et sans grâce, que rien ne rattache celle-ci à celle-là, que leur beauté est terne et maladive, et qu'en un mot, ce tableau de M. Louis Boulanger rappelle tout à fait les maigres frontispices de nos plus beaux livres illustrés. En vérité, c'est grand dommage qu'un homme qui est né un peintre se perde ainsi pour vouloir être un poëte; mais notre nature est ainsi, que pas un ne veut faire ce qu'il doit faire. Celui-ci est sculpteur, il compose des tableaux d'histoire; celui-là est un grammairien, il écrit des vers. Que dirait M. Louis Boulanger, si un beau jour M. Victor Hugo, son ami et malheureusement son maître, lui venait emprunter sa brosse et ses couleurs? Restons chacun dans notre nature, ne forçons pas notre talent! Que chacun des beaux-arts se renferme dans sa limite, et rappelons-nous que, Dieu merci! l'universalité n'a été accordée à aucun homme de ce monde.

— Arrivons maintenant à deux tableaux qui méritent toute notre attention, au *Dix-Huit Brumaire*, de M. Bouchot, à l'*Assemblée des États-Généraux*, de M. Couder. Il s'agit, comme vous le savez, dans le tableau de M. Bouchot, de *jeter ces avocats par la fenêtre*, selon l'expression du général Bonaparte, adoptée par le général Lefebvre. Dès la veille, tout se prépare pour cette révolution; Barras est au bain, signant sa démission de directeur; toute l'armée du général Bonaparte occupe l'espace qui conduit de Paris à Saint-Cloud. Le conseil des Cinq-Cents est assemblé pour la dernière fois. C'en est fait! cette turbulente et absurde république va mourir. Le peintre a très-bien compris cette agonie lamentable; dans cette assemblée aux abois, l'agitation est extrême; pas un de ces hommes, que les baïonnettes des soldats d'Italie vont chasser de cette chambre improvisée, n'est à sa place; le tumulte et l'effroi sont au comble: les uns crient : Vive la liberté! les autres sont tout prêts à crier : Vive Bonaparte! Qu'il y ait un peu de confusion dans la représentation du dix-huit brumaire, cela se conçoit facilement; ce qui se comprend beaucoup moins, c'est que M. Bouchot ait fait de Bonaparte le héros de cette journée. Le héros de cette journée, ce n'est pas Napoléon Bonaparte, c'est son frère Lucien; Lucien a supporté toutes ces injures, toutes ces clameurs; il a tenu tête à cet orage. Quand son frère fut mis hors la loi, car peu ne s'en est fallu que là ne s'arrêtât cette haute fortune, Lucien appela à son aide les grenadiers d'Arcole. *Sic vos non vobis*...

Dans le tableau de M. Bouchot, Bonaparte occupe toute la place; il est calme et fort; on dirait qu'il accomplit un devoir; on le prendrait pour le sage d'Horace tout prêt à se faire écraser sous les ruines du monde. L'effet du tableau y gagne, si la vérité historique y perd. C'est ainsi que peu à peu, grâce à cette flatterie posthume, s'effaceront les témoignages des contemporains, et ainsi aucune gloire ne sera refusée à celui-là qui, plus tard, doit être l'Empereur. Une des grandes difficultés du tableau de M. Bouchot, c'étaient ces maudites robes rouges du conseil des Cinq-Cents, dont il était impossible au peintre de se délivrer tout à fait. Il a tourné de son mieux cette difficulté, mais cependant le rouge domine encore d'une étrange façon. Celui-là seulement est un peintre, disait Rubens, qui sait dominer le rouge et le noir! et Rubens savait par lui-même s'il disait juste. M. Bouchot ne domine pas tout à fait le rouge, mais peu s'en faut. Son œuvre est grande et habile. Ce n'est pas là tout à fait, nous le répétons, le calme, la simplicité et la grandeur des funérailles de Marceau; mais ces grands bonheurs sont rares dans la vie des artistes. Ce nouveau tableau de M. Bouchot est destiné au Musée de Versailles, dont il sera une des plus belles pages, à coup sûr.

— L'*Ouverture des États-Généraux*, de M. Couder, est déjà célèbre pour avoir été visitée dans un bel emplacement que lui a fait le créateur du Musée de Versailles, dans la salle des États-Généraux. On explique même, par les nécessités de cet emplacement dans le palais de Versailles, quelques tons violets et criards qui semblent déparer ce tableau à l'exposition du Louvre. Cette toile est immense, et comme il convenait pour une toile destinée à représenter la plus grande des solennités de l'histoire moderne. Faites attention et silence, car, dans cette salle décorée à la hâte, vous allez voir entrer le roi, la noblesse et le peuple, ce nouveau pouvoir qui dévorera tous les autres. La salle est vaste, la décoration se ressent encore des pompes et des magnificences de l'ancienne cour, qui n'a pas abdiqué sa grandeur extérieure. Dans le lointain, tout là-bas à gauche, les tapissiers de la couronne ont dressé en quelques heures ce fauteuil en bois doré que Louis XIV appelait son *trône*, et qui sera bientôt une sellette. Sur ce fauteuil est assis, et assez mal assis, quelqu'un décoré du ruban bleu. Dans le fond de la salle vous apparaissent la reine et les dames de sa suite, Mme la duchesse de Polignac et Mme la princesse de Lamballe, pâle et élégant reflet des salons et de la cour de Versailles. Au-dessous de cette galerie brillante sont assis, dans l'attitude nonchalante des grands seigneurs, les représentants de la noblesse, les ducs et pairs de l'ancienne histoire, toutes ces illustrations des siècles passés, tous ces grands noms qui touchaient à leur agonie. Dans cette foule insolente et hardie, l'élite des gentilshommes de la France, vous pouvez remarquer M. le duc d'Orléans et M. le duc de Penthièvre, son beau-frère; les Luxembourg, les Clermont-Tonnerre, les Puységur, parmi lesquels s'est glissé le marquis de La Fayette. Sur le premier plan, vous découvrez l'ordre du clergé tout entier dans toute sa pompe religieuse : les archevêques de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux. Puis, quand vous avez regardé d'un coup d'œil distrait ce roi, cette noblesse, ce clergé, cette reine attentive, ces gardes inattentifs, tous ces maîtres de l'ancienne société française qu'attendent la hache et le bourreau, votre œil se reporte fortement sur le véritable héros de cette scène imposante : le tiers-état. En vain l'a-t-on fait attendre à la porte, en vain l'a-t-on affublé d'un manteau noir, en vain a-t-on disposé comme par grâce quelques méchantes banquettes pour qu'il pût s'accroupir à cette place; au premier pas qu'il a fait dans la salle, le tiers-état a compris qu'il était le maître, qu'il était le vrai roi, et que tous ces cordons, ces couronnes héraldiques, ces crosses et ces mitres, n'étaient plus que mensonges, frivolités, jouets brisés. Donc ils prennent place les uns et les autres; leur attitude est ferme, leur maintien décent; leur regard est calme. Toutes ces têtes sont étudiées avec un soin bien rare, qui vous rappelle les têtes du congrès de Munster, le chef-d'œuvre de Terburg. Déjà vous pouvez les reconnaître dans la foule, tous ces hommes dont la voix, dont la passion, dont la parole et le courage ont jeté les premiers fondements de la liberté nouvelle. C'est une étude pleine de charme et d'intérêt. Ni ces nobles en manteau de velours noir relevé d'un parement en drap d'or, ni ces ministres d'épée, ni ces ministres de robe, ne peuvent soutenir la comparaison avec ces membres du tiers-état revêtus de l'habit noir. Encore le peintre leur a-t-il laissé la tête découverte, tant il avait besoin de ces fronts si noblement inspirés! Maintenant c'est à vous à les reconnaître, à les nommer. Voici les deux Robespierre, voici les deux Lameth, voici Barnave, Sieyès et le père Gérard, ce paysan venu tout droit du Danube, qui regarde face à face, et sans être ébloui, toute cette pompe royale; et Bailly, savant illustre et modeste, que la politique est venu chercher au milieu de ses études, et qui sera tout à l'heure le président de cette assemblée. Voici surtout, reconnaissez-le à cette laideur inspirée qui donne tant de caractère à son visage, le ci-devant comte de Mirabeau, le même qui va créer d'un mot l'éloquence parlementaire. Tout à l'heure, quand il a passé, on a voulu le couvrir de huées; mais, à cette foule de gentilshommes conjurés contre lui, il a imposé silence d'un regard. Voilà toute cette scène. Le peintre n'a pas oublié un seul des détails que dit l'histoire : colonnes cannelées et d'ordre ionique, plafond percé dans le milieu, estrade pour le roi et pour la cour, enceinte tapissée de velours violet semé de fleurs de lis d'or. Heureusement tous ces détails disparaissent en présence de la partie puissante de cette assemblée. C'est là un tableau d'histoire dignement compris, dignement rendu.

Et, encore une fois, quand on retrouve dans une seule et même

Exposition le tableau de M. Couder, le *Dix-Huit Brumaire* de M. Bouchot, le *Triomphe de Trajan* de M. E. Delacroix, la *Femme adultère* et les *Croisés* de M. Signol; l'adorable *Petit Liseur* de M. Meissonnier, les beaux portraits de M. Brune, de M. Champmartin, de M. H. Flandrin, de M. H. Scheffer, de M. Hornung, de M. Amaury Duval; les paysages de Cabat, de Corot, de M. Hostein, de M. Léon Fleury, de M. Lapito, des deux Génevois MM. Diday et Guigon; le *Port de Marseille* de M. Isabey, la *Vue de Constantinople* de M. Gudin, les *Gueux* et le *Vandervelde* de M. Lepoittevin, l'*Enfance de Duguesclin* de M. Tony Johannot, la *Place Saint-Marc* de M. Joyaut, et tant d'autres belles choses que nous retrouverons plus tard, sans parler des statues et des statuaires du premier ordre, on n'a pas le droit de pousser ces longues plaintes sur la décadence des beaux-Arts.

Voici d'autres cruautés du jury, car chaque jour il nous en vient de nouvelles. Les paysages de M. Rousseau, un paysagiste qui marche à côté de Cabat et de Jules Dupré, tous les paysages de M. Rousseau ont été impitoyablement refusés. Le tableau de M. Debon, *Sainte Elisabeth*, a été refusé. Le *Crébillon fils* de M. Émile Perrin, dont le début avait été des plus heureux, a été refusé. Deux paysages de M. Jules Collignon, un paysage de M. Français, une marine de M. Wild, plusieurs tableaux de MM. Baron, Nestor d'Ander, Ravéra; onze tableaux, je dis *onze tableaux* de M. Jeanron, qui a exposé un des beaux paysages de cette année; de charmantes miniatures de M. Carrier, qui expose depuis treize années, au grand bonheur des jolies personnes de Paris, ont été refusés! En revanche, c'est par erreur que nous avons annoncé l'exil de la *Sainte Cécile* de M. Goyet. La *Sainte Cécile*, inachevée, est restée dans l'atelier. Enfin, pour que votre indignation soit complète, il est bon que vous sachiez toute la prudence de M. Eugène Delacroix : M. Eugène Delacroix avait achevé trois tableaux que l'on dit d'une grande beauté : *Christophe Colomb se reposant dans un monastère*, *Christophe Colomb à la cour d'Isabelle*, une *Noce juive à Alger*. Mais comme il voulait à toute force que le *Trajan* fût reçu, il n'a pas osé envoyer ces trois tableaux à la censure de MM. du jury : car, à coup sûr, le *Christophe Colomb* aurait fait chasser le *Trajan*... Et plaignez-vous donc encore, avec de pareilles entraves, de la pauvreté du Salon!

(*La suite à la livraison prochaine.*)

BIBLIOGRAPHIE.

Nouvelles Satires, par A. Barbier. — *La Fille du Cid*, par Casimir Delavigne. — *Les Rayons et les Ombres*, par Victor Hugo. — *Poésies d'André Chénier*, nouvelle et seule édition complète. — Bruxelles, Mme Laurent. 1840.

Quoique le siècle soit embourbé dans un prosaïsme effrayant, nous n'avons pas cessé, à tort ou à raison, d'aimer la sainte poésie. Pour nous, James Watt sera toujours un grand homme; mais le Dante et Milton, Pétrarque et Schiller, mais Byron et Lamartine sont des dieux. Pourvu que nos lecteurs se rangent maintenant à notre avis, ce sera avec plaisir que nous aurons inscrit, en tête de cet article, les noms célèbres d'André Chénier, de Victor Hugo et de Casimir Delavigne.

Le soleil de juillet a donné le jour à une pléiade de poëtes. Dans ce nombre il faut compter M. Aug. Barbier, l'auteur des *Iambes*. Ce Juvénal de 1830 semble en effet un enfant perdu des barricades; quand la foule, satisfaite de sa victoire, se disperse paisiblement, lui seul combat encore, lui seul est convaincu que tout n'est pas fini. Le lion populaire s'était déchaîné contre les violateurs de la Charte; M. Barbier se déchaîne, lui, contre les lâches qui se vautrent sur les dépouilles des vaincus, comme sur une curée. Un enthousiasme prodigieux accueillit les *Iambes*, et le courageux jeune homme qui avait osé les signer de son nom, eut sa place marquée parmi les célébrités de la France. Mais, hélas! par une incroyable fatalité, M. Barbier démentait quelques mois plus tard les promesses qu'il avait données à son début. Quelle distance entre les *Iambes* et *Il Pianto!* Quant à nous, cependant, nous n'avions jamais désespéré de l'avenir de notre Juvénal; cette fougue impétueuse, disions-nous, ne peut s'éteindre ainsi; cette verve héroïque s'allumera encore lorsqu'il faudra flageller de nouveaux vices, de nouvelles turpitudes. Le livre que nous annonçons aujourd'hui, est venu malheureusement tromper nos espérances. Comme autrefois, M. Barbier cherche l'inspiration avec une sorte de colère; mais son style a perdu une partie de son âpreté et de son énergie. Du reste, il a un but: il veut ranimer en nous des *idées chevaleresques;* Dieu et patrie, telle est maintenant sa devise. Cet ouvrage contient deux satires nouvelles et de caractères différents. La première toute politique, se nomme Pot-de-Vin... Le personnage idéal de Pot-de-Vin a été pour l'auteur le symbole de cette corruption sourde, de cette transaction journalière avec la conscience, qui, selon lui, tend à altérer les brillantes qualités de la France, à affaiblir son sens moral au profit de son égoïsme, à lui ôter son caractère chevaleresque, et à la faire descendre de son antique grandeur. Voici, en résumé, le fond de cette satire. La Pologne, l'Italie et l'Espagne, viennent demander secours à la France. Une lutte s'établit entre Pot-de-Vin et la France; le monstre l'emporte et les trois Nations sont ignominieusement chassées. O vieille Renommée, disent-elles, alors, dans leur affliction:

O vieille Renommée, éternelle coureuse,
Que le vrai siégeait bien sur ta lèvre poudreuse!
Ah! qu'il eût été bon de ne pas aller voir
Le spectacle qui vient, trop éclatant miroir,
De nous montrer en plein la honte de la France!...
Hélas! en vain le sang t'effraie et te dégoûte,
O France! vers le sang il est plus d'une route :
Le vent humide et mou de la corruption
Y conduit aussi droit que l'instinct du lion...
Puisses-tu, triste mère, ô malheureuse France!
Ne point voir quelque jour tes enfants corrompus
Gorgés d'or et d'argent, et de plaisirs repus,
Finir comme les Grecs, enfans du Bas-Empire!
Puisses-tu ne point voir tes peuples en délire,
A force de sophisme et de relâchements,
Perdre le goût du bien et des beaux sentiments,
Se plonger dans la fange, et sous mille bannières
Se livrer pour de l'or d'épouvantables guerres,
Jusqu'à ce que le bras d'un Tartare grossier
Vienne honteusement de son fouet les châtier!...

La seconde satire n'est que morale, et se nomme Érostrate. Le titre indique déjà quel a été le but de M. Barbier. Sous le masque antique, il a cherché, comme il le dit lui-même, à peindre cette maladie si commune de nos jours, la maladie du nom, la soif du bruit et de la célébrité. Érostrate nous représente véritablement ces ambitions effrénées qui s'agitent autour de nous; il a quelques traits de ressemblance avec Lacénaire, entre autres, avec cet horrible assassin, pour lequel le crime n'était que le marchepied de l'immortalité. Du reste, Érostrate est non-seulement une œuvre morale, mais encore une belle conception littéraire; dans quelques pages de cette satire, le génie de l'antique semble respirer.

La nouvelle tragédie de Casimir Delavigne est une continuation du *Cid* de P. Corneille. D'autres diront peut-être que marcher ainsi sur les traces d'un colosse est une tentative audacieuse. C'est possible. Toutefois l'auteur des *Messéniennes* n'a pu entreprendre une chose au-dessus de ses forces, puisque le succès est venu couronner ses nobles efforts. A notre sens, *la Fille du Cid* est un immense progrès dans la carrière dramatique de M. Delavigne. *Louis XI*, les *Vêpres Siciliennes*, *don Juan d'Autriche*, et même *les Enfants d'Edouard*, laissaient beaucoup à désirer; *la Fille du Cid* est sinon un chef-d'œuvre, du moins une tragédie extrêmement remarquable. Ici, vous trouverez ce qui manque dans la plupart des ouvrages du même auteur : de la verve, de la vigueur, une parfaite entente de la scène, des caractères, une action à la fois énergique et simple. La scène se passe à Valence, en 1094; les personnages sont : le Cid, son frère d'armes, Alvar Fanès de Minaya, don Rodrigue, son fils, le Maure Ben-Saïd, enfin Elvire, digne héritière de l'adorable Chimène. Tous ces caractères sont dessinés de main de maître; Fanès et Ben-Saïd surtout ressortent avec une rare originalité. L'action marche franchement au but; le dénoûment est imprévu, majestueux, pathétique; enfin le style a de l'éclat, de la fraîcheur, de la vivacité. Espérons maintenant que M. Casimir Delavigne, désabusé

des futiles disputes de l'école, sera fidèle au nouveau maître qu'il vient de prendre pour modèle et pour guide.

Les Rayons et les Ombres continuent *les Feuilles d'Automne, les Chants du Crépuscule* et *les Voix Intérieures.* « On trouvera dans ce volume, dit l'auteur, à quelques nuances près, la même manière de voir les faits et les hommes que dans les trois volumes de poésie qui le précèdent immédiatement, et qui appartiennent à la seconde période de la pensée de l'auteur, publiés l'un en 1831, l'autre en 1835 et le dernier en 1837. » Ainsi les sources de l'inspiration sont encore les mêmes; semblable aux *minnesanger* des siècles féodaux, Victor Hugo a trois cordes à sa lyre, l'une pour célébrer la toute-puissance de *Dieu,* l'autre pour chanter les merveilles de la *nature,* la troisième pour invoquer la *pensée* (l'amour).

. . . . Démontre l'âme et Dieu,
L'impérissable esprit, la tombe irrévocable;
Et rends douce à nos fronts, que souvent elle accable,
La grande main qui grave en signes immortels
Jamais! sur les tombeaux; *toujours!* sur les autels.
(*Sagesse,* à Mlle Louise B.)

J'ai l'amour des eaux et des bois;
Ma meilleure pensée est faite
De ce que murmure leur voix;
. . . .
Je vous aime, ô! sainte nature,
Je voudrais m'absorber en vous.
(*Fonction du poète.*)

Aimons! soyons deux. Le sage
N'est pas seul dans son vaisseau.
Les deux yeux font le visage;
Les deux ailes font l'oiseau.
(***.)

Comme les *Rayons et les Ombres* sont dans toutes les mains, nous croyons inutile de donner une analyse de cet admirable livre. Qu'il nous suffise de dire que Victor Hugo a encore grandi de dix coudées dans l'estime publique. Désormais, à moins d'afficher une insigne mauvaise foi, on ne peut plus révoquer en doute le génie de l'auteur des *Feuilles d'Automne.* N'eût-il écrit que cette pièce étonnante, modestement intitulée la *Statue,* qu'il faudrait considérer M. Hugo comme le premier poëte lyrique de l'époque.

Pour le plus grand nombre, André Chénier est spécialement le poëte de l'art pur et des plaisirs, l'homme de la Grèce antique et de l'élégie. La *Jeune Tarentine,* les *imitations de Bion,* la *Jeune Captive,* voilà pour le plus grand nombre l'œuvre du précurseur de l'école romantique. Qui connaît *Hermès* et le poëme de *Suzanne?* Or, comme dit Sainte-Beuve, « ce serait se tromper beaucoup de juger Chénier un artiste si désintéressé; l'*Hermès* nous le montre aussi pleinement et aussi chaudement de son siècle, à sa manière, que pouvait l'être Raynal ou Diderot. La doctrine du XVIIIe siècle était, au fond, le matérialisme; elle a eu ses philosophes, et même ses poëtes en prose, Boulanger, Buffon; elle devait provoquer son Lucrèce. Cela est si vrai, et c'était tellement le mouvement et la pente d'alors de solliciter un tel poëte, que, vers 1780 et dans les années qui suivent, nous trouvons trois talents occupés du même sujet et visant chacun à la gloire difficile d'un poëme sur la nature des choses. Le Brun tentait l'œuvre d'après Buffon; Fontanes, dans sa première jeunesse, s'y essayait sérieusement. André Chénier s'y poussa plus avant qu'aucun, et, par la vigueur des idées comme par celle du pinceau, il était bien digne de produire un vrai poëme didactique dans le grand sens. » Dans *Hermès,* en effet, André nous apparaît sous un tout autre jour; il est de son siècle, il est philosophe. Pour être impartial cependant, nous devons dire que ce poëme n'est pas le meilleur du recueil; mais il faut l'étudier, si l'on veut connaître complètement un des plus beaux génies du XVIIIe siècle. Pour ce qui concerne *Suzanne,* André paraîtrait s'être inspiré à la fois de la Bible et de Milton; malheureusement nous ne possédons que le canevas de cette brillante conception.

Les divers ouvrages dont nous venons de parler, font partie de la collection elzevirienne de M. Laurent. Cet éditeur, on le sait, comprend son métier en artiste; il ne vise point à entasser volumes sur volumes; non, il s'attache à publier de beaux livres, — des éditions tout à fait irréprochables, sous le rapport typographique. Les poésies de Chénier méritent surtout l'attention des amateurs; certes, ni Elzevir, ni Plantin n'ont jamais fait mieux. Correction du texte, classement nouveau et méthodique de toutes les pièces, d'après l'ordre de composition auquel elles appartiennent, table qui rend les recherches plus faciles, rien ne manque à cette nouvelle édition.

J.

Primitiæ et Reliquiæ.

Il vient de s'imprimer à Londres, sous ce titre, un recueil de poésies latines et grecques, dues à la plume du marquis de Wellesley. Ce sont des odes et des élégies composées à différentes périodes de la vie du noble lord; la première est datée d'Eton, 1776, la dernière fut écrite à Fern Hill, Windsor, 1839. Si nos lecteurs ne savaient suffisamment que les ministres et les hommes d'état en Angleterre sont tous hommes distingués par de profondes études classiques; s'ils ne savaient pas que là, au rebours de ce qui s'est si maladroitement et si longtemps pratiqué dans notre pays, les capacités sont toujours préférées aux noms propres, et que, précisément à cause de cela, les noms propres sont forcés de devenir des capacités, — nous leur démontrerions que tous les hommes d'état, tous les hommes parlementaires les plus éminents de l'Angleterre, sont aussi d'excellents écrivains. Lord Wellesley, ancien gouverneur général des Indes et fondateur de la puissance anglaise dans cette contrée, ensuite ministre des affaires étrangères qu'il géra à la suite de Pitt et de Fox, et dans lesquelles il lutta si puissamment contre l'empire de Napoléon, et enfin vice-roi d'Irlande, — est depuis longtemps cité comme un des plus célèbres diplomates anglais contemporains. Voici qu'il vient de prendre place aussi parmi les écrivains de son pays. Nous extrayons de son recueil, malheureusement tiré à un très petit nombre d'exemplaires, le morceau suivant que nous avons essayé de traduire en français. Nous ne prétendons pas avoir réussi à conserver la concision et la fermeté de la pièce originale. Nous donnons simplement cette traduction comme un morceau de circonstance, à propos de la récente décision prise en France au sujet de la translation des cendres de Napoléon à Paris. On y verra, en outre, que les grands hommes anglais savent rendre justice aux grands hommes étrangers, même à leurs ennemis; car, il ne faut pas l'oublier, ce fut le marquis de Wellesley lui-même qui décida et poussa avec tant de vigueur la guerre d'Espagne contre l'empire.

ÉPITAPHE DE NAPOLÉON.

Hier, grand comme Alexandre, Annibal et César,
Il allait fatiguant le clairon de la gloire;
Par l'Europe, en vainqueur, il conduisait son char,
Que poussait en tous lieux le bras de la victoire.

Et voici maintenant que, trahi par le sort,
Pauvre et nu, dans l'exil, sur cette roche sombre,
Loin du ciel de la France et loin des siens, il dort,
Sans monument d'airain qui console son ombre.

Mais la haine des rois et l'orgueil des tyrans
Ont beau, Napoléon, s'acharner sur ta cendre.
Ta gloire soutiendra l'assaut du flot des ans;
Rien de son piédestal ne la fera descendre.

Car, de ton souvenir, si splendide et si beau,
Toujours fière, la France avec amour te nomme.
Son cœur est ton autel, son cœur est ton tombeau;
Et ce sépulcre est seul digne de toi, grand homme!

A. Van Hasselt.

Avis aux Actionnaires de l'Association Nationale pour favoriser les Arts en Belgique.

Afin d'être à même de mieux soigner la publication de *la Renaissance,* et pour satisfaire à la loi du timbre, l'Association a résolu de ne plus faire paraître ce recueil qu'une fois par mois, mais en livraisons doubles. Cette mesure sera tout à l'avantage des actionnaires.

Cette quatrième feuille de *la Renaissance* est accompagnée d'une *marine* de Nuyen, lithographiée par M. Clerman.



LA CÈNE DE LÉONARDO DA VINCI.

LÉGENDE ARTISTIQUE. — (*Suite et fin.*)

Le Jeudi-Saint était venu, et Léonardo se trouvait dans des transes difficiles à décrire. A l'heure de midi, il reçut l'ordre du duc de se rendre au réfectoire des dominicains.

Le couvent était rempli de curieux accourus pour voir l'œuvre du peintre. Tout le clergé de Milan, les nobles et les grands de la ville, attendaient avec impatience l'arrivée du duc et le moment où la porte du réfectoire pût s'ouvrir devant eux. Un sourd murmure circula dans la multitude quand Léonardo entra dans le monastère. Tous les yeux se tournèrent du côté du peintre, qui, sans proférer une parole, se dirigea vers l'embrasure d'une fenêtre et s'appuya contre une colonne de pierre. Personne n'eut le courage de lui parler, car il était si pâle que tous doutaient qu'il eût achevé son œuvre, et chacun craignait de le rappeler à cette pensée que Louis Sforce devait lui rappeler lui-même assez tôt.

Le peintre était resté pendant plusieurs minutes immobile ainsi, les yeux fixés sur les dalles, quand tout à coup il se fit une grande rumeur dans l'assistance.

Le héraut d'armes faisait retentir sa voix sous les voûtes, criant :

— Place au duc !

C'était lui, en effet.

Il arrivait accompagné de toute sa cour, et traînait après lui un cortége de seigneurs et de dames vêtus de soie et de velours et ruisselants d'or et de pierreries. Le prieur le reçut sur le seuil du couvent et l'introduisit à travers la foule qui s'ouvrit respectueusement en une double haie et fit retentir les voûtes de l'édifice du cri de :

— Noël au duc ! Noël au duc !

— Eh bien, maître, fit Louis Sforce en s'adressant à Léonardo qui se tenait toujours immobile dans l'embrasure de la fenêtre; eh bien, maître, veuillez nous montrer maintenant votre ouvrage, la Sainte Cène que vous vous êtes engagé à finir pour le jour d'aujourd'hui. Toute ma cour est réunie pour applaudir à votre génie. Tous les vrais connaisseurs de mon duché ce trouvent ici pour voir le chef-d'œuvre de l'illustre peintre de Florence.

Léonardo fut incapable de proférer une syllabe. Il répondit seulement par un salut profond aux paroles du prince et s'approcha du mur où la glorieuse peinture se déployait, cachée encore par un immense rideau de toile.

A un signe du duc, l'artiste saisit le cordon qui servait à tirer le rideau et à dégager le mur. Sa main tremblait et son cœur battait avec une violence extraordinaire. Une paleur affreuse lui couvrait le visage et une sueur froide inondait tout son corps.

Le prieur ne cessait de le regarder d'un air triomphant et il jouissait de l'horrible inquiétude qui dévorait le pauvre artiste.

— Me voici vengé, se dit-il tout bas en tenant toujours ses petits yeux de lynx cloué sur le peintre.

A peine le moine eut-il prononcé en lui-même ces paroles, que le rideau s'ouvrit.

Des cris d'admiration et d'enthousiasme éclatèrent aussitôt dans le réfectoire dont ils ébranlèrent les vitraux.

Le duc avait donné l'exemple et joignit les mains en signe d'adoration devant l'œuvre de Léonardo.

Le peintre, les yeux toujours abaissés vers la terre, avait reçu une secousse au cœur en entendant ces cris retentir dans la salle. Il respira enfin plus librement. Il se réveilla entièrement à la vie, quand le duc, s'approchant de lui avec une émotion dont il ne fut pas maître, lui prit la main et lui dit :

— Léonardo, c'est admirable.

L'artiste, qui jusqu'alors avait douté de sa propre force et de son propre génie, releva enfin la tête et dirigea ses regards vers le mur où brillait sa peinture. Une larme roula sur chacune de ses joues, car il reconnut dans la figure de son Christ les traits et la physionomie divine de celui qui lui était apparu dans sa vision.

— C'est lui-même ! s'écria-t-il en pliant le genoux. Je le croyais sorti de mon souvenir...

— Maître, vous l'avez retrouvé dans votre cœur, continua le duc. Ce Christ est le Christ.

En disant ces mots, il ôta sa barette de velours par respect pour cette figure sacrée.

— Léonardo, reprit-il, vous êtes un grand peintre. Votre œuvre fera la gloire de notre règne, comme elle sera l'objet de l'admiration des siècles à venir. Aussi, nous tenons à montrer devant notre cour l'estime et l'affection que nous avons pour vous.

Aussitôt il ôta de son cou la chaîne d'or garnie de pierreries qui ornait sa poitrine, et il la passa au cou du peintre.

Ensuite Louis Sforce, se tournant vers le moine :

— Eh bien ! père prieur, que dites-vous maintenant? demanda-t-il. Vous assuriez que Léonardo n'aurait pas fini son ouvrage. Vous voyez que vous vous trompiez dans votre calcul.

Le dominicain ne répondit pas. Il dévorait son dépit, il était devenu plus pâle encore que l'artiste ne l'avait été lui-même avant de découvrir sa peinture.

Cependant l'enthousiasme qu'excitait l'œuvre de Vinci allait toujours grandissant à mesure que la foule des assistants en apercevait mieux les beautés. Le moine reculait aussi à mesure, car un sourire d'ironie s'était par degrés propagé sur tous les visages qui se tournaient alternativement vers lui et vers le tableau. Déjà quelques voix chuchotaient tout bas :

— Oh ! il est d'une ressemblance frappante. On dirait sa figure elle-même collée sur le mur.

En ce moment, l'un des courtisans du duc s'avança; c'était Ottaviano, l'ami de Vinci. Il étendit une main vers le prieur, l'autre vers le tableau, et dit à haute voix :

— Voilà judas Iscariote qui a trahi le Seigneur !

— C'est lui ! c'est lui ! exclama la foule.

Et toutes les têtes se dressèrent, et tous les yeux se mirent à contempler tour à tour le prieur et la figure de Judas. Les moines eux-mêmes reconnurent cette terrible ressemblance.

— Cette tête est frappante, dit le duc. Mais je veux qu'elle reste. Vous et votre couvent vous m'en répondez.

Ce fut un vrai banc de torture pour le prieur, que chacune des paroles qu'il entendait autour de lui tenaillait aux chairs vives de son cœur et piquait comme un scorpion acharné. Léonardo lui-même eut pitié de lui. Toute cette ironie lui parut un désaccord choquant dans l'harmonie pure et sainte qui devait résulter de son œuvre. Il ne reprit sa sérénité que lorsque le duc eut fait avancer les

artistes les plus renommés de Milan, qui tous furent saisis d'un respect profond devant cette scène magnifique, et s'émerveillèrent en voyant cette œuvre si grande, si splendide, si glorieuse.

C'est ainsi que Vinci termina cette production. Sa gloire retentit bientôt dans toute l'Italie. Milan devint comme un but de pèlerinage, où l'on accourait de tous côtés pour admirer la peinture sublime, et personne n'en revenait sans porter aux nues le nom de Léonardo.

Lui, paraissait comme accablé du poids de sa gloire. Aussi, quand il se trouva, le soir, seul dans sa chambre solitaire, et qu'il put à son aise repasser en lui-même tous les détails de cette journée, ce bruit, cet enthousiasme de la foule, ce triomphe, tout cela, il se crut réveillé d'un de ces rêves pénibles et laborieux au sortir desquels on se sent fatigué comme après un long voyage. Il se promena pendant quelques minutes en long et en large dans la chambre, s'arrêtant parfois à regarder poindre au ciel quelque étoile, parfois à écouter les dernières rumeurs du dehors, qui allaient s'éteignant par degrés dans la ville déjà à demi assoupie. Puis, il se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir.

A peine Léonardo eut-il fermé les yeux, que la figure de maître Andréa se dressa devant lui, terrible et menaçante autant que sa voix, qui disait :

— C'est ainsi donc, mon fils, que tu remplis tes promesses? C'est donc ainsi que tu suis mes leçons et mes préceptes? O Léonardo, ton cœur n'est pas encore pur des souillures terrestres. Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous poursuivent de leur haine, tel est le commandement du Seigneur. As-tu observé ce commandement? Combien de fois ne t'ai-je pas supplié de garder tes œuvres pures de toute passion vile et terrestre ! A la dernière heure de ma vie je te demandai cette promesse. Et cette promesse l'as-tu tenue, comme tu me la donnas en serrant ma main que l'ange de la mort allait arracher de ta main? Ah! tu n'oses me regarder en face, et le remords se réveille en toi. Tu comprends que la sainte piété avec laquelle tu commenças ton ouvrage, t'a quitté dès le moment que tu méditas une vengeance indigne de l'art contre le prieur des Dominicains. Tu as réussi. L'homme est abattu, mais il est aussi vengé de toi. Car, pour la satisfaction d'un moment, tu as sacrifié l'immortalité de ton œuvre. Oui, Léonardo, tu as follement mis en jeu le plus pour obtenir le moins. Mais tu as péché dans l'aveugle entraînement de ton cœur. C'est pourquoi il te fut pardonné. C'est pourquoi je suis descendu du séjour des élus pour rendre à ta pensée cette sainte figure du Christ, qui t'avait apparu quand tu étais pur, et qui t'avait échappé quand la passion de la haine s'était emparée de toi. Mais, si je te suis venu en aide, je viens aussi t'apporter ta punition. Sache donc que ton œuvre périra un jour, ton œuvre, mais non ta gloire. Le temps dissoudra ce mur, et de maladroits restaurateurs seconderont le temps dans ce travail de destruction. Ta pensée tombera en poussière. Cependant des milliers d'imitations la transmettront aux siècles futurs, afin que les générations à venir puissent se faire une idée de la grandeur de ton intelligence. Mais aucun d'eux ne réussira à reproduire avec toute son onctueuse sévérité la face du Sauveur, telle qu'il te fut donné de l'entrevoir dans ta vision, et que ton pinceau la montra aux hommes. Mais tu pleures, mon Léonardo! Calme-toi. Comme tu sais maintenant les douleurs qui te sont réservées dans l'avenir, apprends aussi les bonheurs qui t'attendent. Purifié comme l'or par le feu, tu sortiras de la voie de l'erreur où tu t'es si malheureusement engagé. Les viles passions humaines ne souilleront plus ta vie. Tu boiras le calice amer des persécutions; mais ces persécutions ne serviront qu'à ta gloire. Quand d'autres ne porteront que la couronne de l'artiste, tu porteras la double couronne de l'artiste et de l'honnête homme. Tu ne me reverras plus sur la terre, car tu n'as plus besoin de mon assistance désormais. Nous nous retrouverons pourtant un jour, mais ailleurs, dans ce monde idéal qu'on rêve et qu'on espère dans celui des vivants. Nous nous retrouverons, et tu passeras dans mes bras des bras d'un roi où tu rendras le dernier soupir. Adieu, maintenant, mon fils. Adieu, ou plutôt au revoir.

— Un moment encore, maître Andréa. Un moment encore, mon père! s'écria Léonardo en lui tendant ses deux bras pour le retenir. J'ai encore un mot à vous demander sur l'éternité.

— L'éternité, mon fils, est le secret de Dieu, et ce secret, les morts ne peuvent le trahir, répliqua le vieillard.

Et il disparut aussitôt.

Quand Léonardo rouvrit les yeux, le soleil inondait en plein sa chambre et en revêtait les murs d'un splendide rideau d'or.

— Ce n'était donc qu'un rêve, exclama le peintre en regardant d'un œil effaré autour de lui.

Quoi qu'il en fût, l'avenir que son maître lui avait prédit, éleva le cœur de l'artiste à des sentiments plus nobles. Dès ce moment, il chercha à expier par la prière le mal qu'il avait fait, en faisant du portrait du prieur la face abhorrée de Judas Iscariote. Et il vécut solitaire et retiré à Milan jusqu'au moment où son protecteur, le duc de Milan, trompé par la politique astucieuse de Louis XII, fut transporté en captivité en France.

Le séjour de Milan pesa dès lors à Léonardo, qui retourna à Florence, sa ville natale, où il produisit un grand nombre de belles peintures, mais où il rencontra aussi l'inimitié et la haine de Michel Ange Buonarotti.

La prédiction d'Andréa del Barrocchio s'est accomplie. La cène du réfectoire des Dominicains à Milan a presque entièrement péri. A peine si le voyageur aperçoit encore çà et là sur le mur quelque trace du pinceau de Vinci. Mais le burin de Raphaël Morghen a conservé pour la postérité le souvenir de cette production immortelle.

Léonardo séjourna pendant quelque temps à Florence; mais le désir de voir Rome, où le pape Léon X occupait si glorieusement le trône de saint Pierre, l'engagea à entreprendre ce voyage à la suite de son mécène, Julien de Médicis. Pourtant il y trouva encore son démon Buonarotti, qui l'attaquait avec le même acharnement qu'il mettait dans sa fureur contre Raphaël. Ces persécutions, Vinci les supporta avec douceur et résignation, et il quitta Rome pour ne plus être en butte à ces douloureuses misères, dans lesquelles il ne vit que l'accomplissement de la punition que son maître lui avait prédite.

A un âge assez avancé qu'il avait atteint, estimé et honoré de tous ceux qui le connurent, il fut appelé à la cour de France par le roi François Ier, mais il tomba malade à Fontainebleau. Sa dernière heure était venue. En ce moment suprême, il crut entendre dans sa pensée un son

lointain d'orgue et le chant du *Dies iræ*, tel qu'il l'entendit au seuil du réfectoire des dominicains de Santa Maria delle Grazia.

— C'est un signe que je vais rejoindre maître Andréa, murmura-t-il.

Tout à coup le léger craquement d'une porte qui s'ouvrit doucement frappa son oreille. Il releva à demi sa tête appesantie déjà par la mort, et il entrevit à travers le brouillard qui couvrait ses yeux, une figure qui s'approchait de son lit.

— Qui est-là? demanda-t-il d'une voix affaiblie.

— C'est moi, Léonardo. C'est votre ami, répondit François de France.

Le roi le prit dans ses bras et coucha sur sa poitrine la tête du moribond, qui s'affaissa en souriant. Le chant et la musique de l'orgue continuaient toujours. Il ouvrit une dernière fois ses paupières, puis il les referma pour ne plus les ouvrir. Il avait entendu la dernière strophe du *Dies iræ*.

Quando corpus morietur
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria.

Puisqu'il faut que la mort vienne,
Faites que mon âme obtienne
La gloire du Paradis.

— Il n'est plus, dit le roi.

Et une larme roula de ses yeux sur le visage pâle et endormi du peintre. Léonardo avait rejoint son maître.

Les Prunes de la comtesse de Thielt.

(1305)

L'histoire anecdotique de notre pays serait peut-être tout aussi curieuse à écrire que l'histoire scientifique et sérieuse. Plus utile, plus instructive que la légende ou la tradition populaire, elle ferait connaître les usages et les mœurs de nos pères; elle nous introduirait dans la vie intérieure, dans l'intérieur des familles, elle nous initierait à la connaissance de certains épisodes, de certains événements que les chroniqueurs et les auteurs graves ne se sont parfois point donné la peine d'expliquer. Les anecdotes constituent le complément de l'histoire; elles sont pour elle ce que, pour un grand tableau, sont les plus minutieux détails de peinture. Pour citer un exemple, citons sur ce point les anecdotes qui ont rendu Charles-Quint si célèbre dans le peuple, qui ont donné une gloire si universelle à Napoléon lui-même.

Cette sorte de récit court et substantiel, sait animer la physionomie de chaque personnage historique, soit par la singularité de la narration, soit par le côté plaisant, grandiose ou terrible de la chose racontée.

L'anecdote que nous allons rapporter, si burlesque qu'elle paraisse au premier abord, dépeint parfaitement les mœurs chevaleresques du moyen âge.

Au milieu de cette longue et sanglante guerre que la France fit à la Flandre au commencement du XIII[e] siècle, on ne se douterait guère qu'il y eût pu avoir place pour une aventure comique. Philippe le Bel, l'ennemi acharné des Flamands, passait pour un prince accompli en bonnes et gracieuses manières. Type véritable des galants chevaliers de cette époque, il sut un instant faire taire sa haine en faveur d'une femme, bien que cette femme appartînt au parti qu'il combattait. Voici l'anecdote, telle que la raconte une vieille chronique en français, contemporaine de l'événement. « Après la journée de Mons en Puelle (1305), bataille désastreuse, qui ne fut une victoire ni pour les Français ni pour les Flamands, le roi Philippe s'en était allé assiéger la ville de Lille. Il la tenait si serrée que les assiégés ne pouvaient avoir aucune communication avec ceux du dehors. Jean, comte de Namur, frère de Robert de Bethune défendait cette place importante. Il avait avec lui son frère Philippe de Flandre, comte de Thielt, dont la femme était sur le point d'accoucher. Or, un beau jour il prit fantaisie à celle-ci de manger des prunes fraîches, et comme on lui disait qu'on n'en trouvait pas dans toute la cité, elle s'écria que, si elle n'en avait point, elle mettrait au monde un enfant noir. Envie de femme grosse doit être satisfaite, comme vous le savez; on conçoit donc que les parents et les amis de la comtesse de Thielt étaient fort en peine dans cette occurrence. Pierre de Coninck, un des héros de la journée des *Éperons d'or*, qui était aussi galant chevalier que soldat intrépide, alla trouver la noble dame.

— Par ma foi! noble comtesse, lui dit-il, vous aurez des prunes, je vous le promets. C'est moi qui vous en procurerai. Je les irai demander moi-même au roi de France, qui est trop gracieux prince pour vous les refuser, j'imagine.

Ce disant, notre hardi Brugeois sortit aussitôt de la ville de Lille, précédé d'un varlet portant un drapeau blanc en signe de paix. Arrivé à la tente du roi, il demanda à l'entretenir.

— Allez dire, s'écria-t-il, que Pierre de Coninck, le borgne de Bruges, désire parler au roi de France.

Tant d'audace étonna Philippe, qui consentit cependant à ce qu'on introduisît cet homme qui lui avait déjà fait tant de mal à Bruges et à Courtrai. De Coninck salua le prince de la part du comte de Thielt, l'ennemi mortel du roi, et lui exposa le motif de sa visite.

— Saint Denis me soit en aide! s'écria Philippe le Bel, riant de bon cœur aux paroles de l'envoyé, madame de Thielt sera satisfaite à l'instant même.

Et aussitôt il lui fit remettre quatre charges de prunes nouvelles. Pierre de Coninck remercia le monarque pour sa courtoisie et s'empressa d'aller porter à la princesse ce qu'elle désirait si ardemment.

La même nuit elle mit au monde deux fils. Pleine de reconnaissance pour Philippe le Bel, elle les envoya à ce dernier, lui faisant dire en même temps qu'il les avait sauvés. Le roi, charmé de ce trait de confiance et de délicatesse, ordonna à l'évêque de Beauvais, son confesseur, de baptiser aussitôt les deux nouveaux nés; lui-même fut parrain de l'un, qu'il nomma Philippe; Charles de Valois, son frère, le fut de l'autre, à qui il donna le nom de Charles. La cérémonie achevée, il les renvoya à leur mère avec grande foison de gracieuses paroles, et, ajoute le naïf chroniqueur, cette circonstance amena plus tard la pacification de la Flandre.

Certes, cette anecdote est bien simple, mais n'offre-t-elle point un trait saillant de cet esprit chevaleresque si barbare envers les hommes, si délicat, si plein d'égards envers les femmes? Quoi de plus pittoresque que cette entrevue de Philippe le Bel et de Pierre de Coninck, ce

baptême des jeunes enfants du comte de Thielt? Ne dirait-on pas un de ces vieux tableaux de la première époque où, sur le même plan, le peintre a naïvement réuni les choses les plus opposées?

SALON DE PARIS. — 1840.

CINQUIÈME ARTICLE.

Le grand salon contient encore plusieurs tableaux dont nous devons parler, parce qu'à tout prendre, ils tiennent leur place à côté des œuvres de M. Eugène Delacroix, de M. Bouchot et de M. Couder.

Voici, par exemple, un jeune homme de vingt-quatre ans, nommé Charles Muller; évidemment ce jeune homme est venu au monde avec plusieurs des qualités qui font les bons peintres. Il dessine hardiment, il est un intrépide coloriste; il est souvent bien inspiré et il obéit à l'inspiration quand elle vient. L'an passé, sur trois tableaux qu'il avait envoyés, on avait remarqué *Saint Jérôme en extase;* le Saint Jérôme avait été beaucoup loué. Aussitôt, sur les premiers éloges qui lui sont donnés, notre jeune homme se remet à l'œuvre, il revient avec deux grandes toiles: le *Massacre des Innocents* et le *Diable transportant Jésus sur une haute montagne*. Ces deux tableaux de M. Charles Muller valent la peine qu'on les regarde et méritent qu'on les loue. Le *Diable enlevant Jésus* n'est certainement pas un chef-d'œuvre. Ce diable a le grand défaut d'être un diable, c'est-à-dire un être de raison; il a de grandes ailes de chauve-souris, il est hideux sans être très-laid; il ne ressemble en rien au Satan de Milton, cette belle créature divine, dégradée mais puissante encore; il emporte Jésus on ne sait où, mais on voit que le fardeau lui pèse, et qu'il ne serait pas fâché d'être arrivé au sommet de la montagne. Quant au Dieu ainsi enlevé, il s'y prête d'assez bonne grâce, il ne témoigne aucune horreur pour ce démon si complaisant; son attitude est plutôt niaise que calme. Remarquez, cependant, que le peintre s'est tiré avec un grand bonheur de plusieurs difficultés d'un sujet pareil. Avouez que cette tête est belle, qu'il y a de l'ampleur et de la grâce dans ces vêtements, et qu'enfin si, au lieu d'être, comme il est, à la portée de notre rayon visuel, le tableau était placé à une certaine hauteur pour laquelle il est fait, on le trouverait, sans contredit, plus vraisemblable et plus vrai. — A ce Christ enlevé, je préfère de beaucoup le *Massacre des Innocents* du même auteur. Je sais bien qu'on peut dire que ce n'est pas là tout à fait un drame; il n'y a là qu'un massacreur et qu'une seule mère; l'homme est un athlète, et le peintre l'a fait bien grand, à coup sûr, pour un homme qui n'a pas d'autre occupation que d'écraser les enfants; mais, cependant, remarquez comme ce torse est vigoureusement dessiné! Regardez, aux pieds de cet homme, cette femme belle et suppliante! Oubliez le drame dont il s'agit, laissez de côté ces petits cadavres qui n'ont aucun sens, arrachez aux mains de cet homme l'enfant qu'il balance dans l'air comme s'il jouait avec lui, et vous aurez deux belles études d'homme et de femme, et vous reconnaîtrez qu'il y a là un peintre à ne pas décourager comme vous faites. Puis, ceci reconnu, vous conseillerez à M. Muller d'étudier son sujet davantage; vous lui direz qu'il ne faut pas se méfier comme il fait de l'imagination, et que si elle nuit souvent, aussi elle peut servir. — Il y a dans la grande galerie un autre tableau représentant aussi le *Massacre des Innocents*, par M. Romain Cazès. Certes, M. Cazès est loin d'avoir le style et la couleur de M. Muller; il ignore tout à fait l'art de donner une forme à sa pensée; il groupe ses personnages au hasard. Il imite, sans le vouloir peut-être, les désolations prophétiques de Bendemann et des élèves de son école; et cependant il y a une grande tristesse et des choses bien senties dans le tableau de M. Cazès; il ne s'amuse pas à nous montrer les bourreaux, il s'apitoie sur les victimes. Toutes ces femmes entassées là s'abandonnent à la plus violente, mais aussi, il faut le dire, à la plus laide douleur. Elles ramassent çà et là leurs pauvres enfants blessés à mort, cherchant, mais en vain, s'il leur reste un peu de vie. Ainsi, parce qu'il a bien disposé son drame, nous sommes tout prêt à oublier quelque peu l'inhabileté du peintre.

— Si vous aimez les longues toiles sans fin, la confusion interminable, le pêle-mêle le plus complet, regardez le tableau de M. Foggo, intitulé *les Funérailles de Parga*. Ceci est une histoire de 1819, c'est-à-dire qu'il y a plus d'un siècle que la chose s'est passée.

Voici le tableau. Le peuple de Parga, sur le point de quitter cette ville grecque qu'il habite depuis quatre siècles, se presse sur la place publique, et, pour sauver du moins les restes de ses pères, il allume un vaste bûcher sur lequel ces précieuses dépouilles sont jetées. A la lueur de cette sinistre flamme, vous voyez arriver les vivants et les morts, pendant que sur les montagnes, grimpent les troupes d'Ali-Pacha; Grecs et Turcs, musulmans et chrétiens, Anglais et Français, ils sont là tous, chacun s'abandonnant à la passion qui le pousse, sans songer à la passion voisine. Il faudrait étudier tout un jour ce mélodrame; aussi passe-t-on sans le regarder. Triste retour des œuvres humaines! ce même tableau que personne ne veut plus voir, qui n'a plus ni forme, ni couleur, est resté à Londres exposé pendant plus d'un an, et la foule des *cokneys* s'y portait avec autant d'empressement que s'il se fût agi de l'exhibition d'un veau marin ou d'un enfant à deux têtes.

— Autre supplice. Sur un tertre élevé, d'où la vue doit être fort belle, entre deux haies de soldats peu farouches et qui semblent ne rien comprendre à la scène qui se passe devant eux, une femme en robe blanche, et certes la robe est *d'une entière blancheur*, à ce point qu'elle écrase le Christ de M. Chasseriau, attend à genoux le coup fatal. Le peintre a oublié de donner à cette sainte martyre une enveloppe digne de sa belle âme. La sainte est courte, son visage est peu inspiré; elle attend le martyre avec la résignation du mouton, ou, si vous aimez mieux, de l'agneau sans tache. Il paraît que le bourreau qui se tient derrière sainte Barbe, car c'est là sainte Barbe, n'est rien moins que son propre père, un enragé adorateur des faux dieux, nommé Dioscore. La légende ajoute que lorsqu'il eut tranché la tête à son enfant, et comme il s'en retournait gaiement à la ville, Dioscore fut enlevé par un coup de tonnerre. Le châtiment est juste et mérité; il nous semble cependant que le coup de tonnerre serait bien mieux arrivé avant qu'après le supplice. D'abord il eût sauvé la vie à sainte Barbe, et ensuite il eût sauvé son tableau à M. Thévenin. — *Nota bene*. Il ne s'agit pas ici, comme on pourrait le croire, de M. Thévenin qui est mort l'an passé, membre de l'Institut, et qui était un des grands ennemis de M. Eugène Delacroix.

— Autre supplice. Tout là-haut, à côté du Massacre des Innocents, vous découvrez sur un lit de parade, qui n'est pas le lit de cendres sur lequel le saint roi est mort, *le roi Louis IX qui se meurt*. L'attitude du roi est vulgaire; on ne reconnaît ni le soldat, ni le législateur, ni le chrétien, ni le monarque, ni le héros. La furie et la tristesse des croisades manquent tout à fait à cette scène de mort. Les soldats qui entourent le saint roi se regardent sans se douter que Louis IX emporte avec lui tout l'avenir de ces guerres lointaines, *toute cette question d'Orient* qui dure encore. C'est à peine si vous pouvez distinguer, dans cette foule armée, les deux fils du roi, Philippe le Hardi et Charles d'Anjou. Les belles pages du sire de Joinville sont mille fois plus touchantes que cette froide représentation d'un drame que le peintre lui-même ne sent pas. C'est grand dommage, savez-vous, que d'aborder ainsi de grands sujets, et les plus grands sujets de l'histoire, quand l'expression vous manque pour les rendre, et quand vous êtes nécessairement au-dessous du plus simple récit!

— Dans un des coins du grand salon, et pendu à une grande hauteur, vous remarquerez, s'il vous plaît, le tableau de M. Quecq, *Saint Charles Borromée, pendant la peste de Milan*. M. Quecq a beaucoup vécu en Italie, où il était allé pour y passer six mois; il y est resté dix années. Son tableau de *Saint Charles Borromée* lui a été commandé par monseigneur l'archevêque de Cambrai, et c'était là encore un hommage à rendre à l'auteur du *Télémaque*, d'aller chercher, pour orner son église, le prélat illustre par le courage autant que par le génie, dont la ville de Milan se souvient encore avec toutes sortes de reconnaissance et de respect.

Donc notre héros, saint Charles Borromée, soutenu par la foi et par la charité, s'avance dans cette grande ville dont il est la seule espérance, que dis-je? la seule providence, d'un pas ferme et délibéré. Il s'est déjà habitué à la mort, il ne la craint pas pour lui-même; il est à la fois le médecin de l'âme et le médecin du corps; il sauve ceux qu'il peut sauver, il bénit ceux qui vont mourir. Arrivé à un certain angle de cette même cathédrale où il devait trouver

plus tard ce magnifique tombeau dont l'Italie autrichienne est si fière, le saint prélat s'arrête consterné, car il se croyait à la fin de sa course funèbre, et voici que sur les marches de l'église il rencontre toute une famille de pestiférés. L'enfant est mort; il est déjà livide; le père, un vigoureux Italien amaigri par le mal et la faim, trouve à peine la force de joindre les deux mains; le blasphème est déjà, sinon dans sa bouche, au moins dans son cœur. Cet homme est horrible à voir: il est d'une vérité effrayante; la misère et la maladie en sont venues à bout, des pieds à la tête. Il ne pense plus ni à sa femme, ni à son enfant; il ne pense plus qu'à lui-même, s'il pense encore à quelqu'un dans ce monde. Sa femme, qui a été belle, et vous pouvez voir encore sur son visage les restes de cette beauté anéantie, est plus courageuse et plus forte. Elle est à genoux, elle prie, les yeux levés au ciel; mais, quand tout à coup elle voit s'avancer à elle le saint archevêque, quand elle voit ces deux mains vénérables qui lui sont tendues, elle recule comme épouvantée de cette bienfaisance chrétienne, son œil hagard se mouille de sa dernière larme; cette femme est très-belle. Naturellement, le saint archevêque domine toute cette scène de désolation. Il est malheureux, seulement, que les exigences de l'étiquette sacerdotale aient forcé le peintre de recouvrir presque entier d'un capuchon rouge la tête de son héros. Outre que ceci ressemble à une précaution de prudence qui n'était certainement pas dans l'intention du courageux prélat, il faut avouer que cette noble tête, mise à découvert et parée de ses cheveux grisonnants, aurait paru plus grande et plus belle. L'archevêque a la corde au cou, les pieds nus; on porte devant lui une croix de bois noir; il fait pénitence pour toute sa ville qui se meurt. Tout ceci est bien compris, bien rendu. Nous avons visité, plus d'une fois, avec un saint respect, la cathédrale de Fénelon; elle n'a pas un tableau meilleur que celui-là.

— Dans les deux angles du grand salon, et se faisant pendant, à peu près, l'un à l'autre, regardez avec soin le *Saint Jean*, de M. Charles Gleyre, et le *Saint Augustin*, de M. Henri de Rudder. En dépit des critiques, ce sont là deux belles et bonnes toiles pleines de mérite et de talent. Le Saint Jean de M. Gleyre arrive tout droit de Lyon où il a été accueilli avec toutes sortes de quolibets et d'injures. Un tableau d'Eugène Delacroix, placé en pleine Académie des Beaux-Arts, ne soulèverait pas des tempêtes plus violentes. On nous a raconté qu'un digne et courageux critique du pays, qui avait osé louer le Saint Jean, avait été obligé de soutenir sa louange l'épée à la main. Paris est moins difficile que Lyon; il a trouvé que l'inspiration de saint Jean était naturelle, que la tête était hardie, que l'attitude était grande; il a compris qu'on devait contempler ainsi les visions de l'Apocalypse. — Le Saint Augustin, de M. de Rudder, ne brille pas par les mêmes qualités que le Saint Jean. C'est bien, si l'on veut saint Augustin; mais cela pourrait être aussi bien saint Jérôme, saint Grégoire de Nazianze ou tout autre illustre docteur de l'Évangile primitif. Mais, pour que ce soit là l'évêque d'Hippone, le Grec amoureux qui a rempli toute la ville d'Athènes de ses paradoxes et de ses folies, cette tête n'est pas assez belle: il y a trop peu d'élégance naturelle dans ce personnage, que vous faites plus austère qu'il n'a jamais été; lisez plutôt ses *Confessions*. Ceci dit, nous devons reconnaître toute l'habileté du peintre, la fermeté et la sûreté de la couleur, la netteté du dessin. Le Saint Augustin est une des bonnes œuvres du Salon de cette année; c'est là un de ces tableaux qu'on regarde avec complaisance parce qu'ils annoncent de l'avenir.

— Les *Deux Moines* de M. Jacquand vous représentent des violences qui ne sont guère dans le talent et dans les habitudes de l'auteur. Son tableau de l'an passé, la *Bénédiction des Fruits*, était tout rempli de cette grâce calme et honnête à laquelle se complaît l'artiste. Pourquoi donc, je vous prie, nous montrer cet affreux moine dans toutes les contorsions du désespoir? Pour que la figure de cet homme soit à ce point bouleversée, il faut qu'il ait commis un bien grand crime; cependant, le moine qui confesse le criminel reste calme et impassible, comme s'il s'agissait d'une innocente peccadille. C'est à n'y rien comprendre. Il faut engager M. Jacquand à se méfier du drame. Le drame ne réussit pas à qui veut en faire; l'homme qui le fait le mieux, celui qu'on pourrait appeler l'Alexandre Dumas de la peinture, M. Paul Delaroche, quand il y a une exécution à faire, la *Mort de Jeanne Grey* ou le *Strafford*, par exemple, *Charles Ier au corps-de-garde* ou l'*Assassinat du duc de Guise*, s'entoure de toutes sortes de précautions. Il prépare sa scène avec autant de soin qu'un dramaturge prépare son premier acte; son exposition n'est jamais assez complète, jamais assez claire. Ses personnages sont posés dans un ordre admirable; ils sont habillés avec un soin et une recherche dignes de Talma, quand il créait un rôle. On voit d'un coup d'œil ce qu'ils vont dire, ce qu'ils vont faire; pas un seul instant d'hésitation ou de doute. Soyez tranquilles, le spectateur sera content, sa curiosité cruelle sera satisfaite; le drame d'abord, la peinture ensuite; et qu'est-ce que la peinture, pour la foule, comparée à la plus légère des émotions du théâtre?

M. Jacquand nous permettra donc de ne pas parler de son *Arrestation de sa maréchale d'Ancre;* ce serait aussi bien l'arrestation de la marquise de Brinvilliers. Son petit tableau de la Saint-Valentin est agréable et joli, mais il manque de bonne humeur. C'est qu'un peu de drame sera resté au bout de la brosse du peintre. Le meilleur de ses tableaux, intitulé la *Vie Ascétique*, représente de bons moines qui tiennent un tranquille et heureux milieu entre les moines un peu raides de M. Perlet et les moines bouffons de M. Granet.

— Le *Couronnement d'épines* de M. Jules Jollivet est un de ces tableaux estimables où vous rencontrez toutes sortes d'efforts en sens contraire, toutes sortes de tendances qui se nuisent les unes aux autres. Après avoir été longtemps fidèle à M. Paul Delaroche, M. Jollivet a voulu rendre les armes à M. Ingres, qui n'a pas voulu de ses armes, et il est resté entre ces deux maîtres, flottant de l'un à l'autre et quelque peu au hasard. Le Christ nous apparaît, dans ce tableau, avec la figure blafarde d'un homme déjà fatigué de souffrir. Si ce n'est pas le courage qui lui manque, à coup sûr c'est la résignation. Les bourreaux qui le torturent sont loin d'être de beaux hommes; ils sont empruntés certainement à la dernière tribu parmi les Juifs; ils frappent avec effort, et cependant ils ne sont pas terribles; ils ont l'air plutôt hargneux que méchants. Vous comprenez que dans une pareille scène, si le Dieu manque de dignité, les bourreaux sont perdus. Ce qui nous fait croire à ces tortures incroyables, c'est la sérénité même du martyr. L'aspect général du tableau de M. Jollivet est triste et terne, et pourtant au milieu de tout cela il y a des mérites qu'on ne peut nier, l'invention et la persévérance.

— La *Vierge et le Saint Jean au pied de la croix*, par M. Haussoullier, la *Transfiguration* de M. Charles Lefebvre, sont deux grandes entreprises et d'une exécution bien difficile. Pour exécuter avec quelque nouveauté, nous ne disons pas avec talent, ces drames de la passion auxquels se rattache le souvenir des plus grands maîtres de la peinture, il faut avoir apporté en naissant, non-seulement bien du courage, mais encore d'excellentes qualités. Dites donc à un commençant d'être au niveau de ces grandes douleurs! Essayez donc, qui que vous soyez, de nous montrer la *Transfiguration* après Raphaël! Entreprises téméraires, entreprises insensées, tableaux désormais impossibles! Et pourtant il faut savoir bon gré à ceux qui osent encore; nous sommes devenus si timides.

— Un autre tableau pour lequel son auteur doit trembler, c'est celui de M. Lestang-Parade. Samson est endormi, Dalila veille. Évidemment le colosse est pris de vin, tant son sommeil est lourd; il a de grands et gros cheveux qui seront difficiles à couper sans réveiller le géant. La Dalila, belle et mignonne si vous la comparez à ce monstre, se prépare à accomplir cette insigne trahison. La dame est peu vêtue. Mais pourquoi donc M. Lestang-Parade, qui est un homme de talent, s'est-il abandonné à cette couleur glauque qui rend sa Dalila transparente? On dirait qu'un flambeau est allumé dans l'intérieur de ce corps humain, et qu'il projette sa clarté au dehors. Évidemment cette Dalila est inspirée par la femme du Lion amoureux, de M. Camille Roqueplan, dont elle occupe la place au Salon de cette année. Au reste, c'est à peu près le même sujet: on coupe les ongles à celui-ci, on coupe la crinière à celui-là. Cependant je comprends beaucoup mieux que la femme du Lion amoureux se montre dans toute sa beauté à ce terrible amant, qu'elle veut dompter. Mais par quelle raison Dalila est-elle nue pour trahir un homme qui dort?

Voilà à peu près les grands tableaux qui remplissent le salon carré; il y a là encore plusieurs petites toiles remarquables, que nous trouverons plus tard, ou tout à l'heure. Quand au grand tableau de M. de Keyser, *la Bataille de Woeringen*, ce tableau a été envoyé avec tant d'admiration préparatoire, tant d'éloges indiqués à l'avance, que nous n'osons pas en parler. Nous ne voulons pas rendre à nos chers voisins, les Belges, attaque pour attaque; et d'ailleurs nous avons

trop de justice dans le cœur pour rendre un artiste étranger responsable des injures, des calomnies et des insultes de tous genres dont la poésie et l'imagination de la France sont entourées dans la bonne ville de Bruxelles. Mais comme d'autre part nous n'avons pas grande sympathie pour le tableau de M. de Keyser, comme nous pourrions tout au plus le comparer à M. Fragonard, comparaison qui ne serait peut-être agréable ni à celui-ci ni à celui-là, nous nous abstiendrons d'en parler.

Nous voici maintenant dans la grande galerie, les tableaux remarquables n'y manquent pas. Le premier qui s'offre à vous, c'est le *Godefroy de Bouillon* de M. Granet; c'est une des plus grandes toiles de l'auteur. Comme il tient, avant tout, à reproduire sans fin et sans cesse ces beaux effets de lumière qui lui ont tant profité, vous pensez bien que, quoi qu'il arrive, M. Granet s'occupe fort peu du sujet qu'il a choisi. Son premier soin, c'est de disposer convenablement ses voûtes, ses ogives, et la fenêtre par laquelle le jour doit venir. Cette fois encore, sous prétexte de nous montrer Godefroy de Bouillon suspendant aux voûtes de l'église du Saint-Sépulcre les trophées d'Ascalon, l'habile peintre élève d'une main ferme ces sombres voûtes. Plusieurs piliers soutiennent cette architecture massive; le jour arrive en dedans de la chapelle, et, frappant les piliers, il se reflète sur toute cette assemblée de soldats chrétiens. Il paraît que ce nouvel effet, trouvé par M. Granet, présente des difficultés presque insurmontables; les peintres l'admirent comme un des tours de force les plus curieux de la couleur. Quant au drame que M. Granet a voulu représenter, le drame disparaît complétement, absorbé qu'il est dans cet immense foyer de lumière contre lequel ne peuvent rien ces grands piliers de pierre. Nul ne s'inquiète de ce qui se passe sous ces voûtes, nul ne cherche à reconnaître quelques-uns des héros de la *Jérusalem délivrée.* C'est bien en vain que M. Granet appelle ceci un tableau d'histoire: ce n'est encore qu'un tableau d'intérieur. — Les *Moines bénédictins baisant l'anneau de l'abbé de leur ordre* sont tout à fait de la grande famille de ces heureux moines dont M. Granet est le bienveillant et tout-puissant directeur. Il sait à fond toutes leurs petites faiblesses, tous leurs innocents ridicules; il connaît leur gourmandise, leur paresse, leur doux *farniente,* leurs talents comme peintres, comme musiciens; il ne les prend pas au sérieux plus qu'il ne faut les prendre. Les moines de M. Granet sont tout à fait des moines du bon temps.

— Presqu'au-dessus du Saint-Sépulcre, vous pouvez voir une pauvre femme austère, les pieds nus, la corde au cou, vêtue d'une robe de bure, les cheveux en désordre, le regard affamé, le visage pâli par la souffrance; elle va frapper à la porte d'un monastère, et cette porte est lente à s'ouvrir. Ceci vous représente toute l'austérité du quinzième siècle, quand la croyance religieuse était devenue du fanatisme, quand on eut fait de l'Évangile un arrêt de mort pour les plus honnêtes besoins du corps, pour les plus tendres sentiments du cœur. Cette *sainte Françoise* frappant comme une mendiante à la porte du couvent qu'elle a fondé, a été bien comprise et bien rendue par M. Eugène Goyet. Il y a dans ce tableau quelque chose qui vous rappelle toutes les cruautés de l'*école espagnole,* où les tortures physiques jouent un si grand rôle.

— Presqu'en face de la Sainte Françoise de M. Goyet, M. Perlet a exposé un grand tableau représentant la *Fondation de l'abbaye Saint-Sauveur de Redon.* Ce tableau a été commandé au peintre par le ministère de l'intérieur, et véritablement nous n'aurions jamais pensé que le ministère de l'intérieur aurait tant d'imagination et de science. Donc, les bons moines arrivent auprès de Ratuili, le lieutenant de Louis le Débonnaire, en Bretagne. Ils trouvent Ratuili sous un chêne et rendant la justice comme saint Louis. Tout auprès du lieutenant est assise sa femme, jeune et belle chrétienne d'un charmant visage qui n'a rien d'austère. Derrière Ratuili, les officiers ses compagnons et les seigneurs du lieu paraissent assez mécontents de voir arriver ces bons pères dans leurs domaines. Le groupe des moines est une belle chose; l'abbé saint Conwoion arrive là comme un homme convaincu de sa mission; les autres le suivent d'un pas ferme, comme des soldats suivent leur capitaine. Toute cette scène est habilement indiquée; il y a de la grandeur dans ce paysage de Bretagne. M. Perlet a mis à profit, on le voit, son dernier voyage en Italie, dont il nous a rapporté cette *Vierge du grand-duc,* qui est peut-être la plus belle des vierges de Raphaël.

— Le *Saint Thomas* de M. Wachsmut n'a pas dû fatiguer beaucoup l'imagination du peintre; il s'agit d'un bon évêque qui se promène dans son diocèse, et qui n'a pas d'autre peine que de puiser dans une grande bourse que tient un de ses acolytes, pour distribuer son argent aux pauvres qui l'entourent. Ces pauvres même n'ont rien de hideux; ceux qui ne sont pas vêtus montrent de beaux muscles assez bien nourris; il y a là une femme assez belle qui demande l'aumône on ne sait pourquoi, et plusieurs grands drôles qui feraient bien mieux d'aller travailler que de voler ainsi les aumônes du saint homme.

— Le *Roi Léar,* de M. Théophile Lacaze, et l'*Embarquement de Marie Stuart,* vous représentent deux tentatives difficiles. Shakspeare est un rude jouteur. Walter Scott a été souvent exploité. De Shakspeare M. Eugène Delacroix lui-même n'a pu venir à bout, témoin l'*Hamlet* de l'an passé. Quant à Walter Scott, il appartenait exclusivement à ce pauvre Alfred Johannot et à son frère; ils le comprenaient à merveille, ils l'avaient suivi dans toutes ses fictions, ils avaient vécu avec tous ses héros.

— La *Délivrance de saint Pierre,* de M. Robert Fleury, est une triste page. D'abord on ne sait pas si c'est saint Pierre; il s'agit d'un grand homme dont la barbe est mal faite, qui porte les clefs à son côté. Il est couché sur le dos dans la plus triste et dans la moins noble des positions; le geôlier dort dans un coin, s'inquiétant fort peu du prisonnier; tout à coup, à travers la muraille, arrive un ange assez mal construit. On dirait que cette prison l'épouvante et qu'il ne songe plus qu'à en sortir. Le bon saint Pierre n'a pas l'air très-pressé de quitter cette humiliante position; on ne comprend même pas comment il en sortira, car ses chaînes restent à ses mains et à ses pieds. Tout cela est triste et mal conçu, cela manque d'air, d'espace, de mouvement; c'est un mauvais tableau. Mais en revanche, sur cinq ou six petits tableaux de M. Robert Fleury il en est un, le *Ramus,* qui est d'un effet charmant. Le pauvre vieux savant qui va être assassiné se trouve bien empêtré au milieu de ses livres. Il n'a pas grand peur de la mort qui le menace, mais il voudrait bien sauver son *Saint Jean Chrisostôme* et son *Aristote.* Tout cela est très-fin et très-rempli de charmants détails; une petite toile comme le Ramus en ferait pardonner deux cents comme le Saint Pierre. M. Robert Fleury est assez sage pour s'en souvenir.

— « Madame se meurt, Madame est morte! » On se souvient de l'effet produit par ce grand cri de Bossuet dans l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre; c'est qu'aussi il était impossible de mieux reproduire l'épouvante du château de Saint-Cloud, dans la nuit du 30 juin 1670. Voilà pourtant la terrible scène que M. Vinchon a tenté de faire revivre! Il a osé s'attaquer à ce drame subit et lamentable, dont Bossuet était le seul historien possible. Naturellement, pareille tentative devait être malheureuse, et elle l'a été en effet. Cette fois vous n'avez plus sous les yeux qu'une femme malade, étendue sur son lit. Sa femme de chambre a oublié de remettre dans l'écrin les diamants et les perles de sa maîtresse. Elle est seule avec son confesseur, qui lui parle, qui lui tient le langage fatal que l'on tient aux agonisants, et cependant ce confesseur c'est Bossuet! Le peintre ne s'est même pas donné la peine de copier cette admirable tête peinte par Rigaud et reproduite par Drevet; d'où il résulte un tableau froid et sans nom, une scène vulgaire pour représenter un des drames les plus terribles du dix-septième siècle. Ce n'est pas ainsi qu'il faudrait traduire Bossuet; il est trop fort pour M. Vinchon et pour tant d'autres.

— Le *saint Jean-Baptiste* de M. Eugène Roger est, au contraire, bien disposé. Ce sont bien là des gens qui écoutent la parole divine. Ceux-ci doutent encore, ceux-là commencent à croire. Les femmes, qui sont toujours les premières à adopter les révolutions, sont déjà toutes prêtes pour le martyre. Les vieillards, attendris malgré eux, se répètent tout bas les leçons des philosophes, et il se trouve qu'ils les ont oubliées. L'enfant lui-même est attentif à cet évangile où il est dit : *Laissez venir à moi les petits enfants!* Dans un coin du tableau est un homme accroupi, fort indifférent à tout ce qui se dit, à tout ce qui se passe. Que la nouvelle parole soit vraie ou fausse, peu lui importe. Cet homme vous représente la secte des cyniques, de ceux qui ne se donnent même pas la peine d'examiner, qui croient que l'homme ne vit que de pain, et qui ne s'inquiètent pas d'autre chose. Ce tableau de M. Roger est donc, à mon sens, d'une conception très-élevée. Lorsqu'il fut exposé à l'École des Beaux-Arts, plusieurs critiques lui furent adressées. On disait que les fonds

étaient trop sombres, que le ciel était trop gris, que plusieurs détails restaient dans l'ombre, que plusieurs contours étaient trop durs. M. Roger, avec une docilité et une bonne foi bien rares dans ce siècle de grands génies tout faits qui ne doutent de rien, a porté remède à ces légers défauts de son tableau, et le tableau y a beaucoup gagné.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE CHOEUR DES ANGES.

Et les anges chantaient : « Viens à nous, jeune fille !
» Viens voir notre beau ciel où toute chose brille,
» Notre ciel que d'en bas on regarde à genoux,
» Notre ciel, étoilé de splendeurs infinies,
» Où tu vivras parmi nos phalanges bénies.
» Viens à nous! viens à nous! »

— « N'entends-tu rien là-bas, ma mère? »
Dit la malade en écoutant.
— « Ma fille, c'est une chimère. »
— « Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
» Ma mère, c'est la sérénade
» Qui vient redire à la malade
» Une chanson qu'elle aime tant. »

Et les anges chantaient : « Viens à nous, jeune fille!
« Viens, et sois parmi nous le diamant qui brille,
» Ou l'étoile, fleur d'or, dont le monde est jaloux.
» Viens dans notre jardin t'ouvrir, ô belle rose,
» Que l'aube à pleines mains de ses rayons arrose.
» Viens à nous! viens à nous! »

— « N'entends-tu rien, ma mère? Écoute! »
Dit la malade en écoutant.
— « Ma fille, ce n'est rien, sans doute. »
— « Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
» Ma mère, ce sont mes compagnes,
» Qui vont danser dans les campagnes
» Et qui m'invitent en partant. »

Et les anges chantaient : « Viens à nous, jeune fille!
— « Il manque à ma couronne une perle qui brille, —
» Nous a dit le Seigneur, et nous arrivons tous
» Pour t'emporter du monde avec nos ailes blanches,
» Comme un essaim d'oiseaux prend une fleur aux branches.
» Viens à nous! viens à nous! »

— « N'entends-tu rien, mère, en l'espace? »
Dit la malade en écoutant.
— « Ma fille, c'est le vent qui passe. »
— « Non, c'est, ma mère, un chœur chantant.
» Ma mère... c'est... la voix des anges,
» Qui chante... ses... chansons... étranges...
» Et... qui... m'appelle... et qui... m'attend. »

Et les anges chantaient : « Te voici, jeune fille!
« Voici notre beau ciel où toute chose brille,
» Notre ciel que d'en bas on regarde à genoux,
» Notre ciel, étoilé de splendeurs infinies,
» Où tu vivras parmi nos phalanges bénies.
» Sois à nous! sois à nous! »

A. Van Hasselt.

EXPOSITION DE PRODUITS DES BEAUX-ARTS.

SALON D'ANVERS DE 1840.

La commission administrative de la Société Royale pour l'encouragement des Beaux-Arts à Anvers, a l'honneur de rappeler au public et à MM. les artistes en particulier, que, conformément au programme publié, la prochaine exposition nationale des produits des Beaux-Arts s'ouvrira à Anvers, le 1er août prochain.

La société se trouve heureuse de pouvoir annoncer qu'elle a les motifs les plus plausibles de présager que cette exposition surpassera en splendeur et en richesse toutes les expositions précédentes ouvertes sous son patronage.

Les opérations de la société ont rencontré un puissant soutien dans la sympathie du gouvernement et des administrations provinciale et communale. Ces autorités, s'étant convaincues qu'elle ne cesse de tendre efficacement au but de son institution, l'encouragement des Beaux-Arts, l'appuient dans ses efforts, et lui accordent des subsides assez importants pour couvrir une partie notable de ses dépenses. La munificence de nos magistrats communaux, à laquelle la société devait déjà une salle belle et spacieuse, qui a servi aux expositions précédentes, vient encore de construire et de mettre à notre disposition un nouveau salon magnifique, contigu au précédent, et qui présente, pour l'exhibition d'objets d'art, le plus beau local de la Belgique; ce qui donnera à la commission toute facilité pour placer convenablement les objets qui lui seront confiés pour l'exposition.

Ces ressources, jointes à la coopération promise des écoles allemande, anglaise, française et hollandaise, coopération qui ne peut que resserrer les liens si désirables entre les artistes de différents pays, suffiraient à elles seules pour confirmer les espérances que la société a cru pouvoir former avec quelque probabilité de succès.

Mais une coïncidence heureuse vient les corroborer par des motifs puissants. A l'occasion de l'anniversaire bis-séculaire de la mort de Rubens, la ville d'Anvers fera ériger, dans une de ses principales places publiques, une statue en bronze de ce célèbre chef de l'école flamande; et l'inauguration de cette statue, qui se fera avec la plus grande solennité, sera accompagnée de fêtes publiques et brillantes: toutes les branches des Beaux-Arts y prêteront leur concours; et la Société Royale pour l'encouragement des Beaux-Arts s'est imposé la tâche de seconder, par tous les moyens dont elle peut disposer, les efforts de la ville et ceux de la société des sciences, lettres et arts, sous les auspices desquelles les fêtes seront célébrées du 15 au 25 août prochain.

A cet effet, elle a résolu de donner à la prochaine exposition, coïncidant avec cette date, tout l'éclat dont elle est susceptible. Les artistes belges ne manqueront certes pas d'envisager comme un devoir dû au souvenir de leur grand maître, de seconder les efforts de la société spécialement instituée dans leur intérêt. Le concours considérable d'étrangers que la ville d'Anvers réunira à cette époque, et spécialement la présence de tous les artistes et de tous ceux qui prennent à cœur les intérêts des Beaux-Arts, promettent d'ailleurs aux artistes exposants, de nombreuses chances de faire admirer et rechercher les produits de leur talent, indépendamment des acquisitions nombreuses que la société fera au salon, et de celles qui pourront y être faites par le gouvernement, soit pour son propre compte, soit pour celui d'une grande et utile association que le gouvernement a organisée parmi les corps municipaux et les fabriques d'église de toute la Belgique.

A l'occasion de cet anniversaire, l'administration communale d'Anvers a résolu de frapper une médaille commémorative de l'Inauguration de la statue de Rubens; elle se propose d'en distribuer les exemplaires aux principaux artistes et à tous ceux dont le talent viendra jeter quelque éclat sur les fêtes qu'elle organise. Notre société a l'avantage de pouvoir annoncer qu'elle aura à sa disposition une trentaine de ces médailles commémoratives, qu'elle a résolu de distribuer exclusivement entre ceux des *artistes étrangers* dont les ouvrages seront jugés avoir le mieux contribué à la splendeur du Salon.

Nous croyons devoir rappeler encore à cette occasion, que dans la vue de faciliter aux artistes l'envoi de leurs ouvrages, la société a établi quatre dépôts : à Bruges, à l'Académie Royale; à Bruxelles, chez M. Jules Snoeck, rue aux Fleurs, n° 41; à Gand, à l'Académie Royale, et à Liége, chez M. Davreux, secrétaire de la société pour l'encouragement des Beaux-Arts, d'où, à ses frais, elle fera diriger sur Anvers les tableaux destinés à l'exposition : et après la clôture du salon, la société renverra, également à ses frais, les tableaux non vendus à celui de ces quatre dépôts que l'artiste aura désigné dans sa lettre d'avis au secrétaire de la société.

Quant aux ouvrages destinés au concours, ils doivent être adressés directement au concierge de la société, et y être rendus *au plus tard* le 17 juillet 1840 à minuit. La direction invite cependant les auteurs des ouvrages destinés à l'exposition seulement, à vouloir les faire parvenir également avant l'époque susdite, afin qu'ils puissent être placés convenablement et être compris dans la 1re émission du catalogue. Enfin, elle doit prévenir les propriétaires d'objets d'art, qu'aucun ouvrage ne pourra être admis à l'exposition sans le consentement par écrit de son auteur.

Anvers, le 1er mai 1840.

Le président de la Société Royale pour l'encouragement des Beaux-Arts,

GÉRARD LE GRELLE.

Le secrétaire,
JACQ. CUYLITS, fils, avocat.

La Société Royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, à Anvers, a l'honneur de porter à la connaissance de MM. les artistes étrangers à la Belgique, que par décision du 30 mai dernier, M. le ministre des Finances a bien voulu autoriser MM. les directeurs des Douanes des provinces d'Anvers, Bruges, Liége et Mons d'exempter des droits, ainsi que de la visite, les objets d'art qui seront envoyés à la prochaine exposition d'Anvers.

Les colis seront expédiés par passavants à caution et sous plomb sur l'entrepôt d'Anvers, où ils seront mis à la disposition de la société; et, après la clôture du Salon, les ouvrages qui ne seraient point vendus en Belgique, pourront être réexportés de la même manière, libres de tous droits d'entrée et de sortie.

Le secrétaire,
JACQ. CUYLITS, fils, avocat.

Concours et Exposition

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE DESSIN, DE PEINTURE, DE SCULPTURE, D'ARCHITECTURE ET DE GRAVURE DE LA VILLE DE GAND, EN 1841.

PEINTURE.

HISTOIRE.

La direction de l'Académie, dans l'intention d'encourager spécialement les artistes belges qui se destinent à cultiver la peinture historique, a jugé convenable d'élever la valeur de la médaille qu'elle décerne au vainqueur à la somme de *mille francs.*

« Noë, sorti de l'Arche, avec sa femme et ses trois fils, fait, en action de grâces, un acte d'adoration envers Dieu. »

Ces cinq figures sont de rigueur.

Les figures n'excèderont pas la grandeur naturelle, et atteindront au moins la demi-nature.

TABLEAU DE GENRE.

Un magistrat supérieur ou un prélat va visiter un hôpital; à l'entrée, il est reçu par la supérieure, accompagnée d'autres sœurs de charité, desservant le pieux établissement.

Prix : une médaille d'or, de la valeur de *cinq cents francs.*

PAYSAGE.

Site boisé; à droite du spectateur un torrent ou toute autre pièce d'eau; à gauche, sur un plan plus ou moins éloigné, un clocher ou un vieux manoir à tourelles.

Ces conditions sont de rigueur; tous les autres accessoires du paysage sont au choix du peintre.

Prix : une médaille d'or, de la valeur de *quatre cent cinquante francs.*

ARCHITECTURE.

PROJET D'UNE ÉGLISE PAROISSIALE POUR UNE GRANDE VILLE.

Il sera libre aux concurrents d'adopter tel genre d'architecture qu'ils croiront le plus convenable à ces sortes d'édifices, soit le système grec, romain, basilical, byzantin, lombard ou ogival. On fait observer seulement que le plan doit être conçu de manière à satisfaire convenablement à toutes les exigences du culte catholique-romain, avec indication de cinq autels au moins, d'un sanctuaire, chœur avec stalles, banc d'œuvre, table de communion, confessionnaux, chaire à prêcher, jubé, fonds baptismaux, sacristie, trésor, clocher, dépôts et porche.

La superficie du terrain et sa distribution, tant intérieure qu'extérieure du plan, doivent être calculées pour une population de douze mille âmes; par conséquent les concurrents pourront adopter toute forme qu'ils jugeront convenir.

On demande le plan principal sur une échelle de 8 millimètres par mètre.

Une coupe longitudinale et une coupe transversale, ainsi que l'élévation principale et latérale avec indication du clocher sur une échelle de 12 millimètres par mètre.

Prix : une médaille d'or, de la valeur de *cinq cents francs.*

SCULPTURE.

BAS RELIEF.

Philippe, fils de Jacques Van Artevelde, patricien noble de Gand, et plus tard *Ruwaert* de Flandre, est tenu sur les fonds baptismaux, en 1340, par Philippine de Hainaut, épouse d'Édouard III, roi d'Angleterre.

Les figures seront dans la proportion de demi-nature.

Prix : une médaille d'or, de la valeur de *quatre cent cinquante francs.*

DESSIN.

Depuis que la ville de Gand a, la première dans la Belgique en 1792, ouvert et continué à ouvrir des salons d'exposition et des concours, les plâtres classiques de la salle des antiques du musée ont successivement été proposés et épuisés comme sujets; aussi la direction, revenant sur ses pas, a l'intention de recommencer la même série et propose aux anciens élèves et aux élèves actuels de l'Académie le groupe connu sous le nom de *Castor* et *Pollux.*

Prix : une médaille, de la valeur de *cent francs.*

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Tous les tableaux, morceaux de sculpture, dessins, lithographies et plans d'architecture, gravures, ciselures et autres productions des arts du dessin, seront remis, franc de port, avant le 25 juin 1841, au sieur Verplancke, concierge de l'académie, rue Sainte-Marguerite. Le jour de rigueur, surtout pour les pièces des concours, est fixé au 20 juin.

Aucun artiste ne mettra son nom sur les objets envoyés aux concours; mais il y apposera, sur un morceau de papier, une marque quelconque, qu'il aura soin de répéter dans un billet cacheté qui contiendra son nom et l'indication de sa demeure et sera joint à l'envoi.

Il sera libre aux artistes qui remporteront les prix de peinture et d'architecture, de choisir la médaille en or ou d'en recevoir la valeur en numéraire. Outre ce concours, l'Académie royale de Gand ouvrira, le 5 juillet 1841, un salon d'exposition où elle recevra toute espèce de production des arts de dessin, peinture, sculpture, architecture, gravures et autres, faite par des artistes vivants, nationaux et étrangers.

Les artistes devront envoyer leurs productions, au moins quinze jours avant l'ouverture du salon, à M. N. D'Huyvetter, l'un des directeurs et trésorier de l'Académie.

La direction se réserve de n'admettre les tableaux ou autres productions, qu'après avoir examiné si les morceaux ont d'ailleurs quelques mérites, et si la convenance du sujet permet l'admission.

Le jugement sera prononcé le second dimanche qui suivra l'ouverture du salon (18 juillet 1841). Les vainqueurs seront solennellement proclamés et les prix distribués le jour suivant, en présence des autorités constituées et des juges du concours.

Toutes les pièces envoyées, soit pour les concours, soit pour l'exposition, resteront au salon jusqu'à l'époque fixée pour la clôture.

Cette feuille de *la Renaissance* est accompagnée d'un dessin lithographié (*Le Récit*) d'après M. Madou, par M. Stroobant.



lerman lith.

JEAN STEEN ET LE CABARETIER.

TIRÉ DE L'ALBUM DE Mr C. J. VANDEN BERGHEN

L'AUTEL DE MAITRE NILSEN.

LÉGENDE ALLEMANDE.

L'architecte Nilsen, d'Oxford, qui érigea dans cette ville la superbe église et le couvent de Saint-Asaph, s'embarqua, au commencement du dix-septième siècle, sur la Tamise pour Greenwich, où il allait se mettre à bord d'un navire qui devait le conduire à Gènes pour y chercher un autel qui fût digne de figurer dans le temple magnifique qu'il venait de bâtir.

Nilsen était déjà d'un âge assez avancé, et sa femme, l'orgueilleuse Éditha Kilmore, était depuis longtemps morte en lui laissant une fille unique, Marie, que sa beauté avait fait surnommer la rose d'Oxford. Mais, si elle était belle et renommée pour les grâces de sa personne, elle était citée aussi comme un modèle de piété et de douceur. Elle était à la fois l'orgueil et la consolation du vieillard. Aussi l'idée d'emmener sa fille en ce long et périlleux voyage avait, pendant quelque temps, enchaîné l'ardeur de Nilsen, et il avait cherché à l'établir pour la laisser du moins sous la protection d'un mari, le père absent ne pouvant plus veiller sur elle. Mais Marie s'était obstinée à repousser toutes les alliances que le vieillard lui avait proposées. Toute son affection ne s'était concentrée que sur une seule tête, celle de son père; elle ne pouvait se résoudre à se séparer de lui. Elle lui disait chaque matin et chaque soir :

— Partez, mon père, mais laissez-moi partir avec vous.

Elle ne cessait de le supplier par des paroles et par des larmes.

— Mais tu n'y penses pas, mon enfant, lui disait-il. Les périls de la mer sont grands et sans nombre.

— Et seront-ils moins grands et moins nombreux pour vous? lui répliquait-elle.

Enfin le vieil architecte s'était laissé vaincre, et tous deux prirent le chemin de Greenwich, où les attendait le navire destiné pour Gènes.

La navigation fut heureuse et ils abordèrent sans malencontre à cette ville toute bâtie de marbre et dont presque tous les poëtes ont vanté la richesse et la beauté.

Ils y furent à peine arrivés que Nilsen se mit à visiter toutes les églises, à en comparer et à en étudier le style, à recueillir les beautés architectoniques de chacune d'elles pour servir d'éléments à l'ensemble qu'il voulait créer lui-même. Il passa des mois tout entiers à ce travail. Enfin, le dessin de son œuvre étant fait, il lui fallut chercher un sculpteur qui fût capable de l'exécuter, mais qui fût, en même temps, assez jeune et assez inconnu pour que le nom de Nilsen ne courût pas le risque d'être effacé par celui d'un maître célèbre. Ces recherches furent longues, elles furent infructueuses surtout. Nilsen y dépensa plus de temps qu'il n'en avait mis à composer son autel, à en finir tous les détails, et à faire de ces détails un ensemble aussi riche que majestueux. Il frappait à toutes les portes, il fouillait toutes les rues, il sondait tous les recoins de la ville, et il ne trouvait pas l'homme qu'il lui fallait. Gènes, il est vrai, comptait plusieurs sculpteurs du plus grand mérite, mais Nilsen n'en voulait pas. Il eût donné sa vie pour faire de l'église de Saint-Asaph la plus magnifique et la plus accomplie de l'Angleterre; mais il voulait aussi que la gloire de l'œuvre ne revînt qu'à lui seul et que la postérité, en contemplant l'édifice, ne prononçât que le nom de Nilsen.

Les jours se passèrent ainsi, les jours, les semaines, les mois. Et Nilsen n'était pas plus heureux le soir que le matin, pas plus avancé le lendemain que la veille. Il allait désespérer de réussir, quand, un soir, retournant à sa maison, il vit accourir sa fille au-devant de lui.

— Qu'est-ce donc, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Mais tu es resté si longtemps, mon père.

— Pas plus longtemps que les autres jours.

— C'est qu'il y a à la maison un homme qui t'attend avec impatience...

— Et quel est cet homme?

— Je ne sais, mais depuis une heure il est là, et il ne veut pas partir sans t'avoir vu.

Tous deux doublèrent le pas et se hâtèrent de gagner la maison, où Nilsen trouva, en effet, un étranger qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu.

L'inconnu se leva à l'arrivée de Nilsen, fit quelques pas au-devant de lui, et, après l'avoir salué, attendit en silence que le maître de la maison lui demandât l'objet de sa visite.

Il avait l'air misérable et le front déjà sillonné de rides, bien qu'il fût jeune encore. Il était haut de taille, un peu voûté, maigre et pauvrement vêtu. Vous n'eussiez pu le regarder sans vous sentir pris de pitié. Les traits de son visage étaient énergiques et fortement caractérisés, mais portaient si bien l'empreinte de la misère, que, en le voyant, vous n'eussiez pas manqué de dire :

— Cet homme a faim.

Cependant ses yeux brillaient d'une certaine fierté et la forme vigoureuse de ses lèvres trahissait la force d'une âme bien trempée.

Nilsen remarqua tout cela et ne sut d'abord comment s'y prendre pour offrir quelques secours au malheureux jeune homme, car il était fermement convaincu qu'il n'était venu que pour demander une aumône. Toutefois il voulut attendre que l'étranger s'expliquât, et celui-ci attendait que l'architecte le tirât de l'embarras de commencer. Après que ce silence, qui du reste avait quelque chose de profondément solennel, eût duré pendant quelques minutes, Nilsen prit la parole en s'excusant, de la manière la plus courtoise, de l'avoir laissé attendre si longtemps. Puis il lui demanda :

— Oserais-je m'enquérir de l'objet de votre visite?

— Je sais, repartit l'inconnu d'une voix tremblante d'émotion et en regardant le vieillard d'un air presque suppliant; je sais que, depuis plusieurs mois, vous cherchez à Gènes un sculpteur qui pourrait se charger d'exécuter un ouvrage pour vous.

— C'est vrai, répondit Nilsen. Mais savez-vous aussi que je n'ai pu trouver jusqu'à ce jour ce que je cherche depuis si longtemps?

— Oui, signor.

— Pourriez-vous peut-être m'indiquer quelqu'un?

— Oui, signor.

— Je vous serais bien reconnaissant. Nous irons tout de suite le trouver.

Puis, se tournant vers sa fille :

— Marie, donne-moi mon chapeau et ma canne, continua l'architecte.

— Cela n'est pas nécessaire, interrompit le jeune homme,

dont le visage commença à rayonner aussitôt. La personne que vous cherchiez est venue vous trouver. C'est moi.

En disant ces mots, les yeux de l'inconnu jetèrent un éclat incroyable.

Nilsen, fâché de s'être trompé, saisit la main du jeune homme et voulut s'excuser par des paroles que, cependant, il lui fut impossible de prononcer.

Marie, qui n'était pas moins embarrassée, baissa les yeux et saisit l'occasion favorable de s'échapper.

— Où est votre atelier et où demeurez-vous? demanda l'Anglais, qui n'était pas encore entièrement convaincu.

— D'atelier, je n'en ai pas, de demeure non plus, répondit l'inconnu en souriant amèrement. Le jour je travaille où on m'appelle, la nuit je partage la couche d'un pauvre peintre français.

— Quel maître avez-vous eu?

— Le grand Michel-Ange Buonarotti.

Nilsen s'inclina profondément sans songer que cet artiste extraordinaire était mort depuis bien longtemps. Ce ne fut qu'après quelques secondes qu'il s'aperçut de sa méprise. Et, lançant au Génois un regard ironique, il ajouta presque aussitôt :

— Mon ami, vous êtes trop jeune pour vous gausser d'un vieillard comme moi.

— Ce que je viens de vous dire, signor, est cependant la pure vérité, je vous le jure par ma part du paradis. Depuis l'âge de dix ans, et maintenant j'en ai vingt-deux, je n'ai cessé d'étudier les immortels ouvrages de Michel-Ange, et nul autre que lui ne m'a enseigné à manier le ciseau.

— Et quels sont donc les ouvrages que vous avez pu produire de cette manière? reprit Nilsen d'un ton de voix presque sardonique.

— Jusqu'à présent, signor, ils sont en bien petit nombre, mais je me sens le courage et la volonté d'en produire d'autres et de meilleurs.

— Connaissez-vous bien la ville de Gênes?

— Comme on peut la connaître quand on y est né.

— Pourriez-vous me dire à quel maître sont dues les statues de Simon et de Jude que voilà, et qui ne manquent jamais d'attirer mes regards chaque fois que je sors et que je rentre?

— Elles sont de moi, répondit l'inconnu en rougissant presque de timidité.

— Comment, de vous? Quel est donc votre nom?

— Piétro Tadolini.

L'Anglais n'avait jamais ouï prononcer ce nom ; aussi il fut saisi d'une joie extrême en l'entendant proférer par celui-là même qui le portait, et qui venait s'offrir pour exécuter l'autel attendu par l'église de Saint-Asaph. Car ces deux statues qu'il n'eût pas cru payer trop cher en les payant au poids de l'or, ces deux marbres si animés, si pleins de vie et qui laissaient bien loin derrière eux tout ce que l'Angleterre pouvait montrer de plus beau, ces ouvrages magnifiques devant lesquels il était chaque jour tenté de se laisser tomber à genoux, étaient l'œuvre de ce jeune homme inconnu et vêtu de misère, qui venait lui offrir son bras et son talent. Nilsen était hors de lui-même.

Cependant, l'heure du souper étant venue, Nilsen invita Piétro à partager son modeste repas. Marie les servit, et ses yeux brillaient d'une joie que son père ne lui avait pas encore vue. Pourtant il ne chercha point à s'en expliquer le motif. S'il avait lu dans le cœur de sa fille, il eût découvert sans doute un secret dont il eût été étonné et fier tout à la fois, car Marie connaissait depuis longtemps Piétro Tadolini. Chaque fois qu'elle mettait la tête à la fenêtre, elle était sûre de rencontrer dans la rue les yeux du jeune inconnu. Chaque fois qu'elle allait à l'église ou sortait avec son père pour admirer les glorieux édifices de la ville, elle était sûre qu'un pas la suivait, le pas de Piétro.

Ce jour-là il était venu, sachant peut-être que Nilsen était absent, et avait discrètement demandé à parler à l'architecte, puis à pouvoir attendre jusqu'à ce qu'il rentrât, disant qu'il désirait être admis au service du vieillard, et qu'il eût volontiers payé ce bonheur de la moitié de sa vie. Marie, toute troublée, ne lui avait pas dit de partir, ni de rester. Heureusement, par la fenêtre entr'ouverte elle vit revenir son père et courut au-devant de lui pour lui dire qu'un inconnu l'attendait avec impatience à la maison et voulait lui parler.

C'est ainsi que le jeune Tadolini devint le compagnon de travail de Nilsen. L'Anglais lui montra ses plans que le sculpteur promit d'exécuter après y avoir proposé plusieurs légers changements qui furent une nouvelle preuve de son génie. Les deux artistes examinèrent et choisirent les plus beaux blocs de marbre de Carrare, car les moines de Saint-Asaph avaient pourvu Nilsen de sommes considérables. L'architecte avait loué un grand atelier où Piétro s'enferma et se mit à l'œuvre avec tant d'assiduité, qu'il prenait à peine le temps nécessaire à son sommeil la nuit. Mais il en était amplement dédommagé le jour par la présence de Marie, qui venait souvent avec son père passer des heures entières à le voir travailler.

Au bout de trois années l'œuvre était achevée, grande, magnifique, sublime. L'autel était digne de l'église de Saint-Asaph. Il était orné de dix-huit statues en marbre et de quatre bas-reliefs, qui pouvaient être comparés aux plus beaux que l'antiquité eût laissés.

Le 15 août 1628, au jour anniversaire de la fille de Nilsen, Tadolini invita son patron et Marie à venir voir son ouvrage; et l'autel découvert, tous deux tombèrent à genoux.

— Ah! voilà ma pensée, s'écria l'architecte.

Et en versant des larmes de joie, il embrassa le jeune homme.

Le soir même, on célébra les fiançailles de Piétro et de Marie. Et trois jours après, les marbres furent chargés soigneusement dans un navire où les trois amis s'embarquèrent pour l'Angleterre. Les noces devaient avoir lieu à Oxford le jour où l'autel y serait inauguré.

Le voyage fut d'abord heureux et calme. Déjà le navire se trouvait en vue des côtes d'Angleterre, que les matelots saluèrent par un long cri d'allégresse, quand tout à coup, à la suite d'une petite pluie, le vent tourna du sud-ouest au nord-ouest et qu'une tempête horrible s'éleva. On lutta vainement avec l'ouragan, dont la violence devint telle, qu'au bout de peu d'heures, la manœuvre devint entièrement inutile. Les mâts étaient brisés et les agrès rompus.

— Il faut alléger le bâtiment; c'est le seul moyen de salut qui nous reste, dit le capitaine.

On décida unanimement qu'il fallait jeter l'autel dans la mer.

Piétro, que le bruit de la tempête et le craquement du

navire avaient tiré de son sommeil, s'élança vers le tillac en entendant qu'on se disposait à jeter son œuvre par-dessus le bord.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria-t-il.

La mer était horrible à voir. Le ciel était noir comme dans la nuit la plus épaisse, et des éclairs le sillonnaient en tout sens. Des vagues furieuses et hautes comme des maisons roulaient avec un mugissement effroyable autour du bâtiment, qu'ils plongeaient tantôt dans un abîme et élévaient tantôt sur leurs crêtes écumantes. Le vieux Nilsen avait disparu, entraîné par une vague qui déferlait sur le pont, et Marie était tombée à genoux en s'accrochant des deux bras à un reste de manœuvre.

Tel était le spectacle qui s'offrit aux yeux de Tadolini au moment où il se précipita vers le tillac. Il resta un moment immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre. Son premier mouvement l'entraîna vers Marie, que ses forces abandonnaient déjà. Mais, au même instant, il vit qu'on se disposait à lancer à l'eau la première caisse, celle qui contenait son chef-d'œuvre. Qui pourrait dépeindre les sentiments qui émurent le cœur de l'artiste? La colère et le désespoir s'emparèrent de lui. Son œuvre, sa gloire, son orgueil, sa vie, étaient là, dans cette caisse, et tout cela allait périr dans les vagues.

Transporté de fureur, l'œil rouge comme celui d'une louve à laquelle on prend ses petits, il se jeta sur la caisse et saisit le cable qu'on y avait attaché pour la descendre dans les flots. Arracher des mains d'un de ses voisins une hache et couper le câble, ce fut l'affaire d'un moment.

Les matelots, étourdis un instant par la rage de l'Italien, le cernèrent aussitôt pour s'emparer de lui. Mais, debout sur son marbre et tournant la hache autour de lui, il en renversa trois à ses pieds.

— Malheureux! s'écria le capitaine, tu veux donc que nous périssions tous?

Mais lui ne cessait de défendre son ouvrage avec une rage effrénée.

Au même instant un choc épouvantable ébranla le navire. Ce choc fut suivi d'un mugissement sourd et prolongé.

— Nous avons touché, exclama le pilote. Aux pompes! aux pompes!

— C'est inutile, fit le charpentier. Toute la cale est ouverte, il ne nous reste qu'à recommander notre âme à Dieu.

Et il fit le signe de la croix.

Peu de minutes après, le navire s'entr'ouvrit et s'abîma dans les flots.

La mer se calma presque aussitôt, comme si elle eût été satisfaite de son ouvrage.

Quand le matin arriva, le soleil brillait de tout son éclat. Le vent était tombé, les flots étaient aplanis comme un miroir. Mais les habitants de Calais virent les débris d'un bâtiment échoué sur les sables de leur côte. Deux chaloupes furent aussitôt envoyées en mer pour chercher à recueillir les naufragés, qui pouvaient s'y trouver dispersés sur quelque reste de mât ou de planche. Mais elles ne trouvèrent rien, si ce n'est cinq cadavres, dont l'un était celui d'une femme. Deux matelots jetés sur le rivage donnaient encore quelque signe de vie. On les tint, selon l'usage d'alors, les deux jambes en l'air. L'un en mourut. L'autre revint à la vie et raconta tous les détails de cet horrible naufrage.

Alors on se mit en devoir de relever la carcasse du navire et de sauver la cargaison qu'il contenait. Après de laborieuses recherches et un travail inouï, on parvint à en retirer les caisses qui contenaient les fragments de l'œuvre de Tadolini. Le roi Louis XIII rendit une ordonnance par laquelle il donnait l'autel avec les statues et les autres ouvrages en marbre et en porphyre à l'église Notre-Dame à Calais. L'architecte de la ville songea alors à le dresser; mais il ne put trouver la disposition ni l'emploi de tous les détails. Il faisait et défaisait tous les jours l'ensemble qu'il avait rêvé le matin. Il y pensait la nuit, il y pensait le jour, sans réussir à recomposer la pensée de maître Nilsen. Il désespérait de la retrouver, quand une nuit, ne pouvant dormir, obsédé qu'il était de cet impossible travail, il entra dans l'église de Notre-Dame. A peine y eut-il mis le pied, qu'il aperçut un homme long, maigre, jeune encore, ses longs cheveux noirs flottants sur ses épaules, et le visage déjà sillonné de rides, marcher vers l'autel. Une clarté pâle et indécise illuminait le chœur. Et, à cette lumière mystérieuse, la figure fantastique se mit à disposer sur le sol l'autel ainsi que maître Nilsen l'avait conçu. Quand tout fut arrangé à sa place, le fantôme s'approcha de l'architecte et lui dit :

— Voilà l'autel de Piétro Tadolini.

Et il disparut au même instant.

Le témoin de cette scène inexplicable se crut l'objet d'un rêve ou d'une hallucination et se frotta les yeux, ne pouvant comprendre cette apparition. Mais l'autel était là devant lui, disposé dans l'ensemble le plus harmonieux et le plus riche.

Il rentra dans sa maison tout défait et tremblant comme un homme pris de la fièvre.

Le lendemain, il retrouva, à son grand étonnement, tous les marbres pêle-mêle, comme les ouvriers les avaient laissés la veille en quittant leur ouvrage. Mais il avait tout l'autel dans sa tête. Il plaça d'abord la base, puis les piédestaux, puis les statues, le tabernacle, les bas-reliefs, les colonnes, les chapiteaux, la frise. Il travailla la journée tout entière. A onze heures de la nuit tout se trouvait à sa place, à l'exception d'une statue du Sauveur qui devait couronner l'œuvre, mais qui était trop haute pour la voûte de l'église.

— Comment placerez-vous cette statue, maître? lui demandèrent ses compagnons.

Il allait répondre :

— En vérité, je ne sais comment faire.

Mais tout à coup une voix semblable à celle qui, dans la nuit précédente, lui avait dit le nom de Piétro Tadolini, lui murmura tout bas à l'oreille :

— Essaie.

Il tressaillit aussitôt avec une expression de terreur qui n'échappa point à ses compagnons.

— Qu'avez-vous donc, maître? lui demandèrent-ils.

— Rien, répliqua l'architecte en s'essuyant le front couvert de grosses gouttes de sueur.

Et il ordonna qu'on dressât la statue.

Les maçons se mirent à sourire, disant :

— Mais y pensez-vous? Cela n'ira pas.

— Faites toujours, répondit-il.

Et ils se mirent en devoir de suivre ses ordres. La statue monta lentement en l'air. Quand elle eut atteint le haut de la frise, le plafond commença à céder comme de lui-même, et monta comme si une main invisible l'eût poussé.

Les ouvriers, frappés d'épouvante, faillirent lâcher les câbles qui la soutenaient. Heureusement elle se posa intacte au-dessus de l'autel.

L'œuvre était accomplie. Mais l'architecte en avait reçu le coup de mort. Il s'éteignit peu de jours après.

Les voyageurs qui visitent la ville de Calais, ne manquent jamais d'aller admirer, dans l'église de Notre-Dame, le chef-d'œuvre de Nilsen et de Piétro Tadolini, dont le pieux marguillier leur raconte toujours l'histoire avec celle du pauvre architecte, frappé de mort en élevant l'autel créé par eux.

SALON DE PARIS. - 1840.

SIXIÈME ARTICLE.

— L'*Apothéose de la princesse Marie,* par M. Coutel, est une de ces œuvres que la critique respecte par respect pour la pensée qui les a dictées. Cette belle et jeune princesse, d'un si grand cœur, d'un talent si rare, si modeste dans sa vertu et dans son génie, mérite en effet tous les hommages que peuvent décerner l'éloquence, la poésie et les beaux-arts. La France entière a porté ce grand deuil, et depuis longtemps on croyait que c'était une chose impossible qu'un enfant de roi fût pleuré d'une façon aussi universelle. Mais, encore une fois, pourquoi donc, puisque l'on recevait l'Apothéose de M. Coutel, puisqu'on permettait à un peintre de nous montrer cette désolation des beaux-arts et de la France, pourquoi donc le Louvre a-t-il été fermé à l'*Apothéose de la princesse Marie,* par M. Guichard?

— Je ne crois pas que jamais homme se soit trompé plus complètement et d'une façon plus malheureuse que M. Clément Boulanger. Certes, ce n'est pas le zèle et le travail qui lui manquent, c'est la méditation et l'étude. Encouragé par des succès où il y avait peut-être autant de hasard que de talent, M. Clément Boulanger s'est abandonné au hasard : advienne ce que pourra et sauve qui peut! Qu'est-ce, je vous prie, que sa *Sainte Geneviève?* Elle garde d'affreux moutons dans d'affreuses prairies, que vous ne prendriez jamais pour les prairies de Nanterre, trois ou quatre siècles avant que le chemin de fer eût jeté sur ces beaux lieux sa poussière et sa fumée. Geneviève a plutôt l'air de garder des pourceaux que de garder des moutons. Ses pieds sont nus et assez mal dessinés. Elle lit dans un grand livre, qui dans ce temps-là devait représenter la valeur de deux ou trois troupeaux. Ses jambes sont écartées l'une de l'autre de la façon la plus désagréable. Derrière elle passent deux vieillards qu'on nous donne pour saint Germain et pour saint Loup, et qui ressemblent, à s'y méprendre, aux deux vieillards licencieux et amoureux de la chaste Suzanne. Le ton général du tableau est terne, triste; il manque d'inspiration, de naïveté, de poésie. Quel grand dommage qu'un homme puisse s'abandonner lui-même à ce point-là!

— Mlle Meloé Lafon, jeune et belle personne qui est laborieuse comme un homme de quarante ans, s'est mise cette année à représenter, dans une grande toile, le *Magnificat.* Marie, mère de Dieu, est reçue par sainte Elisabeth, et ces deux saintes femmes, étonnées de leur bonheur, célèbrent les bienfaits du Très-Haut.

— La *Marie-Madeleine* de M. Mottez, les *Croisés* de M. Renoux, ne sont pas des œuvres sans mérite. J'aime beaucoup la pose, le calme, la tête, les mains, le grand chien du *Martin Luther* de M. Lécurieux. A celui-là aussi on a refusé l'*Apothéose de la princesse Marie,* un tableau plein de pitié et de douceur.

— Chaque année nous nous sentons pris de la même pitié et du même intérêt à la vue de ce malheureux peintre né sans bras et qui tient sa palette d'un pied si ferme. Hélas! que d'efforts, que de patience! quelle difficulté péniblement surmontée! Par quelle suite d'idées ce malheureux est-il arrivé à choisir justement pour son art favori ce terrible labeur du peintre, qui demande une main si rapide? Admirons comme il convient tant de patience et tant d'efforts, rendons justice à l'héroïsme de M. Ducornet. Autrefois il se contentait de faire des portraits forts ressemblants; aujourd'hui, plus ambitieux, il aborde le tableau d'histoire. Paix sur la terre et dans le ciel aux hommes de bonne volonté!

— M. Schopin, qui est arrivé de Rome en donnant tant d'espérance, et qui a raison de ne pas renoncer à ce vaste espoir, a composé un très-agréable tableau : *Jacob demande Rachel à Laban.* Mais Laban, au lieu de donner Rachel à Jacob, lui donne *Lia aux yeux chassieux,* dit la Genèse. Or, la Lia de M. Schopin a deux très-beaux yeux, nets et limpides et de la plus belle eau. Dans un coin du tableau la fière Rachel manifeste sa joie et son orgueil. Jacob n'a pas même un regard pour Lia, il est tout entier à Rachel. Le vieux père Laban, n'en déplaise à M. Schopin, ressemble fort à un usurier qui a fait une bonne affaire. Il a l'air de dire : Me voilà débarrassé de mes deux filles! Pour une scène biblique, cela manque, sans contredit, de naïveté et d'innocence, mais cela ne manque ni de grâce ni d'esprit; et c'est une fort jolie chose que la foule regarde avec grand plaisir.

Vous, cependant, arrivez là et contemplez le charmant tableau de M. Emile Signol, la *Femme Adultère.* N'est-il pas vrai que cette femme est charmante? Comme elle est bien prosternée aux pieds du Sauveur des hommes! Elle cache sa tête mignonne dans ses mains si belles; ses longs cheveux blonds sont en désordre. De cette jeune femme ainsi humiliée, vous ne pouvez voir que le cou, le bras, les épaules. Certes il a fallu un grand sentiment de la beauté et de la jeunesse pour que le peintre pût se passer de la tête de cette femme. Aussi ne voit-on qu'elle dans ce tableau. Sur le devant de la scène, le Christ semble se retourner vers nous et nous dire : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre!* Non, par le ciel, nous n'irons pas lapider cette belle créature, et nous serons aussi indulgent que Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Et maintenant, grâce au ciel, nous voilà délivré des grands tableaux. C'est à présent le tour des tableaux de genre, des portraits et des paysages, des marines de Gudin, d'Isabey et de Ch. Morel Fatio, qui en a fait une très-belle, le *Vengeur.* Nous voilà tirés d'un grand ennui.

Dans cette longue liste des ouvrages refusés au Salon, ajoutez, s'il vous plaît, deux grands tableaux de M. Delaval, un homme de talent qui expose avec succès depuis dix ans; et, qui le croirait? deux gravures de Calamatta : le portrait de M. de Lamennais et un petit saint Jean du palais Pitti. Qu'on ait fermé le Louvre à M. de Lamennais, cela se comprend : le jury se compose de conservateurs, et ils ont voulu punir cruellement le fougueux auteur des *Paroles d'un Croyant;* mais cette gravure d'un tableau du palais Pitti, comment expliquer qu'on l'ait refusée? Eh, mon Dieu! ils ont bien refusé, l'an passé, une gravure d'après M. Ingres, de ce même Calamatta!

Nous voici maintenant dans les tableaux de genre; votre fatigue sera moins grande et aussi la nôtre. Le *genre,* c'est tout ce qu'on veut, c'est tout ce qu'on peut; c'est comme qui dirait la poésie fugitive de la peinture. Nos peintres les plus illustres ne dédaignent pas ces toiles portatives et populaires. La *Françoise de Rimini* de M. Ingres, *l'Assassinat du duc de Guise* de M. Paul Delaroche, sont des tableaux de genre; et véritablement, pour arriver à l'émotion, à l'intérêt, à la couleur, il n'est pas besoin de faire des héros plus grands que nature. Il y a autant de drame dans une élégie d'André Chénier que dans un chant tout entier de l'*Énéide.*

— M. Victor Schnetz, n'a pas été heureux cette année. L'Italie, qui lui avait profité si fort, semble l'avoir abandonné au beau milieu du chemin. Ce vieux moine qui enseigne le *Pater noster* à de jeunes pâtres, ressemble tout à fait à un donneur d'eau bénite, tant il manque d'inspiration et de naïveté; les petits pâtres écoutent peu ce qu'on leur enseigne si mal; le paysage, que le peintre nous indique comme une copie des environs de Pise, est un paysage sans grandeur, sans austérité. M. Schnetz ne s'est pas souvenu de tout cela.

— En revanche, M. Leleux est d'une vérité sans égale. Ses *Bûcherons bas-bretons et ses jeunes basses-brettes* font plaisir, tant cela est inélégant, simple et net. M. Leleux ne flatte guère ses personnages; tels il les voit, tels il les fait : de grands pieds dans de grands sabots; des membres nerveux dans des vestes trouées, de belles figures hâlées par le soleil, une fatigue robuste, une grande soif, un pay-

sage séché et pelé; il est impossible de mieux comprendre et de mieux voir la Basse-Bretagne. Dans ce genre de vérité, il faut remarquer un *Paysan et deux Petites Filles,* de M. Cals, simples et honnêtes enfants de l'Auvergne, d'une naïveté charmante; et surtout l'*Intérieur d'une cabane de Pêcheurs,* de Wickenberg; celui-là est un grand maître dans l'art d'être simple et vrai; il y a dans ses compositions une tristesse profonde et bien sentie; il aime la Hollande, mais il la voit toujours, non pas comme tant de peintres hollandais, dans la joie des cabarets ou des kermesses, dans la fumée du tabac et dans l'ivresse de la bière; il la voit sous son côté sérieux et calme. De pareils artistes, qui ne flattent rien, pas même la nature, sont bien rares, bien difficiles à rencontrer.

— Voici, au contraire, la troupe éclatante, chatoyante, étincelante des coloristes; M. Diaz est à leur tête. Celui-là ne doute de rien; il compose au hasard toutes choses, sans jamais s'inquiéter du résultat. Laissez-le faire, et sur la première toile venue, et avec une rapidité effrayante, il va grouper une foule de jeunes gens et de jeunes femmes nonchalamment assises sur le gazon, à l'ombre éclairée de toute sorte d'arbres et de fleurs. Nous ne croyons pas qu'il y ait au monde un improvisateur plus hardi et plus facile; il a apporté, en venant au monde, un grand sentiment de la couleur. Ses femmes sont belles, grandes, fluettes, mignonnes, échevelées, il indique à peine toutes ces beautés éparses, mais cependant il en montre assez pour qu'on devine tout le reste. *Les femmes d'Alger* rappellent, si on peut le dire, les femmes de Decamps lui-même. Quant à son grand tableau représentant *les Nymphes* de Calypso, ceci est une tentative des plus incroyables. Depuis le chameau de M. Decamps, intitulé *Joseph vendu par ses frères,* on ne s'était pas moqué davantage de cet honnête Livret du Musée.

Évidemment, dans ce tableau qui dépasse ses dimensions ordinaires, M. Diaz a été préoccupé par le souvenir du Décaméron de M. Winterhalter; c'est un malheur pour M. Diaz. Pour qu'il arrive à toute sa destinée, il faut qu'il ne se préoccupe de personne.

— Dans les coloristes à tout prix, il faut placer M. Cottrau; lui aussi il a bien de la grâce et bien de la facilité. Il a exposé un certain tableau intitulé *l'Evasion,* où il a trouvé moyen de déployer toutes les coquetteries de son pinceau. La scène se passe dans un cachot très-sombre. Sous ces voûtes formidables, le geôlier s'est endormi; mais le captif est loin de dormir, il attend sa délivrance. La délivrance arrive sous la figure d'une jeune et jolie fille parée avec beaucoup d'élégance; elle tient caché sous son tablier de soie verte un flambeau allumé. Ainsi voilée, la lumière projette sa douce clarté sur le visage de la jeune fille et du vieillard. Ceci est d'un effet extraordinaire si l'on veut, mais tout nouveau. — M. Célestin Nanteuil, qui est tout à fait de cette école d'heureux et ingénieux inventeurs, a intitulé son petit tableau *l'Ermitage.* L'ermite n'est rien moins qu'un beau petit jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui, par une belle matinée du mois de juin, respire le frais à sa fenêtre. Sa jolie tête est encadrée dans les fleurs grimpantes du balcon. En même temps arrive, aussi épanouie que ses roses, la jolie compagne de notre ermite; elle est allée dans le jardin pour cueillir ces fleurs dont son chapeau est rempli. L'ermite fume de très-bon tabac dans une longue pipe orientale, ce qui ne l'empêche pas de jeter un regard de complaisance sur la belle fille au chapeau fleuri. — M. Dauzats, qui revient de l'Afrique, où il a accompagné Son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans, a copié l'intérieur de *la Tente du kaïd Aly,* dans la province de Constantine. Le kaïd Ali et le scheik de la Medjiana occupent le fond de la tente. Cette tente est peu profonde et mal éclairée. En résumé, ceci peut être un tableau fort vrai; mais à de pareilles vérités les grandes imaginations de Decamps font grand tort. Nous préférons, et de beaucoup, comme souvenir de son voyage, le tableau de M. Dauzats représentant le *Paysage des Portes de Fer.*

— Les trois tableaux de M. Eugène Giraud attirent grandement l'attention du public, et à des titres bien différents. Celui que vous voyez tout d'abord, et que vous saluez d'un sourire, c'est le *Coricolo.* Le coricolo est comme qui dirait un *Coucou italien,* véritable cheval de coucou, harnais à l'avenant, voiture aussi disloquée que celles qui nous menaient à Saint-Cloud dans nos beaux jours, mais découvert. C'est pourtant sur ces chars de triomphe, si chargés d'amour et de poésie, que s'exécutent les plus doux pèlerinages de l'Italie.

Le second tableau de M. Giraud, les *Enfants du Guide,* est une œuvre plus sérieuse et peut-être moins réussie que le *Coricolo.* Les deux enfants sont pourtant des plus jolis, le chien est d'une belle race. Quant à ses *Paysans de la Cervara,* j'ai bien peur, malgré leur costume et leur tête pittoresques, que ce ne soient là des paysans du quartier de la Chaussée-d'Antin; car moi, qui ne suis pas allé dans la Cervara, il me semble bien que j'ai vu ces paysans quelque part. — A propos d'enfants et de chien, vous avez vu le *Chien malade* de M. Grenier? Voilà un joli petit tableau de genre! — M. Bellangé représente la *Bataille de Hondschoote,* un des hauts faits du général Jourdan. A proprement dire, ce n'est pas une bataille, c'est une guerre de tirailleurs : Anglais, Hanovriens, Français, se tuent à qui mieux mieux. Par une manœuvre habile, et qui vous repose de ces sanglantes exécutions, le peintre a conservé au paysage tous ses détails pittoresques; en un mot, c'est une bataille qui se comprend à la première vue, ce qui est rare en fait de bataille. — M. Beaume a livré, après le maréchal Soult, la *Bataille de Toulouse.* La bataille de M. Beaume est toute remplie de cette attention sur lui-même qui ne l'abandonne jamais. C'est un homme laborieux, plein de conscience, qui ne livre rien au hasard. Son tableau de bataille est accompagné de quatre petits tableaux, parmi lesquels vous remarquerez le *Pardon :* une jeune fille qui a quitté la maison paternelle, vous savez pourquoi, est ramenée à son vieux père par le curé du village. La Madeleine repentante se précipite aux pieds du vieillard, qui se trouve mal. — M. Hippolyte Lecomte n'a pas livré bataille précisément, mais il s'empare sans coup férir *de la ville de Villefranche, dans le comté de Nice,* et l'instant d'après *il enlève Coron* à Ibrahim-Pacha. Ce sont deux tableaux pour Versailles, et, à ce sujet, vous remarquerez qu'une fois Versailles institué, les tableaux destinés à compléter cette histoire de la France guerrière et politique ont toujours été en s'améliorant. — M. Philippoteaux, moins favorisé que M. Beaume, a livré deux batailles pour son propre compte. Il nous a montré le *Chevalier Bayard défendant tout seul le pont de Garigliano* contre deux cents Espagnols. Ce sont là de ces actions héroïques qu'il faudrait réserver à l'histoire et au récit, et qui deviennent impossibles quand le peintre les veut reproduire. C'est surtout à la peinture qu'on peut appliquer cet axiome vulgaire, et par conséquent si juste, que : qui veut trop prouver ne prouve rien. Nous préférons et de beaucoup, à ce tableau, le tableau du même auteur : *Louis XV visitant le champ de bataille de Fontenoy.* La pensée est juste et naturelle; il est bon que les princes voient par eux-mêmes les maux de la guerre, et qu'ils sachent ce que vaut la gloire des armes, en prêtant l'oreille au râle immense des champs de bataille. Il me semble cependant que le peintre a représenté le roi Louis XV beaucoup plus jeune qu'il n'était à la bataille de Fontenoy. — *La Mort du général Damrémont,* par M. de Lansac, vous représente une suite de portraits qui tiendront leur place au Musée de Versailles : M. le duc de Nemours, M. le général Boyer, M. le colonel de Chabannes, le comte Vallée. On désirerait peut-être plus d'émotion dans une pareille scène. Cela manque de vie, de mouvement, et par conséquent d'intérêt.

— Un très-joli tableau, c'est l'*Enfance de Duguesclin,* par M. Tony Johannot. L'enfant, à peine vêtu d'une veste ronde, les cheveux en désordre, et qu'on prendrait tout au plus pour un des jeunes gars du fermier, vient de faire son tapage accoutumé, lorsque tout à coup il s'arrête, sinon avec crainte, du moins avec respect, sous le doigt sévère et prophétique d'une vieille religieuse qui regarde attentivement cette figure déjà mâle et ferme. Ce petit drame est très-bien composé. Chaque personnage est bien attentif à la révélation de la vieille femme. L'enfant pense déjà à réaliser ces grandes prédictions. Cela est traité sérieusement. Deux jeunes et jolies femmes à leur fenêtre, une *bataille de Fontenay en Auxerrois* (25 juin 841), et une petite scène tirée des romans de Walter Scott, qui ont été si longtemps le domaine privé des deux frères, domaine que personne ne leur a enlevé, complètent cette exposition remarquable de M. Tony Johannot.

— Des toiles moins importantes, mais qui ont cependant leur mérite : c'est le *Bourgeois inopportun* de M. Benjamin. C'est l'*Escarpolette* de M. Monvoisin : — C'est la *Récolte des figues,* de M. Guet. — C'est le *Fermier dévoué* de M. Latil, qui a renoncé cette année aux grands tableaux, et qui n'a pas eu tort. — Ce sont les *Lavandières* de Mlle Henry. — C'est la *Prômenade à l'Eglise,* de M. Schle-

singer. Dans un autre tableau, M. Schlesinger vous représente les *Séductions de la vie*. Il a traduit de son mieux cette parole de Luther, qui est digne de Désaugiers à vingt ans : Aimer le vin, les femmes et le chant, c'est la sagesse de la vie. — Vous avez aussi dans ce genre de tableaux faciles : le *Congrès des chats*, de M. Louis Leroy. — Le *Rendez-vous de chasse*, de M. Demay. — La *Naissance de l'enfant*, par M. Goyet père, qui choisit heureusement ses sujets. — *Deux petites Esquisses* de M. Baron. Sa Villa dans le pays latin est une chose bien indiquée. — Les deux jeunes filles de M. Lestang-Parade sont des plus jolies, et cette fois nous n'avons rien à redire à cette carnation printanière. — La *Tour de Nesle*, par M. Debacq. Dans cette composition, qui sent le mélodrame d'une lieue, M. Debacq, qui est un homme de talent, témoin, cette année, son *Congrès à Ptolémaïs*, pour la maison du roi, s'est beaucoup trop préoccupé du mélodrame de M. Alexandre Dumas.

— Voici, du reste, des tableaux plus sérieux : le *Duc de Glocester*, par M. Gosse; la reine Élisabeth dit adieu à ses deux enfants, qu'elle ne doit plus revoir. — *Louis VII prenant l'Oriflamme à Saint-Denis*, par M. Mauzaisse. Le roi n'est guère dans la position d'un homme qui marche à la bataille; il est à genoux devant l'évêque. — *Les Funérailles de Henri IV*, par M. Eugène Huot. — M. Renoux, dans une toile d'une assez grande dimension, a représenté *Geoffroy de Villehardouin dans l'église de Saint-Marc*. Le Conseil des Dix est réuni, présidé par le doge Henri Dandolo. Geoffroy de Villehardouin demande, au nom des croisés chrétiens, l'assistance de Venise et les vaisseaux de la république. Tout le peuple s'écrie : *Nous l'octroyons! nous l'octroyons!* Il y a bien du mouvement dans ce tableau de M. Renoux. — Pourquoi donc M. Jules Maison va-t-il chercher ses sujets de drame dans l'enfer du Dante? Certes, ce qui est presque impossible à M. Eugène Delacroix doit être tout à fait impossible à M. Jules Maison. — M. Revel a été plus sage que M. Maison; il a lu avec soin l'*Homme sensible* de Mackensie; il a emprunté au romancier sont *Mendiant et son Chien*. — M. Chocarne, qui a eu l'honneur d'être refusé trois fois, a représenté, avec beaucoup de facilité et de grâce, une *Jeune Fille du canton d'Argovie*. — Le petit tableau de M. Steuben fils est plein de grâce. Le *Jeune Rubens* a quitté l'Italie pour fermer les yeux à sa mère malade; mais, quand il va pour toucher le seuil de la maison paternelle, une jeune fille l'arrête en pleurant : sa mère est morte! C'est une composition touchante sans être larmoyante. La tête du jeune homme est belle, la jeune fille est fort jolie malgré ses larmes. Ce premier tableau est d'un bon augure pour l'avenir.

— Un tableau des plus remarquables, c'est *Eustache Lesueur*, par Mlle Élise Journet. Lesueur, déjà vieux à trente-six ans, s'est retiré à la Chartreuse de Paris. Sa femme est morte, il est seul sur la terre, sans un ami, sans un enfant; il n'a pas eu le courage de supporter les clameurs de l'envie; il a renoncé à ce grand art qui faisait sa gloire et sa force, et maintenant il ne songe plus qu'à mourir. Lesueur est assis dans un fauteuil, et il tourne le dos à la *Sainte Scholastique*, son chef-d'œuvre, qu'il a oublié de regarder; à ses côtés se tient un frère chartreux d'une douce et calme figure; mais, à coup sûr, le bon frère ne comprend pas les tortures de cette âme en peine. Tous les détails de cette longue et douloureuse agonie sont rendus avec une naïveté touchante.

Nous en dirons presque autant, mais dans un autre genre, de *la Meute* de M. Jadin.

Le nom de M. Ary Scheffer nous rappelle un très-joli tableau de son frère Henry : *Une Scène d'Intérieur*. Un jeune ministre protestant, sa femme et son enfant, sont assis dans l'intérieur de la maison; autour d'eux tout fait silence. La femme, qui est belle, lit tout haut dans un livre; l'enfant écoute religieusement sa mère; le père les regarde l'un et l'autre, le coude appuyé sur sa Bible; rien de recherché, pas un contraste, l'idéal est absent de cette scène de famille; et pourtant telle est la grâce et la beauté de ces visages, ces mains sont si bien modelées, il y a tant de naturel dans ces attitudes, que vous vous sentez saisi d'un intérêt tout-puissant; vous croiriez lire quelques pages bien simples du *ministre de Wakefield*.

— Plus nous écrivons et plus les noms nous viennent, car notre projet c'est de n'oublier personne. Nous savons combien nous parlons d'un art difficile et rempli d'obstacles. Ainsi à peine pouvons-nous indiquer : *Une Petite-Fille d'Eve*, par M. Bourdet, composition gracieuse et facile; — un petit tableau de M. Cibot, *Lucie Asthon et lord Ravenswood*, composé avec beaucoup d'esprit et d'invention; — *Des Chevaux* de M. Alfred Dedreux, et surtout *la Fuite*, dont l'*Artiste* a donné le dessin. — *Le Premier Secret*, de M. Dedreux Dorcy; — *la Jeune Paysanne bretonne* de M. Jules de Haussy, mérite aussi qu'on les regarde et qu'on les loue. — Le prédicateur de M. Auguste Flandrin a le plus grand tort de s'appeler *Savonarole*. Otez ce nom-là, et il vous restera encore une belle chapelle, une assistance attentive et recueillie, composée, pour la plupart, de belles dames comme vous en avez vu dans les contes de Boccace, en un mot, un tableau exécuté avec le plus grand soin.

Nous avons gardé, pour achever ce chapitre sur les tableaux de genre proprement dits, les trois hommes qui traitent le genre avec le plus de popularité et de succès : M. Pigal, M. Destouches et M. Duval-Le-Camus. M. Pigal, n'a exposé qu'un seul tableau, une *Scène de Chasse*, de la gaieté la plus bouffonne. Au contraire, M. Destouches, vous le savez, ne rit que du bout des lèvres; il est à M. Pigal ce que M. de Balzac est à M. Paul de Kock. L'un de ses tableaux est intitulé la *Remontrance*. Une vieille grand'mère, encore verte et vive, est en train de faire un sermon à sa jolie petite-fille : « Comment, mademoiselle, il est encore venu ce matin? vous recevrez toujours ce drôle-là! N'avez-vous pas de honte? un gueux qui n'a pas le sou! Ah! ah! j'y mettrai bon ordre. » Ainsi parle la vieille; la jeune fille écoute en tapinois et comme habituée à ces gronderies. Arrive alors, à pas comptés, le coquin en question. C'était bien la peine de tant gronder! — L'autre tableau de M. Destouches est intitulé le *Blessé*. Un jeune homme de l'École Polytechnique a reçu un coup de feu à la barrière de Paris. Deux jeunes filles le ramènent, lui et son épée, sur une charrette à bras, l'une de ces belles personnes est attelée à la charrette, la seconde pousse à la roue, le jeune frère pousse la voiture. — Quant à M. Duval-Le-Camus, il est, dans son genre, aussi fécond que M. Scribe. Cette année encore, M. Duval-Le-Camus a fait représenter six vaudevilles où Gauthier ne manque pas, non plus que Mme Volnys, non plus que Paul, l'amoureux du Gymnase : Le *Départ des Conscrits*, l'*Aumône*, la *Noce*, *Veillez sur lui*, la *Cassette*, et surtout la *Première Cause*, un tableau qui est bien fait pour encourager les dix-huit mille avocats stagiaires du barreau de Paris.

— Mais le plus charmant petit tableau de cette Exposition, un chef-d'œuvre d'un demi-pied à peine, une toile flamande s'il en fut, c'est le *Liseur* de M. Meissonier. Figurez-vous un vieux bonhomme retiré des affaires, la peau ridée comme le parchemin de ses livres, mal vêtu, mal nourri, et cependant l'homme le plus heureux de ce monde. Il est plongé dans une extase sans fin : sa joie est immense, universelle; il est à la tête d'une passion toujours nouvelle, et jamais assouvie. Cet homme aime les livres : il les entasse autour de lui, il en remplit son esprit et sa maison; il les connait depuis leur origine, il les suit d'un regard vif et rapide dans toutes leurs transformations. Vous ne sauriez croire combien cette noble passion est vivement exprimée dans ce petit tableau de M. Meissonier. — Il y a à cette même exposition un *Avare*, de M. Robert Fleury, et naturellement M. Robert Fleury nous a montré son héros dans l'agitation fébrile de cette mauvaise et stérile passion. L'avare est inquiet, il est malheureux, il a toute la conscience de son crime; il sait très-bien la réprobation dont il est entouré : il est seul, il se cache pour être heureux.

Mais, sans contredit, la partie la plus intéressante de toutes les expositions de la peinture moderne, aussi bien que de tous les musées de ce monde, c'est le portrait.

On se rappelle les portraits de M. Amaury-Duval, de l'an passé, la jeune fille dont la tête était parée de ces belles fleurs si fraîchement cueillies; la belle dame si peu flattée dans sa beauté, pourtant si reconnaissable et si belle encore! On se rappelle combien la foule a été lente à s'approcher de ces tableaux qui lui faisaient si peu d'avance; mais telle est la force de la vérité, que peu à peu, et malgré lui pour ainsi dire, le public, qui n'est pas un juge sans appel, mais qui n'a de parti pris contre personne, s'est mis à étudier, d'abord avec crainte, ensuite avec confiance, cette nette et ferme façon de représenter la nature. A dire vrai, les modèles de M. Amaury-Duval n'étaient pas flattés; il les avait faits tels qu'il les avait vus, sans rien ôter, sans rien changer, sans rien flatter; mais peu à peu, à force d'y regarder de plus près, on comprit que c'était là la beauté véritable, c'est-à-dire une beauté qui devait durer toujours. Des

trois portraits de M. Amaury-Duval, de cette année, celui-là est le meilleur. Le *portrait de M. Barre,* par M. Amaury-Duval, est, il est vrai, d'une très-grande ressemblance; il est dessiné avec une vigueur peu commune; mais le modèle est trop vieilli, mais les deux mains sont trop étalées, comme on étalerait deux mains d'étude, mais il y a sur cette toile je ne sais quoi de terne qui en détruit l'effet. On plaint le modèle, s'il lui faut vivre toujours dans cette lumière sans transparence et sans clarté.

Quant au portrait de M. Alexandre Duval, qui est l'oncle du peintre, M. Amaury-Duval a eu le grand tort de trop se souvenir du portrait de M. Bertin par M. Ingres. Au reste, ce doit bien être là la figure mécontente de ce poëte comique, qui, après vingt ans de succès, ne peut pas pardonner à la génération présente d'avoir oublié ses comédies, et d'avoir cherché autre part l'intérêt, l'émotion et surtout le style du théâtre. Il y a dans toute la personne de ce vieillard morose, et dans tout ce qui l'entoure, bien de la tristesse et de l'ennui, et nul ne se douterait, à le voir ainsi enveloppé dans ses vieux vêtements d'hiver, que c'est là l'inventeur inépuisable de tant de romans dialogués qui ont été en si grand honneur au Théâtre-Français. Maintenant qu'il a fait ses preuves de vérité et d'observations, nous voudrions voir enfin M. Amaury-Duval choisir avec soin, avec amour, quelques jeunes modèles dans tout l'éclat et aussi dans toute la grâce de la vingtième année.

— Par exemple, une belle personne de vingt-cinq ans, d'un chaste maintien, d'un honnête regard, et de la plus calme et de la plus heureuse physionomie, c'est le portrait de madame O..., par M. Hippolyte Flandrin; il est impossible d'être plus simple en même temps. Mais, comme il n'est pas écrit là-haut ni au Louvre que M. Ingres sera triomphant sur toute la ligne, regardez ce triste *portrait de Liszt,* le célèbre pianiste, par son ami M. Lehmann : voilà, certes, ce qui s'appelle pousser la hardiesse au delà de toutes limites. Dans une toile terne et livide, sans espace et sans air, les bras croisés comme un philosophe allemand, la tête dans le ciel, le regard vague et indécis, vous apparaît M. Liszt, bien moins ressemblant à lui-même qu'il ne l'était dans cette célèbre charge de Dantan, où du moins vous le voyiez agir de tous ses doigts et de toute son âme, sur ce malheureux piano tout prêt à se briser sous ses efforts redoutables.

— Parmi les hommes qui n'ont pas désespéré du portrait, mais qui, au contraire, y ont apporté un rare talent, des études sérieuses, une observation fine et profonde, il faut placer M. Champmartin, et à la première ligne encore.

— Un homme qui s'annonçait bien l'an passé, dont les portraits ont été remarqués comme des toiles pleines d'intelligence et de goût, témoin le beau portrait de Georges Sand, M. Charpentier, ne s'est pas tenu, tant s'en faut, à cette hauteur. S'il eût été plus sage ou mieux conseillé, M. Charpentier se serait méfié de son premier succès, il aurait répété la parole de cet orateur de l'antiquité : *On m'applaudit, j'ai peut-être dit une sottise.*

— Un très-beau portrait qui tient dignement sa place au salon, c'est un portrait de femme, par M. Brune. Cette femme est belle, bien étoffée; elle ferait pardonner trois tableaux comme le Dragon de l'île de Rhodes. — Le portrait de M. Marilhat, par M. Rieseuer, est regardé avec un double intérêt. Cette fois, le modèle est digne du peintre. — Un beau portrait de M. Jeanron, c'est celui de M. Aimé Martin, l'homme excellent, l'habile écrivain, à qui nous devons tant de belles pages de savante et honnête critique. — M. Cornu, qu'on pourrait appeler le peintre ordinaire de M. Aguado, a représenté M. le marquis de Las Marismas dans son plus grand costume. Il lui a mis sur la poitrine, autour du cou et à la boutonnière, toutes ses décorations indigènes et exotiques.

— Artistes et gens du monde s'accordent à beaucoup louer le *Portrait de M. Darcet* par M. Guignet aîné. — Pourquoi donc M. Eugène Goyet n'a-t-il exposé qu'un seul *Portrait de Femme,* tout rempli d'une grâce touchante? — Pour notre part, nous aimons beaucoup deux charmants *Portraits* de M. Gros-Claude; il a étudié avec soin l'École flamande : ses chairs sont belles et fermes, son coloris est vif et vrai. — Est-ce qu'en effet ces trois portraits d'homme d'une médiocrité de dessin remarquable sont véritablement de M. Bouchot? — M. Schwiter est un acharné portraitiste. Voici tantôt quinze ans qu'il s'est mis à l'œuvre, et chaque année il revient avec un portait nouveau, des études nouvelles. — M. Monvoisin, M. Jouy, M. Pingret, M. Mottez, non contents de leurs travaux ordinaires, ont exposé aussi plusieurs portraits. — M. Madrazo, encore tout rempli de la contemplation des grands maîtres espagnols, a envoyé un bon *portrait de M. Dauzats.* — M. Schlesinger, M. Mœnch, M. Gosse, ont payé aussi leur tribut. — Quel est celui-là qui nous regarde d'un air si calme? Par ma foi, c'est Grisier lui-même, c'est notre célèbre maître, qui nous a mis à tous le fleuret à la main, notre conseil dans les grands jours. Dirait-on, à le voir si calme, que c'est là le même homme qui livrait, l'autre jour, ce terrible assaut, avec son acharné neveu, son digne élève? — Un *portrait* fort curieux de M. Jules Étex, c'est celui de ce grand maître invisible nommé Decamps. C'est celui-là qui avait fait tous les chefs-d'œuvre de l'an passé. Voilà donc l'inépuisable coloriste qui aurait inventé l'Orient, si l'Orient n'avait pas été découvert avant lui. — M. H. Scheffer n'a pas été aussi heureux cette année qu'il l'avait été pour Armand Carrel et pour M. Laffitte. — M. Gérard-Séguin (nous avons oublié de parler avec les éloges qu'elle mérite de sa *Marie Madeleine au tombeau*) a exposé un beau *tableau de Femme,* et il aurait bien raison de cultiver avec plus de persévérance ce beau côté de la peinture. — M. Jules Varnier a fait pour Versailles le portrait du général Championnet. Il s'agit, cette fois, d'un beau jeune homme en grand uniforme. Mais ces portrait faits après coup, quand le héros est mort depuis longtemps, et sur quelques vagues indications de sa famille, ne seront jamais d'un grand intérêt.

— M. Lepaulle n'a pas été cette année égal à lui-même : Comment donc M. Lepaulle a-t-il vu mademoiselle Fargeuil? Sous quel jour livide et funeste a-t-il placé cette jolie tête? Ce portrait-là est véritablement un grand malheur pour celui qui l'a fait et pour celle qui l'a subi. Nous en dirons à peu près autant de la *Suzanne* de M. Lepaulle; c'est une peinture indécise, incolore, ce sont des chairs molles et lâchées. Mais M. Lepaulle est homme à prendre sa revanche.

— Voulez-vous regarder quelque chose de très-curieux? approchez-vous, mettez vos lunettes. Ceci fait, regarder cette barbe rousse et noire, comptez-en un à un tous les poils; ces poils se mêlent sans se confondre; vous pouvez tous les suivre depuis la racine jusqu'à l'instant où ils se perdent dans le fouillis commun. Les autres détails du visage ne sont pas traités avec moins de soin : pas un pli de la peau, pas une marbrure du nez ou des joues, pas un froncement du front ou des tempes n'échappera à l'implacable reproducteur; il faut absolument que cet homme étudie le visage de son modèle la loupe à la main. Ce n'est pas un visage, ce n'est pas une peinture que vous avez sous les yeux : c'est le masque humain. Ainsi peignait M. Delaberge; vous vous rappelez son mouton dans la prairie. L'auteur de ce singulier portrait s'appelle M. Hornung; il est Genevois, c'est-à-dire qu'il arrive de la ville patiente, habile, laborieuse par excellence. Pourtant, c'est grand dommage, car il y a dans M. Hornung autre chose qu'un faiseur de pastiches et de tours de force; il y a un peintre sérieux et plein de mérite!

— M. Dubufe, bien au contraire, ne voit dans la nature que ce qui est poli, lisse, éclatant. Depuis tantôt plusieurs années qu'il est le roi du portrait parisien, M. Dubufe ne s'adresse plus guère qu'à la plus belle moitié du genre humain; mais aussi, comme il les entoure d'attentions, de flatteries, ses charmants modèles!

— M. Court est sans contredit un homme d'esprit, surtout pour ceux qui, comme nous, ont deviné à quel but il marche à travers tant de roses sans épines. M. Court avait commencé par être un artiste sérieux, il abordait hardiment le tableau d'histoire, il affrontait de sangfroid la grande peinture, quand tout d'un coup les succès de M. Dubufe ont empêché M. Court de dormir. Nous conseillons à M. Dubufe de se bien tenir, car il a un rival redoutable dans M. Court.

Cette année, Isabey nous envoie une suite de petits portraits adorables où rien n'est affecté, ni la grâce, ni la jeunesse, ni la beauté. Homme heureux, celui-là, qui a vu, qui a étudié l'histoire contemporaine sous son plus doux aspect! De cette époque si remplie de guerres, de révolutions et de tempêtes, il n'a rien su, sinon les histoires d'amour.

Ici notre tâche devient plus facile : nous voici maintenant en présence des plus doux aspects de la nature; et pour les juger comme il convient, ces printemps et ces hivers amoncelés, ces sombres forêts, ces rivages murmurants, ces cieux chargés de nuages ou remplis de soleil, il nous suffira de nous en rapporter à nous-même et

de nous rappeler ce que nous avons éprouvé dans les premiers jours du mois de mai, dans les sombres clartés de décembre. Le paysage, en effet, parle à tous les cœurs, à tous les âmes, comme à tous les regards; le modèle est sous vos yeux en même temps que le tableau; modèle éternel, impérissable, même dans ses variations infinies.

Depuis tantôt plusieurs années, l'école française se distingue par le nombre, par l'éclat, et surtout par le talent de ses paysagistes. Dans le nombre, nous en avons de célèbres, et qui suffiraient à eux seuls à toute la gloire d'une époque; Cabat, Jules Dupré, Édouard Bertin, Paul Huet, Rousseau, toujours refusé, Danvin, qui avait fait tant de progrès l'an passé, qui n'a rien exposé cette année, Marilhat, Flers, Corot, Brascassat, Thuillier, qui est en Italie, où il se complète, Watelet, Hostein, Jeanron (mais il faudrait en nommer bien d'autres), ont poussé très-loin ce grand art. Cette année encore, l'exposition brille surtout par ses paysages. C'est ainsi que vous vous arrêtez tout d'abord devant un certain paysage de Corot, qui vous rappelle les plus douces idylles de Théocrite, ces drames charmants qui se passent au son de la flûte, au bêlement des agneaux, entre deux bergers rivaux qui récitent leurs vers. Évidemment ce paysage de M. Corot est une inspiration de l'antiquité; les arbres sont élancés et sveltes; la prairie, un peu desséchée, mais touffue et féconde, s'étend au loin; les chèvres du troupeau, capricieuses et fantasques, broutent du bout des dents le cithyse en fleurs : *florentem cithysum,* comme dit Virgile. Au carrefour de la forêt, debout sur un tertre, comme une statue antique, le chévrier, qui est un beau jeune homme, joue de la flûte sans redouter le dieu Pan, car il est dit quelque part dans Théocrite : « Ma flûte n'oserait se faire entendre au milieu du jour. A cette heure le dieu Pan, fatigué de la chasse, dort étendu sous les chênes, et malheur à qui trouble son repos! » On ne saurait croire combien le tableau de M. Corot nous a rappelé ces heureuses images de l'idylle grecque, tant il est rempli de grâce et de repos!

— Tout au rebours de son frère Corot, M. Brascassat n'est rien moins que poétique; l'idylle ne lui convient guère, et, pourvu qu'il soit vrai, que lui importent les rêves aimables de Théocrite et de Virgile? Voici donc, au milieu d'un chaud pâturage du midi de la France, de véritables moutons, mais si vrais, si épais, si encroûtés, si bêtes! l'idylle n'a rien à y voir. A l'aspect de ces animaux bêlants et encroûtés, madame Deshoulières prendrait son flacon d'éther. En effet, approchez-vous et regardez, à travers cette enveloppe touffue, suinter la graisse de l'animal; vous sentez le suint d'une lieue. M. Brascassat n'a rien de plus vrai que ses moutons. Peut-être bien que le paysage manque d'étendue, mais tout cela est chaud, vigoureux et simple; mais encore une fois, M. Brascassat s'est surpassé lui-même.

— M. Marilhat aime les ruines, il recherche de préférence les grands paysages; il veut que son paysage soit animé, et il y laisse entrer les hommes, afin qu'ils aient leur part de ces scènes imposantes. Lui aussi il a vu l'Orient, et il l'a reproduit non pas comme M. Decamps, sous son côté verdoyant et ombragé; mais, au contraire, il recherche de préférence les sables, les rocs pelés, les pierres brûlantes; ses ruines de Balbeck sont en effet d'un aspect imposant.

— Le tableau de M. Jeanron, le seul des onze tableaux qu'il ait sauvé de son naufrage de cette année, est à coup sûr un des plus difficiles problèmes que se soient jamais proposés aucun peintre de paysages; il faut avoir, en vérité, une grande passion pour la difficulté vaincue; mais comme c'est là un des caractères du talent de ne douter de rien, nous ne ferons pas un crime à M. Jeanron du sujet qu'il a choisi. Il a lu quelque part dans les voyages d'un chirurgien hollandais nommé Forsoeck, que dans l'île de Java, dans les plus sombres vallées, on recueillait un poison mortel nommé le *Boom-upas.* Le premier effet de ce poison, et c'est bien dangereux pour un peintre de paysage, c'est de remplir l'air non pas seulement de venin, mais d'obscurité et de nuages. Le Boom-upas tue l'oiseau dans l'arbre, il fane la fleur, il dessèche le gazon, il anéantit tout ce qui est le printemps et la verdure. Dans cette vallée de la mort, que peut un peintre? Quel parti peut-il tirer de ce paysage désolé et misérable? Ajoutez que pour cette abominable récolte, les gens de Java emploient des criminels; ces malheureux sont recouverts de gants et d'un capuchon de peau, et, partant, ils n'ont pas figure humaine. Ils longent tristement un affreux ruisseau qui a bien l'air d'être empoisonné comme tout le reste; c'est une désolation à faire peur. Mais comme le peintre est énergique, comme il a la conscience de sa propre valeur, comme il sait très-bien qu'il n'est rien d'impossible à ceux qui osent oser, il s'est tiré heureusement de tant de difficultés amoncelées sur son passage. Il a été triste et sombre tout à son aise; mais, en même temps, il a été sérieux et calme.

J. Janin.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS.

Paris. — Le célèbre peintre de fleurs belge, P.-J. Redouté, vient de mourir en cette ville et de suivre au tombeau son compatriote et son émule, Van Dael, d'Anvers, dont le *Conversations Lexicon der Gegenwart* (art. *Niederlaende*) a tort de faire un Hollandais.

Anvers. — La solennité prochaine de l'inauguration de la statue de Rubens s'annonce sous les plus heureux auspices. La peinture et la sculpture ne contribueront pas seules à orner cette fête. La musique apportera aussi sa part d'hommages au grand artiste. On promet de faire entendre une composition nouvelle de M. Grisar et une autre de M. Eyckens, d'Anvers.

— M. Wappers met, en ce moment, la dernière main à un grand tableau religieux destiné à l'église des Jésuites à Anvers. Cet ouvrage est un des plus remarquables que le pinceau de cet éminent artiste ait produits.

— M. Félix Bogaerts vient de publier une nouvelle légende sous le titre de *Dympne d'Irlande.*

M. Ernest Buschmann termine un roman historique intitulé *Trod-del-le-Bouffon.*

M. H. de Brès a imprimé deux volumes de contes et de nouvelles, sous le titre du *Premier pas.*

Nous rendrons compte de ces différents ouvrages.

Bruxelles. — La librairie Hauman et Compᵉ. vient de publier une troisième édition des *Amertumes et Consolations,* poésies de M. Léger Noël.

La *Renaissance* parlera de ce volume.

— M. le ministre des travaux publics a décidé qu'il sera commandé à M. Jean Van Eycken un tableau pour le musée national.

— M. Ed. Duller, connu en Allemagne par un grand nombre de romans écrits avec goût et esprit, se trouve depuis quelques jours à Bruxelles, où il consulte la partie allemande de nos archives pour y puiser des éléments destinés à composer une série de romans historiques.

Mons. — M. Potvin, déjà connu par un recueil de vers, intitulé *Amour et Poésie,* vient de mettre en lumière deux nouveaux volumes de *Poëmes historiques et romantiques.*

Nous aurons à entretenir nos lecteurs de cette nouvelle production.

Bruges. — L'exposition de tableaux et de sculptures, ouverte, depuis le 15 de ce mois, dans le vaste local de la Halle, offre plusieurs ouvrages dus aux meilleurs artistes belges. On y remarque une nouvelle statue de M. Guillaume Geefs, l'*Orpheline du Pêcheur,* appartenant à M. le comte F. Meeus, et plusieurs tableaux de M. E. Verboeckhoven.

Stuttgart. — Le célèbre compositeur Marschner, auquel on doit déjà tant de productions remarquables, doit bientôt faire entendre au public une nouvelle partition. Le titre de cet opéra est : *le Prince de Homburg.*

Leipzig. — La riche musique composée par Mendelsohn-Bartholdy sur le Psaume 114, vient de subir une nouvelle épreuve. La noblesse, l'élévation, la force et la chaleur de cette production la placent à côté des meilleurs ouvrages de ce genre.

Dresde. — L'excellent drame, écrit par M. Kuranda sur un épisode de l'histoire d'Angleterre et intitulé la *Dernière Rose blanche,* continue dans les principales villes d'Allemagne le cours de son succès.

Rotterdam. — La société *Hierdoor tot Hooger Arti sacrum* ouvrira, dans le cours de cet été, une exposition de tableaux, qui commencera le 13 juillet et se fermera le 22 août. Les ouvrages doivent être envoyés franco, avant le 5 juillet, à M. Bichon Van Ysselmonde.

Cette sixième feuille est accompagnée d'un dessin représentant *Jean Steen et le Cabaretier,* de M. de Braekeleer, lithographié par M. Clerman.



Le marquis de Linar.

ÉPISODE DU TEMPS DE LA TERREUR.

Aucune époque de l'histoire de France n'a été jugée d'une manière aussi diverse que les dix dernières années du siècle écoulé. Elle a eu de chauds partisans, elle a eu d'ardents détracteurs. Elle a été flétrie, elle a été proclamée la plus magnifique des annales françaises. Cependant, selon nous, la vérité n'a pas encore été dite sur cette période si féconde, si effrayante, parce que trop de passions sont encore en jeu, parce que nous ne sommes pas encore parvenus assez loin des événements pour les embrasser dans tout leur ensemble, parce qu'on ne peut la juger avec impartialité qu'après l'avoir expliquée avec calme et à la distance historique convenable, parce que les uns n'en ont vu que les excès et les autres que les principes, parce que généralement on a voulu s'attacher à certains hommes sans prendre en considération les circonstances où ils étaient placés, parce qu'enfin on s'est arrêté aux faits mêmes de cette époque sans tenir compte des faits sociaux qui l'avaient précédée. Or, une période historique ne peut jamais se comprendre isolément. Elle est toujours le corollaire d'une période antérieure. L'histoire est une grande logique en action. Comme en algèbre, une position y est le résultat inévitable d'une autre position. Le gland y fait le chêne, comme la graine de l'ivraie y produit l'ivraie.

Mais ce n'est pas ici le lieu de disserter. Notre intention est de nous borner à raconter à nos lecteurs un de ces mille épisodes inconnus qui se pressent en foule dans ce siècle de dix années, dix années de vertus sublimes et de crimes inouis, de dévoûment admirable et de fureurs monstrueuses, d'héroïsme presque fabuleux et d'excès presque incroyables. C'est une mine où l'historien, le conteur et le romancier auront longtemps encore à puiser, avant d'en avoir sondé toutes les profondeurs.

Or, dans un de ces cachots terribles, où les proconsuls, envoyés dans les départements de l'Ouest pour pacifier ces provinces soulevées contre l'autorité révolutionnaire, faisaient faire un moment de halte à leurs victimes avant de les faire monter à l'échafaud, vous eussiez entendu le dialogue suivant entre le prisonnier qui s'y trouvait et le porte-clefs qui venait d'entrer.

— As-tu fini, citoyen? demanda le cerbère avec une impatience visible en glissant dans la poche de sa veste les trois pièces d'or pour lesquelles il avait vendu à l'aristocrate une mauvaise plume, un morceau de papier gris, quelques gouttes d'encre délayée dans du vinaigre et la moitié d'un pain à cacheter.

— Oui, répondit l'autre en se mettant à plier une lettre qu'il achevait d'écrire.

— Donc dépêchons-nous, car notre temps est précieux, fit le guichetier.

— Tiens, dit le prisonnier en lui remettant l'écrit.

L'autre prit la lettre et jetant les yeux sur l'adresse :

— Je ne sais pas lire, balbutia-t-il. A qui faut-il que je remette cet écrit, citoyen?

— Au représentant du peuple, répliqua le captif.

— C'est bien, continua le porte-clefs.

Et il sortit aussitôt, referma la porte à double tour, en assura les verrous au dehors et s'éloigna par les sombres corridors de la prison.

— Pourvu qu'il réussisse, murmura en lui-même le prisonnier en se jetant sur les quelques brins de paille qui lui servaient à la fois de siége et de couche.

La lumière avare qui tombait dans le cachot par la haute et étroite fenêtre garnie de barreaux, que vous eussiez prise pour une meurtrière, vous eût permis de voir un jeune homme de la figure la plus noble et la plus distinguée. Ses traits étaient d'une régularité parfaite. Ses yeux avaient une incroyable expression de douceur et d'énergie, et une belle chevelure noire encadrait son visage dont le ton un peu brun vous eût dit qu'il avait passé longtemps sous le soleil des tropiques. En effet, Amédée de Linar revenait des îles où il avait, pendant plusieurs années, administré les vastes plantations que sa famille y possédait. Les événements qui, depuis 1789, agitaient la France et les dangers toujours croissants qui menaçaient sa famille, avaient engagé sa mère à le rappeler dans la Bretagne. Il venait de débarquer dans un des ports de l'Ouest et avait été saisi aussitôt sous la prévention d'aristocratie, crime épouvantable auquel la loi populaire ne faisait jamais grâce. Jeté dans un cachot d'où il ne devait sortir que pour subir cette égalité que le couteau révolutionaire opérait si bien, il avait appris que le représentant du peuple, investi du pouvoir suprême dans la province de Bretagne, appartenait à une ancienne famille autrefois alliée à la sienne, et l'idée lui était venue de lui écrire la lettre suivante :

« Citoyen représentant, permettez-moi de ne pas vous tutoyer à la façon républicaine, et rappelez-vous un moment pour cela votre origine et le blason de vos aïeux. Vos ancêtres ont aidé à la conquête de l'Angleterre; les miens ont combattu sous Dunois contre les Anglais pour le sol de la patrie. Les vôtres et les miens furent autrefois de fidèles alliés, et leurs armes s'écartelèrent souvent les unes des autres. Vous savez que jamais un Linar n'a manqué à sa parole. Je vous prie donc d'avoir aussi confiance aujourd'hui dans l'honneur d'un homme qui ne partage point vos principes. Accordez-moi quinze jours pour aller voir ma famille, l'embrasser une dernière fois et prendre congé d'elle. Je vous le jure par les cendres de mes pères, ce terme écoulé, je serai de retour ici. Je sais quel sort m'attend; mais je l'accepte. La parole que je vous donne sera sacrée. Laissez-moi partir. Dans quinze jours je viendrai vous dire : Me voici. »

Une heure s'écoula dans l'attente inquiète d'une réponse favorable. Linar en compta les minutes et les secondes, se tournant et se retournant sur sa couche de paille et regardant marcher sur le mur du cachot les bandes d'ombre qu'y projetaient les barreaux de la fenêtre. Elles avaient glissé sur toute la paroi du mur et s'étaient éteintes au plafond, le soleil penchant déjà vers son déclin.

Au bout de cette heure d'une longueur si effrayante, le prisonnier dressa tout à coup l'oreille.

Les verrous de la porte venaient de se dégager, une clef venait de faire jouer la serrure, et la porte venait de s'ouvrir.

Le guichetier entra.

— A l'avenir, dit-il, tu ne me chargeras plus de pareilles commissions. Le citoyen représentant est devenu tout rouge en lisant ton maudit griffonnage, qui sans doute te conduira deux jours plus tôt à l'abbaye de monte-à-regret.

— Qu'importe? fit le jeune homme d'une voix brève et décidée.

Puis, après un moment de silence :

— Et qu'a-t-il répondu? reprit-il.

— Ce que le citoyen représentant a répondu? demanda le guichetier. Il demande qu'on te conduise devant lui.

— Un jour de plus ou de moins, c'est égal, murmura Linar.

— Citoyen, prends ton paquet, continua le porte-clefs. On va te conduire où tu dois être.

Le jeune homme prit sous son bras les quelques hardes qu'on lui avait laissées et sortit du cachot. Quatre hommes armés et les pieds presque nus, le placèrent au milieu d'eux et l'emmenèrent à la maison municipale. On l'introduisit dans un cabinet dont les murs étaient couverts de devises républicaines et de dessins tracés au charbon, au milieu desquels se dressaient çà et là les épouvantables bras de la guillotine.

Linar pouvait y avoir attendu cinq ou six minutes, quand une porte s'ouvrit au fond de la pièce et livra passage au représentant du peuple.

— J'ai reçu votre lettre, dit-il au prisonnier; et, sans entrer dans les détails qu'elles renferme, je vous dirai que votre confiance me surprend autant que l'étrangeté de votre prière me touche. Je crois à votre sincérité et je me fie à votre parole. Mais vous dépendez entièrement de l'accusateur public. Heureusement, je le connais assez pour être sûr que votre demande, appuyée par moi, vous sera accordée. Cependant, outre votre parole, il vous faut une caution solide...

— Une caution? demanda Linar. Comment voulez-vous que je la fournisse? Je ne connais personne ici, personne ne me connaît, et le banquier de mon père est tombé victime de vos tempêtes politiques.

— Entendons-nous bien, reprit le chef du peuple. Je ne parle pas d'une caution en argent, mais d'un homme qui vienne prendre votre place jusqu'à votre retour...

— C'est une dérision, je pense, interrompit le prisonnier. Qui voudrait répondre de ma tête par la sienne? Me demander une pareille caution n'est-ce pas me demander l'impossible?

— Qui sait? fit le représentant en souriant à demi. Que diriez-vous si nous avions une caution toute trouvée et avec laquelle il ne vous reste qu'à vous entendre sur le prix?

Linar le regarda avec de grands yeux, comme s'il n'eût pu croire à ce qu'il venait d'entendre.

— Mais... je crois que vous voulez badiner, murmura-t-il.

— En aucune façon, répliqua l'autre.

En disant ces mots, le représentant tira le cordon d'une sonnette et se mit à écrire quelques lignes sur un papier qu'il remit à un huissier, lequel entra presque aussitôt.

— Au citoyen, accusateur public, dit-il au serviteur de la justice.

La porte se referma, et, quelques minutes après, on entendit au dehors un bruit de pas et un cliquetis de fusils. L'huissier revenait avec un homme couvert de haillons et de mauvaise apparence. Il l'introduisit dans la chambre et se retira.

— Tu t'appelles Mathurin Grisot? dit le représentant à l'homme déguenillé.

— Oui, citoyen.

— Tu as été arrêté comme vagabond sans passeport?

— Oui, citoyen.

— Tu dis que tu es né à Avranches, qu'en traversant les départements de l'Ouest tu as été attaqué, et qu'on t'a pris ton passeport et ta carte de sûreté?

— Oui, citoyen, on m'a volé ma carte de sûreté et mon passeport.

— Ainsi, on doit te croire et te relâcher?

— Je l'espère, citoyen.

— Mais cela ne va pas si vite.

— Pourtant le citoyen accusateur me l'a promis.

— En attendant, tu peux gagner de l'argent, Mathurin Grisot.

— De l'argent, citoyen?

— Beaucoup.

— Et que faut-il faire pour cela?

— Peu de chose, permettre qu'on t'injurie pendant quinze jours du titre de marquis.

— Quinze jours, c'est bien long, citoyen; huit jours, si vous voulez, mais pas une heure de plus.

— Songe-y bien, Mathurin Grisot. Tu auras douze livres par jour et deux mille livres à ta sortie de prison.

— J'accepte, mais pour huit jours seulement; c'est à faire ou à laisser...

— C'est fait, interrompit Linar.

Mais une inquiétude profonde se peignit aussitôt sur le visage de Grisot.

— Et qui me répondra du retour de l'aristocrate et de la somme promise? demanda-t-il.

— Moi, répondit le représentant.

— Et s'il ne revenait pas?

— Il reviendra, te dis-je.

Mathurin se laissa faire, échangea ses vêtements contre ceux du marquis et fut reconduit en prison, après que le représentant eut dit :

— Emmenez cet aristocrate.

Quand Linar et le député se trouvèrent seuls, tous d'eux s'embrassèrent avec une effusion difficile à dépeindre.

— Souvenez-vous toujours de moi, dit le représentant au marquis. Mais aussi n'oubliez pas que la loi, en prononçant la mort, prononce aussi la confiscation des biens.

— Merci, lui dit Linar en lui serrant la main. Je vous comprends. Vous pensez à ma mère.

— Allez maintenant, et songez que vous vous appelez Grisot. Allez, et que le ciel vous accompagne. Hâtez-vous de partir avant que je ne fasse fermer les portes de la ville. La Convention peut à chaque instant m'envoyer les ordres les plus sévères, car on vient de signaler un navire anglais sur nos côtes, non loin du château de Linar.

Le soir était venu, et Linar sortit de la ville sans difficulté, muni d'une carte de sûreté qui portait son signalement et le nom de Mathurin Grisot.

Quand il se trouva à quelque distance des remparts, et que la réalité affreuse dont il venait de sortir eut disparu, il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un mauvais rêve; il crut avoir été en proie à une hallucination bizarre.

Cependant il marchait, il marchait toujours.

Le château de Fontaines-les-Bois, vers lequel il se dirigeait, était connu dans toute la Bretagne, non-seulement par les douze fontaines qui jaillissaient au bout de sa magnifique allée de châtaigniers, mais encore par les restes

de la noble famille qui l'habitait. La marquise de Linar était citée comme l'ange gardien de la contrée. Jamais un malheur, quel qu'il fût, ne frappait vainement à la porte de la noble veuve. Toujours prête à tendre une main secourable à toutes les misères, elle était respectée et aimée de tous les partis qui se combattaient dans la province. Les patriotes l'appelaient la mère ou la citoyenne Linar. Les royalistes la désignaient par le nom de princesse. En un mot les blancs et les bleus l'estimaient également.

Le lendemain, le voyageur atteignit le château.

Nous laisserons à nos lecteurs à se figurer la joie qu'il éprouva en entrant sous le toit de ses pères, en embrassant sa mère et ses sœurs, en revoyant toutes ces têtes si adorées, ces lieux où il était né, ces pelouses où il avait joué enfant, ces campagnes qu'il avait quittées homme pour ce lointain voyage dont il n'était revenu que pour trouver sa patrie en proie à tous les déchirements d'une guerre civile, furibonde et acharnée. Mais il ne pensait plus à l'avenir qui l'attendait. Il s'était livré tout entier à la joie du présent.

Après avoir joui d'abord du bonheur de se retrouver au milieu des siens, il se mit à parcourir tous les lieux auxquels s'attachait pour lui quelque souvenir du passé. Ce fut le tombeau de son père dont il trouva la pierre brisée, ce fut l'église du village qu'on avait transformée en une écurie, ce fut le parc où tout le village braconnait à son aise, en vertu de la loi de l'égalité.

Le marquis eut de la peine à retenir une larme en revoyant tout cela.

Il monta sur la vieille tour du manoir, et se mit à regarder autour de lui. Çà et là des chaumières incendiées, de toutes parts des terres laissées incultes. La mer seule n'était pas changée. Il y reposa les yeux avec joie, il en sonda avec délices l'immensité. Après en avoir, pendant quelque temps, parcouru l'étendue, il fut frappé de la vue d'un navire qui se tenait à l'ancre presque à l'horizon.

Ce navire ne portait ni le pavillon de la France ancienne, ni celui de la France nouvelle. Linar y reconnut les couleurs anglaises et se rappela les paroles que le représentant du peuple lui avait dites.

— Il avait raison, pensa-t-il.

Et il descendit au salon où sa mère et ses sœurs se trouvaient réunies. Il était pâle.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda sa mère.

— Rien, ma mère, répondit-il.

— Mais tu es d'une pâleur mortelle.

— Eh bien, ma mère, puisqu'il faut vous le dire, partez au plus vite. Il n'y a de sûreté pour vous qu'en Angleterre. Nous sommes sur un volcan. Le sol tremble sous nos pieds. Partez avant que le volcan n'éclate, avant que l'abîme ne vous engloutisse.

— Et toi, mon fils? lui demanda sa mère.

Il ne répondit pas.

Le lendemain il renouvela ses instances.

— Et toi, mon fils? lui répéta sa mère.

— J'ai promis sur ma parole de revenir, répondit-il.

Les jours s'écoulèrent ainsi avec une rapidité extrême. Et chaque matin et chaque soir, il pressait sa mère de s'embarquer pour l'Angleterre. Et toujours sa mère lui disait :

— Et toi, mon fils ?

Et toujours il répondait :

— J'ai promis sur ma parole de revenir.

A mesure que les jours s'écoulaient, le fils de la marquise affecta plus d'indifférence, bien qu'au fond du cœur il sentît une tristesse toujours plus grande à l'idée de se séparer de sa mère à jamais peut-être. Sa mère cependant et ses sœurs ne cessaient de le supplier de s'en aller avec elles. Toutes les voix qui lui fussent les plus chères au monde s'unissaient pour l'entraîner avec elles. Il restait inébranlable pourtant.

— Il sera trop tard demain, lui dit la marquise quand le dernier jour fut venu. Regarde.

Elle l'entraîna sur la tour du château et lui montra le navire anglais qui ne cessait de faire des signaux.

C'était le frère de la dame de Linar qui, réfugié en Angleterre, avait envoyé ce bâtiment sur les côtes de Bretagne pendant huit jours pour attendre que la marquise se décidât à s'embarquer avec sa famille.

— Tu as vu, reprit-elle. Maintenant lis.

Et elle lui remit un billet que le capitaine du navire lui avait fait parvenir par une main affidée.

— Ma mère, votre chemin est par-là, dit le jeune homme en étendant sa main droite vers la mer.

Puis, tournant sa gauche du côté de la ville :

— Et la mien est par-là, continua-t-il.

Il demeura inébranlable. Ni prières, ni larmes, ni supplications, rien ne put l'émouvoir. Ce fut une journée terrible. Quand le soir fut venu, on vit en mer des feux s'allumer sur les mâts du navire.

— C'est le dernier appel, dit la marquise à son fils.

— Partez, ma mère, partez, au nom du ciel! répondit le jeune homme.

— Et toi ? reprit-elle avec une anxiété incroyable.

— Moi ? vous savez ce que j'ai promis, et vous ne voudrez pas que votre fils soit le premier des Linar qui ait faussé son serment.

— J'ai perdu deux fils, continua la marquise, et tu veux que je porte aussi le deuil du troisième, de toi ?...

— Arrêtez, ma mère, s'écria Linar en fondant en larmes. Vous m'avez vaincu. Je veux être heureux, j'irai où vous irez.

La nuit était entièrement close.

En deux secondes tout le château fut en mouvement. On allait, on venait, ce fut de toutes parts un tumulte et une agitation extrêmes. Neuf heures n'étaient pas sonnées, que déjà les préparatifs du départ étaient faits. Toute la famille s'achemina vers le rivage, emportant tout ce qu'elle possédait de plus précieux. Au bout de quelques minutes on atteignit le bord de la mer où une chaloupe venait s'assurer tous les soirs si les hôtes de Fontaines-les-Bois étaient disposés à monter à bord.

La marquise et ses trois filles entrèrent dans la frêle embarcation, trop petite pour les recevoir tous.

— Poussez au large, dit le jeune homme aux marins, vous viendrez me reprendre ensuite.

La chaloupe s'éloigna et gagna le navire à grands efforts de rames.

Mais à peine eut-elle quitté le rivage, qu'il s'éleva dans Linar une voix terrible, celle du remords.

— Eh quoi, se dit-il, un homme aurait joué sa tête pour moi ? Un homme aurait mis sa vie en péril sur ma parole ? Et je manquerais à mon serment ? Oh non ! cela ne sera pas. Il ne sera pas dit que je suis un lâche et que pour me

sauver j'aurai fait prendre à un autre ma place sur l'échafaud.

Puis, se tournant vers un vieux domestique qui attendait le retour de la chaloupe :

— Bertrand, fit-il, salue de ma part ma mère, mes sœurs, tous, et dis-leur que je suis un Linar et que je veux garder ma parole bien que je l'aie donnée à des bourreaux. Dis-leur que j'espère les revoir, et que, si je ne les revois pas, c'est que j'aurai été fidèle à l'honneur de ma famille et de mon nom.

Et, sans écouter la voix du vieillard, il monta sur un des chevaux qu'on avait amenés pour transporter les objets embarqués et partit aussitôt.

Il poussa son cheval avec une telle rapidité qu'au lever du jour il arriva devant la ville. La sentinelle placée à la porte l'arrêta et lui demanda :

— Qui es-tu, citoyen ?

— Li... Mathurin Grisot.

— Et ta carte de sûreté ?

— La voici.

La sentinelle ne savait pas lire. Elle appela le sergent. Le sergent ne savait pas lire. Il appela l'officier en lui présentant la carte.

L'officier, après avoir déchiffré la carte, dit à Linar :

— C'est bien, tu peux passer, citoyen.

Le cavalier se dirigea vers la maison municipale, descendit des étriers, monta les marches, alla droit au cabinet du représentant du peuple et, sans frapper, entra en disant :

— Citoyen représentant, me voici, j'ai tenu ma parole.

— Linar ! exclama le député de la Convention, qui pâlit en reconnaissant le jeune homme. Et vous revenez, insensé que vous êtes !

— Et pourquoi pas, puisque j'ai promis de revenir ?

— Malheureux ! reprit l'autre après un moment de silence plein de terreur. Et quelqu'un vous a-t-il vu ?

— Tout le monde.

— Et reconnu ?

— Personne. Voici la carte de Mathurin Grisot.

Le représentant respira.

— Ah ! le ciel en soit loué ! Mathurin Grisot peut vivre. Le marquis de Linar est mort depuis trois jours.

— Et moi je viens vous prouver qu'il est vivant encore. Maintenant faites-moi reconduire en prison. Mais comptez d'abord l'argent que voici.

Et il posa sur la table une bourse d'or contenant deux mille quatre-vingt-seize livres.

— Voici quatre-vingt-seize livres pour huit jours à douze livres par jour, dit-il, ensuite voilà les deux mille livres promis au pauvre diable qui a bien voulu tenir ma place jusqu'aujourd'hui.

— Reprenez cet argent, noble jeune homme, dit le représentant. L'autre n'en a plus besoin.

— Comment cela ? demanda Linar étonné.

Le chef du peuple, sans répondre, porta sa main ouverte derrière son cou, la tint horizontalement et la ramena en avant en décrivant le mouvement d'un couteau qui tranche une tête.

— O ciel ! tué ? s'écria le marquis en sentant fléchir ses genoux.

— Oui...

— Et pour moi ! miséricorde de Dieu !

— Marquis, rassurez-vous, vous n'êtes point coupable, reprit le représentant. Grisot a été convaincu de deux assassinats. Voilà pourquoi il est mort.

A ces mots le cœur du jeune homme se sentit soulagé d'un poids énorme.

— Maintenant, continua l'autre, vous êtes libre. Vous pouvez partir sous le nom de Mathurin Grisot. Sauvez-vous au plus vite, car le sol où vous marchez est un sol mouvant, qui peut, à chaque instant, s'ouvrir sous vos pas. Quittez la France sans perdre de temps; car, à l'heure qu'il est, le château de Linar est cerné par les troupes de la Convention et tous ses habitants sont pris s'ils ne se trouvent en route pour l'Angleterre.

Deux larmes roulèrent sur les joues du marquis. Il serra dans ses bras le conventionnel et descendit, en chancelant, les marches de l'hôtel municipal. Il remonta à cheval et sortit aussitôt de la ville.

De quel côté il se dirigea personne ne le sut.

Il débarqua, peu de jours après, en Angleterre, grâce à un contrebandier qui le passa dans l'île de Guernesey.

SALON DE PARIS. – 1840.

SEPTIÈME ET DERNIER ARTICLE.

— Si les ruines de Balbek ont de droit leur place marquée parmi les paysages, à plus forte raison les ruines de Venise, la fière et poétique cité, morte depuis si longtemps, ressuscitée un instant par lord Byron. Voici venir M. Jules Joyant lui-même; il s'est fait Vénitien des pieds à la tête; il a étudié avec le plus constant amour ces églises muettes, ces palais vides, ces places désertes, ces prisons à demi remplies, ces cachots tout ouverts, ce pont des Soupirs, où l'on passe d'un pas aussi calme que sur le pont des Arts. C'était beau d'être le Canaletti, il y a deux cents ans, quand Venise était vraiment Venise, quand elle était florissante et riche, amoureuse et guerrière, commerçante et parée; oui, mais c'est plus beau encore, parce que c'était plus difficile au milieu de tant de déclamations sentimentales, d'être Canaletti en 1840, comme l'est M. Joyant.

— De M. Joyant à M. Justin-Ouvrié, il n'y a qu'un pas. Celui-là aussi comprend à merveille les grandes et sévères beautés de l'architecture, et, en conséquence, il les reproduit non pas comme un architecte, mais comme un peintre.

— En fait d'intérieur, puisqu'il se trouve là sous notre plume, n'oublions pas M. Sebron, qui est un peintre plein de conscience, laborieux et grand voyageur. Il est à la recherche, depuis longtemps, des plus vieux monuments de l'Europe, dont il comprend à merveille toutes les beautés. Il se joue avec toutes les difficultés de ces sombres voûtes de pierres, de ces gothiques arceaux, de ces noires chapelles. Sa Cathédrale de Saint-Sébastien, en Espagne, est un nouvel exemple de cette intelligence merveilleuse des grandes œuvres de l'architecture catholique, à laquelle nous devons les meilleurs tableaux de M. Sebron.

— Deux paysages de M. Jules André, et ses souvenirs de son voyage récent dans la Gironde, méritent une mention honorable. — Comme aussi il faut encourager M. Édouard Beaumont; sa *Vue prise aux environs de Chevreuse* rappelle les calmes et tranquilles vallées dont les solitaires ont rempli une page si importante dans notre histoire. — Voici *Venise* encore; ici le grand canal, là-bas l'église de la Salute; M. Raffort a étudié encore plus Canaletti qu'il n'a étudié Venise, et voilà où est le malheur. — Un joli tableau, c'est le *Jean Bart* de M. Amédée Taverne. — La *Vallée de Gisors*, en Normandie, par M. Watelet, est une chose pleine de goût et d'esprit. Le vieux maître s'y montre encore dans toute sa vigueur. — Un homme fécond, hardi, et qui s'inquiète peu de son œuvre une fois qu'elle est faite, c'est M. Frédéric Mercey; il n'a pas exposé moins de neuf tableaux cette année, et pas un de ces tableaux n'a été pris sur le même coin de la terre ou du ciel. *Sorrente*, *Rarello*,

la Campagne de Rome, les bords du Tibre, les Marais-Pontins. Edimbourg, Holyrood, les Environs de Castellamare, la Place du Grand-Duc, à Florence, qui n'est pas la plus belle place de Florence, tant s'en faut, tout convient à M. Frédéric Mercey ; il étudie la nature au pas de course; il regarde toutes choses d'un coup d'œil, sauf à rappeler plus tard ses souvenirs. M. Mercey ferait bien d'étudier, avec le respect qui leur est dû, les paysages de M. Cabat.

— Nous parlions tout à l'heure de la Normandie; c'est la véritable patrie du paysage français. Qui que vous soyez, quels que soient votre maître et votre école, parcourez-la en toute confiance, cette terre bénie et fertile. Ainsi l'a parcourue M. Paul Huet, et naturellement il s'est arrêté au pied du château d'Arques, dans cette célèbre et riante vallée qui se souvient de Henri IV, tout autant que les plaines d'Ivry. Au premier aspect, le paysage de M. Paul Huet est un peu vert, la teinte vous paraît uniforme; mais, pour ceux qui l'ont bien vu, c'est véritablement le paysage normand; c'est tout à fait là cet air limpide et pur; ce sont là ces ruines honnêtes et tranquilles qui rappellent d'une façon si lointaine le château-fort.

— On se souvient du paysage que M. Calame avait envoyé au Louvre l'an passé; dans ce tableau était représentée, non pas la Suisse pittoresque comme on vous la montre à l'Opéra ou dans les keepsakes anglais, mais la Suisse bouleversée, écumante, pêle-mêle nuageux d'eau, de rochers et de sapins. Le ciel était à l'avenant, humide et terne. On trouva que M. Calame était original et neuf; on applaudit beaucoup à cette façon de nous montrer la Suisse bouleversée. Le succès du nouveau venu fut donc complet. Ce que voyant, le propre maître de M. Calame, M. Guigon, a envoyé au Louvre, cette année, un tableau représentant l'inondation du Valais, en 1834. Certes, si le tableau du maître était venu avant celui du disciple, M. Guigon aurait obtenu, sans conteste, le succès de M. Calame. Le tableau de M. Guigon a donc été accepté comme la continuation du tableau de M. Calame. Pour avoir beaucoup trop admiré l'élève, le public a été injuste envers le maître. — M. Diday a été plus habile; lui aussi il arrivait de Genève; il apportait, lui aussi, son paysage de désolation dans les Alpes; oui, mais, en même temps, il nous représentait la vallée de l'Oberland toute remplie des calmes et douces harmonies du soir. Il nous ramenait ainsi, sans violence, aux heureuses impressions d'un voyage en Suisse, quand on est jeune, et que l'on a un amour dans le cœur. C'est surtout son châlet dans les Hautes-Alpes qui fera pardonner à M. Diday son torrent du Grimsel.

— Un homme qui comprend à merveille ces simples représentations de la nature, dont le cadre est rétréci, dont l'haleine est courte, et qui a le grand talent de savoir s'arrêter, c'est M. Hostein. Il n'a pas moins de sept à huit paysages au salon, et dans chacun de ses paysages vous retrouvez l'artiste habile qui a longtemps médité sur son art et qui en sait toutes les ressources.

— Un très-joli tableau de M. Flers représente un beau petit recoin de la Normandie par un soleil couchant. — Le *Passage d'un Gué*, par M. Jules Collignon, sent tout à fait son bon pays de Flandre. Cela est étudié avec beaucoup d'art et de goût; cela est rendu avec une rare finesse. M. Collignon est un homme de talent, à coup sûr. — M. Félix Godefroy a parcouru les bords du Rhin en véritable Allemand dont la passion est calme et profonde. — M. Nousveaux a rencontré dans la forêt de Fontainebleau un large espace de vieux arbres et de jeunes gazons, et il en a fait bonne, prompte et verte justice. — M. Gélibert, le directeur du musée de Pau, a envoyé au Louvre des animaux passant un gué. Le tableau de M. Paul Gélibert est vif, animé, pétulant. C'est une œuvre pleine de conscience et de talent. — M. A. de Regny arrive de Sorrente; il a représenté l'instant du marché où le peuple altéré se précipite sur les beaux fruits de la campagne de Naples; c'est bien la vie, le mouvement de ce peuple, qui met autant de turbulence à acheter une orange qu'à accomplir une révolution. — Remarquez, avec l'attention qu'il mérite, le paysage de M. Dupressoir. — M. le baron de Foucaucourt est un de ces acharnés paysagistes qui transportent leur tente partout où ils espèrent rencontrer quelques sites inconnus, quelques ruines sans nom, ou tout simplement un petit bout de verdure que personne n'aura foulé avant eux. Cette année, M. de Foucaucourt a transporté ses études dans le pays de Galles; il en a rapporté deux paysages qui tiennent dignement leur place au salon. — *Une Fontaine dans les montagnes de la Cerrara* annonce un grand progrès dans le jeune peintre. — M. Léon Fleury se présente, à cette heure, dans le grand salon avec une vue magnifique de *la Vallée du Gresivaudan*, la plus belle et la plus pittoresque des environs de Grenoble. Tout cela est d'une grande naïveté, d'une grande fraîcheur.

— M. Loubon a étudié avec le même bonheur la Provence, l'Italie et les environs de Paris, qui ont bien leurs charmes et leur puissance. — M. Coupan, M. Guiaud, M. Kuwasseg, M. A. de Fontenay, MM. Giroux, M. Daubigny, M. Thénot, ont payé aussi leur tribut avec zèle, conscience et talent. — On remarque aussi dans le salon, autant que sur le livret, le nom de M. Victor Dupré; il est le frère et l'élève de notre grand paysagiste, Jules Dupré, qui n'a pas pu parvenir à se faire oublier cette année, malgré son absence. — Deux jeunes frères, MM. Edouard et Karl Girardet, ont parcouru le Tyrol, le sac sur le dos, comme deux bons et fidèles compagnons qui ont eu la même mère, qui cultivent le même art. De cet heureux pèlerinage à deux, il est résulté deux jolis tableaux : *La Chèvre blessée* et *la Vallée de l'Inn*, et vraiment on ne saurait auquel des deux tableaux donner la palme.

— Tenez, un très-joli tableau, plein de goût, de charmes, délicat et fin, joli au possible, c'est la *Vue du Canal de Marly au soleil levant*, par M. Laviron. — Deux très-beaux paysages encore, ce sont les paysages de M. Paul Flandrin. La campagne de Rome est là tout entière, hautaine, sévère, grandiose; ce sont des herbes sans fin, des marais sans culture, de longues murailles qui longent la plaine.

— Je crois bien maintenant qu'il est temps de passer en revue une autre façon de représenter la nature, je veux parler de ce paysage dont on a fait un paysage à part, et qui s'appelle la marine.

Le premier nom qui se rencontre dans ce genre à part, c'est le nom de M. Gudin; il a déjà fait tant de marines, et il en fera tant encore, que l'on doit s'étonner que la vaste mer suffise à couvrir toutes ses toiles. Cette année, M. Gudin se présente avec une escadre de cinq tableaux : 1° Le *Bombardement de Gênes;* et, certes, ce n'est pas là tout à fait l'admirable amphithéâtre qui entoure cette belle mer; 2° *Gibraltar*, forteresse anglaise, placée au milieu des eaux, comme un échantillon de bastions, de canons et de baïonnettes; 3° la *Suite d'un coup de vent dans le golfe de Gascogne*, qui est un tableau plein d'indécision et difficile à regarder d'un coup d'œil; 4° l'*Entrée de Barcelonne*, toute resplendissante d'un soleil pénible à voir; 5° enfin, la *Vue de Constantinople*, et c'est là véritablement une belle chose. M. Gudin a fait là une grande et belle page qui nous réconcilie avec ce talent peu varié, avec cette facilité dont il abuse trop souvent.

— Un autre beau tableau, et que plusieurs préfèrent à la Vue de Constantinople, par M. Gudin, nous avouons même que nous sommes parmi ces derniers, c'est la *Vue du Port de Marseille*, par M. Eugène Isabey.

— Une autre belle marine, ce sont les *Gueux de mer*, par M. E. Lepoittevin; celui-là n'aime pas tellement la mer et les vaisseaux qu'il n'ait très-bien étudié les hommes qui les montent. En fait de soldats et de matelots, M. Lepoittevin ne se contente pas d'un à peu près; il vous les pose crânement sur leurs pieds; il les habille d'une rude façon; chacun d'eux est à son affaire et joue consciencieusement son rôle dans le drame qui s'agite. Un homme qui compose ainsi est un maître. Dans un autre genre, le *Débarquement*, du peintre Vandervelde, sur les côtes de la Hollande, est une petite scène gracieuse et pleine d'intérêt. On y retrouve l'homme habile qui cherche avec soin la variété dans un genre où la variété est si difficile.

— Un véritable flibustier, un vrai gueux de mer, c'est M. Perrot; il en veut à l'amiral Gudin; il a juré de lui faire amener pavillon, et il le harcelle de toutes les manières; il l'a attendu dans tous les parages, dans toutes les mers, à *Rio-Janeiro*, au *Canada*, dans le *golfe de Naples*, dans le *golfe de Salerne*; il s'est même hasardé jusque sur la *jetée de Boulogne* en pleine tempête. Jean Bart lui-même ne poursuivait pas les Anglais avec plus d'acharnement que le pirate Ferdinand Perrot poursuivant l'amiral Gudin. Cette année encore, il a livré cinq ou six batailles dont quelques-unes ont été heureuses.

— Vous voyez bien ce point rouge là-bas, cette mer de feu, ce ciel tout rempli de cadavres humains et de mâts qui sautent en l'air? ceci vous représente le *Vaisseau le Vengeur*, par M. Morel-Fatio. Celui-là, plus hardi que les autres, croit encore à la peinture his-

torique, même au milieu de la mer. Son tableau est une des plus grandes toiles du salon. Personne ne l'a commandé, personne peut-être ne l'achètera, par même le créateur du Musée de Versailles. C'est grand dommage de laisser ainsi ce jeune homme faire la guerre pour son propre compte : c'est l'exposer à brûler ses vaisseaux.

— Terminons ce chapitre important de l'exposition de 1840 par les paysages d'un jeune homme qui est peut-être le premier paysagiste de l'Europe. Tout le monde a nommé M. Louis Cabat. M. Cabat est un artiste des temps primitifs; bien jeune encore, il n'a pas vingt-cinq ans, sa vie est austère et sainte; sa conviction est profonde, son travail acharné. Voici, cette année, cinq tableaux qu'il vous envoie. La moins belle de ces cinq toiles, le *Jeune Tobie*, ferait à elle seule la fortune d'un artiste. *La Vue du lac de Némi et du village de Genzano*, aux environs de Rome, est encore un chef-d'œuvre dont Louis Cabat seul est capable. Le quatrième tableau de Cabat, l'*Intérieur d'une Forêt*, est une chose faite à grands traits; c'est le plus magnifique pêle-mêle d'arbres et d'arbustes, de branches tombantes, de feuilles naissantes, qui se puissent voir; admirable fouillis!

Tant que les statues de chaque année seront exposées dans cette salle humide et froide, où le jour tombe à faux, véritable rez-de-chaussée de prison ou de corps de garde, nous ne cesserons de réclamer un local plus convenable en faveur de la statuaire contemporaine.

Cette année encore, le nombre des statues exposées est moindre que les années précédentes. Ceci ne tient pas seulement aux rigueurs du jury, mais encore et surtout à un nouvel effort de la statuaire moderne qu'il est important de constater.

Un malheur de cette statuaire en miniature, c'est que les plus excellents artistes de ce temps-ci se sont laissé prendre à cette popularité facile, et qu'ils y ont dépensé bien du goût, bien des idées, bien du génie. Pradier lui-même, cet homme heureux que l'inspiration n'abandonne jamais, habile et fécond comme il l'est, passion infatigable et vivante, à qui le marbre obéit avec un respect incroyable. Pradier n'a pas dédaigné de payer son tribut à la mode nouvelle, et si vous saviez avec quelle grâce, quel atticisme! Dans une coquille doucement entr'ouverte, la déesse vient de mettre au monde son premier né, le petit Amour; l'enfant, dont les ailes poussent à peine, s'attache avec ardeur au sein de sa nourrice. L'idée est charmante, elle suffirait à un beau groupe; Pradier en a fait une statuette de quelques pouces. Vous avez vu aussi l'Odalisque au turban, la Terpsichore inspirée, la Muse qui danse et dont la tunique entr'ouverte découvre le beau corps; vous avez vu les trois Grâces, ces beautés flamandes, et tant d'autres improvisations du même maître. Surtout vous vous êtes arrêté avec bonheur devant cette petite fille assise, dans le plus simple appareil. Tout cela est d'une nudité honnête et admirable. On n'en finirait pas si l'on voulait dire toutes les idées charmantes que le célèbre sculpteur a ainsi jetées au vent; et comme dans tous les arts, surtout dans celui-ci, une idée nouvelle est fort rare, peut-être ferions-nous à Pradier le sincère reproche de toute cette invention ainsi dépensée, s'il n'était pas en effet un inventeur inépuisable. Ainsi cette année, quand on disait de toutes parts : que fait Pradier? quand on se racontait chaque jour une improvisation nouvelle; Pradier s'occupait du monument de Molière, dont il avait accepté les deux figures accessoires, lui le maître, pendant que la statue principale était donnée à un talent de second ordre. Ce n'était pas tout encore : Pradier, dans son atelier, travaillait à un vase funèbre Quoi! direz-vous, l'auteur des trois Grâces qui sont à Versailles, l'auteur de la Bacchante échevelée, le voilà qui se met à sculpter une urne funèbre! Rien n'est plus vrai; l'urne est au Louvre, on y retrouve le ciseau du maître dans toute sa verdeur; les deux faces sont chargées de deux scènes allégoriques, mais l'allégorie s'y cache sous la vivacité du drame. Le vase de Pradier est de la plus belle forme grecque; il s'est abandonné, à ce sujet, à tous les souvenirs de l'antiquité classique; il nous a représenté le Temps au bout de la carrière, où quatre chevaux fougueux traînent un beau jeune homme. Seulement, lorsque son œuvre a été accomplie, il s'est souvenu que ce marbre était destiné à rappeler un homme mort hier, alors il a placé aux deux anses deux beaux anges, les ailes déployées, qui se prosternent au pied de la croix.

L'*Oreste* de M. Simart nous a rappelé, et nous le disons à sa grande louange, cette belle tragédie d'Euripide que Racine lui-même n'a pas fait oublier.

Dans un bas-relief athénien, décrit par Winkelman, l'artiste a représenté Oreste et Pylade, ce fidèle compagnon de tant d'infortunes. Evidemment, c'est dans ce bas-relief antique que M. Simart a puisé l'idée première de sa composition; seulement, cette fois, Oreste est seul; il est venu se prosterner à l'autel de la déesse, la déesse l'a repoussé, et le misérable est resté sur les marches de l'autel, n'en pouvant plus. Il faut louer beaucoup cette statue de M. Simart, car elle est simple, elle est vraie, elle est touchante. Parmi les bustes de cette année, où l'on voit un bourgeois anonyme la tête couronnée de lauriers, il s'en rencontre quelques-uns qui ont des droits aux honneurs de la sculpture, M. Alexandre Duval, par exemple; l'auteur de ce buste est M. Barre. Il a fait un traité avec M. Amaury-Duval, qui est un noble traité. M. Amaury-Duval s'est engagé à faire le portrait de M. Barre le père; en échange, M. Barre fils a fait le buste de M. Alexandre Duval. Nous ne dirons pas que le buste de M. Duval par M. Barre, vaille tout à fait le portrait de M. Barre père, par M. Amaury; mais, à coup sûr, nous dirons que le buste de M. Alexandre Duval vaut mieux que son portrait. Cette fois, l'auteur de *la Fille d'Honneur et de la Jeunesse d'Henri V* vous apparaît moins chargé de soucis et de vieillesse; il y a quelque chose de plus humain dans ce marbre que sur cette toile; quelque jour, ce buste tiendra sa place honorable parmi les bustes du Théâtre-Français, entre M. Collin d'Harleville et M. Andrieux.

A propos de M. Andrieux, dont M. Elschoet a fait, il y a trois ans, un buste très-ressemblant, et, ce qui était plus difficile, très-supportable, car, malgré tout son esprit, M. Andrieux était bien laid, nous devons louer beaucoup un buste de M. Laromiguière du même auteur.

Un autre buste qui mérite notre attention et notre éloge, c'est le buste de monseigneur l'évêque d'Hermopolis, par M. Gayrard.

Voici un étrange portrait, le buste en marbre de M. le général Pierre Boyer, par M. Jules Jaley. Le front est vaste, l'œil est vif, la joue est bien creusée. Mais, s'il vous plait, où donc est la bouche, où sont les lèvres, où sont les dents du soldat? Tout cela se cache sous une immense moustache grisonnante et touffue. — En fait de moustaches, nous préférons celles de Charlet, par M. Etex. C'est une belle chose que M. Etex a faite là. — Nous aimons assez le buste d'Adanson, par M. Ramus; le buste de sir John Herschel-Bart, par M. Suc, — sir Joh est admirablement habillé; — le buste de M. le lieutenant-général comte Lépic, par M. Delarue. Mais quel triste buste de Mlle Rachel, par M. Dantan aîné! — Un des meilleurs bustes du salon, sinon le meilleur, est un buste de M. Robinet.

Parlons maintenant de quelques-unes des statues qui méritent l'attention de la critique. Nous ne serons pas plus dur pour les sculpteurs que nous ne l'avons été pour les peintres; les uns et les autres ils ont droit aux mêmes égards.

Dans la statue en pied de *Philippe de France*, par M. Duret, vous reconnaissez d'un coup d'œil l'habile maître à qui nous devons déjà tant de beaux ouvrages. L'*Andromède* de M. Lescorné vous présente une jeune belle fille abandonnée sur un rocher désert par un ingrat qu'elle aime et qu'elle appelle, mais en vain. Pourtant la jeune personne est si belle et si bien portante, qu'il n'y a pas de quoi se désespérer encore. Je crois même qu'elle est déjà en train de se consoler. — Regardez en passant, mais sans l'approcher de trop près, le *Saint Vincent-de-Paul* de M. Raggi. C'est une figure monumentale. Le saint, empêtré dans sa tunique, est raide et guindé à partir de la ceinture jusqu'aux pieds; mais la façon toute maternelle dont il emporte ce petit enfant dans ses bras rachète, et de beaucoup, toutes ces disgrâces. — Une charmante statue en marbre, d'un artiste belge que personne n'a prôné à l'avance, que son propre pays n'a pas proclamé un grand homme, modeste et timide renommée qui ne nous a pas été imposée, c'est l'*Innocence*, par M. Simonis. Figurez-vous une aimable enfant doucement épanouie au souffle caressant de sa douzième année; elle est nue, sans savoir qu'elle est nue; elle a les bras les plus mignons du monde, et les mains dignes de ses bras. Ses deux pieds, repliés sous elle, sont véritablement chose rare parmi les sculpteurs, deux pieds destinés à fouler franchement la terre. L'enfant joue avec un serpent, qu'elle enroule autour de son cou comme elle ferait d'un collier de perles. L'artiste a évité avec bonheur ce passage difficile qui sépare la niaiserie de l'in-

nocence, l'ignorance de la naïveté. C'est un bel et bon ouvrage sous tous les rapports. — M. Lemaire, l'habile statuaire, à qui sa majesté l'empereur de Russie, ce grand protecteur des beaux-arts de la France, formidable concurrent à qui bien peu résistent, a confié le fronton de l'église d'Isaac, à Saint-Pétersbourg, M. Lemaire s'est fait représenter, lui absent, par une statue colossale du roi *Louis XIV*. — En revanche, on prendrait le *Louis XIV enfant*, de M. Boitel, pour une charge mignonne du Louis XIV de M. Lemaire.

Comment M. Barre fils s'est-il amusé à pétrir cette immense statue du *duc de Guise*? Comment n'a-t-il pas eu peur de cette horrible fraise bouffante, déjà lourde quand elle n'est qu'en satin ou en velours? — Et nous qui allions oublier les bustes de M. Dantan jeune! Ces bustes manquent de grandeur, mais ils ne manquent pas de vérité ni de ressemblance; il y a surtout le buste de M. Chérubini, ce mécontent de tant de génie, qui est d'une vérité frappante. — Avec sainte Élisabeth de Hongrie, M. Caillouete s'est amusé à faire une statue. Malheureusement pour lui, le sculpteur s'est mis à faire tant qu'il a pu de l'art chrétien; c'est un art à part tout nouvellement découvert. Ceux qui copient avec tant de peine les monuments informes du christianisme naissant, ne songent donc pas de quels malheureux anachronismes ils se rendent les complices? — M. Desbœufs a exposé une statue de *Saint Bernard*, l'énergique prédicateur des croisades. Le saint Bernard de M. Desbœufs manque d'inspiration, d'élévation. — Au contraire, la *Sainte Thérèse* de M. Feuchère nous paraît une belle et bonne statue; le visage de la sainte est tout rempli de cette grâce chrétienne qui ne défend ni l'inspiration ni l'enthousiasme. — M. Debay est un heureux inventeur : il a composé un petit marbre de chambre à coucher des plus jolis. Au bord d'une claire fontaine, un petit amour est couché; le drôle, qui n'a rien de mieux à faire, se regarde dans le limpide cristal, et voilà notre petit *flandrin* d'amour qui se met à cracher dans l'eau *pour faire des ronds*. Ceci s'appelle *Le repos du monde!* titre quelque peu ambitieux. — M. Legendre-Héral, un des artistes refusés, et qui s'en fait gloire, a ramené le Lyon la statue de *Laurent de Jussieu;* c'est une composition bien simple et tout à fait digne de ce savant et modeste héros. La figure de M. de Jussieu est d'une grande sérénité, on devine, rien qu'à le voir, que cet homme heureux a vécu étranger aux brûlantes agitations des hommes, car c'est là un des privilèges de la science bien comprise.

— Le *Christ* de M. Maindron rappelle trop la *Velléda* du même auteur. C'est tout à fait la même façon de porter tous ses soins sur quelques détails, et de négliger l'ensemble de la composition. Les mains sont belles, le torse est bien étudié, mais on pourrait dire que ce ne sont pas les parties du même corps humain. — La *Femme* de M. Rocher, *qui pleure son enfant mort*, a l'air d'avoir été écrasée en même temps que son fils. — L'*Immaculée Conception* de M. Toussaint a le grand tort de porter un titre pareil. L'ascétisme et la statuaire n'iront jamais de compagnie. N'était cette désignation grotesque, nous dirions que cette jeune fille, qui tient un lis à la main, n'est pas faite sans art et sans talent. — N'oublions pas la *Niobé* de M. Gourdel, beau morceau classique qui fait honneur à cet intelligent élève de M. Pradier. Il y a dans cette galerie toutes sortes d'animaux en plâtre ou en bronze; un taureau, un tigre, un cerf, un dogue espagnol, un chien d'arrêt, un bélier, et surtout de jolis petits animaux de M. Mène. *Son cheval attaqué par le loup* est une bonne chose. Le cheval enlève le loup, mais on voit que le cheval n'ira pas loin. Croiriez-vous cependant que M. Fratin, le même qui a fait à M. Barrye une concurrence si redoutable, et qui marche sur la même ligne; M. Fratin, le spirituel et fécond inventeur de tant de petits bronzes à bon droit populaires, s'est vu, cette année, fermer rudement les portes du Louvre?

Pour en finir avec les statues refusées, il nous faut rappeler une grande nymphe en marbre de M. Levêque. C'est une figure tout à fait flamande, que le jeune artiste avait destinée à servir de prétexte à une fontaine. L'*Ondine* est étendue tout de son long sur des roseaux, la tête penchée comme pour mieux écouter ce bruit qui tombe. Placez ce marbre au milieu d'un bassin, et il produira un grand effet.

Reste maintenant à vous parler d'un monument du célèbre sculpteur de Florence, Bartolini, qui fut longtemps l'ami de M. Ingres. Ce monument de Bartolini est à peine l'indication exacte, ou, si vous aimez mieux, la miniature d'une vaste et poétique composition de l'illustre sculpteur, destinée, par M. le comte Anatole de Démidoff, à perpétuer la mémoire de son père dans cette noble cité de Florence, qui se souvient de lui avec une reconnaissance bien sentie et bien méritée.

Sur ce monument du plus beau marbre, l'artiste a placé le père entouré de ses enfants. Aux quatre coins du groupe principal, il a représenté la Sibérie, la Charité, qui est un groupe admirable, la plus belle œuvre de l'auteur peut-être; et enfin, il a rappelé de son mieux les beaux-arts, les plaisirs, les fêtes intelligentes dont cette heureuse vie était remplie.

Cette année encore, nos architectes, pour se produire au Louvre, ont eu recours à cette honorable supercherie des gens de talent, dont le talent est sans application dans leur siècle. Ils ont exposé, non pas des ouvrages réalisés, puisque la réalisation des grandes œuvres de l'architecture est devenue impossible, mais les rêves d'une imagination puissante, active, ingénieuse, et qui ne demanderait pas mieux que d'être féconde. C'est ainsi qu'un jeune homme à qui serait réservé un grand avenir s'il n'était pas un architecte, M. Viollet-Leduc, s'est amusé à reproduire, surtout à réparer avec la complaisance la plus patiente, le théâtre de Taormine, en Sicile.

Vous avez ensuite, en fait de monuments modernes, *la Maison du Faune* reconstruite par M. Boulanger. Cette maison du Faune était sans doute, dans les premiers jours de l'ère chrétienne, comme qui dirait l'hôtel de Mme de Sévigné dans la rue des Tournelles. Tout y respirait la grâce, le bon goût, l'élégance et l'esprit. Ceux qui passaient dans la grande rue de Pompeï, les plus élégants et les plus jeunes se montraient la maison du Faune d'un air discret, en se récitant tout bas les vers qui avaient été récités la veille. C'était un centre commun d'art et de poésie, de galanterie et d'opposition; on y disait presque tout haut les insolences et les crimes de l'empereur; et les belles courtisanes, sans voile, y célébraient sur la lyre les vertus antiques. Autant nous approuvons peu toute la peine inutile que M. Viollet-Leduc s'est donnée pour reconstruire le théâtre de Taormine, autant nous trouvons juste et raisonnable que M. Boulanger ait recomposé à loisir la maison du Faune. Le théâtre de Taormine n'est plus possible pour personne; la maison bourgeoise de Pompeï est à la portée de tout le monde.

M. Titeux, un autre architecte de talent et d'esprit, n'a pas été chercher si loin ses modèles et ses règles. Il y a dans le jardin de l'Hôtel-Dieu une petite église romane sous l'invocation de saint Julien-le-Pauvre. Ce petit monument, vénérable surtout par son antiquité, appartient à cet art informe qui n'est plus le style byzantin, et qui n'est pas encore l'art gothique. M. Titeux a transporté au Louvre l'église de Saint-Julien-le-Pauvre; il l'a restaurée de son autorité privée, il l'a faite aussi complète qu'elle peut l'être : ainsi rajustée, l'honnête et vieille chapelle pourrait très-bien tenir sa place sur un des côtés latéraux de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.

M. Monvoisin, pour sa part, ne remonte pas si loin que M. Titeux; la réédification de l'évêché de Paris lui suffirait. Comme tous les honnêtes gens de la France, l'habile architecte a gémi sur la démolition furieuse de ce respectable monument déchiqueté en plein jour, déchiré pour ainsi dire à belles dents, par la plus misérable des populaces, dans ses habits fangeux du mardi-gras.

M. Garnaud est plus sage que M. Monvoisin : c'est bien encore quelque peu un rêveur, mais du moins son rêve n'est-il pas impossible, et le fait-il en bonne compagnie, dans la compagnie de sa majesté très-conservatrice, Louis Philippe Ier. Le Louvre, qui devrait être la gloire de cette immense ville, auquel ont travaillé tant de grands rois et tant d'excellents artistes; le Louvre, qui est le centre de Paris et du monde, le lieu d'asile de l'autorité et des beaux-arts, la merveille nationale, est, à cette heure encore, plus délabré que le dernier hôtel de sous-préfecture dans une ville de quinze cents âmes. L'eau pénètre par les toits sans tuiles, la boue encombre la cour; en été, cette boue devient poussière. Traversez avec précaution toute cette fange, enfermée dans des sculptures de Jean Goujon. Et, notez bien que ceci est encore la partie la plus achevée du Louvre : l'autre partie se compose de quelques pans de murailles, affreuses à voir. On dirait que les Huns d'Attila ont passé par ce lieu et qu'ils n'ont pas laissé pierre sur pierre. Tout autour de cette masure royale, en face même du Musée, se sont abrités toutes sortes de cloaques impurs, où grouillent dans tous les sens le vol, le recel et la prostitution publique, abrités à cette ombre imposante; incroyable,

affreux pêle-mêle des éléments les plus opposés, l'ignoble et le sublime; Perrault l'architecte, et le marchand de vins du coin; Catherine de Médicis, et Margot de la rue de la Bibliothèque; le chiffonnier et le roi; Jean Goujon et le Jean-Jean accroupi honteusement contre ces murailles. Et quand on songe que l'empereur Napoléon lui-même, qui avait tant d'armées à son service, et tant de millions dans les caves des Tuileries, n'a pas pu assainir ces étables d'Augias, on se prend à penser qu'il faut que cela soit impossible. Pourquoi donc impossible, cependant? L'emplacement est à vous, la pensée est toute trouvée, le monument est fait aux deux tiers; vous avez à vos ordres tous les artistes de la France. A celui qui achèvera cet immense chef-d'œuvre, une gloire est acquise non moins grande qu'à celui qui l'a commencé. Qu'attendez-vous donc? Voilà sans doute ce que M. Garnaud aura pensé; il a étudié dans son ensemble cet immense édifice né et à naître; il en a coordonné les diverses parties; il a cherché l'unité, sans laquelle il n'y a pas de chef-d'œuvre véritable; dans ce vaste espace il a placé comme il convenait les livres de la bibliothèque royale, les inventions de l'industrie, les produits des beaux-arts, afin que le Musée du Louvre restât ouvert à tous toute l'année. Nous ne pouvons pas entrer ici dans tous les détails de ce gigantesque projet, non plus que dans les critiques qui se pourraient adresser à plusieurs inventions de l'auteur, à ce monument de Pharamond, par exemple, qu'on ne s'attendait guère à voir se loger au Louvre. Mais, hélas! nous n'en sommes pas là les uns et les autres à nous occuper de ces détails; nous n'en demandons pas tant pour l'heure présente; nous laissons aux siècles à venir le soin d'achever ces demeures royales. Nous ne sommes pas ambitieux, nous donnerions toute la part de joie et de plaisir qui nous reviendrait dans l'achèvement du Louvre, pour quatre carrés de gazon et une fontaine jaillissante dans cette cour où les mauvaises herbes soulèvent les pavés.

Vous avez encore de M. P. Manguin la restauration d'une église de La Ferté-Bernard; — de M. Hénard, un projet de monument en l'honneur de Molière; mais un autre projet est arrêté, et l'on n'attend plus, pour s'y mettre, que la permission de Pradier; — de M. Charles Perrin, une étude complète de l'église de Rosheim, près de Strasbourg, un pittoresque repos dans cette belle et verdoyante vallée. Ces dessins de M. Charles Perrin sont dignes du plus grand intérêt. — Plusieurs des anciens élèves de l'académie de France à Rome ont salué avec reconnaissance la villa Médicis par M. Thumeloup. — M. Dupertuys expose son projet de salle de spectacle pour la ville de Mans, et c'est vraiment dommage d'élever de si beaux édifices aux vaudevilles de M. Scribe et aux vieux drames modernes de la jeune école. — Enfin, M. Amable Tronquoy, qui est un homme habile, nous a expliqué de la façon la plus nette tout le système de la charpente en fonte et fer des combles de la cathédrale de Chartres. Le travail est admirable; ce n'est pas là cependant cette admirable charpente en bois qui a été l'admiration des plus grands architectes de ce pays.

Il y a bien encore un autre audacieux qui s'est amusé à bâtir tout simplement une partie de la ville de Thèbes. Certes, s'il y a une entreprise encore plus difficile que la restauration du Louvre, c'est celle-là. Il faut avoir, non pas le génie, mais la rage de la restauration pour pouvoir retirer de leur néant ces tronçons, ces fûts, ces colonnes, ces palais, ces chaumières, ces sphinx, ces temples, ces colosses, ces tombeaux de tant de rois, cet entassement de choses anéanties, où tout se tait, même la statue de Memnon.

Passer de l'architecture à l'aquarelle, aux pastels, à la miniature, aux peintres de fleurs, et vouloir chercher un prétexte quelconque pour une pareille transition, ce serait la chose impossible. Mais qu'importe la transition? Nous voulons avant tout ne rien oublier, et tenir compte à chacun de ses efforts. D'ailleurs, nous devons reconnaître que nos artistes excellent dans cette peinture, qui est au grand art de la peinture ce que la poésie fugitive est au poëme épique. Pendant que M. Gros suivait dans leur trace sanglante et triomphante les armées de l'empereur, pendant que M. Gérard représentait le côté gracieux et poétique de cette histoire, Redouté, penché sur ses fleurs, entendait à peine tout ce grand bruit qui se faisait autour de lui, il n'était occupé qu'à leur trouver des noms et des amours, qu'à leur faire produire leurs plus doux chefs-d'œuvre; il était leur historien, il était leur peintre ordinaire, il choisissait au hasard, dans l'abondante corbeille de la Flore européenne, les modèles qui devaient poser devant lui; il était le roi des jardins de la Malmaison, roi plus heureux que l'empereur. Et voyez la chance, les armées que Gros poursuivait de son pinceau infatigable sont couchées dans la gloire et dans la mort, les belles dames et les beaux jeunes capitaines qui posaient devant M. Gérard sont couverts de cheveux blancs et de rides à cette heure; seuls, les modèles de Redouté n'ont pas changé; ils ne durent qu'un jour, mais ce jour a un lendemain; leur victoire n'est qu'une victoire d'une heure, comme toutes les victoires, mais celle-ci doit refleurir à la première rosée. Oh! quelle joie pour un peintre de retrouver ses modèles dans toutes leurs grâces natives, d'être sûr de les revoir toujours dans leur fraîcheur pritannière, de les pouvoir aimer et parer tout à l'aise, sans redouter jamais que le temps vienne les flétrir! Et comme d'ailleurs ce n'est pas trop de la vie d'un homme pour deviner complètement les moindres mystères de la création divine, nous devons dire que celui-là qui abrite sa gloire à l'ombre embaumée des roses et des lis est, en effet, un sage artiste, d'autant plus sage que cette heureuse étude a porté ses fruits; les fleurs ont eu leur peintre favori, comme si elles n'avaient été que des jeunes femmes de vingt ans; elles ont payé avec usure à Redouté toute la peine qu'il s'était donnée pour elles. Aujourd'hui encore, elles lui sourient, elles l'appellent, elles se courbent sous sa main d'une façon caline; la rose même amortit son épine sous la main qui l'a domptée; c'est là une heureuse vie, une heureuse vieillesse, une popularité durable, dignement acquise à éterniser ces beautés passagères. Redouté, lui aussi, aurait pu faire, s'il l'eût voulu, de grands tableaux d'histoire; lui aussi il eût appelé à son aide Flore et Zéphyre, Vénus et l'Amour, et toutes les inventions mythologiques auxquelles l'empire croyait encore. Mais où sont-ils ces Amours et ces Vénus? Qui donc croit encore à la Vénus et au Zéphyre? L'Emdymion de Girodet lui-même, cette chose tant fêtée, se mange aux vers. Qui eût dit cependant à Girodet qu'une simple rose de Redouté dans l'album de l'impératrice Joséphine, vivrait plus longtemps que ses propres chefs-d'œuvre, dont il était si fort épris? Ce Redouté a fait plusieurs élèves qui marchent sur les traces du maître, mais qui ont le malheur de copier beaucoup plus le maître qu'ils ne copient la nature, dévouement bien imprudent sans doute, imitation mal entendue; car enfin, si les fleurs de Redouté sont belles, les fleurs du bon Dieu sont pour le moins aussi belles. Le lis dans la vallée est toujours resté ce qu'il était du temps de Salomon, un miracle dont nul n'égalera la magnificence. Parmi les élèves de Redouté, Mme Camille de Chantereine a exposé un très-beau tableau de fruits et de fleurs, mais les fruits ne valent pas les fleurs. — M. Lesourd de Bouregard est un grand amateur de camélias, d'œillets et de nonpareilles; avec moins d'efforts, il arriverait peut-être à faire mieux encore. Mlle Pilon est une habile artiste, elle comprend à merveille l'art de composer une corbeille. Pour arranger les fleurs comme fait Mlle Pilon, pour assortir convenablement toutes ces nuances, pour faire en sorte que celle-ci ne nuise pas à celles-là, il faut les aimer beaucoup; Mlle Pilon les aime et les dessine avec amour. — M. Jacobber peint toutes ses fleurs à l'huile, et sous sa main elles prennent une vigueur inaccoutumée. Il n'oublie ni l'insecte qui bourdonne, ni la chenille dorée qui s'attache à ces fleurs hérissées d'épines, ni le papillon, fleur volante dans l'air. M. Jacobber est en ceci l'élève de Van Spaendonck, ce vieux maître de l'empire de Flore, mort à la fin de l'hiver dernier; ses élèves l'ont enseveli sous un rosier sauvage dont vous pouvez déjà voir les bourgeons naissants, digne épitaphe d'un pareil mort.

Le pastel a beaucoup donné cette année. Plus nous irons, et plus vous verrez adopter ce genre de peinture; il est peu prétentieux de sa nature, il réunit à la grâce du dessin le charme heureux de la couleur. Les pastels de M. Henriquel Dupont sont charmants. Autant celui-là tient le burin d'une main ferme, autant il dessine avec la grâce la plus délicate. Homme d'un grand talent et d'un grand sens, M. Henriquel Dupont sait très-bien rendre à chaque chose ce qui lui est dû, l'éternité à la planche d'acier, une jeunesse de quelques jours au pastel. Si vous saviez comme les femmes sont belles ainsi représentées! Quelle grâce dans leur parure! quel honnête maintien! quel charme répandu dans toute leur personne! Mais, direz-vous, c'est grand dommage que ces petits chefs-d'œuvre soient destinés à la mort. Et qui le nie? Mais parce qu'un pastel s'efface, refuserons-nous notre louange aux pastels d'Henriquel Dupont? — M. Dehaussy marche de bien près sur les traces de M. Dupont. Il est même moins complaisant que

[illegible]

[illegible]

La Renaissance N° 8 (2e année)

lui avec le pastel; il le traite d'une façon plus ferme, il appuie davantage sur les contours de ses figures; il lui demande, en un mot, tout ce qu'il peut donner. Et en preuve de son indépendance, M. Dehaussy a exposé un portrait d'homme nettement et fièrement dessiné. Cette tête est belle, c'est le portrait de M. Francia, un habile artiste qui n'a rien exposé cette année, et qui a eu grand tort! — Les portraits au pastel de M. Giraud sont à bon droit célèbres, et ils suffiraient à une réputation. M. Giraud fait cela en se jouant, il devine d'un coup d'œil le fort et le faible; il arrive ainsi à une ressemblance parfaite, et souvent si grande, que cette ressemblance est souvent bien voisine de la charge, vers laquelle M. Giraud est souvent emporté par son instinct. — Les portraits de Mme Laure de Leoménil sont bien admirés des femmes. Cette dame a quelque chose du talent de M. Dubufe, Dieu la pardonne! Heureusement, la même mignardise, qui est souvent très-blâmable dans un tableau sérieux, devient une grâce, transportée sur une page de vélin d'un demi-pied. — Nous aimons beaucoup un très-beau pastel de M. Pannier. Son œuvre est presque grande: nous ne savons pas de plus bel éloge. — Mais pour bien juger du véritable point où peut aller l'art du pastel, regardez, je vous prie, avec l'attention qu'ils méritent, les tableaux de M. Maréchal et ceux de M. Rolland. Ne dirait-on pas que c'est là tout à fait de la peinture à l'huile? M. Leleux est-il plus naïf et plus vrai que M. Maréchal? M. Jules Dupré est-il plus harmonieux et plus fini que M. Rolland? Regardez, je vous prie, les *Bûcherons* et les *Sœurs de misère* de M. Maréchal; cela est énergique et simple. Etudiez, en même temps les deux paysages de M. Rolland; rien ne le gêne, rien ne l'arrête : le brouillard n'est pas levé encore, la prairie est toute couverte de cette humide vapeur, le troupeau et le berger attendent le soleil; il est impossible de tirer un meilleur parti de la couleur douteuse du pastel. Dans l'eau qui coule, vous voyez se refléter ces bêtes à cornes déjà ruminantes. L'autre paysage de M. Rolland représente une forêt; la forêt est épaisse et verte; rien n'entre là-dedans, ni le vent, ni le bruit, ni la clarté; il y a quelque chose de solennel dans tout cet ensemble. M. Rolland s'est encore surpassé cette année, sans faire oublier cependant sa *belle cascade du Reichenbach*.

En fait de dessins, vous en verrez de merveilleux; c'est un honneur de notre école de savoir dessiner. A cette science nouvelle, M. Ingres n'a pas nui, et nos jeunes artistes, aidés par leur facilité naturelle, ont accompli en ce genre des chefs-d'œuvre incroyables. Il font cela si bien et si vite, qu'en vérité, ce n'était pas la peine d'inventer le daguerréotype.

Il y a par exemple une certaine forêt dessinée au crayon, de M. Aubert père, qui est du fouillis le plus merveilleux; ce sont des arbres jeunes et vieux, ce sont des fossés et des ronces; c'est un grand chêne qui s'avance pour protéger tout cela de son ombre. — De jolis portraits à l'estompe, de M. Aubry-Lecomte; — des dessins à la plume, de M. Eugène Blery, souvenir récent de Dampierre, ce vieux château qui se relève avec tant de magnificence; — plusieurs chevaux, de M. Foussereau, de gros chevaux normands qu'on dirait tirés des écuries de Géricault; et une foule de petits chefs-d'œuvre dont le nom nous échappe, car enfin il est impossible de tout nommer, rendent très-remarquable cette partie de l'exposition; comme aussi on accorde de très-grands éloges à un très-beau dessin de M. Guichard. Dans un grand cadre, plusieurs femmes se montrent; celle qui est vue de dos est admirable; cette fois encore l'élève de M. Ingres fait honneur à son maître. Au reste, ce beau dessin est la seule chose que M. Guichard ait pu sauver cette année; on lui a brutalement refusé, non-seulement l'*Apothéose de la princesse Marie*, cette noble toile chargée de tant d'espérances, mais encore on lui a refusé deux autres dessins aussi importants, et, pour le moins, aussi beaux que celui qui a été admis. — M. Richomme, l'habile graveur, a dessiné avec beaucoup de conscience et de talent le *Sommeil de l'Enfant-Jésus*, d'après Raphaël. A la bonne heure, voilà un homme qui sait comprendre cette beauté divine. — Mais qu'a donc fait Raphaël à M. le baron Desnoyers, pour avoir ainsi massacré la *Transfiguration* qui est au Vatican, d'après un tableau à l'huile qu'il avait fait lui-même, ce qui se devine facilement à la gravure du tableau?

Mais un très-remarquable début de dessinateur, une véritable révélation, un nouveau venu qui mérite toutes les sympathies de la critique, c'est un capitaine d'artillerie nommé Penguilly-L'Haridon. Celui-là dessine comme vous ou moi pourrions écrire, si nous avions la main légère, une plume bien taillée, de beau papier glacé sous notre plume, un style sans fin, beaucoup d'idées dans la tête et beaucoup d'amour dans le cœur. On ne saurait croire ce que cet homme fait avec sa plume; il en fait tomber les plus charmants caprices, comme le petit chien de l'Arioste fait tomber de sa patte les diamants et les perles. Pour commencer dignement cette œuvre qu'il entreprend, M. Penguilly-L'Haridon s'est inspiré d'un vieux roman qui a bien fait rire nos grands pères, et qui nous paraît une plaisanterie morte; nous voulons parler du *Roman comique*, page grotesque jusqu'à la licence, dont les prémices ont été subis, qui le croirait? par madame de Maintenon en personne. Que d'esprit le dessinateur a trouvé dans ce livre! Quel petit drame ingénieux! Quelle charmante femme à l'œil éveillé et fripon! Quels aimables cavaliers, qui tiennent leur épée d'une main aussi coquette que celle-ci tenant l'éventail! A l'exemple de Scarron, son maître et son guide, le dessinateur rit de tout, et même des gens qu'on mène à la potence.

C'est à présent, ou jamais, le moment de réparer plusieurs oublis involontaires dont plusieurs artistes de talent seraient les victimes. — M. Bigand a exposé un très-beau tableau de *saint François de Sale, une Tête de vieillard, une Judith*, et un joli *Portrait d'enfant*, et dans ces toiles de M. Bigand il y avait trop de mérite pour que nous les puissions oublier. — Un aimable paysage de M. Charles Lefèvre, *la côte Sainte-Catherine à Rouen*, méritait également la plus honorable des mentions. — Mlle Anaïs et Mlle Héloïse Colin se sont montrées les dignes filles de leur père. — Nous avons eu le plus grand tort de ne pas mentionner le *Rabelais* de M. Louis Canon, et surtout de charmants portraits d'une grâce et d'une vigueur peu communes. — M. Lelièvre, dont les portraits sont remarquables tout autant que ceux de M. Tissier et de M. Gourlier; — M. Hennet, qui a emprunté à M. de Lamartine un terrible tableau plein de pitié et de douleur; M. Franchet (son tableau d'*Agar* est plein de bonnes qualités); M. Elmerich, et M. Gomien qui a fait de bons portraits, n'avaient certainement pas mérité cet injuste oubli. — En même temps on nous a fait remarquer un beau portrait de Mlle de Fourmond, qui comprend à merveille la beauté des femmes; — un *Christ* de M. Louis; belle tête, toute remplie de charité et d'espérance; — *la Vierge et l'Enfant-Jésus*, par M. Riss; — le *Vieillard et ses enfants*; le *Pêcheur napolitain*, par M. Darondeau; — la *Glaneuse anglaise* de madame Soyer; — la *Mort de Rachel*, par M. Sutat; — plusieurs beaux paysages de M. Van der Burch. — On nous a montré aussi un très-beau médaillon de M. Dantzel, la tête vénérable de M. Ch. Fourier, qu'ils ont brutalement refusé, et encore un charmant petit bas-relief, la *Bataille d'Austerlitz*, qu'ils ont également refusé. Vous auriez pris ce bas-relief, à sa délicatesse et à ses fins détails, pour une œuvre florentine.

La gravure est peut-être la partie la plus riche de cette exposition. Ce n'est pas qu'on lui accorde de bien grands encouragements depuis tantôt dix années, ce n'est pas qu'elle n'ait été abandonnée par bien des artistes de mérite qui n'y trouvaient plus de quoi vivre. La lithographie, cette commode et peu coûteuse contrefaçon de la gravure, menaçait de lui porter un coup mortel. De son côté, la gravure sur bois, cette compagne assidue et dévorante de la librairie moderne, a enlevé à la gravure sérieuse bien des mains habiles; mais enfin, le ciel soit loué! les grands arts ne mourront jamais tout à fait parmi nous: une providence est là qui nous les conserve, et qui ne veut pas que pas une parcelle du génie national soit perdue. Voici donc que tout à coup la gravure reparaît plus puissante : elle a exposé cette année de belles choses. La *Galerie de Versailles*, publiée par M. Gavard, a fourni à nos graveurs tout le travail qu'ils pouvaient désirer. M. Aguado, de son côté, leur est venu en aide avec cette munificence qui n'est pas toujours la munificence éclairée d'un homme de goût, mais qui est toujours généreuse et bienveillante. Ainsi, la *Prise de Lérida*, par M. Kernot, qui appartient à l'ouvrage de M. Gavard; la *Dame à l'éventail*, d'après Vélasquez, le *saint Jérôme*, d'après le dominiquin, par M. Leroux, qui est un homme de talent, sont de belles et bonnes planches, à coup sûr. Vient ensuite la gravure destinée à remplacer, dans nos provinces et dans les maisons bourgeoises, ces horribles images coloriées dont elles étaient si avides. C'est là un art populaire qu'il nous faut encourager de toutes nos forces. M. Sixdeniers, qui a gravé un tableau de M. Biard; M. Rollet (*Louis XI*, d'après M. Jacquand); M. Jazet surtout, l'improvisateur sans pareil, qui a gravé cette année deux tableaux d'après

M. Steuben, la *Judith* et *Pierre le Grand,* ont rendu d'importants services au goût national en nous apprenant à aimer les gravures faites avec soin, en mettant à la portée du plus grand nombre les leçons d'héroïsme et de vertu que donnent les beaux-arts. — Une belle et bonne gravure dans ce genre populaire, terminée trop tard pour qu'on l'ait pu exposer, c'est le *Charles XII* de M. Schnetz, gravé avec beaucoup de talent par un honnête artiste nommé M. Migneret. L'œuvre du peintre est bien comprise et bien rendue. Le graveur a dédié sa planche à Charles-Jean, roi de Suède et de Norwége, plus habile que Charles XII et non moins courageux. — Il faut aimer beaucoup : — les petites gravures de M. Joubert, l'excellent élève de M. Henriquel Dupont, élégantes et riches parures de plusieurs beaux livres contemporains. M. Joubert a bien raison de défendre pied à pied la gravure sur cuivre et sur acier contre les envahissements de la gravure sur bois; — une très-belle eau-forte de M. Louis Leroy. — M. Blanchard et M. Auguste Blanchard tiennent leur digne place parmi les graveurs de la galerie Aguado. — M. Lacour-Lestadier a malheureusement perdu beaucoup de talent à chercher des sujets de vignettes dans les *Orientales* de M. Victor Hugo. — Les eaux-fortes de M. Bléry sont à la hauteur de ses dessins à la plume. — M. Butavand est un jeune homme qui comprend très-bien l'école allemande. — M. François Garnier a copié avec bonheur un très-beau paysage du Poussin. — M. François Girard se présente avec une très-grande planche de M. Bruloff, ce peintre russe qui s'est fait connaître par son tableau du *Dernier Jour de Pompeï*. Il a fait aussi deux jolies gravures d'après les tableaux de M. Goyet père. — Le *Clair de Lune* de M. Himely ressemble tout à fait à un charmant dessin qu'aurait fait M. Camille Roqueplan.

Nous pourrions bien en nommer d'autres; mais la place nous manque, et nous avons hâte d'achever. Il faut cependant que nous rendions toute justice à deux beaux ouvrages de M. Calamatta, le grand maître. Voilà un homme qui sait dessiner et en même temps transporter d'une main hardie son dessin sur l'acier et sur le cuivre. Si vous voulez savoir comment cet homme entend la reproduction d'un chef-d'œuvre, regardez son dessin du portrait de M. le comte Molé d'après M. Ingres. Ce sera d'ailleurs une façon de vous consoler de n'avoir pas vu le portrait original : *vous rêverez le reste*. Le petit portrait de M. Ingres, que M. Calamatta a gravé d'après M. Ingres, est une de ces rares petites merveilles qui rendent celui qui les possède un digne objet d'envie. Quand M. Ingres quitta Paris pour son exil de Rome, il laissa à ses élèves ce précieux témoignage de l'amitié du maître. M. Calamatta, avec une facilité qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans un artiste si sérieux, a reproduit le beau portrait de M. Guizot d'après M. Paul Delaroche. Certainement M. Paul Delaroche a dû s'estimer bien heureux le jour où M. Guizot a posé devant lui. Malgré tout le talent du peintre, il ne pouvait pas espérer un pareil modèle, qui revenait de droit à M. Ingres; comme aussi M. Paul Delaroche ne pouvait pas espérer un graveur de la puissance et de la grandeur de M. Calamatta. On a bien raison de dire qu'un bonheur ne vient jamais sans l'autre, et voilà pourquoi, qui que vous soyez, il faut vous hâter d'avoir du talent et d'être heureux.

La gravure de lord Strafford, d'après M. Paul Delaroche, par M. Henriquel Dupont, est peut-être la plus belle blanche du célèbre graveur à qui nous devons déjà le *Gustave Wasa*. Il est impossible de mieux comprendre l'œuvre qu'il faut reproduire; il est impossible de dominer davantage son modèle. Cette gravure de M. Henriquel Dupont est tout un drame, et ce drame est réduit à sa véritable dimension. Ainsi disposée, cette gravure produit un effet touchant, auquel nous avait peu habitué le tableau de M. Paul Delaroche. Les costumes, l'armure du soldat, tant admirée, le manteau de lord Strafford, la tête du vieillard, souvenir lointain de la tête de M. Guizot, l'affreuse porte de la prison hérissée de fer, les mains tremblantes du saint archevêque qui bénit Strafford à travers les grilles de sa prison, tout cela est compris et rendu d'une façon admirable. A cette œuvre importante, l'auteur ajoute quelques-unes de ces eaux-fortes qui ont toute la valeur de gravures achevées : le portrait de Charles Vernet, qui appartient à l'*Artiste;* le portrait d'André Chénier, la veille de sa mort; le portrait d'un homme qui a bien de l'esprit, qui a écrit des livres charmants, M. le marquis de Pastoret.

Parce que nous avons, tout à l'heure, dans un instant de mauvaise humeur, accusé la gravure sur bois de faire concurrence à la grande gravure, ce n'est pourtant pas une raison pour ne pas reconnaître tous les services qu'elle a rendus. La gravure sur bois a mis les compositions faciles de nos artistes les plus aimés à la portée du plus grand nombre, elle a popularisé bien des chefs-d'œuvre de la littérature européenne qui se croyaient arrivés à l'apogée de leur gloire; jetée dans un livre avec cette profusion insensée que nos plus habiles éditeurs, les Paulin, les Curmer, les Bourdin, ont mise à la mode, la gravure sur bois agrandit le texte le plus vaste. Elle est comme une halte charmante au milieu des récits les mieux faits, elle est le *facundia præsens*, dont s'accommodent très-bien les plus grands génies; elle fournit à l'artiste un rapide moyen de se mettre en communication avec les lecteurs. Que de gloires nouvelles elle a créées! que de noms a-t-elle rendus populaires! Les deux Johannot, Grandville, Charlet, Raffet, Horace Vernet, Gigoux, Roqueplan, Giraud, Wattier, et tant d'autres, n'ont pas dédaigné de confier à la racine blanchie du buis leurs compositions les plus charmantes. Cette année encore, la gravure sur bois est représentée au Louvre par un chef-d'œuvre; nous voulons parler de l'*Histoire de France* illustrée, livre charmant où la rapidité et la clarté du texte sont encore soutenues par l'exactitude, le nombre et la variété des dessins. C'est M. Chevin qui a gravé, avec une patience incroyable, les mille vignettes de l'*Histoire de France* de M. Théodose Burette; c'est M. Jules David qui les a dessinées. — N'oublions pas, parmi les graveurs sur acier, M. Aubert père, qui a gravé un tableau de Rubens, d'une façon digne du maître, et M. Cousin, qui se présente avec trois gravures importantes : *Isaïe*, le *saint Paul,* et surtout *saint Basile*, d'après Herrera le Vieux.

— Quant à M. N. Desmadryl, nous le louerions beaucoup s'il n'était pas, comme il l'est en effet, un des artistes les laborieux et les plus aimés du public. Il a donné, cette année, à l'*Artiste,* une gravure qui restera parmi les plus belles, le *Portrait de Georges Sand,* que le jury a refusé. Mais le jury n'a pas refusé le *Lion amoureux,* que M. Desmadryl a gravé d'après M. Camille Roqueplan. Vous vous rappelez, sans doute, comme cette jeune fille était belle. Quelle fraîcheur! quelle grâce! comme elle était bien vêtue, et comme ce bonhomme de lion se laissait rogner les ongles, tant il était heureux de laisser sa patte entre ces deux jolies petites mains! Du tableau de M. Roqueplan, M. Desmadryl a tiré cette belle gravure à la manière noire. Qui la voit, voit le tableau; c'est la même grâce, c'est le même esprit. Dieu me pardonne! j'ai presque dit c'est la même couleur.

La lithographie, dont les progrès sont incontestables, n'a pas fait faute à l'exposition, et ne compte pas moins de seize exposants, sans compter M. André Durand, dont les belles planches ont été indignement repoussées : —M. Chapuy, qui a travaillé avec bonheur aux monuments arabes et moresques de l'Espagne, un homme qui comprend à merveille les chefs-d'œuvre qu'il a sous les yeux; — M. Deroy, qui revient de Rome, dont il a rapporté des vues pittoresques; — M. Llanta, qui fait de la lithographie une gravure véritable, témoin sa Vierge d'après Raphaël; — M. Léon Noël, le plus heureux et le plus habile traducteur que puissent rencontrer des hommes de talent qui ont des idées et du génie, se sont présentés comme les champions de cet art, dont ils ont fait un art sérieux.

Ce n'est pas tout encore, vous avez les aquarelles, vous avez les miniatures; et, certes, ce ne sont pas encore les talents qui manquent dans ces deux parties restreintes de l'art. M. Devilly n'en a-t-il pas exposé une fort belle qui a mérité la louange de Decamps? Cette même aquarelle avait été refusée, l'an passé; elle est la plus belle de cette année : l'auteur sera présenté à Decamps. On ne saurait croire à quel point M. Courdouan a poussé l'énergie de ces pâles couleurs détrempées dans de l'eau; il a représenté des pêcheurs que l'on prendrait pour des forçats. — Les portraits de M. Finck, à l'aquarelle, sont pleins de grâce et de charme; le Petit Enfant charmant. — M. Hubert est tout à fait un paysagiste; l'aquarelle lui suffit pour représenter les plus doux aspects; il est allé à Pierrefonds, à Fontainebleau, à Ermenonville, il a étudié la Normandie, et il en a rapporté de beaux paysages. — Mme Léonie Taurin, la digne fille d'un peintre habile, a copié avec une légèreté, mais une vivacité sans égale, le *jeune Gaston,* de M. Jacquand. Copier ainsi c'est inventer. — Dans la miniature, Mme de Mirbel est encore la souveraine maitresse après Isabey; mais elle est suivie de bien près par M. Maxime David. — M. Maxime David n'a pas exposé moins de dix portraits, mais si

fins, et en même temps si nets, qu'il est parvenu à déguiser le défaut de cette peinture. Ses têtes sont vivement attaquées, et finies avec soin. Il ne se contente pas d'indiquer seulement son modèle, comme le fait souvent Mme de Mirbel, mais il le mène à bonne fin. Quand on fait de la miniature, il faut en faire comme M. Maxime David. — On a aussi remarqué les portraits de Mlle Haillecourt, qui sont d'une grande ressemblance, et ceux de M. Paul Gomien, qui manquent de hardiesse, mais non pas de naïveté. — N'oublions pas MM. Daubigny, C.-F. Muller, Mme de Lacépède, Mlles Mutel et Filhol, et surtout M. Alcime Tournant, dont les portraits sont aussi remarquables que ceux de M. Maxime David. — On a refusé brutalement une très-bonne copie sur porcelaine et de jolies aquarelles de Mlle Prin, une de ces jeunes personnes dont la ferveur et le zèle, autant que le talent, devraient bien désarmer le jury.

Ici s'arrête enfin cette longue histoire de l'exposition de 1840. nous croyons qu'elle est complète; nous sommes sûr qu'elle est écrite en toute conscience, et que justice a été rendue à tous.

Jules Janin.

LA CHEMINÉE DE BOIS.

TRADITION ARTISTIQUE.

Le gardien de la vieille tour de Tessina tressaillit tout à coup sur l'escabeau de bois qui lui servait de siége, car il venait d'entendre un bruit inusité à la porte du manoir. Il se leva aussitôt et s'élança vers la fenêtre pour regarder par les châssis, car les carreaux en étaient brisés depuis longtemps, quels hôtes pouvaient frapper à la porte à une heure aussi avancée de la nuit. Il regarda avec une intrépidité d'autant plus vive que sa peur avait été plus grande lorsque son oreille fut si brusquement frappée de cette rumeur insolite. Il tenait à réparer ainsi la faiblesse qu'il avait montrée d'abord. Ses yeux étincelaient comme des éclairs, et ses épais sourcils étaient tellement contractés qu'ils se touchaient. Signor Saccarito paraissait en effet d'autant plus contrarié de cette visite nocturne qu'elle venait de le troubler dans son premier sommeil. Aussi ses regards, si l'obscurité de la nuit avait permis aux voyageurs de les voir, eussent plutôt paru être ceux d'un vampire que ceux d'un homme.

Cependant on ne cessait de heurter toujours plus vivement à la porte.

— Si c'est un voyageur qui me tire ainsi de mon repos, grommela le gardien du château entre ses dents, que Satan lui torde le col!

En murmurant ces mots, il tira de sa poitrine un stylet effilé et après avoir allumé sa lanterne de corne, se dirigea droit vers la porte pour s'assurer de la cause de ce bruit.

Mais il n'est peut-être pas inutile de faire faire au lecteur plus ample connaissance avec l'habitant de cette tour isolée. Bien qu'il se trouvât en Italie et qu'il habitât au bord de la Maranella, petite rivière qui parcourt une partie du territoire romain, son langage impur et incorrect, autant que la coupe de ses vêtements d'étoffe grossière, vous eussent dit qu'il n'était pas d'origine italienne. Signor Saccarito était d'une stature élevée. Ses traits rudes et durs vous eussent inspiré de la répugnance, voire même de l'effroi. Les habitants des environs tremblaient rien qu'à son nom, surtout depuis que le bruit s'était répandu que le poignard d'un bandit s'était brisé sur sa poitrine. On disait que, par des pratiques magiques, il s'était rendu invulnérable. Il paraissait à peine avoir quarante ans, et cependant on assurait qu'il habitait ce vieux château depuis l'an 1460, et l'on se trouvait, au moment où se passe notre histoire, au milieu du printemps de l'année 1530. Un voile de mystère, qu'épaississait encore la superstition et que personne n'eût osé tenter de soulever, enveloppait sa vie, son présent, son passé, et faisait de ce personnage étrange une énigme et un objet de curiosité pour toute la contrée. Plus d'un voyageur fatigué, et malgré la nuit, passait outre sans songer à demander l'hospitalité à l'habitant de la vieille tour, et ramassait ses forces épuisées pour aller chercher un gîte à l'auberge de San Marino, située à une lieue de là, — tant était grande la terreur qu'inspiraient les histoires vraies ou fausses que l'on racontait sur l'hôte étrange de cette tour et sur son maître.

Le 14 mai 1530, au soir, deux jeunes artistes, un peintre et un musicien, qui voyageaient pour leurs études, s'étaient arrêtés devant la porte du manoir pour y réclamer un gîte. On leur avait dit qu'autrefois Giuseppe Giocchini, et, après lui, son neveu, le comte Tessina, avaient habité ces murs, mais qu'aujourd'hui le castel n'était plus hanté que par des revenants qui en refusaient l'entrée à tout le monde. Les deux artistes avaient ri de ce conte et répondu qu'ils ne craignaient ni Satan ni les siens. Plus que cela, ils voulaient s'assurer par eux-mêmes de tout ce qu'on racontait sur cette habitation, et c'étaient eux qui avaient troublé d'une manière si incongrue le repos de Saccarito.

— Qui vient ainsi interrompre mon sommeil? demanda d'une voix rauque le gardien de la tour avant d'ouvrir la porte.

— Oreste et Pylade vous prient humblement de leur accorder l'hospitalité pour cette nuit, répondit l'un des voyageurs.

— Passez votre chemin, je n'ouvre pas à l'heure qu'il est, répliqua Saccarito.

— Qui que tu sois, habitant mystérieux de ce manoir, homme ou revenant, nous avons juré que nous verrions ta face et que nous passerions la nuit dans ton antre.

— Passez votre chemin, vous dis-je. Car vous pourriez vous repentir d'être entrés ici, reprit l'hôte de la tour.

— Nous n'allons pas outre. Il faut que tu nous ouvres, vieux hibou.

— A une lieue d'ici vous trouverez une bonne auberge. San Marino a d'excellents lits et du vin meilleur encore.

— Ta chambre sera notre auberge cette nuit, notre vin sera celui de ta cave. C'est toi qui seras notre échanson et nous voulons mener joyeuse vie jusqu'à demain matin. Ouvre-nous donc la porte au plus vite, sinon nous l'enfoncerons nous-mêmes; car la nuit est avancée, et le brouillard qui règne pourrait nous enrouer la voix.

— Messeigneurs, vous n'entrerez pas. Il ne vous reste d'ailleurs qu'à attendre trois heures au plus pour voir le lever du soleil.

— Trois heures, pardieu! exclama le peintre. Si tu ne veux aller les passer dans l'enfer, je te conseille de tirer les verrous de ta porte. J'ai ici une bonne dague qui te montrera le chemin par où tu pourras rejoindre ton compère Satan.

Signor Saccarito ne répondit plus une seule syllabe. Peu de secondes après, les deux amis entendirent les verrous grincer dans leurs anneaux de fer et la serrure de la porte crier dans sa gâche.

La tour s'ouvrit.

— Ta seigneurie a l'oreille bien dure, fit le peintre, en se dressant sur la pointe des pieds pour se hausser la taille et imposer mieux au gardien du manoir.

— C'est que ma seigneurie n'aime pas les hôtes qui s'invitent d'eux-mêmes.

— Elle oublie sans doute que de vrais gentilshommes italiens ont toujours soin de payer l'hospitalité qu'ils reçoivent.

En disant ces mots, le peintre laissa tomber dans la main de Saccarito une bourse garnie de scudis dont le son réjouissant parut produire sur la figure du portier une impression aussi peu favorable que celle qu'y avaient faite les menaces des deux voyageurs.

— Et votre seigneurie oublie que de vrais gentilshommes italiens ne se font jamais payer l'hospitalité, dit-il en toisant le peintre avec une sorte de mépris et en jetant dans le fossé du château la bourse de scudis.

L'artiste resta un moment frappé de surprise au mouvement de Saccarito, car il ne put comprendre cet inexplicable dédain de l'or dans un homme tel que l'hôte de la tour. Mais il reprit presque aussitôt, disant :

— Voudriez-vous avoir la bonté de nous présenter au maître de ce manoir?

— Volontiers, signor. Suivez-moi, repartit le gardien.

— Ami, dit le peintre tout bas à l'oreille du musicien, tu vois bien que ce château n'est pas inhabité, comme on le dit dans les environs. Mais, par mon épée, soyons sur nos gardes, car tout ceci n'a pas l'air d'être trop rassurant.

— Suivez-moi, signor, reprit Saccarito.

Et, après avoir allumé deux torches, il conduisit ses hôtes à travers une cour immense.

— Il paraît que votre seigneurie aime la tranquillité, reprit le peintre frappé de la solitude profonde et morne qui régnait dans ce castel délabré.

L'habitant de la tour ne répondit pas.

Il fit passer les deux jeunes gens par cinq ou six corridors et les introduisit dans une partie du château tout à fait écartée du reste des bâtiments. Puis il leur fit descendre un escalier de pierre de vingt marches environ, et souffla tout à coup les deux torches, de sorte que les deux amis se trouvèrent tout à coup plongés dans une obscurité profonde.

— Qu'est-ce que cela? demandèrent-ils en tirant aussitôt leurs épées.

— Regardez devant vous, répondit Saccarito.

En effet, ils virent devant eux une porte ouverte qui les conduisit dans une vaste salle éclairée par une lampe de fer suspendue au plafond.

— Messeigneurs, j'ai l'honneur de vous présenter au seigneur de ce château et à toute sa famille, fit leur guide en leur montrant plusieurs rangées de tombeaux qui remplissaient la salle.

Sur chacun des tombeaux était couchée une statue de marbre représentant un des membres de la noble famille de Tessina. L'une était un guerrier armé de toutes pièces, l'autre un dignitaire de l'Église ayant une croix épiscopale sur la poitrine, une troisième était une femme les mains jointes comme si elle priait encore. Toutes paraissaient des fantômes blancs couchés dans leurs robes de pierre et attendant que la baguette d'un sorcier vînt les réveiller de leur sommeil magique.

Les deux voyageurs, malgré leur impatience, contemplèrent pendant quelques minutes ces tombeaux. Mais le peintre rompit presque aussitôt le silence dans lequel tous trois étaient tombés.

— Sur mon âme, dit-il, le capitole de Rome ne renferme rien de plus beau. Ces statues sont d'un travail admirable. Ce sont de vraies merveilles de l'art. Comme cette sculpture est merveilleuse! Maintenant seulement je comprends quelle est la puissance souveraine de l'art. Prendre un bloc de marbre, le façonner avec un ciseau, et lui souffler lentement la vie et l'âme; voir l'œuvre gagner, chaque jour, en beauté, l'écouter respirer et la sentir vivre pour les siècles à venir. Si la création de Dieu est magnifique, celle du génie est quelque chose aussi. L'art a aussi ses dieux tout-puissants.

Les deux amis s'entretinrent longtemps de ces productions étonnantes, de la superbe architecture de la salle, de toutes les richesses qui les entouraient. Saccarito les laissa s'extasier à loisir sur tout ce qu'ils voyaient et parut s'ennuyer considérablement. Aussi, il se mit à rallumer les deux torches et fit signe à ses hôtes de le suivre.

Ils montèrent les marches d'un autre escalier de pierre et se trouvèrent bientôt dans les vastes appartements que les seigneurs de Tessina habitaient autrefois. Le luxe et la beauté de ces pièces étonna d'autant plus les deux étrangers qu'ils avaient été plus éloignés de s'y attendre d'après l'extérieur misérable et ruiné que présentait le manoir. Si tout ne paraissait que décombres au dehors, tout était ici d'une splendeur presque merveilleuse. Tout étincelait de poésie et de richesse. L'architecture était simple, mais du meilleur goût. Tous les ornements étaient du choix le plus délicat.

Il y avait des meubles dont la forme accusait une origine fort antique, mais dont la sculpture était fine comme une dentelle. Aux fenêtres pendaient des rideaux de soie. Aux parois, garnies de tapisseries de haute-lisse d'un travail admirable, se détachaient çà et là des portraits de guerriers et de dames vêtus avec magnificence. Enfin à la voûte de chaque salle on lisait cette devise :

Ante omnes bellicosi Tessini.

Pendant que les deux voyageurs admiraient toutes ces choses, l'horloge du manoir se mit à sonner.

— Quelle heure est-ce donc qui sonne? demanda le peintre.

— Pardieu, je crois que c'est minuit, répondit Saccarito en paraissant pâlir. Adieu, messeigneurs, il faut que je me retire.

— Nous ne voulons pas vous retenir, dit le musicien. Seulement nous voudrions employer le temps qui nous reste à voir tout ce qu'il y a de remarquable ici.

— Vous le pouvez, répliqua le concierge du manoir, et je ne vous suis pas nécessaire pour cela. Voici une torche pour vous éclairer. Bonne nuit.

— Bonne nuit, répéta le musicien d'un ton légèrement moqueur.

Saccarito se retira aussitôt en murmurant un gros juron entre ses dents. Le bruit de ses pas s'étant entièrement éteint dans les sombres corridors :

— Bravo! bravissimo! s'écria le peintre en se frottant les mains. Notre Argus nous laisse les coudées franches.

— Les coudées franches? répondit le musicien d'un ton

de voix un peu forcé. En vérité, c'est fort agréable dans l'espèce de tombeau où nous sommes...

— Dans un tombeau ou dans un palais, ç'est égal, repartit le peintre. Nous sommes maintenant nos maîtres. Le château est trop intéressant, l'heure, le lieu, les choses qui nous entourent sont trop extraordinaires pour que nous ne tâchions pas de faire de cette nuit un des souvenirs les plus merveilleux de notre vie.

Et, pleins d'un enthousiasme poétique, ils se mirent à parcourir pendant une heure entière les salles, dont chacune leur offrait de nouveaux motifs d'admiration et excitait de plus en plus leur curiosité. Enfin ils atteignirent une pièce beaucoup plus grande que toutes celles qu'ils avaient parcourues jusqu'alors. Les murs étaient couverts de toutes sortes de devises. Une vaste table était dressée au milieu. D'énormes fauteuils étaient rangés à l'entour. Tout ce qui s'y trouvait y donnait l'apparence d'une grande salle à manger. A coup sûr, c'était là que les seigneurs de Tessina tenaient ces banquets si célèbres où ils invitaient autrefois tout ce qu'il y avait d'illustre et de brillant dans la noblesse romaine.

— Je suis fatigué, dit le peintre à son ami.

— Moi aussi, répondit le musicien. Si nous passions ici le reste de la nuit?

— J'y pensais précisément.

— Aussi bien, je suis d'avis que nous pouvons nous croire en sûreté ici; car il n'y a qu'une seule porte à cette chambre.

— Pourtant un peu de prudence ne nous nuirait pas, repartit le peintre. Tu commences à cligner des yeux, tu as sommeil. C'est bien. Assieds-toi dans ce fauteuil, et dors à ton aise. Je veillerai, moi. Voici mes armes.

Et, après avoir tiré de dessous son manteau un pistolet dont il examina avec soin la batterie, il dégaîna son épée, une de ces lames que les damasquineurs de Milan trempaient si bien à cette époque.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Sur le nouveau Palais de Justice.

Depuis tantôt deux mois, s'agite, dans le conseil communal de Bruxelles, une question importante et grave sous un double rapport, d'abord par elle-même, ensuite par les débats irritants auxquels elle a donné lieu. *Où sera placé le palais de justice?* Ces sept mots ont suffi pour diviser le conseil en deux camps, pour diviser la ville en deux camps, pour faire formuler contre des hommes honorables à tous les titres les accusations les plus graves, pour exciter enfin des colères presque homériques.

Notre rôle n'est pas d'entrer dans ce champ de discussions furieuses, ni de nous jeter dans cette mêlée ardente et acharnée. Nous n'avons que faire dans cette bataille de petites passions mal cachées, de petits intérêts mal déguisés, de petites idées mal comprises.

Il faut un palais de justice.

Voilà un fait sur lequel tout le monde est d'accord.

Maintenant, pour avoir ce palais de justice, il s'agit de savoir si on abattra la baraque décorée aujourd'hui de ce nom pompeux, pour élever à la place un édifice digne de recevoir et d'abriter les cours de justice de la capitale du pays, ou si on en érigera un nouveau dans le quartier Léopold.

Après avoir suivi avec attention tous les détails des débats auxquels cette deuxième question a ouvert l'arène, après avoir consulté un grand nombre de personnes entièrement désintéressées, artistes, hommes d'affaires et de commerce, après avoir pesé avec soin le pour et le contre, il résulte pour nous la conviction intime que le nouveau palais de justice doit être placé dans le quartier nouveau.

Le palais de justice actuel est la plus horrible chose du monde. A le voir, on dirait d'une vieille caserne qui menace ruine, et l'on se demande comment conseillers et juges osent s'aventurer dans cet antre, sans crainte de salir leurs robes rouges ou noires, ou de laisser échapper de leurs mains le livre de la loi en sautant, s'ils sont jeunes, ou en traversant, s'ils sont vieux, les immondices qui en souillent éternellement l'entrée et les couloirs. Je défie le plus hardi des traînards de la littérature impériale d'être assez franc pour appeler cela un temple de Thémis.

Abattez donc, mais bien, jusqu'à fleur de terre, sans laisser deux pierres debout l'une sur l'autre.

Cela fait, voici une occasion d'ériger quelque chose de beau, de grand, de noble, quelque chose qui donne date à une administration, quelque chose qui soit digne du pays et de la capitale d'un pays. Bruxelles est peut-être une des villes les plus pauvres en édifices. Elle réclame pour ses tribunaux un palais qu'elle puisse ne pas être honteuse de montrer à l'étranger qui vient le visiter.

Mais pourrez-vous cela convenablement en rebâtissant sur l'emplacement actuel? Non, malgré la décision récemment prise par le conseil de nos édiles. Non, parce que votre édifice ne pourra jamais être quelque chose de beau au point de vue de l'art, obstrué qu'il sera de tous côtés par des rues étroites et mesquines, encaissé qu'il sera de toutes parts au milieu de maisons qui l'empêcheront toujours d'être ou de paraître ce qu'il doit être en réalité, un palais.

Vous manquez de marchés. Vous vous plaignez que la Grande Place soit un cloaque, que le Marché aux Herbes soit, certains jours de la semaine, une mare de boue, où les charrettes et les voitures vous écrasent, où les passants vous cognent, vous heurtent et vous renversent. Eh bien! vous avez ici un endroit vaste et spacieux, tout trouvé, comme il en faut pour le marché d'une capitale, celui de votre palais de justice qu'il ne suffit que d'abattre et de déblayer au niveau du Sablon. Vous avez ici de quoi faire une place où les légumes et les fruits de toutes les saisons pourront s'étaler à leur aise, où les passants affairés ne laisseront pas une basque de leur habit, où les omnibus du chemin de fer du nord et du sud ne vous broieront pas les pieds dans leur perpétuel mouvement de va et vient.

Voilà donc un inappréciable avantage obtenu, un marché où vendeurs, acheteurs et visiteurs puissent circuler en toute sûreté et avec la conscience qu'ils en reviendront sains et saufs.

Maintenant nous allons bâtir notre palais de justice. Nous choisirons pour cela un emplacement dans le quartier Léopold. Car ici seulement il y a moyen d'ériger un édifice convenable. A tout monument de ce genre, il faut de la place; ici on n'a qu'à prendre du terrain: il faut qu'il puisse être vu à distance; ici tout est disposé pour cela: il faut qu'il soit isolé de toute autre construction; ici on peut se ménager cet avantage. Ainsi vous avez là tout ce

qu'il faut pour ériger à la justice nationale un palais tel que sa destination elle-même exige qu'il soit. Vous ne le ferez pas enfouir au milieu de rues étroites et étranglées où il lui est impossible de déployer sa façade contre des maisons qui ne vous permettront jamais de la voir dans tout son développement. Le quartier Léopold est donc le seul où cet édifice puisse s'élever. Et n'oubliez pas le résultat immense que l'érection de ce palais aurait pour le quartier nouveau. Les maisons, les hôtels, les rues ne tarderaient pas à se grouper à l'entour. Ce serait un noyau qui ferait pousser cette ville future. Les anciens prétoires romains, les églises et les palais du moyen âge ont presque tous produit des villes. Celle de Léopold croîtrait en peu d'années, grâce au palais de justice. Et, comme infailliblement Bruxelles doit finir par englober ses faubourgs, elle trouverait là au lieu d'un faubourg, une ville toute faite, charmante, comme il faut, d'une belle tenue, élégante, bien posée, et surtout richement dotée, fille sortable ayant une dot à remettre à flot les finances bruxelloises.

Qu'on y songe, au nom du ciel! Ces occasions-là ne se présentent pas tous les jours. Après cela vienne la question d'art.

Fera-t-on un palais grec? un palais gothique? un palais dans le goût de la renaissance?

Et d'abord le style grec nous sue par tous les pores. On en a tant fait, on a accommodé le Parthénon à tant de sauces diverses, on a tant aligné de colonnades, superposé de frises, d'entablements et de frontons, charpenté de toits aplatis comme si les toits étaient faits pour être balayés l'hiver quand il a neigé. D'ailleurs, ce style ne va pas à notre latitude presque toujours brumeuse, où ces profils riches et purs se découpent si mal sur un ciel presque éternellement obstrué de nuages. Laissez le style grec à la Grèce où il est sur son sol et sous un ciel convenable. Tenez un peu compte, s'il vous plaît, messieurs les architectes, des exigences des lieux et des pays, et comprenez enfin cette règle que l'histoire de l'art prouve à toutes ses pages, à savoir que le style architectonique de chaque peuple se modifie selon le climat, selon la végétation, selon toutes les conditions si diverses de la nature extérieure. Donc, pas de palais grec.

Fera-t-on un palais gothique? Et qui le ferait? Qui serait capable de le faire? Tous les essais qu'on a, depuis quelques années, tentés dans ce genre, n'ont servi qu'à nous convaincre de plus en plus, que l'intelligence de ce style est perdu. On a cru qu'il suffisait de composer un centon des mille caprices, des mille fantaisies que les édifices du moyen âge présentent. On a combiné les choses les plus opposées, on a taillé des ogives, on a brodé à l'entour des rinceaux, on a sculpté des pinacles, on a pris quelque chose ici, quelque chose là, on a emprunté un morceau à telle époque, un morceau à telle autre, on a ramassé, dans tous les siècles où ce style a fleuri, des fragments qui hurlaient de se trouver côte à côte, et de tout cela on a fait un ensemble monstrueux, où la soudure se montrait de toutes parts, carte d'échantillon informe où rien ne se retrouvait du sentiment éthique, pas même du sentiment esthétique, que les grands maîtres de l'art ogival possédaient à un si haut degré. Croyez-nous donc, laissez là le style gothique. Admirez-le, mais ayez assez de pudeur pour n'en pas faire la caricature. Et quand même il y aurait parmi vous un homme capable de retrouver l'art perdu de nos vieux maîtres, vous ne passeriez pas dix ans à dresser des ouvriers à exécuter le plan de votre édifice, avant de mettre la main à l'œuvre.

Ainsi donc, ce serait un palais dans le style de la renaissance qu'il conviendrait d'ériger. Ce style-là, vous le comprendrez plus facilement, nous le comprenons plus facilement nous-mêmes, tous tant que nous sommes. Froissard et Joinville échappent beaucoup plus à l'imitation que Ronsard et son école. D'ailleurs, si ce style est plus facile que l'ogival, n'est-il pas plus national aussi que le grec? Faites du national autant que possible, du beau si vous pouvez. Dans le style que nous proposons, se présente la plus vaste carrière à une imagination qui a quelque puissance : richesse, abandon, variété, grâce, beauté. Ce sera une œuvre qui se trouvera bien posée sous notre ciel, qui s'harmonisera avec la nature de notre sol, qui sera comprise de tous. D'ailleurs, le goût général n'est-il pas tourné de ce côté? Faute de pouvoir faire ce qu'ont fait tous les maîtres, c'est-à-dire faute de pouvoir reproduire l'esprit de votre époque dans une production architectonique, concevez au moins quelque chose que nous comprenions dans les styles que le passé nous a légués. N'ayant pas de style particulier dans le siècle où nous sommes, prenez dans ceux d'autrefois celui qui réunisse le double avantage d'être compréhensible à notre intelligence et d'être approprié à notre climat. N'est-ce pas le style de la renaissance plutôt que le grec, plutôt que l'ogival? Pensez-y, nos maîtres.

V.

GRAND CONCERT AU TEMPLE DES AUGUSTINS.

Le 7 juillet il y eut à Bruxelles une fête musicale comme il nous est rarement donné d'en entendre. L'orchestre du Conservatoire, si habile, si précis, si énergique sous la conduite de M. Fétis, s'était réuni cette fois à l'orchestre du Théâtre Royal. C'était une masse imposante qui, dirigée par ce maître habile, a fait, ce jour-là, de vrais prodiges. Jamais, nous pouvons le dire, on n'a exécuté avec autant de verve les ouvertures d'*Anacréon* par Chérubini, celle d'*Euryanthe* par Weber et le *Final de Symphonie* par Beethoven. Initié comme il l'est à la connaissance des plus grands secrets de l'art, possédant au plus haut degré l'intelligence musicale, M. Fétis sait tirer parti de chaque note, deviner l'intention des compositeurs qu'il nous fait entendre, donner la vie à ce squelette qu'on appelle partition, trouver des effets que souvent le compositeur lui-même n'a pas soupçonnés en écrivant son œuvre. Aussi, quand cet homme-là prend sa baguette, l'orchestre s'anime comme devant un magicien, avec toutes ses voix, avec toutes ses nuances. Il se colore, il rayonne, il est doux, il est grave, selon ce qu'il doit exprimer.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'orchestre a été admirable dans ce concert, grâce à M. Fétis.

L'air de la *Norma* et de l'*Ave Maria* de Schubert, chantés par mademoiselle Marin, ont montré tout ce que cette jeune cantatrice doit à notre Conservatoire, dont le directeur a implanté à Bruxelles les bons et vrais principes de l'art.

Mademoiselle Hillen, dans le duo du *Maître de Chapelle*, qu'elle a dit avec M. Géraldy, a justifié les éloges qu'elle a déjà mérités en d'autres occasions. M. Géraldy, après s'être fait entendre avec sa supériorité incontestable dans

ce duo bouffe, a montré, dans l'air de la *Gazza Ladra* et dans une romance de Louisa Puget, *le Rêve de Marie*, toute la diversité de son talent. Là c'était de l'esprit, ici c'était du sentiment.

La partie instrumentale du concert était merveilleuse. En effet, il y avait là trois noms que l'art belge peut citer avec orgueil : Vieuxtemps, Servais et Blaes.

M. Blaes, qui possède en maître toutes les ressources de la clarinette, s'est distingué par une pureté de son et une finesse d'exécution qui ne laissent rien à désirer.

M. Servais a exécuté avec sa supériorité connue une grande fantaisie pour le violoncelle. Après les triomphes qu'il vient de recueillir en Russie, ceux de sa patrie ne pouvaient lui manquer.

M. Vieuxtemps a pris place parmi les premiers violons contemporains. Il a un archet admirable, qui chante et fait le trait avec la même facilité et toujours en artiste consommé. Mais outre qu'il s'est montré exécutant du premier ordre, il s'est posé encore compositeur du plus grand mérite. Il possède une imagination riche et féconde, et une connaissance approfondie de l'instrumentation. Nous croyons avoir remarqué qu'il a beaucoup étudié les partitions de Weber, de Meyerbeer et de Rossini. Son grand concerto se distingue par le grandiose et l'originalité de la facture, et sa fantaisie-caprice par le sentiment et la naïveté qui y règnent.

En somme, Bruxelles n'a eu, depuis longtemps, un concert aussi beau, elle que les concerts du Conservatoire ont rendue si difficile.

A VICTOR HUGO.

EN RÉPONSE A LA PIÈCE INTITULÉE : *Que la Musique date du XVIe siècle**.

Poëte, tes chants vont à l'âme !
Lorsqu'à ton ombre sainte un nom s'est abrité,
Les cieux chantent l'épithalame
Qui l'unit désormais à la célébrité !

Le bloc vivant de Prométhée
Pour les siècles futurs se ranime à ta voix;
Point d'illustration qui retombe, portée
Un seul instant sur ton pavois;

Point de débris à qui tu ne donnes la vie,
D'ossement oublié qui n'échappe au tombeau,
De dangers qu'on ne brave et de morts qu'on n'envie,
Quand tu jettes sur eux l'éclat de ton flambeau !

Sitôt que ton bras les étaie,
Surgissent, le front ceint de rameaux étoilés,
Ces hommes de haute futaie,
Restes contemporains des siècles écoulés.

En vain contre eux la haine aboie,
En vain l'insouciance engendre le dédain;
Du moment que ton vers flamboie,
Leur nuit s'illumine soudain.

Quand Junot pour sa veuve implore une épitaphe,
Et que du champ des morts Paris veut la bannir,
Ton deuil monumental lui dresse un cénotaphe
D'impérissable souvenir **.

* *Les Rayons et les Ombres*, édition-Laurent, pag. 134.
** *Ibid.*, pag. 67.

Ton père, vieux soldat, ruine impériale,
De sa part de triomphe en vain déshérité,
Ne fait, en réveillant ta lyre filiale,
Que changer d'immortalité *.

. . . .

Comme il reparut grand sur sa base historique
Le géant musical, quand ta main burina
Aux annales d'airain de ta bible homérique,
Le beau nom de Palestrina !

Artiste aux lèvres d'or, son auréole immense
Resplendit alors à nos yeux
Comme un de ces soleils dont le cours recommence
Après s'être longtemps égaré dans les cieux.

Mais, quand ce noble et fier génie
Croissait aux champs romains toujours plus applaudi,
Se croyait-il le seul, ce roi de l'harmonie,
Qui régnât sur le nord comme sur le midi ?

Dans un coin presque obscur de ma pauvre Belgique,
N'était-il donc personne, en cet âge ancien,
Dont la voix répondit à cette voix magique,
Dont le luth inspiré fût un écho du sien ?

De Lattre !... mais ce nom que pour lui je réclame,
O maître, jusqu'à toi n'est pas encor venu,
Et celui de Lassus est le seul qui proclame
Cet aïeul immortel sous tout autre inconnu.

Et de tant de malheurs voilà le plus funeste !
Mourir vieux, exilé, sans foi dans l'avenir, —
Lorsque du cygne de Préneste
On doit atteindre un jour l'éclatant souvenir !

Mourir, sans que son ombre un seul instant s'efface,
Sans reprendre son rang à jamais glorieux;
Sans nous le jeter à la face,
Comme un défi victorieux,

Ce nom qui, du passé dissipant les nuages,
Ne comptera bientôt que des admirateurs, —
Comme un phare jeté sur le monde et les âges
Pour en éclairer les hauteurs.

Mourir, et voir l'oubli sur sa tête descendre,
Son nom, ses titres creux dispersés à tout vent;
Sans espoir de léguer sa cendre
Aux bords qu'on rêva si souvent !

Mourir, et de l'erreur quand la rouille fatale,
Bien des temps révolus, tout à coup disparaît,
Des premiers magistrats de sa ville natale
N'obtenir pas même un regret !

Tel fut son sort. — En vain moi, son compatriote,
Dans un jour solennel j'unis ma faible voix
A celle de Bosquier, à celle de Delmotte,
Pour qu'il dormît en paix au tombeau de son choix;

En vain, comme l'enfant gardien de Bélisaire,
Je suis venu, tendant au plus humble denier
Cette main qui voulait consoler sa misère...
Et les implorai tous, tous... jusques au dernier !

« Oh ! par pitié pour lui, par respect pour vous-mêmes,
Rendez-lui, leur disais-je, au moins un monument,
Rendez-lui des honneurs suprêmes
A lui de la cité le plus bel ornement.

* *Les Voix Intérieures*, édition-Laurent, pag. 5.

» Sur un socle imposant placez son effigie,
Qu'il plane radieux au sein de nos remparts,
Et de ce culte un jour vous verrez la magie
Pour rendre leur lustre aux beaux-arts. »

Inutiles discours! « Dans un mois, une année...
On pense, on pourra voir... » Des mots à double sens
Dont on vous leurre à la journée
Depuis tantôt quatre cents ans.

Et celui qui fut grand parmi tant de grands hommes,
Quand à son souvenir le temps a mis le sceau,
N'a pas même une pierre, — ô Belges que nous sommes! —
Sur le sol où fut son berceau!

Toi-même, quand, des arts parcourant le domaine,
Tu réveilles son siècle au seul bruit de tes pas,
Parmi tant de beaux noms que l'écho nous ramène
Il n'en est qu'un, le sien, dont tu ne parles pas.

Tu passes devant lui sans détourner la tête,
Sans te dire : Il est là, le roi découronné;
Sans que ton âme de poëte
S'informe quel il fut, en quels lieux il est né.

Pourtant un mot de toi le rendait à l'histoire,
Un seul mot lui rouvrait un avenir si beau!
Comme un trophée expiatoire,
Un mot lui scellait un tombeau.

Tous ces êtres croupis dans leur indifférence
Se fussent arrêtés à tes hymnes touchants,
Et, comblant, grâce à toi, ma plus chère espérance,
Eussent ouvert l'oreille et le cœur à tes chants.

Car tes chants ont sur tous un invincible charme,
Et ceux mêmes qui tant de fois
Ont pu me refuser l'aumône d'une larme,
Se seraient émus à ta voix!...

L'as-tu donc, ô poëte, exclu de ta pensée,
Ou son éclat si pur te semble-t-il terni
Des malheurs incessants de sa triste Odyssée,
Et des outrages de Baini *?

Non, j'en crois le Dieu qui t'inspire,
J'en crois les hauts destins où tu fus appelé,
Ses titres sur ton cœur reprendront leur empire,
Et De Lattre par toi renaîtra consolé.

Car ta muse est un sacerdoce,
Et la gloire eut toujours d'imprescriptibles droits;
Tu sauras le venger de cet oubli précoce,
Toi qui dans leur exil as sacré tant de rois.

Cette voix de si haut et de si loin venue
Fera ce que n'ont pu mon zèle, mes efforts...
Et pour fêter sa bienvenue
Le ciel m'inspirera peut-être des accords.

Nous verrons rayonner dans sa gloire infinie
Ce père qui, si grand jusque dans sa douleur,
A la royauté du génie
Joint la royauté du malheur.

C'est un devoir sacré; rien ne peut t'y soustraire.
Pour toutes les splendeurs ton luth doit retentir;
Grand homme, prends pitié d'un frère;
Poëte, console un martyr.

Adolphe Mathieu.

Mons, 15 mai 1840.

* *Memorie storico critiche della vita, delle opere di Giovanni Pierluigi da Palestrina.*

M. Victor Hugo vient de répondre à ces beaux vers de M. Mathieu, par la lettre suivante :

A Monsieur Adolphe Mathieu. — Mons (Belgique).

« Les vers que vous demandez, monsieur, vous les avez faits. Je tâcherai certainement de répondre à votre noble et sympathique appel, mais si vous désirez que votre glorieux compatriote soit *constaté* par une belle et haute poésie, publiez vos vers, ôtez-en mon nom et n'y laissez que le sien, je vous réponds que vous ferez rayonner son tombeau!

Il y a dans votre esprit l'élévation et la force, la puissance et la gravité, et, quant à moi, je n'hésite pas à vous ranger parmi ces grands embaumeurs de mémoires illustres qu'on appelle les poëtes. »

Recevez, etc. Victor Hugo.

Paris, 11 juin 1840.

VARIÉTÉS.

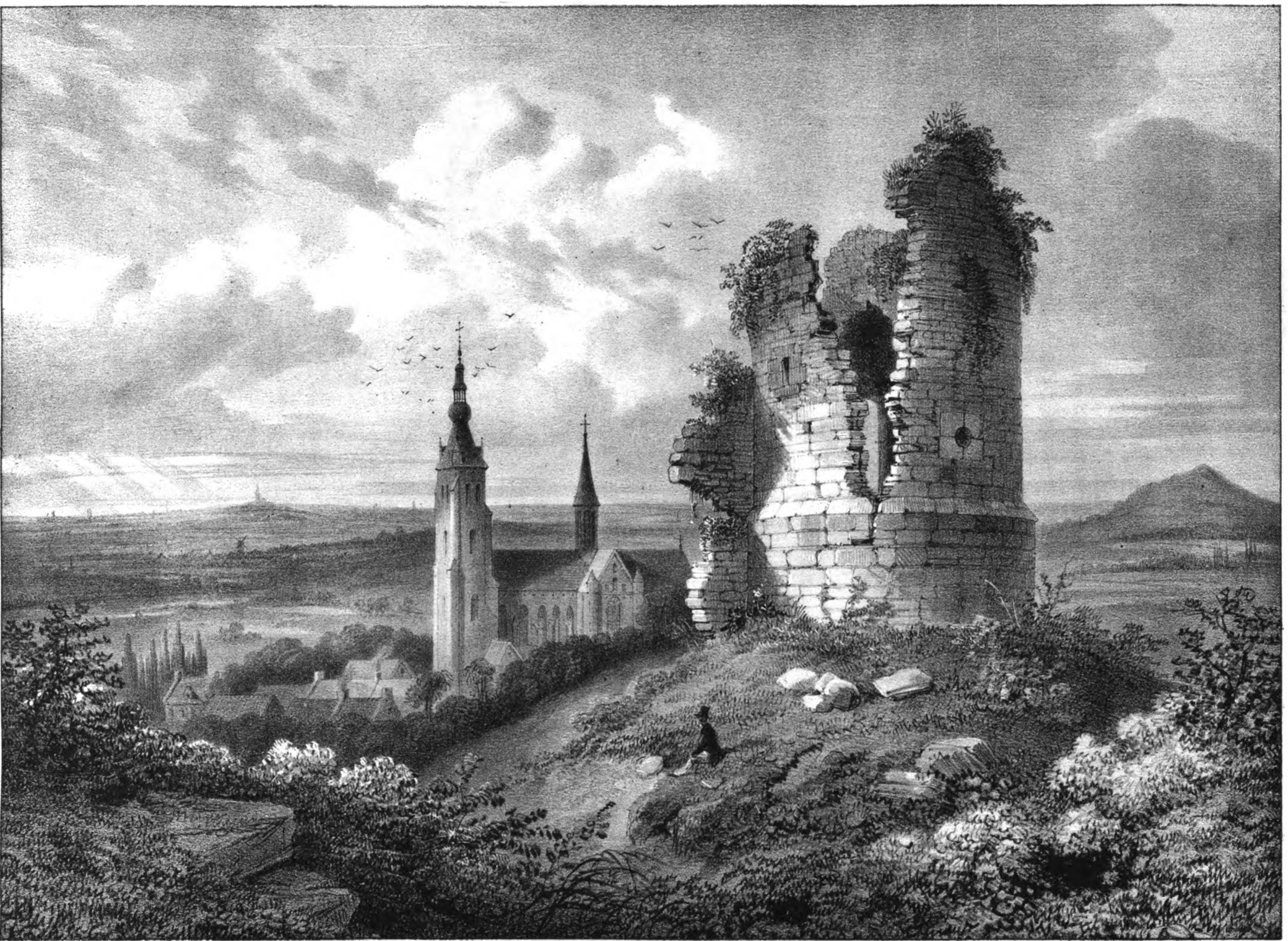
Bruxelles. — Nous apprenons avec un bien vif plaisir que l'administration des beaux-arts, des sciences et des lettres, se montre enfin disposée à sortir de l'ornière où elle s'est traînée pendant près de dix ans, et qu'elle songe enfin à enrichir le musée national de quelques ouvrages réellement bons, au lieu de dépenser maladroitement l'argent du pays en achetant des croûtes à prix d'or et en payant les objets, destinés à nos collections, *vingt fois leur valeur* reconnue par des juges irrécusables en matière d'art. L'ignorance va cesser de faire des écoles au détriment de la bourse de l'état. Combien ces écoles ont coûté aux contribuables belges nous le dirons, un de ces quatre matins, en chiffres qui étonneront sans doute plus d'un de nos lecteurs. Pour le moment, nous nous bornerons à annoncer que le gouvernement a l'intention d'acheter quelques tableaux à la vente de la riche collection de M. Schamp d'Aveschoot, laquelle aura lieu le 14 septembre prochain, à Gand. On sait que cette collection renferme plusieurs beaux ouvrages de maîtres flamands et hollandais. Il y a d'admirables échantillons de Rubens, de Rembrandt, de Teniers, de Gonzales Coques, de David Ryckaert. La moindre de ces pièces vaudra mille fois plus que les morceaux de toile de Philippe de Champagne qu'on a achetés l'autre jour dix fois trop cher même pour ce qu'ils sont. Il faut que les ouvrages achetés pour un musée national soient des modèles. Il faut qu'ils puissent servir à l'enseignement de nos artistes et montrer à l'étranger qui vient nous visiter, de quoi l'art belge a été capable. Ce sera à l'avenir ainsi, nous l'espérons. M. le ministre des travaux publics est, nous dit-on, animé des meilleures intentions. Il vient d'envoyer à Gand, pour examiner et évaluer quelques tableaux de la collection de feu M. Schamp, un homme dont personne ne récusera les profondes connaissances en peinture. C'est le commencement d'une idée à laquelle on ne peut qu'applaudir. Nous verrons comment elle sera exécutée.

Malines. — L'exposition d'objets d'art ouverte en cette ville présente plusieurs bonnes productions, parmi lesquelles on remarque surtout une toile de M. Wauters de Malines, et un groupe en plâtre par M. Tuerlinckx.

Bruges. — Notre exposition de peinture et de sculpture continue d'attirer beaucoup de visiteurs, bien qu'en somme elle ne soit pas aussi remarquable que celle de 1837. Nous avons parlé du succès qu'y obtiennent MM. Geefs et Eug. Verboeckhoven. *L'Orpheline du pêcheur*, due au ciseau du premier, est un superbe ouvrage, qui ajoutera à la gloire de notre jeune école. Les tableaux du second sont dignes du pinceau riche et fécond auquel nous devons déjà tant de belles productions, et dont nous en attendons beaucoup d'autres encore. Parmi les artistes moins connus qui ont enrichi cette exhibition, il faut distinguer une composition de M. Godineau, élève de M. Geirnaert. Elle représente *le duc de Winchester aux pieds de son aïeul.* Ce cadre est plein d'avenir.

La septième feuille de *la Renaissance* est accompagnée d'un Paysage de M. Lauters, gravé par M. Numans.

La huitième feuille est accompagnée d'*une Kermesse de Village* par M. de Braekeleer, lithographiée par M. Clerman.



[illegible] lith.

LE TOUR D'AURÉLIEN, À AERSCHOT.

La Renaissance N° 9, 2e année

LA CHEMINÉE DE BOIS.

TRADITION ARTISTIQUE. (*Suite.*)

Le musicien s'était profondément endormi, tandis que le peintre, le pistolet d'une main et son épée de l'autre, se mit à examiner tous les détails de la chambre où ils se trouvaient. Ce qui le frappa surtout ce fut une immense cheminée de bois sculptée avec un art infini. Vous eussiez dit un de ces pignons d'église que les architectes allemands construisaient, au moyen âge, avec une délicatesse si miraculeuse et une si étonnante profusion de détails. C'étaient des arabesques fines comme la dentelle d'une collerette de femme, des arcades qui se pliaient en mille formes diverses, des banderolles qui serpentaient et s'entrelaçaient avec le caprice le plus vif et le plus varié, des rinceaux qui se tortillaient de mille manières, qui montaient, qui descendaient avec les allures les plus gracieuses. De chaque côté, la cheminée était flanquée d'un minaret à jour où pendaient de petites clochettes de métal. Au milieu se creusait une niche en ogive, dans laquelle était placée une statue en bois, représentant un des seigneurs du château, dont les pieds étaient posés sur le blason de sa famille auquel deux griffons servaient de tenants.

Le peintre regarda cette sculpture avec un incroyable enthousiasme. Il résolut de le dessiner sur son album, s'établit dans un fauteuil et se mit aussitôt à l'œuvre.

Il pouvait avoir dessiné pendant deux heures environ, quand il lui sembla tout à coup voir la cheminée se mouvoir.

— Diable! qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-il.

Mais il se reprit aussitôt et chercha à se rassurer lui-même en se disant :

— Ce n'est rien, c'est la lumière de la torche qui tremble.

Mais chaque fois qu'il reportait les yeux vers la cheminée, il la vit se mouvoir de nouveau.

— Cela est étrange, murmura-t-il en laissant échapper son crayon et son papier qui allèrent tomber aux pieds de son ami.

Tout à coup la cheminée se mit à tourner comme si un bras magique l'eût secouée. Le fond s'ouvrit au même instant, et permit à l'artiste de voir dans une vaste salle vivement éclairée où était dressé un festin splendide. Le peintre fut saisi d'épouvante, et voulut crier, mais sa langue refusa de produire le moindre son. Il voulut se lever, mais son corps resta comme cloué au fauteuil. Sa terreur augmenta de plus en plus.

Il vit entrer dans la salle un grand nombre de seigneurs et de dames, tous vêtus avec la plus grande magnificence. Ils prirent place autour de la table et le banquet commença. Les coupes d'or se remplissaient et se vidaient avec une rapidité extrême. Les plats se succédaient de même comme si la faim des convives fût insatiable.

Quelle plume pourrait décrire, quelle bouche raconter ce que le muet témoin de cette scène éprouva en voyant tout cela? Tout son corps était crispé d'épouvante, et une sueur froide coulait le long de son visage. Le sang lui bouillonnait dans les veines et son cœur battait d'un effroi inexprimable. Cependant il osait à peine respirer; car, au moindre bruit qui se faisait entendre, ces étranges convives, dans lesquels il crut reconnaître les portraits de la famille de Tessina qu'il avait vus dans la grande salle, se tournaient vers lui et le regardaient avec leurs grands yeux immobiles et creux.

Cependant le festin continuait toujours. Il pouvait avoir duré une demi-heure, quand le plus âgé des convives se leva et but à la santé du comte Lodoici de Tessina. Toute la compagnie l'imita en répétant ce nom avec un accent inexprimable. Peu de minutes après, des musiciens entrèrent, et une danse furibonde commença. Ce ne fut pas même une danse; ce fut un pêle-mêle, un tourbillon, une tempête. Les femmes glissaient sur les tapis en ne les touchant que du bout des pieds. Les hommes allaient et venaient avec la vitesse des feuilles mortes que le vent d'automne fait tournoyer dans une plaine.

Le peintre regardait toujours avec la même terreur et suivait des yeux ces danseurs effrénés dont la joie formait le contraste le plus affreux avec leurs yeux ternes et immobiles, avec leurs visages pâles et leur expression funéraire.

Mais autant ses yeux étaient effrayés de voir tout cela, autant ses oreilles étaient épouvantées de l'étrange musique que jouait l'orchestre. C'étaient des airs et des mélodies du caractère le plus bizarre. Jamais peut-être oreille humaine n'ouit quelque chose de pareil. Par moments vous eussiez dit ces chants vagues et mystérieux que les harpes éoliennes murmurent quand le souffle de la nuit les effleure. Par moments vous eussiez cru entendre des accords ténébreux que le bruit des roues et des chaînes infernales produisent sous la main des damnés.

Un moment arriva où l'une des danseuses s'échappa du milieu du groupe de ses compagnes et s'approcha d'un miroir pour y affermir une fleur qui s'était détachée de sa coiffure. Le peintre suivit ce mouvement et vit dans le miroir briller des points lumineux qui provenaient sans doute des yeux de la dame. Il tressaillit des pieds à la tête et sentit ses dents claquer dans sa bouche.

Au même instant la musique et la danse s'arrêtèrent. Une figure menaçante venait d'apparaître sur le seuil de la salle, une figure terrible, dont les regards étaient des éclairs et qui étendit sa main droite vers les convives en disant d'une voix retentissante :

— Maudits! que venez-vous souiller de vos orgies la noble demeure de Giuseppe Giocchini?

C'était le fondateur du château.

Il tira son épée, brisa les vases et les tables, et balaya tout ce qu'il y avait dans la salle. Quand tout eut disparu, il se dirigea avec son arme terrible vers le fauteuil où l'artiste était cloué toujours immobile. Le danger était pressant, l'épée allait frapper le peintre, quand tout à coup avec un effort surhumain il se dressa sur son siége et lâcha la détente de son pistolet après en avoir dirigé le canon vers l'étranger.

Cette détonation réveilla le peintre, car il venait de faire un rêve. Il se leva, ne vit plus rien et secoua son ami pour le réveiller. Mais il ne secouait plus qu'un cadavre, il avait lancé la balle dans la poitrine du musicien.

Ce peintre était Michel-Ange.

Ce musicien était Laurenzo, maître de chapelle à Naples.

J.-F. Castelli.

Exposition de Rotterdam.

Nous empruntons au *Kunskronijk*, journal publié à La Haye par la Société Néerlandaise pour les beaux-arts, le compte rendu suivant :

« Cette exposition est moins importante que nous ne l'avions espéré. Elle contient toutefois assez d'ouvrages remarquables pour mériter plusieurs visites.

Il faut avant tout donner des louanges à la commission, dont les soins éclairés ont disposé toutes choses de la manière la plus heureuse. La ville de Rotterdam est très-disposée à encourager les arts ; elle est dans une voie qui lui amènera de la gloire.

On aurait pu néanmoins imprimer avec un peu plus d'élégance le catalogue des objets d'art exposés.

Mais entrons dans les salons où tout est convenablement placé. Le n° 265, qui est de M. Verveer, rappelle beaucoup Nuyen : *Aanlegplaats op eene Rivier*. C'est très-beau de couleur, largement peint ; l'eau est transparente, les figures spirituellement touchées. Le ton du ciel n'est pas suffisamment exact. Le n° 264 (une vue de ville) du même artiste, quoiqu'il manque peut-être d'un peu de vigueur, est chaud et fin de ton et très-heureux d'effet.

L'*Intérieur de Saint-Jean de Bois-le-Duc*, par M. Bosboom, n° 19, est un peu froid et les figures un peu plates.

Il y a de fort belles choses dans le n° 269 de M. Waldorp, malgré un peu de dureté dans les cordages.

Des deux tableaux exposés par M. Van Hove père, nous avons remarqué surtout le *Grand Marché de Harlem*, n° 106 ; c'est une toile fort bien peinte, heureuse d'effet, riche d'illusion et de vérité.

M. P.-J. Schotel gagne et approche de son père, mais ses figures sont un peu petitement traitées.

Un Intérieur de paysan, à la chandelle, n° 79, par M. Grootveld, est un peu mou, mais juste de ton.

Les n°s 217 et 218 de M. Schelfhout ne valent pas son n° 216. C'est toujours une peinture traitée avec esprit et avec charme.

L'*École* de M. Schmidt, n° 219, est un tableau frais de ton et merveilleux de vérité dans la plupart de ses parties. Le groupe des trois petites filles au premier plan est parfait. Le *Moine instruisant un Enfant*, n° 221, du même maître, est, dans un cadre étroit, un beau tableau, l'un des plus beaux du salon. Il rappelle l'école espagnole. L'aquarelle de M. Schmidt, n° 220, est pareillement très-bien traitée et d'un très-beau ton. Il faut reprocher pourtant à cet artiste qui donne de si hautes espérances, des négligences et des incorrections dans le dessin.

Le tableau de M. Van de Laar, un *Pèlerin revenant de la Terre Sainte, d'où il rapporte de mauvaises nouvelles*, n° 138, fait un très-bon effet ; le dessin est correct ; la composition noblement entendue ; la couleur harmonieuse, sévère et riche.

Ces deux artistes sont de Rotterdam.

Si M. Van den Berg eût exposé (et il eût brillé certainement), nous eussions félicité la jeune école de Rotterdam, la plus riche du royaume en artistes rares, les peintres d'histoire, puisqu'elle en possède trois devant qui s'ouvre un bel avenir. — Et de plus, les deux Scheffer sont, je crois, aussi de Rotterdam ; et Paris les met au rang de ses bons peintres.

Vous pouvez saluer, à cette exposition, deux toiles remarquables de Henri Scheffer. Le n° 213, un portrait d'homme, est bien modelé, harmonieux, et mériterait des éloges sans réserve, s'il n'était pas un peu noir dans les ombres. Le n° 214, un *Prêche de protestants pendant les dragonnades, dans le midi de la France*, est un beau tableau d'histoire, parfaitement composé. Le caractère des têtes est admirable. Avec un peu plus d'air ce serait le pinceau de Terburg.

Puisque nous en sommes aux tableaux d'histoire, voici le n° 191. Ce n'est là, quoi qu'en dise le livret, ni Christophe Colomb, ni son époque ; ce ne sont là ni des Espagnols, ni des Indiens ; et la plus grande politesse que nous puissions faire à M. Portman, auteur de cette composition, c'est de n'en rien dire de plus.

M. Kruseman, d'Amsterdam, peut faire mieux et a fait mieux que son n° 134 : un *Chasseur écossais*. Est-ce bien un Écossais qu'il a peint ? Est-ce là l'Écosse ? Cet artiste ferait mieux de s'en tenir aux têtes nationales.

L'aquarelle n° 47 de M. Craeyvanger est bien composée et d'un très-bon ton. Son tableau n° 46 est un joli tableau, habilement entendu, heureux de dessin et de couleur.

Vous voyez que cette exposition n'est pourtant pas si pauvre !

Les n°s 110 et 111 de M. C. Immerseel ne sont pas toujours suffisamment étudiés ; mais on y remarque de très-belles parties.

Les paysages de M. Hendriks d'Amsterdam, n°s 96 et 97 sont très-beaux de couleur. Mais nous pourrions encore critiquer les figures.

Les paysages de M. Hoppenbrouwers, n°s 102, 103, 104, sont très-heureux de ton et largement peints. Ce jeune artiste fait des progrès.

Le *Marché aux légumes de La Haye*, effet de nuit, n° 215, par M. Van Schendel, est d'un assez bel effet et renferme de beaux détails. Les deux principales figures sont bien dessinées ; celles du fond méritent moins d'éloges.

M. Van den Zande Backhuysen est aussi dans le progrès. Son pâturage, n° 4, ne mérite de légers reproches que dans le second plan, qui est moins largement traité. Mais les bestiaux sont admirables de dessin et très-franchement peints ; le ciel est beau et le ton local très-heureux.

La composition de M. Moerenhout, n° 155, rappelle beaucoup celle de Wouverman, mais la peinture est un peu sèche, et on croit remarquer que cet artiste ne consulte plus assez la nature.

L'*Hiver* de M. Spohler, n° 236, est très-joli de couleur et d'une assez bonne touche.

Le *Feu de joie* de M. Haanen, n° 86, est d'un grand effet ; ses flammes et la fumée ont de la vérité ; les spectateurs reculent, comme s'ils en ressentaient la vive chaleur. Comment les figures de ce tableau peuvent-elles se tenir si près de ce feu ? C'est là une grande faute.

La *Marine* de M. Schouman, n° 225, est bien peinte. Les oiseaux et les fruits de M. Weiss ont de la vérité (n° 273).

Et voilà ce que nous avons trouvé de mieux dans les ouvrages des artistes nationaux.

Parmi les artistes étrangers qui ont répondu au gracieux appel de la ville de Rotterdam, il y a quelques bonnes fortunes.

N° 112, la *Bénédiction des Fruits*, par Jacquand, offre un très-bel ensemble. La distribution de la lumière est

parfaitement observée; quelques têtes sont un peu grandes, et dans la demi-teinte sont d'un ton très-fin; et quoique les draperies en général nous paraissent un peu dures, c'est ici une peinture de la bonne école et un style que les jeunes artistes doivent étudier.

Le *Moine en prières* du même artiste, n° 213, est sec, dur, incorrect; on ne retrouve plus là M. Jacquand.

La *Marine* de M. L. Verboeckhoven n'est pas bonne (248); l'eau est lourde, le ciel faux de ton, le travail sec et dur.

M. Kremer, n° 133, nous montre comme tableau une aquarelle. Cet artiste n'avance pas.

M. Geirnaert n'est pas peintre d'histoire. Il a eu de jolis succès dans le genre. Sa plage de Scheveningue, quoiqu'elle rappelle certains souvenirs, est une gracieuse composition, c'est le n° 74; mais son *Godemaert en prison*, épisode du temps des Gueux, est faible (n° 73).

M. G. Wappers, n° 270. *Les Adieux de Beiling à sa femme* sont un tableau très-beau de coloris et de dessin; les chairs sont très-belles, les expressions bien rendues. C'est brillant et magnifique; mais pourtant ce n'est pas là le Beiling de l'histoire; et les artistes d'Anvers ne sont pas assez sévères dans leurs compositions historiques.

Un amateur a exposé, sous le n° 24, un faible tableau de Braekeleer.

Le n° 185 de M. Van Pelt, d'Anvers, représente *Heemskerk et Barends, priant dans leur hutte de la Nouvelle Zemble.* Ce sujet a été inspiré par le beau poëme de M. Tollens. Il n'est pas assez étudié.

Nous ne citerons plus qu'une miniature très-bien peinte par M. Latour, n° 146.

On s'arrête, dans l'une des salles, devant les jolis bronzes de M. Gechter; dans la dernière, on admire les magnifiques bois gravés par M. Henri Brown, directeur aujourd'hui de l'école de gravure de La Haye. On voit aussi avec plaisir les petits portraits d'artistes Néerlandais spirituellement gravés par Porret, pour l'important ouvrage de M. J. Immerzeel Jr, que les amis des arts et de la gloire nationale attendent avec impatience. »

UN JUGEMENT DERNIER.

LÉGENDE.

Solvet seclum in favillâ!

Chassés des rives du Volga par les Turcs, les Bulgares s'étaient établis, par la conquête, dans l'ancienne Mysie et dans la Dace; ces contrées forment aujourd'hui la Valachie, la Moldavie et une partie de la Hongrie. Ils y vivaient en véritables Barbares : la foi et la civilisation n'avaient pas encore touché leur cœur. Ils allèrent en guerre contre les Grecs, qui avaient pour empereur Basile le Macédonien; ils emmenèrent en captivité un grand nombre de leurs ennemis; c'était au commencement du IXe siècle, s'il faut en croire de doctes historiens et de pieux annalistes.

Ce fut un grand bonheur pour les Bulgares; ils croyaient n'avoir fait que des prisonniers de guerre, ils rapportaient dans leur nouvelle patrie des germes de croyances et de savoir; le ciel les conduisait ainsi au culte du Christ et à la lumière. Les Grecs furent pour eux des instituteurs zélés. Ils leur enseignèrent les arts et le christianisme; par le soin des captifs, les mœurs des vainqueurs s'adoucirent et leur esprit s'éleva; l'intelligence et le dogme chassaient l'ignorance et la rudesse. Les Grecs devinrent ainsi les maîtres de ceux qui les avaient réduits en esclavage. Cependant, les progrès de la religion chrétienne étaient lents chez ces peuples adonnés aux idoles.

Vers l'an 845, selon Baronius et Henschénius; 861, selon le P. Page; et 865, selon M. Jos. Assémani, un roi des Bulgares, Bogoris, aimait d'une tendresse extrême Naphté, la plus jeune de ses sœurs. Son père, tué dans un combat, lui avait confié, en mourant, cette enfant qu'il chérissait lui-même; il la faisait donc élever avec le plus grand soin; et, de bonne heure, elle dansait merveilleusement en agitant deux énormes grelots de cuivre dont le son marquait la cadence, elle montait à cheval, maniait la pique et le javelot, et montrait une grande ardeur pour la chasse. Un matin, s'étant laissé emporter à la poursuite d'une chèvre sauvage, elle fut prise par un parti de Grecs qui faisaient une reconnaissance autour du camp des Bulgares.

En la voyant jeune, douée de grâces décentes, naïve et toute radieuse de force et de santé, les Grecs l'entourèrent de leurs respects avant même d'avoir connu son rang; leurs ancêtres l'auraient comparée à Diane chasseresse; ils la saluèrent, et s'inclinèrent en sa présence comme devant une de ces statues de la Vierge que leur dévotion plaçait aux carrefours des forêts. Elle fut réservée à l'impératrice; envoyée à Constantinople, elle fut destinée à l'ornement des fêtes impériales.

Théodore, dont l'époux régnait sur l'empire d'Orient, était une femme d'un mérite excellent, et fortement attachée à la religion chrétienne; elle fut touchée par le malheur de la jeune fille qu'on amenait devant elle, et lorsqu'elle apprit que cette belle captive était la sœur du roi des Bulgares, elle ordonna qu'on la traitât avec distinction, et l'attacha à sa personne. L'impératrice résolut de convertir l'esclave; son affection, son exemple et ses entretiens y réussirent facilement. Après le baptême, la jeune chrétienne, qui s'appelait Marie, pleura en songeant que son frère était encore dans les ténèbres de l'idolâtrie; elle supplia Théodore, sa mère devant Dieu, de de la laisser retourner auprès de Bogoris, qu'elle voulait arracher à ses pratiques funestes et conduire aux pieds du Sauveur des hommes. L'impératrice embrassa cette néophyte fervente, la combla de présents, et la renvoya, sous la garde d'une escorte nombreuse, vers ce frère qu'elle prétendait conquérir pour le ciel.

Le retour de sa sœur bien-aimée, et qu'il croyait à jamais perdue, fut un grand sujet de joie pour le roi des Bulgares. A cette occasion, il assembla tous ses chefs; il leur donna un magnifique repas sous sa tente; il fit à ses soldats des largesses d'argent, de vin et de vivres.

La jeune fille ne voulut pas troubler ces premiers moments d'allégresse; elle souffrit même qu'on fît en sa présence des sacrifices qui lui étaient odieux, et qu'on adressât des prières à des images qu'elle détestait; elle se contenta d'invoquer son Dieu, le créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles; elle l'implorait pour le peuple, pour le roi et pour elle, qui lui demandait la patience et la force dans ce qu'elle allait entreprendre pour sa gloire immortelle.

Bogoris, tout entier au plaisir d'avoir retrouvé sa sœur, ne s'aperçut pas des larmes qui baignaient les regards de celle qu'il contemplait avec ravissement. Le lendemain, il ordonna une grande chasse, et il voulut que Naphté présidât à cette fête des forêts, ainsi qu'elle avait coutume de le faire autrefois; mais elle lui répondit avec douceur qu'elle avait renoncé à ces amusements, et qu'elle avait choisi des distractions plus convenables à son sexe. Bogoris, malgré le chagrin que lui faisait éprouver ce refus, n'osa pas contrarier sa sœur; il craignait de l'affliger; il se retira en murmurant contre cette mollesse à laquelle on donnait si pompeusement le nom d'éducation; il regrettait la jeune fille dont l'enfance avait été remplie de périls et d'audace, celle qui faisait son orgueil dans les festins que sa danse et ses chants animaient, celle dont toute la nation célébrait le courage et l'adresse. Il lui échappa de s'écrier, en brisant son épieu, que ce n'était plus l'enfant que son père lui avait légué, et que maintenant c'était une Grecque; il maudissait amèrement Théodore et ses fatales bontés. Marie ne s'affligea pas de cet emportement; en silence, elle portait sa pensée vers le ciel.

Elle se montra si calme, si résignée, et parée de tant de vertus charmantes qu'elle rehaussait par des talents nouveaux, que son frère ne put s'empêcher de l'aimer plus qu'il ne l'avait encore fait; à son insu, malgré lui, le farouche Bulgare se courbait sous la douceur ineffable de regards et de paroles qui le subjuguaient. Naphté l'accoutuma à l'appeler Marie, elle lui révéla son baptême et sa foi, et elle le conjura d'imiter son exemple. Bogoris s'irrita d'abord, c'était sa coutume; puis il s'apaisa, Marie l'y avait habitué.

Or, il y avait dans la nation bulgare deux partis bien distincts : l'un, formé à l'école des Grecs, avait embrassé la religion chrétienne, dédaignait le métier des armes, s'appliquait à l'étude des arts et des lettres, s'exerçait aux échanges et au trafic, et n'avait plus rien des mœurs primitives; il tournait ses regards vers les lumières de l'Occident. L'autre parti, et c'était à la fois le plus nombreux et le plus redoutable, avait conservé intact le type primordial, rude, sauvage et belliqueux; il avait surtout maintenu dans tous ses rits le culte des idoles, les pratiques superstitieuses et les sacrifices sanglants dont les abominables traditions venaient des régions du Nord, et que les aïeux avaient fidèlement transmis d'âge en âge. Ceux-là s'indisposaient à la seule idée d'obéir à un souverain énervé par le dogme et les délicatesses des Grecs, ces vils esclaves qui avaient corrompu jusqu'à la religion de leurs pères; ils déclaraient hautement et avec des menaces terribles que, plutôt de subir ce joug humiliant, ils retourneraient dans les solitudes glacées; là, du moins, ils garderaient le dépôt sacré qu'ils avaient reçu avec la vie. Déjà des plaintes avaient éclaté; on savait que la sœur du roi était chrétienne; on n'ignorait pas l'empire qu'elle exerçait sur son frère; on blâmait celui-ci d'avoir approuvé les changements de nom, de mœurs et de religion; on répétait en frémissant ce que Bogoris avait dit lui-même dans un premier transport : « Ce n'était plus une Bulgare, c'était une fille Grecque. » Le roi connaissait ces propos, souvent ils retentissaient jusqu'à ses oreilles, et il tremblait d'épouvante à la seule idée d'un soulèvement qui pouvait non-seulement lui coûter la vie, mais frapper d'un coup mortel l'objet de toutes ses prédilections, l'enfant que la mort de son père avait jetée dans ses bras, cette sœur qu'il eût aimée souillée de tous les crimes, et qu'il adorait en voyant briller en elle des vertus qui le forçaient à l'admirer.

C'est dans sa tendresse même qu'il puisa la force nécessaire pour se refuser aux vœux de Marie, qui, chaque jour, faisait luire à ses yeux des clartés sublimes, mais dont l'éclat effrayait ses regards.

Bogoris resta dans l'idolâtrie.

Et pourtant il se rapprochait autant qu'il pouvait le faire de tout ce que Marie offrait à sa vue : il renonça à presque toutes les pratiques du culte national; il apportait dans ses habitudes personnelles une recherche et une élégance auxquelles il était autrefois étranger; on le surprenait à travailler docilement sous les conseils de Marie, qui lui enseignait la langue grecque.

C'est ainsi que son intelligence s'ouvrit au sentiment du beau. Alors il se décida à quitter la vie des camps; il réforma l'âpreté de son existence de combats, et il se façonna aux délices de la civilisation. Pour Marie et pour lui, il désira un palais, et il se prépara à édifier une magnifique demeure; il écrivit à l'empereur de Constantinople, avec lequel il avait conclu la paix, et il lui demanda de lui envoyer un peintre habile.

En ce temps-là, deux prêtres chrétiens remplissaient l'Orient du bruit de leur sainte renommée : c'était Cyrille, le partriarche de Constantinople, et Méthode, son frère, moine dont la piété était éminente. Cyrille avait été envoyé par l'empereur Michel III et la vertueuse impératrice Théodore, sa mère, pour instruire et convertir les Chazares, les Huns et les Tartares; il accomplit cette tâche, il baptisa le Cham et tous ceux qui étaient soumis à sa domination. Cet évêque fondait des églises, les dotait avec les libéralités du prince, y plaçait des ministres éclairés, et faisait marcher d'un pas égal la foi et la civilisation. Méthode secondait ces travaux; demeuré longtemps au désert, il avait vécu dans la familiarité des grandeurs de la création; il y avait puisé je ne sais quelle inspiration qui se reflétait en lui, et qu'il produisait au dehors comme un rayon céleste. Il avait appris à copier ce qui charmait ou étonnait ses regards; la contemplation de la nature lui avait révélé l'art; en admirant Dieu dans ses œuvres, il s'était formé à leur donner une seconde vie; il était peintre. Il confondait le culte de l'art avec celui de la divinité; il se préparait au travail par la prière et la pénitence; il éloignait de lui l'idée matérielle, et, s'exaltant par l'adoration, il ne comprenait que la pensée pieuse et sanctifiée; la forme blessait son âme. Ne semble-t-il pas que l'art chrétien soit ainsi né au désert ou dans le cloître, lui qui est demeuré si longtemps dans des langes qui l'étreignaient, pressé, réduit et amoindri par le mysticisme, l'austérité et la dévotion, exprimant tout avec le même type, bizarre, anguleux et rétréci, ne conservant qu'une attitude, celle de la prière; qu'une lumière, celle des auréoles dorées qu'il faisait rayonner autour des têtes des bienheureux? Heureusement, Raphël et Michel-Ange ont réformé cette tendance spiritualiste, ou du moins ils ont agrandi ses proportions; à la dévotion ils ont substitué la poésie; en portant les regards de la religion vers le ciel, ils se sont rappelé qu'elle habitait la terre; et pour honorer Dieu, ils ont emprunté à la forme humaine ce qu'elle a de divin.

Méthode peignait comme saint Luc; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une réputation immense, tant il avait décoré d'églises et d'autels resplendissants d'or, d'azur, de béatitudes et de souffrances!

Le moine fut envoyé à Bogoris. Le roi des Bulgares lui demanda d'orner le palais qu'il venait d'édifier; et, comme pour se venger de la crainte que lui inspiraient ses sujets, il le pria d'imaginer une scène dont la représentation pût glacer d'effroi tous les spectateurs. Méthode choisit sans hésiter ce qu'il y a de plus majestueux et de plus terrible dans la croyance de tous les peuples, la fin de l'homme, son châtiment ou sa récompense.

Pour répondre aux désirs du rois des Bulgares, et entraîné peut-être aussi par un pressentiment secret, il se prosterna, et supplia Dieu de lui inspirer quelque chose capable de toucher les cœurs séparés de lui, et d'attendrir ces Barbares qui refusaient de l'adorer.

Un an tout entier fut employé à cet ouvrage, qui formait la décoration de la principale salle du palais; durant ce temps, nul, pas même le roi, ne fut admis à regarder l'œuvre du peintre; seulement on savait que souvent il travaillait la nuit dans des ténèbres que traversaient des lueurs sinistres; on l'avait vu le matin, pâle, défait et comme en proie à des transports d'épouvante; quelquefois il laissait pénétrer sur son ouvrage des rayons de lumière, le feu du soleil et les reflets célestes, et alors il semblait comme ravi au-dessus des hommes.

Lorsque Méthode eut achevé son travail, il avertit le roi qu'il pouvait contempler la scène qu'il avait retracée. Quand il fut en présence de cette œuvre gigantesque, Bogoris éprouva une surprise extrême; il était si violemment ému par le spectacle qu'il avait sous les yeux, qu'il y eut un instant où il paraissait insensé. Sur un trône de nuées lumineuses, on voyait à la voûte le Fils de l'Homme revêtu de gloire; des anges l'entouraient, et les archanges, aux quatre coins de la salle, semblaient faire retentir les sons redoutables qui appelaient le genre humain aux pieds de son juge, qui se tenait majestueux et irrité.

On voyait au loin s'ouvrir une région lumineuse et qui se perdait dans l'immensité de l'espace; ailleurs, des flammes horribles s'échappaient d'un antre devant lequel bondissaient des monstres mugissants, et dont l'aspect inspirait le dégoût et la peur. Puis, dans la base des massifs, les pierres des parois semblaient s'agiter et s'ouvrir, et les morts et les vivants sortaient de ces débris; ils étaient confondus et sans aucune distinction de rang; ils se tenaient, éperdus et tremblants, devant le tribunal de leur juge, dont les yeux flamboyaient. Les contorsions des uns, qui se roulaient dans le désespoir; l'abattement des autres, qui frémissaient sous le remords; l'humilité de quelques-uns, qui fléchissaient sous la prière, l'étonnement, l'attente et l'effroi, avaient revêtu mille caractères vigoureux et énergiques, et les démons déchiraient à l'avance la proie que leurs flammes et leurs hideux transports menaçaient. Méthode avait peint le Jugement Dernier.

Bogoris était anéanti; il osait à peine demander l'explication de ce qu'il voyait. Auprès de lui, Marie, prosternée, répandait des paroles d'espérance et de consolation; sa sérénité était celle des anges qu'on voyait près du trône céleste; son frère, muet de frayeur, attendait que Méthode fît connaître le sujet du tableau.

Le moine et la jeune fille se levèrent en même temps; ils chantèrent un cantique, et l'on crut entendre une harmonie surnaturelle; tout à coup, Méthode, avec une voix grave et solennelle, raconta le dogme de la Rédemption, celui de la vie future, la justice de Dieu maître de l'univers, et sa miséricorde infinie, l'éternité des peines et des récompenses. Bogoris l'écoutait avec terreur; il regardait les figures de cette scène comme si elles s'animaient pour le presser; il tomba à genoux, et il s'écria : « Je suis chrétien ! »

Marie le présenta au baptême, et Méthode lui donna le nom de Michel.

Toute la nation des Bulgares se rangea sous les étendards de la foi.

C'est peut-être au palais de Bogoris que nous devons la chapelle Sixtine. Est-ce Méthode qui a engendré Michel-Ange? — Non, Dieu les a faits l'un et l'autre.

EUGÈNE BRIFFAULT.

LA TOUR D'AURÉLIEN A AERSCHOT.

Cette ruine, dont un dessin très-fidèle accompagne cette livraison, est située dans une des positions les plus pittoresques de la Belgique. Du haut de la montagne qu'elle domine, se déroule, du côté du nord et du levant, un panorama à perte de vue qui comprend toute la Campine. Par un temps clair, on aperçoit les tours d'Anvers, de Lierre, de Malines, d'Hérenthals et de Turnhout, et celles de plus de quatre-vingts villages. Au levant, en remontant de l'œil la vallée du Démer, encaissée dans un double rang de collines gracieusement ondulées, on aperçoit les églises de Sichem, d'Éverbode et de Notre-Dame de Montaigu. Les innombrables méandres de la rivière se dessinent au loin, semblables aux replis d'un gigantesque serpent, se déroulant sur un tapis de la plus magnifique verdure. A vos pieds, Aerschot, avec la belle église de Notre-Dame, découpe sa silhouette sur le fond vaporeux de l'horizon que nous venons de décrire.

Nous n'entamerons pas une dissertation bien savante pour savoir d'où est venu le nom de *Tour d'Aurélien*, donné à la ruine qui fait le sujet de cet article. Quelque plaisir que nous puissions trouver, en notre qualité d'antiquaire, à constater dans notre pays l'existence d'une ruine romaine, la vérité doit être notre seul mobile, et nous allons essayer de prouver en peu de mots, et avec le moins de pédanterie possible, que cette tour n'a rien de commun avec le destructeur de Palmyre. D'abord, nous ne sachons pas que l'empereur Aurélien ait jamais mis le pied en Belgique. Les combats qu'il soutint contre les Germains, eurent lieu, le premier sur les bords du Danube, les autres dans la Lombardie. D'ailleurs, en l'an de grâce 270, Aerschot n'existait pas. Voilà deux raisons qui nous semblent péremptoires.

Cette tour n'a jamais dû exister isolément. Elle formait un angle du mur d'enceinte, auquel elle se reliait de deux côtés par des voûtes dont les traces sont encore visibles. Il faut donc chercher son histoire dans celle des fortifications de la ville.

Un diplôme cité par Mirœus, de l'an 1210, est la première mention que l'on trouve d'Aerschot, comme ville. Elle fut entourée de murs pour la première fois, vers le milieu du XIIIe siècle. Les fortifications furent relevées en 1488, par les Louvanistes insurgés contre Maximilien, à la mort de Marie de Bourgogne. En 1489, sous la conduite de Robert d'Aremberg, ils y soutinrent un siége contre Albert de Saxe, et le forcèrent de se retirer.

Un siècle plus tard, la ville fut incendiée et détruite de fond en comble par les Espagnols.

Maintenant, il est clair que la tour d'Aurélien ne peut appartenir qu'à la primitive enceinte, celle de 1240 ou 50, ou à celle de 1488. La solidité de la construction et l'aspect particulier de la maçonnerie, nous font penser qu'elle appartient à la première de ces deux époques.

Sur le second plan de notre dessin, on aperçoit l'église de Notre-Dame, monument de la fin du XIIIe siècle. Le chœur, ainsi que l'indique une inscription gothique placée au-dessus de l'entrée de la sacristie, fut achevé en l'an 1337 par l'architecte Jacques Piccart. Cette église est d'un haut intérêt archéologique, mais nous nous contenterons de dire ici qu'elle contient plusieurs tableaux très-remarquables, entre autres une *Ascension de la Vierge*, que nous croyons être de Martin Franck; une *Cène*, production d'un puissant effet, par Verhaegen, et une *Adoration des Mages*, l'un des chefs-d'œuvre de Gaspard de Crayer.

E. GENS.

La Fontaine des Fées.

LÉGENDE ÉCOSSAISE.

Qui de vous ne s'est transporté parfois dans ses rêves au bord d'un de ces lacs charmants que la muse de Walter Scott a chantés avec tant de poésie? Qui de vous ne s'est parfois assis par la pensée au versant d'un de ces rochers âpres et nus où Nodier écrivit l'histoire de ce pauvre Trilby que les châtelaines d'Argail eussent voulu payer au prix de leurs colliers de diamants et de leurs joyaux les plus précieux?

Nous voici donc en Écosse, mais dans la partie qui s'avance au Nord vers les îles Orcades. Il serait impossible de vous imaginer un pays plus accidenté, plus pittoresque, plus riche en sites du caractère le plus divers. Ici des rochers abruptes dont les formes bizarres défieraient le langage de la géométrie. Là des ruisseaux bordés de saules et de pelouses veloutées où madame Deshoulières eût pu conduire ses moutons soyeux, sans craindre de salir ses petits souliers de satin blanc. Puis des vallées où s'ouvrent les perspectives les plus belles. Puis des lacs solitaires et rêveurs, dont la surface est toujours polie comme un miroir et dont le silence n'est troublé que par la chanson du pâtre qui y abreuve son troupeau ou par les oiseaux du ciel qui viennent s'y désaltérer. Voici des montagnes de granit qui s'élèvent à pic dans l'air. Voilà de petits carrés de champs que la patience du laboureur force à produire malgré eux.

Mais rien n'est aussi solitaire, rien n'est aussi mystérieux que la petite vallée où nous sommes, cachée qu'elle est au milieu des montagnes avec son petit village situé à mi-côte et perdu là comme s'il n'appartenait pas au monde, et avec son lac dont les oiseaux semblent craindre de s'approcher.

Norah était, il y a bien longtemps de cela, la plus jolie des jeunes filles de ce village. Elle était l'orgueil de son père et de sa mère, et faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. En effet, il était impossible d'imagier une créature plus délicieuse que Norah, avec sa taille souple comme une branche d'osier au bord d'un lac, avec ses yeux bleus comme l'azur du ciel, avec son visage rose comme une églantine, avec ses cheveux d'un blond cendré comme l'Écosse tout entière n'en avait vu encore sur la tête d'aucune jeune fille.

Cependant la chaumière qu'habitaient ses parents était la plus humble et la plus pauvre de la vallée. Mais Norah savait lui donner un aspect si riant, un air si frais, en conduisant le long de ses murs d'argile les rameaux d'une vigne-vierge et les lianes de deux ou trois chèvrefeuilles, qu'en vérité vous eussiez préféré cette simple demeure au plus riche palais de marbre, pour peu que vous eussiez été artiste ou poëte.

Dans cette vallée jaillissait à cette époque une fontaine dont l'eau était brillante comme du cristal et qui, sortant des flancs d'un rocher, tombait dans un large bassin de granit, lequel n'avait d'abord été qu'un énorme bloc de

pierre, mais avait fini par se creuser en forme de bac par l'action incessante de l'eau. La fontaine sortait toujours abondamment du rocher, sans jamais parvenir à remplir le bassin. Bien des fois on l'avait laissé une journée tout entière sans y puiser, et jamais on n'avait vu que l'eau s'élevât au-dessus du point où elle restait toujours, qu'on y puisât ou non. Ce fait étrange avait donné lieu aux conjectures les plus opposées. On chercha longtemps à l'expliquer. Chacun avait donné son avis, et ces avis se détruisaient entièrement l'un l'autre. Les têtes les plus savantes du village n'avaient pu pénétrer ce mystère. Comment l'eussent-elles approfondi, en effet? Car c'était tout simplement une de ces sources magiques comme on en trouve un si grand nombre dans le nord de l'Écosse. Celles-là on ne les explique pas; on y croit. Aussi la vallée tout entière avait fini par l'appeler la Fontaine des Fées, et tout le monde la tenait en grande vénération pour se faire bien venir des esprits dont elle était le domaine et qui l'avaient prise sous leur protection particulière.

Aujourd'hui, si, en passant par cette vallée vous cherchiez une source pour vous désaltérer après une marche longue et pénible dans les montagnes, vous ne trouveriez plus cette fontaine et vous ne verriez à la même place que ce lac dont vous auriez craint autant que les oiseaux de vous approcher. Comment cela s'est-il fait? Voici l'histoire de cet événement tel qu'il arriva au temps où Norah était citée comme la plus jolie fille de la vallée, et tel qu'on le raconte tous les hivers à toutes les veillées écossaises.

Le bassin où tombait la source était couvert d'une grande pierre qui, bien qu'elle parût être fort lourde, pouvait cependant facilement être soulevée, même par la main d'un enfant. On disait que c'était la volonté expresse de la fée, protectrice de la fontaine, qu'on n'y puisât qu'après le coucher du soleil. On ajoutait que la fée avait ordonné sous les peines les plus sévères que toute jeune fille, qui venait y prendre de l'eau, remît exactement la pierre à sa place après avoir rempli sa cruche; et que, si l'une d'elles négligeait de suivre cet ordre, la vallée tout entière serait ruinée de fond en comble; car, aussitôt que les rayons du soleil tomberaient sur la source, l'eau en sortirait avec une telle violence qu'elle ravagerait tout le village sans y rien laisser debout.

Norah allait, tous les soirs, puiser à la fontaine l'eau nécessaire à la maison. C'était plaisir à voir la jeune fille suivre le petit sentier qui y conduisait, en chantant les gracieuses ballades de son pays et ses beaux cheveux ornés des baies rouges d'un sureau des montagnes. Elle se penchait au bord du bassin pour remplir sa cruche, et se mirait un instant dans le miroir poli de la fontaine. Vous eussiez dit quelque nymphe qui regarde couler l'eau en écoutant, dans ce vague murmure, des paroles qu'elle comprend et la font sourire. Puis, elle remettait soigneusement la pierre à sa place et reprenait le chemin de la maison, en chantant de nouveau; car elle n'avait jamais aucune de ces pensées noires qui troublent le sommeil ou qui font trembler les notes que l'on chante.

Cependant cela ne pouvait durer ainsi. Norah était jeune et belle. Elle devait être aimée; n'est-ce pas la destinée des belles et jeunes filles? Un étranger, — un homme de guerre qui avait vu le monde, — vint un jour des îles et arriva dans la vallée. Il était revêtu d'une armure étincelante et parlait des pays étrangers et des sites plus riants de ces pays. Et comme il en parlait, mon Dieu! avec quelle vivacité! avec quel feu! avec quelle poésie! Décidément il fallait bien le croire quand il vantait cette riche et magnifique nature que personne, du reste, n'eût soupçonnée ailleurs. Il fascina la pauvre Norah. Il gagna le cœur de la pauvre Norah. Aussi il était toujours auprès d'elle. Le matin, quand l'alouette se mettait à chanter, il était là qui disait le premier bonjour à l'enfant de la chaumière. Le soir, quand le soleil avait depuis longtemps disparu derrière les montagnes, il était là qui disait le dernier bonsoir à Norah. Mac-Culin était devenu pour elle comme une apparition obstinée qu'elle revoyait partout devant ses yeux.

Les histoires des siéges auxquels il avait assisté, les descriptions des cours où il avait vécu, ne touchèrent que fort peu les habitants de la chaumière qui ne cessaient de dire à leur fille :

— C'est un aventurier auquel il faut se garder de prêter l'oreille.

L'enfant, cependant, ne l'écoutait qu'avec plus de plaisir. Alors son père et sa mère se mirent à la gronder pour la première fois de leur vie et lui défendirent de parler avec l'étranger. Norah pleura beaucoup, mais elle promit pourtant d'obéir à leurs ordres. Aussi, pour ne pas rencontrer Mac-Culin, elle suivit, ce soir-là, un autre sentier pour se rendre à la fontaine.

Elle souleva la pierre, après avoir écouté si le jeune homme ne se trouvait pas près de là; puis elle remplit sa cruche, s'assit au bord du bassin de la source et se prit à pleurer amèrement. Elle demeura ainsi, sans s'apercevoir que la nuit était entièrement close et que les étoiles du ciel se reflétaient déjà dans l'eau cristalline de la fontaine.

Tout à coup elle vit une figure debout devant elle.

— Mac-Culin! s'écria-t-elle avec effroi. Au nom du ciel, n'approchez pas davantage. Au nom du ciel, retirez-vous, Mac-Culin. J'ai promis de vous éviter; et vous voici. Que n'ai-je regagné la maison lorsque ma cruche était pleine! Je ne vous aurais pas rencontré ici. Et maintenant j'ai désobéi. Oh! pourquoi devais-je vous aimer, vous qui m'avez appris comment on pleure?

— Ne parlez pas ainsi, ma Norah, répondit-il d'un ton de voix si suppliant et si doux que la jeune fille en fut tout émue. Consentez à me suivre, Norah, et je vous rendrai plus heureuse qu'une princesse, plus riche qu'une princesse...

— Moi vous suivre sans que mon père et ma mère y consentent? exclama la jeune fille. Vous n'y pensez pas, Mac-Culin...

— J'y pense si bien, Norah, que je suis tenté parfois de maudire le ciel parce qu'il ne m'a pas donné un trône pour vous y faire monter. Je donnerais ma vie tout entière pour pouvoir aller dire à votre père : « Voyez, maître Mac-Ardell, je pose une couronne de reine sur la tête de votre fille. »

— Mac-Culin, laissez-moi aller, de grâce, interrompit l'enfant en se reculant de la fontaine après avoir pris sa cruche pleine.

— Vous voulez donc que je meure?...

— Non, Mac-Culin. Dieu m'est témoin que mon cœur est à vous. Mais j'ai promis à mon père de ne pas vous revoir. Laissez-moi donc aller, au nom du ciel!...

Et Norah dégagea avec effort sa main que l'étranger avait saisie pour y poser sa bouche. Puis, avec la légèreté d'une

biche des montagnes, elle se mit à courir le long du sentier qui conduisait à la maison paternelle. Elle atteignit tout essoufflée le seuil et, sans regarder derrière elle, referma la porte comme si quelque mauvais génie fût à sa poursuite. Elle se retira aussitôt dans sa chambre et s'agenouilla devant le crucifix qui protégeait son chevet. Après avoir demandé pardon à Dieu de la désobéissance dont elle s'était involontairement rendue coupable envers son père, elle se coucha sur son lit et ne tarda pas à s'endormir.

Elle pouvait avoir dormi d'un sommeil profond pendant plusieurs heures, quand tout à coup elle s'éveilla brusquement en se dressant sur son lit avec un cri effroyable :

— La fontaine! la fontaine! que Dieu m'assiste! J'ai oublié d'y remettre la pierre!

Et comme une folle elle sauta à bas de son lit et se vêtit en tremblant aussi vite qu'elle pouvait.

— Mon Dieu! mon Dieu! il ne peut pas être matin encore, balbutia-t-elle plus morte que vive. Oh non! l'aube se montre à peine au ciel. Je m'en irai en toute hâte, je courrai, je volerai, et il sera temps encore.....

Elle se mit à courir de toutes ses forces en se dirigeant vers la fontaine.

Les hautes cimes des montagnes commençaient à se teindre des premières lueurs roses de l'aurore.

— Serait-ce déjà le soleil? se demanda Norah avec une incroyable angoisse en courant toujours comme si ses pieds eussent été des ailes. Non, non, ce n'est pas possible. J'atteindrai la source avant que le soleil ait paru...

Et elle ne cessait de courir, se déchirant les pieds nus aux cailloux du sentier, et déchirant ses vêtements aux ronces et aux épines qui bordaient le chemin.

Déjà elle avait atteint une éminence d'où elle pouvait apercevoir la fontaine et qui n'en était éloignée que de deux cents pas encore. Là elle s'arrêta tout à coup immobile comme si elle eût été pétrifiée. Ses regards étaient fixes. Ses genoux fléchirent sous elle, et sa bouche poussa un cri lugubre comme un râlement :

— Il est trop tard!

En effet, le soleil venait de lancer, par une des brèches des montagnes, un de ses rayons sur le bassin, et, au même instant, l'eau s'était mise à se gonfler avec un épouvantable mugissement. Elle montait du fond du réservoir comme un torrent furieux et s'épandait dans la vallée comme si un des lacs voisins y eût tout à coup fait irruption. Ce fut, en peu de minutes, une inondation complète. Les habitants épouvantés sortaient de leurs maisons en criant au secours et en poussant de lamentables clameurs de détresse.

Et le torrent grossissait toujours.

Norah était immobile comme une statue, regardant sans voir, écoutant sans entendre, les mains jointes, et laissant tomber de ses lèvres quelque prière dont elle ne comprenait presque plus le sens tant elle était anéantie.

Et le torrent grossissait sans relâche.

Les eaux s'élevaient avec une rapidité extraordinaire. Elles atteignaient déjà le pied de la petite éminence où la jeune fille se trouvait agenouillée.

— Norah! Norah! lui cria, en ce moment, une voix bien connue.

L'enfant se retourna et aperçut, sur une colline plus élevée, Mac-Culin qui descendait vers elle.

— Mon père! ma mère! sauve-les, Mac-Culin! sauve-les, au nom du ciel!

Mais l'étranger lui répondit avec anxiété :

— Et vous qui allez périr?...

Presque au même instant, il la saisit par le milieu du corps et la porta sur la colline d'où il venait de descendre.

Et le torrent ne cessait de grossir.

A peine Mac-Culin et Norah se trouvèrent-ils sur cette hauteur, que déjà l'eau en noyait la base et l'entourait de toutes parts. De sorte que, peu de secondes après, ils se trouvèrent là placés comme sur une île, sans pouvoir fuir d'aucun côté pour échapper à l'envahissement incessant des flots.

Toute la vallée ne ressemblait plus qu'au lit d'un large torrent aux bords duquel se montrait çà et là quelque pointe verte qui achevait de s'abîmer dans les vagues mugissantes.

— O mon Dieu! si nous étions sur la cime des montagnes! murmura Mac-Culin tout bas comme s'il eût dit une prière. Norah! comment pourrai-je te sauver?

Et il se tordait les bras de désespoir.

— Mon père! ma mère! Où sont-ils? s'écria Norah les yeux hagards comme si elle eût été frappée de folie. Grâce! grâce! ô mon Dieu! qu'ils ne soient pas victimes de ma désobéissance!

A peine elle eut dit ces mots, que les flots baignaient ses pieds.

Une seconde après, vous eussiez entendu deux grands cris, si la vaste et profonde rumeur des vagues vous eût permis d'entendre une voix humaine.

Norah et Mac-Culin roulèrent entraînés par le torrent.

Mais la colère de la fée qui tenait la fontaine sous sa protection, était satisfaite et l'eau s'arrêta tout à coup.

Telle est l'origine du lac qui porte aujourd'hui le nom de Norah.

Si quelque voyage en Écosse vous transporte à la pointe septentrionale de ce pays, vous entendrez raconter cette histoire par tous les pâtres dont les troupeaux broutent l'herbe des montagnes qui s'élèvent entre Aberdeen et l'île de Sky. Et si vous allez visiter vous-même la vallée, on vous montrera, par un temps bien calme et bien serein, au fond de l'eau, la colline verte où Norah et Mac-Culin périrent dans le grand désastre causé par l'oubli de la jeune fille.

HISTOIRE DE LA PEINTURE SUR VERRE

D'après ses Monuments en France,

PAR M. DE LASTEYRIE.

La peinture sur verre est un art qui appartient exclusivement au moyen-âge. A grand' peine pourrait-on la faire remonter jusqu'à la décadence de l'empire romain, mais on en chercherait vainement la trace dans les belles époques de l'antiquité, au siècle d'Alexandre, comme au siècle d'Auguste, comme au siècle de Périclès, le premier de tous et le plus grand. S'il est à peu près établi que l'emploi du verre, appliqué aux besoins de la vie domestique, remonte à une très-haute antiquité, rien ne prouve qu'on l'ait employé dès l'abord à la clôture des fenêtres. En effet, il faut arriver jusqu'au temps de l'empire romain, jusqu'au règne de Caligula, pour trouver dans les œuvres du juif Philon, *autheur très-éloquent et philosophe très-grave,* comme l'appela Pierre Bellier, un de ses plus anciens traducteurs, pour trouver, dis-je, la première trace de l'application du verre à un tel usage. Encore faut-il convenir que le passage du juif d'Alexandrie

est loin d'être aussi explicite que l'a fait son traducteur; car là où celui-ci a trouvé du *verre blanc semblable aux pierres reluisantes au travers desquelles on voit,* D. Calmet n'a pu reconnaître que du *talc*, substance fort souvent employée à la clôture des fenêtres, comme chacun sait : et il faut convenir que le mot grec ὕαλος se prête également bien à chacune de ses interprétations. Le passage de Lactance, non plus que celui de saint Jean-Chrysostôme cité par M. de Lasteyrie dans l'ouvrage dont nous rendons compte, comme établissant l'usage des clôtures de verre, ne nous a pas semblé aussi décisif qu'il l'a voulu dire; mais les paroles de saint Jérôme ne laissent aucun doute, parce qu'en indiquant l'emploi elles font connaître le mode de fabrication de la substance employée. Il cite des fenêtres garnies de verre fondu en lames très-minces : *Vitro in tenues làminas fuso obductæ.* Ainsi l'usage des vitres de verre, qu'on a essayé de faire remonter jusqu'à l'empire de Caligula, ne se trouve constaté d'une façon positive que vers le temps de saint Jérôme, c'est-à-dire vers les premières années du Ve siècle.

Mais dans tout cela nous ne voyons encore que le verre blanc substitué à la pierre spéculaire. Cependant il n'est pas impossible que les verres de diverses couleurs aient été employés à une époque plus reculée; en effet, il résulte de plusieurs passages de Pline, que la coloration du verre, et même la peinture sur verre, étaient choses non-seulement connues, mais encore assez répandues de son temps. Cependant il ne paraît pas que l'un ou l'autre de ces modes de fabrication ait été généralement appliqué à la décoration des fenêtres; car les grands écrivains de cette époque, si sensibles aux impressions extérieures, n'auraient pas manqué de parler quelque part de lumière colorée et d'images transparentes. Il est assez probable, au contraire, que le verre coloré dans la pâte ou rehaussé de peinture après coup, ne fut employé dans le principe qu'à la fabrication des mosaïques.

Or, si l'on vient à songer que la peinture sur verre, dans son caractère essentiellement monumental, n'est, à vrai dire, qu'une mosaïque transparente, on concevra facilement que la mosaïque, qui n'avait d'abord été employée qu'à la décoration du sol des temples et des appartements, ayant été transportée sur les murailles à l'époque de la décadence des arts, et se trouvant formée de substances transparentes, il y avait peu de chose à faire pour l'étendre des murailles aux fenêtres; et cela devait arriver naturellement du jour où l'on aurait trouvé moyen d'assembler solidement de petites lames de verre sans leur faire perdre leur transparence. C'est ce qui eut lieu pour la décoration de Sainte-Sophie, et l'on peut admirer en même temps des verrières coloriées aux fenêtres et des mosaïques de verre, *musiva,* sur toutes les murailles de cette merveilleuse basilique, dans l'exécution de laquelle Isidore avait prodigué toutes les ressources de son art, Justinien toutes les ressources de son empire.

Cet art nouveau, cette nouvelle application de la peinture sur verre, se répandit bientôt par toute l'Europe, et devint en peu de temps la plus importante comme la plus indispensable décoration des églises d'Occident, aussi bien que des basiliques d'Orient.

Nous ne suivrons pas M. de Lasteyrie dans la description de toutes ces splendeurs éteintes. Si c'est là un des curieux passages de son livre, et des plus intéressants au point de vue archéologique, l'art proprement dit a peu de chose à y voir, car il s'agit de monuments détruits, dont la trace incomplète ne s'est conservée que dans les livres. Mais arrivé au douzième siècle, son travail prend un caractère tout différent, car du moment où l'on commence à trouver des vestiges encore debout de la peinture sur verre, M. de Lasteyrie ne se contente plus de décrire, mais il reproduit les plus importantes verrières dans des dessins scrupuleusement étudiés, et mis en couleur avec une exactitude intelligente qui va jusqu'à reproduire l'aspect lumineux et transparent de l'original.

Enfin, nous arrivons au treizième siècle; ici M. de Lasteyrie ne s'est pas contenté de détails purement techniques, il a trouvé moyen de nous faire vivre au milieu de la société d'alors, par le choix heureux des sujets qu'il reproduit. Il a emprunté à la cathédrale de Chartres, à celle du Mans, à celle d'Angers, comme à celle de Paris, comme à l'abbaye de Saint-Denis, comme aux autres, à mesure que sa publication avance, tous les menus détails de la vie des artisans, des bourgeois, des marchands, les portraitures des clercs, nobles hommes et damoiselles, reproduites çà et là, et les sujets tirés des Écritures, et ceux empruntés aux légendes des vies des saints; tout ce qui pouvait, en un mot, nous donner une idée des mœurs, des croyances, des idées, des coutumes de nos devanciers; et de cette façon il nous fait pénétrer jusque dans l'intimité de la vie et des croyances de nos ancêtres, à nous qui habitons le sol de la France; car c'est à la France que M. de Lasteyrie a limité le champ de ses investigations patientes et laborieuses.

Chemin faisant, il raconte, à propos des curieuses verrières qu'il décrit, l'origine et les vicissitudes du monument qu'elles décorent. Habituellement, c'est un récit qui commence par un miracle pour finir par une mutilation, après avoir traversé une série de pillages, de dévastations et d'incendies, comme on en rencontre à toutes les pages de l'histoire du moyen-âge.

Il arrive parfois que le miracle auquel on a rattaché l'origine de la basilique se trouve représenté sur les vitraux qui resplendissent aux fenêtres de l'édifice religieux; quelquefois même la merveilleuse légende a été reproduite dans d'autres monuments, comme c'est arrivé dans la cathédrale du Mans, où l'une des plus belles verrières et des mieux conservées a été consacrée à célébrer l'origine de l'abbaye d'Evron. Voici le fait auquel la légende peinte sur verre rattache la fondation de cette abbaye.

Vers le temps de Clovis II, un pèlerin qui s'en allait par monts et par vaux faire ses dévotions dans tous les lieux où l'on vénérait de précieuses reliques, s'arrêta un jour dans une église où l'on conservait une fiole de verre toute pleine du lait de la sainte Vierge. Lorsque ce brave homme eut fait ses dévotions, il vint à songer que s'il était en effet très-méritoire de visiter quelques instants les saintes reliques, et de s'en aller après comme on était venu, il devait l'être bien davantage de les avoir continuellement avec soi. Le lait de la sainte Vierge, particulièrement, ne devait-il pas être, pour celui qui en serait porteur, un talisman qui le préserverait de tout danger, qui éloignerait de lui toute souillure, et qui le ferait arriver tout droit à la gloire du paradis? Or, tandis que ces pensées lui passaient par la tête, notre homme se trouva seul un instant dans l'église, il s'empara de la fiole, la mit respectueusement dans sa poche et sortit. Puis il reprit sa route et se remit à marcher sans se reposer ni jour ni nuit, tant il craignait d'être poursuivi et dépossédé de son précieux larcin. Marche, marche, malheureux! la Providence a le bras long, et le bien dérobé ne profite pas! Il faudra bien que tu t'arrêtes à la fin, et c'est là que nous t'attendons. Il s'arrêta, en effet, le quatrième jour, dans un endroit isolé, attacha sa fiole à la branche d'un arbre, au pied duquel il s'endormit si profondément qu'il ne s'aperçut en rien de ce qui se passait pendant son sommeil. Or, pendant qu'il dormait, l'arbre avait grandi et grossi prodigieusement, si bien que, désespérant d'avoir sa fiole d'une autre façon, il alla chercher une hache pour abattre l'arbre malencontreux. Mais ne voilà-t-il pas que le tranchant s'émousse à frapper, sans que l'arbre soit entamé, comme si la hache eût heurté un caillou! et puis elle se met à grossir, grossir, tellement qu'il n'est plus possible au pauvre homme de la manier. Alors le malheureux commença à se douter qu'il pourrait bien y avoir là-dessous quelque chose de surnaturel, et il courut se jeter aux pieds du bienheureux Hardouin, évêque du Mans, auquel il conta par le menu toute l'aventure. Le vénérable prélat, après avoir entendu la confession du malheureux pèlerin, fut touché de son repentir, il se rendit avec lui dans le lieu où était arrivé le miracle, et commença à célébrer une messe au pied de l'arbre, qui, s'abaissant à mesure qu'elle avançait, finit par déposer le reliquaire entre les mains du saint homme, qui fonda sur la place même une abbaye où la fiole, précieusement conservée, fut l'objet d'une dévotion particulière, pour la vertu singulière qu'elle avait de faire venir le lait aux femmes qui n'en avaient pas.

M. de Lasteyrie emprunte aussi parfois aux chroniques locales l'histoire de ces fondations pieuses. Lorsqu'il veut nous apprendre, par exemple, comment Geoffroy Martel, comte d'Anjou, et Agnès de Bourgogne, sa femme, devinrent les fondateurs de la puissante abbaye de la Trinité de Vendôme, il reproduit le récit d'un annaliste angevin dont nous répéterons scrupuleusement les paroles, comme un curieux monument des croyances et de la littérature de cette époque.

« Si aduint ung iour que eulx (Geoffroy et sa femme) estans couchez en leur chasteau de Vendosme, a ung matin, quelque peu auant le iour, le comte, pour ce quil ne pouoit dormir, de son lict se leua, et pour ce que la matinee estoit paisible et attrempee, sans uent ou



Kreins lith

LA LETTRE INTERCEPTÉE.

TIRÉ DU CABINET DE Mr L. LAMBRICHS

La Renaissance. N° 10. 2e année.

orage, il ouurit une fenestre et la se acoulda, regardant le ciel tant cler et azure, et si magistralement diapre de resplendissantes estoilles, que la radieuse clarté sen espandoit sur la terre, representant à peu pres la lumiere du soleil. Mais il ny eut gueres este, quant la comtesse sa femme se esveilla, et quant elle ne le trouva plus au lict elle l'appela, et le comte lui respondit que pour ce quil ne pouoit dormir, se estoit leue et mis a une fenestre, a laquelle pour doulceur et attrampence de l'aer il prenoit merveilleuse delectation. Lors la bonne dame se leua, et sa robe de nuyct prinse uint a icelle fenestre tenir compaignie a son seigneur. Ainsi qu'ilz estoient ensemble, tenans propos de plusieurs choses, ilz ueirent une grant estoille en forme d'une lance militaire tomber des cieulx dedans une fontaine qui en cette plaine estoit, dont fort sesmerveillerent; et ainsi quilz en parloient, ueirent tost apres tomber une autre en icelle fontaine qui estoit de pareille forme comme la premiere, dont ils furent tous esbahys. Tiercement veirent une austre estoille de mesme façon, clarte et grandeur que chascune des premieres tombees au propre lieu et fontaine que estoient les autres...

» Moult pensa le comte en sa uision, et a plusieurs prelatz et gens lettrez la declaira, se conseillant a eux ce que pouuoit signifier, et quil y auroit a faire. Sur ce tous ceulx auxquelz le comte reueloit ce quil avoit vu estoient dune oppignion, disans quil leur sembloit que le comte, au lieu ou il auoit veu tomber les troys estoilles, deuoit construire une église en lhonneur de la glorieuse et sainte Trinite, et que sur la fontaine fist eriger lautel dicelle. »

Nous pourrions vous citer encore la curieuse aventure d'un juif avec une statue de saint Nicolas, à laquelle il avait confié la garde de ses trésors pendant qu'il allait en voyage; nous pourrions vous dire comment le juif, trouvant, au retour, que le saint lui avait laissé voler son trésor, le mutila à grands coups de hache, sur quoi le saint alla trouver les voleurs, qui furent si touchés et marris du piteux état où ils le voyaient, qu'ils reportèrent incontinent au juif l'argent qu'ils lui avaient volé. Nous pourrions vous raconter bien d'autres histoires, bien d'autres chroniques, bien d'autres légendes encore empruntées par M. de Lasteyrie aux verrières de nos cathédrales; mais vous irez, s'il vous plait, les lire dans son curieux ouvrage, où vous trouverez réunie la suite la plus complète des vitraux les plus intéressants de toutes les époques.

Vous y trouverez aussi des observations d'une grande justesse sur le système suivi par les peintres verriers du moyen âge dans le choix des nuances et l'assemblage des couleurs, choix et assemblage qui ne se faisaient pas au hasard, mais dans lesquels l'artiste tenait compte avant tout de l'effet général qu'il voulait obtenir dans l'immense vaisseau de la cathédrale, sacrifiant toujours les bas côtés à la nef principale, et réservant toute la splendeur, tout l'éclat, toute la magnificence de ses couleurs pour les voûtes du chœur, où la lumière éblouissait le regard et semblait véritablement surnaturelle.

Oui, sans doute, malgré toute la barbarie dont nos cathédrales portent l'empreinte, malgré la pénible impression que produisent parfois ces formes étranges, il y a dans l'ensemble de ces monuments un caractère religieux et imposant profondément senti. C'est que dans les organisations puissantes le sentiment d'art est à peu près indépendant de la science et du talent. Cimabuë est aussi élevé, aussi terrible, aussi imposant que Michel-Ange. Cela ne veut pas dire que Cimabuë et Michel-Ange doivent être mis sur le même rang : il y a entre eux toute la distance qui sépare une intention d'une œuvre réalisée.

G. Laviron.

FÊTES DE RUBENS A ANVERS.

L'année 1840 est celle des fêtes des grands hommes. Toute l'Allemagne vient de célébrer celles de Guttemberg, l'inventeur de l'imprimerie. Nuremberg vient d'inaugurer la statue de son célèbre Albert Durer. Anvers devait, dans le cours du mois qui vient de s'écouler, consacrer le bronze que Rubens attend depuis deux siècles. Depuis longtemps, les artistes de l'école anversoise s'étaient préparés à ces fêtes qui devaient s'ouvrir le 15 août. Depuis plusieurs mois, on avait tiré du musée de l'académie l'esquisse du fameux char allégorique, composé par Rubens pour l'entrée triomphale de l'archiduc Ferdinand à Anvers en 1635. On s'était mis à bâtir ce char, à le peindre, à le dorer, comme s'il était destiné à porter l'artiste après avoir porté le prince. Et, tandis que les tailleurs cousaient les habits de velours et de satin, les artistes élevaient dans les rues des arcs de triomphe, ornés des statues des nombreux grands hommes auxquels Anvers donna le jour, et de tableaux représentant les faits les plus mémorables de l'histoire de cette glorieuse et antique cité. C'était partout un travail, une activité, un zèle prodigieux. Tout le monde était à l'œuvre. Chacun tenait à cœur d'apporter sa part d'hommage à la mémoire de l'illustre peintre dont le nom est un nom européen aujourd'hui, et dont les ouvrages font éclater dans toutes les capitales la gloire du génie flamand. Le pauvre apportait son denier, comme le riche son or.

Voici Leys qui dressait au Marché Saint-Jacques un arc de triomphe orné de tableaux représentant des faits historiques dont Anvers fut témoin vers la fin du xviᵉ siècle. D'un côté il plaça la Renommée, de l'autre la ville d'Anvers, toutes deux appuyées sur des lions. Au-dessus de chacune des trois arcades qui forment le portique, il peignit une de ces compositions qui vont si bien à son génie. L'une représentait l'attentat exercé sur la ville par le duc d'Alençon, François de Valois, le 17 janvier 1583. Dans la seconde on voyait le spectacle de la belle défense des bourgeois. La troisième avait pour sujet l'entrée du duc dans la ville.

Sur la place de Meir, près du palais du roi, un autre artiste anversois élevait un arc de triomphe également formé de trois arcades et orné d'un grand tableau qui représentait l'inauguration de la statue de Rubens; il était accompagné de plusieurs figures allégoriques et des portraits des deux premiers maîtres du grand peintre, Otho van Veen et Adam van Noort.

Plus loin, sur la même place, vers la gorge du Marché aux Souliers, Braekeleer bâtissait un énorme pont à trois arches, couronné de la statue de Rubens, accompagné de six grands hommes d'Anvers : Appelmans, l'un des architectes de la cathédrale, Vosterman, le célèbre graveur, Jordaens, le peintre, Van Dyck, le peintre, Quellin, le sculpteur, et Gevaerts, qui fut conseiller d'état et historiographe de l'empereur Ferdinand III.

Et, tandis que Jacob Jacobs achevait de peindre, sous la direction de Wappers, le fameux char allégorique composé par Rubens, d'autres artistes plantaient à l'entrée du musée quatre vierges charmantes, d'autres encore érigeaient près de l'entrepôt une arcade ornée d'allégories relatives au chemin de fer, d'autres décoraient la plaine des Faucons de la statue de Gilbert van Schoonbeek, et de Balthasar Solvyns, auteur du beau livre sur les Hindous; enfin, d'autres ornaient le canal des Récollets d'un tableau représentant le portrait de Van Brée, directeur de l'académie d'Anvers, et celui de Herreyns, qui, le premier, ramena franchement, il y a quelques années, la jeune école anversoise au principe de Rubens.

La veille du 15 août, Anvers avait pris l'aspect le plus animé, le plus réjouissant. Les étrangers y affluaient de tous côtés. Cologne, dont un hasard étrange fit la ville natale de Rubens, y arrivait représentée par une députation choisie. Toutes nos académies, tous nos corps littéraires

y envoyaient leurs représentants. De Paris même nous arrivait un député de la société des gens de lettres.

Dans la soirée du 14, les canons et les cloches annoncèrent la solennité du lendemain, tandis qu'on achevait de planter les derniers sapins et d'attacher les dernières guirlandes qui ourlent les rues de toutes parts.

Mais tout conspirait contre Rubens. Le vent et la pluie vinrent troubler les fêtes et les rendre impossibles, déracinant les arbres plantés le long des maisons, ébranlant les arcs de triomphe, lavant les peintures. La statue de plâtre qu'on avait résolu d'inaugurer à défaut de l'image de bronze non achevée encore, se cassa les jambes quand on voulut la poser sur son piédestal. Les feux d'artifice qu'on tirait s'éteignirent à demi dans l'air. Le navire qu'on devait lancer à la Tête de Flandre s'arrêta à mi-chemin avec une obstination que rien ne put vaincre. Le bal populaire ne voulut pas danser dans la boue qui couvrait la Place Verte. Les lampions et les transparents refusèrent de brûler sous les ondées qui venaient les assaillir à chaque instant.

Aussi, il n'y eut d'abord réellement de fêtes que celles célébrées à couvert. Ce fut d'abord la séance de la Société Royale des Sciences, des Lettres et des Arts. Celle-là fut marquée par un incident que nous déplorons sincèrement. Après plusieurs discours, dont l'un prononcé par M. Henri Berthoud, député de la société des gens de lettres de Paris, et l'autre par l'un des représentants de la ville de Cologne, on a donné lecture des morceaux couronnés au concours et ayant pour objet l'éloge de Rubens. D'abord, M. Rutgeers, l'un des lauréats, récita lui-même ses vers. Ensuite M. Wiertz fit lire son éloge en prose.

Pendant ce temps, la Société de Rhétorique flamande, l'*Olyftak*, couronnait M. Immerseel, d'Amsterdam, auteur de l'éloge de Rubens en prose, et M[lle] Petr. Moens, auteur du poëme sur les hommes illustres sortis de la ville d'Anvers.

Ce fut là à peu près tout ce qu'offrit de remarquable cette première journée, car l'illumination et le feu d'artifice du soir eurent à lutter contre des averses et des ondées incessantes, dont les chandelles romaines et les fusées parvinrent cependant à triompher pendant vingt minutes.

Le dimanche fut magnifique par la procession de la cathédrale. En Belgique, où les croyances religieuses font si essentiellement partie de la vie populaire, les pompes de l'Église ont un caractère profondément national. Aussi, il fallait voir, dans cette matinée, les maisons se décorer tout à coup de tapis et de verdure, les chandelles s'allumer aux fenêtres, les pavés se joncher de fleurs, à la musique des cloches et aux chants graves et pieux qui sortaient de la vaste église de Notre-Dame; il fallait voir toute cette splendeur, toute cette magnificence, ces bannières et ces gonfalons qui défilaient dans les rues, ces images saintes, toutes resplendissantes d'or et de pierreries que les fidèles portaient comme en triomphe à travers la ville, au milieu des flamboyantes lumières des cierges et des torches.

Passons sur les soirées de la Société Philharmonique et de la Société de Guillaume Tell.

Le lundi s'attendait à voir sortir la cavalcade de Rubens; mais la pluie obstinée ne voulait pas que le char sortît. Le lendemain encore le cortége fut empêché de se promener par les rues. Les artistes et les littérateurs eurent seuls leur fête. Réunis en un banquet, Français, Hollandais, Allemands et Belges se sont serré cordialement la main. M. Immerseel d'Amsterdam, fils du lauréat de l'Olyftak, a dit, en cette circonstance, la pièce de vers suivante, qui a été vivement applaudie, comme elle méritait de l'être :

NEDERLAND EEN EN ONVERDEELBAAR IN KUNSTEN EN LETTEREN.

Een edelmoedig zusterpaar
Laat nimmer door geweld zich scheiden.
Al rijzen bergen tusschen haar,
Al zwalpen zeeën tusschen beiden,
Zij hechten innig aan elkaar.
Moog' nijd of list haar strikken spreiden,
Haar liefde groeit in elk gevaar,
En eendragt blijft de leus van beiden.

Zoo blijft een broederlijke band
Het onverdeelbaar Nederland
Door kunst- en lettermin verbinden.
Geen onderscheid van vorstenstaf
Rukt d'eens in doel vereende vrinden,
Geen' broeder van zijn broeder af.
Zij blijven, als in vroeger tijden,
Doorblaakt van 't zelfde heilig vuur,
Aan kunst en smaak hunne offers wijden,
En de eigen schoonheidsleer belijden
Voor 't godlijk altaar der Natuur.

Welaan dan, Broeders! smeeken wij,
Als één van 's Hemels grootste gunsten :
Dat in de letteren en de kunsten
Oud Neêrland steeds ondeelbaar zij !

LA NÉERLANDE UNE ET INDIVISIBLE DANS LES ARTS ET DANS LES LETTRES.

« Deux sœurs généreuses ne se laissent jamais séparer par la violence. Des montagnes ont beau se dresser, des mers ont beau s'étendre entre elles, elles n'en restent pas moins intimement unies. Que l'envie et la ruse leur tendent des lacs; leur amour croît avec chaque danger et la concorde est toujours la devise de l'une et de l'autre.

» Ainsi l'amour des arts et des lettres continue d'unir dans un lien fraternel l'indivisible Néerlande. Aucune distinction de sceptre ne peut détacher l'un de l'autre des amis autrefois unis dans le même but, ni un frère de son frère. Ils restent, comme autrefois, animés du même feu sacré, portant leurs offrandes à l'autel de l'art et du goût, et confessant, devant l'autel divin de la nature, la même doctrine du beau.

» Aussi, mes frères! demandons au ciel, comme une de ses faveurs les plus grandes, que l'ancienne Néerlande soit toujours indivisible dans les lettres et dans les arts! »

La soirée fut signalée par un festival musical, où Servais s'est fait entendre pour la première fois depuis son retour de Russie, où Hauman a joué une fantaisie, où Hanssens a dirigé l'exécution de sa belle ouverture composée pour le ballet de Kenilworth, où de nombreux chanteurs exécutèrent les Quatre Saisons de Haydn et un nombreux orchestre la symphonie en *ut* de Beethoven, où le jeune Eyckens enfin a fait chanter la musique écrite par lui sur la cantate de M. Bogaerts en l'honneur de Rubens, dont voici les paroles :

O Rubens! gloire à toi! — Le feu de ton génie
D'un éclat immortel
Fait briller ta patrie :
Ainsi de Raphaël

La peinture magique
De la terre italique
Fit aux-beaux arts un temple solennel.

Chez toute nation
S'il est un nom sacré que la foule prononce,
Pleine de vénération,
Le bronze triomphal à l'univers l'annonce.
Tel est d'Anvers le glorieux destin:
L'objet de ses pompeux hommages,
Celui dont le grand nom vivra dans tous les âges,
C'est toi, Rubens, toi son peintre divin.

Tu fus le roi de la peinture;
Toujours, sous ton doigt créateur,
Les merveilles de la nature
Semblaient renaître en leur splendeur.
Tantôt, interrogeant l'histoire
Et ses spectacles imposants,
Tu traças tour à tour les combats, la victoire,
Ou de la paix les charmes séduisants.

Tantôt une sainte pensée,
S'élevant de ton cœur pieux,
Comme un aigle s'est élancée
Pour monter jusque dans les cieux.

C'est nous de qui la main couronne
Les fronts que la gloire environne
D'un éclat radieux;
Mais, Rubens, il n'est point de palmes immortelles
Plus belles
Que celles
Dont tu charmes nos yeux.

Des artistes de la patrie
Sois le guide et le protecteur,
Rubens, que toujours ton génie
Soit leur génie inspirateur.
Comme toi, que, de nos annales
Fouillant les pages triomphales,
Ils ressuscitent à nos yeux
Les nobles faits de nos aïeux!

Que nos accents s'unissent;
Dans tous les cœurs qu'ils retentissent,
Pour consacrer ton immortalité!
Rubens, reçois le glorieux hommage
Que t'offre en ce jour la cité;
Tribut sacré que d'âge en âge
T'offrira la postérité!

Le mercredi la pluie cessa. Les joûtes sur l'Escaut purent avoir lieu, et la soirée fut remplie par le deuxième concert, où nous entendîmes une ouverture d'Albert Grisar, des morceaux de chant de Mlle Meert, qui a obtenu de si beaux succès en Allemagne, de Mlle Janssens, dans laquelle nous eûmes, il y a quelque temps, l'occasion d'applaudir une cantatrice pleine de sentiment et de verve, et de M. Mathieu, qui se prépare à des succès dramatiques; l'oratorio de Beethoven : *le Christ au Jardin des Oliviers*, et le concerto de Vieuxtemps qui s'est posé tout à coup compositeur de premier ordre et roi des violons contemporains.

Dès ce jour, les fêtes purent se succéder sans interruption. Le ciel s'était rasséréné et le programme de la régence put se suivre sans avoir à composer avec les averses continuelles qui n'avaient cessé de le troubler chaque matin.

Aussi, la journée de jeudi fut enfin témoin de la cavalcade si longtemps attendue. On y vit une énorme baleine qui lançait, par les mains d'un petit amour et par le moyen de deux pompes à incendie, deux jets d'eau dont les dames aux toilettes les plus fraîches étaient le point de mire constant. Puis apparut un navire avec tous ses agrès qui manœuvrait à travers la foule, aux battements de mains des assistants dont les acclamations applaudissaient l'habileté des mousses qui grimpaient sur les cordages avec la légèreté de chats. Puis vint le géant d'Anvers avec sa femme. Puis arriva une machine à battre monnaie dont on lançait des médailles au milieu de la multitude. Puis s'avança le char de Rubens Il présente la forme d'un vaisseau. La poupe a la figure d'un énorme triton. Deux dauphins en ornent les flancs, et la proue se compose d'un dragon ailé. Sur le pont se dresse un piédestal où se trouvent un trophée et qu'entourent nos peintres, un sculpteur, un graveur et un architecte en costume historique. Ce char, traîné par huit chevaux magnifiquement enharnachés, était conduit par une femme représentant l'Immortalité. On peut difficilement se faire une idée de la magnificence de cette composition.

Le lendemain eut lieu la *Fête Vénitienne*, si ardemment attendue après le char de Rubens.

Une fête vénitienne à Anvers, l'Adriatique sur l'Escaut. il y avait là de quoi remuer ardemment toutes les imaginations. Aussi la foule fut nombreuse aux bords du fleuve, longtemps même avant que la nuit ne fût close. A huit heures le signal est donné. Les verres de couleur s'allument sur les canonnières, les barques se mettent à nager sur l'Escaut avec des musiques, des chanteurs et des flambeaux, et le steamer le *Soho* passe majestueusement au milieu de toutes ces embarcations qui se balancent sur l'eau, vont, viennent et se croisent dans tous les sens, éclairées par les lumières qu'elles portent, par les feux de Bengal qui illuminent par intervalles l'obscurité de la nuit de mille teintes vives et étranges, et par les fusées qui sifflent d'instant en instant dans l'air en faisant jaillir leurs éclairs dans les ténèbres.

Ce fut, en vérité, quelque chose d'admirable. Aussi, quand tout se termina à onze heures et demie, personne ne voulut croire qu'il fût onze heures et demie déjà.

S'il y avait eu moyen de trouver place au spectacle de samedi, je pourrais dire quelques mots d'une petite pièce de circonstance intitulée : *Un tableau de Rubens* et due à la plume de M. Jouhaud, de Bruxelles, qui a interrompu un moment le cours de ses succès à Paris, pour venir rendre à Rubens l'hommage de ses couplets patriotiques.

Vous dirai-je maintenant les bals qui se sont donnés? Malheureusement je ne danse. D'ailleurs nos lecteurs savent qu'un bal est un bal, fût-ce même une danserie presque officielle.

La cavalcade est sortie pour la seconde fois, le 24, avec augmentation de plusieurs chars, l'un d'eux était occupé par des femmes représentant des marchandes de poissons. Un autre était monté par des dentellières occupées à faire de la dentelle. Sur un autre, fourni par les jardiniers, on voyait une grande quantité de fleurs et d'arbustes de la plus grande beauté, et plus d'un élève de rhétorique eût pu s'écrier : « Voilà le char de Flore qui passe. » Sur un autre on remarquait tout un atelier d'imprimerie. Enfin il y en avait un où se trouvaient des teinturiers auxquels la police anversoise a permis de lancer des eaux bleues sur la foule, ignoble plaisanterie qui s'attaquait de préférence aux toilettes les plus fraîches et les plus riches.

Enfin, le 25, a eu lieu l'inauguration de la statue.

A deux heures le cortége, composé des différentes députations étrangères, des autorités civiles et militaires, des ministres de l'intérieur et des travaux publics et des membres des diverses sociétés scientifiques et artistiques de la ville, s'est rendu à la place Sainte-Walburge, bannières en tête et escorté de détachements de lanciers et des musiques des différents corps de la garnison. Arrivé à l'estrade, le bourgmestre a lu un long discours consacré à l'éloge de Rubens et à rappeler toutes les phases de sa vie. Après lui M. Teichman, président de la société des sciences, lettres et arts, a prononcé quelques paroles sur le même sujet et en terminant a ordonné la chute du voile. La statue a été découverte au son des cloches, du bruit du canon, et des acclamations de la foule. L'enthousiasme a été refroidi par la crainte que le voile qui avait peine à se détacher de la statue, n'y fît quelque avarie : c'est du moins à cette circonstance que nous attribuons la froideur des acclamations. M. le gouverneur, et après lui M. Wappers, a pris la parole. Ces différents discours ont clos la séance. Immédiatement après la chute du voile, on a exécuté une hymne dont la musique, de la composition de M. Bessems, est empreinte d'un caractère sévère et pieux. Elle a été fortement applaudie.

M. Conscience a fait l'éloge de Rubens en flamand aux pieds de la statue.

Enfin, la journée a été close par une magnifique illumination.

Voilà les fêtes données en l'honneur de Rubens.

Une visite à l'exposition d'Anvers.

Tandis que les rues d'Anvers étaient pleines de bruit et que de toutes parts retentissait le nom de Rubens, quelques curieux se dirigeaient vers le Musée pour voir l'exposition triennale des ouvrages d'art qui était ouverte dans ce local. L'étude de ces ouvrages eût été difficile, si le ciel avait été plus clément; mais la pluie, comme pour vous forcer à aller voir cette exhibition, s'était emparée des premiers jours destinés aux fêtes. Aussi, ce fut grâce à la pluie peut-être, que beaucoup de personnes surent, pendant la première moitié des fêtes, qu'une exposition était ouverte à Anvers. Pourtant elle mérite à plus d'un titre l'attention des amis des arts.

Si on n'y voit aucune production de Wappers, de De Keyser, de Leys, et de notre spirituel et fécond Madou, on y trouve des ouvrages de presque tous nos artistes les plus recommandables. En outre, les peintres étrangers y ont envoyé plusieurs toiles du plus haut mérite.

De Paris, il y a Roqueplan avec une magnifique toile intitulée *Van Dyck à Londres*, ouvrage d'une beauté remarquable et qu'on croirait produit par un de nos grands peintres du XVIIe siècle, tant il est riche de couleur, harmonieux d'ensemble et piquant d'effet.

Jacquand, dans son tableau représentant *Rubens dans la chambre mortuaire de sa mère*, montre un sentiment plein de délicatesse et de poésie, mais présentant en même temps un anachronisme choquant que nous croyons ne pas devoir passer sous silence. Rubens, revenu d'Italie, en 1608, pour voir une dernière fois sa mère gravement malade, apprend qu'elle est morte depuis plusieurs semaines. Sa sœur aînée (Blandine) l'introduit dans la chambre mortuaire, et écarte l'un des rideaux du lit où repose une petite croix pour montrer la place où sa mère a rendu le dernier soupir. Deux enfants, son frère et sa sœur, sont agenouillés et prient au pied du lit. Or, Rubens n'eut jamais que deux sœurs, Blandine et Claire, et celle-ci, morte en 1580, ne devait pas se trouver là en 1608. Ensuite, des quatre frères du peintre un seul vivait encore en cette même année : c'était Philippe, qui, né en 1574, avait ainsi, au retour de Pierre-Paul, trente-quatre ans bien comptés.

L'Acte d'Adoration, du même artiste, est un ouvrage sévère.

Duval le Camus et Biard ont fourni chacun un de ces tableaux de genre que l'école française compose avec tant d'esprit. Nous devons au premier la *Corbeille de Mariage*, au second les *Honneurs partagés*, qui nous sont déjà connus par une lithographie exposée chez nos marchands d'estampes.

L'École, par Baume, est un des plus beaux ornements du salon d'Anvers.

Il y a de Sebron un magnifique *Intérieur de la Basilique de Saint-Marc à Venise.*

Nous avons remarqué plusieurs belles marines de Tanneur. Sa *Mer fortement agitée, vue au soleil couchant*, nous a paru d'un effet un peu forcé. Mais sa *Vue de Saint-Pétersbourg* est d'un grand maître.

La *Récolte des Figues*, par Oscar Guet est un bel ouvrage.

Les *Femmes de Cologne, traversant le Rhin*, par Ch. Mozin, est une jolie production.

La *Vue des Cascatelles de Tivoli*, par M. Lapito, est piquante, bien qu'un peu étrange.

Les trois numéros fournis par M. Francia, présentent les qualités que nous avons, à nos dernières expositions, signalées dans cet artiste.

Les paysages de Bouchez sont bien.

Le *Religieux faisant dire l'Ave Maria à une petite fille et à deux petits peccatori des environs de Pise*, est fort recommandable.

La *Clarisse Harlow*, par M. Berthon, manque de chaleur et de mouvement.

Enfin, les trois aquarelles de M. Justin Ouvrié sont d'un faire facile et spirituel.

Après les peintres français, voici les hollandais.

Schelfhout a envoyé deux *Vues d'hiver* et un *Paysage des environs d'Arnhem*, où l'on remarque toute cette finesse de couleur et cette touche délicate du maître.

La *Bourrasque* de Koekkoek est un tableau du plus grand mérite.

Le portrait du baron Falck, par C. Kruseman, est d'une peinture solide et reproduit avec le plus grand bonheur ce mélange de finesse, d'intelligence et de cordialité, qui distingue la physionomie de cet homme d'état et de cet homme d'esprit. Le *Groupe des Paysans italiens*, par le même, témoigne des études sérieuses que cet artiste a faites.

Waldorp se rattache, par sa *Vue prise près de la ville de Dordrecht*, aux bons peintres de marine de son pays. Nous avons déjà eu l'occasion de parler, à propos du dernier salon de Bruxelles, du talent remarquable de Waldorp.

La *Visite à l'Accouchée*, par W. Schmidt de Rotterdam, est d'une bonne touche et d'une couleur harmonieuse.

Les plages de Dreibholtz, les paysages d'Immerzeel et de Kimmel, et la marine de Schouman méritent aussi d'être mentionnés.

Les fleurs et les fruits de A. Weiss et surtout de Van Os nous prouvent que l'art de Van Huyssem n'est pas entièrement éteint en Hollande.

Enfin, la *Vue d'Hiver*, par N. J. Rozenboom, est d'une grande finesse de couleur, bien que d'un pinceau moins sûr que celui de Schelfhout.

En somme, l'école hollandaise contemporaine est aussi dignement représentée au salon d'Anvers que l'est l'école française.

Les Allemands y figurent aussi avec avantage.

D'abord il y a Pose, de Dusseldorf, dont le dernier salon de Bruxelles révéla à la Belgique le talent comme paysagiste. Sa *Vue du lac de Saint-Barthélemy, près de Saltzbourg*, est remarquable par les mêmes qualités que nous avons signalées dans sa *Vue du Tyrol*, il y a un an.

Les Charbonniers au bois, par Scheins, de Dusseldorf, figura, si nous ne nous trompons, l'année passée, au salon d'Aix-la-Chapelle. C'est un ouvrage bien conçu, poétiquement pensé, mais peut-être çà et là d'une couleur un peu crûe.

Nous devons à Auguste Chauvin, aussi de Dusseldorf, un *Portrait d'homme* et une *Châtelaine*, et à Soltau, de Munich, un *Passage d'un radeau sur l'Iser*, où nous avons remarqué des qualités précieuses.

Quant aux peintres flamands, voici Eugène Verboeckhoven avec quatre toiles peintes de ce pinceau délicat et fin que vous lui connaissez.

Le *Martyre de saint Laurent*, par Wouters, de Malines, est d'une bonne étude et d'une bonne couleur. Nous n'aurions rien à y reprocher si la composition était un peu plus compacte, et la gloire d'anges qui plane dans les nuages un peu moins embrouillée. Le *Giotto*, du même artiste, est naïf et bien étudié.

Les trois ouvrages d'Eeckhout sont d'une grande finesse de couleur et d'un pinceau de maître.

De Braeckeleer obtient un grand succès par sa *Querelle à la suite d'un jeu de cartes*.

De Block a fait deux jolies toiles, le *Jeu de cartes* et les *bons Parents*. Cela est naïf, bien senti et harmonieux.

L'*Intérieur de l'église de Saint-Nicolas, à Bruxelles*, par Génisson, est fort joli. Nous y voudrions cependant un peu plus de sévérité. De grandes masses de lumière et de coquettes toilettes de femmes ôtent au mystère et au recueillement que doit inspirer le temple de Dieu.

La *Vue des environs de Courtrai*, par De Jonghe, est une toile belle et riche. Elle se rattache aux meilleures que cet excellent paysagiste ait produites, et l'on sait de quoi il est capable.

Robbe se soutient dans sa route large avec son paysage animé de figures et d'animaux.

Les *Chevaux au Pâturage*, par Ottevaere, et les *Bestiaux*, par Jones, méritent d'être remarqués et prouvent que ces artistes sont en voie de progrès.

Wiertz a reproduit au salon son *Patrocle* avec augmentation d'un morceau de papier sur lequel on lit quatre ou cinq fois le mot *nigauds*, et son *Christ au Tombeau*, dont nous avons déjà parlé. Il a fourni aussi un produit de son *patientiotype*. C'est une composition fort bien comprise, qui représente les *Quatre âges de la vie humaine*, mais qui est tuée net par le *Jeu de cartes*, de Block, qu'on voit à côté.

Le *Joyeux Braconnier*, par Kremer, est un ouvrage de mérite.

Les tableaux de Marinus dénotent un nouveau progrès dans cet artiste, qui revient franchement à la couleur, et abandonne la crudité dont plusieurs de ses ouvrages étaient empreints il y a quelques années.

L. Mathieu a fourni un portrait bien étudié, une tête d'étude et une scène fort gracieuse, représentant Raphaël et la Fornarina.

Jacob Jacobs nous a rapporté de son voyage en Orient plusieurs souvenirs. Ces toiles offrent toutes les qualités que nous avons déjà constatées dans cet artiste. Mais nous n'osons exprimer notre avis sur l'étrangeté de cette nature orientale, et nous ne pouvons la juger par conséquent.

Mols, qui revient aussi de l'Orient, nous montre une vue du temple de Thésée et de l'Acropolis d'Athènes.

Van Gingelen devrait chercher à être lui enfin et à moins imiter Lepoitevin. Il en est capable, et n'a qu'à vouloir sérieusement; car un artiste ne doit et ne peut briller que par ses propres qualités.

Du Corron et Van Assche maintiennent dans le paysage leur réputation si bien acquise. Delvaux et Marneffe méritent aussi des éloges et retournent à une couleur plus vraie.

Van der Haert, dont le talent de dessinateur correct est si hautement apprécié, a fourni un tableau de famille, représentant *Trois enfants portant le deuil de leur mère*. Cet ouvrage est d'une vérité et d'une naïveté surprenantes. Nous ne parlerons pas de l'étude et du modelé des figures; on sait suffisamment que Van der Haert ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Il a conquis sa place parmi nos meilleurs peintres. Il est fâcheux seulement que cet ouvrage soit peint sur une toile non préparée, qui, transparant à travers les chairs, leur fait tort.

Le *quai sur une rivière*, par Ruyten, est fort pittoresque et d'une bonne couleur.

Les *Angoisses maternelles*, par Hunin, présentent une scène poignante. Cet ouvrage est bien peint et montre que cet artiste se tient dans la voie de Greuze.

La *Jeune Mère*, peinte par Melle Bella Telghuis, est un joli ouvrage.

Mme Geefs a envoyé un *Portrait de Dame*, un sujet tiré du vicaire de Wakefield et une *Agar dans le désert*. On y reconnaît le pinceau auquel nous devons la Vierge exposée à Bruxelles en 1836.

Mme Lagache, sa sœur, à laquelle nous devons *une jeune malade*, acquiert plus de fermeté.

Les paysages de Kuhnen sont charmants et d'un faire délicat.

Les deux ouvrages de L. Huard témoignent des progrès de cet artiste qui a tant d'avenir.

Clays et Lehon continuent à se distinguer dans la peinture des marines, comme Van Marke et Fourmois dans celle des paysages.

Ruth glanant dans le champ de Booz, par Verschaeren, rappelle la sévérité des anciens maîtres de l'école française. Tout cela est d'un sentiment élevé et poétique. La couleur cependant nous a paru trop peu flamande.

Le *portrait de femme*, par Van Ysendyck, porte le cachet du pinceau exercé de ce maître.

Wulfaert se soutient dans une bonne route.

Van der Eycken a fourni un joli paysage, vue des environs de Louvain.

Dans le *Clair de lune* de Donny il y a beaucoup de mérite. Les deux ouvrages que M. Verreyt a fournis dans ce genre sont très-jolis.

Une des perles du salon est le tableau de Dyckmans, le *marché aux légumes d'Anvers*. Cet ouvrage est d'un fini presque incroyable, d'une richesse de couleur et d'une harmonie rares. Correction de dessin, réalité et poésie, finesse et fraîcheur de ton, composition facile et claire, rien ne manque à cette toile qui rattache Dyckmans aux anciens maîtres les plus précieux.

Nous aurions encore à citer plusieurs autres artistes si, après cette longue visite, la tête ne nous tournait presque déjà. Bornons-nous à dire que parmi les noms belges que nous trouvons dans le catalogue, la plupart sont évidemment en progrès. Seulement nous ne terminerons pas cette rapide revue sans faire remarquer de nouveau la pauvreté des motifs ou, pour mieux dire, l'absence de tout motif dans beaucoup de tableaux de genre.

Si des tableaux nous passons à la sculpture, nous trouvons une belle production de G. Geefs, la *chrétienne mourante*. La *sainte Philomène* et le *portrait*, par Joseph Geefs, sont bien modelés. La *Béatrix*, par Aloys Geefs, a, malgré les qualités qu'elle présente, le tort d'avoir été inspirée par la Françoise de Rimini de son frère.

La petite *tête de saint Jean*, par Geerts, est une production délicate et pleine de finesse.

Marchant et Puyenbroeck acquièrent de la facilité à manier le marbre.

La gravure, la lithographie et les dessins offrent plusieurs beaux ouvrages. On distingue dans les portraits gravés par Calamatta, celui de Guizot et celui de Molé, ce dernier surtout est une œuvre remarquable.

Un vœu à la Madone, par Fauchery, est une chose magnifique. Le portrait gravé par Reynolds, d'après Cels, est d'un beau faire et bien étudié. Les deux planches, gravées sur bois par William Brown, sont regardées par les artistes comme deux petits chefs-d'œuvre. Enfin les lithographies de Baugniet, de Simoneau, de Lauters et de Billoin sont dignes du crayon de ces artistes.

EXPOSITION D'OUVRAGES ANCIENS A ANVERS.

Pendant que l'exposition dont nous venons de parler était ouverte au Musée, un digne prêtre anversois, M. Hoffman, avait disposé dans un local particulier une exhibition d'ouvrages d'anciens maîtres et de curiosités artistiques, au profit des enfants pauvres qui ont perdu leur père et leur mère. Cette touchante idée qui demandait tant d'efforts, tant de démarches, tant de soins, car il fallait se multiplier, prier, insister, pour amener les propriétaires de tous ces chefs-d'œuvre à confier à un seul homme tous ces trésors. M. Hoffman ne s'est laissé rebuter par aucun obstacle. Il est parvenu à réunir une collection qui présentait le plus grand intérêt.

Il nous a d'abord été donné d'y voir l'aiguière et la cuvette en argent données à Rubens par Philippe IV, roi d'Espagne, après que notre peintre eut négocié à Londres la paix entre ce roi et Charles I[er]. Ces deux pièces sont attribuées à Benvenuto Cellini; mais nous en doutons grandement, bien qu'elles soient d'un beau travail.

Puis, il y avait un superbe Christ en ivoire, sculpté avec beaucoup d'art et avec une finesse remarquable.

Ensuite venaient les tableaux.

Celui qui a le plus vivement attiré l'attention, était un ouvrage de Rubens, c'est celui qui est connu dans l'histoire de ce peintre sous le nom de *Pelsken, la petite pelisse*. On sait que Rubens fit, à propos de cette peinture, une disposition particulière dans son testament, et qu'il la légua à sa femme, Hélène Fourment. C'est le portrait d'Hélène Fourment. Cette pièce doit être regardée comme une des plus précieuses productions du maître. Elle est d'une fraîcheur étonnante et de ce faire admirable que Rubens possédait à un degré si prodigieux. On assure que le propriétaire de ce morceau en a refusé la somme de cent mille francs.

Outre ce portrait, il y en avait un autre, dû aussi au pinceau de Rubens. Il représente le chanoine Nuyts, qui fut prieur de l'abbaye de Saint-Michel, dont notre artiste peignit, comme on sait, les abbés dans la galerie historique de ce monastère. Cette production étonne par l'animation de cette figure. Elle vit. L'art n'a que fort rarement traduit la nature avec une vérité aussi saisissante.

Après ces deux ouvrages du héros des fêtes anversoises, on remarquait les ouvrages suivants dans cette exposition :

Un tableau de Teniers, qui a fait partie de la collection de la Malmaison.

Un Saint François, par Van Dyck.

Un Christ en Croix, par le même.

Un Saint Jérôme, par Guido Reni.

Une Marine, par Van de Velde.

Une Flagellation, par Franck.

Un Paysage, par Moucheron.

Un ouvrage de Mieris.

Un Troupeau, par Ommeganck.

Un Paysage, par Wynandts.

Deux Portraits, par Simon De Vos.

Enfin plusieurs autres productions dont la plupart appartenant à d'excellents maîtres.

Cette exposition fut à la fois inspirée par une idée de charité et par une idée d'art. Nous applaudissons à l'une et à l'autre. Elle nous a fourni l'occasion de voir le portrait du chanoine Nuyts, dont nous ignorions l'existence, et la fameuse *Pelisse* que nous croyions perdue, comme tant d'autres ouvrages de Rubens.

MM. WIERTZ ET BERTHOUD.

Pour ne pas laisser aux artistes seuls l'honneur de rendre à la mémoire du prince des peintres flamands l'hommage qu'il mérite, deux corps littéraires anversois ouvrirent, il y a quelques mois, un concours dont le sujet était l'éloge de Rubens. La Société des Rhétoriciens de l'*Olyftak*, qui se rattache si glorieusement à l'ancienne chambre de rhétorique, laquelle florissait sous ce nom, il y a trois siècles, publia son programme, en même temps que la Société Royale des Sciences, Lettres et Arts mettait au jour le sien. La première demanda un éloge de Rubens en prose flamande et un poëme flamand, sur les grands hommes

qui ont illustré la ville d'Anvers. La seconde fit un appel aux écrivains belges pour deux éloges du peintre, l'un en prose, l'autre en vers. Ainsi la littérature nationale eut l'occasion de contribuer aussi à célébrer le souvenir d'un des hommes les plus illustres que nous puissions citer.

Le 15 août, le résultat du concours a été proclamé.

La Société Royale des Sciences, Lettres et Arts a eu, ce jour-là, une séance qui n'a pas manqué d'un certain éclat. L'Académie Royale des Sciences de Bruxelles et plusieurs de nos corps littéraires et artistiques y figuraient par des députations. La société des gens de lettres de Paris y était représentée par M. Henry Berthoud, et la ville de Cologne par une commission composée de plusieurs membres, à la tête desquels se trouvait le baron de Groote. Après plusieurs discours, dont l'un prononcé par M. Berthoud, l'autre par M. de Groote, ont surtout été applaudis avec enthousiasme, on a procédé à la lecture des pièces couronnées. M. Rutgeers, auteur de l'éloge en vers, a dit lui-même sa poésie, qui nous a paru manquer un peu de couleur et de verve. Ensuite le représentant de M. Wiertz a lu l'éloge en prose couronné. Ce morceau, plus didactique que littéraire, est moins un panégyrique qu'une dissertation. Du reste, il est plein d'excellentes choses et prouve une sérieuse étude comparative de Rubens et des grands maîtres italiens du XVI[e] siècle. Tout était bien jusque-là. Mais voici venir tout à coup un passage qui jette le trouble dans tout l'auditoire.

On sait que M. Wiertz a fait sa bête noire du journalisme et qu'il connaît assez peu les hommes pour n'admettre que les artistes seuls à juger les œuvres d'art. On sait que, à l'exemple du saint Georges de Rubens, il s'est arrogé la mission de terrasser le dragon de la presse, comme si un artiste devait avoir d'autre idée que de forcer l'admiration en produisant de bons ouvrages. Or, plein de je ne sais quelles rancunes contre les journalistes parisiens, il s'est mis à attaquer, dans son éloge de Rubens, les écrivains français avec une colère plus que déplacée. Cette attaque ne pouvait manquer de donner lieu à un incident déplorable. D'abord, était-ce dans l'éloge de l'homme célèbre auquel nous rendions tous notre hommage, et surtout dans une circonstance aussi solennelle, qu'il fallait donner carrière à de mesquins ressentiments qui ne nous regardent pas? Ensuite, était-ce agir en Belge que de respecter assez peu les lois de l'hospitalité pour injurier le corps littéraire français en face même de son représentant? C'était une double faute, un double manque de tout sentiment des convenances. Aussi, M. Berthoud a noblement relevé le gant pour les hommes qui l'ont envoyé parmi nous, et ses chaleureuses paroles ont eu de l'écho non-seulement dans la salle même de la société, mais partout. On nous assure qu'une protestation se signe, en ce moment à Anvers, contre le procédé du lauréat. Nous sommes certain que les noms de tous ceux qui s'occupent d'art ou de littérature en Belgique s'empresseront de se grouper sous cet acte de réparation. Tous les Belges renient les paroles inconvenantes qui ont été prononcées, dans ce moment où les peuples étrangers venaient fraterniser au pied de la statue d'un de nos grands hommes. Allemands qui retournez à Cologne, ne dites pas à vos compatriotes que le représentant des gens de lettres de Paris a reçu une insulte à Anvers. Français, croyez bien qu'aucun de nous ne se rend solidaire de l'injure qui vous a été faite. Belges, n'oublions pas que l'hospitalité est une des rares vertus que nous avons conservées de l'héritage de nos pères.

M. Teichmann, président de la Société Royale des Sciences, Lettres et Arts, a réparé, autant qu'il dépendait de lui, le mal fait par le discours de M. Wiertz.

Tout s'est passé d'une manière plus calme, plus convenable, plus flamande, dans la séance de la Société de l'*Olyftak*, qui a couronné l'éloge de Rubens en prose, par M. Immerzeel, d'Amsterdam, et le poëme de mademoiselle Petr. Moens, d'Utrecht.

SONNET.

A MADAME DE R.....

Ne m'en veuillez pas trop, et qu'ici ma présence,
Madame, en votre cœur n'éveille aucun regret;
Je ne vous aimais pas; c'est l'inexpérience
Qui me fit vous tenir ce langage indiscret;

J'ai passé tant de jours sans nulle méfiance
A m'enivrer du charme ineffable et secret
De vos beaux yeux, miroir d'amour et d'innocence
Où votre âme toujours tout entière apparaît.

Pardonnez-moi. Souvent j'entendis vos louanges
Comme une hymne sortir du seuil de l'indigent,
Où votre nom est su du plus petit enfant;

Enfin vous êtes belle et j'aime tant un ange
Au front serein et pur, au regard si charmant
Que j'ai dit : « Le voilà! » Madame, en vous voyant.

B.-J. De Ten Noode.

LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION A LIÉGE.

Cette association, fondée en 1779, par le prince-évêque François de Velbruck, est une des plus anciennes de la Belgique. Elle a rendu de grands services aux sciences, aux lettres et aux arts, en encourageant dans cette ville les études sérieuses et en ouvrant, à certaines époques, des concours sur des sujets artistiques, scientifiques et littéraires. Ces services ne peuvent être méconnus; ils sont constatés par les travaux que la société a publiés et par l'impulsion qu'elle a donnée dans ces diverses directions à tous les esprits liégeois. Si nous ne sommes dans l'erreur, le ministre actuel des travaux publics et M. Néoclès-Hennequin, fils du peintre français de ce nom, y remportèrent même une palme poétique. Les jeunes musiciens, les jeunes peintres et les jeunes littérateurs de la ville et de la province y trouvèrent, pendant longtemps, un appui que le gouvernement, presque toujours juge incompétent en matière d'art et de littérature, ne leur accordait que fort rarement.

Après avoir marché, pendant de longues années, dans cette voie aussi utile que louable, la Société d'Émulation s'arrêta tout à coup en 1828. Elle fit son dernier effort en mettant au concours un poëme qui devait être intitulé *le Député d'une nation libre*. Elle était tombée dans la politique. Elle devait se noyer dans les phrases que le journal *Mathieu Laensbergh* empruntait alors à grands coups de ciseaux à Daunou, à Charles Lucas, à Benjamin Constant, à Royer Collard, à tous les hommes du canapé doctrinaire et du *Globe*. Mil huit cent trente vint l'y plonger des deux mains, et elle ne donna plus signe de vie depuis.

Mais voici qu'elle ressuscite après dix années d'inaction. Voici qu'elle s'anime d'un souffle nouveau, grâce à quelques hommes de cœur et d'intelligence qui ne se laissent pas assez absorber par d'autres préoccupations pour négliger les choses de l'esprit. On ne peut qu'applaudir à leur zèle. L'association pour favoriser le développement de la littérature, à laquelle nous devons la fondation de la

Revue Belge, à Liége, trouvera dans la Société d'Émulation un puissant auxiliaire. L'une sera stimulée par l'autre, et nous sommes en droit d'attendre de leur double travail les meilleurs résultats.

M. le ministre des travaux publics, pour aider la Société d'Émulation à reprendre ses utiles travaux, vient de lui accorder sur la partie du budget consacrée aux sciences, aux lettres et aux arts, un subside qu'elle mettra dignement à profit.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — Plusieurs journaux de cette ville ont parlé du projet de notre régence, de faire peindre à l'huile l'hôtel-de-ville. La *Renaissance* se propose d'examiner ce projet avec quelque détail dans sa prochaine livraison.

Liége. — En grattant la chaux qui couvrait l'intérieur de l'église de Sainte-Croix, on vient de découvrir de vieilles peintures à fresque et une sorte de bas-reliefs aussi remarquables par leur ancienneté que par la bizarrerie des sujets qui y sont représentés.

Il est à espérer que la fabrique de cette église sera assez éclairée pour ne pas faire ensevelir de nouveau sous une couche de plâtre ces curieux specimens de la peinture et de la sculpture au 14e siècle. Nous appelons sur ce fait l'attention de la commission pour la conservation des monuments de la Belgique. D'autres peintures à fresque, de style byzantin et datant probablement du 11e ou du 12e siècle, ont été découvertes récemment sur les murs de la magnifique cathédrale de Tournai par M. Renard, le savant et habile architecte chargé de la restauration de cette vaste et antique basilique.

La commission pour la conservation des monuments, quand sortira-t-elle enfin de son sommeil? Depuis plusieurs années qu'elle existe, qu'a-t-elle produit? qu'a-t-elle fait? Elle laisse abattre nos édifices historiques, elle laisse périr ce qui présente un caractère et un cachet architectonique. Si elle répare, elle fait ce qu'on veut faire de la porte de Hal, une chose monstrueuse qui n'est d'aucun style. Nous sommes fâché de devoir le dire, mais le plan de restauration de cette porte que nous avons eu sous les yeux, n'est ni ogival, ni roman. Nous ne savons ce que c'est. Nous ne savons à quel style rapporter cette production. Ce que nous disons ici est peut-être un peu sévère; mais, en vérité, il ne se révèle dans cette œuvre aucune intelligence de l'architecture du moyen âge, aucun sentiment de l'esthétique ni de l'éthique de nos architectes anciens. Sans doute, la commission pour la conservation des monuments compte plusieurs hommes fort distingués par leurs études du style classique. Mais ici il y a une étude toute spéciale à faire qu'ils n'ont pas eu le loisir de faire. Que sera-ce, bon Dieu! quand la commission aura à rédiger le travail qu'elle promet depuis si longtemps sur l'archéologie et le symbolisme de nos édifices anciens? Nous sommes curieux de le savoir.

Paris. — Dans le cours de l'année 1839, ont été publiés en France 5324 ouvrages écrits en diverses langues vivantes et mortes, 287 compositions musicales, 1015 gravures et lithographies, et 100 cartes et plans topographiques.

Londres. — Le duc de Dévonshire fit, il y a quelques semaines, retirer de sa galerie plusieurs tableaux de peu d'apparence qui furent mis en vente. L'un de ces ouvrages fut vendu pour quatorze livres sterling. L'acquéreur l'ayant fait nettoyer, on reconnut que c'était un véritable Raphaël. Cette toile représente Neptune embrassant une nymphe, tandis que Cupidon, qui s'est emparé du trident du dieu, est assis sur un dauphin. Cette production est regardée comme une des plus remarquables que Raphaël ait fournies.

— Le grand tableau de Georges Hayter, représentant le Couronnement de la reine d'Angleterre, excite, depuis quelque temps, l'admiration des connaisseurs à Londres. Le peintre a choisi le moment où la reine vient d'être couronnée et où les pairs du royaume se couvrent, tandis que toute l'assistance salue la souveraine par ses applaudissements. Toutes les figures principales sont des portraits traduits avec la plus grande vérité.

— Un dictionnaire chinois-latin manquait jusqu'à ce jour à ceux qui s'occupent de l'étude de la littérature chinoise, bien qu'on eût celui publié en quatorze volumes, le Kung-Yung Tseyetun. Un Anglais, Marris, qui a longtemps vécu dans les Indes, vient enfin d'arriver en Angleterre avec le manuscrit d'un dictionnaire qui contient tous les caractères usités en Chine. S'il faut en croire ce qu'un journal littéraire révèle à ce sujet, ce manuscrit se composerait de trente-trois volumes in-folio.

Berlin. — On publie ici, au prix de 128 francs, une nouvelle édition de l'important ouvrage de Seroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments.* On sait que ce livre fournit les documents les plus précieux sur l'histoire de l'art depuis le ive jusqu'au xvie siècle. Il est composé d'après les monuments qui nous restent de l'architecture, de la sculpture et de la peinture pendant cette période si longue.

— Tous les connaisseurs s'accordent à dire le plus grand bien du modèle d'une statue, exposé en ce moment dans l'atelier du sculpteur Wichmann et représentant une jeune fille qui puise avec une cruche de l'eau à une source. Cette production est regardée comme une des plus gracieuses que l'on doive à cet artiste.

Stuttgart. — Il vient de paraitre à la librairie de Cotta un ouvrage du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art; c'est une histoire de la peinture sur verre en Allemagne, dans les Pays-Bas, en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie et en Espagne, depuis son origine jusqu'à nos jours. Ce livre intéressant est dû à la plume de M. A. Gessert.

— Le *Literatur-Comptoir* vient de publier le premier cahier de la galerie de Goethe, collection de gravures destinées à illustrer les poésies et les drames de ce poëte. Ces compositions sont dues au crayon d'un jeune artiste plein d'imagination, M. Nisle, qui a réussi à traduire avec une poésie remarquable, dans les douze planches qui composent cette première livraison, l'Élégie romaine, le roi des Aulnes, le Pêcheur, le roi de Thulé, la Fiancée de Corinthe et le Dieu et la Bayadère.

Rome. — La magnifique statue colossale de Minerve, qui ornait le jardin de la villa Médici, vient de partir pour Paris. Le directeur de l'académie de France, à Rome, M. Ingres, attribue cette production à l'art grec ancien. On assure qu'elle pourra dignement figurer à côté de la célèbre Vénus de Milo.

Naples. — Les fouilles de Pompéï continuent avec une grande activité. Le temple dit d'Apollon, dans la rue de Mercure, est déjà presque entièrement mis à jour. A Cumes on a découvert plusieurs statues antiques, mais qui sont fortement endommagées.

Florence. — Les amis des arts ont été mis en émoi par une douloureuse nouvelle. On disait que la chute d'un tableau de Van Dyck avait fait tomber de son socle la statue de l'Apollon du Belvédère. Cet ouvrage ne fait point partie de notre galerie. Il se trouve dans celle du Vatican. C'est un marbre connu sous le nom de l'Apollino qui est tombé et qui a été gravement endommagé.

Égypte. — A la prière de la *London Royal Society*, Méhémet-Ali a permis la construction d'un observatoire dans ce pays. Il s'est chargé lui-même de faire les dépenses nécessitées par cet établissement scientifique dont les instruments seront achetés aux frais de ce prince par la Société Royale de Londres et dont la direction sera confiée à l'astronome Lambert.

La Haye, 30 Juin 1840.

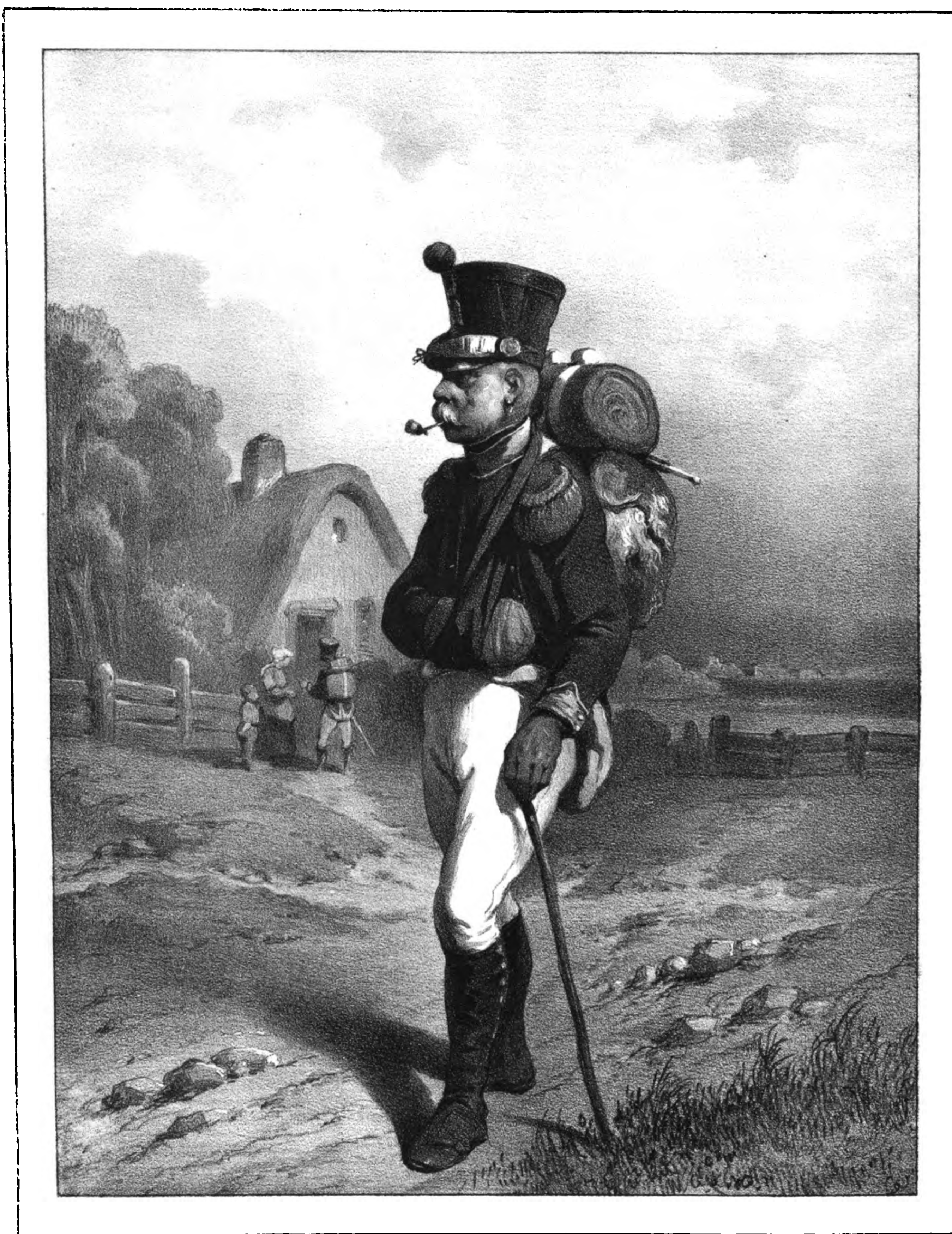
La Commission directrice de l'Exposition de Tableaux et autres objets d'art, qui aura lieu à La Haye en 1841, a l'honneur de porter à la connaissance de MM. les Artistes, tant nationaux qu'étrangers, que des convenances locales et d'autres raisons importantes ont déterminé la régence de cette ville à fixer dorénavant le mois de Mai pour l'ouverture des Expositions triennales, au lieu du mois de Septembre, et que, par conséquent, les objets destinés à l'Exposition prochaine devront être rendus à La Haye avant la mi-Avril 1841.

La Commission a cru qu'il serait agréable à MM. les Artistes d'être provisoirement informés de ces dispositions, en attendant la publication ultérieure du programme.

Au nom de la Commission,

J. M. C. Hoorт, Secrétaire.

Les feuilles 9 et 10 de *la Renaissance* contiennent *la Tour d'Aurélien à Arschot*, dessinée par M. E. Geus et lithographiée par M. Vanderhecht, et *la Lettre interceptée*, lithographiée par M. Kreins d'après un tableau de M. de Block.



UN SOLDAT BLESSÉ.

APPARTENANT À Mr CH. BAUCHET

La Renaissance N° 11 (2e année)

LE CAPITAINE HOLOPHERNE.

TRADITION FLAMANDE.

A l'époque où les villes de Flandre jouissaient encore de cette richesse et de cette splendeur presque fabuleuses, dont les sources ne furent taries que par nos longues et désastreuses guerres du XVIe siècle, c'était, en vérité, un magnifique spectacle à voir que ces ports de Bruges et d'Anvers où affluait, comme vers un centre, le commerce de tout le nord de l'Europe ; ces opulentes cités de Gand et de Louvain où l'industrie était d'une activité si prodigieuse et enfantait des trésors pour les fiers et souvent intraitables bourgeois de ces communes. Nos vieux écrivains, même quand on n'admettrait comme vérité que la moitié de ce qu'ils disent de l'importance commerciale de nos provinces au XVe et au commencement du XVIe siècle, nous laisseraient dans l'étonnement devant l'éclat dont les villes flamandes brillaient alors. L'Escaut était sans cesse couvert de navires qui venaient de tous les points du monde connu, déposer sur nos rives les produits de toutes les zones. Anvers était une autre Venise, où vous eussiez entendu parler toutes les langues, où vous eussiez eu de la peine à nombrer les pavillons divers qui flottaient aux mâts de tous ces vaisseaux, où c'était un mouvement continuel de chaloupes qui abordaient à ces quais, de chariots qui venaient et qui allaient, d'hommes qui se croisaient en tous sens en roulant des sacs, des barils, des ballots remplis de tout ce que le luxe ou le besoin réclament.

Mais ce n'était pas à cela seulement qu'on eût pu juger de l'opulence de cette ville. C'était plus encore à l'aisance qui régnait partout, à ces maisons qui rivalisaient de beauté, à ces palais qui se disputaient la palme de la richesse. C'était des façades toutes chargées de dorures et sculptées depuis le sol jusqu'au pignon. C'était une incroyable abondance de marbre de toutes les couleurs, de guirlandes qui serpentaient en s'entrelaçant, de festons de fleurs et de fruits taillés en bois qui semblaient se balancer même dans leur immobilité.

Or, à cette époque, parmi les maisons qui garnissaient le grand quai d'Anvers, il y en avait une qui se distinguait par sa forme bizarre autant que par la profusion de ses ornements et par la richesse des matériaux que l'architecte y avait employés. Bien qu'elle fût petite, c'était une demeure digne de loger un prince.

Les matelots qui montaient ou qui descendaient l'Escaut, la saluaient de loin avec sa gracieuse tourelle moresque et son balcon aux délicates et fantastiques découpures. L'étranger, que le hasard ou le besoin de ses affaires conduisaient au bord du fleuve, s'arrêtait longtemps à la contempler. Pas un jeune homme, avide de fortune, qui ne désirât d'en être le possesseur.

Pourtant ce n'est pas qu'une blanche figure de jeune fille se montrât, le soir, sur le balcon et regardât, en suivant des yeux le cours du fleuve, si celui qu'elle rêvait dans son cœur venait pour la consoler d'une longue absence. Non, cette maison est simplement habitée par un homme qui n'avait ni femme ni fille et qui vivait là, seul et retiré du monde, comme un ermite.

Cet homme s'appelait le capitaine Holopherne.

Bien qu'il se montrât rarement dans la ville et qu'il parût témoigner la plus grande répugnance à se trouver dans la foule, tout le monde connaissait ce mystérieux personnage. Les enfants même savaient son nom ; et, pour leur faire peur, on n'avait qu'à leur dire :

— Prenez garde, voilà le capitaine Holopherne qui vient.

Mais, s'il était ainsi pour les enfants un objet de terreur, il était, pour les hommes faits, un objet de curiosité. Le mystère dont il aimait à s'envelopper avait mis en jeu toutes les imaginations, de même que son air étrange exerçait l'empire le plus inexplicable sur tous ceux qui l'avaient une seule fois rencontré. Aussi bien, il y avait de quoi donner lieu aux conjectures les plus extraordinaires. Personne ne savait d'où le capitaine Holopherne était venu, ni qui il était, ni dans quel coffre fabuleux de fée il avait puisé les immenses richesses dont on le savait possesseur. Chacun se le demandait pourtant, après l'avoir vu avec sa mine singulière entrer dans son palais ou en sortir.

Il était grand, sec et maigre. Bien qu'il fût d'un certain âge déjà, il avait pourtant encore toute la verdeur et toute l'énergie d'un jeune homme. Sa figure était empreinte de ce calme froid et inébranlable si naturel aux marins habitués à lutter avec les colères de l'Océan et des tempêtes. Jamais un sourire ne se formulait sur sa bouche toujours sérieuse. Ses yeux avaient un éclat qui formait le contraste le plus saisissant avec la pâleur de son visage. Vous eussiez dit ce visage fait d'un morceau de marbre jauni par la pluie. Si, après l'avoir vu ainsi, vous eussiez demandé à l'un de ses voisins :

— Pourquoi cet homme est-il si pâle ?

On n'eût su que vous répondre.

Le capitaine Holopherne était, depuis longtemps, établi à Anvers, sans qu'un jour plus que l'autre on eût pénétré le secret de sa vie. Toutes les lumières qu'avaient fait recueillir les longues et incessantes investigations dont il ne pouvait manquer d'être l'objet, se réduisaient à ceci : le capitaine avait été marin, il avait amassé de grands trésors dans ses voyages, mais il s'était pris tout à coup d'une horreur invincible pour la mer, et rien au monde n'eût pu le faire se résoudre à monter sur un navire, eût-il même été certain d'être poussé tout droit par quelque bonne brise à la terre miraculeuse de l'El Dorado. Quand on parlait par hasard de l'Océan en sa présence, son front se rembrunissait soudain et il s'en allait en secouant la tête avec une répugnance visible. Pourtant, quoiqu'il eût renoncé à braver lui-même cet élément, tant de fois et si gaîment bravé autrefois dans les jours de sa jeunesse, il n'avait pas renoncé à y exposer ses navires ni à continuer son négoce avec toutes les parties du monde connu. Pas de nom qui fût plus honorablement cité que le sien dans les comptoirs des plus grandes villes commerçantes. Pas de trafiquant dont le crédit fût reconnu plus solide que celui dont jouissait le capitaine Holopherne. Ainsi, dans sa maison, les richesses s'accumulaient sur les richesses.

Ce qui faisait rechercher par les marins le commandement de ses navires, c'est le bonheur inouï qui accompagnait partout les bords du capitaine Holopherne. On ne pouvait citer un seul sinistre arrivé à un de ses bâtiments, si nombreuses que fussent ses expéditions. Ils traversaient les tempêtes, ils triomphaient des courants les plus perfides et des calmes plats plus perfides encore. Aussi les esprits superstitieux ne manquaient pas de dire que le capitaine avait conclu un pacte avec le démon qui veillait

sur les carènes de son protégé ; car on ne pouvait concevoir par quelle aide étrange, autre que l'intervention des puissances infernales, les chargements du capitaine pouvaient ainsi traverser en sûreté les périls de l'Océan.

Tout cela avait contribué à lui donner une singulière célébrité, celle de la terreur.

Cependant, comme on savait que personne dans toute la ville n'était aussi riche que lui, on avait, en plus d'une occasion, essayé de mettre à contribution ses coffres pour des fondations pieuses comme la ville d'Anvers en vit faire un si grand nombre dans le cours du xv[e] siècle. On lui avait tâté le pouls lorsque l'église de Saint-Georges et celle de Saint-Jacques furent érigées en paroisses, en 1477. On l'avait sondé lorsque les Récollets commencèrent à bâtir leur couvent, en 1467. On l'avait prié de contribuer à la dotation des Begards qui s'établirent à Anvers, en 1469, sous la règle de saint François. Mais on avait eu beau faire, il avait répondu à toutes les demandes par ces mots brefs et brusques :

— Laissez-moi, je n'aime pas les églises.

Et chaque fois le petit peuple n'avait pas manqué de dire :

— Oh! le vilain payen!

— Que pense-t-il donc faire de ses trésors, s'il ne les emploie en œuvres charitables et pieuses?

— Il a bien besoin pourtant de se réconcilier avec l'Église avant que l'*autre* ne vienne lui rappeler que le pacte est fini.

— Tel commencement, telle fin. Il appartient au diable corps et âme.

Toutefois, la ville fut un matin singulièrement surprise en apprenant que le capitaine Holopherne avait résolu de faire construire à ses frais un hospice pour les pauvres, malades et impotents. Cet hospice, disait-on, devait s'élever au bord de l'Escaut, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la batterie des Anguilles. En effet, peu de jours après que cette nouvelle se fut répandue, on vit des architectes mesurer le terrain et le disposer selon le plan de l'édifice qu'il s'agissait de bâtir. Il ne s'était pas écoulé une semaine depuis cette opération préparatoire, que les ouvriers se trouvaient à l'œuvre et creusaient le sol pour jeter les fondements de l'hôpital. Les murs s'élevaient comme par enchantement. Les pierres se superposaient avec une vitesse incroyable. Le bâtiment montait dans l'air avec ses quatre étages que couronna bientôt le toit, encadré par quatre minarets et ourlé d'une galerie toute fière de ses rinceaux, à travers lesquels jouaient les rayons du soleil.

Jamais le capitaine ne s'était montré aussi souvent que depuis le commencement de cette construction. Il assistait le matin aux travaux; il y assistait le soir encore, encourageant ici, stimulant là, sans cesse l'œil sur toute chose, quelquefois même prêtant la main pour hisser une poutre ou quelque bloc de pierre que dix hommes avaient de la peine à mouvoir et qu'il maniait sans efforts comme un enfant ferait d'un jouet. Souvent les spectateurs étaient saisis d'effroi et tentés de faire le signe de la croix en le voyant jouer ainsi avec ces masses de bois ou de pierre. Les ouvriers ressentaient eux-mêmes une épouvante secrète devant cet homme qui ne pliait point sous ces énormes fardeaux qui eussent fait céder un cabestan. Ils tremblaient à le voir courir avec la légèreté d'un chat sur les poutrelles les plus minces et glisser le long des câbles avec l'agilité du mousse le plus exercé et le plus aguerri. On ne cessait de s'entretenir de l'étrange et inconcevable constructeur. Mais lui ne s'inquiétait en aucune manière de tout ce qu'on disait à son endroit.

Pendant ce temps, l'édifice s'élevait gaiement étage par étage. Ses murs immenses montaient comme par miracle. Quand on eut fait le toit, chacun se demanda :

— Maintenant voyons comment il peuplera ses chambres et ses salles.

Car on n'y avait pas pensé jusqu'alors.

Quelques hommes pieux allèrent trouver le capitaine et lui proposèrent une foule de malheureux et de malades, qui n'avaient pu trouver place dans les hôpitaux de la ville, tous encombrés depuis longtemps. Mais il secoua la tête avec une indifférence implacable et leur répondit avec une ironie amère :

— Que m'importe toute cette vile engeance de bourgeois? Ma maison est destinée à ne recevoir que de braves et joyeux compagnons qui ont passé leur vie sur l'Océan, et qui, vieux et sans asile, veulent encore jouir du spectacle des flots et respirer la brise de mer.

Et en effet, il se mit en devoir de faire comme il avait dit. Il accueillit dans sa maison les pêcheurs qui avaient vieilli à suivre les baleines au milieu des glaces du nord, et dont le bras était devenu trop faible pour lancer le harpon ; les marins dont les cheveux avaient blanchi au milieu des courses les plus aventureuses, des tempêtes et des vagues ; ceux même qui, après n'avoir pas trop tenu compte de l'existence d'un droit pénal dans leur pays, avaient cherché sur la mer une sûreté que la terre ne leur offrait plus, et laissé au fiscal ou au bailli le temps d'oublier les aumônes demandées à main armée sur la grande route, et les coups de couteau maladroitement distribués dans une querelle de village ou de taverne. Le capitaine, cependant, s'était réservé les plus beaux appartements, qu'il avait fait meubler avec une magnificence princière, et qu'il destinait à recevoir dignement les riches négociants étrangers qui venaient le visiter en grand nombre. Les immenses greniers qui couronnaient le bâtiment gigantesque furent réservés pour servir de magasins aux marchandises que les bâtiments du capitaine apportaient de tous les coins du monde, et aux provisions nécessaires pour la maison.

Mais, autant cette institution avait trouvé d'éloges à son origine, autant elle trouva de réprobation quelque temps après. Peu à peu on s'aperçut que la pensée du fondateur n'avait pas été un but de piété et de bienfaisance. Car les salles qui ne devaient, selon le dire d'Holopherne, servir qu'à des réunions où l'on parlerait de navigation, de commerce et de nouvelles des pays étrangers, ne furent bientôt plus qu'un lieu de rendez-vous où ces rudes oompagnons passaient les nuits dans de bruyants festins et de joyeuses buveries qui duraient souvent jusqu'au matin et troublaient de la manière la plus incommode le repos des voisins.

A cette époque vivait non loin d'Anvers un jeune homme, nommé Adrien Van Roos. Il se trouvait dans la plus profonde misère et gagnait péniblement sa vie par le travail de ses mains. Il était l'unique soutien de sa vieille mère et de ses cinq sœurs, enfants encore. Pendant plusieurs années il avait été marin, et, après avoir longtemps cherché à se faire dans un autre état une position plus favorable, il

s'était décidé enfin à embrasser de nouveau son premier métier. De sorte qu'il partit un jour pour la ville dans l'espoir d'y trouver du service. Vers le soir, vous l'eussiez vu, sur le quai, se promener en long et en large au bord de l'Escaut, l'âme pleine de tristesse et inconsolable à l'idée de quitter de nouveau le toit qui abritait ses sœurs et sa mère. La nuit devenait de plus en plus profonde et le silence plus complet. Le vent de nuit soufflait en agitant les pavillons et les flammes des navires qui couvraient le fleuve, et en rebroussant les flots qui battaient avec un murmure monotone les flancs des bâtiments et les pilotis du rivage.

Adrien, appuyé contre une des bornes du quai, contemplait tristement la ville où les lumières s'éteignaient par degrés à toutes les fenêtres. Il remarqua tout à coup la grande maison du capitaine Holopherne, dont les salles, ardemment illuminées, continuaient à retentir des joyeux propos et des éclats de rire que l'heure déjà avancée de la nuit ne faisait point cesser. Il ne savait pas quel était le maître de ce nouveau palais, car il avait été longtemps absent, et, depuis son retour dans le pays, il venait pour la première fois dans la ville. Il chercha vainement autour de lui à qui demander à l'en instruire. Mais, après plusieurs minutes, comme si le hasard eût voulu satisfaire la curiosité du jeune homme, il avisa à quelque distance un vieux matelot qui, attardé peut-être dans une taverne, paraissait retourner à son bord. Adrien ôta son large chapeau et s'adressant au vieillard :

— Si vous êtes de la ville, lui dit-il, ayez la bonté de me dire qui habite cette grande maison que voilà.

— Je ferai mieux que cela, répondit l'étranger d'une voix rauque; je vous recommanderai au maître lui-même de ce palais; il vous prêtera avec plaisir l'aide et le secours que vous cherchez.

Le jeune homme regarda avec étonnement son interlocuteur.

— Comment savez-vous que j'ai besoin du secours de qui que ce soit?

— C'est là mon secret, repartit le vieux marin. Contentez-vous de me voir disposé à vous servir, et de m'entendre vous avertir que dans cette maison on a formé un grand projet pour lequel on a besoin de vous. Or donc, montez ces marches, entrez dans le vestibule, laissez à votre droite cette salle où vous entendez les joyeux compagnons de la mer s'amuser en jouant aux cartes et en vidant les brocs de vin; au bout du corridor vous trouverez un petit escalier tournant, montez-le et vous serez devant une porte où vous frapperez trois petits coups. Quand on vous aura dit : « Entrez, » vous ouvrirez et vous verrez deux hommes. Adressez-vous à celui qui vous demandera : — « Eh bien! Berth, comment souffle le vent? » Votre affaire sera bien vite conclue, car c'est lui qui peut vous donner aide et secours. Pour vous faire mieux accueillir, vous pouvez dire que vous venez de la part du capitaine Clamfort.

A peine le vieillard eut-il prononcé ces paroles, qu'il disparut aussitôt sans qu'Adrien pût soupçonner de quelle manière il était parti. Le jeune homme n'entendit pas même s'éloigner le pas du marin. Il n'entendait plus que le clapotement des eaux de l'Escaut et le bruissement de la brise nocturne. Un moment il crut voir une figure noire et presque indécise monter avec une incroyable rapidité le long du mât d'un des navires amarrés le long du quai, et un sentiment indicible de malaise le saisit à cette vue. Mais, un instant après :

— C'est peut-être le mouvement d'une voile mal serrée, se dit-il.

Et il se rassura.

Cependant il était de nouveau seul sur le quai et se demanda s'il fallait suivre le conseil que le vieillard venait de lui donner. Après quelques minutes d'hésitation, il se dit :

— Allons, pardieu! car aussi bien je ne risque rien à cela.

Il se dirigea aussitôt vers la maison du capitaine Holopherne, où il trouva les lieux tels que l'inconnu venait de les lui décrire. Il monta l'escalier tournant dont le vieillard lui avait parlé, et se vit devant une porte où il frappa trois fois.

— Entrez, cria une voix.

Adrien entra. Mais, presque aussitôt, il se sentit pris d'une singulière terreur en voyant venir à lui un homme long et maigre, qui lui demanda :

— Eh bien! Berth, comment souffle le vent?

Il vit à une table une autre figure dont l'extérieur et la mise trahissaient évidemment un homme d'une haute condition.

Quand le capitaine eut adressé la parole au jeune homme sans que celui-ci lui donnât une réponse, il fronça les sourcils et lui dit d'une voix rude :

— Qui es-tu? que viens-tu faire ici?

— Vous avez formé un grand projet, répliqua Adrien avec fermeté. Mais, pour l'exécuter, il vous manque un homme. Cet homme c'est moi.

Holopherne recula de trois pas.

— Comment sais-tu ce qui est encore un secret pour le monde entier?

— Cela est égal; je le sais, repartit le jeune homme.

— J'ai besoin d'un intrépide pilote, fit le capitaine.

— En ce cas je puis vous servir, répliqua Adrien; car je vaux mon homme quand il s'agit de conduire un bâtiment.

Holopherne regarda l'étranger dans le blanc des yeux comme s'il eût voulu y lire sa pensée. L'assurance du jeune homme, la fermeté de ses paroles, l'audace de son regard, le prévinrent dès le premier abord en sa faveur.

— Eh bien! dit-il, apporte-moi tes papiers, et l'affaire sera bientôt conclue.

Puis, se tournant vers l'homme assis à la table :

— Vous voyez, monseigneur, fit-il, avec quelle promptitude nous exécutons les ordres de votre seigneurie.

L'homme, qui, jusqu'à ce moment, avait gardé le silence, se leva au même instant et s'avançant au milieu de la chambre :

— C'est bien! dit-il; mais, de votre côté, capitaine, voyez comme tout s'arrange selon vos désirs. Ainsi terminons promptement cette affaire. Prenez la cargaison tout entière. Il n'y a que cent cinquante baleines. Vos coffres n'auront pas de reproche à vous faire.

— Tope, répliqua le capitaine en frappant dans la main de l'étranger.

— Voilà une affaire finie, répondit celui-ci. Et maintenant allons vider une bonne bouteille, sur le marché que nous venons de conclure.

Après avoir prononcé ces mots, il s'adressa au jeune homme et lui dit :

— Maître pilote, vous pouvez venir avec nous.

Tous trois descendirent dans la grande salle de réunion et se mêlèrent aux groupes qui s'y trouvaient rassemblés. C'étaient des marins flamands et d'autres pays ; même on y eût reconnu plusieurs jeunes gens de la ville. Les uns jouaient aux dés, les autres aux tarots. Une grande partie étaient disposés autour d'un capitaine étranger qui avait beaucoup voyagé et qui racontait ses aventures.

Adrien chercha dans un coin une petite place à l'écart, où le bruit ne pût le distraire des réflexions qu'avaient fait naître dans son esprit les événements dont il avait été le héros depuis un quart d'heure. Il savait maintenant qu'il avait affaire avec le capitaine Holopherne; mais, quels que fussent les avantages qu'il voyait pour lui dans ces nouveaux rapports, il sentait une grande inquiétude dans sa conscience. Surtout il fut effrayé de l'inexplicable apparition du vieillard sur le quai, de ses paroles étranges et de la manière plus étrange encore dont elles avaient été vérifiées par le fait. Cependant, malgré les doutes inquiétants qui s'étaient glissés dans l'esprit du jeune homme, il finit par se réjouir d'avoir trouvé un si bon emploi et résolut de saisir cette faveur de la fortune, sans plus se laisser tourmenter davantage par des craintes chimériques et des terreurs qui ne pouvaient, du reste, avoir aucun fondement.

Il se leva aussitôt et s'approcha du cercle qui s'arrondissait autour du capitaine étranger pour écouter son histoire. Le conteur venait précisément de finir le récit d'une de ses aventures, et les auditeurs se communiquaient leurs opinions diverses sur ce qu'il avait raconté. En ce moment l'un d'eux vida son verre et prit la parole. C'était un homme de petite taille. Ce n'est qu'en l'approchant de fort près qu'on eût reconnu à la finesse des traits de son visage, un peu bruni, qu'il était très-avancé en âge déjà. Sa figure présentait une physionomie pacifique et pleine de calme, qui contrastait de la façon la plus tranchée avec le caractère sauvage et rude des têtes de ses compagnons, et offrait les traces les plus visibles de quelque douleur profonde et qu'il essayait vainement de cacher au fond de lui-même.

— Honorés camarades, dit-il, puisqu'il s'agit ici des bonnes et des mauvaises aventures qu'on peut avoir sur mer, permettez que je dise aussi un petit mot à ce sujet. Car, tel que vous me voyez, j'ai passé soixante ans à bord. Les orages et les tempêtes ont bien des fois grondé autour de moi. Le soleil des Tropiques a brûlé sur ma tête, comme les glaces du Pôle ont craqué sous mes pieds. Trois fois la foudre est tombée sur le grand mât du navire que je montais. Six bâtiments se sont engloutis sous moi, et six fois je suis parvenu à me sauver de la mort sur quelque planche ou sur un débris de carène. J'ai été au milieu de la famine et de la peste. Je me suis trouvé exposé aux sabres recourbés des pirates turcs. Mais le bon Dieu a toujours veillé sur moi. Il m'a toujours donné la grâce de contempler sous toutes les zones la vieille et primitive figure de la terre. J'ai vu des forêts immenses où le pied de l'homme n'a peut-être jamais passé et dont le seul aspect vous remplit d'épouvante et d'horreur. J'ai vu des cataractes merveilleuses dont la chute produisait un bruit plus fort que le grondement du tonnerre. Mais jamais rien n'a produit sur mon âme une impression de terreur aussi grande qu'une aventure que j'eus dans un voyage sur la mer du Nord. Le souvenir seul de cet événement me glace encore l'âme par moment, et je sens, à cette heure même, un frisson me courir sur tous les membres.

L'auditoire, devenu attentif au plus haut degré, regarda le vieillard avec une curiosité extrême.

— Racontez-nous donc cela, maître Martin, s'écrièrent plusieurs jeunes compagnons en rapprochant leurs siéges de celui où le vieux marin était assis.

Les joueurs eux-mêmes quittèrent leurs dés et leurs tarots et s'approchèrent du groupe.

— L'un de vous, commença Martin, a-t-il entendu parler du Voltigeur Hollandais?

— Certainement, répondirent deux vieux matelots en faisant le signe de la croix. Vous voulez parler du spectre qui, depuis mille ans déjà, laboure avec son vaisseau les flots de toutes les mers. Nous avons l'habitude de l'appeler le capitaine Maigre, parce qu'on prétend qu'il ne reste plus du drôle qu'un crâne tout chauve et des bras et des jambes tout décharnés. Mais qui l'a vu?

— Moi! répondit Martin en se dressant sur sa chaise. Oui, mes chers camarades, j'ai vu le Voltigeur Hollandais, c'est-à-dire, j'ai vu son vaisseau damné. Ce n'est pas une fable, ce n'est pas un conte d'enfant. Sur mon âme! je ne vous parlerais pas de cette nuit terrible, qui fit en quelques secondes blanchir mes cheveux, si nous n'étions pas ici à terre et à l'abri de tout danger. Sachez donc que, il y a de cela vingt ans à peu près, je naviguais sous un capitaine irlandais qui était l'homme le plus impie que j'aie rencontré de ma vie. Il ne croyait ni à Dieu, ni aux saints, et il s'était rendu coupable de toutes sortes de forfaits propres à inspirer l'épouvante à une âme chrétienne. C'est déjà une mauvaise chose de se trouver avec un pareil homme sous le même toit; mais se trouver avec un être de cette nature sur le même bord, au milieu de la mer et des tempêtes, c'est, mes amis, une chose dix fois plus dangereuse encore. Tous les marins savent quel péril on court en commençant un voyage le jour de saint Blaise. Cependant nous levâmes l'ancre ce jour-là et partîmes de l'île de Shetland au moment même où la grand'messe sonnait et où la procession des marins commençait. Au lieu de quelque bonne et pieuse prière dans l'église devant l'autel, je n'entendis que les blasphèmes les plus atroces, les jurements les plus infernaux, les chants les plus infâmes. Ce fut à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Tout l'équipage imitait le chef, et je tremblais pour eux et pour moi. Au commencement, notre voyage se fit sans encombre. Mais, à peine fûmes-nous parvenus en pleine mer, que les tempêtes commencèrent à nous assaillir. Vous savez que dans la nuit de la nouvelle lune, la mer est toute couverte d'esprits qui se livrent à leurs jeux nocturnes dans les ténèbres. Nous assistâmes à ce spectacle effrayant. Nous vîmes de singulières formes blanches tourbillonner sur les vagues, sans que personne d'entre nous sût d'où elles venaient ni de quelle manière elles disparaissaient. Une nuit, au milieu d'une obscurité profonde, nous étions tous réunis sur le tillac et l'un des matelots parlait du Voltigeur Hollandais. Le capitaine prêtait une oreille attentive à ce récit, et quand l'histoire fut finie, se pencha sur la galerie du navire et se mit à crier de toutes ses forces comme un fou qu'il était : « Je te défie, qui que tu sois, homme ou dé-

mon! » L'équipage, en entendant ces paroles, fit retentir des cris d'applaudissement et un rire général, et moi je commençai mentalement une prière. Au moment où les cris résonnaient le plus, il s'établit tout à coup, — ah! mes amis, j'en frémis encore, — un silence terrible autour de notre bord. Les vagues s'apaisèrent et s'aplanirent comme un miroir. Tous les matelots se mirent à se regarder avec effroi, ne sachant pas ce que cela pouvait signifier. Un moment après, je vis tous les yeux fixés immobiles sur le même point et je me sentis glacé d'épouvante. Un vaisseau gigantesque venait d'apparaître sur l'eau où il glissait sans le moindre bruit et courait avec une rapidité extrême droit à nous. Toutes ses voiles étaient déployées, et il se découpait tout en blanc sur les ténèbres avec ses mâts énormes et sa vaste quille. Pas le moindre bruit ne s'y faisait entendre, et le vaisseau spectre s'avançait toujours vers nous sans ralentir sa course furibonde. L'équipage tout entier se laissa tomber à genoux, invoquant le secours de Dieu et des saints. Mais les saints n'écoutaient pas et Dieu ne prêta point l'oreille; car, une demi minute après, notre bâtiment fut ébranlé par une secousse terrible qui nous renversa tous. Ce ne fut que l'affaire d'une seconde. Quand nous levâmes les yeux, le navire mystérieux avait disparu avec notre capitaine, dont nous n'entendîmes plus jamais souffler un mot.

— Ce fut là une peine bien méritée, dit le capitaine étranger qui avait porté la parole avant que maître Martin l'eût interrompu.

— Et c'est là tout? demanda un jeune mousse. Je croyais que vous en étiez venu à un engagement avec l'équipage du Voltigeur Hollandais.

— Dieu merci, ce fut bien assez comme cela, repartit Martin, car je n'avais pas la moindre envie de faire connaissance avec ces compagnons d'enfer.

— On assure, interrompit un autre, que le capitaine Maigre met souvent en mer des chaloupes montées par des figures qui ont des formes étranges et des costumes bizarres et qui donnent aux passants des lettres adressées à des personnes mortes depuis longtemps.

— Cela est possible, repliqua Martin. Je ne raconte que ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Un moment de silence s'établit dans l'auditoire après que le vieux matelot eut dit ces paroles. Mais le jeune mousse reprit aussitôt :

— Mon grand-père m'a parlé aussi de ce navire mystérieux, mais il était d'avis que le bord est monté tout simplement par l'ennemi du genre humain, par le démon. Il disait que le vaisseau enchanté n'a pour équipage que les infortunés qui se sont donnés à Satan; ils sont condamnés à parcourir les mers pendant trois cents ans, pour être ensuite précipités dans les flammes de l'enfer. Il ajoutait que le démon n'apparaît qu'aux bâtiments dont le capitaine ou le pilote ont conclu un pacte avec lui; qu'il les poursuit souvent pendant des nuits entières, mais qu'il est possible toutefois de lui échapper si, pendant cette chasse, on ne profère pas un seul blasphème ni un seul jurement. On est infailliblement perdu, si on a le malheur de jurer ou de blasphémer.

— Cela est singulier, s'écria Martin. Cette circonstance m'était entièrement inconnue. Mais elle peut être vraie.

Le capitaine étranger reprit :

— D'autres racontent que le Voltigeur Hollandais était autrefois capitaine d'un bâtiment marchand; que, pendant sa longue navigation, il se rendit coupable d'un grand nombre de crimes, et qu'il commit un jour un forfait si épouvantable, que, pour l'expier, il est condamné à errer sur les mers jusqu'au jour du jugement dernier.

— Et ce forfait, quel est-il? demandèrent avec curiosité Martin et les deux mousses.

— On dit, répliqua le narrateur, qu'au milieu d'une tempête affreuse, n'ayant plus aucun moyen de se sauver d'une mort certaine, il prit une sainte hostie et la jeta dans les flots pour les calmer.

Ces paroles mirent l'épouvante et la terreur dans l'auditoire. Le capitaine Holopherne seul ne manifesta aucun signe d'émotion. Il lâcha un éclat de rire moqueur et dit à ses hôtes :

— Mes amis, comment pouvez-vous être assez fous pour ajouter foi à ces sottes histoires?

— Sottes histoires! exclama le vieux Martin. Il me semble, à moi, qu'il y a de l'impiété à rire de ces choses-là.

Il prononça ces mots d'un ton si sévère et si profond, que le capitaine lui lança un regard foudroyant de colère en lui disant :

— Je vous le répète, vous pouvez me tenir pour un impie, pour un damné, pour tout ce que vous voudrez; mais ce sont là de sottes histoires, faites tout au plus pour amuser les enfants et les vieillards, ces autres enfants, mais indignes d'être crues par un brave marin qui entend son métier. Je vous le dis, moi, car j'ai été un fameux rat de mer aussi, et je n'ai jamais de ma vie rencontré votre spectre fabuleux.

— Si vous ne l'avez pas encore rencontré, vous pouvez vous trouver un jour face à face avec lui. Prenez y garde! dit Martin. Quand ce moment suprême sera venu, pensez à ce que je vous dis aujourd'hui. Vous voulez vous gausser de moi et vous croyez que je ne sais pas dans quels termes vous êtes avec l'Église. Mais soyez tranquille, camarade; suivez mon conseil et ne montez plus jamais un bord. Restez à terre, et tenez-vous hors de l'atteinte de ce spectre fatal.

— Mais voilà une audace d'insolence que je ne comprends pas! s'écria le capitaine, dont les yeux flamboyaient de rage. Que veux-tu dire, vieillard, par ces paroles téméraires? Ta cervelle a-t-elle perdu la boussole et faut-il qu'on t'enferme aux petites maisons?

— Aux petites maisons? répliqua le vieillard à demi voix, mais d'un ton effrayant. Et pourquoi pas? Avec une bonne conscience on dort bien partout. Vous n'avez pas ce bonheur-là, vous qui recevez toutes les nuits des hôtes que vous n'invitez pas et qui entrent chez vous à travers les portes fermées et malgré les barreaux des fenêtres.

La figure d'Holopherne était devenue tour à tour pâle, rouge, bleue, verte; elle avait pris toutes les couleurs: et l'on s'attendait à le voir briser d'un coup de poing le crâne du vieux marin. Mais l'auditoire tout entier se leva aussitôt et s'interposa entre les deux interlocuteurs. On eut la plus grande peine à calmer le capitaine et à réduire Martin au silence. On y parvint cependant après de longs efforts.

Cet incident avait si profondément agité l'assemblée, que plusieurs convives jugèrent prudent de se retirer. On fit donc observer que la nuit était fort avancée et qu'il était temps qu'on se retirât. Cet avis, plein de sagesse, fut suivi, et bientôt les dernières lampes s'éteignirent dans la salle devenue entièrement déserte.

Adrien Van Roos était bouleversé par tout ce qu'il avait vu et entendu, et ne trouva pas une minute de sommeil sur le lit qu'on lui avait indiqué dans une des chambres de la maison.

Le lendemain, quand le jeune homme descendit, le jour était depuis longtemps levé, et le port avait repris son mouvement et son bruit. La première figure qu'il rencontra fut celle d'Holopherne.

— Ah! je suis bien aise de vous voir, mon ami, fit le capitaine en allant à lui.

Adrien le remercia le mieux qu'il put, mais non sans éprouver une émotion involontaire et dont il n'eut pas le temps de se rendre compte; car le capitaine reprit aussitôt en lui montrant un bâtiment amarré au quai :

— Voilà votre bord, mon cher. On achève de faire les apprêts du départ.

Ces préparatifs se firent avec une incroyable promptitude. On chargeait le navire de ses voiles et de ses mâts de rechange; on y transportait l'eau et les autres provisions nécessaires; on y introduisait des marchandises de toute espèce. Tout cela fut l'œuvre de peu de jours.

Pendant ce temps on ne parlait, sur le quai et dans le port, que du départ prochain de ce navire qui, par un singulier caprice du maître, avait reçu le nom de l'*Esprit noir*. Il était destiné à se diriger vers l'Islande; et, bien qu'on objectât sérieusement au capitaine les périls immenses et nombreux que présentent ces parages dans la saison où l'on se trouvait, il refusa de retarder d'un seul jour cette expédition et rit de tous les conseils et de toutes les raisons qu'on put lui donner. Adrien était loin de penser de même et se repentait au fond de l'âme de s'être aussi légèrement engagé, non parce qu'il craignait d'affronter les dangers de la mer du Nord, mais parce que les choses étranges qu'il avait entendues sur le compte d'Holopherne lui inspiraient un effroi plus fort que lui-même. Les dernières paroles de maître Martin lui bourdonnaient sans cesse à l'oreille, et il comprit qu'il ne pouvait rien faire de plus sensé que de rompre l'engagement qu'il avait contracté. Mais toute la difficulté gisait dans la découverte d'un bon moyen d'exécuter cette résolution. Comment faire? Et, après, comment vivre? Ces deux questions se posaient devant lui comme deux spectres. D'abord il lui semblait qu'il serait de la dernière injustice de manquer à sa parole donnée. Ensuite il avait déjà reçu une partie importante de la somme convenue. Enfin, il y avait un troisième motif que le jeune homme avait de la peine à s'avouer à lui-même quand, le soir, après s'être promené seul et silencieux dans les rues d'Anvers, il s'arrêtait devant la maison du capitaine et levait les yeux vers une petite fenêtre vivement éclairée. Cette petite fenêtre était celle de la chambre habitée par la belle Marguerite, que le brusque et mystérieux capitaine avait admise sous son toit avec une vieille tante sous la protection de laquelle elle était placée. Or, le départ de l'*Esprit noir* pour le nord étant fixé, il avait été décidé que les deux femmes s'embarqueraient sur ce bord et descendraient sur les côtes de la Norwége septentrionale où elles avaient plusieurs parents. Adrien avait appris cette circonstance, et maintenant, avec sa naïve générosité de jeune homme, il regardait comme un devoir d'accompagner les deux voyageuses pour veiller sur elles et leur servir de défense au milieu des rudes et grossiers matelots et même contre leur mystérieux et sinistre protecteur. Cette promesse du jeune homme était l'unique consolation de Marguerite, que rassurait contre les périls de ce voyage l'idée qu'un œil et un cœur veilleraient sur elle.

Toutes ces pensées roulaient dans la tête du jeune homme, un matin qu'il revenait de l'église où il avait pieusement entendu la messe; la paix et le calme avaient endormi tous les inquiets soucis qui agitaient son âme; et, après s'être soumis avec résignation aux décisions du ciel, il ne songeait plus qu'avec joie à son futur voyage et à l'idée de le voir partager par celle qu'il aimait, mais d'un amour si timide qu'il avait presque peur d'y croire lui-même. Il se disposait à passer devant la maison du capitaine, quand tout à coup il se trouva face à face avec lui. Holopherne le regarda un moment d'un œil irrité. Puis, sans cesser de tenir les sourcils froncés :

— Ce que j'attendais de toi, lui dit-il, tu ne l'as pas tenu.

— Que voulez-vous dire par-là? demanda Adrien étonné. Ai-je fait quelque chose qui soit contraire à vos ordres?

— Oui, répondit le capitaine hors de lui. D'où viens-tu de ce pas? Au lieu de surveiller le chargement du navire, tu cours à l'église faire le fainéant comme une vieille femme qui ne sait plus que cela. Que pareille chose n'arrive plus, si tu veux que nous restions amis.

Le jeune pilote devint rouge de colère.

— Monsieur le capitaine, exclama-t-il d'une voix vibrante de rage, votre pouvoir ne va pas, je pense, jusqu'à me fermer ou m'interdire la maison de Dieu.

— Comment? interrompit Holopherne, tu as encore des objections à me présenter? Eh bien! dès ce moment nous sommes dégagés l'un de l'autre. Viens dans une heure reprendre tes papiers. Je ne veux pas de vieilles dévotes à mon bord. Et maintenant laisse-moi.

Et il fit mine de tourner le dos au jeune homme. Mais Adrien se rappela précisément le nom de l'homme qui l'avait envoyé chez le capitaine.

— Je m'en vais, dit-il; mais le capitaine Clamford, qui m'a recommandé à vous, saura comment vous tenez votre parole.

A peine ce nom fut-il tombé de la bouche du jeune pilote, qu'Holopherne pâlit aussitôt et se troubla au point qu'il lui fut impossible de proférer une syllabe. Après qu'il se fut un peu remis, il balbutia d'une voix tremblante :

— Clamford? Où donc lui as-tu parlé?

Adrien lui raconta avec le plus grand calme comment il avait, le soir même de son arrivée dans la ville, rencontré ce personnage sur le quai. Il ajouta toutes les circonstances et les détails de cette entrevue. Le capitaine, l'œil fixe et l'oreille tendue, ne perdit pas un mot de ce récit. Plus d'une fois il retourna la tête, regardant avec inquiétude autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait entendre ce que le jeune homme lui disait en ce moment. Quelque soin qu'il prît de cacher les mouvements intérieurs de son âme, rien de ce qui se passait dans cet être inexplicable n'échappa à son compagnon, qui l'observait d'un regard scrutateur et le sondait avec une implacable pénétration.

Depuis cet entretien, le capitaine était complètement changé. Dès ce moment, il témoigna au jeune pilote une bienveilllance que celui-ci ne l'avait jamais vu témoigner à aucun autre. Cette bienveillance était presque une sorte de respect. Adrien s'en réjouit au fond de son cœur, et

il ne songea bientôt plus qu'avec joie au voyage auquel il n'avait pensé qu'avec horreur d'abord.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il attendit le jour fixé pour le départ. Les préparatifs étaient terminés, et le quai se trouvait, depuis le matin, couvert de curieux, qui venaient regarder le navire et l'équipage. Vers l'heure de midi le canon de partance fut tiré, et le bâtiment, ayant déployé ses voiles, se mit à descendre le fleuve. Le capitaine Holopherne le commandait lui-même, au grand étonnement de ceux qui connaissaient l'antipathie profonde qu'il professait depuis plusieurs années pour la mer.

On touchait à l'automne, à cette époque de l'année où les tempêtes équinoxiales se déchaînent avec une si incroyable fureur sur les mers du Nord. Aucune description, aucun tableau ne pourrait représenter le spectacle terrible que ces mers furieuses offrent alors. Imaginez-vous une immense et sombre solitude de vagues toujours déferlant les unes sur les autres, et sur lesquelles pèsent de lourds nuages qui s'entre-choquent et que déchirent les vents en sifflant avec un bruit pareil à celui des animaux du désert qui hurlent, parce qu'ils ne trouvent pas de quoi assouvir leur faim désespérée. Vous diriez, en voyant le mouvement incessant des flots qui se renvoient l'un à l'autre le navire, qu'ils se plaisent à jouir de la terreur de ceux qui le montent. Les matelots épouvantés se cramponnent en tremblant aux mâts, aux agrès, aux cordages. Le regard du pilote est aveuglé par l'écume qui jaillit de toutes parts; et vainement il sonde les ténèbres du ciel et de l'horizon pour chercher quelque étoile, ou la lumière lointaine d'un phare qui lui indique l'entrée d'un port hospitalier. Une nuit sinistre enveloppe toutes choses, et les vagues mugissantes qui dressent à chaque seconde leurs têtes noires, couronnées d'écume, montrent seules leurs formes terribles et changeantes.

C'était pendant une de ces nuits que le bâtiment du capitaine Holopherne se trouvait à la hauteur de Berghen en Norwége. Pendant cinq jours la tempête avait rugi sans la moindre interruption, et l'équipage s'était épuisé à lutter contre les éléments. Une grande partie des matelots, harassés de fatigue, n'en pouvaient plus et avaient quitté la manœuvre. Tous disaient hautement qu'ils étaient rendus. Adrien seul restait à son poste. Animé de la double force de la jeunesse et de l'amour, il ne lâchait point la barre du gouvernail, l'œil toujours fixé sur la boussole, cette âme matérielle du navire. Il pouvait être minuit, quand tout à coup le grand mât se mit à craquer d'une manière épouvantable et tomba sur le tillac en renversant le jeune pilote qui roula tout sanglant sur le plancher. On le crut mort un instant et on le transporta dans sa cabine sans qu'il donnât le moindre signe de vie. Le découragement et le désespoir se mirent aussitôt dans l'équipage. Tous se crurent perdus sans ressource, et personne ne voulut plus mettre la main à l'œuvre.

— Notre pilote est mort.

Tel est le cri qui courut d'un bout du navire à l'autre avec la rapidité de l'éclair.

— Maintenant, à la garde de Dieu, disaient les uns.

— Nous n'avons plus qu'à attendre la mort, disaient les autres.

Tous croisèrent les bras sans avoir le courage de combattre le danger où l'on se trouvait et se mirent à écouter le grondement effroyable de la mer et à regarder le mouvement tumultueux des vagues et des nuages.

Adrien était mourant dans l'entre-pont. Le sang coulait en grande abondance des blessures que la chute du mât lui avait faites, et son état paraissait tellement désespéré, que le chirurgien du bord sentit lui-même combien les ressources de l'art sont étroites.

— Il ne peut être sauvé, dit-il.

On appela donc le chapelain du navire pour assister le mourant en ce moment suprême. Le chapelain arriva aussitôt pour lui administrer les derniers secours de l'Église. Mais, à peine se fut-il placé au chevet du pilote, que le capitaine entra dans l'entre-pont, et arrachant le calice des mains du prêtre, dit aux assistants qui s'étaient groupés autour du hamac où le moribond était près d'agoniser :

— Lâches que vous êtes, est-ce le moment de s'occuper de ces niaiseries? Sortez d'ici à l'instant même et regagnez incontinent vos postes au travail de la manœuvre.

Au moment où Holopherne venait de proférer ces paroles impies, le vieux Martin se précipita vers lui et saisissant la main qui tenait le vase sacré :

— Misérable, s'écria-t-il, ne souille point par ton attouchement impur le calice de l'Église. Dieu seul peut nous sauver du péril où nous sommes, et ton impiété peut nous perdre tous!

Mais le capitaine ne répondit que par un éclat de rire infernal, qui se perdit dans les mugissements de la tempête. Et, après avoir avec une force presque surnaturelle renversé le vieillard à ses pieds, il se redressa de toute sa hauteur et s'écria :

— La mort à celui qui refusera d'obéir à mes ordres! Sortez tous et rendez-vous à vos postes!

— Capitaine, lui dit le chapelain d'une voix calme et solennelle, rendez-moi le calice, car un mourant est là qui demande les derniers secours de la religion.

— Qu'il descende en enfer! exclama le furieux en lançant par l'écoutille le vase sacré dans les flots.

Un effroi général saisit tous les assistants. Le prêtre se laissa tomber à genoux et joignant les mains:

— Que Dieu nous assiste! murmura-t-il. Et que la malédiction du ciel tombe sur la tête de l'impie!

Puis il s'établit un moment de silence terrible, et toutes les figures pâlirent comme si l'épouvante leur eût mis à chacun un masque blanc. En effet, la tempête s'était calmée tout à coup, et le navire s'était brusquement arrêté, comme s'il eût été cloué sur la mer, sans que le mouvement du tangage et du roulis le balançât davantage sur les flots.

— Dieu du ciel! que va-t-il advenir? demanda Martin en croisant les bras sur sa poitrine.

Personne ne sut que répondre. Seulement on entendit résonner dans l'entre-pont une clameur déchirante qui éclata presque au même instant sur le tillac.

— Écoutez! reprit Martin. C'est le vengeur qui arrive!

Tous, comme par une inspiration électrique, montèrent sur le pont et virent en effet le vengeur terrible qui sortait des flots à quelque distance de l'*Esprit noir*. C'était le Voltigeur Hollandais!

Le ciel s'était revêtu d'une clarté terne et plombée, et l'air était lourd comme à l'approche d'un orage. La nature paraissait dans l'attente de quelque événement sinistre des éclairs livides sillonnaient par moments les nuages

et allaient s'éteindre dans l'onde, d'où sortaient mille bruits lugubres, tantôt des gémissements lamentables, tantôt des cris aigus comme ceux des damnés que déchirent les roues infernales. Et le vaisseau-spectre était là, avec sa carène funèbre et ses mâts énormes et ses voiles déployées, qui tournait et décrivait lentement de grands cercles autour de l'*Esprit noir*. Tous les matelots étaient à genoux et imploraient à haute voix Dieu et les saints; car ils voyaient à chaque instant ces cercles se rétrécir, et ils s'attendaient à chaque moment à être broyés et engloutis. Mais plusieurs heures se passèrent ainsi. Tout à coup le ciel commença à se teindre d'une lueur rose à l'orient, et un vent frais à souffler. Le matin était venu. Au premier rayon du jour, l'apparition s'évanouit dans un épais brouillard qui s'éloigna dans la profondeur de l'horizon.

— Nous sommes sauvés, dirent toutes les bouches.

L'équipage respira en remerciant le ciel d'avoir écarté le péril.

Mais, pendant la journée toute entière, l'*Esprit noir* resta immobile sur la mer comme si un calme plat fût survenu.

La nuit suivante, le navire mystérieux apparut de nouveau et se remit à décrire ses cercles autour du bâtiment d'Holopherne, mais sans l'approcher davantage.

Quinze jours de calme complet se passèrent ainsi, et durant quinze nuits le Voltigeur Hollandais renouvela sa même manœuvre.

Pendant tout ce temps, pas un jurement, pas un blasphème n'avait été lancé. Tous savaient trop bien que l'*Esprit noir* eût été infailliblement perdu.

La position cependant devenait de plus en plus intenable. On ne voyait pas de fin à ce calme plus terrible qu'une tempête. En vain, le capitaine sondait des yeux l'horizon, en vain il consultait la boussole et doublait les toiles des mâts, en vain il tournait le gouvernail. Le bâtiment ne bougeait pas plus que s'il eût été rivé sur un rocher.

— Que Satan nous assiste! s'écria-t-il après avoir inutilement essayé tous les moyens de faire bouger son bord.

Mais il eut à peine prononcé ces mots, que le vaisseau-spectre sortit de l'abîme, s'avança droit vers l'*Esprit noir* et le broya en mille pièces. Un cri d'effroi éclata sur le pont et le navire fracassé, après avoir un instant tourné sur lui-même, descendit dans le gouffre de la mer.

. . . .

Cinquante ans après cette terrible catastrophe, il se passa une chose inexplicable à Anvers, devant le monastère de Saint-Michel. Une foule immense se trouvait réunie à la porte du couvent et s'entretenait avec une vivacité et une curiosité extraordinaires. Vous eussiez facilement compris le motif de cette curiosité en vous avançant vers le seuil de l'église où se tenaient deux vieillards, un jeune homme et une jeune fille, tous vêtus de costumes dont la mode était passée depuis plus de cinquante ans. L'un des vieillards, ainsi que le jeune homme, portait l'habit en usage parmi les matelots d'autrefois; dans le second vieillard vous eussiez sans peine reconnu un prêtre. Mais le personnage qui attirait le plus vivement l'attention, c'était la jeune fille, dont le visage expressif et beau comme celui d'un ange, montrait à la fois un indicible mélange d'étonnement et de crainte. Avec ses grands yeux bleus qu'elle tournait de tous côtés, elle regardait les objets qui l'environnaient, comme si elle eût voulu y chercher quelque souvenir des temps passés. Ses trois compagnons n'avaient pas l'air moins ébahis en regardant autour d'eux.

La foule grossissait de plus en plus, ne sachant d'où ces singuliers étrangers pouvaient venir, ni ce qu'ils pouvaient vouloir.

Ils venaient de frapper à la porte du monastère.

Peu de secondes après, le portier ouvrit et leur demanda:

— Que voulez-vous?

— Nous désirons de parler à messire le prieur, répondit le jeune homme.

Quand le prieur fut venu, le jeune homme et la jeune fille tombèrent à ses pieds et lui dirent:

— Révérend père, nous nous sommes embarqués dans cette ville, il y a quatre semaines, sur un navire du capitaine Holopherne. Nous avons fait naufrage dans les mers du nord, et maintenant, revenus à Anvers, nous y trouvons toutes choses tellement changées que nous ignorons comment cela est possible autrement que par sortilége et magie.

Le prieur regarda les étrangers avec des yeux étonnés.

— Vous avez quitté cette ville il y a quatre semaines? fit-il. Qui êtes-vous donc? et comment vous appelez-vous?

Les quatre étrangers dirent leurs noms. Mais aucun des assistants ne les avait jamais entendus.

— Vénérable père, dit enfin celui des deux vieillards qui portait l'habit de marin, comment est-il possible que votre bonne ville ait tellement pu changer en si peu de semaines? Essayons et voyons si le premier enfant venu ne nous montrera pas sur le quai la maison du capitaine Holopherne.

— Holopherne? demanda le prieur, je ne connais pas ce nom-là.

Puis, se tournant vers la foule:

—Qui de vous connaît le capitaine Holopherne? reprit-il.

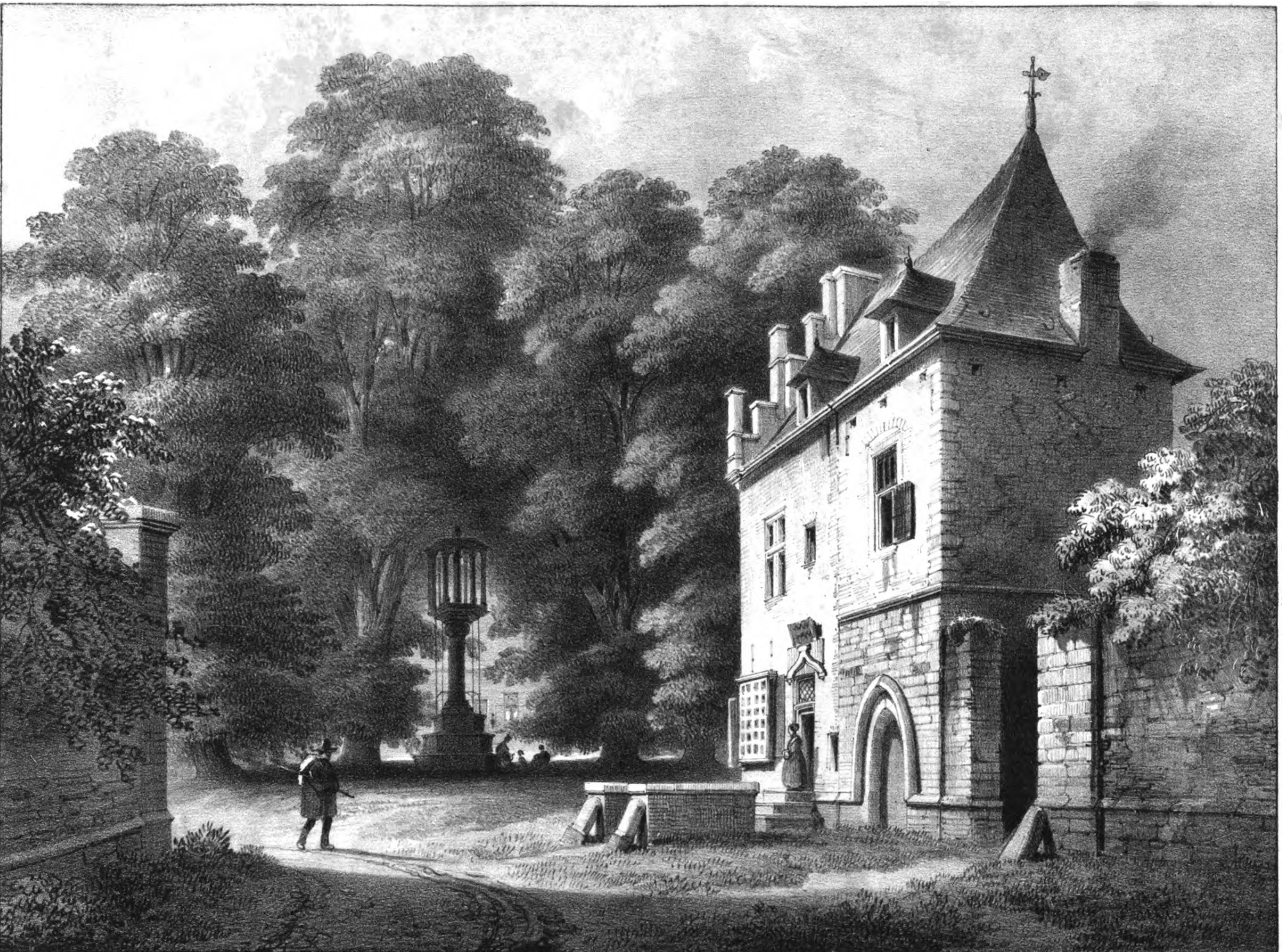
Tous gardèrent le silence en haussant les épaules et en jetant un regard de pitié sur les quatre étrangers que l'on commença à croire frappés de folie.

Le prieur allait se retirer, quand tout à coup un vieillard s'avança en se faisant jour à travers la multitude, et s'écria d'une voix tremblante:

— Moi, je l'ai connu, le capitaine Holopherne, et je connais aussi les gens que voilà. Le nom du Seigneur soit loué! Vous, bourgeois de cette ville qui vous trouvez réunis autour de moi, prêtez l'oreille à ce que je dis: les gens que voilà se sont embarqués pour l'Islande, il y a plus de cinquante ans, sur un navire appelé l'*Esprit noir*. J'étais fort jeune encore et je reconnais parfaitement ces quatre personnes. Miracle des miracles! Les conseils de Dieu sont impénétrables et sacrés.

Après avoir prononcé ces mots, le vieillard tomba à genoux aux pieds des étrangers en fondant en sanglots et en larmes. C'était le jeune mousse qui, la première fois qu'Adrien entra dans la salle de la maison d'Holopherne, avait, après le récit du vieux Martin, raconté ce que son grand-père lui avait dit du Voltigeur Hollandais. Plusieurs d'entre les assistants se souvinrent, après que le vieillard eut parlé, d'avoir souvent entendu l'histoire d'Holopherne et regardèrent avec étonnement les étrangers.

Adrien et Marguerite, car c'étaient eux en effet, ne purent comprendre ce qui leur était arrivé. Tout cependant était tellement changé autour d'eux qu'ils virent clairement qu'ils avaient dormi d'un sommeil miraculeux



sur le vaisseau-spectre et que la main d'un esprit les avait réveillés et ramenés sur le sol natal. Malgré cette terrible certitude, ils se félicitèrent d'être les seuls que le ciel eût choisis parmi un si grand nombre d'âmes, pour les rendre au soleil des vivants. Quand on leur demandait comment tout cela s'était fait, ils se bornaient à répondre que les choses dont ils avaient été témoins étaient d'une nature si effrayante, qu'il leur était impossible d'en faire le récit, mais qu'ils avaient au fond du cœur cette conviction que le ciel garde des punitions sévères pour ceux qui enfreignent ses lois.

Plus tard, quand ils voulurent voir la maison du capitaine Holopherne, on leur montra une place déserte, où se trouvaient encore quelques pans de murs en ruines, qui servaient d'asile aux oiseaux de nuit. On disait que souvent, pendant les nuits orageuses de l'équinoxe, on y voyait se promener deux figures de marins vêtus d'habits magnifiques, mais d'une mode passée depuis plus de cinquante ans. Quelques gens du peuple affirmaient que l'un d'eux était le capitaine Holopherne.

La légende du Voltigeur Hollandais resta, depuis ce temps, dans toutes les bouches, ainsi que l'histoire d'Holopherne et celle des quatre personnages, qui dormirent pendant cinquante ans. Le matelot Martin et le pieux prêtre moururent peu de temps après leur retour. Marguerite prit le voile au couvent des Pauvres Clarisses, et Adrien se remit en mer, résolu à finir sa vie en brave marin, comme il le fit.

V. S.

Biographie de J.-C. de Meulemeester.

Joseph-Charles de Meulemeester naquit à Bruges, le 23 avril 1771. Après avoir fait ses humanités au collége des PP. Augustins, dans sa ville natale, il résolut d'embrasser la profession d'orfèvre ciseleur et fut inscrit comme apprenti au registre des orfèvres, le 1er février 1787. Vers la fin de la même année il fut admis à l'académie de dessin et de peinture. Peu à peu se manifesta en lui le goût de la gravure. Ce ne furent d'abord que des essais informes, des cartes d'adresse, des cachets, des vignettes, des diplômes de confréries, des cartes géographiques. Mais ces essais même sont de précieux monuments pour celui qui voudrait étudier la marche et le développement du talent de Meulemeester. La taille-douce fut le genre qu'il finit par adopter. Au mois d'octobre 1797, il partit pour Paris, aidé de quelques secours pécuniaires et muni de lettres de recommandation pour M. Suvée, de Bruges, peintre d'histoire, qui avait été nommé en 1792 directeur de l'école française à Rome. A Paris il entra dans l'atelier de Bervic, qui le prit en grande affection et commença par le charger de graver la lettre de deux planches qu'il allait publier : l'*Education d'Achille* et l'*Innocence*. Plus tard Bervic lui confia d'autres parties de ses gravures et obtint pour son élève un logement au Louvre.

Sous un maître aussi distingué, qui forma Henriquel Dupont, Adolphe Caron, François Garnier, Zachée Prévost, Chollet et tant d'autres artistes remarquables, Meulemeester ne pouvait manquer de faire les progrès les plus rapides. Aussi, après trois années d'application assidue, il publia sa première planche, qui mérite réellement l'attention, le prophète Siméon. Ce fut là le premier succès du jeune Brugeois.

En vain Bervic essaya de l'engager à se présenter au grand concours de peinture, de sculpture, d'architecture et de gravure que l'Institut National des arts ouvrit en 1804. Cependant, pour prouver qu'il s'était abstenu moins par crainte de ses rivaux que pour ne pas s'exposer aux intrigues souterraines qu'il savait dirigées contre lui, il produisit au salon de la même année la *Vierge* d'après Andrea Solari. Cette planche obtint les suffrages des connaisseurs.

Au mois de décembre 1806, il se mit avec son compatriote, le peintre Ducq, en route pour cette Italie où tous ses vœux tendaient depuis si longtemps. Mais, moins de trois semaines après son arrivée à Rome, il assista aux derniers moments de Suvée, qui mourut dans ses bras le 9 février 1807.

Après la mort de cet artiste dont les lumières et les conseils eussent pu lui être d'un si puissant secours, Meulemeester songea à une entreprise qui avait été jusqu'alors le rêve de toute sa vie. Il résolut de commencer à dessiner en aquarelle avec toute l'exactitude et la minutie possibles, les loges de Raphaël. La gloire de Volpato et de Morghen, qui avaient déjà traduit par le burin ces immortelles productions, ne put l'empêcher de tenter le même travail. Ce que la main de ces deux hommes avait accompli avec tant de peine, il résolut de l'accomplir à lui seul.

Les *Loges* de Raphaël représentent, comme on sait, des épisodes de l'Histoire Sainte et se trouvent dans une longue galerie ouverte qui conduit aux salles du Vatican et fait partie du portique donnant sur la superbe cour de saint Damase. Cette galerie est divisée en treize voûtes, dans chacune desquelles Raphaël a peint ou fait peindre par ses élèves, d'après ses dessins, un tableau à fresque dont les figures ont environ deux pieds et demi de proportion. Les élèves de Raphaël connus pour avoir travaillé aux *Loges*, sont : Jules Romain, Perrin del Vaga, Pellegrin de Modène, Francesco Penni, Polydore de Carravage, Mathurin de Florence, et Jean d'Udine, qui peignit les ornements. Jules Romain avait, sous le maître, la direction de tout l'ouvrage.

Ces *Loges* sont les titres immortels de la gloire de Raphaël. « Tout ce que le génie a de sublime, dit l'auteur du Manuel du Muséum français, tout ce que l'imagination a de richesse, tout ce que le talent a de perfection, enfin, tout ce que l'esprit peut ajouter à ces trois sources des beautés d'imitation, se trouve réuni dans cet ouvrage de Raphaël; la force, la grâce, le trait, la pensée, la connaissance de l'histoire, le coloris de la poésie, la jeunesse et la fraîcheur des idées, n'y laissent que le choix des sujets, de préférence ou d'affection. Quoique les *Loges* du Vatican ne soient pas encore le dernier terme de perfection auquel le talent de Raphaël atteignit, comme c'est le travail et l'entreprise la plus considérable de toute son œuvre, par la grandeur du plan, par la variété des sujets et par la richesse et le goût des ornements, c'est à ce grand ouvrage que sa renommée est spécialement attachée. »

C'est à la reproduction de cette œuvre immense que Meulemeester avait résolu de consacrer sa vie et d'attacher son nom. Aucun obstacle ne fut capable de le rebuter, ni les beautés intraduisibles de Raphaël, ni même l'extrême

difficulté de réduire et de copier ces tableaux, perché sur une échelle de vingt-cinq pieds de hauteur. Ajoutez à cela les peines infinies que l'artiste avait à retrouver les contours d'un grand nombre figures presque effacées par l'humidité ou par la vétusté. N'importe, Meulemeester ne s'effraya de rien. Il se cloua courageusement au haut de son échelle, travaillant sans relâche aussi longtemps que le jour le lui permettait. Dès le matin, il y grimpait. Il n'en descendait le soir que lorsque la nuit venait l'empêcher de voir. Malgré l'obstination presque incroyable qu'il mit à ce travail, il n'avançait qu'avec une désespérante lenteur. Cependant l'enthousiasme de Meulemeester ne se refroidissait pas. Il vécut presque littéralement pendant douze années sur cette échelle.

Tout en s'occupant de ce vaste ouvrage, il ne négligeait pas le burin. Il y était forcé d'ailleurs pour vivre. Plusieurs planches dues à sa main parurent dans l'intervalle qu'il consacra aux dessins des *Loges*. Ce sont : le *Portrait de Rubens*, gravé en 1808 pour la *Galerie de Florence*, l'*Amour Triomphant*, gravé en 1809 d'après le Dominicain, l'*Amazone* d'après l'antique, l'*Heureuse mère* et le *Portrait de Michel-Ange*.

Tout ce zèle ne put manquer d'être reconnu. Le gouvernement accorda à Meulemeester, pendant quatre années, une demi-bourse de pensionnaire à l'académie impériale des Beaux-Arts. Le pape Pie VII lui donna un logement au Vatican, où il occupa, pendant tout le temps que dura son travail, un des appartements attenants aux Loges et habités autrefois par le pape Pie V.

Tandis que notre artiste était ainsi occupé, au moment où il venait d'atteindre la moitié de sa tâche, il fut tout à coup frappé d'une nouvelle fatale. On lui enjoignit, par ordre supérieur, de retirer son échelle du Vatican. Ce fut un coup terrible pour lui. Que faire? Que résoudre? Laisser là son œuvre à moitié achevé? Mourir avec une demi-gloire quand il avait la force et le courage de s'en faire une grande et complète? Meulemeester était au désespoir. Heureusement une idée lui vint, et cette idée fut son salut. Jamais peut-être un projet aussi bizarre ne naquit dans une tête d'artiste; ce fut une requête en vers adressée à la reine de Naples, Caroline Bonaparte, épouse de Joachim Murat. Les vers écrits, M. Mazois, de Lorient, cet habile architecte qui dirigea pendant si longtemps les fouilles de Pompeï et d'Herculanum, se présenta un matin au palais de la reine Caroline et lui chanta au nom de Meulemeester les couplets suivants :

Je possède une échelle de bois,
Je possède une échelle,
Et je ne possède plus, je crois,
Guère autre chose qu'elle.
Voilà-t-il pas qu'au nom du roi,
On s'en vient me chercher querelle
Pour m'ôter mon échelle de bois,
Pour m'ôter mon échelle.

Perché sur mon échelle de bois,
Perché sur mon échelle,
Dans ce beau Vatican, où je vois
Mainte fresque immortelle,
Je vivais plus heureux cent fois
Que ne fut le vainqueur d'Arbelle :
Ah! laissez-moi mon échelle de bois,
Ah! laissez-moi mon échelle.

Hélas! pour mon échelle de bois,
Hélas! pour mon échelle,
Implorez cette reine, à la fois
Et si bonne et si belle;
Peignez-lui bien mon désarroi,
Car je meurs de ma peine cruelle,
Si je perds mon échelle de bois,
Si je perds mon échelle.

Ce placet fit beaucoup rire la princesse, et l'échelle de Meulemeester put reprendre sa place au Vatican.

Notre artiste, après avoir ainsi été sur le point de devoir renoncer à l'achèvement de son entreprise, se remit à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais. Il était là depuis dix ans occupé de ce rude et courageux labeur, quand l'ambassadeur de S. M. le roi des Pays-Bas lui proposa la place de professeur de gravure à l'académie d'Anvers. Meulemeester refusa cette offre, qui lui fut faite, si nous ne sommes dans l'erreur, par ordre de M. le baron de Falck, cet homme d'état éminent qui allait si noblement de lui-même au-devant des intelligences. Mais il voulait consacrer encore deux années à la révision minutieuse de tous ses dessins. Le roi comprit ce désir et y accéda en accordant à Meulemeester une pension pour ces deux années.

En 1817, l'infatigable dessinateur songea à la seconde partie de son travail, à la gravure de ses planches. Il obtint du pape Pie VII un privilége exclusif dans les états de l'Église. Ce pontife était plus d'une fois venu voir travailler au Vatican l'*artista della scala*, *l'artiste de l'échelle*, comme on l'appelait, et lui avait manifesté à plusieurs reprises sa haute satisfaction en l'encourageant à la publication des *Loges*.

Cet ouvrage devait être publié en treize livraisons de quatre planches chacune, accompagnées d'un texte explicatif, de notes et d'observations, que l'auteur avait eu l'occasion de faire sur les fresques mêmes. Le prix était fixé comme suit : En noir avec la lettre, à 50 francs; avant la lettre ou avec lettres blanches, à 100 fr.; sur papier de Chine, idem, à 200 fr.; en couleur imitant les fresques, à 400 fr. Ainsi l'ouvrage complet aurait coûté 650 fr., 1300 fr., 2600 fr., 5200 fr.

Après avoir failli tomber sous les balles des bandits sur la route de Naples, Meulemeester quitta l'Italie en 1819. Il arriva à Bruges le 20 janvier 1820, après une absence de plus de vingt-deux ans, interrompue seulement par la courte apparition qu'il fit en 1804 dans sa ville natale. Dès son retour en Belgique, il obtint du roi et de la reine une audience particulière et fut reçu avec cette affabilité toute populaire qui distingue ce prince. Leurs Majestés admirèrent beaucoup les dessins de l'artiste et l'encouragèrent par des paroles et par des faits à persévérer dans son entreprise. Le 19 juillet 1820 il fut nommé professeur de gravure à l'académie d'Anvers.

Cependant le portefeuille de Meulemeester avait partout excité la plus grande admiration et presque tous les souverains de l'Europe s'empressèrent de s'inscrire sur les listes de souscription aux gravures des *Loges*.

En 1823, ce portefeuille fut exposé à Londres, et les propositions les plus avantageuses de vente et de publication furent faites à l'artiste brugeois, qui les refusa toutes.

En 1825 parut le premier cahier des *Loges*, en couleur et en gravure. Les planches qu'il contenait représentaient : Le *Débrouillement du Chaos*, l'*Apparition du monde*, *Moïse sauvé des eaux* et le *Buisson ardent*. Le texte en avait été imprimé gratuitement par Firmin Didot, à Paris.

Deux années après, Firmin Didot offrit à Meulemeester

pour la cession de son portefeuille, de ses souscripteurs et de toute l'affaire telle qu'elle était alors, la somme de trois cent mille francs. L'artiste, après avoir cédé un moment à cette proposition magnifique, se retira au moment de la signature du contrat; car il ne pouvait se faire à l'idée de se séparer de ses dessins. Déjà, en 1825, une association avait essayé de s'établir dans le but d'exploiter la publication de l'ouvrage. Elle avait promis à l'artiste une pension annuelle de six mille francs, plus, six mille francs pour chaque planche qu'il aurait gravée, plus, une part dans le bénéfice éventuel qui résulterait de l'entreprise et qu'on évaluait à deux millions de francs. Mais il avait refusé également cette proposition, parce qu'il ne pouvait se résoudre à partager avec d'autres la gloire de graver ses planches et qu'il ne voulait consentir à donner sa démission de professeur à l'académie d'Anvers.

En 1829 fut terminé le deuxième cahier des *Loges*, mais il ne fut publié qu'en 1831. Il contenait la *Création du soleil et de la lune*, la *Création des animaux*, l'*Eau du rocher*, et la *Colonne de nuées descendue dans le camp de Moïse.*

Le troisième cahier devait paraître en 1837.

La gravure en taille-douce avançait avec une désespérante lenteur. Aussi Meulemeester songea-t-il à se faire aider dans ce travail par d'autres artistes et à se borner à terminer seul la publication en couleur. Celle-ci avait atteint, en 1836, la neuvième livraison, et la treizième devait être achevée en 1840. Mais la mort vint tout à coup surprendre Meulemeester au milieu de ses travaux.

En 1829 il avait enfin donné sa démission de professeur à Anvers et s'était établi à Paris pour surveiller mieux l'impression et l'enluminure de ses planches. Un cahier terminé, il se mettait en route pour les Pays-Bas, pour l'Allemagne, pour tous les pays où il avait des souscripteurs et déposait lui-même la livraison entre leurs mains. Il eût fait cent lieues à pieds pour trouver un souscripteur nouveau. Lors du départ de M. le vicomte Dubus de Ghisignies pour Batavia, où le roi Guillaume lui avait confié le gouvernement de l'île de Java, le navire qu'il montait allait mettre à la voile et le canon de partance avait donné, quand tout à coup on vit accourir de loin un homme qui agitait dans l'air un mouchoir blanc. Cet homme courait, courait de toutes ses forces, quoiqu'il parut embarrasser d'un objet de forme assez large qu'il tenait sous le bras. On crut que c'était quelque courrier muni d'instruction pour le nouveau gouverneur. Le capitaine fit aussitôt suspendre le départ et attendre que l'homme se fût approché. C'était Meulemeester qui venait délivrer à M. Dubus une livraison de ses *Loges*.

Un de ces voyages lui fut fatal et causa sa mort en 1836. Au mois d'octobre il était parti pour la Hollande où il contracta un rhume violent. Après s'être soigné pendant huit jours à La Haye, il se rendit dans la Prusse rhénane chez S. A. le prince de Salm-Salm, où son indisposition s'aggrava encore. Vers la fin du mois, il se trouva de retour à Anvers, exténué et pouvant à peine parler. Il mourut, le 5 novembre, dans la maison de son ami, M. Verlinde, professeur de dessin à l'académie de cette ville.

Peu d'artistes eurent le courage et la persévérance dont Meulemeester donna des preuves si éclatantes dans sa longue carrière. Si la mort ne fût venue le frapper, il eût élevé le monument le plus colossal que l'art moderne eût produit. Mais il tomba sans avoir pu l'accomplir. Et, si de nobles et augustes protections l'encouragèrent et le soutinrent dans sa route difficile, les vrais appréciateurs de l'art déplorent la perte que la Belgique subit dans cet artiste recommandable par tant de hautes qualités. Le pape, la reine des Pays-Bas, le roi de Sardaigne, l'empereur d'Autriche lui donnèrent des preuves signalées de leur bienveillance, et nous, nous l'avons oublié, nous, jeunes gens de 1830, et nous l'avons laissé mourir sans lui accorder le moindre secours.

Nous possédons une biographie de cet artiste, due à la plume de M. E. de Busscher, de Gand. Nous y avons puisé les renseignements que nous donnons ici sur de Meulemeester.

LITTÉRATURE.

AVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART, *recueillies par* Louis Desnoyers *et illustrées par* Paul Lauters. *Un beau volume grand in-18, orné de plus de cent gravures sur bois. Bruxelles, Société des Beaux-Arts.* 1840.



ARMI les livres qu'on a l'habitude de placer entre les mains des enfants, il en est peu qui répondent complétement à leur but, c'est-à-dire, qui amusent, instruisent et corrigent à la fois. Les uns, tout en offrant une morale pure et sévère, ne présentent qu'un charme médiocre de lecture. Les autres, noient dans le drame ou dans le récit, la leçon qu'ils voudraient donner et ne la mettent pas assez bien en relief pour que les jeunes lecteurs auxquels elle s'adresse, puissent la tirer sans effort de l'action qui leur est racontée. Ce double défaut a été évité de la manière la plus heureuse par M. Louis Desnoyers dans le charmant petit volume que nous annonçons aujourd'hui. Aussi, peu de livres destinés au jeune âge ont été accueillis avec la faveur qui, dès l'apparition des *Aventures de Jean-Paul Choppart*, s'est attachée à cette production. Quatre éditions, tirées ensemble à plus de vingt-cinq mille exemplaires, ont été épuisées en peu de temps et ont constaté un succès inouï dans les annales de la librairie.

C'est que, en effet, cet ouvrage est un des plus intéressants qu'on puisse lire. C'est une fable conçue avec un art infini et écrite avec une finesse et un esprit incroyables. Que vos yeux tombent sur la première page, et vous ne pourrez plus vous arrêter qu'à la fin de la dernière. Que vous soyez enfant ou que vous soyez homme fait, vous éprouverez un charme puissant en traversant tout ce petit drame si habilement déroulé, avec ses épisodes et sa péripétie, avec son mouvement toujours vif et pittoresque, avec ses allures si franches que vous diriez, par moments, que c'est là une histoire réelle qui s'est passée de nos jours et que Desnoyers n'a eu que la peine d'écrire. Et puis, outre cet intérêt extraordinaire de curiosité, quel style pur et facile! comme il est chaud! comme il est spirituel! comme il est animé! C'est une production littéraire d'un grand mérite, en même temps qu'un ouvrage moral d'une haute portée. Les *Aventures de Jean-Paul Choppart* ont acquis, sous ce double rapport, une réputation incontestable.

Ce fut donc une excellente idée de reproduire ce livre avec le luxe typographique qu'il mérite et d'y ajouter le

charme des illustrations à la mode. Le crayon de M. Lauters était fait pour représenter dans de petites et spirituelles vignettes les scènes qui y abondent. Aussi, il s'est acquitté de cette tâche en véritable artiste qu'il est. Il a pris Jean-Paul Choppart à son enfance, au milieu de sa famille dans la Basse-Normandie, et l'a accompagné à travers toute son histoire jusqu'au retour du nouvel enfant prodigue sous le toit paternel. Suivons l'artiste dans ce drame curieux.

Voici Jean-Paul, enfant gâté, fainéant, gourmand, insolent, taquin, hargneux, peureux, sournois, ayant tous les vices de son âge, qui se livre à toutes les espiègleries possibles, qui cingle les passants au moyen d'une seringue, de derrière la grande porte d'entrée de la maison, par le trou de la serrure.



Tout le monde a à se plaindre de lui, valets, parents, amis. En vain son père essaie de lui inculquer la raison au moyen d'une baguette à fusil.



Rien n'y fait. Jean-Paul est incorrigible. Il finit par s'échapper de la maison paternelle et se résout à faire le tour du monde. Il a faim et monte sur un cerisier du voisin dont il met les fruits au pillage. Mais le pied lui glisse, il tombe et reste accroché à une branche de l'arbre par la basque de son habit, tête en bas, pieds en l'air. Pour surcroît de malheur, voici venir le garde-champêtre.



Le père Roquille arrête Jean-Paul et le conduit devant le maire, qui le fait mettre en prison. Là il apprend, par expérience, qu'une botte de paille est un mauvais lit, et du pain et de l'eau un mauvais dîner. Mais, heureusement, il fait la connaissance de Petit-Jacques, fils de père Roquille, et se sauve avec lui. Les voici libres tous deux, Jean-Paul continuant son voyage autour du monde, Petit-Jacques débutant dans le sien. Ils commencent par jouir de leur liberté et s'amusent comme de vrais enfants qu'ils sont. Voici une barquette sur l'eau. Ils y montent. Mais un orage éclate et ils font naufrage. Un bon fermier qui les a vus, les sauve et les recueille. Ils se trouvent dans une ferme et deviennent palefreniers. Mais le métier est rude, et ils songent à se sauver et à retourner dans la maison paternelle. Par malheur, en ce moment de repentir, une clarinette, une trompette et une grosse caisse se font entendre sur la grande place du village. C'est la troupe du Marquis de la Galoche



qui montre un anthropophage, un coq-d'Inde, un singe, un serpent empaillé, et donne des représentations avec la permission des autorités constituées et à la demande générale du public. Ici le malheur commence pour les deux fugitifs, engagés dans la troupe du Marquis de la Galoche. Jean-Paul est travesti en Jocrise, et Petit-Jacques en Cassandre.



Mais l'emploi de Jocrise n'est pas le seul que Jean-Paul soit destiné à remplir. On le force à faire l'homme sauvage.



On lui fait manger du poulet cru, tandis qu'on fait jouer l'enfant-monstre à Petit-Jacques. On les revêt de peaux d'ours et on les force à se battre avec les bouledogues du village comme des ours véritables. Heureusement ils parviennent à se sauver dans ce costume. Mais l'effroi se répand dans la contrée et on les poursuit comme des animaux féroces.



On les reprend et on les remet au Marquis de la Galoche qui leur distribue de bons coups de houssine pour mieux faire croire qu'ils sont des ours réels. Les voilà mieux que jamais attachés à la troupe du Marquis, qui, au moyen de coups de bâton, enseigne à Jean-Paul à jouer de la clarinette et lui arrache en public les dents pour prouver la dextérité qu'il possède en cette branche de la chirurgie. Misère sur misère! Jean-Paul et Petit-Jacques sont forcés, dans une représentation extraordinaire, à avaler des étoupes enflammées, devant les villageois curieux. Mais les étoupes, ils les avalent si mal, que la grange où le spectacle se donne prend feu. L'incendie a tout dévoré. Après ce désastre la troupe se met en route, arrive au village de Jean-Paul et de Petit-Jacques et annonce une représentation. Tous deux y paraissent en frères siamois, mais chacun d'eux reconnaît son père dans l'assistance et ils se jettent tout en pleurs à leurs genoux. On conçoit qu'ils furent pardonnés; car tous deux étaient bien guéris. Jean-Paul entra au collége et Petit-Jacques fut mis, aux frais de M. Choppart, en apprentissage chez un confiseur.

Telle est la rapide analyse de cet ouvrage aussi piquant dans l'ensemble que dans les détails. Il occupe incontestablement une des premières places parmi les meilleurs livres que les pères de famille puissent placer entre les mains des enfants, et l'homme fait l'admet avec plaisir dans sa bibliothèque.

LE HUNCH BAK'T.

I

C'était en 1834, et un dimanche au soir. Onze heures avaient sonné, et en dépit des prescriptions sévères, non moins que des scrupules religieux qui font de Londres, ce jour-là, un immense couvent de trappistes, une lumière brillait encore à l'étage supérieur d'une maison avoisinant Hyde-Park. La pièce qu'elle éclairait et à laquelle l'on n'aboutissait qu'au moyen d'un âpre escalier sans rampe ni support latéral, était surbaissée, mal close et plus mal meublée peut-être; on l'eût prise d'abord pour un de ces bouges insalubres où s'entasse la population ouvrière de nos grandes villes; mais, avec un peu plus d'attention, on y surprenait certains objets qui combattaient cette hypothèse. Dans le coin le plus obscur, c'était une table surchargée de journaux épars, de livres entr'ouverts, de papiers irrégulièrement écrits et labourés de ratures; ailleurs, sur le chambranle de la cheminée, un buste en plâtre de Shakspeare, au bas duquel on avait tracé au crayon une inscription tirée d'*Hamlet;* et enfin, près d'un foyer à moitié éteint et non loin d'un berceau où dormait un enfant nouveau-né, c'était, assise sur un large fauteuil, une femme dont la mise simple mais élégante, et les traits maladifs mais d'une finesse exquise, révélaient une origine sinon aristocratique, du moins plus relevée que celle d'une modeste ouvrière.

Cette femme pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans. Bien que la maladie ou les souffrances morales eussent creusé ses joues, altéré la pureté de son visage et amaigri tout son corps, elle conservait encore des traces évidentes d'une grande beauté; ses mains surtout étaient d'une délicatesse de contours infinie. En ce moment, elle était livrée à une agitation d'autant plus puissante qu'elle s'efforçait davantage de la contenir. Toutes les fois que l'horloge de Saint-Georges résonnait dans le silence de la nuit, on la voyait tressaillir, se lever de son siége, écouter avec attention, se rasseoir ensuite avec abattement, et murmurer :

« Oh! mon Dieu! comme il tarde à rentrer! »

Cet état d'attente se prolongea environ une heure. Ce fut un siècle pour elle, un siècle d'angoisses si intolérables, sans doute, qu'elle en oublia tout, sa faiblesse, la bise glaciale qui fouettait les vitres, son enfant qui, de temps à autre, vagissait, tout, dis-je, hormis celui qui en faisait le sujet. Se traînant alors vers la fenêtre, elle l'ouvrit, et là, le corps penché en dehors, l'œil fixe, l'oreille tendue, elle demeura muette et immobile, scrutant de tous ses sens l'obscurité de la rue, et comprimant les battements de son cœur, de crainte de perdre les plus faibles perceptions. A la fin, un bruit lointain de pas se fit entendre. Elle l'eut bientôt reconnu, car un éclair de joie illumina subitement tous ses traits, et elle s'écria :

« C'est lui! »

En effet, quelques moments après, un homme entrait dans la mansarde. Il était grand, élancé, robuste. Sans être régulière, sa figure étalait cette ligne aquiline et hardie qui constitue la beauté mâle. Ses yeux, profondément enfoncés dans leur orbite, brillaient d'un éclat singulier, et son front, qu'ombrageaient à peine quelques touffes de cheveux, se projetait sur les tempes avec cet

ample développement que l'on attribue au génie. Il avait de trente à trente-cinq ans.

En entrant, il jeta sur la table un manuscrit froissé, sur un siége son manteau taché de boue, et puis embrassant au front la jeune femme qui l'interrogeait du regard :

« Lady Anna, dit-il, votre père avait raison. Un tavernier vaut plus qu'un écrivain pour gendre.

— Mais si cet écrivain a du génie? répliqua Anna, surprise de ce début. »

Un sourire amer effleura les lèvres du nouveau-venu, et aussitôt il reprit :

« Le génie ! où cela mène-t-il?

— A la gloire.

— A la misère plutôt.

— Que dites-vous? vos ouvrages...

— Sont tombés dans le domaine public. On peut les imprimer à des milliers d'exemplaires, les représenter sur tous les théâtres de la Grande-Bretagne, s'enrichir enfin avec leur produit. Ils sont à tous, hors à moi leur auteur. Telle est la loi de l'Angleterre. Ici, dans ce pays de marchands égoïstes et sensuels, on a des priviléges, des distinctions même pour les plus mesquins procédés; mais pour les œuvres d'art ou de poésie, rien, Lady, rien! Ce n'est même pas une propriété dont on puisse jouir sa vie durant. C'est le chant de l'oiseau. Libre à chacun de se l'approprier.

— Mais votre nouveau drame... il a été reçu, il va être représenté, et celui-là...

— N'y comptez plus. Je viens de Drury-Lane.

— Eh bien?

— Il ne sera point joué.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il ne plaît pas à un misérable comédien de se charger du rôle principal.

— Macready?

— Lui-même.

— Mais c'est toi qui as fait sa réputation et sa fortune, toi qui as écrit pour lui les rôles de...

— Il a tout oublié.

— Le malheureux, plus d'espoir!...

— Oh ! si; il en reste un, Anna.

— Et celui-là?

— Tu le sauras bientôt.

— Comment attendre?

— Ne t'en inquiète pas. J'ai là quelques livres encore, Shakspeare, Milton, Byron, ces admirables génies avec qui j'aurais voulu vivre et mourir; eh bien! je m'en déferai; ce sera notre dernier sacrifice. — Dieu t'entende! »

II

Le lendemain, un homme de quarante-cinq ans environ se promenait dans un salon décoré avec autant de goût que de magnificence. Il tenait à la main un manuscrit dont il venait de prendre connaissance, et il réfléchissait profondément sur son contenu, lorsqu'une jeune femme assise près du foyer le retira de sa méditation par cette brusque interpellation :

« Eh bien! mon père, ce drame?...

— Sur mon âme ! c'est un chef-d'œuvre.

— Et quel en est l'auteur?

— Je l'ignore. Mais quel qu'il soit, je te jure que depuis que je dirige Covent-Garden, il ne s'est rien donné, non-seulement sur ce théâtre, mais encore dans les trois royaumes, qui valût ce drame-là.

— C'est fort étrange alors qu'il ne soit pas signé. Ce n'est pas par excès de modestie que pèchent ordinairement messieurs les poëtes dramatiques. »

La conversation en était là, lorsqu'on annonça un visiteur.

« Son nom? fit le maître.

— Il ne l'a point dit, répliqua le domestique, mais c'est...

— Voyons, qui?

— Le même qui a porté ce matin ces papiers.

— C'est bon ! fais entrer. »

Un instant après, le visiteur entrait dans le salon.

« Monsieur, vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer cet ouvrage. Vous voyez que je n'ai pas tardé à le lire, bien qu'il soit de règle qu'un directeur de théâtre ne prenne connaissance des pièces qu'on lui adresse que trois mois après les avoir reçues.

— Et vous pensez?...

— Que Shéridan lui-même n'a rien écrit de pareil.

— On ne vous dit point son ami, et je vois que vous ne le flattez guère.

— Je suis juste avant tout. Shéridan peut croire que Charles Kemble, écrivain et directeur de théâtre, garde contre lui un double mécontentement, d'abord parce qu'il a un grand talent, et qu'il enrichit ensuite, avec ses œuvres dramatiques, Drury-Lane au détriment de Covent-Garden. Mais sous ces deux rapports Shéridan se trompe également. J'admire son génie, et ne lui en veux aucunement d'en faire tel usage qu'il lui plaît. Je regrette seulement qu'il fasse la fortune d'une scène qui, dit-on, le laisse manquer du nécessaire.

— On le dit.

— Et vous conviendrez que cela...

— M'intéresse peu, interrompit le visiteur avec un air contraint.

— C'est juste, monsieur, c'est juste. Revenons donc à nos moutons, comme dit le poëte français. Vous me demandiez mon opinion sur ce drame, je vous l'ai dite franchement.

— Alors, puis-je espérer que vous le ferez représenter?

— Non, monsieur, non.

— Et la raison, sir Kemble?

— C'est qu'il y a deux rôles principaux là-dedans, et que pour tant de bonne volonté que j'y mette, je ne puis, à moi seul, les jouer tous les deux. Il me manquerait un acteur pour le rôle du Bossu.

— Et cet acteur, si je vous le trouvais, moi?

— Oh! alors...

— Que feriez-vous?

— Je mettrais cette admirable pièce à l'étude, non demain, mais aujourd'hui, tout de suite.

— En ce cas, vous pouvez compter sur quelqu'un qui... me semble capable de bien jouer le Bossu. Londres l'a applaudi quelquefois.

— Tant mieux; je lui abandonnerai la moitié des recettes.

— C'est trop; il se contentera du quart.

— Va pour le quart.

— Et à l'auteur?

— La rétribution d'usage : 400 livres (10,000 fr.) ré-

parties sur les vingt premières représentations. Est-ce fait?

— A une condition encore.

— Laquelle?

— Que l'auteur et l'acteur demeureront inconnus jusqu'à ce qu'il leur plaise de se nommer.

— Soit. »

Et Charles Kemble tendit la main à son visiteur, qui la pressa vivement. Puis ils se séparèrent.

« Allons, Ketly, à l'œuvre! s'écria Kemble lorsqu'il fut seul avec sa fille; fais porter ceci au copiste. Tu joueras là-dedans, mon enfant; moi aussi; et, par Shakspeare, ça marchera sur des roulettes! Il faut que d'ici à quinze jours ce drame soit représenté! »

III

Nous sommes au 20 décembre. Ce jour-là il y a spectacle à Covent-Garden. On y donne pour la première fois le *Hunch Bak't* (le Bossu). Londres ignore et le nom de l'auteur de ce drame et celui de l'auteur qui doit y jouer le premier rôle. C'est un fait remarquable dans les fastes dramatiques de la Grande-Bretagne. Aussi voyez comme on se presse aux abords du théâtre, quelle masse énorme de spectateurs y afflue! Il est à peine six heures, et l'on ne peut y aboutir. Vainement les places sont-elles à un prix exorbitant: on se les dispute, on se les arrache. Les loges, les galeries, les stalles et les combles, tout est occupé, et les couloirs regorgent de curieux encore. Et le parterre! Oh! là c'est une tempête mouvante, à flux et à reflux; le peuple s'y est entassé; on s'y pousse, on y crie, on y étouffe. Encore quelques minutes d'attente, et cette multitude bourdonnante éclate ou périt suffoquée.

Mais la toile se lève. Silence!

Le débutant paraît. A l'aspect de cette foule immense qui fixe sur lui ses mille yeux scrutateurs, il hésite d'abord, mais peu à peu il se rassure et déploie tous ses moyens scéniques. Son organe est plein et vibrant, son accent pur et cadencé, son geste brusque, sa taille haute, mais grotesquement déviée. Est-ce Brigton, Lovely, Macready, ces dieux de la scène anglaise? Non! mille fois non! Aucun d'eux n'a ni ce jeu entraînant, ni ce regard aigu comme un poignard, ni cette voix qui agite toutes les fibres. A quoi sert d'ailleurs de chercher, d'analyser, de décomposer? En a-t-on le loisir? Le rôle du Bossu est sublime, le dramatique y abonde, la passion y déborde à pleins flots, et le débutant l'a incarné en lui. Ce n'est point un comédien qui récite et se meut d'après les règles de l'art mimique; c'est un homme qui sent, qui parle, qui rit, qui pleure. Le Bossu du drame, c'est lui; et lui, c'est le Bossu.

La foule est émue. Tour à tour elle tressaille de joie ou frissonne de crainte. Attentive et muette, elle suit de l'œil, de l'oreille, du cœur, toutes les péripéties saisissantes de ce drame où l'auteur a jeté tout son génie, où l'acteur déverse toute son âme, et si par intervalles elle se surprend le besoin de manifester ses impressions, elle l'étouffe bien vite, de peur de perdre un mot de cette admirable création. C'est une fascination générale que le *Hunch Bak't* exerce. Il en reçoit le contre-coup : il s'exalte, éclate, et avec lui un long tonnerre d'applaudissements. C'est un triomphe pour la pièce et pour l'acteur, un triomphe inouï qui s'inscrit aux annales d'une nation.

« L'auteur! l'auteur! crie-t-on de toutes parts dans la salle.

— Vous les entendez, monsieur, dit Kemble au débutant, qui est tombé sur un siége, radieux, mais épuisé.

— Eh bien! murmure celui-ci, annoncez que c'est... Shéridan.

— Shéridan Knoles! s'écrie le directeur stupéfait; l'auteur de *William Tell!*

— Lui-même. »

A ce nom connu et plusieurs fois couronné, les applaudissements redoublent; mais bientôt un second cri résonne dans l'hémicycle.

« L'acteur! l'acteur! »

Le débutant se lève, tremblant d'émotion, et ce n'est qu'avec l'aide de Kemble qu'il reparaît sur la scène.

« Son nom? demande la multitude.

— Shéridan! répète encore l'acteur. »

Cette fois la foule ne se contient plus; l'enthousiasme l'entraîne; la scène est envahie; l'auteur-acteur est enlevé, promené dans les rues en triomphe, et transporté à sa mansarde dans son costume grotesque et théâtral.

Lady Anna faillit mourir de bonheur.

Le lendemain, tous les journaux de Londres portaient :

» Shéridan Knoles a joué hier dans son propre drame du *Hunch Bak't*. Il a été applaudi à trois reprises, et le soir même, Charles Kemble, directeur de Covent-Garden, l'a engagé dans sa troupe, avec une rétribution annuelle de 1,600 liv. st. (40,000 fr.) Notre premier auteur dramatique est devenu notre premier comédien. »

C'est ainsi qu'un des grands poëtes de l'Angleterre expia la création de trois ouvrages immortels : *Virginius*, *William Tell*, le *Hunch Bak't*.

J.-J. Barrau.

BEAUX-ARTS.

Nous nous faisons un devoir de faire connaître à nos lecteurs le réglement que le conseil provincial de la Flandre Occidentale a adopté dans sa séance du 23 juillet pour encourager l'érection des monuments à la mémoire des grands hommes qui ont illustré la province. C'est une idée vraiment grande, à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. Elle est d'un bon exemple, et nous voudrions la voir adopter par les conseils des autres provinces du pays. D'esprit national nous n'en avons pas. Nous ne tenons à rien encore. Le souvenir des dominations étrangères sous lesquelles nous avons vécu depuis tant de siècles pèse encore sur nous de tout son poids. Puisons donc dans le passé la force de croire à nous-mêmes. Demandons conseil aux glorieux exemples que les hommes illustres d'autrefois nous ont légués en si grand nombre. Nous n'avons aucune gloire à envier à quelque nation que ce soit. Nos hommes de guerre et de conseil, nos artistes de tout genre, nos écrivains, nos savants, ne demandent qu'à être connus. Faites-les connaître au peuple qui les ignore, et il croira que les Belges sont encore capables de quelque chose, comme nos aïeux le furent autrefois. Ainsi s'établira un esprit national solide et durable, parce qu'il sera fondé sur le culte de nos souvenirs historiques.

Le conseil provincial de la Flandre Occidentale a compris tout cela. Honneur lui soit rendu pour cette noble et belle idée!

Voici les principales dispositions du réglement qu'elle a adopté :

Le conseil provincial de la Flandre Occidentale,

Considérant que les honneurs publics rendus aux hommes émi-

nents excitent l'émulation dans les diverses classes de la société et contribuent puissamment à raffermir l'esprit national;

Arrête:

Art. 1er. Une allocation sera portée annuellement au budget provincial, pour encourager l'érection de monuments publics aux hommes célèbres qui ont reçu le jour dans la Flandre Occidentale, et à ceux qui, bien que n'étant pas nés dans la province, se sont distingués parmi nous par la fondation d'établissements utiles à l'humanité ou par d'autres grands services rendus aux habitants de cette contrée.

Les villes ou les communes de la province qui seront disposés à élever de pareils monuments, pourront s'adresser à la députation permanente à l'effet d'obtenir un subside imputable sur ce crédit.

Art. 2. Aucune demande de subside ne pourra toutefois être admise, avant qu'au préalable on ait reconnu les titres du personnage auquel il s'agit de consacrer un monument. Dans ce but, les administrations communales transmettront leurs propositions à M. le gouverneur de la province, qui entendra à cet égard la commission mentionnée ci-après à l'art. 4.

Art. 3. L'allocation des subsides est subordonnée aux conditions suivantes:

A. Que les localités que la chose concerne fournissent dans la dépense, soit directement, soit au moyen de souscriptions particulières, une part proportionnée à leurs moyens financiers et à l'importance du monument;

B. Que les dessins, les inscriptions, le choix de l'emplacement et celui de l'artiste chargé de l'exécution soient approuvés par la députation permanente.

Les subsides pourront, de préférence, être accordés aux communes qui prendront l'initiative.

Art. 4. Une commission spéciale nommée par la députation permanente et présidée par M. le gouverneur de la province, sera consultée sur les points mentionnés au littéra B de l'article précédent. Elle pourra aussi être entendue et émettre des propositions sur d'autres objets relatifs à l'érection des monuments dont il s'agit.

Art. 5. Cette commission sera invitée à s'occuper de recherches concernant les hommes auxquels il serait convenable d'élever un monument. Elle soumettra à la députation permanente un tableau biographique, établissant, aussi exactement que possible, les qualités par lesquelles ces personnages se sont fait remarquer.

Art. 7. La députation fera imprimer des notices sur les hommes distingués auxquels il aura été décidé de rendre des honneurs publics.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — Par arrêté royal du 31 août, M. Duquesne, ancien membre de la Chambre des Représentants et avocat en la ville de Beaumont, dans la province du Hainaut, a été appelé à la direction des sciences, des lettres, des arts et de l'instruction publique. Bien que nous ignorions quelles sont les capacités scientifiques, artistiques et littéraires de ce fonctionnaire, on nous assure que M. le baron Dellafaille est dignement remplacé. Nous verrons.

— Un arrêté royal du même jour alloue à l'académie d'Anvers, outre les sommes consacrées par la ville à cet établissement, un subside annuel de 25,000 francs, imputable sur le budget de l'état.

— Enfin, un arrêté du 19 septembre institue un concours biennal de composition musicale à Bruxelles. En voici les principales dispositions: Art. 1. Le premier concours sera ouvert au mois de juillet 1841. Art. 2. Le lauréat recevra, pendant quatre années, une pension de 2,500 francs, pour aller se perfectionner dans son art en Allemagne, en France et en Italie. Art. 3. Seront seuls admis au concours, les Belges âgés de moins de trente ans, qui auront été reçus à la suite d'un examen préparatoire devant le jury mentionné ci-après. Art. 4. Les concurrents devront écrire: 1° un morceau de musique instrumentale à grand orchestre; 2° un morceau de musique religieuse désigné parmi les hymnes ou antiennes; 3° une scène dramatique sur un poëme donné. Art. 5. Le jury chargé d'apprécier les capacités des concurrents et de juger le concours définitif, sera composé de cinq membres à désigner par le ministre.

— Enfin, l'opinion publique vient de remporter sur l'administration des beaux-arts un triomphe que nous nous faisons un devoir de constater ici. Après avoir longtemps consacré son budget à l'acquisition d'ouvrages la plupart indignes d'un musée national, elle vient d'acquérir, à la vente de M. Schamp d'Aveschoot, à Gand, un tableau de Teniers. Nous sommes heureux de voir qu'elle commence à prêter l'oreille à la voix des hommes intelligents qui l'ont prêchée sans succès pendant dix ans.

— Par arrêté royal du 30 août, ont été nommés chevaliers de l'ordre Léopold, MM. Henri Leys, peintre, Antoine Wiertz, peintre, Albert Grisar, musicien, Charles Marcellis, homme de lettres, Théodore Hauman et Henri Vieuxtemps, musiciens.

Ces distinctions honorifiques leur ont été accordées à l'occasion des fêtes célébrées en l'honneur de Rubens. Nous regrettons que le gouvernement ait oublié de donner aussi le titre de chevalier à M. Charles Hanssens, ce compositeur distingué, dont les grandes productions ont si noblement recommandé le nom belge en France, en Hollande et en Allemagne. A côté de M. Marcellis, et avant M. Marcellis, n'aurait-on pas dû placer M. Raoul, qui fut juge au concours de l'éloge de Rubens et auquel nous devons tant d'ouvrages remarquables? Puis encore, comment a-t-on oublié M. Lesbroussart qui, dans son poëme des Belges, a consacré de si beaux vers à notre grand peintre, et M. Fétis, qui assistait aux concerts anversois et qui s'est acquis dans l'art musical et dans l'histoire de la musique, une réputation si vaste et si incontestée? Nous espérons que le ministère saisira la première occasion possible de réparer cet oubli, qu'il n'a sans doute pas commis avec intention.

— M. Waagen, frère du savant directeur du musée de peinture de Berlin, a passé une quinzaine de jours en Belgique, pour voir nos établissements artistiques. Il était envoyé par le gouvernement bavarois.

Liége. — M. Gérard Buckens vient de couler plusieurs parties de la statue que notre ville se propose d'ériger à la mémoire de Grétry. On espère que ce monument pourra être inauguré l'année prochaine.

Francfort. — La régence de cette ville a décidé qu'il y serait érigé, dans un endroit convenable, une statue de Charlemagne.

Cologne. — Notre célèbre cathédrale, qui est, comme on sait, bien loin d'être achevée, peut enfin, après tant d'années d'existence incomplète, espérer de paraître un jour aux yeux des admirateurs de l'ancienne architecture, telle que la conçut dans sa pensée l'architecte auquel nous devons cette production étonnante. Le gouvernement et le chapitre de la cathédrale ont destiné à cet effet des sommes assez considérables. L'état y contribuera pour près d'un demi million de francs.

Copenhague. — Le roi vient de charger le célèbre sculpteur Thorwaldsen de faire le modèle d'une statue du roi Christiern IV, qui est destinée à être coulée en bronze, pour être placée dans une des chapelles de la cathédrale de Raeskild.

Munich. — Les peintres Holzmayer, Hailer, Kranzberger, Moralt, Halbreiter et Schalet, tous appartenant à notre école, viennent de terminer chacun un tableau pour la cathédrale de Ratisbonne. Le premier représente la Résurrection, le second le Baptême du duc Théodore et de son fils par saint Rupert, le troisième la Nativité, le quatrième saint Emmeran et saint Wolgeng, patron du diocèse, le cinquième les deux patrons de la ville de Ratisbonne, et enfin le sixième l'Annonciation.

Odessa. — L'empereur de Russie vient d'accorder à la société des sciences historiques et des antiquités, en cette ville, un subside annuel de cinq mille roubles et la permission d'entreprendre dans tout le midi de la Russie des fouilles et des recherches archéologiques.

Les feuilles 11 et 12 de *la Renaissance* contiennent *un Soldat blessé*, lithographié par Stroobant d'après un tableau de Bellangé, et une vue du *Pilori de Braine-le-Château*, dessinée et lithographiée par Vanderhecht.



La Renaissance. N° 13. 2e année.

UNE SCÈNE

DE LA VIE D'UN MUSICIEN.

I. — L'HABIT NOIR.

— Adrien, mon Adrien, réjouissons-nous. Le bonheur enfin nous sourit!

— Comment cela, monsieur Gréoulx.

— Notre fortune est faite, ou plutôt la tienne.

— Ma fortune? ah! maître, je n'y comptais plus. Jamais elle ne m'a souri un instant. Personne, dans ce grand Paris, ne fait attention à moi. Vous-même, mon généreux protecteur, vous ne pouvez rien pour moi à l'*Opéra-Comique*.

— Si, mon enfant. M. Gaffron, le directeur du théâtre, m'a permis enfin de lui apporter tes compositions au concert de ce soir.

— Mon Dieu! quel bonheur! Merci, mon noble maître. Eh bien! votre élève mettra tout en œuvre pour vous faire honneur. Je jouerai de mon mieux et m'exercerai la journée tout entière; car ne m'avez-vous pas dit que l'exercice fait le maître? Mais... vous me regardez d'un air si triste et si soucieux? Ai-je dit quelque chose qui vous déplaise? Mon orgueil vous aurait-il blessé? Sans doute, je suis un grand insensé de m'attendre à obtenir un succès aveo mon misérable violon dans un concert où tant d'habiles exécutants doivent se faire entendre.

— Ce n'est pas à cela que je pense, mon Adrien. Le sentiment de ta valeur personnelle n'est pas de l'orgueil, et je suis aussi certain de l'honneur que tu me feras, que je le suis de mourir un jour. Mais je songe seulement à présent qu'il te manque une chose indispensable pour te présenter à ce concert.

— Et quoi donc, maître? Mon violon est en bon état, mon archet de même.

— Ce n'est pas tout, Adrien. Et ton costume?

— Eh bien?

— Eh bien! peux-tu te montrer en public avec une robe de chambre trouée ou en manches de chemise?

— Et mon habit gris à boutons blancs? J'aurai du temps de reste ce matin pour refaire un peu les boutonnières et polir les boutons. Vous le verrez; je brillerai ce soir comme un grand seigneur pour peu qu'il y ait profusion de lumières.

— Ah! mon pauvre Adrien, tu ne connais pas la mode, ni le luxe du monde élégant. Un habit gris à un concert, voilà une chose damnable et damnée. Il te faut un habit noir comme un croque-mort.

— Un habit noir? demanda le pâle jeune homme qui pâlit encore davantage en entendant ces mots qui résonnèrent à son oreille comme un arrêt de mort.

Maître Gréoulx ne déridait pas son front.

— Vous voyez, maître, quelle fatalité me poursuit. La fortune m'ouvre un instant ses riantes perspectives de gloire, de renommée, de richesse, d'avenir, et tout à coup la voici qui me referme avec ironie la porte d'or où je croyais entrer, mais d'où mes pieds sont bannis parce qu'il me manque une pauvre guenille de drap noir.

Et il se laissa tomber avec désespoir sur un fauteuil placé devant le foyer, en se cachant le visage dans ses deux mains.

Le vieillard, aussi désespéré que son jeune compagnon, se promenait en long et en large dans la chambre, les bras croisés sur sa poitrine et le front plissé comme s'il eût cherché un moyen de tirer son ami du cruel embarras où il se trouvait. Ce moyen cependant il ne le découvrait pas. Prendre à crédit un habit noir, cela était impossible; car à peine s'il restait de quoi payer le dîner du jour, et de caution on n'avait pas à en donner. Il y avait bien le violon du jeune homme et la basse du vieillard, mais ils en avaient besoin l'un et l'autre pour ce soir même. Emprunter l'habit d'un ami, cela était difficile; car aucun de leurs camarades d'orchestre n'eût voulu ni pu prêter le sien. Toutes ces pensées s'agitaient dans la tête du vieillard. Il s'était promené pendant douze ou quinze minutes dans la chambre en faisant et en défaisant mille projets aussi impraticables les uns que les autres, quand tout à coup il s'arrêta et se frappa le front de la main droite.

— Dieu soit béni! exclama-t-il.

— Eh bien? lui demanda le jeune homme en le voyant s'avancer vers lui d'un air triomphant et la figure jubilante.

— Adrien, nous sommes sauvés, répondit le vieux violoncelliste. Ne te désespère plus; j'ai trouvé un moyen infaillible de te procurer l'habit noir qu'il te faut. Reste là et laisse-moi faire.

En disant ces mots, il prit son chapeau et sortit d'un pas rapide. Adrien le regarda sortir sans répondre une syllabe et écouta avec une sorte d'impassibilité s'éloigner les pas du vieillard; car il ne croyait pas à la réussite et il n'osait espérer de voir s'accomplir ce qu'il désirait si ardemment pourtant.

— Je ne sais comment il s'y prendra, murmura-t-il, à moins qu'il n'ait l'intention de dépouiller quelque passant.

II. — CE QUE MAITRE GRÉOULX TROUVA DANS SON FOUILLIS.

Adrien cependant avait grand tort, car le vieillard n'était pas sorti de la maison. Il s'était glissé dans sa chambre à coucher, et il avait des intentions moins mauvaises à coup sûr que celles que lui prêtait l'imagination téméraire du jeune homme. Son projet pourtant avait besoin d'un courage extraordinaire; mais ce courage il le possédait, car ne s'agissait-il pas de l'avenir de son jeune ami? Après avoir mis le pied dans la chambre à coucher, il en ferma soigneusement la porte et ouvrit une vieille armoire, espèce de fouillis, où il eut la plus grande difficulté d'abord à se retrouver lui-même, lui, le maître de la maison. Ce qu'il y avait d'objets divers dans cette armoire, vous eussiez eu de la peine à l'énumérer. Ici des feuilles de musique, là un archet brisé, plus loin un pupitre cassé; des effets d'habillement de toute sorte, du linge en lambeaux, des chapeaux tout gras et hors de service, des volumes de livres dépareillés, des tabatières sans couvercle, des perruques sans cheveux, des cravates usées, mille choses sans nom, mêlées, confondues, dans un chaos inextricable. Il se mit à retirer toutes ces choses une à une laborieusement et lentement, car à chacune s'attachait un souvenir cher encore au vieillard, un souvenir qui le faisait sourire de joie ou de tristesse à mesure qu'elles lui passaient par les mains. Il était parvenu au fond de l'armoire quand tout à coup il en retira un carton et jeta un cri de triomphe comme celui qu'Archimède poussa en sortant de son bain :

— Je l'ai trouvé!

C'était un habit noir.

Mais quel habit noir, ô mon Dieu! Il datait du règne du grand Richelieu, et aurait incontestablement fait la meilleure mine du monde dans un cabinet d'antiquités. C'était, à coup sûr, le plus curieux exemplaire qu'on eût pu trouver dans l'herbier de la mode de XVIIe siècle. Cet habit était un héritage que maître Gréoulx tenait de son aïeul. Depuis plus d'un siècle il avait figuré dans toutes les solennités de la famille. Il avait été présent à toutes les naissances, à tous les mariages, à tous les décès, à toutes les fêtes tristes ou joyeuses dont la maison Gréoulx avait été témoin depuis trois générations. Vénérable relique du temps de Louis XIII, on l'avait conservé avec le soin le plus religieux. Le vieux violoncelliste lui-même ne l'avait mis que trois fois, le jour de son mariage, le jour de son entrée à l'orchestre de l'*Opéra-Comique* et le jour de la mort de sa femme. Depuis ce dernier point de sa vie, bien des années s'étaient écoulées, et il avait soigneusement laissé se reposer dans son carton embaumé de camphre, la respectable défroque ancestrale.

Maintenant il la déplia et l'étala avec respect sur la table dont il avait eu soin de bien souffler la poussière d'abord. Alors il joignit les mains en la regardant avec une émotion profonde. Cette émotion, nos lecteurs la comprendront sans peine; car maître Gréoulx n'avait-il pas là sous les yeux toute l'histoire de sa vie? N'était-ce pas là comme un livre où il lisait tout son passé, tous ses jours de bonheur, tous ses jours de deuil, tous ses souvenirs, tout ce qu'il avait aimé, tout ce qu'il avait souffert? Une larme roula de ses yeux sur l'habit noir. Puis il en caressa les manches lustrées encore malgré leur âge avancé, et murmura d'une voix presque éteinte :

— Vénérable joyau qui, depuis tant d'années, as fait la gloire des Gréoulx, puis-je permettre à un étranger de te mettre sur ses épaules et de t'exposer aux dangers d'un concert? Mais Adrien n'est pas un étranger pour moi. J'ai toujours été un père pour lui, et je le regarde comme mon fils, moi qui n'en ai point de la femme qui fut la mienne. C'est pourquoi souffre que je fasse pour lui le plus grand des sacrifices. Je te confierai à lui, afin qu'il puisse paraître dignement au concert de ce soir et faire entendre son violon et la musique que je lui ai enseignée. Mais je lui recommanderai d'avoir de toi plus de soin que de la prunelle de ses yeux. Et, s'il obtient le succès que j'espère, s'il devient un virtuose distingué, un compositeur célèbre, nous serons récompensés par sa gloire et je me réjouirai au fond de mon cœur, quoique le monde ignore le rare sacrifice que le pauvre Gréoulx fait aujourd'hui pour son fils adoptif.

En prononçant ces paroles, le vieillard prit avec soin l'habit noir et sortit de sa chambre à coucher.

III. — ANACHRONISME DE TOILETTE.

Une minute après, la porte de la chambre d'Adrien s'ouvrit toute large et il vit sur le seuil le vieux musicien tout jubilant qui tenait l'habit des deux mains en l'élevant à la hauteur de sa tête.

— Mon Adrien, tu le vois, nous sommes sauvés. Je te l'ai dit, Dieu est pour nous. Voici un habit, le plus beau que je possède. Je veux te le confier. Viens, mon fils, embrasse-moi; mais non, reste à quelque distance, car tu pourrais tacher ce drap magnifique en le touchant avec ta robe de chambre engraissée, et ce serait ma mort.

Ainsi parlait le vieux violoncelliste en se défendant contre les témoignages de reconnaissance que lui manifestait son jeune ami, et en reculant d'un pas à chaque pas que faisait Adrien pour le serrer dans ses bras. Le vieillard se trouvait acculé dans un angle du palier, et d'une voix ferme et rude :

— Lave-toi d'abord, dit-il, et puis approche après avoir ôté ta robe de chambre.

Adrien se rendit aussitôt à cet ordre et se trouva en peu de secondes en état d'essayer l'habit précieux. Le vieillard lui en passa les manches bien lentement de peur de les déchirer. Puis il fit entrer lui-même les boutons dans les boutonnières avec la plus grande précaution. Cependant cette dernière mesure de prudence était complétement inutile; car le svelte jeune homme eût facilement pu se tourner et se retourner dans le corps de l'habit sans que l'habit tournât avec lui tant il était ample et large. Il fournissait la preuve la plus évidente de la corpulence des aïeux de maître Gréoulx, par les plis nombreux et pittoresques qu'il faisait sur le dos du jeune homme. Adrien s'effraya en s'y trouvant plus à l'aise qu'un enfant dans la robuste cuirasse d'un chevalier du moyen âge, et il fit une singulière grimace. Le vieillard, trop préoccupé, ne s'aperçut pas de cette grimace et s'extasiait de plaisir en songeant à la bonne mine que son jeune ami allait faire le soir.

— L'habit est un peu ample pour toi, dit-il à son compagnon. Mais il sera facile de remédier à cela. Tu pourras t'attacher sur le ventre un de mes oreillers, cela te donnera une tournure qui te manque. Pour le moment, dévêts-toi et écoute comment tu auras à te conduire ce soir au grand concert de l'opéra.

En ce moment maître Gréoulx commença une nouvelle instruction qui se rapportait à demi au morceau de violon qu'Adrien devait exécuter, à demi au vieil habit qu'il devait endosser. Ce fut une longue explication déjà mille fois donnée sur la manière de tenir le violon et sur le mouvement de l'archet. Elle alternait de la façon la plus étrange avec les mesures de précaution que le vieillard, après chaque période, lui recommandait de prendre pour se garantir des gouttes d'huile qui pouvaient tomber des lustres. Car une double crainte ne cessait d'obséder le pauvre Gréoulx, celle de voir son élève s'acquitter mal de sa tâche, et celle de voir son habit exposé à quelque irréparable malheur.

C'est dans cette double transe que les deux amis virent approcher l'heure du concert.

IV. — TRIOMPHE DE L'HABIT NOIR.

Sept heures du soir venaient de sonner, quand tous trois, c'est-à-dire Adrien, maître Gréoulx et l'habit noir entrèrent dans la salle de l'Opéra-Comique. Adrien était pris d'une grande crainte et il tournait avec une émotion profonde les yeux autour de lui. Il sentait son cœur battre avec une violence extraordinaire à mesure que le concert avançait. Ses genoux menaçaient de fléchir sous lui tandis qu'il attendait derrière les coulisses le moment de se présenter sur le théâtre. Maître Gréoulx, de son côté, ne paraissait pas plus rassuré. Il tremblait à la fois pour son habit et pour son ami. Mais un moment arriva où il fut mis à l'épreuve la plus rude. Le chef d'orchestre ayant fait signe à Adrien de s'avancer sur la scène, le jeune homme

fit le mouvement le plus maladroit pour sortir des coulisses et s'embarrassa si bien dans le passage étroit que lui laissaient les cordes destinées à les tenir en position, qu'il ne lui fut possible de se dégager qu'au grand détriment du ventre postiche que maître Gréoulx lui avait fabriqué pour remédier à l'ampleur trop exubérante de son habit noir. De manière qu'après des efforts inouis le jeune musicien ne sortit de ce piége que tout contrefait et tout couvert des bandes de poussière que les cordes avaient imprimées sur son vêtement. Le vieillard vit tout cela du fond de l'orchestre où il se tenait armé de son énorme basse. Il laissa tomber son archet et se dressant de toute sa hauteur :

— Par le diable, Adrien, fais donc attention à mon habit! s'écria-t-il de toute la force de ses poumons et de sa colère.

A ces paroles un rire inextinguible éclata dans la salle, et le lecteur s'imaginera facilement quelle fut la confusion d'Adrien en voyant le secret de sa toilette si apertement découvert à tout le public. Aussi, sa première idée fut de se sauver et de ne plus se montrer à Paris. Mais son bon génie triompha de cette idée, et le jeune musicien s'avança machinalement sur le théâtre. Il se mit à jouer. Il ne savait quelles notes son archet produisait. Son cahier de musique tourbillonnait devant ses yeux; la tête lui tournait comme s'il eût été pris de vertige. Il tremblait de honte et de dépit. Et, pour comble de malheur, la mémoire lui fit défaut au point qu'il ne se rappelait plus une mesure du morceau qu'il avait si ardemment étudié depuis plusieurs mois. Mais il comprenait encore qu'il était là pour jouer, et il continua à jouer de toutes ses forces. Son archet bondissait sur les cordes du violon, et tour à tour chantait avec une vigueur et une énergie incroyable ou soupirait des plaintes et des lamentations profondes, tout ce qui lui passait par la tête. Adrien, n'entendait pas le profond silence qui venait de s'établir dans tout l'auditoire attentif. Il jouait toujours, suant à grosses gouttes. Quand il eut fini, trois tonnerres d'applaudissements retentirent à son oreille, et il se retira en chancelant dans les coulisses où il tomba presque évanoui.

A peine s'y fut-il réfugié, qu'il fut assailli de toutes parts des éloges les plus enthousiastes.

— Jeune homme, demain vous vous présenterez à mon caissier, rue Montmartre, n° 19, lui dit un grand seigneur, qui, sorti de sa loge, s'était avancé parmi les musiciens. Voici un billet de cinq cents francs qui pourra servir à vous acheter un habit noir fait à votre taille.

Adrien tenait dans sa main ce billet sans qu'il sût comment il y était tombé. L'inconnu avait disparu.

— Quel est ce seigneur? demanda en balbutiant l'ami de maître Gréoulx.

— C'est le prince de Talleyrand, lui répondit-on.

V. — TRENTE-TROIS ANS APRÈS.

Trente-trois ans s'étaient écoulés depuis cette soirée et le jeune Adrien était devenu un des compositeurs les plus célèbres de la France.

C'était dans le cours de l'été de l'année 1834. L'illustre diplomate, le prince Talleyrand-Périgord se trouvait aux eaux d'Hyères pour rétablir sa santé épuisée. Une société de grands dignitaires de l'armée, d'artistes et de savants entourait le ministre sur la terrasse d'une maison d'où la vue s'étendait sur la Méditerranée. Une dame ayant fini de chanter plusieurs motifs de la *Dame Blanche* et de *Jean de Paris*, on loua avec enthousiasme le génie de Boïeldieu. Le prince joignit avec effusion ses éloges à ceux de sa compagnie. Il ajouta qu'il s'était toujours vivement intéressé aux jeunes musiciens et raconta l'histoire singulière de l'habit noir au concert de l'Opéra-Comique.

— Je regrette beaucoup, dit-il en achevant, d'avoir, depuis, perdu de vue le jeune Adrien et d'ignorer ce qu'il est devenu.

Tout à coup un homme pâle et maladif se leva dans un coin de la terrasse où il s'était tenu jusqu'alors muet et inaperçu. Il s'avança lentement vers le prince et lui dit :

— Monseigneur, cet Adrien c'est moi. Vous voyez ce que je suis devenu.

— Comment? c'est vous! exclama le diplomate.

— Oui, monseigneur, je suis Adrien Boïeldieu. Et c'est à vous que je dois la *Dame Blanche* et *Jean de Paris*.

Le ministre et le musicien s'embrassèrent cordialement et promirent de se voir souvent.

Mais la mort ne leur en laissa pas le temps. Car, deux mois après, Boïeldieu fut déposé au cimetière du Père-Lachaise à Paris. Talleyrand l'y rejoignit bientôt. Ils s'étaient promis de se revoir.

L'ORIENT. — ODE.

On ne refera jamais l'Orient qu'au moyen des idées orientales et des préjugés orientaux.
ROSENKRANZ.

I

« C'en est fait, » se disaient le vieux Nil et l'Euphrate,
« C'en est fait, » répétait Tripoli la pirate
A son frère Tunis.
Le Rajà sur ses monts, l'Arabe dans sa plaine,
Le désespoir au cœur, criaient à perdre haleine :
« Nos beaux jours sont finis! »

En ses murs de pierre, Belgrade
Se cachait le front dans sa main;
Smyrne demandait à sa rade :
« Où seront mes vaisseaux demain? »
Comme en un jour de funérailles,
Damas, qui voit sous ses murailles
Fleurir l'un des cinq paradis,
Jetait sa couronne de fête,
Disant : « Où donc est le Prophète,
« Pour foudroyer tous ces maudits? »

Bagdad en gémissant se frappait la poitrine.
Bassora déchirait avec sa main chagrine
Sa tunique en lambeaux.
La Mecque, agenouillée en sa funèbre enceinte,
Croisant les bras, criait à Médine la sainte :
« Garde bien tes tombeaux! »

Au bord de sa mer de sinople
Varna penché tournait les yeux
Pour voir du côté d'Andrinople
Quel signe brillait dans les cieux;
Le Liban de ses vertes cimes
Entendait les cèdres sublimes
De long soupirs troubler les airs,
Et le grand sphynx des pyramides

À travers les sables numides
Sondait l'horizon des déserts.

Tout l'Archipel s'émut : Chio, l'île d'Homère,
Samos aux rochers gris que ronge l'onde amère
Avec la dent des flots,
Tous ces pics, tous ces bancs, tous ces rocs où naguère
Canaris, tout à coup lâchant son cri de guerre,
Allumait ses brûlots.

Le Bosphore qui chante et fume
Sous la rame des matelots,
Sestos que la brise parfume,
Poussaient de lugubres sanglots.
Les noirs canons des Dardanelles,
Toujours actives sentinelles,
En écoutant ces bruits confus,
Penchaient, à ces rumeurs profondes,
Leurs cous de bronze au bord des ondes
Et tressaillaient sur leurs affûts.

II

Or, qui mettait ainsi l'Orient en alarmes,
Ses campagnes en deuil et ses villes en larmes?
Qui le troublait ainsi dans son morne repos?
Quelle voix, tout à coup frappant l'Asie entière,
Réveillait les échos de ce grand cimetière
Où l'on a des monts pour tombeaux?

L'aigle russe, sorti de son aire idéale,
Déployait-il au vent son aile impériale?
Le Caire aiguisait-il ses ongles de lion?
Ou le Jourdain captif soulevait-il ses sables
Où sont empreints encor vos pas ineffaçables,
Godefroid et Napoléon?

Non; des vieux Sésostris rebâtissant le trône,
Méhémet en repos se forge sa couronne.
Non; la Russie attend, pour s'armer et venir,
Avant de commencer sa marche orientale,
Que le temps ait marqué du doigt l'heure fatale
Sur le cadran de l'avenir.

Non; Godefroid est mort, et de sa croix brisée
Les peuples oublieux vont faisant leur risée.
Non; l'Empereur au fond de son sépulcre dort
Jusqu'au jour où le Rhin verra sur son grand fleuve
L'ombre de Sainte-Hélène, inconsolée et veuve,
Descendre avec ses aigles d'or.

Non; mais un mot terrible était venu d'Europe.
Il avait, en passant, salué Parthénope
(Sans réveiller ta tombe, ô Mazaniello!)
Et ces caps parfumés où, rêvant son beau rêve,
La Grèce, les cheveux éplorés, sur la grève
L'attend, assise au bord de l'eau.

Il allait, résonnant des villes aux campagnes,
Des rivages aux mers, des plaines aux montagnes.
Il rayonnait partout comme une vision.
L'Orient l'écoutait, l'oreille au vent déclose,
Ce mot qui croit tout dire et dit si peu de chose,
Ce mot : Civilisation.

III

Maintenant c'en est fait, ô ma terre choisie!
Maintenant c'en est fait de votre poésie,
Voici notre réalité.
Sur vos bords l'Occident verse toute sa prose.
Bulbul, nos vents de mort vont souffler sur ta rose.
Car voici notre liberté.

Pleure, ô pays des fleurs et des contes arabes,
Où la nuit, murmurant de magiques syllabes,
Prend ses plus doux parfums au souffle des Péris.
Pleurez, ô mers d'azur, dont les vagues oisives
Baisent incessamment de leurs lèvres lascives
Vos rivages toujours fleuris.

Pleurez, vieux Ulémas. Pleurez, jeunes sultanes
Qui, la guitare en main, bercez sous vos platanes
Les ennuis dorés du sérail.
Pleurez, pachas. Pleurez, odalisques jalouses
Qui leur parlez, le soir, sur les vertes pelouses,
Avec vos bouches de corail.

Pleurez, car c'en est fait, icoglans dont les prames
Nagent dans le Bosphore avec les bras des rames,
Derviches qui priez Allah dans vos couvents,
Muezzins qui gravissez vos minarets dans l'ombre,
Visirs dont les chevaux dans la bataille sombre
Volent avec l'aile des vents.

Pleurez, car c'en est fait. — O terre du Prophète,
On t'arracha d'abord le turban de la tête,
On te mit en dérision,
Et voici qu'à la fin (le ciel nous le pardonne!)
Voici que, pour surcroît de misère, on te donne
Presque une constitution!

Le Grand Sultan avec une liste civile!
Des gazetiers vendant leur conscience vile!
Cinq ou six va-nu-pieds qui pillent à la fois
Pour eux et pour les leurs les rubans et les places;
Et quatre cents bavards qui dansent, lourds paillasses,
Sur leur rhétorique en patois!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Qu'as-tu donc fait, hélas! ô terre infortunée,
Pour que Dieu te soumette à cette destinée?
Qu'as-tu donc fait, hélas! pour qu'on te traite ainsi,
Pour qu'on te frappe au cœur de cette plaie immonde,
Orient! Orient! ô dernier coin du monde,
Où notre prose arrive aussi?

IV

Un jour peut-être, un jour, quand Byron le poëte,
Déchirant son linceul dans sa tombe muette,
Sortira, mort vivant, de la nuit du trépas
Et, tournant vers tes bords sa voile poétique,
Viendra poser le pied sur ton rivage antique,
Il ne te reconnaîtra pas.

Bosphore! il aura beau, le soir, au clair de lune,
Accoudé sur ta rive au bord de quelque dune,
Du ciel bleu dans ton onde admirer le tableau;
Il verra de la nuit l'aube entr'ouvrir les voiles,
Sans avoir vu tomber, aux clartés des étoiles,
Un sac de cuir vivant dans l'eau.

Puis il dira, marchant tristement sur tes grèves :
« Oh! qu'es-tu devenu, beau pays de mes rêves?

» Allah! tout est ici changé comme un éclair.
» Allah! au lieu du pal, voici la guillotine
» Qui, remplissant d'effroi la ville byzantine,
» Dresse ses bras rouges dans l'air!

» Tout, jusqu'au sérail même, a perdu son mystère,
» C'en est fait. J'aimerais presque autant l'Angleterre,
» Si triste qu'elle soit sans soleil et sans jour.
» Orient, tu n'es plus pour moi qu'un vieux poème,
» Et je ne trouve plus de quoi faire, ici, même
» Une page à mon Giaour! »

V

Mahomet, Mahomet, les laisseras-tu faire?
Prophète, lève-toi! Prends ton lourd cimeterre,
Prophète, et frappe ces maudits!
Ton radieux empire est prêt à se dissoudre.
L'Occident va gravir, si tu ne prends ta foudre,
L'échelle de ton paradis.

Le voici qui revient, comme au temps des croisades,
De ton Nil paternel remonter les cascades
Et le chemin de ta Câba.
A tous les horizons pousse ton cri d'alarmes.
Qu'à ta voix tout fidèle accoure avec ses armes
Pour combattre le grand combat.

Des versets du Korân allume le tonnerre;
Rassemble tes aiglons, aigle, au bord de ton aire;
Aiguise leurs serres d'airain.
Fais retentir ta voix du Caire aux flots du Tigre;
Prends les dents du lion, prends les griffes du tigre;
Car il sera trop tard demain.

Frappe, extermine avec la lance, avec le sabre!
Sur l'ennemi qui vient que le désert se cabre,
Que tout lui devienne un écueil!
Soulève contre lui tes fleuves, ô Prophète!
Ou, dans Médine même, écrase-lui la tête
Sous les planches de ton cercueil!

Mai 1840. ANDRÉ VAN HASSELT.

Maître Andries le Pêcheur.

LÉGENDE HOLLANDAISE.

Dans un village hollandais situé au bord de la mer du Nord, vivait un vieux pêcheur dont la famille et les biens étaient l'objet d'une bénédiction toute spéciale du ciel. Malgré son âge avancé, il possédait encore une vigueur presque juvénile, et ses enfants et ses petits-enfants l'entouraient de joie et de bonheur. Loin d'être pauvre, il possédait un riche pécule que l'économie et la bonne gestion du ménage contribuaient à grossir tous les ans. Aussi, dans le village se trouvaient maint fainéant et maint dépensier qui lui enviaient sa vie heureuse et qui mettaient en circulation des bruits étranges sur l'origine de la fortune du vieillard. Les uns disaient qu'il avait conclu un pacte avec le démon, qui lui apportait tous les trésors engloutis par la mer. D'autres assuraient que maître Andries avait exercé dans sa jeunesse l'abominable métier de corsaire et qu'il vivait maintenant des biens de ceux qu'il avait criminellement dépouillés. Cependant la vérité est qu'Andries avait délivré du fond de la mer une pauvre âme qui s'y trouvait captive dans un pot où elle était enfermée.

Le vieux pêcheur, bien qu'il fît de cet événement le plus grand mystère, avait cependant l'habitude de faire parfois, dans le cercle intime de sa famille, quelques confidences relatives à ce fait extraordinaire, que les jaloux n'eurent pas de peine à altérer et qu'ils mirent méchamment à profit pour lui faire tort et débiter sur son compte mille mensonges damnables.

Voici ce que maître Andries racontait à ses fils et à leurs enfants :

« Je n'ai pas toujours eu le bonheur de me trouver à l'abri du besoin et de voir autour de moi des cœurs aimants et attentifs à me rendre la vie agréable. Cependant il est dans la destinée de chacun de nous de se trouver une fois seul au milieu du monde et de se sentir au fond de l'âme isolé au milieu de la création. Le ciel nous soumet à l'épreuve de cette amère solitude pour nous faire nous rattacher plus vivement et avec plus de joie à un cœur qui nous comprenne et pour nous faire aimer avec plus d'ardeur Dieu dans notre prochain. Et le ciel fait bien, mes enfants; qu'il en soit béni! Ma jeunesse a été pleine de contrariétés et de malheurs. Plus tard j'eus beau n'épargner ni travail ni fatigue, je n'avançais pas plus un jour que l'autre La mauvaise fortune s'acharnait contre moi. Déjà l'âge commençait à me courber, déjà les cheveux commençaient à me grisonner sur la tête, et le bonheur reculait toujours devant moi. C'était comme si je fusse destiné à rester exclu de toute chose. Cependant je ne murmurais pas contre Dieu; car j'avais appris de bonne heure à l'aimer et à me confier en sa bonté.

« Un soir je sortis de ma cabane, comme j'avais l'habitude de le faire, et m'en allai bien loin du village que j'habitais, me promener au bord de la mer, où la vue commande au loin l'horizon et où l'œil n'aperçoit que le sable des dunes et l'immensité des flots. C'était l'endroit favori où je passais souvent des heures entières à rêver en silence. Là j'éprouvais quelque bonheur à n'entendre que le murmure des vagues et à ne voir que l'infini du ciel et l'infini de l'eau. Car là il n'y avait pas une face humaine sur laquelle je pusse lire combien j'étais malheureux et abandonné. Puis je n'y rencontrais personne qui pût me troubler dans le charme de mes rêveries. La mer s'étendait devant moi comme une plaine immense et brillante. Un calme profond y régnait, et jamais je ne l'avais vue aussi tranquille. Pas une voile n'y flottait, pas une barque n'y voguait si loin que ma vue s'étendît. Le ciel ne montrait pas le plus petit nuage, et le soleil, qui était à son déclin, répandait devant moi une lumière safranée sur les dunes. A quelque distance de l'endroit où j'étais se trouvaient les ruines d'un vieux phare auprès desquelles reposaient les débris d'un navire naufragé. J'allai m'appuyer contre un des pans du mur écroulé et me mis à contempler le magnifique tableau de l'Occident avec un ravissement indicible. Je sentis en moi je ne sais quel baume de consolation céleste. Mais, bientôt après, toute ma tristesse me revint plus forte que jamais et mon cœur se gonfla de sanglots.

— Pauvre Andries, me dis-je à moi-même, c'est aujourd'hui la fête de ton patron. Combien peu il a fait pour te rendre riche et heureux! Il y a un an tu enterras ta mère; peu de semaines après, tu eus à pleurer ta sœur unique. Par quel péché as-tu donc mérité tant de misères? Si le ciel était bon pour toi tu ne serais pas ici cherchant

la triste solitude des dunes, tu serais parmi les heureux du village, tu serais joyeux parmi ceux qui vivent sans inquiétude de l'avenir et pour lesquels la vie n'a que des sourires.

« Tandis que ces pensées roulaient ainsi dans ma tête, une mélancolie si profonde s'empara de moi, que j'eusse pleuré si une force dont je ne pouvais me rendre compte n'avait retenu mes larmes au fond de ma poitrine. Cependant une puissance inexplicable enchaînait mes regards et les tint dirigés vers la mer, dont le calme parfait me faisait mal. Le soleil descendait lentement et un demi-jour sans couleur commença à s'étendre sur la vaste étendue de l'eau, où vibrèrent encore, pendant plusieurs minutes, quelques faibles rayons qui semblaient se retirer à regret et vouloir lutter encore avec les ténèbres, dont une partie du ciel était déjà envahie. Une brise fraîche s'éleva et poussa contre le mur du phare, les petits flots qui vinrent s'y briser avec un doux murmure. Je me disposais à retourner au village quand tout à coup j'avisai une chose dont j'eus d'abord quelque peine à me rendre compte. Je vis, au milieu des débris du navire échoué près du phare, une petite flamme qui montait et s'abaissait avec une vivacité extraordinaire et qui répandait une lueur bleuâtre. Je puis dire que jamais, au milieu des mille dangers que j'ai courus dans ma vie de marin, je n'ai éprouvé ce qu'on appelle de la peur. Aussi, quoique je fusse entièrement seul et que la nuit fût déjà venue, je ne me sentis pas la moindre peur en ce moment. Je me mis, au contraire, à regarder avec attention le mouvement étrange de cette flamme et m'aperçus que par instants elle se détachait du bois et s'avançait à une assez grande distance en mer. Là elle s'arrêtait tout à coup, jetait un éclat plus vif et revenait aussitôt au point d'où elle était partie. J'avais bien entendu dire que, par des apparitions de cette nature, on parvient souvent à découvrir des trésors engloutis par la mer, mais je n'éprouvai pas le moindre désir d'examiner de plus près ce fait étrange, et repris incontinent le chemin du village. Mais j'eus à peine fait quelques pas, que j'entendis une voix m'appeler par mon nom. Je me retournai au même instant et vis un homme debout derrière les débris du navire qui le cachaient à demi. Il avait la figure d'un vieillard et me regardait avec un visage tout pâle comme celui d'un naufragé. Je ne le connaissais pas et son costume me parut complétement étranger. Il resta là pendant quelque temps sans proférer une seule parole, et je n'oublierai jamais le regard suppliant qu'il ne cessait de tenir fixé sur moi. Enfin je lui dis d'une voix ferme et assurée :

— » Que voulez-vous, monsieur, et pourquoi m'avez-vous appelé ?

— » Andries, me répondit-il, tu viens de te plaindre que la fortune t'a toujours refusé toutes choses. Eh bien ! je peux te procurer des trésors si tu veux faire ce que je désire.

» Ces paroles me fâchèrent et je répondis brusquement :

— « Monsieur, que vous importe ma détresse ? Si j'ai désiré d'avoir des trésors, ce n'est pas à vous que je les ai demandés.

» L'inconnu s'aperçut de mon mécontentement et vit que je faisais le signe de la croix. Il me répondit aussitôt d'une voix qui m'émut et me toucha au fond du cœur :

— » Andries, je ne suis pas un esprit mauvais dont tu aies quelque chose à craindre pour le salut de ton âme. Aie confiance en moi, prends cette bague et, quand la troisième nuit sera venue, descends sans crainte dans la mer à la distance d'une portée de mousquet, après que minuit sera sonné. Là tu trouveras sur le fond trois pots renversés. Retourne celui qui est placé au milieu et délivre l'âme d'un noyé qui y est enfermée. Puis remonte aussi vite que tu pourras et sans aucunement t'inquiéter de ce que tu pourras voir ou entendre. Quand tu auras fait cela, sois bien assuré que je te récompenserai richement et que la fortune ne fera défaut ni à toi ni aux tiens.

» A peine eut-il dit ces mots, qu'il avait disparu sans même attendre ma réponse. Mais il avait laissé tomber à mes pieds un objet que je me gardai bien de toucher et qui me parut en effet, comme il venait de le dire, être une bague à demi rongée par l'âge et par l'eau marine.

— » Ah ! m'écriai-je, que m'importent les âmes qui ont été assez bêtes pour se laisser prendre au fond de la mer dans un vieux pot !

» Et en pensant ainsi, je m'en retournai tranquillement au village.

» Cependant, la troisième nuit étant venue, celle que l'inconnu m'avait indiquée, je n'eus point de repos. En vain j'appelai le sommeil. Une puissance invincible me tenait éveillé ; et j'eus toute la peine du monde à résister à la tentation qui m'attirait, comme un bras mystérieux, vers les débris du navire échoué au pied des dunes. Mon bon ange me soutint et me donna la force de supporter cette tentation et de n'y pas succomber.

» Pendant l'année qui suivit cette apparition, je devins plus malheureux que jamais. Je perdis une petite somme d'argent, tout ce que j'avais pu amasser par de longues et laborieuses épargnes. Une maladie contagieuse se déclara sur le bateau sur lequel je servais et je fus descendu dans un hôpital où je passai neuf mois dans une misère indicible. Quand j'en sortis, je repris, le bâton de mendiant à la main, la route du village natal pour y mourir, car j'étais fatigué de la vie. Je ne sais comment cela se fit, mais, sans savoir de quelle manière j'y arrivai, je me trouvai un soir dans les dunes au bord de la mer près du phare écroulé. C'était précisément le jour de saint André. Mais cette fois la mer ne présentait pas le même calme. Elle était fortement agitée et roulait en mugissant ses vagues couvertes d'écume qui secouaient avec violence les débris du navire comme si elle eût voulu les remettre à flot. J'étais là depuis quelques minutes à peine, quand la même voix que j'avais déjà entendue se fit entendre de nouveau, et que le même vieillard se présenta à mes yeux. Je le regardai hardiment en face comme une ancienne connaissance. Il me répéta la prière qu'il m'avait faite une année auparavant, mais d'une manière plus suppliante encore, et il laissa tomber la même bague à mes pieds avant de disparaître. Cette fois je pris la bague et la mis à mon doigt, bien décidé que j'étais à satisfaire à ce que l'esprit m'avait demandé.

— « Les hommes ne peuvent rien faire pour moi, je n'ai rien à attendre d'eux, ni aide, ni secours. Essayons si les esprits me seront plus favorables, me dis-je en moi-même.

« Bref, je revins la troisième nuit, et, quand douze heures eurent sonné, je descendis dans la mer à la distance d'une portée d'arquebuse du rivage. Aujourd'hui j'ignore encore ce qui se passa autour de moi ; mais, plus

je descendais vers le fond, plus l'eau cessait d'être de l'eau. Enfin, je me trouvai au milieu d'une prairie si riche et si verte que je n'en ai pas vu de plus admirable sur la terre. J'y vis réunis un grand nombre de jeunes hommes, dont les uns, armés de faulx étincelantes, étaient occupés à faucher l'herbe, et dont les autres la liaient en gerbes d'émeraude. En travaillant ainsi, ils chantaient une chanson dans laquelle ils parlaient d'une belle femme et de la récompense qui les attendait après le labeur auquel ils se livraient. D'après ce que le vieillard m'avait prescrit, je ne m'arrêtai pas longtemps auprès d'eux. Cependant je ne pus m'empêcher de les regarder au visage, et il me sembla reconnaître en eux des amis et des connaissances que j'avais eus sur la terre et qui, depuis longtemps, étaient noyés dans la mer. Au milieu de la prairie se trouvait une maison vers laquelle je dirigeai mes pas. Et, comme je marchais ainsi, une femme d'une beauté ravissante vint au-devant de moi et me dit d'une voix aussi mélodieuse que la musique la plus douce :

— « Ah! tu viens donc enfin pour m'emmener d'ici! Comme je t'ai attendu longtemps et longtemps espéré!

» Cette voix si enchanteresse et le regard si pénétrant de cette femme m'avaient presque fait oublier ce que le vieillard m'avait prescrit. Mais je me ravisai au même instant et, sans plus faire attention à cette forme insidieuse, me dirigeai vers un endroit où je vis trois pots retournés. Je renversai rapidement celui du milieu. Je ne sais ce qui m'arriva; mais au même moment je vis se précipiter vers moi tous les jeunes hommes rassemblés sur le pré et entendis la belle femme jeter un cri d'angoisse et de désespoir. Partout autour de moi s'élevèrent en même temps des plaintes et des lamentations; de sourds bruissements retentirent à mes oreilles, et je me sentis brusquement soulevé comme si un bras invisible me ramenât à la surface de l'eau. Quand je revins à moi, je me trouvai sur le rivage, appuyé contre le navire naufragé et accablé d'une fatigue si grande qu'il me fut presque impossible de me tenir debout sur mes pieds.

» Le plus beau de l'affaire était que le vieillard avait tenu parole relativement à la récompense qu'il m'avait promise. Car je trouvai à côté de moi un sac de cuir comme les riches marchands avaient, il y a cent ans, l'habitude d'en porter dans leurs voyages : il était rempli d'or et de pierres précieuses. Mais, outre ce trésor, toutes les faveurs de la fortune s'attachèrent dès ce moment à ma cabane et une singulière bénédiction du ciel me seconda dans toutes mes entreprises. C'était comme si ma vie fût entièrement changée. Je n'en avais éprouvé d'abord que les disgrâces et les misères; et maintenant elle n'avait plus pour moi que des grâces et des sourires. Je fis encore plusieurs voyages, après lesquels je me mariai et vins m'établir dans ce village et goûter en paix les beaux jours que le ciel m'avait faits. Dieu soit béni! Ces jours n'ont pas cessé; et, bien que je compte presque cent ans, je me sens encore vigoureux et dispos. Quand les jeunes hommes se rassemblent joyeusement le dimanche sur la grande place du village, j'aime à me trouver au milieu d'eux et à me rappeler qu'il fut un temps où je fuyais les visages riants qui me semblaient une ironie amère, à moi, si malheureux alors. Tout cela, mes enfants, est l'œuvre du bon esprit. »

Dans le village près duquel s'était passé le fait étrange que nous venons de raconter, habitait un pêcheur qui était le plus paresseux, le plus déréglé et le plus libertin qu'on eût trouvé à dix lieues à la ronde. Son visage ressemblait à une prune vieille et ridée. Ses yeux étaient pareils à ceux d'un rat d'eau; et son nez, qui était fort petit, paraissait planté dans son visage repoussant comme une amande dans un pain d'épice. Sa bouche semblait une large entaille autour de laquelle croissait une barbe inculte dont les poils ressemblaient aux aiguilles d'un hérisson. Enfin ses jambes avaient l'air de deux allumettes et chacune décrivait la courbe d'une faulx. Les gens que des motifs d'affaires amenaient à la cabane de Peter Knoek, ne l'y trouvaient jamais, et sa femme Marthe leur disait toujours qu'il était malade et qu'il ne pouvait venir leur parler. La vérité était que Peter Knoek, ivre depuis le matin jusqu'au soir, cuvait son genièvre à côté du feu. C'est au milieu de ces circonstances que Marthe dirigeait le ménage, et, il faut le dire à son honneur, elle tenait le sceptre avec une fermeté et une énergie dont plus d'un monarque eût pu se faire gloire. Elle avait coutume de dire que son mari était un vieux paquebot qui, à cause de sa trop grande charge, marchait mal, tandis qu'elle était une légère frégate, bonne voilière, sur laquelle la moindre brise n'avait qu'à souffler pour lui faire filer vingt nœuds à l'heure. La vérité de cette comparaison consistait en ce que Marthe soignait, pendant la journée, la pêche et les affaires, et que, le soir, quand elle revenait à la maison, elle rendait la vie extraordinairement dure à son seigneur et maître. Des gens bien informés assuraient même qu'elle lui faisait, à l'occasion, sentir qu'elle possédait une vraie main de marin.

Ces petits défauts rendaient singulièrement amère la vie intérieure de Peter Knoek, et il n'était guère possible que le bonheur renaquît dans sa maison. Quand il se trouvait dans l'avenante taverne de Cornélis Delft, il n'aimait rien moins que de voir ouverte la fenêtre qui donnait sur la mer. Car il détestait cordialement la mer, parce qu'il savait que Marthe y ramait la journée tout entière et y faisait provision de poissons. Il eût souhaité qu'elle y fût bien et duement ensevelie, parce qu'alors les poissons et lui eussent eu quelque repos au moins. Mais Marthe n'était pas du même avis. Elle jouissait de la meilleure santé et, malgré son âge déjà avancé, elle refleurissait comme une jeune fille, à mesure que Peter Knoek déclinait comme un vieillard. En vérité, à moins que Marthe n'y aidât un peu elle-même, Peter courait grand risque d'aller prendre lui-même la place qu'il réservait à sa ménagère au fin fond de la mer, tant la vie commençait à lui devenir insupportable. Cependant, le pauvre homme passa une année encore, supportant avec une patience évangélique les orages de la vie domestique et cherchant dans la bouteille les forces de les braver avec plus d'assurance et de sangfroid. Mais il arriva qu'un soir Marthe ne revint pas à la maison, bien que l'heure ordinaire de son retour fût passée et que tous les pêcheurs eussent depuis longtemps mis leurs barques à sec et se fussent adonnés au repos. Aussi bien, un motif majeur l'empêchait de revenir; car elle se trouvait en effet où Peter l'avait souhaitée depuis tant d'années. Il s'effraya d'abord de cette complaisance inattendue de la fortune. Puis il se frotta gaîment les mains, se glissa dans la taverne de Cornélis Delft, se fit servir une bouteille de genièvre, alluma son petit bout de pipe, essaya de lisser les poils de sa barbe sur sa lèvre et sur son menton, ferma à demi ses paupières et se mit à regarder pour la première fois la mer avec les yeux

les plus reconnaissants du monde. Car la mer était devenue sa meilleure amie, et il se disait que désormais, la brave Marthe y étant ensevelie, lui et les poissons pourraient s'en donner à leur aise et n'auraient plus rien à craindre, eux de ses filets, ni lui de sa colère.

Minuit était près de sonner, et Marthe n'était point revenue. Peter alors, sans trop savoir pourquoi, se rendit au bord de la mer. Le ciel seul peut savoir quelles pensées lui passèrent par la tête; car il s'assit sur les débris du navire naufragé, agita vivement son chapeau en l'air, et, sa pipe à la bouche, se mit à chanter avec une gaîté folle une vieille chanson de matelot qu'il avait apprise autrefois quand des jours meilleurs brillaient pour lui. En vous avançant sur la plage vous n'eussiez pas été sans éprouver un indicible sentiment d'effroi à l'aspect de cette forme si singulièrement contrefaite qui, sa pipe à la bouche et faisant manœuvrer ses bras longs et amaigris comme un télégraphe, se dessinait à la pâle clarté de la lune, comme une apparition infernale. Mais Peter Knoek ne demeura pas longtemps seul acteur sur ce théâtre solitaire. Car, à peine minuit eut sonné à l'horloge du village, qu'une petite flamme bleuâtre s'éleva du pied du vieux phare et se mit à tournoyer autour de Peter. L'apparition de cette petite flamme lui rappela l'histoire d'Andries, et il s'en réjouit au fond de l'âme, car la disposition d'esprit où il se trouvait et le ton où son cerveau s'était monté dans la taverne de Cornélis Delft, ne permettaient pas le moins du monde à la crainte l'accès de son cœur.

— Haha! compagnon, te voilà de nouveau? dit-il. Y aurait-il encore quelque âme à tirer de peine et d'embarras, par hasard?

L'esprit, qui se tenait debout devant lui, répondit affirmativement par un signe de tête.

— Eh bien! s'il y a quelque chose à gagner à cela, je suis ton homme, reprit Peter. Je suis redevenu garçon et j'ai bonne envie de délester ta poche d'un sac d'or ou de deux. Dépêchons-nous, compère, et montre-moi, comme tu l'as fait à Andries, le chemin par où l'on descend à ton domicile actuel.

L'esprit contracta d'une façon singulière sa figure à ces paroles, qu'il entendit visiblement avec un grand déplaisir. Mais, sans répondre une syllabe, il déposa aux pieds de Peter son anneau et disparut. Peter, sans passer beaucoup de temps à se consulter, mit l'anneau à son doigt et entra dans l'eau. Mais à peine y fut-il descendu, qu'il fut pris comme d'un vertige. Une seconde après, il se trouva au fond de la mer sur une prairie couverte de la plus belle verdure. Là il vit, comme Andries l'avait raconté, les jeunes hommes occupés à faucher le foin et chantant une chanson dans laquelle ils vantaient la beauté de leur reine et disaient la riche récompense qu'elle accorderait à leur travail.

— Hé! se dit Peter en lui-même, si je pouvais parvenir à la voir! Si elle est réellement aussi belle qu'on le dit, je m'y prendrai tout autrement qu'Andries ne l'a fait.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il aperçut devant lui la maison d'où sortit, au même instant, une femme, grosse et ronde comme un tonneau, qui s'avança vers lui d'un pied lourd et chancelant. Son visage ressemblait à la lune quand elle se montre toute pleine à l'horizon à travers les brouillards, et de sa bouche qui, armée de dents énormes, touchait de chaque côté à l'une de ses oreilles, elle salua le nouveau venu avec une grâce qui était loin d'être de la grâce. Peter s'effraya vivement en la voyant et n'eut que le courage de demander à voix basse où étaient les trois pots.

— Comment? dit la grosse femme. Tu ne viens donc pas pour m'épouser?

— Pas pour le moment, la belle, balbutia Peter en reculant timidement de trois pas.

En ce moment il avisa les pots retournés. En deux secondes il les eut atteints. Mais au même instant il fut pris d'une singulière perplexité; car il avait oublié de demander à l'esprit lequel des trois il devait retourner. Une sueur froide lui découlait du front, il tremblait de tous ses membres, il craignait de délivrer Marthe de l'abîme. Mais il n'y avait pas de temps à perdre; car la grosse femme avait jeté un grand cri de détresse et d'angoisse, et tous les faucheurs s'approchaient en poussant des clameurs et en brandissant leurs faulx avec colère. Peter sentit le danger où il se trouvait, et d'un coup de pied il renversa le pot du milieu. Il entendit aussitôt une voix qu'il reconnut pour celle de sa ménagère. O terreur! c'est Marthe qu'il avait délivré! Il perdit la tête et se sentit pris comme dans un tourbillon qui le ramena à la surface de la mer. Quand il revint à lui-même, il se trouva couché sur le sable du rivage, à demi mort et n'ayant plus la force de respirer.

Ce fut une malheureuse aventure. Le brave Peter Knoek n'était pas né pour avoir affaire avec des esprits. Mais ce qu'il y avait de pire dans tout cela, c'est ce que le lecteur va apprendre. A peine le pauvre diable se fut-il relevé et mis en train de regagner d'un pas mal assuré sa cabane, qu'il aperçut une lumière qui scintillait à la fenêtre.

— Qui diantre peut avoir allumé cette lumière dans ma maison? se demanda-t-il avec un profond étonnement.

Rien ne put lui donner la solution de cette question.

Quand il eut atteint le seuil de sa demeure, il appliqua son oreille droite au trou de la serrure et entendit la même voix qu'il avait entendue au fond de la mer.

— Qui est là? demanda-t-il avec un effroi toujours croissant.

La voix grommelait toujours.

— En vérité, reprit-il, si Marthe n'était pas bien et duement perdue, je dirais qu'elle est là céans. Mais assurons-nous de cela.

En disant ces mots, il leva le loquet et ouvrit doucement la porte. Mais, ô malheur! Marthe était là, vivante et plus ragaillardie que jamais, qui comptait le produit de sa pêche et maudissait bravement l'absent, qu'elle croyait toujours dans la taverne de Cornélis Delft.

Peter crut que la terre allait s'enfoncer sous ses pieds, et il ne put proférer aucune syllabe dans l'épouvante qui s'était emparée de lui.

On conçoit quel accueil bienveillant il reçut quand il se trouva à la portée de la main rude et calleuse de sa compagne.

Le lendemain, la résurrection de la femme de Peter se répandit dans tout le village; et, quelque peine qu'il mît en œuvre pour tenir cachée la manière dont ce bizarre événement s'était passé, son aventure fut bientôt divulguée, et il fut l'objet de la raillerie de tous les habitués de la taverne de maître Cornélis Delft

— Il est bien récompensé, dirent plusieurs de ses compagnons; car pourquoi allait-il tenter une aussi périlleuse aventure par amour de l'or?

Clerman lith

NAUFRAGE DE LA [illegible]

Sur la côte de Scheveningen

TIRÉ DU CABINET DE M. NIEUWENHUYS

La Renaissance, N° 14, 2e année.

Les autres se moquaient de lui, disant :

— Peter Knoek est vraiment le parangon des maris. Il est allé repêcher sa chère moitié au fin fond de la mer.

Lui il secouait la tête et répondait à ceux qui lui parlaient de cette histoire :

— Tout mon malheur provient d'une simple erreur. Si j'avais retourné le pot de droite ou de gauche, je serais aujourd'hui le plus fortuné des hommes. Mais le ciel ne l'a pas voulu.

Il n'eut pas le courage de redescendre dans la mer pour faire un second essai.

De S.

FAUST.

La traduction de *Faust,* de M. Gérard, dont le succès a été déjà constaté par deux éditions, reparaît aujourd'hui avec un nouveau travail qui attirera vivement l'attention. Le second *Faust,* de Goethe, ouvrage posthume, a été analysé et traduit à la suite de l'autre, et c'est la première fois que ce poëme est offert au public de manière à être compris et apprécié tout à fait. MM. Lerminier, Ampère, Marmier, et tout récemment M. H. Blaze, avaient déjà signalé les beautés poétiques de la dernière œuvre de Goethe; et M. Blaze, surtout, en avait publié desfragments remarquables en prose et en vers. M. Gérard a cru devoir adopter un système de traduction littérale qui, moins favorable à l'auteurpeut-être, permet d'en mieux saisir à la fois les défauts et les beautés. Le travail des deux traducteurs sera peut-être indispensable pour obtenir une idée complète d'un ouvrage unique dans la littérature moderne. La pensée du second *Faust* est, en effet, tellement métaphysique, et ses détails d'exécution si hardis et si obscurs à la fois, que l'auteur français s'est cru obligé d'analyser et d'expliquer à mesure l'œuvre qu'il destinait à notre public, qui aime, avant tout, l'ordre et la clarté dans les compositions littéraires. Le fragment suivant, que nous allons citer, donne un exemple de cette louable préoccupation du traducteur, et du mérite particulier de l'auteur qu'il s'est attaché à nous faire connaître.

« En publiant la traduction du premier *Faust,* nous citâmes en épigraphe la phrase célèbre de madame de Staël, relative à *Faust :* « Il fait réfléchir sur tout et sur quelque chose de plus que tout. » A mesure que Goethe poursuivait son œuvre, cette pensée devenait plus vraie encore. Elle signale à la fois le défaut et la gloire de cette noble entreprise. En effet, on peut dire qu'il a fait sortir la poésie de son domaine, en la précipitant dans la métaphysique la plus aventureuse. L'art a toujours besoin d'une forme absolue et précise, au delà de laquelle tout est trouble et confusion. Dans le premier *Faust,* cette forme existe pure et belle, la pensée critique en peut suivre tous les contours; et la tendance vers l'infini et l'impossible, vers ce qui est *au delà de tout,* n'est là que le rayonnement des fantômes lumineux évoqués par le poëte.

» Mais quelle forme dramatique, quelles strophes et quels rhythmes seront capables de contenir ensuite des idées que les philosophes n'ont exposées jamais qu'à l'état de rêves fébriles? Comme Faust lui-même descendant vers les *Mères,* la muse du poëte ne sait où poser le pied, et ne peut même tendre son vol, dans une atmosphère où l'air manque, plus incertain que la vague et plus vide encore que l'éther. Au delà des cercles infernaux du Dante, descendant à un abîme borné; au delà des régions splendides de son paradis catholique, embrassant toutes les sphères célestes, il y a encore plus loin et plus loin, le Vide, dont l'œil de Dieu même ne peut apercevoir la fin. Il semble que la création aille toujours s'épanouissant dans cet espace inépuisable, et que l'immortalité de l'intelligence suprême s'emploie à conquérir toujours cet empire du néant et de la nuit.

» Cet infini toujours béant, qui confond la plus forte raison humaine, n'effraie point le poëte de Faust; il s'attache à en donner une définition et une formule; à cette proie mobile il tend un filet visible, mais insaisissable, et toujours grandissant comme elle. Bien plus, non content d'analyser le vide et l'inexplicable de l'infini présent, il s'attaque de même à celui du passé. Pour lui, comme pour Dieu sans doute, rien ne finit, ou du moins rien ne se transforme que la matière, et les siècles écoulés se conservent tout entiers à l'état d'intelligences et d'ombres, dans une suite de régions concentriques étendues à l'entour du monde matériel. Là ces fantômes accomplissent encore, ou rêvent d'accomplir, les actions qui furent éclairées jadis par le soleil de la vie, et dans lesquelles elles ont prouvé l'individualité de leur âme immortelle. Il serait consolant de penser, en effet, que rien ne meurt de ce qui a frappé l'intelligence, et que l'éternité conserve dans son sein une sorte d'histoire universelle, visible par les yeux de l'âme, synchronisme divin qui nous ferait participer un jour à la science de celui qui voit d'un seul coup d'œil tout l'avenir et tout le passé. »

On connaît généralement le sujet de *Faust.* Le célèbre docteur s'est donné au diable pour obtenir, pendant sa vie, la connaissance de toutes choses. Rajeuni par un artifice magique, il s'éprend d'amour pour une jeune fille nommée Marguerite; et toute la première partie contient les scènes touchantes de cette liaison, qui se termine par la mort de l'héroïne, condamnée pour crime d'infanticide.

La seconde partie commence après les scènes déchirantes de Marguerite dans sa prison. Faust, arraché par les enchantements des esprits à ses douloureux souvenirs, consent à vivre encore et à se replonger au milieu des hommes.

« C'est au point le plus splendide de leur foule qu'il va descendre cette fois. Il s'introduit à la cour de l'empereur comme un savant illustre, et Méphistophélès prend l'habit d'un fou de cour. Ces deux personnages s'entendront désormais sans qu'on puisse le soupçonner. La satire des folies humaines se manifeste ici sous deux aspects, l'un sévère et grand, l'autre trivial et caustique. Aristophane inspire à l'auteur l'intermède de Plutus; Eschyle et Homère se mêleront à celui d'Hélène. Faust n'a songé tout d'abord qu'à étonner l'empereur et sa cour par sa science et les prestiges de sa magie. L'empereur, toujours plus curieux à mesure qu'on lui montre davantage, demande au docteur s'il peut faire apparaître des ombres. Cette scène, empruntée à la chronique de Faust, conduit l'auteur à ce magnifique développement, dans lequel, cherchant à créer une sorte de vraisemblance fantastique aux yeux mêmes de l'imagination, il met à contribution toutes les idées de la philosophie touchant l'immortalité des âmes. Le système des *monades* de Leibnitz se mêle ici aux phénomènes des visions magnétiques de Swedenborg. S'il est vrai, comme la religion nous l'enseigne, qu'une partie immortelle survive à l'être humain décomposé, si elle se conserve indépendante et distincte, et ne va pas se fondre au sein de l'âme universelle, il doit exister, dans l'immensité, des régions ou des planètes où ces âmes conservent une forme perceptible aux regards des autres âmes, et de celles mêmes qui ne se dégagent des liens terrestres que pour un instant, par le rêve, par le magnétisme ou par la contemplation ascétique. Maintenant serait-il possible d'attirer de nouveau ces âmes dans le domaine de la matière créée, ou du moins formulée par Dieu, théâtre éclatant où elles sont venues jouer chacune un rôle de quelques années, et ont donné des preuves de leur force et de leur amour? Serait-il possible de condenser dans leur *moule* immatériel et insaisissable quelques éléments purs de la matière qui lui fassent reprendre une existence visible plus ou moins longue, se réunissant et s'éclairant tout à coup comme les atomes légers qui tourbillonnent dans un rayon de soleil? Voilà ce que des rêveurs ont cherché à expliquer, ce que des religions ont jugé possible, et ce qu'assurément le poëte de Faust avait le droit de supposer.

» Quand le docteur expose à Méphistophélès sa résolution arrêtée, ce dernier recule lui-même. Il est maître des illusions et des prestiges; mais il ne peut aller troubler les ombres qui ne sont point sous sa domination, et qui, chrétiennes ou païennes, mais non damnées, flottent au loin dans l'espace, protégées contre le néant par la puissance du souvenir. Le monde païen lui est non-seulement interdit, mais inconnu. C'est donc Faust qui devra lui seul s'abandonner aux dangers de ce voyage, et le Démon ne fera que lui donner les moyens de sortir de l'atmosphère de la terre et d'éclairer son vol dans l'immensité.

» En effet, Faust s'élance volontairement hors du solide, hors du fini, on pourrait même dire hors du temps. Monte-t-il? descend-il? c'est la même chose, puisque notre terre est un globe. Va-t-il vers les

figures du passé ou vers celles de l'avenir? Elles co-existent toutes comme les personnages divers d'un drame qui ne s'est pas encore dénoué, et qui pourtant est accompli déjà dans la pensée de son auteur; ce sont les coulisses de la vie où Goethe nous transporte ainsi. Hélène et Pâris, les ombres que cherche Faust, sont quelque part, errant dans le *spectre* immense que leur siècle a laissé dans l'espace; elles marchent sous les portiques splendides et sous les ombrages frais qu'elles rêvent encore, et se meuvent gravement, en *ruminant* leur vie passée. C'est ainsi que Faust les rencontre, et, par l'aspiration immense de son âme à demi dégagée de la terre, il parvient à les attirer hors de leur cercle d'existence et à les amener dans le sien. Maintenant fait-il partager aux spectateurs son intuition merveilleuse, ou parvient-il, comme nous le disions plus haut, à appeler dans le rayon de ces âmes quelques éléments de matière qui les rendent perceptibles? De là résulte, dans tous les cas, l'apparition décrite dans la scène. Tout le monde admire ces deux belles figures, types perdus de l'antique beauté. Les deux ombres, insensibles à ce qui se passe autour d'elles, se parlent et s'aiment là comme dans leur sphère. Pâris donne un baiser à Hélène; mais Faust, émerveillé encore de ce qu'il vient de voir et de faire, mêlant tout à coup les idées du monde qu'il habite et de celui dont il sort, s'est épris soudain de la beauté d'Hélène, qu'on ne pouvait voir sans l'aimer. Fantôme pour tout autre, elle existe en réalité pour cette grande intelligence. Faust est jaloux de Pâris, jaloux de Ménélas, jaloux du passé, qu'on ne peut pas plus anéantir moralement, que physiquement la matière; il touche Pâris avec la clef magique, et rompt le charme de cette double apparition.

» Voilà donc un amour d'intelligence, un amour de rêve et de folie, qui succède dans son cœur à l'amour tout naïf et tout humain de Marguerite. Un philosophe, un savant épris d'une ombre; ce n'est point une idée nouvelle; mais le succès d'une telle passion s'explique difficilement sans tomber dans l'absurde, dont l'auteur a su toujours se garantir jusqu'ici. D'ailleurs, la légende de son héros le guidait sans cesse dans cette partie de l'ouvrage; il lui suffisait donc, pour la mettre en scène, de profiter des hypothèses surnaturelles déjà admises par lui. Cette fois, il ne s'agit plus de tirer de l'abîme deux ombres pour amuser l'empereur et sa cour. Ce n'est plus une course furtive à travers l'espace et à travers les siècles. Il faut aller poser le pied solidement sur le monde ancien, prendre part à sa vie pour quelque temps, et trouver le moyen de lui ravir l'ombre d'Hélène, pour la faire vivre matériellement dans notre monde. Ce sera là presque la descente d'Orphée : car il faut remarquer que Goethe n'admet guère d'idées qui n'aient pas une base dans la poésie classique, si neuves que soient, d'ailleurs, sa forme et sa pensée de détail.

» Voilà donc Faust et Méphistophélès qui s'élancent hors de l'atmosphère terrestre, plus hardis cette fois, après une première épreuve : Faust, en proie à une pensée unique, celle d'Hélène; le Diable, moins préoccupé, toujours froid, toujours railleur, mais curieux, lui, d'un monde où il n'est jamais entré. Tandis que le docteur, perdu dans l'univers antique, s'y reconnaît peu à peu avec le souvenir de ses savantes lectures, qu'il demande Hélène au vieux centaure Chiron, à Manto la devineresse, et finit par apprendre qu'elle habite avec ses femmes l'antre de Perséphone, le mélancolique *Hadès*, situé dans une des cavernes de l'Olympe, Méphistophélès s'arrête de loin en loin dans ces régions fabuleuses; il cause avec les vieux démons du Tartare, avec les sibylles et les parques, avec les sphinx plus anciens encore. Bientôt il prend un rôle actif dans la comédie fantastique qui va se jouer autour du docteur, et revêt le costume et l'apparence symbolique de Phorkyas, la vieille intendante du palais de Ménélas.

» En effet, Hélène, tirée par le désir de Faust de sa demeure ténèbreuse de l'Hadès, se retrouve entourée de ses femmes devant le péristyle de son palais d'Argos, à l'instant même où elle vient de débarquer aux rives paternelles, ramenée par Ménélas de l'Égypte, où elle s'était enfuie après la chute de Troie. Est-ce le souvenir qui se refait *présent* ici? ou les mêmes faits qui se sont passés se reproduisent-ils une seconde fois dans les mêmes détails? C'est une de ces hallucinations effrayantes du rêve, et même de certains instants de la vie, où il semble qu'on refait une action déjà faite et qu'on redit des paroles déjà dites, prévoyant, à mesure, les choses qui vont se passer. Cet acte étrange se joue-t-il entre les deux âmes de Faust et d'Hélène, ou entre le docteur vivant et la belle Grecque?... Quand, dans les dialogues de Lucien, le philosophe Ménippe prie Mercure de lui faire voir les héros de l'ancienne Grèce, il se récrie tout à coup de surprise en voyant passer Hélène : « Quoi, dit-il, c'est ce crâne dépouillé qui portait de si beaux cheveux d'or? c'est cette bouche hideuse qui donnait de si doux baisers?... » Ménippe n'a rencontré qu'un affreux squelette, dernier débris matériel du type le plus pur de la beauté; mais le philosophe moderne, plus heureux que son devancier, va trouver Hélène jeune et fraîche comme en ses plus beaux jours. C'est Méphistophélès, qui, sous les traits de Phorkyas, guidera vers lui cette épouse légère de Ménélas, infidèle toujours, dans le temps et dans l'éternité.

« Le cercle d'un siècle vient donc de recommencer, l'action se fixe et se précise; mais à partir du débarquement d'Hélène, elle va franchir les temps avec la rapidité du rêve. Il semble, pour nous servir d'une comparaison triviale, mais qui exprime parfaitement cette bizarre évolution, que l'horloge éternelle, retardée par un doigt invisible, et fixée de nouveau à un certain jour passé depuis longtemps, va se détraquer, comme un mouvement dont la chaîne est brisée, et marquer peut-être ensuite un siècle pour chaque heure. En effet, à peine avons-nous écouté les douces plaintes des suivantes d'Hélène, ramenées captives dans leur patrie; les lamentations et les terreurs de la reine, qui rencontre au seuil de sa porte les ombres menaçantes de ses dieux lares offensés; à peine a-t-elle appris qu'elle est désignée pour servir de victime à un sacrifice sanglant fait en expiation des malheurs de la Grèce et des justes ressentiments de Ménélas, que déjà Phorkyas lui vient annoncer qu'elle peut échapper à ce destin en se jetant, fille d'un âge qui s'éteint, dans les bras d'un âge qui vient de naître. »

On vient de voir par cette analyse quelle clarté le traducteur a essayé de répandre dans l'œuvre germanique; nous ne le suivrons pas dans l'appréciation de cet épisode d'*Hélène*, où des siècles sont concentrés dans l'espace d'un seul acte. Jamais on n'a fait une si superbe infraction à la loi des trois unités. Il suffit de savoir ici que l'ombre d'Hélène reprend un corps et devient l'épouse de Faust, ce que l'ancienne légende de Faust, connue en Allemagne et en France, avait indiqué à l'auteur. Cette union magique n'est point bénie par le ciel, et l'enfant qui en résulte meurt presque aussitôt après sa naissance. Hélène elle-même est rappelée bientôt par les puissances infernales, et le peuple fantastique qui avait repris l'existence autour des deux époux se dissipe à son tour, rendant à la nature les divers éléments qui avaient servi à ces incarnations passagères.

« Le système panthéistique de Goethe se peint de nouveau dans ce passage, où il rend d'un côté les formes matérielles à la masse commune, tout en reconnaissant l'individualité des intelligences immortelles. Seulement, comme on le verra, les esprits d'élite lui paraissent seuls avoir la *cohésion* nécessaire pour échapper à la confusion et au néant. Tandis qu'Hélène doit à son illustration et à sa beauté la conservation de son ombre, sa fidèle suivante Panthalis est seule sauvée par la puissance de la fidélité et de l'amour. Les autres, vaines animations des forces magnétiques de la matière, sans perdre une sorte de vitalité commune et incapable de pensées, bruissent dans le vent, éclatent dans les lueurs, gémissent dans les ramées, et pétillent joyeusement dans la liqueur nouvelle qui créera aux hommes des idées fantasques et des rêves insensés.

» Après la mort, ou plutôt l'anéantissement du fantôme adoré d'Hélène, Faust se retrouve sur le sommet d'une montagne, encore ébloui des visions perdues, qui pour lui ont été réelles, et ont occupé quelque temps l'activité de son âme. Méphistophélès vient lui demander s'il n'est pas las encore de la vie, et s'il n'a pas tout épuisé, la science, la gloire, l'amour de cœur, l'amour d'intelligence, et n'est pas content encore d'avoir pu sonder vivant deux infinis : le temps et l'espace. Que peut-il vouloir encore? La richesse, le pouvoir, le plaisir des sens? Mais ce sont là des phases de l'existence, que Faust a traversées sans s'y arrêter.

— Je vois, dit Méphistophélès, qu'il nous faut passer à une autre sphère; celle-ci est épuisée, tordue comme une orange vide. C'est vers la lune que ton esprit aspire maintenant, je le vois bien.

— Tu te trompes, dit Faust; la terre est encore un théâtre assez vaste pour l'activité qui me reste. Je veux frapper d'admiration les races humaines. Je veux laisser des monuments de mon passage et pétrir enfin la nature au moule idéal de ma pensée. Assez de rêves! la gloire n'est rien; mais l'action est tout.

— Qu'il soit donc fait à ton gré! dit le diable, qui commence à désespérer de fatiguer une intelligence si robuste. Et ils abaissent de nouveau leur vol sur le monde matériel. La vie humaine recommence à bruire autour d'eux.

« Combien de temps s'est-il passé depuis qu'ils ont quitté la cour de l'empereur? Des années, des instants, peut-être. Mais l'empereur est encore vivant. Méphistophélès, du temps qu'il remplissait près de lui le rôle de fou, avait sauvé l'empire d'un embarras financier en inventant un système de banque universelle et de papier-monnaie, qui n'a fait après tout que retarder et rendre plus terrible la misère publique. Une grande partie de l'empire s'est soulevée, et le souverain légitime joue sa couronne dans une dernière bataille. Faust ordonne à Méphistophélès de le secourir, et se dispose lui-même à prendre part au combat, revêtu d'une armure brillante. Trois personnages magiques deviennent les aides-de-camp du nouveau général, et Méphistophélès évoque de terre les fantômes innombrables des âmes disparues. L'empereur, placé entre ces deux amis, les questionne en tremblant sur ces effrayantes levées qui se déroulent en légions bizarres, tantôt représentant des forces à vaincre le monde, et tantôt d'innocents brouillards embrasés des feux du couchant. L'aide de ces fantômes n'empêche pas les véritables troupes de l'empereur d'être taillées en pièces, si bien qu'il ne restera plus un bras de chair et de sang pour protéger le sein de l'empereur contre les hardis révoltés. En effet, ceux-là n'ont pas tardé à s'apercevoir que les lances qui les menaçaient ne faisaient aucune blessure, et déjà les voilà qui gravissent les hauteurs. Ici Méphistophélès fait appel aux esprits des sources souterraines, qui envoient à la surface de la terre une apparence d'inondation. Les troupes ennemies se croient au moment d'être noyées, ainsi que l'armée de Pharaon, et se dispersent comme des troupeaux au milieu des brouillards qui égarent leurs yeux et leurs pensées. L'empereur, maître du champ de bataille, est bientôt rejoint par les siens. Il ne songe plus qu'à récompenser ceux qui lui sont restés fidèles. A ce moment tout le monde l'a été, et chacun apporte ses preuves. L'archevêque seul vient faire entendre des paroles sévères et reprocher à l'empereur de n'avoir triomphé qu'à l'aide des puissances infernales. On l'apaise en lui promettant de bâtir une magnifique église sur le lieu même de la bataille, et en faisant au clergé de l'empire de riches dotations.

» Quant à Faust, il demande la concession d'un vaste royaume où il puisse réaliser ses plans et ses découvertes : pour n'avoir pas à s'embarrasser dans les mille réseaux du droit, des souvenirs et de la propriété, il choisit un terrain vierge encore, qu'il se charge lui-même de gagner sur la mer. Maintenant, soit qu'en effet la mer recule et se contienne derrière des digues immenses, soit qu'un nouveau prestige crée un pays d'illusions sur les dunes arides de l'Océan, Faust se trouve le souverain d'une riche contrée habitée par un peuple paisible. Un voyageur, qui jadis a fait naufrage sur ces lieux mêmes, reconnaît en passant les écueils qui brisèrent son navire, devenus aujourd'hui des rochers pittoresques; la ligne bleue de la mer s'est reportée bien loin de là, à l'horizon. Il reconnaît néanmoins sur la hauteur, qui jadis était le rivage, deux vieillards vénérables, personnages typiques formulés par les noms de Philémon et Baucis. Le vieux couple qui l'a sauvé jadis des flots lui apprend toutes les merveilles qui se sont passées depuis sa venue, et hoche la tête en parlant du nouveau maître du pays et de la prospérité chanceuse qu'il a répandue dans les environs. En effet, un palais éblouissant s'est élevé dans une nuit, de vastes forêts sont sorties de terre comme l'herbe, des maisons flottent au soleil, des canaux répandent la fécondité, et dans tout ce pays si riche et si vaste, il n'est pas une image de Dieu, pas une cloche, pas une église; le nom du ciel y meurt sur les lèvres. Ce n'est que sur l'ancienne terre ferme qu'une antique chapelle est restée debout encore, avec sa cloche qui tinte le jour, et sa lampe qui luit dans les ténèbres.

» Les sons de cette cloche religieuse, que Faust entend dans son palais, le troublent au milieu de sa richesse et de ses plaisirs; il ordonne à Méphistophélès d'aller proposer aux deux vieillards d'échanger leur propriété contre une autre beaucoup plus vaste. Ceux-ci refusent, et Méphistophélès outre-passe l'ordre de son maître en mettant le feu à la pauvre cabane. Faust, apprenant ce malheur, le maudit à son retour, et reste seul, abandonné même du mauvais esprit.

» Dans cette situation, Faust, abattu, pense à Dieu, et Méphistophélès, qui, pendant ce temps, a fait creuser sa fosse par les *Lemures*, arrive au moment où le docteur rend l'âme. Il est prêt à s'emparer de cette proie, lorsque les anges, attirés par la dernière aspiration de Faust, la lui disputent et parviennent à la lui enlever, grâce à une scène de mystification dont le démon est la dupe, et qu'il serait trop long d'analyser ici. L'âme de Marguerite, prosternée aux pieds de la mère de Dieu, a prié ardemment pour Faust et a obtenu son pardon. L'ouvrage se termine donc selon la plus parfaite orthodoxie chrétienne. »

On a pu voir par nos citations que ce livre de traduction et de haute critique est digne d'exciter vivement l'intérêt. M. Gérard, connu depuis longtemps dans les journaux et au théâtre, ne peut qu'ajouter, par un livre si consciencieux, à la bonne renommée qu'il s'est faite dans le public littéraire. L'ouvrage se termine par des traductions de ballades et de poésies allemandes déjà publiées par l'auteur il y a quelques années.

***.

LA MUSIQUE DES ÉTOILES.

CONTE MUSICAL.

La Semaine-Sainte était revenue, et la Rome nouvelle fêtait de nouveau son triomphe sur la Rome ancienne. La chapelle Sixtine était remplie d'une multitude immense, car l'immortel *Miserere* de Leo Allegri allait retentir sous ces voûtes avec ses notes graves et profondes. C'était, en vérité, un spectacle solennel et sublime devant lequel vous fussiez resté muet et confondu. Avec quelque minutie que vous eussiez étudié, à la lumière du plus beau soleil, les colonnes, les ceintres et les fresques de ce majestueux édifice, en ce moment vous n'eussiez pas reconnu la chapelle, et l'impression qu'elle aurait produit sur vous eût été toute différente. Elle n'avait plus l'air d'être la périssable construction de Baccio Pintelli, mais elle semblait l'enceinte sacrée de l'éternelle adoration. Dans l'émotion qui vous eût saisi, vous n'eussiez plus eu une seule pensée pour les maîtres illustres, dont le génie enfanta toutes ces magnifiques peintures; leurs œuvres seules eussent exclusivement attiré votre attention, et vous eussiez senti un secret effroi, en voyant les murs peuplés de ces puissantes et glorieuses figures de saints. La clarté vive et pourtant mystérieuse que répandaient d'une manière uniforme les girandoles couvertes, paraissait si bien faite pour ce lieu, que tous ces chefs-d'œuvre de l'art, qui ne sont que des chefs-d'œuvre pendant le jour, vous eussent semblé la vie même et la réalité à ce demi-jour presque magique. D'un côté de la chapelle se trouve l'histoire de Moïse, de l'autre côté celle du Sauveur. Les peintres les plus célèbres de la fin du xve siècle travaillèrent à ces ouvrages. Baticelli, Roselli, Ghirlandajo, Signorelli et Perugino les signèrent de leurs noms immortels, que commande de toute sa hauteur gigantesque celui de Michel-Ange. Au plafond, le maître florentin vous déroule le vaste poëme de la Génèse et celui de la Rédemption; et sur la paroi du fond, voilà le Jugement Dernier, cette page prodigieuse dont la vue vous frappe à la fois d'épouvante et d'étonnement.

Si indifférent, si léger, si peu croyant que vous eussiez été en entrant ce jour-là dans la chapelle Sixtine, vous auriez retrouvé en vous l'homme, et vous n'auriez pu vous défendre de ce sentiment indéfinissable et souverain, la foi. Je ne sais quel inexplicable frisson vous eût saisi. A cette vive clarté, singulièrement adoucie par les flots d'en-

cens qui tourbillonnaient dans l'édifice sacré, vous eussiez cru voir s'agiter le long du mur les figures du Jugement Dernier, et toute l'assistance se confondre avec elles comme si le jour suprême fût venu.

Voici tout à coup le chœur du *Miserere* qui commence. La foule écoute et ne respire pas, car tous les cœurs éprouvent une secrète épouvante. Les chanteurs sont invisibles, et ils semblent faire éclater la lamentation et le cri de détresse de l'humanité tout entière. Mais quelle musique sublime! N'est-elle pas digne, en effet, de retentir devant le trône de Dieu? Tantôt des voix isolées alternent l'une avec l'autre. Tantôt elles se réunissent dans un ensemble formidable. Chacune brille dans la masse harmonieuse comme un rayon de soleil. Elles s'entrelacent comme les épines de la couronne de la passion. Le rhythme et l'harmonie de ce chant sont si parfaits et si merveilleux, qu'ils transportent l'esprit au delà de la terre, dans l'immensité de l'infini.

Mais le psaume lamentable à peine achevé, voilà que soudain le chœur funèbre se change en un éclatant *alléluia*. Vous diriez que les notes, triomphantes de la mort et du péché, ouvrent leurs ailes radieuses et brisent les portes du ciel.

Puis aussitôt le chant fait silence et les lumières célestes semblent s'éteindre. Mais les auditeurs restent immobiles encore. La musique les a laissés dans les régions de l'éternité, et longtemps après seulement ils sentent que leurs pieds touchent la terre. Alors ils sortent de l'église pour rentrer dans les tristes chemins de la réalité.

Dans la foule qui, ce soir-là, sortait de la chapelle Sixtine, se trouvait un vieux musicien fort connu à Rome et qui s'en allait en prenant familièrement le bras de son compagnon.

— Eh bien! mylord, que pensez-vous de cet incomparable chef-d'œuvre? demandait le petit homme avec un incroyable ravissement.

Le grand jeune homme qui marchait à côté de lui, soupira tout bas sans répondre une syllabe.

— N'est-il pas vrai que de pareilles choses ne se trouvent que chez nous en Italie? reprit le petit vieillard. Les notes s'entrelacent comme des serpents étincelants, comme des flammes de mille couleurs, se tortillent les unes à travers les autres, sans jamais se heurter, sans jamais se confondre. Et pas un centième de mesure qui manque, et rien de confus ni d'embrouillé dans la mélodie qui se déroule avec une justesse miraculeuse.

— En vérité, c'est une composition grandiose et une exposition bien comprise, fit l'Écossais en écartant de son front sa riche chevelure blonde qui descendait mélancoliquement sur ses yeux bleus.

— Vous dites cela d'un ton si froid, repartit le musicien, qu'on ne dirait jamais que vous avez du sang italien dans vos veines. Avouez pourtant que vous n'avez jamais rien entendu de plus admirable.

— Pas cela, répliqua le jeune homme avec une expression mystérieuse. J'ai déjà entendu quelque chose de plus beau, quelque chose de si magnifique que la musique d'aujourd'hui n'y peut être comparée.

— Comment? que dites-vous là? exclama le maestro tout éperdu. Où donc?...

— Ne m'interrogez pas là-dessus, maître Renati, interrompit l'Écossais. Vous savez qu'une fois déjà j'ai dû vous refuser une explication à ce sujet.

— Vous avez raison, fit le vieillard en se reprenant et avec un léger sourire de pitié mal déguisé. Et sur ce, mylord, je vous souhaite la bonne nuit.

Quand il eut dit ces mots, le musicien s'éloigna, en grommelant, par une rue latérale, tandis que son compagnon descendit, lentement et tout pensif, la magnifique colonnade du Vatican.

Lord Edgar avait les idées les plus bizarres sur la musique, et il était regardé comme un original par tous ceux qui cultivaient cet art. Depuis son enfance il s'y était adonné avec une passion qu'on ne rencontre que rarement dans un amateur. Il avait étudié tour à tour chaque instrument, et par un travail opiniâtre il était parvenu à vaincre toutes les difficultés que chacun d'eux présente. Mais à peine était-il arrivé à une grande force sur l'un, qu'il l'abandonnait aussitôt pour s'occuper d'un autre. Il avait fait ainsi le tour de l'orchestre tout entier. Son château en Écosse ressemblait à un magasin de luthier. Quand il voyageait, il traînait toujours à sa suite une cargaison de violons, d'altos, de clarinettes, de hautbois, de cors, de clairons, même de petites flûtes et de basses. Une des conditions qu'il posait à l'admission d'un domestique à son service était qu'il jouât en maître d'un de ces instruments. Rencontrait-il quelque part un violon de Guarneri ou d'Amati, une harpe rare, une trompette ou un basson renommé, il l'achetait à tout prix. Il ne possédait pas une collection moins riche de musique. Pas une composition un peu remarquable qu'il n'eût dans sa bibliothèque. Les archives de son château comptaient tout ce que les grands maîtres passés et présents avaient produit, tout ce que l'art avait fourni de beau dans tous les siècles et dans tous les pays. Là vous eussiez vu les œuvres de Beethoven, de Mozart, de Haydn, de Weber et de Haendel, celles de Spohr et de Meyerbeer, celles de Bellini et de Donizetti, de Schubert et de Rossini, de Boieldieu et d'Hérold; puis des chansons populaires et des airs de danse, des chorals d'église et des messes de mille maîtres. Palestrina et Pergolèse, Allégri et Cimarosa coudoyaient sur les mêmes rayons les mélodies nationales des Indiens et des Chinois, des Islandais et des insulaires de la mer du Sud. Toutes ces pages il les avait lues ou entendues; mais aucune n'était parvenue à le satisfaire. Chaque œuvre nouvelle il l'avait abordée avec l'enthousiasme le plus fervent; mais après l'avoir parcourue, il n'avait jamais manqué de laisser tomber les bras et de dire :

— Ce n'est pas cela.

Car il cherchait dans la musique quelque chose qu'il n'y trouvait pas.

Après qu'il y eut longtemps cherché, en vain, la réalisation du type musical de sa pensée, il avait fini par laisser là complétement tous ses instruments d'abord, toutes ses musiques ensuite, et il avait résolu de parcourir le monde, espérant de trouver là ce qu'aucune œuvre écrite n'avait pu lui donner jusqu'alors. Ainsi il avait entendu Marie Malibran et la Grisi, il avait entendu Romberg et Paganini, De Beriot et Thalberg, Litzt et Batta, Moschelès et Servais. Mais aucun de ces artistes n'avait répondu à son attente. Plusieurs avaient réussi à le remuer et à faire venir une larme au bord de ses paupières. Mais aucun n'avait pu l'enlever, ni le ravir.

— Ce n'est pas cela, avait-il dit chaque fois en sortant du théâtre ou de la salle de concert, tout désappointé

et tout triste d'avoir subi un désenchantement nouveau.

Le lendemain du jour où il avait entendu le *Miserere* dans la chapelle Sixtine, il se trouvait dans les salons du célèbre banquier romain Torlonia. Une foule nombreuse, composée de tout ce que la capitale possède de plus distingué, s'y trouvait réunie. Mais il ne prêtait pas la moindre attention à la foule, si splendide, si variée, si magnifique qu'elle pût être. Appuyé contre une colonne de marbre, il regardait sans voir, il écoutait sans entendre, perdu qu'il était dans je ne sais quelle contemplation intérieure. Et pourtant à côté de lui se tenait une conversation qui eût dû l'intéresser vivement.

— Je vous dis, mon cher, que le chant de la signora Emma sera accompagné de la harpe.

— Et moi, je vous assure que cela ne se peut pas, et qu'elle doit être accompagnée du piano.

— Non, vous vous trompez, mon cher. Tenez, voyez le programme; il annonce positivement que c'est de la harpe avec rentrées de l'orchestre.

— Je ne sais vraiment à quoi l'on pense. On veut donc l'écraser cette voix? Et le piano n'est-il pas l'orchestre en miniature?

— Je ne suis pas de cet avis. Le piano est l'instrument le plus vulgaire. Mais parlez-moi de la harpe avec ses sons aériens et ses notes qui pétillent comme des éclairs et s'élancent comme si elles avaient des ailes...

— Vous rêvez, mon cher poëte. Faites un sonnet sur la prééminence de la harpe, et croyez bien que tantôt nous entendrons le piano quand la signora se mettra à chanter.

— Nous verrons, répliqua le partisan de la harpe, dans lequel vous auriez reconnu, sans peine, le petit vieillard que vous avez vu sortir de la chapelle Sixtine en tenant le bras de lord Edgar. D'ailleurs, continua-t-il, je vais vous présenter d'autres autorités à l'appui de mon avis. Qu'en pensez-vous, mylord? La harpe ne l'emporte-t-elle pas sur le piano?

Edgar, auquel s'adressait cette question, n'avait rien entendu de la discussion qui venait d'avoir lieu entre le maestro et son compagnon, ni rien compris aux paroles que le petit vieillard venait de lui dire. Mais, s'apercevant qu'ils attendaient une réponse, il fit machinalement un signe de tête affirmatif.

— Ha ha, vous le voyez, exclama le maître de chapelle avec un air de triomphe. Et songez que mylord est un connaisseur incomparable. La signora chantera décidément avec la harpe.

En disant ces mots, il quitta son interlocuteur, et, se faisant jour à travers la foule, se dirigea vers une jeune dame, d'une beauté ravissante, qui se trouvait assise près de l'orchestre.

— Nous sommes un peu pâle ce soir, signora, lui dit-il en lui offrant courtoisement le bras pour la conduire sur l'estrade.

— Vous ignorez sans doute, maestro, que je souffre d'une migraine atroce.

— Tant mieux, signora; car c'est alors que votre voix a le mieux toute sa puissance, répondit le vieillard.

— Vous êtes bien galant et fort charitable, signor Renati, répartit la jeune femme avec un petit sourire charmant.

Un moment après, la dame se trouva sur l'estrade. Elle était toute vêtue de blanc, et le foyer lumineux au milieu duquel elle apparut à l'assistance, semblait donner quelque chose de transparent à ses formes. Vous eussiez dit quelque génie céleste descendu parmi les hommes, et dans la douce pâleur de ses traits vous eussiez cru voir, peut-être, un reflet de la tristesse qu'elle éprouvait en se voyant loin du monde des anges. Un beau vieillard se tenait à côté d'elle et passait légèrement ses doigts sur les cordes d'une harpe pour s'assurer qu'elle était bien d'accord.

Renati avait pris place à son pupitre et donna presque aussitôt le signal aux musiciens avec sa baguette d'ébène.

Au même instant l'orchestre éclata et se mit en mouvement. Pendant quelques secondes il gronda, mais il s'arrêta tout à coup, pour faire place à un solo de harpe auquel succéda une voix de jeune fille qui se mit à chanter avec une pureté admirable :

Un jour, pauvre cœur désolé,
Tu revivras d'une autre vie,
Ton âme à ce monde ravie,
S'ouvrira du Seigneur le séjour constellé.

Cette voix se mariait en un accord charmant aux notes légères et vibrantes de la harpe. Tout l'auditoire l'écoutait avec un ravissement indicible. Mais, quand la première strophe fut terminée, l'orchestre reprit et l'enthousiasme était dans tous les cœurs.

— N'est-ce pas que cela est beau? fit le maître de la maison en se tournant vers Edgar. Chanter, enchanter; car y a-t-il une magie plus puissante que celle de la musique?

Edgar fit de son mieux pour produire un visage souriant, mais il n'y réussit qu'à demi. Lui et le partisan du piano furent les deux seuls, dans la salle toute entière, dont ce passage magnifique n'eût pas remporté l'approbation, celui-ci parce que la harpe l'avait mis de mauvaise humeur, celui-là parce qu'aucune musique humaine n'était capable de l'émouvoir. Aussi, tous deux ne prêtaient guère attention. Edgar n'avait pas même vu la chanteuse, dont la voix avait jeté l'émotion dans toutes les âmes.

A chaque strophe du chant, l'océan de l'orchestre grossissait plus puissant et plus magnifique. Et Emma, comme une reine, marchait sur les flots des accords et des notes. Elle reprit :

Tu ressusciteras, pauvre âme!
Aux demeures de Jéhova
T'appelleront les voix de flamme
De ceux que la mort t'enleva :
La mère qui, riante et douce,
Te berçait dans ton lit de mousse,
Comme en son nid un jeune oiseau;
L'ami qui t'appelait son frère,
Et la sœur dont la mort austère
En tombe changea le berceau.

A peine cette strophe fut-elle commencée, qu'Edgar sentit comme une secousse à son cœur. Il tressaillit d'un frémissement soudain et se tourna vivement vers la chanteuse. Elle était admirable à voir. Ses grands yeux noirs et humides brillaient d'enthousiasme; sa figure semblait rayonner d'une lumière intérieure et toute son âme s'y reflétait visible et splendide. Mais sa voix avait une puissance surnaturelle. Elle faisait frissonner l'auditoire comme si le souffle de Dieu passait sur lui. Elle eût remué les fibres les plus rudes de votre âme. Tous étaient dans un

ravissement impossible à dépeindre. L'orchestre en fut comme électrisé et resta immobile. Le maestro, entraîné par le charme souverain qui le dominait, avait laissé tomber sa baguette d'ébène, et la harpe s'éteignit en longs accords. Emma, cependant, chantait toujours au milieu d'un silence de mort, où vous n'eussiez pas entendu respirer une poitrine. Mais quand elle eut atteint la dernière note, elle pâlit tout à coup, jeta un cri déchirant, et, en croisant ses deux bras sur son cœur, tomba sur le plancher.

L'auditoire poussa une clameur d'épouvante, et l'on s'empressa autour de la jeune femme, qui fut emportée presque mourante hors de la salle.

Quant à Edgar, il se laissa descendre sur sa chaise en murmurant :

— Ah! j'ai entendu ma musique.

Le lendemain il se rendit à la maison de la chanteuse pour demander de ses nouvelles. Il y trouva dans l'antichambre un grand nombre de seigneurs romains et parmi eux maître Renati. Tous attendaient, avec une anxiété profonde, l'avis du médecin qui venait précisément d'entrer chez la malade. Ils attendirent pendant un quart d'heure avec une impatience telle que vous eussiez dit que chacun d'eux craignait pour la vie d'une sœur. Enfin il sortit.

— Eh bien? lui demandèrent toutes les voix en l'assaillant de ces deux seuls mots avec l'inquiétude d'un accusé qui craint et qui veut savoir le verdict que le juge va prononcer.

— Je la sauverai, répondit-il; mais elle ne pourra plus jamais chanter.

— Elle sera sauvée! *eviva!*

Les curieux, après cette exclamation de joie, eurent bientôt entièrement évacué la chambre. Edgar et Renati s'y trouvaient seuls encore, quand la chambrière vint à y passer.

— Florina, dit le vieillard, va voir si ta maîtresse est disposée à me recevoir. J'ai à lui présenter un étranger qui doit quitter Rome demain, et qui ne veut la quitter sans avoir vu un moment notre Diva.

Edgar glissa trois ou quatre pistoles dans la main de la suivante, qui entra aussitôt dans la chambre de sa maîtresse, et revint, deux ou trois minutes après, avec une réponse affirmative.

L'Écossais suivit d'un pas tremblant son introducteur, qui le présenta à une dame mollement couchée sur un divan et revêtue d'un négligé blanc, qui la rendait plus pâle encore, elle si pâle déjà. Après ces phrases banales qui s'échangent toujours aux premiers moments d'une présentation, Edgar complimenta la belle chanteuse sur son merveilleux talent, et la remercia vivement de l'émotion et du ravissement qu'elle lui avait fait éprouver la veille par le morceau qu'elle avait chanté. Elle l'écoutait avec un doux sourire et caressait par moments la tête d'une jolie levrette couchée sur le divan à côté d'elle.

— Il est une chose que je voudrais savoir, dit Edgar. C'est le nom du compositeur qui a écrit ce morceau.

— Pardonnez-moi, mylord, répondit-elle en rougissant légèrement, mais cette question me paraît au moins étrange. Vous savez que je suis cantatrice, et on a la bonté de ne pas me compter parmi les plus mauvaises. Depuis mon enfance j'étudie la musique et cultive mon art, et j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour y devenir quelque chose.

— Pardonnez-moi à votre tour, ma donna, je pense que cela ne s'apprend pas et que ce n'est pas que de l'art seulement. Cela doit venir comme la poésie, comme l'enthousiasme, comme le bonheur.

— Si telle est votre pensée, mylord, je ne vois pas pourquoi vous me faisiez cette question tout à l'heure.

— Vous ne voulez pas en convenir, signora, reprit Edgar. Mais peut-être un aveu que je vais vous faire vous disposera mieux en ma faveur. Prêtez-moi donc un moment d'attention.

Et il se mit à raconter ce qui suit :

« Sur la côte septentrionale de l'Ecosse est situé un château qui fut bâti au temps du roi David Bruce, mais qui, dans la suite, devint le fief d'une famille puissante et considérée. Du haut de ses tours la vue commande d'un côté un sol montueux et boisé, de l'autre la pleine mer qui, battant sans relâche avec ses vagues toujours écumantes les rochers escarpés dont ces rivages sont bordés, est toujours sombre et triste; car rarement un navire s'y aventure, la navigation étant fort dangereuse à cause des bancs de sable et des bas-fonds dont les côtes sont couvertes. C'est dans cette demeure solitaire de mes aïeux que j'ai reçu le jour. A l'âge de cinq ans je me trouvai orphelin et héritier de Northerly-Castle. J'y fus élevé sous la discipline d'un vieux oncle, morose et misanthrope; mais mes véritables précepteurs étaient la solitude des forêts, la côte de la mer et la nuit étoilée. Je passais des journées tout entières dans ces solitudes et sur les rochers de ces rivages, des nuits tout entières à regarder les étoiles d'où semblait descendre pour moi une musique mystérieuse que mon oreille n'entendait pas, mais que mon intelligence comprenait si bien.

» Deux natures bien opposées sont réunies en moi, la mélancolie du Nord et la chaleur enthousiaste du Midi. Mon père était lord d'Ecosse; ma mère était une princesse sicilienne. Le goût de la lecture qui me dominait contribua à développer singulièrement en moi cette double tendresse. Byron et le Dante furent les premiers livres que je dévorai. Plus tard les écrivains italiens m'attachèrent exclusivement. Quand je ne les comprenais pas, l'imagination m'en donnait la clef, et je me les expliquais par des figures et par des images. Les livres m'ennuyèrent bientôt, et le démon de la musique s'empara de moi, je l'étudiai avec une ardeur sans égale. Je m'initiai aux maîtres de tous les temps et de tous les pays. Mais aucun ne me fit ouïr ce que j'espérais, aucun ne fit entendre à mon oreille ce que j'entendais si bien dans ma pensée depuis les jours de mon enfance, la musique des étoiles et l'harmonie ineffable des sphères. Je me désespérais. Je me mis alors à parcourir les différents pays de l'Europe, mais sans trouver le type musical dont le modèle n'existait que dans mon esprit. Ce fut ainsi jusqu'à la veille d'aujourd'hui. Hier j'ai entendu cette musique, et c'est de votre bouche, ma donna, ou de votre âme plutôt. »

Edgar se tut. Emma aussi garda le silence, comme si les paroles du jeune homme l'eussent rendue pensive. Ses joues se couvrirent d'un vive rougeur et ses yeux s'allumèrent d'un éclat étrange.

— Et maintenant, reprit le jeune homme, jugez, signora, si j'avais le droit de vous adresser la question que je vous ai faite tantôt, et si vous pouvez me répondre.

— Ce que vous venez de me raconter là est fort ex-

traordinaire, répliqua la jeune femme après un moment de silence. Mais plus cela m'a frappée, moins je sais quelle réponse vous donner. Car, en vérité, j'aurais de la peine à m'expliquer à moi-même où j'ai entendu la musique que j'ai chantée hier. J'étais souffrante; une migraine affreuse m'accablait; et, en chantant, je me suis sentie tout à coup prise d'un singulier enthousiasme comme si une musique intérieure se modulait en moi. Je n'ai fait que la répéter comme je l'entendais dans ma pensée.

— Cela est inexplicable, fit Edgar. Mais c'est précisément ainsi que j'entendais la musique que j'ai cherchée vainement et si longtemps parmi les hommes.

A peine eut-il achevé ces mots, que la pendule se mit à sonner midi.

— Il faut que je vous quitte, belle signora, dit en ce moment maître Renati. Une répétition m'appelle au palais Raspigliosi.

Il se leva, prit congé de la cantatrice et emmena Edgar qui ne le suivit qu'à regret, car un charme indicible l'enchaînait à cette femme.

Le départ de l'Anglais était, depuis longtemps, fixé pour le jour qui devait suivre celui de cette visite. Et maintenant il ne pouvait se résoudre à quitter Rome, maintenant qu'il avait vu Emma et qu'il avait trouvé en elle une âme si bien en harmonie avec la sienne. Emma, de son côté, avait trouvé en lui quelque chose qui sympathisait si bien avec elle, qu'elle ne songeait qu'avec une secrète angoisse au prochain départ d'Edgar. Était-ce de l'amour? Qui le saurait dire?

Lui, cependant, ne partait pas. Chaque jour le ramenait à la maison de la cantatrice, et chaque jour établissait entre lui et Rome un lien de plus.

Un matin, une nouvelle singulière courut dans les salons de la ville :

— Lord Edgar épouse la signora Emma.

En effet, après avoir longtemps résisté aux pressantes sollicitations du jeune homme, elle avait consenti à devenir son épouse.

La veille de ce jour fortuné était venu. Edgar se trouvait auprès d'Emma, et tous deux regardaient avec joie descendre derrière la masse imposante du Monte Cavallo le dernier soleil qui les séparait encore. La soirée était magnifique. Le ciel était inondé de splendeurs éclatantes qui comprenaient toute la gamme des couleurs de l'arc-en-ciel. Les deux fiancés contemplaient en silence cet admirable tableau du couchant et souriaient à cette fête que Dieu donne à la fin des beaux jours d'Italie. Mais ils se souriaient plus doucement encore l'un à l'autre, et leurs yeux se parlaient tout bas ce muet langage de l'âme pour lequel la parole humaine n'a point d'expressions. Ils étaient restés longtemps ainsi, et l'obscurité du soir envahissait de plus en plus le ciel. Déjà le Monte Cavallo ne montrait plus dans les ténèbres que le vague profil de ses murailles.

— Voici la nuit, dit Edgar. Demain la vie commencera pour nous.

—La vie! soupira la jeune fille avec un air plein de mélancolie. N'est-elle pas commencée déjà entre nous par cette sainte sympathie de mon âme avec la tienne? Celle-là ne peut être brisée, quand l'autre peut se rompre par la mort...

— Pourquoi, mon Emma, prononcer ce mot si triste en ce moment si doux? interrompit Edgar.

— Le ciel le plus pur ne récèle-t-il pas souvent un orage? La rose la plus belle ne cache-t-elle pas souvent une épine? répliqua-t-elle avec un sourire ineffable.

— Oh! ne regarde que l'azur du ciel, et n'admire que les feuilles parfumées de la rose. Pourquoi prévoir un deuil au delà du bonheur.

— Parce que le deuil et le bonheur se tiennent souvent.

En disant ces mots, Emma se plaça à son piano et se mit à chanter la musique qui avait si puissamment enthousiasmé Edgar à la soirée du palais Torlonia. Sa voix avait une fraîcheur si suave, une expression si pénétrante et si souveraine, que le jeune homme se laissa tomber à genoux, comme si le chœur aérien des anges faisait résonner à ses oreilles quelque concert du ciel. Elle continuait toujours, en souriant, comme si elle eût été un ange elle-même. Et des larmes roulaient sur ses joues, et ses yeux brillaient d'un saint ravissement.

Quand elle fit silence, Edgar était toujours à genoux, muet et écoutant encore la mélodie presque magique qui continuait à chanter dans sa pensée. Emma le regardait ainsi depuis plusieurs secondes, quand l'horloge du Quirinal se mit à sonner.

— Edgar, voici minuit. Il faut nous séparer.

— Oui, mais pour la dernière fois, répondit-il. A demain, mon Emma.

Et, après avoir serré sa bouche sur la main de la jeune fille, il sortit à pas lents et le cœur tout oppressé.

Edgar ne put fermer l'œil de toute cette nuit qui lui parut d'une longueur démesurée dans cette implacable insomnie. Il entendait toujours la voix d'Emma, et il voyait toujours ce sourire auquel il sentait son âme s'épanouir comme une fleur aux rayons du soleil.

L'aurore brillait depuis longtemps au ciel, et Edgar hâtait de toute son impatience la marche des heures et le moment où il allait enfin s'unir devant Dieu à la femme qui avait réalisé pour lui ses rêves de bonheur.

Ce moment si ardemment attendu sonna enfin.

Edgar se dirigea aussitôt vers la demeure de sa fiancée. Mais, à mesure qu'il en approchait, il se sentit le cœur singulièrement serré. Il venait d'atteindre la maison, quand il remarqua tout à coup une chose étrange; toutes les fenêtres étaient fermées comme en un jour de deuil.

— Que signifie cela, mon Dieu? se demanda-t-il avec une vive anxiété.

Il tira d'une main tremblante le pommeau de la sonnette.

La porte s'ouvrit et la chambrière tout en larmes se présente à ses yeux.

— Eh bien? balbutia-t-il comme s'il eût redouté une réponse sinistre.

— Morte, répondit Florina.

— Que Dieu me soit en aide! exclama le jeune homme en se laissant tomber à genoux sur le seuil de la porte.

. . . .

Emma était morte. Elle était tombée comme une fleur que le soleil brûle ou que l'orage effeuille. La musique n'avait-elle pas été pour Emma ce soleil ou cet orage?

Edgar se sentit, dès ce moment, plus que jamais isolé sur la terre. Plus que jamais il sentit quel vide s'était fait autour de lui. Aussi, rien ne put le consoler de la perte que rien ne pouvait réparer, si ce n'est un miracle de Dieu. Plus de joie, plus de bonheur pour lui. Pas une

chose au monde qui pût lui ramener un moment de félilité, si ce n'est le souvenir même de celle qu'il regrettait si profondément. Il n'avait plus qu'un désir, celui de mourir, parce que la mort pouvait seule le réunir à l'absente que la mort lui avait ravie. Souvent, la nuit, pendant des heures entières, il regardait les étoiles et prêtait l'oreille comme si elles eussent pu lui rendre un accent de cette voix qu'il ne pouvait oublier. Le jour, on le voyait se diriger, chaque matin, vers la porte de San Paolo et le tombeau de Cestius, où s'étend le cimetière des étrangers, et s'agenouiller près d'une tombe sur laquelle était écrit ce seul nom :

EMMA.

Un soir il ne rentra pas chez lui, et on le chercha vainement toute la nuit dans Rome. On ne le retrouva que le lendemain, agenouillé près de cette tombe et les mains jointes comme s'il priait encore. Il était tout glacé et affaissé sur lui-même.

— Il est mort, se dit-on.

— C'est la musique des étoiles qui l'a appelé là-haut, fit maître Renati en levant sa main droite vers le ciel.

T.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — Plusieurs journaux de cette ville parlaient, il y a quelques jours, d'une *députation* envoyée par le gouvernement belge à Munich, pour chercher à établir des relations entre l'école de peinture de cette ville et l'école belge. Nous avons cru d'abord que ce n'était là qu'une plaisanterie, parce que nous ne pouvions nous imaginer comment des *députations* peuvent aboutir à nouer des relations de cette nature, et que nous croyions que le seul moyen efficace et infaillible d'y parvenir, était d'envoyer quelques-uns de nos artistes à Munich pour y étudier par leurs propres yeux et avec leur propre sentiment, les productions des artistes bavarois. Mais nos informations nous ont appris que cette *députation* est une réalité. C'est, selon nous, une démarche fondamentalement fausse et qui n'est faite qu'en pure perte. Il est bon, sans doute, que nos artistes sachent ce qui se produit ailleurs que chez nous, quelles tendances se manifestent et quels principes se développent dans d'autres écoles que la nôtre. Mais on se trompe en croyant qu'ils peuvent comprendre et sentir de seconde main les pages magnifiques de Cornélius, de Hess, de Kaulbach et de tant d'autres. Il faut qu'ils voient et qu'ils étudient par eux-mêmes. Sans cela, supprimons les concours à la suite desquels vous pensionnez des lauréats pour aller voyager en France et en Italie pour y voir et étudier les chefs-d'œuvre des grands maitres, et envoyons tout simplement à Paris, à Rome et à Venise des *députations* qui iront se promener sur le pont du Rialto et se baigner dans le golfe de Naples, après avoir vu Raphaël, da Vinci, Michel-Ange et Paul Véronèse. En vérité, les mesures que nous prenons pour favoriser les progrès de l'art sont singulières.

— M. Navez vient de mettre la dernière main à un tableau qui représente *le Denier du Pauvre*. Cette composition est, à coup sûr, une des plus belles et des plus riches qui soient sorties du pinceau de ce maître si fécond et si distingué. Le sentiment qui règne dans cet ouvrage, l'expression qui caractérise chacune des figures qui composent cette page capitale, la sévérité du dessin, la fermeté du pinceau et l'habileté rare avec lesquelles les draperies sont disposées, ne sont pas moins remarquables que la noblesse et la poésie que l'artiste a su répandre dans son œuvre. Nous félicitons M. Navez de cette belle production, qui ajoutera à la gloire de notre école, et qui est destinée à orner le cabinet d'un amateur distingué de cette ville. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas pu l'exécuter dans des proportions plus grandes, les figures n'ayant que les dimensions de demi-nature.

— Le libraire Jamar vient de mettre en vente les premières livraisons d'un ouvrage destiné à intéresser vivement le patriotisme de nos concitoyens. Cet ouvrage, c'est l'*Histoire de Belgique*, de M. Théodore Juste, écrivain connu par d'autres publications historiques accueillies avec la faveur la plus grande et la plus méritée. La clarté dans l'exposition des faits, l'élégance du style, l'impartialité des jugements, la conscience des recherches, telles sont les qualités qui frappent dans les premières livraisons de l'*Histoire de Belgique* de M. Juste, et nous ne doutons pas que les livraisons suivantes ne les présentent à un degré plus élevé encore. Le plan suivi par notre nouvel historien est fort simple, et par cela même excellent. Ce qui ajoute un autre intérêt à la publication de M. Juste, c'est qu'elle est illustrée par les dessins de nos premiers artistes. MM. De Keyser, Lauters, Van der Haert, Madou, Leys, Beugniet, Wouters, De Braekeleer, Verboeckhoven, se sont généreusement associés à cette œuvre vraiment nationale. Du reste, le succès de l'*Histoire de Belgique illustrée* n'est plus contestable; 2000 exemplaires de la première édition ont été enlevés en quelques jours.

— Nous avons vu, il y a quelques jours, un petit tableau de genre, peint par un jeune homme de 17 ans, encore inconnu, mais dont le mérite extraordinaire ne tardera pas à se produire avec éclat. Cet ouvrage, remarquable par le dessin et par la naïveté, plein d'air, harmonieux de couleur, est dû au pinceau de M. C. Willems, de Malines. Ce jeune artiste, s'il continue à avancer dans la route où il marche déjà avec une si grande fermeté, fera, sans contredit, sensation à notre prochain salon.

— Madame Desbordes-Valmore, qui s'est acquise une si grande réputation de poëte, et dont les ouvrages sont devenus si populaires en Belgique, grâce aux jolies éditions que M. Laurent en a faites, se trouve en ce moment à Bruxelles.

Octobre est là, le triste mois d'automne,
Au ciel plus un rayon de soleil ne rayonne.
Que viens-tu faire ici quand grondent les autans?
Les rossignols ne viennent qu'au printemps.

Tournai. — M. Overlandt, connu par une histoire de la ville de Tournai en *cent huit volumes*, vient de mourir ici à un âge fort avancé.

Bruges. — M. E. Lytton Bulwer, écrivain anglais, avantageusement connu dans le monde littéraire par plusieurs romans et par le livre piquant qu'il publia, il y a quelque temps, sous le titre : *des Anglais et de l'Angleterre*, a récemment visité la Belgique. On assure qu'il y a recueilli les matériaux d'un ouvrage sur notre pays.

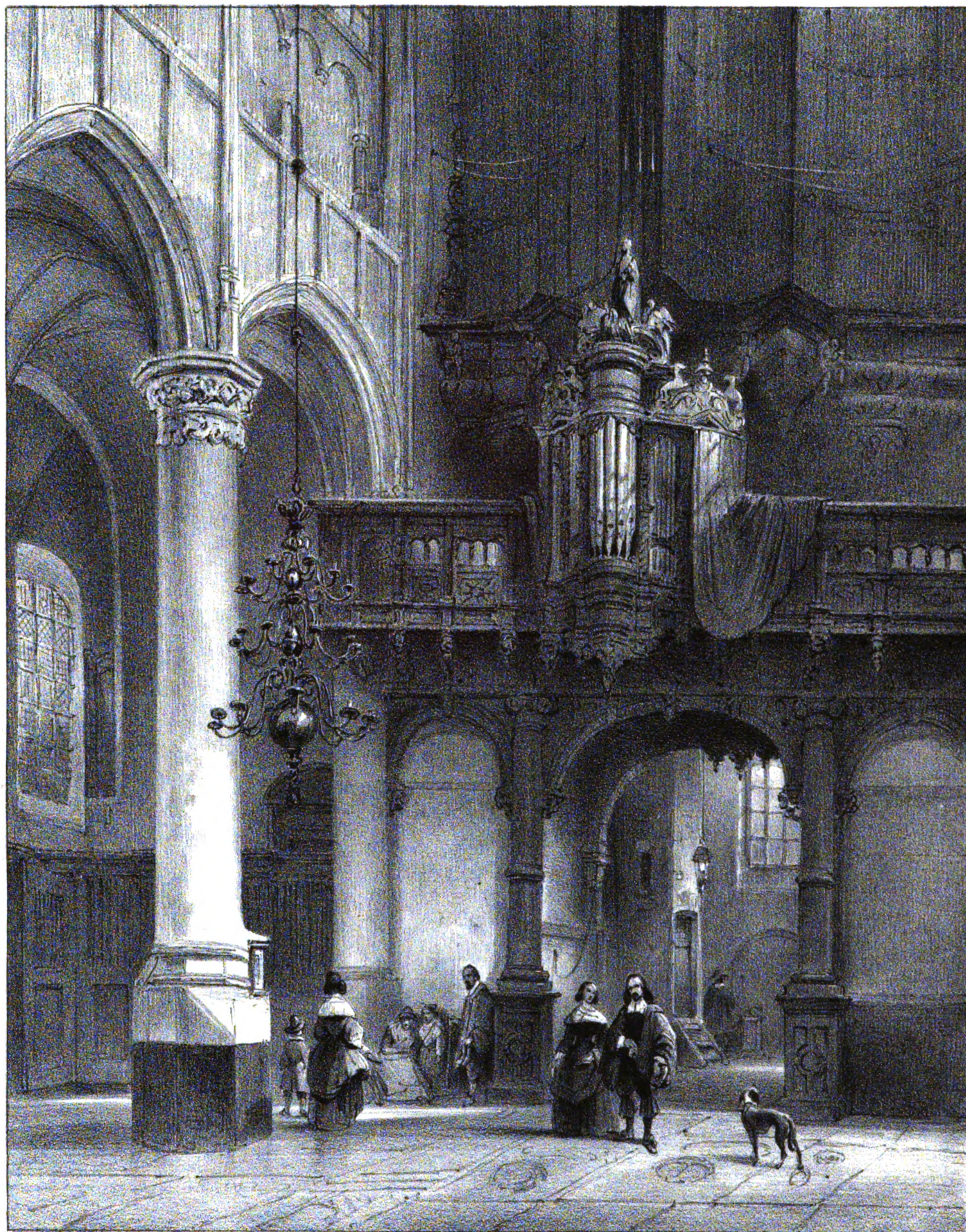
Liége. — Les arts ont fait, il y a quelques jours, une grande perte. M. Ansiaux, peintre d'histoire, né à Liége, vient de mourir à Paris à l'âge de 76 ans. Destiné d'abord au barreau par sa famille, il renonça bientôt à l'étude des lois pour se consacrer entièrement à celle du dessin, vers laquelle l'entraînait un goût invincible. A l'âge de 17 ans, il reçut du prince Velbruck, fondateur de la Société d'Emulation, la médaille d'or destinée au premier prix de dessin. Ansiaux avait compris sa vocation. Il voulut devenir peintre. Il se rendit à Anvers et ensuite à Paris, où il se plaça sous la discipline de Vincent, dont il devint un élève distingué.

Ansiaux peignait l'histoire sacrée et profane. On voit trois de ses tableaux dans le chœur de l'église de Saint-Paul à Liége. Il réussissait aussi à peindre le portrait. Après avoir remporté la médaille d'or à plusieurs expositions à Paris et dans d'autres villes, il reçut en 1833, la croix de la Légion d'Honneur.

Compatriote et contemporain de Grétry, il ne laissera pas, il faut le dire, à sa ville natale, une gloire aussi grande que celle de ce musicien; mais son nom obtiendra une place honorable dans l'histoire artistique de cette cité, qui fut la mère d'un si grand nombre d'artistes célèbres.

Rome. — Les excavations qu'on pratique depuis quelque temps dans le voisinage du couvent ruiné de Santa Lucia, ont amené les plus heureux résultats. On a découvert, outre plusieurs vases couverts d'inscriptions étrusques et latines, un grand caveau où se trouvent trois sarcophages d'un beau travail. Le chevalier Vermiglioli de Pérouse, s'est chargé de faire la description de ces monuments archéologiques si intéressants.

Les feuilles 13 et 14 de la *Renaissance* contiennent l'*Assassinat de Monaldeschi*, lithographié par Billoin d'après un dessin de Schmidt, et le *Naufrage de la Sophie*, lithographié par Clerman d'après Schelfhout.



La Renaissance N° 13. 2e année.

La Vierge des Olivetains

DE SAINT-MICHEL IN BOSCO.

§ I.

A l'extrémité de l'un des quartiers du centre de la ville de Bologne, non loin du palais Caprara, et sur le devant d'un vaste jardin, jeté comme une oasis au milieu des rues sombres et étroites de la cité toscane, à laquelle ses maisons soutenues par de profondes arcades donnent un aspect froid, triste et claustral, s'élève encore aujourd'hui un élégant hôtel dont la pose coquette et rêveuse, entre deux pelouses de gazon et à l'ombre des bosquets qui la couvrent de leur épais feuillage, attire toujours les regards des touristes passant par la rue *del Cavallero* pour se rendre de la tour des Asinelli à la vieille église de Sainte-Pétrone. C'est là qu'en 1645 le riche orfèvre Bernard d'Ascoli s'était retiré avec la belle Marie, sa fille unique, pour jouir de son opulence acquise en reproduisant les chefs-d'œuvre des ciseleurs de cette époque, si féconde en artistes célèbres.

Dix heures du soir venaient de sonner à l'église cathédrale de Saint-Pierre, lorsque, le 15 octobre de cette même année, le frère Antonio fut introduit dans cette demeure par un vieux domestique qui, après s'être prosterné pour recevoir la bénédiction du religieux, le conduisit vers un oratoire isolé au milieu de l'un des massifs d'arbres qui décoraient la cour de l'hôtel.

— Eh bien, Francesco, dit le religieux, en s'adressant au serviteur et en entrant dans la chapelle alors éclairée par la lueur vacillante d'une lampe en stuc, gracieux chef-d'œuvre de Louis Carrache, comment va Marie? pourquoi m'envoie-t-elle chercher si tard?

— Hélas! mon père, puissent vos prières nous la conserver! mais elle est bien mal; le sculpteur l'Algarde l'a ramenée de son atelier presque sans connaissance, et je crains, moi vieillard, d'assister bientôt à la mort de celle que j'ai vue naître.

— Espérons! Dieu est bon et sa puissance infinie.

— Mon maître vous prie d'attendre ici le moment où sa fille pourra vous recevoir; il est auprès d'elle depuis une heure et je pense que je ne tarderai pas à venir vous chercher.

— Dis à Marie de ne pas s'inquiéter, je suis à ses ordres et vais prier pour elle.

Le frère Antonio, vieillard sexagénaire, appartenait à l'ordre des Olivetains; il jouissait, dans son monastère et au dehors, de cette vénération que commandaient également son âge, son immense savoir, son éloquence inspirée et une sagesse presque surhumaine. Ses pensées, qu'il puisait dans la sphère éthérée d'une foi vive et profonde et l'éloignement des passions humaines, le rapprochaient de la divinité, et ses paroles semblaient être les échos mystérieux des oracles du sanctuaire. Sa piété sévère et sans faiblesse pour lui-même était douce et tolérante pour les autres, et le serviteur de Dieu qui, dans le cloître édifiait ses frères par l'austérité de sa vie, se conciliait la confiance et l'affection des hommes du monde par une morale consolante et persuasive comme l'espérance et le pardon.

Le stoïcisme de sa philosophie chrétienne, l'ardeur fougueuse avec laquelle il avait labouré la terre de la controverse pour sauver la vigne du Seigneur des ronces et des épines du protestantisme, l'épais linceul qui enveloppait son cœur mort aux passions, donnaient peut-être à sa physionomie une expression trop prononcée des idées du siècle et de l'altération du combat à outrance des doctrines rivales. Peut-être inspirait-il, au premier abord, la crainte de peu de sympathie aux faiblesses du monde et l'effroi d'un zèle fanatique pour ses croyances; mais à peine la voix suppliante du pécheur venait-elle l'invoquer, que l'esprit du prophète animait cette face impassible, le rocher sourcilleux s'entr'ouvrait à l'appel du pèlerin altéré, et la source qui en jaillissait n'en paraissait que plus fraîche et plus limpide.

Tel était l'homme pieux et révéré qui priait dans la chapelle en attendant les ordres de sa jeune pénitente.

§ II.

Marie, belle entre toutes les filles de son âge, avait reçu, des jeunes sigisbés de l'époque, le surnom de *la perle de Bologne;* et, en effet, la blancheur de son teint, la limpidité de son regard scintillant et doux, lui méritaient cette comparaison avec le trésor nacré de l'Océan. Sa taille antique, un peu forte, mais souple et flexible, n'ôtait rien à la dignité de son port et de sa démarche et elle réunissait ainsi les grâces de sa patronne et la majesté de la mère des Machabées.

Restée orpheline dès l'enfance, la jeune fleur, au moment où elle en avait le plus besoin, avait ainsi perdu le tuteur tendre et sympathique qui, seul, pouvait soutenir sa tige naissante sans en blesser le délicat tissu, tempérer par son abri l'ardeur d'un climat dévorant et guider le développement d'une séve déjà vive et fermentescente. Sa mère, rien que sa mère, s'identifiant à sa nature impressionnable, pouvait, sans la briser, forcer la faible plante à courber sa corolle sous l'orage et à subir cette existence de soumission, de dévouement et de sacrifice que notre civilisation impose à la femme. Aussi, la pauvre violette de Catane, née sur un volcan, sous les rayons du soleil de Caprée, puisant à pleine coupe dans ce double cratère, amassa promptement dans son cœur cette lave de l'amour et des passions qui devait un jour l'ensevelir sous les cendres d'une première et terrible éruption.

Une autre cause compliquait les dangers de l'isolement de Marie. Sa mère était morte de la poitrine, et tout semblait annoncer que la jeune vierge avait reçu avec la vie le germe fatal d'une fin prématurée.

L'orfèvre Bernard, trop préoccupé des détails de son commerce et ayant à peine le temps d'idolâtrer sa fille, tourna au profit de sa tendresse aveugle et de son orgueil de père les symptômes trompeurs de ce triste héritage. Pour lui la voix métallique et vibrante de Marie, les étincelles de ses regards, l'incarnat brillant de ses joues que colorait parfois un sang enflammé, n'étaient que l'excès de la santé; et l'émotion fébrile de son enfant chéri à l'aspect d'une fleur nouvellement éclose ou d'un oiseau blessé, ne lui semblaient que les conséquences d'une imagination trop vive.

Cependant, ce que Bernard ne considérait d'abord que comme une exaltation passagère, dut enfin fixer son attention et lui inspirer de sérieuses inquiétudes; et c'est alors qu'il eut recours à l'intervention d'Antonio, et le pria de

calmer la fougue des idées de Marie par ses conseils et l'influence de sa morale évangélique.

Le frère Antonio, comme beaucoup de religieux d'alors, possédait quelques notions médicales; il devina le mal caché qui consumait Marie et comprit avec quelle délicate réserve il fallait soigner cette fleur étiolée qui devait mourir aux premiers rayons du printemps. Loin de profiter de l'exaltation de son esprit pour lui imprimer une piété trop sévère, il calma les scrupules de sa conscience et chercha à occuper l'activité de son imagination.

Le célèbre sculpteur et architecte l'Algarde remplissait alors l'Italie de la renommée de son talent. Bernard, allant le consulter sur le choix des meilleurs modèles qu'il devait produire dans son industrie, était souvent accompagné de sa fille, et le spectacle des chefs-d'œuvre qu'elle voyait naître sous le ciseau du moderne Praxitèle ne tarda pas à lui inspirer une véritable passion pour cet art, l'un des plus nobles auxquels l'homme puisse consacrer son génie.

Le religieux eût désiré une autre occupation, mais il crut devoir céder aux caprices de cette enfant malade, et Marie, accompagnée de la signora Stelli, sa parente, se rendit chaque jour à l'atelier de l'Algarde pour y recevoir les leçons du plus grand maître de l'époque.

Les premiers temps de cette distraction produisirent un effet salutaire ; Marie croissait en forces et en beauté, et la nature vaincue semblait révoquer l'arrêt de la triste destinée de sa victime, lorsque tout à coup elle redevint triste et rêveuse, les roses de son teint se fanèrent et les succès remarquables qu'elle obtenait en sculpture ne la touchèrent plus. Cependant, loin de négliger ses études, elle semblait s'y consacrer avec une assiduité croissante; l'heure des leçons n'arrivait jamais assez vite pour son impatience et, chaque jour, elle prolongeait davantage la durée des séances. C'est à la suite de ce travail assidu, au moins en apparence, qu'un soir elle fut ramenée mourante à l'hôtel et qu'on envoya chercher le frère Antonio. Si le lecteur veut bien nous suivre dans l'atelier de l'Algarde, peut-être y trouverons-nous l'explication de cet événement.

§ III.

Non loin de cette fameuse tour *La Gariscada* qui, déviant d'une manière sensible de son aplomb, menace depuis plusieurs siècles les habitants de Bologne de sa chute prochaine, est situé le palais Zambeccari, l'un des plus somptueux de la ville et sur la façade duquel on admire un large balcon, orné de bas-reliefs et soutenu de cariatides dus au ciseau de Jules-César Coventi. C'est dans l'une des salles les plus vastes du rez-de-chaussée de cet édifice qu'Alexandre l'Algarde avait établi son principal atelier. Le riche comte Paul Borromée Zambeccari, dernier rejeton de cette illustre famille, ayant employé quelque temps l'Algarde à la décoration intérieure du palais, et partant pour aller guerroyer en Hongrie, avait permis au sculpteur d'y continuer ses travaux pendant tout le temps d'une absence que le comte prévoyait être longue, mais que sa mort devait rendre éternelle.

Il était trois heures de l'après midi, l'activité la plus grande régnait alors dans les ateliers. Le marbre jaillissait ici en éclats et en étincelles sous le marteau des préparateurs. Là il semblait s'amollir sous le burin, et plus loin il s'animait au souffle du génie de l'artiste. Le hasard voulait que ce même jour plusieurs travaux fussent terminés ou touchassent à leur fin, et l'atelier présentait ainsi, tout ensemble, le coup d'œil d'une magnifique galerie et le plus beau spectacle de l'activité humaine et des prodiges qu'elle enfante.

Parmi les élèves les plus distingués de l'Algarde et qui devaient un jour marcher sur ses traces, on remarquait Jean-Marie Baratta, occupé à onduler les cheveux bouclés d'un jeune enfant en stuc, portant un chalumeau à sa bouche et assis sur une tortue, symbole de la prudence. Cette œuvre, commandée par le cardinal Ludovisi, devait orner la villa que ce prélat, Mécène de son temps, faisait construire à grands frais dans les environs de Rome sur le Mont-Pincio, et servir de pendant à une statue antique représentant un jeune pâtre en proie aux douleurs de la piqûre d'un serpent, image de la fraude et de la trahison. A quelques pas de là, Joseph Peroni terminait une statue de la Madeleine pour la chapelle de Saint-Sylvestre, que le Dominiquin, ami de l'Algarde, dotait alors des inspirations de son immortel pinceau. Gabriel Brunelli copiait les dessins du bas-relief d'Attila, chef-d'œuvre de son patron, et tâchait de conserver à la physionomie *du fléau de Dieu*, l'expression de terreur que l'Algarde avait su donner à ce barbare lorsqu'il aperçoit saint Pierre et saint Paul descendant du haut des cieux sur le Capitole et assurant, par leur présence dans la ville éternelle, le triomphe du christianisme et celui de la civilisation. Tout auprès de Gabriel, un jeune homme d'une beauté remarquable s'adonnait à un travail étranger aux occupations de l'atelier; il peignait à l'huile d'après un tableau de l'Albane et quittait souvent son chevalet pour aider Brunelli de ses conseils. C'était Hyacinthe Brandi, élève de Lanfran et de Jacques Ementa. L'Algarde, frappé de la régularité et de la noblesse de ses traits et de la perfection de ses formes, l'avait appelé auprès de lui comme modèle; mais, ayant reconnu ses dispositions heureuses pour la peinture, il se chargea de son éducation, et l'Italie dut au sculpteur l'un de ses peintres les plus célèbres.

Au milieu de la salle, dans un espace réservé, et sur une longue estrade d'où il dominait tous les travaux et les fécondait de ses regards, l'Algarde lui-même donnait la dernière touche à l'un de ses plus beaux titres aux hommages de la postérité. Revêtu d'une longue tunique blanche, les reins serrés par une ceinture en cuir et portant à son col la précieuse chaîne d'or et les insignes de l'ordre du Christ qu'il devait à la munificence du pape Innocent X, il créait sous les yeux de ses disciples chéris, Camille Maza, Dominique Guidi et Hercule Ferrata, l'âme des personnages de son groupe de la Décollation de saint Paul, destiné à l'église des Barnabites de Bologne et exécuté par les ordres du cardinal Bernardino de Spada. Deux figures seulement, celle du martyr et celle du bourreau, composent ce chef-d'œuvre, et cependant il remplit toute l'Église, absorbe tous les regards, concentre tout l'espace. L'artiste a donné au martyr le courage de l'homme, au bourreau l'impassibilité de la brute, à saint Paul le chaud enthousiasme de la foi, à l'exécuteur le froid de sa hache, à l'un, la résignation de sa vertu, à l'autre, celle du vice. Les admirateurs de ce groupe ont recours à un singulier moyen pour en faire ressortir les beautés, ils cachent un instant la tête du martyr et aussitôt celle du bourreau change d'aspect et d'expression, du terrible elle passe à l'ignoble, de

l'impassibilité à l'idiotisme ; mais, lorsque le moyen cesse, le charme s'évanouit ; l'auréole du saint éclaire la face de l'exécuteur, l'anime de ses rayons ; tous deux alors attirent l'attention, l'un serre le cœur, l'autre le brise.

Trois jeunes enfants, anges de grâces et de fraîcheur jouaient autour de l'Algarde et étaient l'objet de ses soins affectueux ; souvent il interrompait son travail pour les caresser, passer ses doigts dans leurs cheveux longs, soyeux et bouclés et leur distribuer des friandises. Ces amours, comme les appelait l'artiste, étaient fils du célèbre peintre François l'Albane, le rival du Guide et l'émule du Dominiquin, avec lequel il avait longtemps suivi les leçons de Denis Calvan, peintre originaire de Flandre qui jouissait alors à Bologne d'une grande réputation.

L'Albane avait épousé l'une des plus belles femmes de Bologne, et il devait à ce mariage trop fécond douze enfants tous héritiers de la beauté de leur mère. Ami intime de l'Algarde, il lui permettait de les prendre pour modèles, et les anges qui figurent dans les bas-reliefs du sculpteur ne sont aussi pour la plupart, que les portraits de la jeune famille de ce grand peintre, que son talent pour la poésie a fait surnommer l'Anacréon de la peinture. L'Algarde suivait en cela la méthode de Cesiphiodore, fils de Praxitèle, et ses morceaux ne sont pas inférieurs, sous beaucoup de rapports, aux modèles antiques que nous possédons. — Praxitèle était de la part du sculpteur bolonais l'objet d'un véritable culte. Il ne prononçait jamais son nom sans se découvrir, et s'étudia toute sa vie à imiter le plus possible les œuvres divines de ce Jupiter de l'Olympe artistique des Grecs. — Les parois de l'atelier, garnies de larges tablettes, étaient ornées des bustes, vases, statues et autres modèles en plâtre et en terre cuite que leur dimension permettait d'y placer. Au-dessous de cette exposition, l'Algarde avait mis, sous les yeux de ses élèves, les dessins et les plans des autres travaux qu'il avait exécutés comme sculpteur et architecte. Parmi ces derniers on remarquait ceux du *Casin* de la Villa Pamphili, cette magnifique demeure, située près de Rome, à l'endroit où étaient autrefois les jardins de Galba. Plus loin le plan de la façade de l'église de Saint-Ignace, bâtie en *travertin*, frappait les regards par l'harmonieuse disposition de ses colonnes d'ordre corinthien et d'ordre composite.

Rien d'admirable comme le spectacle que présentait alors l'atelier de l'Algarde, ces figures, ces statues, les unes, graves, terribles, majestueuses et colossales, les autres, plus petites, fines, gaies, gracieuses et lutines ; toutes blanches, immobiles et muettes et cependant toutes s'exprimant avec éloquence, les peines, les plaisirs, les battements du cœur, et les inspirations de l'esprit, semblaient autant de fantômes symboliques évoqués par quelque enchanteur moraliste pour révéler l'homme à lui-même. Les blocs de marbre plus ou moins ébauchés, rejetés dans les parties les plus éloignées et les plus sombres de la salle, paraissaient comme ces blanches vapeurs qui s'élèvent du sein de la terre, prennent à nos yeux mille formes fantastiques, ou s'entr'ouvrent et donnent passage à quelque légère vision qui bientôt s'évanouit en fuyant. Les rayons du jour habilement ménagés pour arrêter ou répandre la lumière suivant l'exigence des travaux, ajoutaient encore un nouveau charme à ce tableau déjà si plein de rêves et d'émotions ; leurs nuances diverses, projetées sur les statues, formaient autour de la tête des unes un cercle de feux chatoyants, ou rendaient plus expressif l'air de méditation et de recueillement des autres.

Les enfants de l'Albane contribuaient aussi à animer cette scène. Courant au milieu des images fidèles de leurs grâces et de leur innocente candeur, l'on eût dit des chefs-d'œuvre de l'artiste que le feu de Prométhée venait tout à coup d'animer, et que leurs frères de marbre, encore silencieux et tranquilles, n'attendaient que le même souffle pour descendre dans l'arêne et se mêler aux jeux de la jolie famille.

L'Algarde, du haut de son estrade, dominait ces grandes ombres, les vivifiait de sa présence et de l'éclat de son génie créateur, tandis que ses disciples, jeunes gens aux traits expressifs et animés, au regard chaud et perçant, aux mouvements vifs et passionnés, errants, actifs et bruyants, au milieu de cette muette et immobile assemblée complétaient par ce contraste le charme puissant de ce qui enlevait l'esprit aux idées de la terre pour le lancer tout à coup dans les extases des hautes sphères de l'imagination.

§ IV.

— « Raymond, dit l'Algarde, occupé alors à examiner les » travaux de ses élèves et en s'adressant avec douceur à un » jeune homme placé dans l'un des endroits les plus retirés » de la salle, rien n'avance sous ton ciseau, tu retombes » dans tes rêveries habituelles, et cependant ce saint Philippe de Méri, destiné à l'église de Santa-Anna in Vallicella, est attendu avec impatience à Rome pour le jour » de la fête patronale de la paroisse. Du courage donc, et » n'oublie pas que le travail tue le chagrin. Eh mon Dieu, » pourquoi s'occuper du passé ? Qu'importe au voyageur » le jour d'orage qui n'est plus, lorsque celui qui se lève » s'annonce par une belle aurore et promet un midi radieux ?...

— » Qu'importe ? répondit le jeune homme en soupirant, qu'importe un beau jour au voyageur égaré dans le » désert ? il augmente sa soif et double ses tourments. »

— Eh bien alors, mon enfant, le voyageur doit marcher, marcher sans cesse vers la source qui l'attend. Il y puisera l'oubli de ses tourments et des forces pour arriver au but.

— Oui, maître, s'il ne meurt pas dans le trajet.

— Folie que tout cela, tu es debout, marche donc... Mais à propos, ajouta l'Algarde en tournant les yeux vers une statue de vierge mise en œuvre à quelques pas ; tu as oublié, Raymond, d'ébaucher la tâche de notre belle écolière, Marie d'Ascoli. Comment peux-tu négliger un travail que tout le monde ici voudrait avoir, et ne pas craindre de déplaire à la perle de Bologne ? La femme, mon ami, c'est la patrone du génie de tout artiste, c'est elle qui nous donne nos plus nobles pensées, comme le pécheur obtient de la Vierge les plus douces consolations. Un artiste n'aime pas, il adore ; sa galanterie est un culte, sa foi c'est la gloire, et la femme, la divinité terrestre, peut seule lui donner l'immortalité qu'il envie. Je parle à l'artiste, si je m'adressais au chrétien je lui dirais : la femme c'est le souffle, Dieu c'est la vie, la gloire est le rêve, Dieu la réalité. L'immortalité c'est le temps, Dieu c'est l'éternité. Mais tu es pieux et bon et je sais que chez toi le chrétien épure tous les sentiments de l'homme. Allons, mets-toi à l'œuvre, et que Marie à son arrivée, qui ne peut tarder, trouve ces draperies ébauchées.

Le jeune homme avec lequel l'Algarde venait d'avoir cet entretien, comptait sa vingt-sixième année ; quoique d'une beauté remarquable, et pouvant servir de modèle au sculpteur pour représenter un nouvel Apollon, il frappait moins par la régularité et la noblesse de la figure que par l'expression étrange, et cependant attachante, répandue dans toute sa personne. Sur son visage pâle et amaigri par de profondes sensations, sur son front, siége du reflet des rayons obliques d'une existence mystérieuse et fatale, il était facile de lire la lutte incessante de deux sentiments contraires dont le choc ébranlait douloureusement cet harmonieux ensemble. Tantôt ses traits semblaient s'éclairer tout à coup du jet de ces flammes intérieures dont la conscience célèbre ses triomphes et pare son sanctuaire. Et alors Raymond relevait sa tête avec fierté, il bravait la terre de l'audace de ses regards ou exprimait cette pitié généreuse du vainqueur qui tend la main à un ennemi terrassé et pardonne à l'insulte. Tantôt, au contraire, son front se plissait en gerbes de rides convulsives et profondes; sa tête, encadrée de cheveux noirs et bouclés, s'affaissait sous le poids d'un joug invisible, et ses yeux noyés de larmes demandaient grâce au vautour qui déchirait ses entrailles. Tout annonçait que la vie de ce jeune homme, vouée au malheur, ne pouvait plus produire que ces feux follets, ces pâles émanations d'une terre maudite qui ne brillent que dans les ténèbres. Aussi, Raymond, malgré ses efforts pour éviter les regards des étrangers, fixait-il l'attention de tous ceux qui venaient visiter les ateliers de l'Algarde. Sous prétexte d'examiner son travail, chacun s'arrêtait et le regardait avec cette curiosité qu'éprouve le voyageur en apercevant tout à coup, au milieu d'une campagne riante et fleurie, quelque monument funèbre ou expiatoire, souvenir de mort au milieu de la vie, chargé de rappeler un accident ou un crime. — Que se passait-il dans cette âme en peine, quelle main de fer en torturait la magnifique enveloppe, par quel hasard était-elle vouée si jeune à l'infortune? La suite nous l'expliquera.

§ V.

La statue qu'exécutait Marie et à laquelle Raymond se mit à travailler pour éviter à la jeune fille les préparatifs trop rudes à ses mains délicates, représentait la Vierge au moment où, placée au bas de la croix, la mère du Christ regarde son fils exhaler le dernier soupir et rendre cette âme divine dont l'élan vers le ciel déchire le voile du temple de Jérusalem et ouvre au monde le sanctuaire d'où jailliront les torrents de lumière de la civilisation chrétienne.

Le génie de l'Algarde, les inspirations de Marie, puisant dans l'instinct de son sexe quelques idées qui ajoutaient à la perfection de son sujet, et de plus les travaux secrets de Raymond, qu'un sentiment habile et fécond animait, avaient contribué à faire de cette œuvre la plus admirable composition du sculpteur bolonais. Le nu était terminé et les draperies seules demandaient encore quelques jours de travail.

Il était impossible de rendre avec plus de vérité et d'énergie la douleur profonde de la mère de Dieu fait homme, douleur tempérée par la révélation, encore confuse pour la Vierge, de la divinité de son fils et du triomphe qui l'attendait elle-même. L'artiste avait su donner à ce sentiment tout ce qu'il devait avoir de maternel et d'humain, et cependant l'éclair du premier reflet de l'avenir mystérieux réservé à la victime.

Raymond y travaillait encore lorsqu'un mouvement subit qui eut lieu dans l'atelier et que suivit un profond silence, lui annonça que la belle artiste venait d'entrer, et recevait, en traversant la salle, les hommages du respect qu'elle avait su inspirer aux élèves et que l'Algarde lui-même savait maintenir par ses égards pour la fille de son vieil ami. Ce jour-là Marie était seule, ce qui lui arrivait quelquefois depuis que l'habitude de ce séjour, et la certitude de n'y recevoir qu'un accueil honorable l'autorisaient à prendre cette liberté.

La statue de la Vierge se trouvait, comme nous l'avons dit, à quelques pas de l'endroit où Raymond préparait celle de saint Philippe de Méri; dans ce moment aussi tous les élèves étaient réunis à l'autre extrémité de la salle où l'Algarde, examinant un buste fait d'après l'antique et commandé par la galerie du palais Copara, leur expliquait les secrets de son art et les moyens d'arriver un jour à la gloire de leur maître. Les deux jeunes artistes se trouvaient donc dans un complet isolement. Marie, en apercevant Raymond occupé à lui préparer sa tâche de la séance, tressaillit; son front se couvrit d'une vive rougeur et le jeune homme ressentit lui-même cette émotion sympathique.

L'amour, ce sentiment profond qui par sa nature audacieuse et sauvage ne tient aucun compte des obstacles qui gênent son expansion fougueuse, profite aussi avec un admirable instinct des moindres circonstances qui peuvent aider son développement. Seuls maintenant, Marie et Raymond comprirent que le moment de l'aveu de leurs sentiments était arrivé, et ils cédèrent à l'un de ces caprices du hasard qui font les lois du cœur.

— Je vous donne bien du mal, M. Raymond, dit Marie, avec une affectueuse émotion, mais je vois, dans le secours que vous voulez bien m'accorder, autre chose qu'un acte de complaisance de votre part, j'y vois la preuve de notre faiblesse et que la femme a toujours besoin de l'appui de l'homme pour être quelque chose dans ce monde.

— Oh ! ne dites pas cela, mademoiselle, répondit Raymond, ne dites pas cela à un malheureux qui ne cherche d'appui et de consolation que dans le cœur de la femme et n'espère trouver de refuge contre sa destinée que dans cet asile où n'ont pas encore pénétré les préjugés et l'injustice dont les hommes ne cessent de poursuivre leurs victimes.

— Vous victime ! reprit Marie un peu rassurée par cette réponse, qui lui permettait de parler le langage de l'intérêt et de la pitié, victime de qui? vous que l'estime et l'affection de tous environnent, vous que le génie inspire et que la gloire attend !

Ces paroles, prononcées par la jeune fille avec plus de chaleur qu'elle ne voulait en montrer, frappèrent Raymond d'une étincelle électrique. il lui sembla qu'une voix céleste venait à son secours. Ainsi, s'écria-t-il en fixant Marie de ce regard pur mais exalté du chrétien qui invoque la Divinité, ainsi vous permettez à l'homme flétri, malheureux, de vous dire qu'il vous aime... ; oh ! ne m'interrompez pas, ajouta-t-il en arrêtant d'un geste la réponse que Marie allait lui faire, laissez-moi parler, car l'aveu que j'ose exprimer, et dont l'audace me confond moi-même, cet aveu qui ne trouve d'excuse que dans une invincible fatalité, cet aveu serait un crime, si je ne disais pas que je

vous aime sans espoir, qu'un abîme infranchissable nous sépare et que je n'ose m'expliquer aujourd'hui que pour justifier ce sentiment que mes regards vous ont trop souvent révélé, malgré mon respect pour vous et le sentiment de mon indignité.

— Monsieur ! qu'y a-t-il, dit Marie d'une voix altérée, ni le défaut de naissance, ni les torts de la fortune ne peuvent vous inspirer ce désespoir de l'avenir; vous le savez, le talent tient lieu de tout; quel est donc cet obstacle invincible qui nous sépare? Parlez, je vous prie ! Voyez-vous, Raymond, je ne sais pas feindre, je vous aime et l'avoue sans honte et sans crainte, mais l'air que nous respirons ici est vibrant et sonore; il répète tout haut le langage du cœur et les soupirs d'un sein agité. Je puis avouer mon amour mais non pas en rougir, parlez donc, je vous le demande en grâce, et si vous m'aimez, je l'exige...

La foudre qui tombe aux pieds du berger et le menace de son atteinte mortelle, ne lui cause pas plus de stupeur et d'effroi que cette demande n'en produisit sur Raymond. Pâle et bouleversé, son corps chancela sous les assauts d'une insurmontable émotion, ses forces l'abandonnèrent, il se laissa glisser le long du bloc de marbre sur lequel il était appuyé et tombant à genoux il fondit en larmes.

Marie, forte de l'énergie de sa conscience, releva Raymond avec calme et dignité.

— Parlez, monsieur, lui dit-elle, qui êtes-vous?

— Au nom du ciel, répondit Raymond, n'exigez pas la confidence de ce fatal secret, sa révélation serait l'arrêt de ma mort.

— Votre silence est celui de mon mépris.

— C'est vrai, dit le jeune homme avec l'accent du désespoir, et, s'approchant de Marie, il prononça quelques mots à voix basse.

Cette révélation, que nous ne tarderons pas à connaître, fut terrible, car elle anéantit Marie. Les yeux de la jeune fille se fermèrent, ses lèvres bleuâtres vibrèrent comme aux derniers souffles du trépas, son teint se couvrit de cet éclat luisant que la mort donne à ses victimes, et elle tomba froide et inanimée sur son fauteuil.

Raymond la prit dans ses bras et l'emporta dans les appartements du sculpteur, où ce dernier, averti de cet accident qu'il attribua à la maladie que chacun déplorait dans cette jeune beauté, lui fit prodiguer tous les soins que son état réclamait et plus tard la reconduisit chez elle.

§ VI.

Une heure après cette scène, Raymond était au monastère des Olivetains, dans la cellule du frère Antonio. Assis sur la marche d'un prie-Dieu, l'artiste, en proie au paroxisme de cette torture morale qui paralyse toutes nos facultés, soutenait sa tête brûlante de ses mains crispées, frappait du pied sous l'impatience d'un trop long supplice et se laissait aller à sa douleur comme le vaisseau battu par la tempête, privé de mâts et d'agrès, s'abandonne à la fureur des flots.

Antonio, debout devant lui, calme mais non pas insensible spectateur de ce délire, semblait un vieux chêne à peine agité par l'orage qui courbait le faible roseau. Il regardait le martyr en silence, il savait que sa voix ne pourrait dominer le bruit de la bourrasque qui agitait cette âme prête à faire naufrage sur l'océan des passions et attendait, en priant, l'instant propice pour faire luire sur ce matelot vaincu, découragé, le premier rayon de l'espérance des chrétiens.

— Ainsi, dit-il lorsqu'il vit Raymond plus tranquille, et répondant aux explications que le jeune homme lui avait données en arrivant; ainsi, Marie sait tout?

— Oui, mon père, elle connaît mon secret, je lui ai dit : « Je suis un forçat libéré. » Et ces mots, en s'échappant de mon cœur, l'ont brisé pour toujours, et sans doute ils m'ont perdu dans le sien, ils vont faire succéder le mépris à l'amour.

— Dis la pitié.

— Le mépris et la pitié sont sœurs.

— Oui, mon fils, pour l'égoïste et l'aveugle qui confondent le vice et le malheur.

— C'est l'opinion du siècle.

— C'est son erreur !

— Elle opprime la terre.

— Regarde le ciel.

— Il m'abandonne.

— Il t'attend ! il t'offre ses inépuisables consolations, ses ineffables miséricordes. La terre t'accuse, le ciel t'absout; les hommes te repoussent, Dieu t'appelle !... regarde !... le soleil t'éclaire et t'échauffe comme il fait pour le riche et le puissant, la brise des Apennins t'arrive, te rafraîchit et te parfume. Dieu t'enveloppe et te protége, viens à lui, en lui seulement tu trouveras le repos et le bonheur.

— Mais qu'ai-je fait après tout? dit Raymond, revenu à lui-même sous l'influence bienfaisante de l'appel du religieux à la Divinité, qu'ai-je fait pour que la société me maudisse? Insulté sans motif par un noble seigneur, j'ai lavé dans son sang l'outrage fait à ma dignité d'homme, l'infâme a chargé des lois vénales du soin de sa vengeance et ces lois ont osé me flétrir !... Suis-je plus coupable que le lâche ennemi qui cependant vit encore entouré de puissance et d'honneurs? Dois-je courber mon front devant cet injuste arrêt? et ne puis-je braver...

— Braver quoi?...

— Mon Dieu ! ! !... le mépris ! ! !... toujours le mépris ! ! ! et le ciel le permet !

— Mon fils, ne blasphème pas ! Dieu nous a créés libres, l'homme seul a fait l'esclavage, il a fait de la terre un lieu d'exil et d'épreuves. Dieu alors nous a ouvert le ciel pour refuge,... et je te l'ai dit, il t'attend. Et cela malgré ton orgueil et ton ingratitude. As-tu donc oublié ses bienfaits? Fils d'un pâtre dans l'indigence, sauvage enfant des montagnes de la Calabre, ne connaissant pas d'autre toit que le firmament, d'autre couche que la terre, d'autres lois que ton arquebuse, d'autre dieu que tes passions, voué à l'existence des bêtes fauves, à l'ignorance et au péché, qu'es-tu donc maintenant? Les hommes, il est vrai, ont cruellement puni le brigand audacieux, celui qui n'a pas craint de répondre par un coup de feu à l'insulte légère du marquis de Varnino et de le poursuivre de sa vengeance et de son poignard jusque dans les murs de Rome; mais ce Dieu que tu ne connaissais pas t'a-t-il abandonné? Condamné à dix ans de galère, (pardonne, mon fils, l'opérateur qui nous sauve a quelquefois la main dure et cruelle), jeté dans le séjour du vice et de la corruption, la Providence t'y a préservé de l'atteinte de ses miasmes empestés. Désigné plus tard avec d'autres malheureux flétris

comme toi pour travailler à la construction de l'église de Saint-Ignace et contribuer à ces immenses travaux que la cour de Rome entreprend de tous côtés et auxquels ses revenus seraient insuffisants sans l'emploi de vos bras ailleurs inutiles, cette même Providence n'a-t-elle pas veillé sur toi? N'est-ce pas par elle que ta conduite régulière a été remarquée du docteur Pallavicino, le plus illustre écrivain de notre époque, le savant auteur de l'histoire du Concile de Trente? N'est-ce pas elle qui a révélé à notre célèbre architecte et sculpteur l'Algarde tes heureuses dispositions pour son art? N'est-ce pas elle enfin qui a donné à tes deux protecteurs l'idée de solliciter ta grâce de notre saint père le pape Innocent X et l'a fait obtenir de sa clémence souveraine? Et l'ex-pâtre de Nicotera, l'ex-bandit calabrais, l'ex-esclave chargé des chaînes de l'ignominie, maintenant rendu à la liberté, disciple chéri de l'Algarde, son premier élève, prêt à marcher sur les traces glorieuses de son maître!... cet insensé ose accuser le ciel, douter de sa justice et de la bonté du Créateur!..,

— Pardon, mon père, pardon, dit Raymond en se prosternant aux pieds du religieux, tu l'as dit, je ne suis qu'un insensé.

— Mon fils, tout est déjà oublié. Ne sais-tu pas qu'un instant de sincère repentir efface une vie tout entière d'erreurs et d'iniquités. Mais écoute... Voici l'heure de la prière qui sonne, viens invoquer le Tout-Puissant avec moi, il bénira ta nuit, peut-être te fera-t-il connaître ses décrets éternels, et demain je te reverrai.

§ VII.

C'est à l'issue de cet entretien qu'un messager était venu chercher Antonio et que le bon frère attendait dans la chapelle que l'on vînt réclamer son ministère de résignation et d'espoir. Il priait encore avec toute la ferveur de sa foi et de son tendre attachement pour sa jeune pénitente, lorsque Francesco vint l'avertir qu'elle était prête à le recevoir.

L'appartement de Marie présentait le triste appareil de ces préparatifs de miséricorde et d'avenir dont notre religion cherche, dans ce moment suprême, à soutenir la nature défaillante et console nos derniers instants. Près de la couche où la douce victime attendait qu'il plût à Dieu de l'appeler à lui, et sur une petite table recouverte d'une nappe blanche, étincelaient, à la lueur des bougies, un crucifix, deux flambeaux et un bénitier dont la richesse et l'éclat formaient un frappant contraste avec les idées de misère et de néant que les autres détails de ce spectacle inspiraient.

Bernard, malgré les instances des siens pour l'éloigner de sa fille, restait anéanti auprès d'elle et la signora Stelli tenait dans ses mains tremblantes la main déjà froide de celle que tous ses soins n'avaient pu sauver.

— Mon père, dit Marie en voyant entrer Antonio, et de cette voix éclatante et pure qui, chez le mourant, s'échappe quelquefois de l'âme déjà dégagée de son enveloppe matérielle; je vous ai fait attendre, pardon, mais j'ai voulu, avant d'invoquer votre secours, m'occuper de quelques intérêts d'ici-bas et être tout entière à vos pieuses inspirations. Cependant, de grâce, mon père, encore un mot pour ce monde que je vais quitter. Un seul mot, je vous en conjure.

— Parlez, ma fille.

— Avez-vous vu Raymond?

— Je l'ai vu et il m'a tout confié.

— Oh merci! Merci, mon père; cet aveu le purifie à mes yeux, il était donc digne de moi, je pouvais donc l'aimer! Je te rends grâce, ô mon Dieu! je n'ai pas à rougir de mon cœur...

— Ma fille, un autre amour réclame votre cœur...

— Me voici, mon père...

Quelques instants après, le frère Antonio priait seul auprès des restes inanimés et flétris de la perle de Bologne.

A quelque temps de là, l'Algarde faisait transporter la statue de la Vierge, ouvrage de Marie d'Ascoli, dans l'église du monastère des Olivetains de Saint-Michel in Bosco, où les étrangers vont encore l'admirer comme l'un des plus beaux chefs-d'œuvre sortis des ateliers de cet artiste, et ce même jour Raymond y prenait l'habit de novice de cet ordre et demandait à Dieu la paix et la justice que les hommes lui avaient refusées.

L. R.

ÉPISODE DE LA VIE DE MOLIÈRE.

Il était de bonne heure encore et Molière était à l'œuvre déjà. Assis à son pupitre, la tête appuyée sur sa main gauche, et la main droite armée d'une plume, par moment regardant le plafond comme pour se recueillir, par moment jetant sur le papier ces rimes dont Boileau parle avec un étonnement si naïf, il était là occupé à écrire une de ces pièces que le grand roi Louis XIV daignait parfois commander à son valet de chambre, cet autre roi. Il avait un moment interrompu son travail pour congédier son élève et ami, Baron, en lui disant:

— Laissez-moi, mon cher.

Et, sans ajouter un mot, il lui avait fait signe de s'en aller. Aussi Baron sortit au même instant sur la pointe des pieds en murmurant, à part lui, ce seul mot:

— Congédié.

Mais, à peine le jeune homme fut-il sorti que la femme de Molière entra dans la chambre. Elle était rouge comme une cerise et présentait à la fois une singulière expression de fureur et d'embarras. Son premier mouvement avait été brusque d'abord. Mais elle s'arrêta aussitôt au milieu de la pièce, ne sachant que dire ni de quelle manière commencer, car elle avait à parler d'une chose importante à son mari et elle craignait de l'interrompre dans son travail. Par bonheur, Molière venait d'achever une scène, et, jetant la plume sur son pupitre, se retourna presque au même instant et s'écria avec colère:

— Je devrais m'enfermer au verrou, me cadenasser dans ma chambre. Qu'avez-vous à faire ici?

— Je voulais seulement vous dire que... répondit la femme.

— Vous me direz cela dans un an, pourvu que je ne sois pas assis à mon pupitre, interrompit le poëte. O mon Dieu! quelle plaie pour un homme! Le roi veut voir cette pièce dans cinq jours, Baron a six cents vers à apprendre par cœur, vous avez tout votre rôle à étudier, et je n'ai pas achevé le dénouement, et l'un vient ici après l'autre me tracasser et me distraire. Baron sort, et vous voici comme si vous veniez m'annoncer que la maison est en feu. Mieux

vaudrait passer dix ans dans le purgatoire que d'être directeur de théâtre, et auteur surtout.

— Ne vous plaignez pas d'être malheureux, dit Mlle Molière. C'est moi qui suis bien malheureuse. Car ce jeune homme n'a pas de respect pour moi.

— Sache lui en inspirer et laisse-moi tranquille, répliqua Molière.

En disant ces mots il voulut se mettre en devoir de se remettre à l'ouvrage.

— Ne reprenez pas votre plume; cela est inutile, car Baron est parti et ne remettra plus les pieds ici.

— Que dis-tu là, au nom du ciel? Ah! mon Dieu, est-ce encore là un tour de ta façon? Baron ne reviendra plus! exclama le poëte en croisant les bras.

— Il ne rentrera plus ici.

— Comment réparer cette perte-là?

— Demandez-lui plutôt pourquoi il est si susceptible, reprit la femme. Vous nous avez lu récemment une pièce nouvelle traduite de l'espagnol. Comment est-elle intitulée?

— La comédie de Caldéron?

— Je crois qu'elle est de Caldéron; mais c'est égal, le nom de l'auteur n'y fait rien.

— Elle avait pour titre *Mains blanches ne blessent pas.* Et elle mentait.

— Comment, tu aurais?...

— Eh bien?

— Souffleté Baron?

— Et quel mal y aurait-il à cela, mon seigneur et maître? s'écria mademoiselle Molière en faisant le panier à deux anses.

Le poëte était comme foudroyé. Il se prit la tête à deux mains et parut en proie à un orage intérieur terrible. Sa femme le regardait avec un sangfroid imperturbable. Tout à coup, comme s'il fût revenu à lui-même :

— Où donc le trouverai-je? car je veux le voir de ce pas, exclama-t-il.

— Mais il me semble qu'on ne peut le chercher mieux que chez sa belle d'abord, repartit la femme avec le même sangfroid.

Molière prit aussitôt son chapeau et sa canne et sortit de la maison comme si un orage l'eût emporté.

Sa femme ne s'était pas trompée, car il trouva en effet Baron chez son amie Clarisse. Le jeune homme était pâle comme un mort, sans mouvement, tenant ses poings sur son front. Il était livré à un désespoir extraordinaire. Mais, à la voix de son bienfaiteur, il se sentit calmer par degrés et se reprit à la vie.

— Mon cher Baron, est-ce moi qui t'ai blessé? car n'est-ce pas moi que tu veux punir? lui demanda Molière d'un ton de voix plein de tristesse.

— Non, sans doute, repartit Baron avec une émotion profonde. Je n'étais qu'un pauvre enfant abandonné et maltraité. C'est vous qui m'avez recueilli, vous, mon libérateur, mon maître, mon père. Je ne puis vous témoigner par des paroles toute la reconnaissance que j'éprouve pour vous dans mon cœur.

— Et tu veux me quitter?

— Non pas vous, mais votre maison, mon noble père. Pendant des années j'ai souffert, j'ai eu patience, j'ai espéré des jours meilleurs. Mais la mesure est comblée enfin. Je n'en peux plus. Car ne suis-je pas le plus malheureux des hommes? Être battu par une femme comme je l'ai été !

— Et ne l'aurais-tu pas mérité par hasard?

— Il est vrai que je l'ai irritée, je l'avoue; mais me battre, c'était trop fort.

— Et ton rôle? et la fête qui se prépare pour le roi ?

— Mon rôle, je n'y renonce pas, mon noble bienfaiteur; je l'apprendrai, je le jouerai pour vous.

— Ainsi je puis toujours compter sur toi?

— Oui, sans doute.

Et Molière, rassuré, reprit le chemin de sa maison après avoir serré la main de son jeune élève.

Pendant cette conversation, l'amie de Baron, jeune seconde amoureuse de la troupe de la veuve Raisin, n'eut rien de plus pressé que d'aller trouver celle-ci pour lui raconter tout ce qui venait de se passer. Elle savait que sa maîtresse ne pouvait se consoler d'avoir perdu Baron et qu'elle cherchait à le rattacher à sa troupe à tout prix. La Raisin accourut donc à la maison sous le prétexte de faire une visite à Clarisse, mais dans l'intention réelle de réengager le jeune comédien. Elle manifesta d'abord une grande surprise de le trouver là, se montra saisie en le voyant aussi pâle, et lui fit entendre qu'elle savait combien il était maltraité par la femme de Molière et que le public tout entier le plaignait à la fois et le blâmait de souffrir les mauvais traitements auxquels il était en butte. Elle attisa adroitement et avec intention le feu du dépit dans le cœur du jeune homme, elle rapetissa les bienfaits de Molière en rappelant les services que Baron lui avait rendus en lui payant avec usure tous les sacrifices que son maître avait faits pour lui. Elle parla longtemps, avec une tendresse maternelle et des larmes dans la voix, larmes de vraie comédienne dont Baron fut la dupe, et lui proposa enfin de rentrer chez elle où il trouverait, au lieu de mauvais traitements et de coups, de l'affection, de l'honneur et du profit. Voyant que le jeune homme, vaincu par ce discours, paraissait irrésolu sur le parti qu'il avait à prendre, elle formula aussitôt un engagement, qu'aidée de Clarisse, elle le pressa de souscrire. Il signa le contrat, et promit de demander au roi la permission de quitter la troupe de Molière. La Raisin, cependant, le pria de garder le secret sur leur convention et sur son intention de prendre congé de son maître. Baron le promit, non sans quelque remords de l'ingratitude dont il allait se rendre coupable. Mais le sort était jeté. Le roi donna le consentement qui lui fut demandé, et Baron quitta le père adoptif qui avait toujours été si bon pour lui, et une compagnie dont les membres jouissaient d'une certaine considération comme comédiens ordinaires du roi, — pour aller battre la province avec la Raisin et courir risque de n'avoir souvent qu'un grenier où passer la nuit et qu'une grange pour théâtre. Mais il était résolu à tous ces déboires, quelques durs qu'ils lui fussent, tant le soufflet de mademoiselle Molière lui brûlait sur la joue.

Maintenant que Baron avait quitté Molière et Paris, où la Raisin ne put tenir, Scaramouche avait beau jeu. Aussi il s'effilait les moustaches avec une fierté toute royale, car son règne avait repris mieux que jamais. La foule affluait de toutes parts à son théâtre, à mesure qu'elle désertait celui de Molière, où bientôt la solitude devint si grande, qu'on eût facilement pu y établir des gardes de sûreté. Oh! si l'un de nos lecteurs sait ce que c'est qu'un théâtre resté désert pendant six mois, il aura compassion de notre pauvre Molière. Même les tantes et les commères des musiciens

de l'orchestre, même les mousquetaires du roi qui avaient leurs entrées gratuites, avaient cessé d'y aller pour ne plus être témoins de la désolation qui y régnait. Chaque semaine, cinq cents bouches venaient demander du pain, et la caisse de Molière était vide. La ruine était là avec toute son escorte de misère et de désespoir.

Un autre désastre arriva bientôt. Les mousquetaires, fatigués de voir Scaramouche, revinrent au théâtre du pauvre Molière, mais en si grand nombre, qu'ils remplissaient presque à eux seuls la salle tout entière, ce qui écartait les rares habitués restés fidèles au poëte. Les acteurs n'avaient pas été payés depuis cinq mois et se trouvaient endettés d'une manière presque irréparable. La détresse était à son comble. Molière perdait la tête et ne savait plus que résoudre.

— Ma foi, je ne vois pas de remède à notre position, dit-il un jour.

— Il n'y a qu'un seul moyen, répondit mademoiselle sa femme.

— Bien fin qui trouvera celui-là, reprit-il en haussant les épaules avec un air d'incrédulité.

— Eh bien ! ce remède le voici...

— Je suis fort curieux de l'apprendre et j'écoute de toutes mes oreilles, interrompit-il.

— Donc, continua sa femme, ce remède est que vous obteniez du roi que messieurs les mousquetaires n'aient plus la libre entrée de notre théâtre.

— Je défendrais la porte à ces braves militaires? demanda Molière en joignant les mains. Pardieu, cela ne sera pas. Remercions plutôt le ciel de nous avoir envoyé de quoi garnir nos banquettes pendant dix jours. J'aimerais mieux jouer au milieu d'un cimetière.

— Si ce n'est que cela, fit mademoiselle Molière, ouvrons la porte toute large à tout venant, et nous aurons un auditoire.

— Personne ne devrait avoir ses entrées libres, objecta la belle-mère du poëte.

— Personne ? fit Molière. Cela n'est pas possible.

— Excepté les gazetiers, interrompit sa femme.

— Parce que tu les crains, n'est-ce pas ? dit-il en riant.

— Et les auteurs, continua-t-elle.

— Quant à ceux-là, répliqua-t-il, ils sont des gâte-pains nécessaires.

— Avisons pour le reste, reprit la femme.

— La chose serait faisable, si chacun de ces messieurs et de ces dames n'avait pas une cousine, une tante, ou quelque cousin à la mode de Bretagne à introduire ici ; si le souffleur et le balayeur eux-mêmes n'avaient pas une famille tout entière à placer dans notre salle.

— Vous sortez de la question. Il s'agit ici de messieurs les mousquetaires, tous gens de bonne maison et ayant le gousset garni.

— Leurs entrées sont un privilége qui leur appartient de droit, repartit Molière.

— Singulier privilége, objecta sa belle-mère. Ils entrent pour rien, tandis qu'ils pourraient payer double carte. Puis, ne font-ils pas trois fois plus de bruit que s'ils payaient ?

— Et ne forcent-ils pas les honnêtes gens à rester chez eux ou à s'en aller d'ici ? continua sa femme.

— En un mot, il faut que tout cela cesse, ajouta la belle-mère, que secondait si admirablement sa fille.

Les attaques devinrent de plus en plus vives. La troupe tout entière y prit part. On discuta, on parla, on débattit, on examina la question sous toutes ses faces. Molière lutta longtemps avec un courage incroyable et soutint l'assaut qui l'entamait de toutes parts. Il finit enfin par céder et promit de demander au roi la suppression des entrées de messieurs les mousquetaires. Il espérait pourtant que le roi refuserait cette demande. Mais, contre son attente, la demande fut accordée. Tout cela fit une grande sensation, et donna lieu aux conjectures les plus étranges. On alla jusqu'à dire que Molière était jaloux des mousquetaires et qu'il les avait écartés pour Mlle sa femme. Le pauvre poëte devint ainsi la première victime du fait qu'il n'avait posé qu'à son corps défendant et avec la plus grande répugnance. Du reste, si ce motif eût été réel, il n'eût au fond rien gagné à la suppression obtenue, car la plupart de ceux qu'elle excluait du théâtre étaient des jeunes gens de famille, ayant le gousset assez bien garni pour payer leur place sur les banquettes dramatiques. Mais la chose leur parut une insulte, un outrage fait à leurs droits, une atteinte portée à leurs priviléges. Ils accusèrent Molière d'avoir agi arbitrairement en leur refusant la porte, après s'être adressé à Versailles pour leur ravir un avantage qu'il leur avait accordé d'abord en prenant pour sa troupe le titre de comédiens ordinaires du roi.

— Souffrirons-nous cela ? disaient les uns.

— Le baladin nous reléguerait dans la rue ? disaient les autres.

— Nous, les mousquetaires de Sa Majesté? exclamaient tous.

— Non, pardieu ! cela ne sera pas, répétaient d'une voix toutes les bouches.

Cependant quelques-uns, les plus sages, n'avaient rien dit et s'étaient retirés ; mais les plus exaspérés, et ils étaient en grand nombre, tenaient bon. Ils se stimulaient, ils s'excitaient, ils s'irritaient les uns les autres, comme des chevaux de course. Une conspiration fut le premier résultat de cette colère.

— Nous forcerons la porte, et nous entrerons en dépit du saltimbanque, s'écrièrent les plus furieux.

— Allons ! répondit toute la troupe.

Les mousquetaires sortaient de table, car il était quatre heures de l'après midi. Pris de vin, ils avaient senti leur exaspération portée à son comble par la boisson qui avait coulé à grands flots et par les cris de mort poussés contre Molière.

— Il est temps, dit le chef de la bande quand le dernier flacon fut vidé.

Et tous se dirigèrent vers le théâtre.

Les gardiens de la porte voulurent leur barrer le passage, mais on les culbuta. La table du receveur fut renversée. En un moment la salle fut envahie. Vous eussiez dit une arène de gladiateurs prêts à commencer le combat, car tous avaient l'épée au poing, et leurs yeux brillaient de fureur et de vin. Ce furent des cris et des huées qui grondaient comme un orage. Ce fut un tumulte de banquettes qui tombaient, d'armes qui se heurtaient, de voix qui se mêlaient, un bouleversement complet. Les assistants, saisis d'effroi, roulaient sur eux-mêmes, car la pièce venait précisément de commencer et les acteurs venaient d'entrer en scène.

— Au feu !



LE PARLEMENTAIRE.

— Au meurtre !

— Au secours !

Ces cris retentirent de toutes parts, et le désordre fut bientôt à son comble dans l'auditoire, qui se sauvait comme il pouvait, et sur la scène d'où les acteurs s'enfuirent avec épouvante, les uns en se glissant dans le trou du souffleur, les autres en grimpant le long des coulisses, tous en cherchant la meilleure issue et la plus sûre qu'ils pussent trouver.

La salle ainsi envahie comme une ville prise par l'ennemi, l'assaut allait attaquer le théâtre aussi, quand tout à coup un homme parut sur la scène et marcha au devant des épées dont la pointe ne l'eût pas respecté peut-être s'il n'eût montré le plus grand sangfroid. Il s'avança jusqu'au bord de la rampe et dit d'une voix calme aux assaillants :

— Messieurs, au nom du roi, votre maître et le mien, retirez-vous d'ici.

Cet homme était Molière.

Le nom du roi, autant que la tranquillité imposante du poëte imposèrent aux furieux, qui se calmèrent aussitôt et se retirèrent après avoir remis leur épée au fourreau.

Le roi, instruit de l'événement qui venait de se passer, entra dans une grande colère contre ses mousquetaires et ordonna qu'ils fussent sévèrement punis. Mais Molière obtint facilement leur grâce.

— Si Baron ne nous avait pas quittés, rien de tout cela ne serait arrivé, dit le lendemain Mlle Molière en déplorant le désastre dont la salle avait été témoin la veille.

— Aussi, pourquoi fallait-il le souffleter ? répondit le poëte.

— Sans doute pour faire mentir la comédie espagnole de Caldéron et prouver que le proverbe a tort de dire que main blanche ne blesse pas, ajouta sa belle-mère.

— Peut-être, répliqua la femme du poëte à demi voix et avec cette petite moue historique dont Mlle Armande Béjart sut toujours tirer un si grand parti dans les circonstances difficiles.

— Peut-être ? murmura Molière en lui-même.

Ce mot fut une lumière qui éclaira à ses yeux un des coins de cet abîme plein de ténèbres, le cœur d'une femme.

H. de C.

LES SOIRÉES MUSICALES

d'Antoine Frédéric Juste Thibaut.

La nouvelle de la mort de Thibaut causa un deuil général en Allemagne. Les élèves si nombreux et si actifs du grand jurisconsulte, répandus dans toutes les parties de ce pays, furent frappés d'une douleur profonde en apprenant que la bouche de l'ingénieux professeur s'était fermée à jamais, et ils tournèrent avec tristesse les yeux vers le calme cimetière de Sainte-Anne, à Heidelberg, où sa dépouille mortelle fut déposée. Les feuilles publiques, toutes d'accord sur ses qualités si éminentes et sur la vaste puissance de son intelligence, jetèrent un coup d'œil rétrospectif sur ses profondes connaissances scientifiques, sur sa prodigieuse activité académique, sur la finesse de son esprit, sur la pénétration et la lucidité de sa pensée, sur la clarté de sa parole ; elles furent unanimes à louer l'importance qu'il s'était acquise dans le domaine de la science du droit, qu'il était loin d'enfermer et de cacher aux esprits comme une marchandise morte, mais qu'il prodiguait à pleines mains à son auditoire afin qu'elle y fructifiât et y répandît la vie.

Cependant, ni la douleur de tous les élèves que ce grand homme a formés, ni la justice si hautement et si publiquement rendue à ses travaux scientifiques, ne nous donne la mesure de la perte immense que sa mort a été pour l'Allemagne, car Thibaut était plus qu'un grand jurisconsulte, plus qu'un professeur de premier ordre. Thibaut était un homme dont les riches facultés se développaient dans toutes les directions et qui faisait consister sa philosophie à pénétrer dans toutes les choses qui pouvaient offrir un aliment à son intelligence, dans quelque branche des connaissances humaines que ce fût. Ses yeux s'ouvraient à tout ce qui est grand et beau, et son esprit solide et pénétrant possédait la force d'imagination la plus vive, comme son cœur était doué d'une exquise finesse de sentiment et son caractère d'une affabilité qui vous attirait à lui tout d'abord. Son âme sentait vivement les charmes de la poésie ; mais, si bien faite qu'elle fût pour admirer le beau et le grand et pour s'extasier devant les véritables productions du génie, elle se surveillait toujours et ne se laissait jamais entraîner aveuglément. Elle se donnait volontiers, mais ne se laissait jamais enlever, car la sagesse et l'esprit d'examen ne la quittaient pas même dans l'enthousiasme.

L'art dont Thibaut s'est surtout occupé, fut la musique. Il s'était épris pour elle d'une passion ardente et lui consacrait avec amour les moments qu'il pouvait dérober aux études plus sérieuses qui entraient dans le cercle que sa position lui avait prescrit. Et c'est là un fait qui donne la mesure de la richesse de ses facultés. Car il était parvenu à acquérir dans l'art musical une supériorité aussi marquée que celle qu'il avait atteinte dans la science du droit. S'il était professeur de premier ordre dans sa chaire, il était musicien consommé dans sa maison, et se montrait à la fois un des prêtres les plus dignes de Thémis et de Polymnie, pour parler le langage des retardataires de l'empire.

Si les feuilles publiques n'ont pris à tâche jusqu'à ce jour que de le faire connaître comme jurisconsulte et d'apprécier les écrits qu'il a fournis dans l'ordre de la science du droit, les lignes que nous écrivons ici serviront à faire connaître ce grand homme comme musicien et déterminer le rang élevé qu'il a pris dans l'art de la musique.

Je me souviens encore avec plaisir des jours d'études que je passai sous ce maître et de l'impression profonde qu'il fit sur moi quand je l'écoutais parler du haut de sa chaire. Son nom célèbre dans la science m'avait engagé à assister au cours des Pandectes qu'il donnait devant un nombreux auditoire et où je l'entendis développer, avec la plus aimable ironie, ses idées sur différentes controverses auxquelles le droit de succession a donné lieu. Son exposition était de la plus grande profondeur scientifique, mais illuminée par des saillies si saisissantes et si particulières, de tant d'esprit et d'une finesse de raillerie si exquise, qu'il animait et égayait de la manière la plus singulière et la plus originale la partie la plus aride du droit. C'était réellement une chose curieuse à voir et à entendre que cet homme lançant des étincelles et des flammes dans cette matière sèche et abstraite et introduisant dans ses explications des rapprochements d'autant plus piquants et plus spirituels, que les parties qu'il développait paraissaient plus sérieuses, plus obscures et moins comporter les jeux de l'esprit. Son exposition orale était gaie, animée, vive, légère ; elle avait

l'air d'une conversation intructive ; elle développait avec clarté, vous indiquait comme des points lumineux toutes les saillies des questions, puis vous les faisait traverser de part en part et saisir ainsi dans toute leur portée, dans leur ensemble, dans leurs détails.

Tel j'avais trouvé, le matin, le professeur dans sa chaire, tel je le trouvais, le soir, dans sa maison assis à son piano. Thibaut avait organisé un cercle de chant qui se réunissait chez lui tous les mercredis au soir, et il n'était pas trop difficile d'y être admis. Ces jours il recevait ses visiteurs avec une hospitalité vraiment rare, et il les amusait le mieux du monde, assaisonnant ses soirées de saillies intarissables, servant à la fois d'excellent vin et de la musique choisie. Là il se récréait de ses travaux scientifiques et se reposait du droit romain devant son piano où résonnaient toujours les notes les plus riches de Palestrina et d'Orlando Lasso. Là les chœurs énergiques et admirables de Haendel réveillaient en lui des pressentiments et des souvenirs, où il aimait à se bercer et sur les ailes d'aigle de ce génie il semblait se laisser emporter dans des régions placées au-dessus de celles habitées par les hommes. Là, dans les intervalles de chaque morceau, il ouvrait les conversations les plus piquantes, où il ramenait avec cet enthousiasme sévère qui lui était particulier, à tout ce qu'il y a d'éternellement beau et vrai dans l'art, et où il se livrait ensuite aux sarcasmes les plus amers contre le vide et l'inanité de l'art musical moderne.

Ce cercle de chant était une véritable école de l'art; et elle avait une importance d'autant plus grande, qu'il s'efforçait d'y maintenir en honneur un art dont l'époque si musicalement faible où nous vivons semble avoir oublié les riches, belles et profondes traditions qu'elle se vantait même d'avoir mises en oubli. En effet, on y exécutait ces morceaux que le menu peuple musical stigmatise vulgairement du nom de vieilleries, c'est-à-dire la musique sacrée du quinzième et du seizième siècle, les compositions de Palestrina, d'Orlando Lasso, de Morales, de Lotti, de Durante, de Scarlatti. La simplicité et le grandiose de ces œuvres, Thibaut savait les faire valoir dans son langage clair et lucide; et, mieux encore que sa bouche, ses yeux exprimaient l'admiration qu'il professait pour ces vieux maîtres, et ses doigts eux-mêmes parlaient en guidant les voix et en provoquant les accords graves et pleins du chant qu'ils appuyaient par les notes du piano. Le soi-disant monde moderne (gens fort insipides, qui ne voient dans la musique qu'un simple aiguillon des sens et qui, pour cela, tiennent toujours pour les meilleures productions de l'art celles qui sont les plus récentes, le plus à la mode, le plus en vogue) aurait, sans doute, été bien loin de se complaire à ces soirées. Mais il n'y avait là qu'un attrait de plus, qu'un charme plus vif pour ceux qui étaient admis à ce cercle formé par les soins de Thibaut. Plus d'un cœur se sentit ému par l'énergie et la profondeur des anciens maîtres, et les germes que Thibaut y semait à pleines mains tombèrent dans plus d'une intelligence où ils porteront sans doute, à la grande joie de son ombre, les fruits les plus riches et les plus précieux.

A la première soirée où j'assistai chez Thibaut, j'entendis une composition de Haendel, Judas Macchabée, dont les chœurs pleins de lamentations populaires les plus profondes nous émurent d'une manière d'autant plus douloureuse et plus intime, que, précisément le même soir, la nouvelle de la prise de Missolonghi venait d'arriver à Heidelberg. Thibaut était assis devant sa partition, animé d'un enthousiasme que nous partagions tous, et il était bien loin, à coup sûr, des glossaires, de Barthole, de Cujas, de Tribonien, de tous les juristes élégants et grossiers, tels que Savigny et Hugo qui émonde les arbres par le haut et les découronne. Il était complétement absorbé dans Haendel. Son accompagnement de l'oratorio était plein de sentiment, de sévérité et d'intention ; et, entièrement maître du chœur qu'il menait, il le conduisait avec fermeté et assurance à travers les passages les plus dangereux et les plus difficiles. Sans doute, on sentait par-ci par-là que cette œuvre ne se soutenait pas dans toutes ses parties à la hauteur matérielle du sujet, mais Thibaut savait admirablement combler ces lacunes, cacher ces faiblesses, soutenir ces parties chancelantes, de manière que l'impression de l'ensemble de la composition n'en devenait que plus puissante et plus magnifique.

Quand le chant fut fini, Thibaut se mit à nous développer avec chaleur et enthousiasme toutes les grandes qualités de Haendel, et, par quelques détours ironiques, il arriva bientôt à parler de l'orgueil et de la prétention des manœuvres musicaux qui regardent du haut de leur grandeur les immortels chefs-d'œuvre des anciens maîtres et croient se grandir eux-mêmes par le mépris qu'ils professent pour ces génies incontestables. Il se plaignait surtout d'une façon satirique des chefs de sociétés musicales qui n'en prennent la direction que pour faire jouer leurs propres œuvres.

« L'orgueil de ces gens, continue-t-il, ressemble à celui des nobles du Madagascar, qui n'ont que l'unique droit de devenir bouchers et d'écorcher le bétail. Ils croient avoir seuls le droit d'avoir un avis dans les choses relatives à l'art musical et regardent de mauvais œil les amateurs qui disent avec l'orgueil modeste de Luther : « Je ne donnerais pas pour beaucoup le peu de musique que je sais. » Oui, mes amis, ces gens ont le plus puissamment coopéré à avilir l'art céleste, à profaner ce qu'il renferme de plus pur et de plus élevé. Ce sont des hommes violents, ils ont beaucoup appris et beaucoup entendu, et c'est un plaisir de les entendre et d'apprendre d'eux ce qu'ils savent. Ils ne parlent pas, il est vrai, de Palestrina, d'Orlando, de Léo ni de Durante, ni de Marcello, ni de Hasse, ni de Jomelli, ni de Haendel ni de Sébastien Bach. Ils ne disent pas un seul mot de Haendel ni de Sébastien Bach! A peine s'ils prononcent les noms de Haydn, de Mozart, de Beethoven, et, s'ils en parlent par hasard, c'est toujours avec un haussement d'épaules, avec un sourire de satisfaction de leur propre valeur et en proférant mille idées saugrenues sur l'inepte instrumentation et sur le défaut d'effet qu'ils croient remarquer dans ces maîtres. Mais, quant à leurs propres productions, oh ! voilà les chefs-d'œuvre réels, voilà les fleurs vivaces à jamais, tandis que celles-là sont flétries depuis longtemps. Quand ils ont lancé pianissimo ou fortissimo leurs trivialités artistiques dans le monde, ils pensent que toutes les majestés d'autrefois doivent abaisser devant eux leurs couronnes d'or. Combien de fois, mon Dieu, j'ai été pris d'un fou rire en remarquant combien ils se vantaient de leurs petits effets, et de leurs œillades sentimentales, de leur instrumentation de tambours de retraite, de leurs timbales et de leurs petites flûtes. Les musiciens sont en sens inverse des fous comme les peintres. Ceux-ci courent

à s'user les jambes après les tableaux les plus hideux pourvu qu'ils soient vieux ; ceux-là font la croix sur toute musique qui n'est pas d'hier. Un développement calme et simple d'une grande pensée, nous ne la trouvons plus dans les œuvres d'aujourd'hui. Dans une composition moderne on vous fouette comme une toupie à travers tous les tons et on arrive aux accords finals sans être exalté, sans se sentir élevé au-dessus de soi-même, mais pris de vertige et comme frappé au front par une massue. On dirait que les compositeurs se soient approprié les idées de d'Alembert sur la musique telles que l'Encyclopédie les donne ; car cet écrivain fait simplement dériver la musique du désir de faire du bruit, et la musique n'était pour lui qu'un bruit perfectionné. Aussi, ils font un bruit infernal d'instruments depuis le commencement jusqu'à la fin, un tapage qui force les chanteurs à crier pour se faire entendre, de sorte que l'art de bien chanter est devenu en réalité l'art de bien crier. Tout cela est la faute de ces petits despotes musicaux qui disent que Haendel est suranné et que Bach est devenu perruque. Suranné, mes amis ! Ainsi Raphaël, ainsi Homère, ainsi Cervantes devraient l'être aussi pour eux ! Les pauvres insensés, ils croient qu'ils ont fait des progrès sous le rapport du mécanisme et que leur génie a gagné des ailes plus larges et plus puissantes. Comme si se démener était voler, comme si se tirer soi-même en l'air par une touffe de cheveux était s'élever. »

C'est ainsi que Thibaut se livrait chaque fois, après l'exécution d'un morceau, à de riches et énergiques observations qui produisaient toujours un effet puissant sur ceux qui l'écoutaient et qui, en l'écoutant, observaient l'expression de sa figure spirituelle, la vivacité pittoresque de sa parole et le naturel avec lequel il produisait les saillies qui émaillaient son langage ; car il possédait l'art de parler au même degré que l'art d'écrire, et sa parole était singulièrement secondée par la finesse pénétrante de son regard et les modulations incisives de sa voix.

Son cercle de chant était pour lui un royaume où il dominait en maître et où il trônait en souverain. Il s'y était proposé la culture de la musique vocale sévère, et il s'y adonnait avec ardeur de corps et d'âme. Il savait le tenir à l'abri du vulgaire de toute nature et l'initier complétement à l'étude des œuvres classiques. Il était un ennemi sévère de la musique commune et frivole et la tenait bien loin de lui et des siens, de même qu'il empêchait de pénétrer dans son cercle les gens dans lesquels il remarquait d'autres vues que des vues d'art pur. Thibaut avait l'habitude de dire : « Dès qu'un cercle de chant a pour but un simple motif de conversation ou de ménager des occasions d'entrevues destinées à finir par des mariages, tout autre but plus élevé cesse. Une pareille réunion peut toujours commencer par un chœur funèbre, puis faire suivre des conversations et des applaudissements bourgeois, et enfin servir pour dessert la Nymphe du Danube. »

Une riche bibliothèque musicale secondait admirablement les études et les travaux artistiques de Thibaut. Il avait réuni à grands frais une des collections les plus complètes qu'il y eût d'ouvrages de grands maîtres anciens. L'acquisition des manuscrits qu'il fit acheter dans les couvents allemands, italiens et des Pays-Bas, et dont la découverte lui fit entreprendre lui-même plus d'un voyage, absorbèrent, à coup sûr, le prix de plus d'une leçon des Pandectes. Il possédait des compositions des styles les plus divers, de tous les maîtres, de toutes les nations, des chorals, des oratorios, des motets, des requiem, des messes, des credo, une collection nombreuse mais choisie d'anciens chants nationaux des différents peuples du monde.

Grâce à ces moyens, il était en état de mettre de la variété et d'éviter la partialité en même temps dans les travaux qui devaient concourir au but qu'il se proposait. Dans l'étude des grands ouvrages il apportait une patience à toute épreuve et il ne se fatiguait jamais quels que fussent les obstacles qu'il fallait vaincre. Il savait qu'il avait d'abord à faire, en quelque sorte, l'éducation artistique de son cercle, dont les membres, pour la plupart, étaient sous l'influence de certains préjugés qu'il lui fallait détruire et n'abordaient l'étude de ses œuvres favorites qu'avec une certaine timidité, dont il lui fallait triompher aussi. Mais Thibaut ne se rebutait jamais; il était d'une ténacité incroyable parce qu'il avait devant lui un grand but qu'il tenait à atteindre. Aussi, il eut souvent l'inexprimable plaisir de voir qu'on appréciait le vrai et le beau, et que la lumière se faisait peu à peu jour dans l'esprit des membres de sa société. Il est vrai que ce brave homme, si généralement apprécié et estimé, avait la position la plus favorable pour réussir dans son dessein et qu'il possédait en lui-même toutes les qualités qu'il fallait pour faire triompher d'une manière décisive sa façon de voir et ses idées sur l'art. Et si parfois il ne parvint qu'à former des hypocrites en matière de musique ancienne, la faute n'en doit pas lui être attribuée.

La société musicale de Thibaut était unique dans son genre et il est impossible de ne pas reconnaître les fruits qu'elle produisit. Il n'y a que le cercle de Zelter à Berlin et la société de sainte Cécile de Schelble à Francfort sur-le-Mein qui l'aient surpassée, et encore par les moyens extérieurs seulement, Schelble avait la plus grande conformité de vues avec Thibaut. Il possédait le même respect religieux et le même enthousiasme pour les productions classiques, la même fidélité pour ce qu'il y avait reconnu de noble et de digne, le même sentiment fin et épuré pour les beautés profondes et intimes de l'œuvre, la même faculté d'exciter l'enthousiasme pour les idées qu'elle renfermait, et de leur faire produire l'effet conçu par le compositeur. Si les connaissances de Thibaut dans l'histoire de la musique étaient plus vastes et plus étendues, Schelble avait plus de mérite comme théoricien et comme exécutant, car il était chanteur et pianiste remarquable. Quoi qu'il en soit, l'influence exercée par ces deux hommes fut également grande et les travaux de l'un et de l'autre ont produit des résultats extrêmement importants. A Hiedelberg comme à Francfort il se forma de nombreux élèves qui conservent et cultivent religieusement les principes semés par Schelble et par Thibaut.

Le festival donné à Francfort en 1838, et l'institut de Mozart dans la même ville fournissent des preuves éclatantes de l'esprit et des tendances que Schelble dut y faire naître et propager. Et tous les ans quand les ruines du château de Heidelberg font résonner dans les bois et dans les montagnes les notes puissantes des œuvres des grands maîtres d'autrefois, plus d'une oreille croit entendre encore retentir dans l'écho de ces vastes harmonies le nom vénéré de Thibaut.

L'écrit de Thibaut sur la pureté de la musique *(Ueber Reinheit der Tonkunst)*, bien qu'il parût sous le voile de

l'anonyme, lui a assigné un rang distingué comme écrivain dans cette branche de l'art. Cet ouvrage l'entraîna dans de violentes polémiques, dont la plus curieuse fut celle qui s'engagea avec J. G. Naegeli de Zurich, lequel, bien que n'ayant pas des vues trop éloignées de celles de Thibaut, ne pouvait cependant supporter l'idée de voir un simple amateur se poser avec tant d'assurance et de fermeté en face d'un musicien de profession. Tous deux se lancèrent tour à tour des paroles âpres et dures. Mais Thibaut eut dans cette lutte l'inappréciable avantage d'un esprit inépuisable contre lequel ne pouvait combattre qu'avec perte son adversaire, si remarquable qu'il fût par ses profondes connaissances dans l'art musical.

On a injustement fait à l'écrit de Thibaut le reproche de partialité et d'apprécier avec une exagération aveugle d'enthousiasme la valeur de la musique sacrée ancienne. Thibaut rendait justice au beau partout où il le trouvait, dans les anciens ou dans les modernes. Il aimait Mozart, il admirait Van Beethoven. Et l'on a très-faussement conclu qu'il ne voulait entendre à aucune musique qui fût postérieure à Haendel, de ce qu'il insistait dans son cercle de chant sur la culture et l'exécution de la grandiose et simple musique sacrée, laissant la musique moderne à l'opéra et aux concerts. Ce fut là une grande erreur ou une grande injustice que l'on commit à son égard. Thibaut professait un haut enthousiasme pour les compositons sacrées modernes de Chérubini; et, sans doute, si, avant sa mort, il eût eu l'occasion d'entendre l'oratorio de saint Paul par Mendelsohn-Bartholdy, il eût applaudi de toute son âme cette œuvre moderne, mais si digne des maîtres anciens.

Thibaut n'est plus, mais les germes que ses travaux ont plantés porteront de grands fruits.

C'est là un des priviléges de ces natures choisies que, même après leur mort, elles continuent à vivre par l'esprit au milieu des hommes, et que ceux qui leur survivent les suivent longtemps encore des yeux comme des étoiles dont la clarté nous promet quelque chose de plus élevé que les idées terrestres. Thibaut vivra donc. Son génie, qui garda toute sa jeunesse et toute sa fraîcheur jusqu'à la fin de sa vie, anime et fortifie encore plus d'une âme vivante. Et, comme Thibaut aimait à dire de lui-même : « Je ne pourrais vieillir par l'esprit, si ma bonne destinée me donnait de conserver jusqu'à la fin de mes jours les pures jouissances du noble art de la musique, » nous dirons de même aussi : « Il vivra dans les cœurs où il a déposé l'amour sérieux et intime de la science et de l'art. »

LITTÉRATURE.

MARIE, *par* A. Brizeux, 1 *vol. in-32, chez* Mme *Laurent.* 1840.

En vérité, ce fut, il y a quelques années, un étrange phénomène que l'apparition du petit volume de poésies dont nous annonçons aujourd'hui une nouvelle édition. La littérature presque tout entière avait chaussé les souliers à la poulaine et revêtu le juste-au-corps de buffle. Vous ne lisiez pas une page sans rencontrer la pointe d'un dague de Tolède ou le tranchant d'une épée de Milan. C'était alors le règne des truands, des mauvais garçons et des routiers. La poésie était en grande partie entrée dans cette voie ouverte par les romanciers et par les peintres; elle faisait des ballades à la lune, elle arrangeait de toutes les manières le Roi des Aulnes et la mystérieuse aventure de Lénore, elle demandait leur histoire à tous les lutins de l'Écosse, à tous les démons du Brocken, à tous les chevaliers des bords du Rhin. Un autre parti faisait du désespoir et de la colère; l'an 1830 avait en effet déçu tant d'ambitions, désenchanté de tant de mots creux, grâce auxquels les ambitions heureuses étaient parvenues, détrompé de tant de principes, grosses caisses de foire vides, mais que les paillasses habiles avaient su faire sonner si haut. Puis enfin, il y avait un troisième parti qui cultivait la poésie intime. La plupart avaient cru se reprendre à André Chénier, et ne s'attachaient qu'à imiter Joseph Delorme. Le plus souvent une absence totale de dessin, mais toujours une incroyable exubérance de couleur, distinguaient ces productions. La pensée y avait presque toujours quelque chose de vague, d'indécis, de flottant aux contours, comme on disait fréquemment, je ne sais quoi de recherché et de précieux qui tournait à la prétention et à la coquetterie. C'était des vers en corset, à talons rouges, sentant le patchouli et faisant la petite bouche, comme on disait aussi. En général, beaucoup d'affectation et peu de naturel. *Les Feuilles d'Automne* n'étaient pas connues encore.

Au milieu de tout cela parut *Marie*, un petit livre naïf, ingénu, plein de simplicité et de vers délicieux, non de ceux que l'on trouve après les avoir cherchés longtemps, mais de ceux que l'on trouve sans les avoir cherchés. D'où venait ce petit livre, s'il vous plaît? Il venait du fond de la Bretagne, tout imprégné des parfums du pays, tout paré de ces grâces simples et décentes dont la Muse de Chénier semblait avoir emporté le secret. La Bretagne y était tout entière avec ses paysages si variés, avec ses bruyères si tristes, avec ses côtes si rêveuses, avec ses costumes si pittoresques, avec toute sa poésie; et, avant la Bretagne, il y avait la maison du Moustoir, et Marie, la brune enfant du village, et mille souvenirs frais et charmants. Et tout cela était si bien dit, avec si peu d'apprêt, dans un style si pur, dans une forme si franche, avec une allure de langage si facile et en même temps si colorée, que l'attention du public s'y arrêta tout d'abord. Cette attention devint par degrés de la sympathie, et cette sympathie est restée depuis et restera acquise à ce petit livre.

Ce volume échappe à l'analyse, composé qu'il est de pièces qui ne se rattachent l'une à l'autre que par le lien presque imperceptible des mêmes sentiments : l'amour du pays et les souvenirs de l'enfance. La base du recueil se compose de douze élégies, intitulées *Marie*. Ces morceaux sont tous d'une fraîcheur et d'une grâce remarquables. Nous sommes sûr de faire plaisir à nos lecteurs en leur citant le suivant :

Un jour que nous étions assis au Pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
(Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée);

Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane;
Et, voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Elle n'a que sa vie, oh! pourquoi la tuer? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu. —
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

Ne dirait-on pas là quelque idylle de Gessner, plus le naturel et la vérité? Et ces vers comme ils coulent avec aisance! quelle facilité! quelle limpidité transparente! André Chénier les aurait sans doute signés avec plaisir.

Ces douze élégies sont entremêlées d'autres morceaux dont quelques-uns s'élèvent à la plus haute poésie. Tels sont l'*Hymne à la Liberté* et le fragment intitulé *Jésus*.

A côté de ces pièces, il y a quelques romances que tous les amateurs de musique répètent encore. Parmi les compositions de ce genre nous avons remarqué la suivante :

LA CHAUMIÈRE.

— As-tu vu notre baronne?
L'or qui couvrait sa couronne?
L'or qui couvrait ses appas?
Les messieurs dans la chapelle
Murmuraient tous : « Qu'elle est belle! »
— Oui, mais ils ne priaient pas.

— Et le soir, à la lumière,
As-tu vu, pauvre fermière,
Quel riche et royal repas?
Vins de France! vins d'Espagne!
C'était pays de Cocagne!
— Oui, mais ils ne buvaient pas.

— Et la scène ou maître Gilles
A fait force tours agiles
Sur son chef et sur ses bras?
As-tu vu comme le drôle
Leur a défilé son rôle?
— Oui, mais ils ne riaient pas.

— Et ce bal où cent bougies,
Autant de lampes rougies
Brillaient d'en haut jusqu'en bas?
As-tu vu quelles dorures?
Et ces bijoux, ces parures?
— Oui, mais ils ne dansaient pas.

— Et ce lit garni de franges?
Le ciel que portaient quatre anges?
Ce couvre-pied de damas?
— J'ai tout vu; mais crois-moi, Pierre,
Comme nous dans ta chaumière
Peut-être ils ne s'aiment pas.

Nous sommes certain que ce petit volume sera accueilli en Belgique avec la faveur qui s'est attachée à la collection des poëtes édités par Mme Laurent avec une coquetterie si mignonne et en même temps avec un choix si sévère. L'auteur de *Marie* avait, depuis longtemps, conquis une place parmi les meilleurs poëtes français contemporains.

LA SOCIÉTÉ LYRIQUE DE BRUXELLES.

La société lyrique, placée sous la direction habile de M. Lintermans, a exécuté, le 22 novembre, à l'église du Béguinage, une messe de la composition de Hasslinger. Cette société, déjà connue dans la capitale par les ravissantes sérénades qu'elle donnait l'avant-dernier été, s'est montrée ici avec toutes les éminentes qualités qui la distinguent. Elle a fait preuve d'un ensemble rare et d'une intelligence musicale à laquelle nous ne saurions donner trop d'éloges. Aussi, l'effet qu'elle a produit ne sera pas perdu pour les vrais appréciateurs de la bonne musique. Ils sauront gré à la Société Lyrique de nous initier à d'autres choses qu'à des chœurs d'opéra que nous avons entendu hier ou que nous entendrons demain, au Théâtre Royal. La pureté de cette musique religieuse, si grave, si sévère, si profonde, relevée encore par toute absence d'accompagnement, les a frappés et leur a fait entrevoir une autre perspective dans l'art contemporain. Tandis que le Conservatoire, laissant au théâtre ses petits opéras et sa musique le plus souvent bourgeoise, nous déroule les admirables symphonies de Beethoven, que nous serions peut-être encore à ignorer sans M. Fétis, — la société, dirigée par M. Lintermans, nous fera connaître les belles compositions sacrées que les maîtres allemands ont produites. Il en est temps, en effet; car rien n'est aussi négligé que la musique religieuse dans la plupart de nos églises. N'est-ce pas une chose risible que d'entendre retentir dans des temples chrétiens des airs et des chœurs qui vous font douter si vous êtes dans le lieu le plus saint et vous transportent malgré vous par la pensée dans le lieu le plus profane? L'exemple donné par la Société Lyrique nous paraît donc destiné à produire les meilleurs résultats. Il fructifiera, nous l'espérons, et trouvera des imitateurs.

D'après la manière parfaite dont la messe de Hasslinger a été exécutée, tous ceux qui y ont assisté ont pu juger de la bonne direction imprimée à la Société Lyrique par M. Lintermans. Nous apprenons que cet habile musicien vient d'être nommé professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles au même titre que M. Géraldi. C'est une acquisition dont nous félicitons cet établissement; car le jeune professeur possède, outre une méthode excellente et une intelligence musicale peu commune, de grandes connaissances théoriques, un goût délicat et un sentiment dont le morceau composé par lui et intercalé dans la messe de Hasslinger a fourni la preuve. Cette pièce est d'un style élevé et présente un caractère de religiosité dont les compositions sacrées ne sont pas toujours empreintes.

LES SCÈNES

DE LA

Vie des Peintres Flamands et Hollandais,

PAR MADOU.

Quand nous écrivions que cette magnifique publication était promise à un succès européen, nous ne nous trompions pas. Nous disions que cette entreprise était un monument national que Madou érigeait à la gloire de l'ancienne école flamande et hollandaise. Nous disions que l'exécution de cette œuvre appartenait à Madou, ce dessinateur si correct, cet observateur si spirituel, cet artiste si profondément initié à tous les grands maîtres anciens qui ont illustré l'art dans les Pays-Bas; que c'était sa tâche à lui de représenter dans vingt planches nos vingt peintres les plus célèbres, chacun dans une composition telle qu'on y retrouvât le style de chacun d'eux, et non-seulement qu'on y retrouvât son style, mais encore qu'on y revît tout entier l'homme et l'artiste avec ses allures, son caractère, son entourage, sa pensée; enfin, que lui seul peut-être était capable d'achever cette entreprise. Aussi, aucun genre de succès n'a manqué aux *Scènes de la Vie des Peintres*, aujourd'hui parvenues à leur septième livraison. Cette splendide publication a été accueillie en France, en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, avec cette admiration qui s'attache à toutes les belles choses. Artistes et amateurs sont unanimes sur l'importance de cet ouvrage.

Aujourd'hui voici que ce succès est ratifié par un des souverains qui, en Europe, ont le plus fait pour l'art et qui compte parmi les meilleurs connaisseurs en cette matière. Nous voulons parler de S. M. le roi de Bavière.

Ce prince, après avoir pris un rang si distingué parmi les écrivains allemands par ses poésies, a fondé dans ses états une école d'art qui fait aujourd'hui la gloire de la patrie germanique et à laquelle il laissera son nom. Sa ville de Munich est devenue, grâce à lui, la capitale des peintres et des sculpteurs. Il bâtit des églises, il coule des statues de bronze, il transforme ses palais en musées, il fait peindre sur les murs de sa royale demeure des épopées tout entières. Et non-seulement il commande comme un amateur et paie comme un prince, mais il dirige lui-même tous ces travaux gigantesques comme un connaisseur de la plus haute intelligence. Dieu sait ce que le roi de Bavière a fait en moins de quinze ans, quels chefs-d'œuvre il a suscités autour de lui, quels grands peintres et quels grands sculpteurs il a fait éclore. Voilà un roi. L'histoire de Bavière dira un jour, en parlant du dix-neuvième siècle, le siècle de Louis.

Eh bien! ce souverain, si grand connaisseur et appréciateur si intelligent, écrivit, l'autre jour, à notre noble président, Monseigneur le prince de Ligne, qui lui avait envoyé, il y a quelques mois, un exemplaire de l'ouvrage de Madou, une lettre des plus flatteuses sur cette superbe publication. Après le compliment royal adressé à l'œuvre de Madou, la lettre se termine de cette manière: « Je ne saurais terminer la présente sans ajouter combien j'éprouve de plaisir à voir s'établir un rapprochement entre les Allemands et les Belges, ce qui ne pourra, ce me semble, que servir leur intérêt à tous deux. »

Le roi de Bavière, après avoir manifesté le plaisir que les *Scènes de la Vie des Peintres* lui ont fait, montre aussi la satisfaction qu'il éprouve en voyant notre pays se rapprocher de l'Allemagne. Ainsi, en dépit des tendances anti-germaniques de quelques hommes, les dispositions de l'esprit de notre peuple sont connues et trouvent de l'écho au delà du Rhin. Le mouvement littéraire des Flandres, qu'on essaie d'étouffer de toutes parts, a fourni hautement la preuve de ces dispositions. L'art belge lui vient en aide. Et peut-être le moment est prochain où notre diplomatie elle-même sera forcée de céder à l'entraînement de la littérature flamande et de l'art flamand.

M. KURANDA.

La Renaissance fut la première à annoncer à ses lecteurs le succès immense obtenu sur les premiers théâtres d'Allemagne par le drame de M. Kuranda, *Die letzte weisse Rose, la dernière Rose blanche*. Le jeune poëte se trouve depuis cinq ou six mois à Bruxelles. Peu d'écrivains, nous pouvons le dire, sont aussi bien initiés que lui à la connaissance de la littérature allemande et possèdent un esprit d'appréciation et une critique aussi fine. C'est pourquoi plusieurs personnes lui ont manifesté le désir de l'entendre donner quelques séances publiques où il exposât l'esprit et la tendance de la littérature moderne dans sa patrie. Ces séances, nous en sommes certains, seraient du plus puissant intérêt, animées par cette poésie, cette clarté et cette richesse d'aperçus et de langage qui distinguent les écrits de l'auteur de *la dernière Rose blanche*. La langue allemande, si étroitement apparentée à la nôtre a, depuis quelques années, gagné beaucoup de terrain en Belgique parmi les hommes qui tiennent à ne pas rester cloîtrés dans les romans parisiens à soixante-dix centimes le volume. Elle est sœur de la langue flamande, qui a pris un si grand élan aussi, grâce aux travaux de Willems, de Snellaert, de Van Duyse, de Serrure, de Bloemaert, de Conscience, de Blieck et de Ledeganck. Nous verrions donc avec le plus vif plaisir M. Kuranda céder aux instances que les vrais Belges lui adressent de plusieurs côtés. Les différentes revues qui se publient à Paris et les originaux qui avaient cru monopoliser les pays d'outre-Rhin nous ont assez longtemps nourris d'idées fausses ou d'idées incomplètes sur le mouvement intellectuel contemporain en Allemagne. Il est temps qu'un homme d'esprit, de science et d'érudition, un homme compétent enfin, vienne nous éclairer sur le génie germanique. M. Kuranda est cet homme.

A UNE JEUNE FILLE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

Nitet latendo.
LÉGENDE D'UNE MÉDAILLE RUSSE.

Souvent, dans l'oasis du grand désert cachée,
Se joue une fontaine, à doux flots épanchée
Sur le sable argenté,
Dont n'approchent, le soir, que les blondes gazelles,
Et que l'oiseau du ciel trouble seul de ses ailes
Quand il a bien chanté.

Elle va soupirant son mol et frais murmure.
Le saule avec amour y baigne sa ramure

Et ses branches en pleurs.
Le beau palmier s'y peint comme une étoile verte;
Et de ses bouquets blancs l'aubépine couverte
Laisse y neiger ses fleurs.

Comme, dans l'oasis, se voile de ramée
La source du désert, — votre âme, parfumée
De grâce et de candeur,
Votre âme se dérobe au monde où tout s'altère;
Et vous nous la cachez comme un chaste mystère
D'amour et de pudeur.

Nul n'en sait le secret que Dieu seul et ses anges,
Le roi de toute chose et les saintes phalanges
Dont les yeux sont de feu.
Oh! pour y lire aussi tout ce qu'elle recèle,
Que n'ai-je l'œil d'un ange où l'éclair étincelle,
Ou l'œil ardent de Dieu!

André van Hasselt.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — *La Renaissance* vient de recevoir une réclamation relative à ce que nous avons dit, dans notre dernier numéro, de la députation envoyée par le gouvernement en Bavière. Nous regrettons que notre correspondant ait mal interprété nos intentions. Car, d'un côté, nous sommes bien éloignés d'être de ceux qui croient que la Belgique n'a plus rien à apprendre de l'étranger. De l'autre côté, nous savons que la Belgique n'est pas du tout connue à l'étranger, ou qu'elle y est très-mal connue. Donc, il y a une double nécessité de nous mettre en rapport avec les pays qui peuvent nous enseigner quelque chose ou dont nous pouvons tenir à honneur d'être appréciés. Aussi, nous serons toujours les premiers à conseiller l'établissement de rapports de cette nature. En restant trop cloitré en soi-même, on devient petit, étroit, mesquin. Nous sommes donc parfaitement d'accord avec notre correspondant sur le but. Seulement nous différons sur les moyens. « On n'engage pas des relations avec un pays voisin, dit notre correspondant, en y envoyant tout d'abord un ou plusieurs peintres; il est rationnel et même dans les convenances de charger préalablement un agent de se rendre sur les lieux, afin d'apprécier le véritable état des choses et les dispositions, tant du gouvernement que des maîtres de l'art. Du reste, la mission qui nous occupe n'embrasse pas seulement la peinture, mais encore l'architecture et l'instruction publique. Confiée à deux Belges dont les lumières et les connaissances spéciales nous en garantissent le succès, attendons leur rapport, lequel, nous l'espérons, sera rendu public.»

Nous ignorions entièrement quels sont les hommes qui font partie de cette députation. Notre correspondant ne nous en nomme qu'un seul, M. Wolfers, que nous savons homme de beaucoup de sens et de beaucoup de goût.

Il nous apprend ensuite que la mission a pour objet d'apprécier le véritable état des choses à Munich. Il nous semble que cela est suffisamment connu en Europe. Toute l'Europe sait que le musée de cette ville est un des plus riches qu'il y ait; tous les principaux ouvrages qui le composent sont connus par les planches de nos anciens graveurs flamands et par les admirables lithographies de Piloti et de ses collaborateurs. La peinture moderne de Munich n'est pas ignorée davantage. Les compositions de Cornélius, de Hess, de Schwanthaler, de Kaulbauch et de tant d'autres se gravent et se lithographient depuis plusieurs années dans des collections spéciales et dans les Annales Artistiques de Munich. Toutes ces productions se trouvent sous les yeux de tous ceux qui veulent se tenir au courant de ce qui se fait en Bavière. Mis à même de les juger de loin sous le rapport de l'esprit, du sentiment, de l'intelligence, de la composition, même souvent de la couleur, comme nous jugeons la plupart des maîtres italiens, n'avions-nous pas assez de motifs pour envoyer tout d'abord quelques-uns de nos artistes à Munich, où ils auraient eu ainsi l'occasion d'étudier, non-seulement les productions de l'école bavaroise moderne, mais aussi un genre spécial d'ouvrages de Rubens, dont la Belgique n'a pas un seul échantillon, c'est-à-dire ses compositions les plus ardentes et les plus fougueuses, la *Défaite de l'armée de Sennachérib*, qui a été lithographiée par Piloti et dont le groupe central a été gravé par Soutman, la *Chute de Anges rebelles*, gravée par Vosterman et par Ragot, la *Chute des Damnés*, gravée par Suyderhoef, *Castor et Pollux enlevant les filles de Leucippe*, ouvrage gravé par Val. Green, les *Romains et les Sabins*, gravés par Sentzenick? Un rapport, quelque détaillé qu'il puisse être, et nous savons que M. Wolfers est capable d'en faire un excellent, pourra-t-il donner des richesses artistiques anciennes et modernes de Munich une idée plus complète que celle que nous fournissent toutes les planches publiées jusqu'à ce jour, d'après ces ouvrages? Nous ne le croyons pas. C'est pour cela que nous disions que, ces ouvrages étant déjà connus par les moyens dont nous venons de parler, il nous semblait qu'on eût bien fait en envoyant tout d'abord quelques-uns de nos artistes pour voir, par leurs propres yeux et chacun avec son talent, quel profit l'art flamand d'aujourd'hui peut retirer de l'étude de ce que Munich offre en fait de productions artistiques.

Les sculptures modernes de la Bavière sont également connues.

Quant à l'instruction publique, nous penchons à croire qu'il est difficile de dire quelque chose de nouveau sur ce sujet, après les écrits volumineux et savants que le célèbre professeur bavarois Tirsch a publiés sur cette matière. Car cet écrivain, après s'être occupé pendant vingt ans de l'étude spéciale de cette branche en Bavière, après avoir été chargé par son gouvernement de parcourir la France, la Belgique, la Hollande et toute l'Allemagne occidentale pour y prendre connaissance de l'état et de l'organisation de l'instruction publique, a publié sur cette partie des ouvrages qui ont eu quelque retentissement en Europe et dont notre souverain a reconnu le mérite en accordant à M. Thiersch la croix de l'ordre civil belge.

Pour ce qui concerne l'architecture en Allemagne, c'est là une étude qui exige plus d'années qu'une mission ne permet d'y donner de semaines. Nous savons que le savant professeur Bock, de l'université de Fribourg, qui habite aujourd'hui Aix-la-Chapelle, s'en occupe depuis quinze ans, et que son grand ouvrage sur cette branche de l'art dans sa patrie doit paraitre bientôt.

Nous croyons nous être expliqués franchement avec notre correspondant. Nous terminerons en lui répétant que nous rendons justice à M. Wolfers, et que nos paroles ne nous ont été inspirées par aucun esprit de dénigrement ni envers un homme, ni envers le gouvernement avec lequel nous sommes parfaitement d'accord sur le but, mais qui, selon nous, peut s'être trompé sur les moyens.

Anvers. — Le concours de gravure des élèves de l'académie d'Anvers vient d'être jugé par un jury composé de MM. Wappers, Braemt, Érin Corr, de Braeckeleer, Madou, Van der Haert et Eugène Verboeckhoven. L'ensemble du concours a été trouvé très-satisfaisant; toutefois les membres du jury n'ont pas cru devoir accorder le grand prix. Seulement il a été décidé que le jeune Michel Versuyvel, auteur de la gravure qui a été exposée dans la salle du musée, du 12 au 19 novembre, ayant pour signature les lettres E. T. Z, serait recommandé à la bienveillance du gouvernement.

— On sait que notre ancien bougmestre, M. Florent Van Ertborn, dont la mémoire sera honorée parmi nos habitants, a fait don à la ville de son beau cabinet de tableaux qui se trouve actuellement à La Haye. La régence vient de nommer une commission chargée de se rendre à la capitale de la Hollande pour y recevoir et envoyer à Anvers cette belle collection.

— Un acte de vandalisme inouï s'est passé pendant la nuit du 7 novembre. La sentinelle placée devant la statue de Rubens s'est amusée à briser, à coups de bayonnette, les pieds des génies qui ornent le piédestal. Ce n'est que le lendemain que l'on s'est aperçu des dégats occasionnés par ce soldat que l'on a relevé de faction dans un état complet d'ivresse. Les coups ont été portés avec tant de violence, que la bayonnette s'en était fendue. Ce factionnaire a été immédiatement arrêté.

Gand. — Les sociétés artistiques et du Casino, ainsi que les musiciens de l'orchestre du grand théâtre, ont donné à M. Ch. L. Hanssens, leur directeur, un banquet à l'occasion de la présentation du portrait de ce compositeur, dessiné aux frais de ses amis par M. Van der Haert, professeur à l'École de gravure à Bruxelles. Ce portrait est d'une ressemblance frappante et d'une pureté d'exécution que l'on rencontre rarement dans les productions les plus parfaites qui nous viennent de l'étranger. On sait, du reste, de quoi M. Van der Haert est capable.

La fête qui a eu lieu à cette occasion a été des plus expansives et des plus cordiales et elle s'est prolongée bien avant dans la nuit.

— M. Runge, architecte à Berlin, chargé de faire un voyage dans les principales villes de l'Europe pour le gouvernement prussien, a visité dernièrement notre cité. Les principaux monuments, le palais de l'université, le grand théâtre et le palais de justice ont été l'objet de son attention particulière et de sa haute approbation. M. Runge a pris des esquisses des bâtiments les plus remarquables. Il a visité dans le même but les principales villes de la Flandre.

Liége. — Un nouvel opéra de M. Wanson fils, intitulé l'*Astrologue*, vient d'être mis à l'étude et sera représenté avant un mois sur notre théâtre.

— Un jeune homme de cette ville, M. L. Melotte, auteur de l'*Étudiant*, ou *la Rente viagère*, vaudeville qui a obtenu l'année dernière quelque succès sur notre scène, vient d'achever une comédie en un acte qu'il va présenter à la commission administrative du théâtre. Cette pièce porte le même titre qu'une autre comédie fort jolie et bien connue. Elle est intitulée : *Chacun de son côté*.

— On sait que l'église Saint-Denis avait chargé notre compatriote M. Breuls, de copier, dans ses excursions artistiques en Italie, deux tableaux, l'un de Fra Bartholomeo et l'autre de Raphaël. Le premier se trouve depuis plusieurs mois à Saint-Denis; le second va arriver dans quelques jours. Il représente sainte Cécile.

Bruges. — Notre concitoyen M. F. de Hondt vient de publier une notice sur la cheminée de la grande salle d'assemblée du magistrat du Franc de Bruges. Ce travail intéressant jette un jour tout nouveau sur la signification historique de cette œuvre admirable et redresse plusieurs erreurs dans lesquelles sont tombés ceux qui se sont précédemment occupés de recherches archéologiques sur cet antique monument.

Courtrai. — La direction de la société pour l'encouragement des beaux-arts et de l'industrie est convoquée pour le 8 novembre, afin de prendre une résolution définitive sur l'acquisition du tableau de De Keyser, la bataille de Groeninghe, dite *des Eperons d'Or*. Il paraît que le défaut de présence des membres directeurs aux réunions est cause qu'aucune décision n'a encore été prise à cet égard. L'objet est cependant digne de leur zèle et il faut espérer que l'assemblée enfin se trouvera au complet. Ce beau tableau relèverait singulièrement l'exposition publique de l'année prochaine et en augmenterait le succès et l'éclat. Les prétentions du propriétaire du tableau sont, dit-on, très-modérées.

La Haye. — La souscription ouverte en cette ville par les amis de feu M. Nuyen, peintre-artiste, pour lui élever un monument funéraire, se couvre de nombreuses signatures parmi lesquelles on remarque avec plaisir les noms de plusieurs Belges, entr'autres MM. Wappers, De Keyser, etc. Ce monument sera inauguré au printemps prochain. M. Nuyen était un jeune peintre d'un talent distingué. Sa mort prématurée a attristé tous ceux qui l'ont connu.

Berlin. — L'exposition annuelle des tableaux de peintres vivants, ouverte depuis quelques semaines, attire toujours une grande affluence de curieux. L'école de Dusseldorf s'y fait surtout remarquer. M. De Keyser a envoyé ici un petit tableau représentant la *Bataille de Woeringen*, qui fixe l'attention générale, quoique ce ne soit que l'esquisse d'un grand tableau qui est exposé en ce moment à Francfort.

M. Houzé, de la même ville, a exposé la *Mort de Percy*, comte de Northumberland, devant lequel on s'arrête avec intérêt.

Munich. — Parmi les jeunes artistes de notre école, il en est un qui promet de fournir une éclatante carrière. C'est Joseph Fuchs, élève du professeur Schnorr. Son dernier tableau, destiné au Kunst-Verein de Mannheim et représentant le sujet mis au concours par cette association, le *Retour de Hermann auprès de Thusnelda après la défaite de Varus*, est une œuvre pleine de beautés. On en vante la grandiose composition, la profonde intelligence des caractères des divers personnages, l'expression et le dessin. En un mot, c'est une production qui assigne à M. Fuchs un rang fort distingué dans notre école, qui compte tant d'artistes remarquables.

— Un autre peintre, Monten, vient de finir un grand tableau représentant une manœuvre du quatrième régiment des chevaux-légers bavarois. Cette toile est exposée au salon de Kunst-Verein, où elle obtient un grand succès. Elle est destinée à S. M. l'empereur de Russie.

— Les livraisons 5-7 des *Neue Malerwerke aus München* (*Peintures Modernes de Munich*) ont paru. Ce choix de quarante-huit ouvrages des artistes les plus distingués de l'école bavaroise se publie in-folio. Les planches sont lithographiées avec un soin et une pureté remarquables par Frédéric Hohe et d'autres artistes.

Londres. — Dans la salle égyptienne de notre galerie, on vient d'exposer un grand nombre de portraits et de scènes de genre, dessinés et peints par l'Américain Catlin, qui a passé sept ans dans les savanes et dans les prairies de sa patrie, à peindre tout ce que la physionomie, les habitudes et les usages des peaux rouges et des héros de Fenimore Cooper présentent de pittoresque. Ces ouvrages sont l'illustration la plus complète et la plus consciencieuse du célèbre romancier.

— Parmi les tableaux du prince de Lucques, arrivés ici pour être mis en vente, se trouve la *Vierge aux Chandeliers*, par Raphaël, estimée à neuf mille guinées; cet ouvrage, peint sur bois et en ovale, n'a que deux pieds de diamètre. On remarque, dans cette collection, un beau tableau de Memling.

Francfort. — La Société de Sainte-Cécile a exécuté ici, au bénéfice de l'institut de Mozart, un grand oratorio écrit par Ferdinand Hiller, et intitulé : *la Destruction de Jérusalem*. Cette composition grandiose révèle en ce musicien un artiste du plus grand mérite.

Malte. — On fit, il y a quelque temps, la découverte de plusieurs cavernes vastes et singulières près de Malcuba à six milles de la Valette; elles étaient masquées par des masses énormes de pierres brutes transportées sur les lieux depuis un temps immémorial. Dernièrement la terre ayant commencé à s'écrouler laissa apercevoir un bâtiment divisé en trois parties sur des bases d'une construction cyclopéienne, et au dedans et au dehors quelques débris d'animaux, des ustensiles de cuisine, huit idoles grotesques, et une figure nue tout à fait mutilée. On assure que ces figures ont, malgré leur petitesse, quelque ressemblance avec le Bacchus découvert naguère à Pompéï, et placé au musée Bourbon de Naples; toutes, à l'exception d'une, qui est de terre cuite, sont en terre dure de Malte.

On continue les fouilles, et on attend de ces excavations des résultats plus importants encore.

Dresde. — Les cahier 12-16 des *Vorzüglichsten Werke der koeniglichen Galerie von Dresden, nach den Originalen auf Stein gezeichnet* (Ouvrages les plus remarquables de la Galerie Royale de Dresde dessinés sur pierre d'après les tableaux originaux), publiés par Franz Hanfstaengel, viennent de paraître. Ils contiennent les ouvrages suivants :

12e livraison : L'Amour aiguisant sa flèche, d'après Raphaël Mengs; un Cabaret Flamand, d'après David Teniers; la Reine Tomyris apprenant la perte de la bataille livrée aux Perses, d'après le Guerchin;

13e livraison : La Chanteuse, d'après G. Netscher; le Trompette, de G. Terburg; le Jardin d'Amour, de Rubens.

14e livraison : Le Denier de César, d'après Titien, la Musicienne au Clavecin, par Netscher; Agar et Ismaël, de Baroccio; les Poules et l'Oiseau de Proie, par Melchior Hondekoeter;

15e livraison : Le Christ debout, d'après Giovanni Bellino; le Malade et le Médecin, par Netscher; David tenant la tête de Goliath, par Alessandro Turchi, dit l'Orbetto;

16e livraison : La Fille d'Hérodias avec la tête de saint Jean, d'après Carlo Dolce; Gérard Dow jouant du violon, d'après luimême; le Festin d'Assuérus, d'après Rembrandt.

Florence. — Les Fresques de Giotto qui, au dire de Vasari, décoraient la chapelle de Peruzzi dans l'église de Santa-Cruce, vont être dégagées de la couche de badigeon dont la babarie du siècle passé les avait couvertes. Le grand duc de Toscane s'occupe aussi de faire nettoyer les magnifiques Fresques de Spinelli qui ornent la sacristie de San-Miniato, et celles de Ridolfo Ghirlandajo dans la chapelle de l'ancien palais de la république (*Palazzo vecchio*).

— La mort vient de frapper ici le savant écrivain allemand Gaye, auquel on doit un si grand nombre d'écrits sur l'art.

On sait que cet auteur était un des collaborateurs les plus assidus du Kunstblatt, de Stuttgart, où il inséra un nombre considérable d'articles sur l'archéologie italienne et sur l'esthétique de l'art. Il est mort à l'âge de trente-six ans.

Les feuilles 15 et 16 de la *Renaissance* contiennent l'*Orgue de Bois-le-Duc*, lithographié par Clerman d'après J. Bosboom, et le *Parlementaire*, dessiné et lithographié par P. Lauters.



F. Stroobant del. et lith.

LE VIEUX SOLDAT.

La Renaissance. N° 17. 2e année.

La Ville sous-marine.

LÉGENDE ALLEMANDE.

Sur le bord de la mer du Nord vivait, il y a longtemps, un pêcheur que les gens du village appelaient le pauvre Thomas. Cependant il ne convenait pas lui-même qu'il était pauvre, car il vivait heureux dans sa chaumière délabrée, à laquelle il donnait pompeusement le titre de domaine, et on lui apportait chaque jour du village voisin, sans qu'il eût besoin de s'inquiéter de rien au monde, les choses nécessaires à son entretien. De besoins particuliers il n'en avait pas, et, quand même il s'en fût élevé en lui, il les eût plutôt étouffés que de se laisser forcer par eux à quitter sa cabane et le voisinage de la mer, tant étaient grands en lui la passion qu'il avait pour le spectacle des flots et le plaisir qu'il éprouvait à regarder se dérouler devant ses yeux l'immensité de l'Océan. Cependant on ne le voyait que bien rarement s'aventurer dans sa petite barque de pêcheur, tandis qu'on était toujours sûr de le trouver assis sur le rivage, surtout pendant les soirées bien calmes, suivant des yeux le mouvement des nuages au bout de l'horizon et contemplant avec ravissement le tableau magnifique des splendeurs de l'Occident.

Il faut le dire, Thomas n'avait pas toujours vécu aussi retiré; car sa jeunesse et même ses années viriles s'étaient passées en partie dans des entreprises et dans des voyages dangereux. Plus d'un souvenir de cette époque de sa vie était resté dans sa mémoire, et il avait l'habitude de les raconter, le dimanche, dans le cercle intime des pêcheurs et de leurs femmes, qui se groupaient souvent autour de lui pour l'écouter. Bien que ce fût là le jour des histoires, les joyeux jeunes gens du village voisin trouvaient cependant moyen de l'amener à leur réciter quelque légende, d'autres jours de la semaine, ce qui donnait une singulière mauvaise humeur aux pères de famille, parce qu'ils savaient que l'étrange vieillard racontait souvent des choses qui faisaient rêver les jeunes gens et les amenaient à négliger leur travail pour s'occuper des moyens de s'emparer des trésors merveilleux dont les contes du pauvre Thomas ne cessaient de les entretenir. Un de ces contes était surtout celui de la ville sous-marine. Le voici.

A une assez grande distance dans la pleine mer, on pouvait, par un temps bien clair et bien calme, distinguer facilement, sur le fond du lit des eaux, des objets d'une configuration singulière et qui avaient passé de tout temps pour les restes d'une ville engloutie depuis des siècles. Le pêcheur solitaire qui, en regagnant, au soir, le rivage, passait au-dessus de cet endroit, ne pouvait se défendre d'un secret effroi, en songeant aux récits mystérieux que l'on faisait sur les formes fantastiques de la ville sous-marine qu'on avait vues çà et là. Une circonstance particulière augmentait encore cette épouvante, c'est que l'eau était rarement calme en cet endroit et que non loin de là pointait sur la surface de la mer un rocher noir contre lequel plus d'un bâtiment inexpérimenté s'était brisé. Auparavant un riche village s'élevait sur la côte, mais il était entièrement abandonné maintenant et tout à l'entour on en voyait encore les ruines. La cabane du pauvre Thomas était la dernière qui fût restée debout, et elle menaçait de s'écrouler aussi.

Un soir, tous les pêcheurs ayant fini leur ouvrage de meilleure heure que de coutume et l'attente du jour de fête du lendemain ayant amené autour de la demeure du vieillard un groupe plus nombreux, il s'établit gravement au milieu du cercle de ses auditeurs. Deux pêcheurs étrangers qui s'y étaient mêlés, ramenèrent le pauvre Thomas à sa vie d'autrefois et lui demandèrent s'il ne s'y reportait pas quelquefois par la pensée du fond de la vie tranquille qu'il menait maintenant.

Thomas secoua la tête, disant :

— Non, mes amis. Le monde est pour moi comme un théâtre dont la toile est tombée. Il n'y a plus rien de commun entre lui et moi. J'y ai vu ce qu'il n'a été donné peut-être à aucun œil humain autre que le mien d'y voir; et je suis satisfait de mon lot. Croyez-moi, mes amis, quand je suis assis comme cela devant ma cabane, quand la nature est bien calme autour de moi, que la lune laisse tomber ses rayons sur les flots et que j'aspire du fond de ma poitrine les fraîches brises de la mer, il s'élève en moi des frissons délicieux, des rêves charmants. Alors je ne m'inquiète plus du monde des hommes. Alors le vieux pays des merveilles s'ouvre devant moi, et la verte surface de la mer se change aussitôt à mes yeux en un tapis bigarré où ma fantaisie brode les figures les plus belles du monde des fables. Je vois cingler devant moi le navire de Maguelonne, qu'un destin fatal entraîne loin de celui qu'elle aime; je vois passer dans la nuit le riche vaisseau magique d'Argo avec ses mille et mille guerriers et poëtes; des chants et des couleurs éclatent à la fois à mes regards et à mes oreilles; parfois les merveilles des mers m'apparaissent du fond de l'antique berceau des tempêtes; j'entends des voix qui sont inintelligibles pour tout autre et qui parlent des trésors que renferme l'abîme et qui y sont cachés depuis des siècles. Et, au milieu de ces images magnifiques, il descend un calme et un bonheur profond dans mon âme, et je comprends que tout n'est que rêve et mensonge ici-bas, que l'homme mortel ne trouve le repos que dans le contentement de soi-même et dans la modération de ses désirs; enfin, la petite place que j'occupe sur le sable du rivage m'est plus chère que ne me le serait un trône d'or au milieu de la cour des magiciens et des chanteurs qui flottent sur l'Argo.

— En vérité, vous êtes un singulier rêveur, père Thomas, reprit un des pêcheurs étrangers. De toutes les magnificences ni de toutes les richesses dont vous venez de nous parler, il ne nous est jamais rien venu dans la pensée.

— Hé! hé! s'écria l'autre, notre ancien compagnon pourrait, s'il le voulait, nous raconter des choses bien plus merveilleuses encore. Car on sait suffisamment dans le village que les esprits de la mer l'ont un jour introduit dans leur empire, qu'ils lui ont montré la vieille ville sous-marine et qu'il en a rapporté un joyau précieux.

En entendant ces paroles, le cercle des auditeurs devint plus attentif et se resserra plus étroitement autour du vieillard.

La brise du soir amenait une douce fraîcheur du côté de la mer et agitait les cheveux blancs du pauvre Thomas, qui, silencieux et pensif, regardait devant lui, comme s'il se fût mis à rêver à des jours depuis longtemps passés. Cependant on le pressa de questions et de prières pour l'engager à commencer cette singulière histoire à laquelle le pêcheur étranger venait de faire allusion. Enfin, il rompit le silence et dit d'un air de mauvaise humeur :

— Quand c'est par pure curiosité que vous êtes là à me

presser ainsi, comment voulez-vous que je vous dévoile cet événement si triste et si inconcevable? Ah! cela m'est doublement pénible; car vous me forcez à rappeler le douloureux souvenir d'un des compagnons les plus chers de ma jeunesse, qui me fut ravi de la manière la plus mystérieuse et la plus cruelle.

Un jeune pêcheur, qui était assis à côté du vieillard, lui dit aussitôt :

— Racontez toujours, père Thomas; et, si vous ne le faites pas pour tous, faites-le pour nous, au moins. Vous savez bien que vous ne pouvez nous refuser cela.

— Eh bien! soit, répliqua le vieillard. Cependant, je réclame une seule chose, c'est que personne ne tentera d'expliquer et de comprendre cet événement à sa façon.

Cela dit, le vieux Thomas se moucha et toussa comme un orateur qui veut être sûr de sa voix. Puis il commença en ces termes :

— « Il y a bien longtemps de cela. J'avais à peine douze ans, quand j'arrivai avec mon père dans ce pays. Il me destinait à son état, et moi, qui avais été mis au berceau au bord de la mer et qui avais pris part de bonne heure aux exercices de la vie de marin, je me trouvai bientôt rompu à cette existence active et laborieuse. Ce que je suis, je le dois à cet élément admirable et souverain que nous voyons là se déployer devant nous. Dans l'intérieur des terres on ne vit pas, on se rétrécit l'esprit, on devient chétif de corps et d'âme. Au bord de la mer, on se développe dans toute la force et dans toute l'énergie de l'homme. Aussi, mon père, qui me voyait avec plaisir grandir dans l'exercice continuel auquel je me livrais, me laissa une liberté complète, et souvent je m'aventurais bien loin du rivage dans sa meilleure barque, si loin quelquefois qu'à peine je pouvais encore distinguer la côte. Quand je me trouvais ainsi isolé au milieu de la vaste solitude de la mer, où aucun bruit humain ne pouvait plus m'atteindre, je déposais mes rames dans la barque, et je me couchais sur le dos, regardant les nuages qui passaient par troupes au ciel et marchaient empressés et affairés comme si quelque tâche importante les attendait au bout de l'horizon. Quand j'étais fatigué de les regarder courir ainsi, je me penchais au bord de ma nacelle, cherchant à pénétrer des yeux les insondables profondeurs de l'abîme et espérant y découvrir quelqu'un de ces palais magiques et de ces châteaux de cristal dont j'avais entendu parler. Concevez-vous, mes amis, le sentiment dont je fus saisi en voyant réellement, un jour que je me trouvais flottant sur l'eau dans cette position, le toit d'une maison au-dessous de moi? Je n'en voulus pas croire mes yeux et je me mis à me les frotter, croyant que je me les étais affaiblis en les tenant trop longtemps fixement attachés sur l'eau. Mais la forme restait toujours là. C'était bien un toit, c'était bien une maison; et, plus que cela, je vis bientôt une rue tout entière, puis un marché désert et silencieux au bout duquel s'ouvrait une autre petite rue d'un calme merveilleux. Pas une figure humaine ne s'y montrait. Rien n'y bougeait. Vous eussiez dit d'une ville morte. Je ne pouvais détacher mes prunelles de ce que je voyais ainsi. Toute mon âme en était saisie et prise d'épouvante, et cependant je continuais toujours de regarder, désirant toujours voir quelque chose de plus, quand tout à coup le fond de la mer se troubla et enveloppa tout ce que je venais d'y voir comme dans un brouillard épais où tout s'effaça et disparut.

» Il était fort tard lorsque je rentrai à la maison. Mon père, auquel je racontai la singulière découverte que je venais de faire, me gronda vivement sur la témérité que j'avais eue en me hasardant ainsi seul au milieu de la mer, et il me défendit sévèrement de monter encore une barque sans sa permission. Il est vrai qu'il ne crut pas une syllabe de la ville merveilleuse que j'avais découverte, et force me fut de tenir cachés en moi-même les rêves étranges que cette vue avait fait naître dans mon âme, et qui me rendaient si heureux pourtant. Mais ce secret je ne pus le garder longtemps. Je le confiai bientôt à un jeune pêcheur de mon âge, avec lequel j'étais étroitement lié et qui ne fut pas peu étonné en écoutant mon récit. Nous concertâmes ensemble le projet de nous jeter dans quelque barque, aussitôt que la chose serait possible, et de mettre en mer pour aller vérifier à deux ce que j'avais vu.

» Un soir, comme nous causions de tout cela, tous deux assis sur la grosse pierre que vous apercevez là-bas et qui, alors, était beaucoup moins enfoncée dans le sable, arriva un événement que je veux maintenant vous décrire. La nuit arriva, et la mer agitée faisait déferler à grand bruit ses lames écumantes sur la plage. Un brouillard commençait à s'étendre sur les vagues, et nous allâmes nous cacher sous une des grandes barques qui étaient à sec sur le sable. Quand nous nous vîmes en sûreté dans cette cachette, je commençai le récit de la ville mystérieuse et de ses merveilles. Mon compagnon était dans un ravissement inexprimable.

— » Ah! s'écriait-il, si un jour, parvenus à pénétrer dans cette ville, nous pouvions parcourir ces rues solitaires et entrer dans ces maisons où sans doute de pauvres jeunes filles abandonnées doivent se trouver endormies depuis des siècles, comme j'aimerais à les éveiller et à les voir me sourire avec étonnement en secouant leurs belles chevelures blondes et ne comprenant pas comme j'y serais venu. Dieu sait de quels trésors magnifiques elles me combleraient. Je serais sans doute l'homme le plus riche de la terre.

— » Hans, lui répliquai-je, ce sont des paroles impies que tu prononces là. Tu ne sais donc pas que Christian le bancal dit que tous les hommes qui habitent cette ville sont condamnés à vivre dans cet abîme en punition de leurs méfaits?

— » Va donc, me répondit-il; un brave marin ne doit avoir peur de rien; sans cela, il n'est pas même digne d'être croqué par un requin.

» Pendant que nous parlions ainsi, la lune s'était levée et brillait tristement à travers le brouillard sur le sable argenté de la plage qui s'étendait devant nous.

— » Thomas, mais regarde donc, exclama Hans avec un trouble étrange et en me serrant la main. Quelles sont les gens là-bas qui se promènent et rôdent sur le rivage à l'heure qu'il est?

» Je me levai aussitôt; mais il me fut impossible de faire un seul pas en avant, tant je me sentis pris d'une inexplicable terreur quand j'eus tourné les yeux du côté que m'indiquait mon compagnon et que j'eus vu les formes qui se mouvaient lentement sur le rivage non loin de nous. C'était un homme accompagné d'une femme, tous deux vêtus d'un costume étranger que nous ne connaissions pas. Lui portait un habit noir et un grand chapeau pointu; elle avait une longue robe traînante qui brillait

comme de l'argent. Ils marchaient à pas lents l'un à côté de l'autre en se dirigeant de notre côté. Tout à coup ils s'arrêtèrent. Leurs visages pâles offraient l'expression la plus fantastique à travers le brouillard. Ils nous regardèrent pendant quelques secondes ainsi, et soudain ils nous firent signe de la tête et des mains. Nous nous tenions serrés l'un à l'autre, mon compagnon et moi, et ne fîmes aucun mouvement à l'appel des deux inconnus.

— » Hans, murmurai-je tout bas, ces gens appartiennent sans doute à la ville engloutie.

» Mon ami fit un signe de tête qui me fit comprendre qu'il partageait mon avis. Cependant nous ne bougions pas et nos yeux ne cessaient de regarder la double apparition que nous vîmes peu à peu disparaître dans le brouillard. C'était comme s'ils fussent descendus dans la mer. Même je crus encore pendant quelque temps distinguer au-dessus de l'eau le grand chapeau pointu.

» Vers ce même temps, arriva dans notre village un musicien étranger qui devint l'objet de la curiosité de tout le monde. Il venait de la Bohême; son costume et son langage étaient également bizarres; il était d'une taille fort haute et portait une longue barbe noire qui faisait ressortir d'une manière singulière la pâleur de son visage. Cet homme avait un aspect qui nous faisait peur à tous, enfants que nous étions. Il resta, pendant quelque temps, dans le village, jouant de la flûte, les dimanches, sur la grande place, pour faire danser les jeunes gens. Il gagnait beaucoup d'argent à ce métier. Car tout le monde accourait pour danser au son de sa flûte aussitôt qu'il faisait mine de se diriger vers l'ormeau à l'ombre duquel il jouait toujours ses rondes. Aussi, il faut le dire, il y avait dans sa musique une puissance souveraine d'entraînement. Dès qu'elle commençait à retentir, jeunes et vieux se sentaient pris d'un irrésistible désir de danser, comme si un pouvoir magique se fût emparé d'eux. Alors c'était des éclats de rire et des explosions d'hilarité incroyable, quand jusqu'aux vieilles femmes toutes ridées et jusqu'aux vieillards presque impotents se mettaient à sautiller jusqu'à ce qu'ils tombassent de fatigue et d'épuisement. Mais ce n'était pas là le seul effet de la musique du bohémien. Elle inspirait parfois aux danseurs la colère et la haine, de manière qu'ils se prenaient de querelle et finissaient par se livrer à des combats qui ne restaient pas toujours sans effusion de sang. Aussi, il arriva bientôt que des bruits étranges se mirent en circulation à propos du musicien. On disait qu'il avait des relations avec les mauvais esprits, et que sa flûte possédait le pouvoir magique de les évoquer du fond de leurs demeures infernales.

» Mais nous, jeunes gens, qui n'avions guère besoin de magie pour nous pousser à l'exaltation, nous ne prêtions que fort peu l'oreille à des accusations de cette nature et nous nous attachâmes par degrés au musicien à mesure que nous entrions en plus grande intimité avec lui. De sorte que bientôt il nous eut assez familiarisés pour que nous le suivissions dans les prairies et dans les bois. Un soir nous entrâmes avec lui dans un cabaret où il se disposa tout d'abord à jouer ses airs de danse. Mais la musique pouvait à peine avoir duré quelques minutes, quand tout à coup elle changea de caractère et produisit quelques mesures lamentables et pénétrantes. Les groupes des danseurs, ne pouvant se rendre compte de ce qu'ils éprouvaient, cessèrent brusquement de tournoyer dans la chambre, et chacun se mit à regarder autour de soi avec des yeux remplis d'étonnement. Mais cet étonnement devint bientôt de l'effroi. Car un bruit et une rumeur incompréhensibles se firent soudain entendre au dehors. Une tempête nous sembla gronder dans le feuillage des arbres, et des figures bizarres et toutes pâles nous apparurent collées auxcarreaux des fenêtres. Chacun de nous voulut s'enfuir, mais un pouvoir surnaturel nous tenait cloués à notre place. Nous étions tous comme pétrifiés de terreur, quand aussitôt le musicien, reprenant sa première ronde, tira de sa flûtedes notes si joyeuses, si folles, si rieuses, que chacun de nous revint à lui-même et se reprit à sa première gaîté. Vous pouvez facilement vous imaginer, mes amis, quel effet prodigieux cela produisit sur nous. Dès ce moment, nous pressâmes plus que jamais le bohémien de nous initier à ses arts magiques. Mais il s'y refusa avec colère. Cependant Hans, dont l'esprit avait été plus profondément frappé de tout cela que le nôtre ne l'avait été, ne se laissa point rebuter par ce refus, et nous concertâmes ensemble le moyen de tirer parti de la puissance mystérieuse du musicien pour parvenir à la découverte de la ville sous-marine; car il était devenu évident pour nous que la flûte du bohémien possédait le pouvoir d'évoquer les esprits et de briser les liens de la vie magique.

» Le temps où nous comptions nous livrer à l'exécution de notre projet, ne tarda guère à approcher. Par un matin extraordinairement calme et limpide, nous montâmes tous trois, Hans, le musicien et moi, dans une barque, et nous dirigeâmes à force de rames vers l'endroit où se montraient les restes de la ville engloutie. Nous eûmes bientôt atteint l'endroit fatal et nous nous arrêtâmes dès que nous y fûmes parvenus. Là nous nous mîmes à raconter à l'étranger, d'une manière détaillée, tout ce que nous savions et tout ce que nous avions vu. Et, comme il se prit à sourire avec incrédulité à nos paroles, nous le priâmes de regarder fixement le fond de la mer. Mais, par un malheur inconcevable, malgré le calme profond qui régnait, tout le fond de l'eau était tellement trouble, que nous n'y pûmes distinguer que quelques masses indécises auxquelles il était impossible d'assigner une forme. Le musicien était assis silencieux en face de nous et nous regardait alternativement avec ses grands yeux diaboliques, souriant comme s'il eût cru que nous nous moquions de lui. Moi j'étais presque prêt à pleurer de dépit.

— » Mon cher monsieur, lui dis-je aussitôt, si le pouvoir qui vous a été donné est réellement aussi merveilleux et aussi grand qu'on le dit, donnez-nous-en la preuve ici. Prenez votre flûte, et évoquez les esprits qui, depuis tant de siècles, sont bannis en cet endroit, dont on voit si bien les détails quand le fond de la mer s'éclaircit.

» Après avoir dit ces mots, je lui remis entre les mains sa flûte qu'il avait déposée à côté de lui. Il la prit, et nous regarda d'un air plus sombre encore.

— » Insensés et téméraires enfants, dit-il, je ferais bien, ma foi, en vous faisant passer pour toujours la folle fantaisie qui vous a pris. Car vous imaginez-vous que je ne sois venu ici que pour vous égayer par un tour de passe-passe? Songez bien que cela pourrait vous coûter la vie.

» Ces paroles me remplirent de terreur. Mais Hans pressa plus ardemment que jamais le bohémien qui, cédant enfin à notre prière, se dressa sur son séant et porta la flûte à sa bouche.

» Comment vous décrire le caractère de cette musique? Ce furent des notes lentes, graves et mélancoliques, qui résonnaient sur la surface de l'eau, d'abord très-faibles comme si elles arrivaient de bien loin, puis grossissant par degrés comme si elles s'approchaient par degrés. Hans ni moi nous ne respirions qu'à peine, regardant avec un désir et une fixité de regard incroyable le fond de la mer. Au bout de quelques minutes quel spectacle étrange s'offrit à nos yeux! Nous étions comme le voyageur qui, placé, au lever du jour, sur la cime d'une montagne, regarde dans la porfondeur d'une vallée et y voit apparaître par degrés, du fond du brouillard qui se dissipe, chaque toit de maison, chaque cime d'arbre, chaque tête de buisson, chaque carré de champ, chaque tige de fleur, presque chaque brin d'herbe. Ainsi, par degrés, nous apparurent tous les détails de la ville submergée, les pignons des toits, les murs sombres et les portes des maisons, les escaliers de chaque cour, les jardins, les places publiques, les rues. Nous pûmes bientôt compter les pavés des rues eux-mêmes. D'abord un frisson me parcourut tout le corps, puis je me sentis pris d'une grande stupéfaction en entendant retentir au fond de l'eau le tintement léger d'une cloche, et en voyant s'ouvrir, au même instant, la porte d'un magnifique palais d'où sortait un cortége splendide d'hommes et de femmes. La moindre vacillation de notre barque me parut les faire chanceler dans leur marche dans la direction de chaque mouvement que nous faisions. Hans et moi nous nous fîmes signe de garder le plus profond silence; mais, ne pouvant plus y tenir, nous poussâmes tous deux et presque ensemble un cri d'admiration, au moment où, dans le cortége qui sortait de cet hôtel, nous vîmes s'avancer une jeune fille d'une beauté ravissante et pareille à une de ces fées des fleurs que les yeux des poëtes ont seuls entrevues dans le monde des hommes. Elle était vêtue d'une robe de la blancheur la plus éclatante; ses longs cheveux blonds se déroulaient sur ses épaules et elle portait une couronne d'or sur la tête. A peine eut-elle franchi le seuil de la porte qu'elle leva les yeux, et nous sentîmes battre notre cœur d'une émotion inexprimable. Mon ami en fut si touché, qu'une larme roula sur chacune de ses joues. Moi, j'en crus mourir. Au même instant la flûte du musicien fit silence; et, au même instant aussi, l'eau redevint trouble comme auparavant, le son argentin de la cloche s'éteignit, et force nous fut de songer à retourner au rivage, car une violente tempête s'éleva et les flots se mirent à gronder avec un bruit terrible. Il me fallut toute la force de mes bras pour tenir les rames, car Hans restait immobile, les prunelles toujours fixées sur l'endroit où dormait la ville engloutie et l'esprit perdu dans la contemplation des choses que ses yeux ne voyaient plus, mais que son esprit voyait encore. Le musicien regardait avec un sourire méchant et ironique le jeune homme, comme s'il eût prévu d'une manière certaine la destinée fatale qui était réservée à mon jeune compagnon. »

Ici le pauvre Thomas interrompit son récit et tourna les yeux du côté de la mer, vers l'endroit qui fut le douloureux théâtre de la scène qu'il venait de décrire. Le soleil, déjà parvenu à son déclin, répandait sur l'Océan et sur la plage les couleurs les plus radieuses, et jetait des reflets rougeâtres sur les cheveux blancs du vieillard, dont le visage, revêtu ainsi d'une légère teinte rose, parut avoir repris la fraîcheur de sa première jeunesse. Cependant, son regard triste et sévère témoignait assez de la douleur dont il se sentait pris au souvenir de cette lamentable histoire. Après quelques minutes de silence, il reprit :

— « Mes amis, malheureux, trois fois malheureux celui qui a tenté une fois de regarder derrière ce voile de mystère que la main de l'homme ne devrait jamais essayer de soulever, et qui jette les yeux au fond de cet incompréhensible abîme des choses de l'autre monde! L'activité permise à l'homme, le travail lui ouvre une carrière d'honneur et de félicité où il peut marcher à son aise sans avoir à craindre de rencontrer un jour sous ses pas un gouffre d'où rien ne peut le tirer. Si l'on se hasarde à sortir du chemin que Dieu nous a tracé à tous, ce n'est que nuit, ténèbres et perdition. Vous en aurez la preuve en écoutant ce que je vais vous raconter de l'effroyable destinée qui fut celle de Hans.

» Depuis les événements que je viens de vous décrire, plusieurs mois s'étaient écoulés. L'été se passa, l'automne arriva, et les nuits tempêtueuses, qui règnent d'ordinaire pendant cette saison, déployèrent toutes leurs fureurs et leurs épouvantes. A cette époque, vous le savez, mes amis, nos côtes présentent plus de dangers que toutes les autres. Le musicien bohémien avait, depuis longtemps, quitté le pays, et, depuis longtemps aussi, son souvenir s'était effacé de ma mémoire; mais le pauvre Hans ne l'avait pas oublié, lui. Il était tombé dans la mélancolie la plus profonde et la plus noire. Je mis tout en œuvre pour le guérir et le ramener à lui-même. Souvent je le cherchais pendant longtemps, et le trouvais toujours sur le rivage, caché derrière quelque dune et livré à ses folles rêveries. Un jour, comme nous étions occupés à causer ensemble, nous aperçûmes de nouveau un couple affligé qui se promenait tristement sur la plage. Mais, en approchant, nous remarquâmes que ces deux personnages n'étaient pas seuls. Qui d'entre vous pourrait se faire une idée du ravissement dont Hans se sentit transporté en reconnaissant auprès d'eux la ravissante jeune fille avec sa couronne d'or qui se promenait entre les deux vieillards? Sa tête était tristement inclinée comme la première fois que nous la vîmes, et ses magnifiques cheveux dénoués flottaient au vent qui venait de la mer. Sur son visage pâle, que nous pûmes maintenant contempler de plus près, vous eussiez lu une douleur inexprimable en même temps qu'un charme indicible et merveilleux. Après qu'elle eut passé devant nous, elle leva la main comme si elle eût voulu nous faire signe. Je retins vivement le bras de mon pauvre compagnon pour l'empêcher de suivre à l'instant même le séduisant fantôme. Mais en deux secondes l'apparition s'était évanouie. Aussitôt nous nous mîmes à parcourir en tous sens le rivage, fouillant tous les recoins, sondant toutes les dunes. Nous revînmes à l'endroit d'où nous étions partis, sans avoir rien découvert. Cependant Hans jeta tout à coup un grand cri de joie; il s'était penché sur le sable où ses yeux avaient avisé un objet luisant, et il avait ramassé une bague d'or d'une forme très-antique qu'il me montra avec un inexprimable ravissement. Une pierre brillante et azurée en formait le chaton. Comme nous nous concertions sur ce qu'il fallait faire de cette trouvaille, Hans me déclara passionnément que l'anneau lui appartenait, que c'était un gage de sa bien-aimée et qu'il ne s'en séparerait qu'avec la vie. Et, en même temps, il détacha le ruban de son chapeau, le passa à travers la bague et, après l'avoir noué autour de son cou, la cacha soigneusement dans sa poitrine.

» Depuis ce moment fatal, le pauvre enfant était entièrement changé. Le jour on le voyait se promener tristement et en silence sur la plage, plongé dans une rêverie dont personne ne put comprendre le secret. Le soir, il restait, jusque bien avant dans la nuit, assis solitaire sur le rivage; car il avait fini par ne plus me vouloir moi-même auprès de lui. Les jeunes filles du village furent les premières à remarquer la singulière et inexplicable maladie du pauvre Hans; plus d'une, en effet, s'intéressait à lui, car on le citait comme le plus beau garçon de toute la contrée, svelte qu'il était et souple comme une branche d'osier, et sur sa figure se peignaient à la fois l'énergie et l'audace de l'esprit et l'aménité la plus douce du cœur. La plus jolie d'entre elles s'attribua l'honneur d'avoir porté à l'âme de Hans cette blessure incurable et charmante, que deux beaux yeux de seize ans sont si sûrs de porter; et, comme elle n'était pas décidée à vouloir la mort du pauvre enfant, elle me fit ses confidences et me chargea de la mission d'amener à elle le jeune inconsolable. Mais, quand je fis ma commission à mon ami, je le vis pour la première fois s'élever en colère contre moi.

— » Comment? me dit-il en tirant l'anneau de sa poitrine. Toi, mon confident et mon ami, tu m'estimes assez peu pour me croire capable de l'infidélité la plus noire? Ne suis-je pas fiancé déjà et n'ai-je pas une bien-aimée? Ne m'attend-elle pas là-bas dans la plus affreuse solitude? N'attend-elle pas ma venue afin que je la console et que je dissipe sa douleur profonde et infinie?

» Pendant qu'il me parlait ainsi, je le regardai avec étonnement dans le blanc des yeux et le serrai dans mes bras avec émotion.

— » Tu es bien malade, mon pauvre Hans, lui dis-je. La solitude est mauvaise pour toi, et il faut que tu oublies cet étrange fantôme qui obsède ta pensée.

» Mais tout ce que je pus dire n'eut aucune prise sur lui. Il se détourna de moi, des larmes ruisselèrent sur ses joues et il me laissa dire tout ce que je voulus sans répliquer une seule syllabe. Puis il se retourna vers moi, m'attira doucement sur une pierre et me dit d'une voix triste :

— » Thomas, tu ne soupçonnerais jamais ce qui m'est arrivé la nuit passée. J'étais assis, seul, comme toujours, sur la plage; l'obscurité me surprit et je m'endormis d'un profond sommeil. Aussitôt c'était comme si je me réveillasse subitement dans une ville que je n'avais jamais vue auparavant. Je me vis transporté au milieu d'une place publique toute déserte. Tout à l'entour je remarquai des statues de pierre fort antiques et couvertes de mousse. Toutes paraissaient me regarder avec leurs grands yeux et portaient des couronnes comme si elles eussent été les portraits des anciens dominateurs de cette ville. Plein de respect et d'étonnement je me promenai pendant quelque temps en long et en large au milieu de ces vénérables figures, quand tout à coup j'avisai une rue où j'entrai. A peine arrivé au milieu de cette rue, je me trouvai devant un palais immense et d'une admirable structure. Il me semblait déjà l'avoir vu, et je le reconnus comme si j'y fusse plus d'une fois entré. Alors je vis que je me trouvais dans la ville sous-marine. Une terreur effroyable s'empara au même instant de moi. Éloigné de tout être humain, je me crus enfermé dans une cité des morts. Une prompte fuite me parut le seul moyen d'échapper au danger qui pouvait me menacer. Mais de quel côté fuir? Pendant que je prenais ainsi conseil de moi-même la porte du palais s'ouvrit et un désir invincible me poussa à y entrer. J'y entrai donc et parcourus de longs corridors déserts, de grandes chambres nues; enfin, je pénétrai dans une vaste salle au milieu de laquelle je vis un catafalque tout noir comme un de ceux sur lesquels on place les corps des morts dans les églises. Tout autour de cette salle étaient rangés des siéges splendides sur lesquels étaient assis des hommes et des femmes richement vêtus, mais tous dormant d'un profond sommeil. Parmi eux je reconnus le couple mystérieux que nous avons vu se promener sur la plage. Cela me frappa si vivement que, n'ayant pas remarqué parmi les dormeurs la jeune fille à la couronne d'or, je levai les yeux vers la figure couchée sur le catafalque. O! mon ami! Tous mes membres reçurent une secousse terrible et une sueur glacée m'inonda le visage. C'était elle, elle, toute pâle, toute froide, toute glacée, morte, ayant encore sur la tête sa petite couronne étincelante. Sans savoir ce que je faisais, je m'élançai vers elle en sanglottant et les yeux pleins de larmes, et imprimai sur son front mes lèvres presque aussi froides qu'elle l'était elle-même. Elle tressaillit aussitôt, ouvrit ses yeux célestes, et une vive rougeur couvrit son visage adorable.

— » Ainsi donc, te voilà enfin venu, soupira-t-elle. Tu n'as pu résister au signe que je t'ai donné? Comme je suis heureuse! car tu es à moi et je suis sauvée.

» Elle se leva aussitôt de son cercueil, et je me crus le plus heureux des hommes en sentant s'appuyer sur mon épaule sa main charmante en descendant du catafalque qui était presque devenu pour moi un autel. Nous fîmes ensemble le tour de la salle. Tous les personnages endormis se réveillèrent au simple attouchement de sa main et après s'être inclinés devant elle comme devant une reine, se disposèrent en cortége et sortirent de la maison à notre suite. Quand nous fûmes arrivés au milieu de la place des statues, ma fiancée ôta la couronne de sa tête et me dit, en la posant sur la mienne :

— » Tu es à nous maintenant, c'est pourquoi règne sur nous comme autrefois ces rois de pierre ont gourverné dans cette ville.

» Mais, à peine eut-elle posé le diadème sur mes cheveux, qu'un mal aigu et profond me serra le crâne et le cerveau, et j'entendis une voix connue qui m'appela douloureusement par mon nom; cette voix était la tienne. Mes yeux te cherchèrent de tous côtés autour de moi, mais sans te trouver; je les levai au ciel, et te vis flotter au-dessus de ma tête dans une barque dont tu tenais les rames. Au moment où tu me tendis les bras, je m'éveillai de ce rêve pénible. »

« Cette histoire, continua Thomas après une petite pause, que le pauvre Hans me confia, me fit singulièrement rêver. Je vis qu'il se préparait un grand malheur pour mon ami. Aussi j'essayai de dissiper ses folles idées et ses folles imaginations en les tournant en ridicule autant que je pouvais.

— » En vérité, lui dis-je, ce serait dommage de rester en si beau chemin, et ce ne serait pas une mauvaise affaire de revenir un jour du fond de la mer avec une jolie reine pour fiancée. Comme tout le village serait jaloux de toi! Aussi, mon brave ami, tu as eu tort de la laisser échapper au moment où tu la tenais si bien; car tu sais que la fête de notre patron, saint André, est prochaine, et c'eût été charmant de te voir arriver à la danse avec une fée de la mer pour

compagne. C'eût été toi sans doute qui eusses payé les violons, n'est-ce pas?

» Mais Hans tint la mine la plus sérieuse du monde et garda le silence après avoir poussé un douloureux soupir. Quant à moi, voyant que je perdais inutilement mes paroles à le prêcher, je ne lui parlai plus jamais de cette aventure. »

Thomas se tut en ce moment et tint ses yeux fixes devant lui. Son auditoire, devenu attentif au plus haut point, ne voulut point troubler cette pause singulièrement pénible.

Cependant le ciel s'était de plus en plus obscurci sous les nuages qui s'amoncelaient d'un bout de l'horizon à l'autre, sillonnés par intervalles de longs éclairs. Un orage s'approchait évidemment, et plus d'un pêcheur, résolu à regagner sa cabane, fit signe à sa jeune compagne. Mais aucune d'elles ne voulut consentir à s'en aller avant d'avoir entendu la fin du récit de Thomas.

— Eh bien, père Thomas, dirent-elles, vous oubliez complétement de nous dire pourquoi vous ne parlâtes plus de cette étrange aventure et de ce songe plus extraordinaire encore.

— Et pour une bonne raison, répliqua le vieillard; car, le lendemain, le pauvre Hans se jeta dans la mer et je ne l'ai plus revu depuis. Tenez, mes amis, c'est là la fin de ce brave garçon et aussi la fin de mon histoire.

Les auditeurs se regardèrent avec un sentiment d'épouvante. Les plus jeunes d'entre eux étaient tombés dans une rêverie profonde, mais les deux pêcheurs étrangers exclamèrent :

— Père Thomas, nous sommes d'avis que tout ce que vous venez de nous raconter est un songe aussi, une fantaisie de votre imagination. Car vous ne croyez pas, à coup sûr, que le pauvre Hans habite la ville sous-marine avec la fée de la mer.

— Ce que je pense et ce que je crois, je ne le confie à personne, répondit le vieillard. Ne vous l'ai-je pas assez répété pour que vous me teniez encore pour un fou en récompense de l'histoire que je viens de vous dire? Mais cela ne m'inquiète guère. C'est précisément aujourd'hui la cinquantième année que mon bon camarade disparut, et je pense qu'il reviendra aujourd'hui même.

L'auditoire n'entendit pas les dernières paroles du vieux pêcheur, car une voix s'était écriée :

— Voyez donc là-bas! voilà une chaloupe qui lutte contre les flots. Il fait déjà obscur, mais j'ai de bons yeux et je vois de loin. Cet audacieux marin se trouve justement à l'endroit le plus dangereux dont père Thomas vient de nous parler.

— Nous voyons bien, répondirent d'autres voix. Courons tous au rivage!

— Grâce à Dieu! il est presque sauvé! dit un jeune pêcheur. Il approche du bord.

Thomas se leva en tremblant de son siége.

— Laissez-moi! dit-il à haute voix. C'est mon ami Hans. Il vient pour me chercher. C'est lui! c'est lui-même! Dieu merci, les esprits des ténèbres ne l'ont pas retenu prisonnier et il arrive pour emmener son vieux ami.

En parlant ainsi, le vieillard s'avança courageusement vers la plage, malgré la tempête qui venait d'éclater avec fureur. Son habit et ses cheveux blancs flottaient au vent, et il marchait toujours. De grands coups de tonnerre roulaient dans les nuages, et la mer mugissait avec un grondement épouvantable. Thomas venait d'atteindre une grosse pierre contre laquelle il s'appuya pour mieux résister à la force de la tempête. Cependant la barque avait triomphé des flots et du vent et venait d'aborder au rivage au milieu des applaudissements et des félicitations de tous les compagnons. Il en sortit un jeune pêcheur du village qui s'était aventuré sur la mer et atardé dans son travail, de sorte que l'orage l'avait tout à coup surpris. Le vieux Thomas, en le regardant de loin, ne voulut pas croire que ce fût un autre que son ami Hans.

— C'est Jacques de la Croix-Blanche, lui dirent tous les assistants.

— Cela n'est pas, répliqua-t-il. C'est Hans lui-même, je le reconnais parfaitement.

Mais, quand le jeune homme se trouva sur la plage, force fut au vieillard de se rendre à une évidence que ses yeux ne pouvaient plus nier. Il secoua tristement la tête en murmurant d'une voix pleine d'émotion :

— Vous avez raison, mes amis. Hans est parti et il ne reviendra plus. L'amitié m'avait aveuglé et m'avait inspiré un espoir que rien ne peut réaliser ici-bas. Celui dont les esprits de l'autre monde se sont une fois emparés, ne revoit plus jamais la lumière de notre soleil. L'abîme ne lâche rien, que cet abîme soit le ciel ou l'enfer.

Le vieux Thomas ne survécut guère à cette soirée fatale. Le jour de saint André, le patron des pêcheurs, au milieu de la fête à laquelle se livrait le village en l'honneur du saint protecteur de la pêche, on mit en terre le vieillard, et les danses s'arrêtèrent un moment pour faire place à l'hymne des funérailles.

La cabane solitaire du pauvre Thomas resta déserte depuis et tomba bientôt entièrement en ruines. Les débris, après avoir jonché pendant quelque temps le sable de la plage, finirent par être emportés par les flots de la mer qui envahit de plus en plus les côtes. Aujourd'hui plus rien ne reste du vieillard dans le village, si ce n'est le souvenir de sa vie étrange et l'histoire de son ami, qu'il se plaisait à raconter aux jeunes pêcheurs. Cette histoire fait tous les hivers le charme principal des veillées, et les familles se la racontent autour du foyer quand les vents d'équinoxe grondent ou que les tempêtes hivernales soulèvent les flots de la mer du Nord.

C'est ainsi que nous l'entendîmes un soir dans un de nos voyages, et nous la reproduisons ici telle que nous la tenons d'un de ces vieillards conteurs qui abondent sur les côtes septentrionales de l'Allemagne.

V. S.

NAPOLÉON.

I.

Oh! comme il dormait bien dans son île isolée
Au milieu de la mer,
Où rêvait tristement son ombre désolée,
Au bruit du flot amer!

Oh! comme il dormait bien sous l'arbre solitaire,
Sous le vieux saule en fleurs,
Dont le vent épandait sur son lit militaire
Les feuilles et les pleurs!

Il était là si bien sur son écueil sauvage!
La voix de l'Océan

Chantait, en murmurant autour de son rivage,
Son cantique au géant.

Tous les flots de la mer que soulevait la houle,
S'y pressaient à la fois,
Comme naguère au seuil de son palais en foule
Les peuples et les rois.

Et quand l'orage, ouvrant ses ailes flamboyantes
Et ses plumes d'éclairs,
Allumait tout à coup ses torches foudroyantes
Dans l'arsenal des airs;

Et que de toutes parts les vagues écumantes,
De l'aurore à la nuit,
L'une sur l'autre avec leurs crinières fumantes
Se cabraient à grand bruit; —

Il souriait, ainsi qu'en un jour de bataille,
Et du cœur et des yeux,
Croyant revoir bondir sous l'ardente mitraille
Ses escadrons joyeux.

Du ciel sombre et tonnant, de l'eau grondante et blanche,
Regardant le tableau,
Il disait : « Enfin Dieu me donne ma revanche
Du jour de Waterloo! »

Oh! comme il dormait bien dans son île isolée
Au milieu de la mer,
Où rêvait tristement son ombre désolée,
Au bruit du flot amer!

II.

Pourquoi de son rocher, pourquoi fit-on descendre
Le Prométhée impérial?
Ne valait-il pas mieux laisser en paix sa cendre
Dormir dans son monde idéal?

Il fut un homme à part, vivant, parmi les hommes,
Presque un de ces héros de l'âge éteint des dieux;
Il fallait le laisser, loin du monde où nous sommes,
Sur son écueil mystérieux.

Quel marbre lui vaudra son île solitaire
Dont les peuples de l'avenir
Auraient fait, quelque jour, leur Mecque militaire,
Pèlerins de son souvenir?

Quel mont bâtirez-vous pour sa tombe historique?
Quel éclair descendra du ciel pour y tracer
Son nom universel et sa gloire homérique
Devant qui tout doit s'effacer?

O sombre Sainte-Hélène! ô rocher granitique!
N'étais-tu pas cent fois plus beau,
Toi que, pour faire un trône au géant poétique,
Un volcan fit jaillir de l'eau?

III.

Dis-moi, Napoléon, dis-moi que vas-tu faire
Dans Babel, dans Paris, cette orageuse sphère,
Où pas un Régulus sur mille Cicérons,
Où la nuit tout entière on s'aiguise la langue
Pour se battre le jour à grands coups de harangue,
Où les phrases ont pris la place des clairons?

Que vas-tu faire, hélas! dans cet amphithéâtre
Où les rhéteurs, drapés d'un manteau de théâtre,
Sur leur pathos ronflant gambadent à pas lourds?
Car ton Paris n'est plus qu'une ardente fabrique,
Qu'un atelier de rhétorique
Où l'on martèle des discours.

Tu n'y verras plus un de ces hommes dantesques
Qui, — combattant pour toi leurs combats gigantesques,
Parlant au monde avec la bouche du canon, —
Sur les glaces du nord, sur les sables numides,
Aux faîtes du Kremlin, au front des Pyramides,
Par la flamme et le fer écrivirent ton nom.

Rien, rien que des parleurs à cheval sur la phrase,
Que des bavards juchés sur leur banale emphase,
Que des comédiens qu'on siffle tous les jours,
Que des nains s'allongeant en héros d'épopée,
Qui tremblent devant une épée
Et sont braves dans leurs discours.

Puis, hélas! au milieu de ce bruit de paroles,
Obus toujours tonnants et bourrés d'hyperboles,
De quel sommeil troublé tu dormiras ici,
Toi qui dormais si bien aux rumeurs des batailles,
Au souffle des clairons, aux foudres des mitrailles,
Aux cris des nations qui demandaient merci!

Crois-moi, Napoléon, crois-moi, mon capitaine,
Tu redemanderas un jour ta Sainte-Hélène,
Ton rocher sombre et noir au milieu de la mer,
Pour reposer en paix dans ta morne vallée,
Bercé dans ta couche isolée
Par le doux bruit du flot amer!

André Van Hasselt.

15 décembre 1840.

Une Taverne d'Artistes Flamands.

C'est peut-être déjà de l'histoire ancienne que nous allons écrire ici; et nous pourrions la commencer comme le bonhomme Perrault ses contes des Fées, par ces mots: Il y avait une fois! C'était une chose charmante pourtant que cette réunion d'artistes et de littérateurs anversois, telle que nous la vîmes il y a quatre ans. Aussi nous nous en rappelons le souvenir avec un plaisir extrême, et nous transmettons ce souvenir à nos lecteurs comme un des plus chers et des plus poétiques qui se soient présentés dans la vie de prose que nous font les hommes et les choses politiques comme on les appelle, ou comme ils s'appellent quelquefois ingénument eux-mêmes.

S'il y a une ville où l'art est cultivé autrement que comme une chose sainte, à coup sûr ce n'est pas celle d'Anvers. Anvers cependant ne vous présente pas, au premier abord, cet aspect que vous attribuez aux lieux où vous croyez que les choses de l'intelligence et de l'imagination puissent éclore et grandir. Ce n'est pas une de ces calmes villes allemandes où l'étude peut se recueillir dans le silence, où l'artiste s'inspire dans la monotonie d'une paix intérieure que rien ne vient troubler. Ce sont trois villes bien distinctes qu'Anvers renferme dans son enceinte, trois villes qui ont leurs mœurs à part, leurs habitudes à part, leur caractère à part, leur vie à part. Anvers a trois faces comme Hécate. Regardez-bien autour de vous. Il y a d'abord la ville de guerre. Voici les remparts et les bastions et les fossés qui l'étreignent de leur ceinture de pierre et de leur ceinture d'eau. Voici sa citadelle bâtie par Paciotto sous le duc d'Albe, sa citadelle qui reste là

debout comme une menace terrible toujours dressée contre la ville, depuis le jour fatal de la *furie espagnole*, jusqu'à cet autre jour fatal où les bombes de 1830 firent pleuvoir sur ses maisons leur pluie de fer et de feu. Il y a là un bruit incessant d'armes et de tambours, un bruit incessant d'ordres et de commandements militaires qui se croisent en tous sens. Il y a là sans relâche des pointes de bayonnettes qui hérissent tous les angles des murs, toutes les issues de la forteresse. Il y a là des bouches de canons tournées vers tous les points de l'horizon. Et par-dessus tout un drapeau. Mais ce drapeau est, cette fois, le drapeau national.

A côté de la ville de guerre, il y a maintenant la ville marchande. A elle le fleuve, à elle les quais, à elle les bassins et le port; le fleuve qui

> . . . Toujours brille sous les couleurs
> Qu'au bout de tous ses mâts chaque vaisseau déroule,
> Et qui, joyeux des cris de ses joyeux héleurs,
> A, comme l'Océan, sa marée et sa houle;

ses quais où gronde incessamment une rumeur profonde, où l'on parle tous les idiomes, où arrivent tous les produits des quatre parties de la terre; son port où abordent tous les pavillons connus, où l'humble barque du pêcheur qui vient du fond de la mer du Nord, jette l'ancre à côté du navire tout haletant encore d'avoir traversé les chaleurs dévorantes du tropique. Parcourez cette ville nouvelle. Voici l'Américain qui se découvre au nom de Washington et qui rougit presque de ne pas parler d'autre langue que celle des Anglais qu'il avait pour oppresseurs hier encore. Voilà le Malais qui vous parle de la bravoure de Diépo-Négoro et vous montre ses poings robustes que rougit encore le sang versé sur les grèves de Sourabaya. Voilà un voyageur qui a touché à Sainte-Hélène,

> Et, visitant la cage où mourut le lion,
> Vu les soldats anglais fouler aux pieds la tombe
> Du grand Napoléon.

C'est une rumeur non interrompue d'hommes et de choses qui vont, qui marchent, qu'on roule, qu'on charrie, qu'on traîne. Là des navires qu'on charge, là des navires qui déposent leur cargaison sur le rivage. C'est du thé fraîchement recueilli en Chine, du sucre et du café récoltés à l'autre bout des Indes, des oranges prises en passant sur les rives de Portugal. Ce sont des poissons pêchés parmi les glaces boréales, des moules ramassées hier sur les bancs de la mer du Nord.

Ainsi, à côté de la ville de guerre, vous trouvez la ville de commerce avec sa Bourse, où se négocient des millions tous les jours, où se font et se défont des fortunes tous les jours, où l'on s'enrichit et l'on se ruine alternativement, mais où l'on court presque aussi bien la chance de s'enrichir que celle de se ruiner.

Puis, il y a la ville artistique, que vous distinguerez facilement de la ville du soldat et de la ville du marchand.

A celle-là appartiennent ce magnifique musée où resplendissent Rubens, Van Dyck et Jordaens, ces églises si mystérieuses et si pieusement visitées à toutes les heures du jour par le recueillement et la prière, ces vieilles maisons qui se souviennent encore du temps du duc d'Albe et des terribles guerres du seizième siècle, ces carrefours à tous les coins desquels s'allume le soir une lanterne devant quelque image bariolée de sainte, ces rues où le jour tombe comme à regret et où vous seriez tenté de parler espagnol au passant, tant il vous semble vous trouver dans quelque vieille cité contemporaine de Philippe II. A elle tout cela. Et puis à elle encore tous les souvenirs qui se présentent en foule à votre mémoire dans ce musée, dans ces églises, dans ces maisons, dans ces carrefours, dans ces rues. Voici la demeure de Rubens et celle de Quentin Metsys, l'un forgeron, l'autre ambassadeur, peintre tous deux. Voici la cathédrale qui fut dévastée d'une manière si sacrilége par les Gueux en 1566, comme Conscience vous l'a si dramatiquement raconté dans son roman flamand ***In 't Wonderjaer***. Voici la Madone qui descendit de sa niche une nuit et dont la robe fut trouvée éclaboussée le matin. Voici la rue de saint Michel où le comte d'Egmont se défendit si vaillamment avec ses Wallons contre les Espagnols au moment où ils allaient mettre la ville au pillage sous Sanche d'Avila. Voici la porte de Kipdorp où ce chronogramme :

AVXILIVM SVIS DEVS,

rappelle l'année terrible où les Français, sous le duc d'Alençon, essayèrent de se rendre maîtres de la ville et périrent au nombre de neuf cents sous les coups de la brave bourgeoisie anversoise. Voici la porte de saint George par laquelle le prince de Parme fit, en 1585, son entrée triomphale.

Tout cela appartient à la ville artistique, tout cela est du domaine de la ville artistique. A elle toutes ces choses qui réveillent tant de palpitants souvenirs et qui vous remettent si bien en mémoire un temps qui n'est plus, une société qui n'est plus, des hommes qui ne sont plus, si ce n'est dans la tête de quelques jeunes gens et dans les pages de quelques vieux livres.

Chacune de ces trois zones de la ville d'Anvers a ainsi sa population qui se distingue au premier coup d'œil. Sa population militaire, vous la reconnaissez à son uniforme et à la tristesse qui l'a prise depuis que des étrangers ont dû lui conquérir la citadelle en 1832. De sa population marchande vous avez le signalement : capote de molton en hiver, capote de drap gris en été, doigts usés à demi à compter les bénéfices de la veille ou les pertes de la veille, regard plein de perspicacité et qui voit au vôtre combien vous avez d'écus dans la poche, tête bourrée de chiffres, ventre bourré de chiffres, corps hydropique de chiffres. Sa population artistique se reconnaît à mille choses, et vous vous tromperez rarement si, en voyant passer quelque blonde et rose figure parée d'une petite moustache et le chapeau à large bord jeté sur une oreille, il vous arrive de vous dire en vous-même :

— Voilà un artiste qui passe.

Ce sera, en effet, quelque descendant de nos anciens peintres ou sculpteurs flamands, ce sera quelque héritier de ces vieilles illustrations flamandes, les seules peut-être qui ne nous soient pas plus ou moins contestées à l'étranger.

Nous pouvons nous enorgueillir de bien des noms historiques, de bien des noms célèbres dans toutes les branches de la science. Nous avons donné à la France la deuxième race de ses rois. Nous pourrions revendiquer Charlemagne. Nous avons eu Godefroi de Bouillon et Bau-



UNE CASCADE.

La Renaissance N° 18 (2e année)

douin de Constantinople, nous avons eu Jean Ier, les Artevelde et Charles-Quint. Nous avons eu mieux que les hommes de guerre, c'est-à-dire les hommes d'intelligence qui ont laissé une gloire plus pure et des souvenirs auxquels s'attachent moins de regrets. C'est André Vesale l'anatomiste, qui a créé la science en quelque sorte, Van Helmont, qui fit faire de si grands pas à la chimie. Et maintenant nos écrivains, nos chroniqueurs, nos poëtes : Froissart, Philippe de Comines, Audefroi le Bastard, Conon de Béthune, Martin Franc. Et maintenant nos musiciens dont Rabelais et Guichardin font tant d'éloge. Et maintenant nos graveurs qui furent appelés à Paris et jugés seuls dignes par Louis XIV, de perpétuer par leurs médailles le souvenir des grandes époques de son règne. Et maintenant nos peintres et nos sculpteurs, les Van Eyck, les Memling, les Quentin Metsys, Rubens, Van Dyck, Jordaens, Teniers, les frères Duquesnoy, tous ces noms glorieux qui vivront aussi longtemps qu'on parlera d'art dans le monde.

Eh bien! Anvers possède de jeunes artistes qui marchent avec succès sur les traces de ces grands maîtres. C'est Wappers qui débuta d'une manière si brillante par son Van der Werff en 1830, c'est De Keyser qui marqua son premier pas dans la carrière d'une manière non moins éclatante par sa *Bataille des Éperons*, ce sont d'autres encore qui se groupent autour de ceux-là, presque tous ayant un caractère de talent spécial.

C'est bien, cela. Il fallait cela.

A quelle autre gloire d'ailleurs pouvons-nous prétendre désormais, si ce n'est à la gloire des arts? Eunuques politiques, la guerre nous est interdite. Notre neutralité est un cercle d'où nous ne sortirons pas. Resserrés entre de grandes puissances contre lesquelles nous irions nous briser au premier choc, nous avons d'un côté la Prusse et la confédération germanique qui ne nous permettront plus de bouger sous peine des étrivières, au nord la Hollande qui, avec sa flotte puissante, peut, selon sa fantaisie, boucher notre commerce ou le laisser libre; au sud la France qui ne demande pas mieux qu'à faire de nous un repas de croquemitaine, puis à l'occident la mer qui ne nous défend pas. Force nous est donc de nous résigner à végéter politiquement, nous qui vivions politiquement encore, il n'y a pas six siècles. Force nous est donc de nous tourner d'un autre côté et de chercher ailleurs un moyen d'être au moins quelque chose et de nous distinguer par quelque chose en Europe. Ce ne peut être que par les arts et par l'industrie; car le rôle de la littérature n'est pas encore venu en Belgique. On n'a pas encore de budget pour la littérature en Belgique. Cela viendra peut-être un jour. Demain ou dans cent ans.

Les arts sont largement encouragés par les Chambres et par le gouvernement. Aussi, voyez que de peintres, que de sculpteurs ont surgi dans nos provinces depuis la révolution. Il n'y a pas de ville qui n'ait un artiste de talent, un peintre ou un sculpteur, car le musicien et le poëte (et il y en a) sont encore forcés d'émigrer et d'aller demander une existence à Paris. Mais parmi ces villes il n'y en a point qui puisse s'enorgueillir d'avoir été aussi féconde que celle d'Anvers; il n'y en a point qui en compte un aussi grand nombre dans toutes les branches de l'art. Wappers est d'Anvers, Geefs est d'Anvers, Grisar est d'Anvers, Leys et Braekeleer sont d'Anvers, De Keyser est des environs, Ernest Buschman, le jeune écrivain au style si plein de verve, Van Ryswyck, le poëte si spirituel, Conscience, le romancier si opulent, sont de la ville même.

Toute cette jeunesse si ardente, si active, si pleine d'émulation, est là qui s'inspire de toutes les magnifiques toiles clouées aux murs de cette cathédrale, de ces églises, de ce musée si riche. Passez, le jour, dans une de ces rues écartées dont la vieille physionomie ne s'est point effacée encore, passez devant la sombre façade du Steen ou par les solitudes du Marché-aux-Grains, vous rencontrerez partout un pinceau qui vous coudoie, une palette qui vous coudoie. Longez, quand le soir n'est pas encore venu et que le crépuscule commence, les quais de la ville ou les digues de la Tête-de-Flandre, voilà encore des pinceaux et des palettes : vous êtes presque sûr que ce sont Van Gingelen et Jacobs qui étudient la robe changeante et si riche de l'Escaut ou le passage d'un dernier rayon de soleil dans les nuages. Puis, quand le soir est tout à fait tombé, allez à Borgerhout, si c'est un samedi. Presque au milieu de la grande rue du faubourg, arrêtez-vous et vous verrez à votre gauche une maison peinte en blanc à la chaux, si je ne me trompe. Quatre, cinq, six, dix, vingt, trente jeunes gens entrent l'un après l'autre dans cette maison dont la façade porte cette inscription tracée en grandes lettres noires :

AU ROI D'ESPAGNE.

Presque tous ont des moustaches, la plupart ont des cigares à la bouche. Je ne sais quoi vous dit que ce ne sont là ni des clercs de comptoir, ni des clercs d'avoué, ni des clercs d'huissier. Suivez ces moustaches, suivez ces cigares. Entrez dans la maison du *Roi d'Espagne*. Vous voilà dans une cour assez spacieuse. Là, un jeu de quilles où toute cette société s'amuse tant que le jour lui permet de voir. Quand la nuit est close, une chambre s'ouvre à gauche. Au milieu, se dresse une vaste table autour de laquelle sont groupées une quarantaine de chaises en bois. Au centre de cette table, une veilleuse et une boîte à allumettes; au bord, tout un ourlet de verres écumants de bierre. Sur ces chaises s'installe cette société, et les cigares s'allument, et les causeries commencent. C'est un feu roulant de saillies et de rires, et, au milieu de tout cela, des entretiens graves où passent et repassent les noms les plus illustres dans l'histoire de l'art belge.

Tout à coup un grand silence s'établit; un orateur a demandé la parole, c'est Conscience qui lira quelques chapitres d'un de ses romans si colorés, si pleins de vie et de verve, ou quelque ancienne chronique anversoise ravivée et dramatisée par lui, ou quelque poésie flamande écrite dans l'atelier de Wappers. Ou c'est Van Ryswyck qui récitera une de ces odes ardentes comme il les écrit si bien dans la langue de notre vieux Van Heelu. C'est De Laet qui célébrera dans un sonnet quelque chef-d'œuvre nouveau peint d'hier seulement, ou qui trahira dans quelque élégie pleine de suave poésie un de ces rêves qui bercent si doucement ces cœurs que l'art possède tout entiers après une femme choisie. C'est Nestor Pauwels qui vous décrira les toiles toujours si spirituelles de Kremer et que de beaux succès attendent dans le genre lyrique, lui, si jeune encore.

Tous sont jeunes là, ceux qui lisent et ceux qui écoutent, les poëtes qui lisent, les peintres qui écoutent.

Un silence religieux règne tant que dure la lecture. Pas

une chaise ne bouge, pas un pied ne bouge, pas un verre ne bouge. Les bouffées de fumée de tabac montent seules, soufflées avec précaution au plafond qu'elles vont heurter pour redescendre et tourbillonner autour de la lampe qui éclaire cette scène digne de Rembrandt.

Tantôt De Laet prendra la parole ainsi :

A mon ami Volckerick, *carillonneur.*

Souvent un étranger, qui dans la ville passe,
Me demande quel est ce géant des concerts
Qui fait ainsi bondir les notes dans l'espace
Et chanter, comme un chœur, les cloches dans les airs?

Ou si, dans cette tour, dont le sommet efface
Dans le nuage blanc ses croix de granits verts,
Habite quelque esprit qui jamais ne se lasse,
Ange ou démon, sorti des cieux ou des enfers,

Qui du bruit de son souffle et du bruit de ses ailes
Fait trembler de la tour les magiques dentelles
Et réveille les morts à ses pieds endormis?

Et moi je lui réponds : « Ce géant ou cet ange
» Qui sait, comme aux vieux jours, par sa musique étrange
» Ressusciter les morts, c'est un de mes amis. »

Puis, après ces vers adressés au carillonneur-artiste dont les poings puissants remuent aux jours de fête ce formidable orchestre de cloches qui ébranle la flèche de Notre-Dame et qui étoufferait sous une de ses gammes retentissantes le mugissement le plus orageux de l'Escaut, viennent les vers nés dans une autre région du cœur. C'est quelque souvenir d'amour religieusement gardé au plus profond de l'âme, quelque souvenir qu'on a depuis longtemps caressé comme un des plus chers et des plus beaux, souvenir qui date de bien loin, de quatre ans peut-être, de quatre ans, c'est-à-dire d'un siècle ; car, à l'âge du poëte, on marche si vite dans la vie ! C'est donc une douce réminiscence du bal, du premier bal, sans doute; car on retient tout de celui-là, jusqu'aux airs qu'un orchestre souvent faux y joue. C'est un sonnet encore.

Dans mes rêves la nuit souvent je vois encor
Le bal qui dans des flots de lumière se noie,
Quand la valse effrénée en cadence tournoie,
Passant comme un éclair sous les balustres d'or;

Heure où l'on vit plus vite, où le cœur bat plus fort,
Où l'air est embaumé de parfums et de joie,
Où l'on presse, en passant, mille tailles de soie,
Où le bonheur s'éveille et la peine s'endort!

Car c'était dans un bal que je vis, ange ou femme,
Celle qui m'apparut dans mes rêves de flamme;
Elle était là, rêveuse et le cœur en émoi;

Ses quinze ans bouillonnaient sous sa tempe espagnole;
Tout fut dit d'un regard, sans dire une parole :
Moi je fus tout pour elle, elle fut tout pour moi.

Certes, voilà des vers où ne manque aucune des qualités qui font les beaux vers. Tout y est frais et charmant. Il y a cette grâce nonchalante qui plaît, ce laisser-aller plein d'abandon qui est la coquetterie des femmes qui ne sont pas coquettes, cette douceur ineffable qui caractérise les poésies de tous ceux qui ont compris la vraie poésie.

Qu'on me permette encore de citer ici une petite pièce de M. Nestor Pauwels, puisque aussi bien me voici pris à citer les morceaux qui se lisent aux soirées du *Roi d'Espagne.* Le titre de ce morceau vous paraîtra un peu étrange, n'est-ce pas ?

LE SAVETIER CONTENT.

Qu'un autre sur sa nef monte et parcoure l'onde
De tous les océans vers tous les points du monde
Pour amasser de l'or,
Couvre d'un faux bonheur ses souffrances muettes,
Et passe, en les comptant, ses heures inquiètes
A veiller son trésor.

Qu'un autre, à la lueur de la lampe du sage,
Pendant les longues nuits mette sa tête en nage
Et l'emplisse sans fin
D'un fatras de savoir qui nous donne des rides
Et nous laisse souvent le cœur et les mains vides
Et livrés à la faim.

A d'autres les honneurs, l'ambition, la gloire,
La soif d'avoir un nom, une vogue, une histoire,
A d'autres les plaisirs
Que l'on trouve, dit-on, dans les flots du grand monde,
Plaisirs plus faux encor que les reflets sur l'onde
Que rident les zéphyrs.

Moi, je suis savetier et je me plais à l'être;
Ma boutique est un monde et moi j'en suis le maître;
Mon trône c'est mon banc;
Ma garde c'est mon chien qui jamais ne conspire;
Et, cent fois plus heureux qu'un roi, dans mon empire,
Je suis toujours content.

Tels sont les vers qui se lisent au *Roi d'Espagne*, douces confidences du cœur, fraîches admirations de l'amitié, naïves pensées nées dans des âmes qui n'ont jamais aspiré à sortir du cercle béni des choses de l'art.

Après les lectures viennent les observations sur les morceaux lus. Le peintre éclaire ainsi le poëte, comme le poëte dans un autre moment éclairera le peintre, heureux échange qui tourne toujours au profit de l'art et des artistes.

Si, une fois, il vous était arrivé d'être admis à une de ces réunions si curieuses, soit que de Keyser ou de Braekeleer ou de Block vous y eussent conduit, soit qu'un nom plus humble, mais non moins cordial, vous eût servi d'introducteur, vous garderiez longtemps le souvenir de cet heureux cénacle. Vous comprendriez combien l'union entre tous ces talents si jeunes encore et dont quelques-uns sont déjà connus d'une manière si brillante, leur donne de force aussi et d'émulation surtout. Vous verriez combien cette émulation fait produire de grandes et belles choses. Vous seriez fier de tout l'avenir de gloire qu'il y a dans cette ville d'Anvers qui doit être placée, sans contestation, à la tête du mouvement artistique en Belgique. Mais surtout vous auriez le désir de retourner souvent au *Roi d'Espagne*, à l'humble taverne de Borgerhout, et d'inscrire votre nom au registre de la société d'artistes d'Anvers, comme nous y avons inscrit le nôtre.

Budget

DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

C'est avec une satisfaction réelle que nous reproduisons

ici les développements donnés par le ministère des travaux publics à l'appui des allocations demandées par lui aux chambres législatives, pour l'exercice de 1841, aux divers chapitres de son budget qui concernent les sciences, les lettres et les beaux-arts.

Et d'abord, en examinant ces développements, nous avons remarqué une amélioration frappante dans la rédaction de cette partie du budget. Elle fait enfin ce qui aurait dû être fait depuis longtemps, c'est-à-dire que, au lieu de demander un chiffre global pour les sciences, les lettres et les arts, elle pose un chiffre séparé pour chacune de ces branches spéciales. Ainsi elle établit d'une manière nette et précise les sommes fixes sur lesquelles les arts, les lettres et les sciences peuvent compter. Ainsi, l'arbitraire qui a régné jusqu'à présent dans la répartition du budget finira. Ainsi, on ne pourra plus dire que les arts sont encouragés trop et que les lettres et les sciences le sont trop peu; on ne pourra plus dire que les peintres et les sculpteurs deviennent de grands seigneurs au détriment des hommes de lettres et de science. Ainsi, enfin, un grand motif de mécontentement sera écarté, et il y aura une règle selon laquelle les encouragements seront distribués avec plus de justice. Il y aura 70,000 francs pour les arts et 70,000 francs pour les sciences et les lettres. Il n'y aura plus lieu à disputes, ni à récriminations.

Cependant, quoique ces deux chiffres soient les mêmes, il y a encore, selon nous, une énorme différence entre les moyens de secours mis à la disposition des artistes et des littérateurs, et cette différence est entièrement en défaveur des derniers. En effet, les bons artistes sont la plupart accablés de commandes; il y en a qui ont des commandes si nombreuses, qu'ils ne pourront y satisfaire avant douze ans révolus. Presque tous les autres ont des travaux à faire. Il y a un marché toujours ouvert pour eux, outre les expositions où il s'écoule des centaines de toiles; tandis que l'homme le plus lettré, le plus instruit, n'obtient pas dix sous du meilleur livre, dans un pays où la contrefaçon empêche tout développement intellectuel et tout progrès scientifique et littéraire.

Les artistes belges peuvent trouver une existence belle et brillante dans leur patrie. Ils se bâtissent des maisons, ils ont des chevaux et des voitures. Mais demandez à l'homme de lettres et de science, s'il gagne par la science et par la littérature de quoi payer le mémoire de son bottier à la fin de l'année. Il vous dira non et il vous prouvera qu'il dit vrai.

Ce serait ici le lieu d'étudier l'influence considérable et fatale que la contrefaçon exerce en Belgique. Mais c'est à la Chambre à examiner cette question vitale selon nous. C'est à elle qu'il appartient enfin d'entrer, à propos du budget proposé par le ministre des travaux publics, dans l'appréciation sérieuse de la contrefaçon, cette chose anti-nationale, parce qu'elle nous gorge exclusivement d'idées françaises, et étouffe de plus en plus ce qu'il nous reste encore d'éléments vraiment nationaux, vraiment belges; immorale, parce qu'elle tue de plus en plus nos croyances et infiltre de plus en plus dans nos esprits tout ce qu'il y a d'anarchique, d'anti-social, de destructeur dans la société française, dont les romans et les pamphlets parisiens sont le reflet. A l'heure qu'il est, M. de Lamennais ne se trouve-t-il pas en cour d'assises pour avoir émis des idées que la contrefaçon nous fournit au grand rabais?

Il est temps que la Chambre étudie cette question de son vrai point de vue. Puis, après avoir considéré la contrefaçon dans ses effets politiques et moraux, qu'elle apprécie, si elle le veut, les résultats d'un ordre inférieur qui en dérivent, c'est-à-dire, la position défavorable où les hommes d'intelligence sont placés en Belgique. En effet, la contrefaçon, en réimprimant des ouvrages prônés, loués, tambourinés, annoncés à toute l'Europe par les mille moyens de la presse parisienne, est toujours certaine du débit de ces ouvrages, qu'elle écoule en Allemagne, en Russie, en Italie, dans l'Amérique. L'ouvrage étant lancé tel jour, elle est sûre d'avoir réalisé tel autre jour un bénéfice net et clair. Aussi elle éconduirait avec une inflexibilité d'airain un historien comme Guizot et comme Augustin Thierry, un poëte comme Shakspeare et comme le Dante, un romancier comme Walter-Scott et comme Victor Hugo, si Dieu suscitait un jour parmi nous un grand historien, un grand poëte, un grand romancier. Et ce que nous disons ici des livres, s'applique à toutes les choses littéraires. Car la contrefaçon ne reproduit pas seulement les livres que la presse française jette chaque semaine au monde; elle s'applique aussi à reproduire tout ce que le journalisme français éparpille chaque jour dans l'Europe. Ne voyons-nous pas tous les matins les journaux belges s'arracher comme dans une lutte jusqu'aux moindres feuilletons parisiens? En est-il autrement de la musique? Lequel d'entre nos musiciens pourra parvenir à vendre la moindre romance? Vous voulez des compositeurs. Où trouveront-ils à vivre? A moins que vous ne prétendiez faire d'eux ce que vous faites de vos excellents musiciens exécutants que vous dressez à grands frais pour les menus plaisirs de l'Europe beaucoup moins que pour les vôtres.

La contrefaçon ainsi installée partout en Belgique dans nos ateliers de librairie, dans nos magasins de musique et dans les bureaux de nos journaux parisiens, il y a donc urgence de venir efficacement en aide à notre littérature à peine naissante, et à nos jeunes compositeurs de musique, qui ne demandent qu'un peu d'air et de soleil pour vivre et se développer afin de lutter plus tard contre le monstre qui se déchaîne de plus en plus contre elle.

Qu'on y songe sérieusement. Les idées étrangères nous débordent chaque jour davantage et auront bientôt rendu impossible l'œuvre rêvée par quelques intelligences, d'un véritable esprit national belge, d'une véritable unité nationale en Belgique. Ce n'est qu'en aidant avec énergie au développement littéraire dans nos provinces, qu'on fera quelque chose pour réaliser ce rêve. Car ce n'est ni dans les romans français, ni dans les feuilletons français que notre nation, si désunie déjà par la grave question de la langue flamande, peut puiser les moyens de se rallier à elle-même, aux souvenirs de son passé, aux gloires nées sur son sol, qu'elle peut trouver les modèles d'honneur, d'héroïsme, de grandeur et de courage que nos pères nous ont légués comme pour nous inspirer la confiance dans l'avenir par les exemples magnifiques qui abondent dans notre histoire. La contrefaçon des productions françaises (et elle est la seule qui puisse se pratiquer dans notre pays) est au fond la conquête morale et politique de la Belgique par la France. Et celle-là est plus réelle qu'une conquête à main armée.

C'est pourquoi nous applaudissons à la partie du budget du ministère des travaux publics qui montre enfin le désir

sérieux d'encourager aussi un peu la littérature belge, quand l'art belge l'a été si largement depuis dix ans. Seulement ici il reste à décider une question difficile. Par qui seront jugés les ouvrages auxquels il faudra accorder des subsides? Qui aura la mission de peser le mérite de chacun d'eux et par conséquent d'apprécier la valeur de l'encouragement qu'il faudra accorder à tel ou à tel genre d'ouvrage, roman, poëme, livre d'histoire, livre de science, drame en vers ou en prose, vaudeville ou recueil de chansonnettes? C'est là, il est vrai, une question secondaire pour les Chambres qui accorderont la somme demandée ou qui la refuseront selon le degré de confiance qu'elles ont ou d'intelligence qu'elles reconnaissent dans ceux qui proposent les budgets. Puis, les sommes accordées, elles possèdent ce droit de contrôler l'emploi intelligent et la distribution équitable des sommes demandées. Mais c'est une question importante pour les hommes de lettres et de science, qui ont le droit de savoir quels seront leurs juges et leurs appréciateurs. En France, on a Nisard, on a Villemain, on a Mérimée; qui avons-nous ou qui aurons-nous? Nous reviendrons, un de ces jours, sur ce point qui mérite bien d'être examiné à fond et dans ses mille détails.

Pour aujourd'hui nous nous bornerons à reproduire les chapitres du budget des travaux publics, qui concernent les lettres, les sciences et les arts, avec les considérants qui les accompagnent. Les voici.

« La position des auteurs est loin d'être avantageuse en Belgique. Le système de contrefaçon a réagi sur les publications indigènes et anéanti, pour ainsi dire, les droits qui en résultaient; un auteur aujourd'hui trouve rarement un éditeur. C'est presque toujours à ses frais qu'il est obligé de faire paraître son ouvrage et il n'y parvient guère qu'avec des pertes considérables.

» Beaucoup de personnes, qui pourraient émettre des idées utiles, s'abstiennent de le faire à des conditions aussi onéreuses; dans un semblable état de choses, il est nécessaire que le gouvernement intervienne, si l'on veut encourager la littérature nationale. L'état n'a pas tout fait quand il a donné l'instruction; il est obligé de suivre ceux qui se sont distingués et qui sont appelés vers la carrière des lettres ou des sciences, qui, si elle est glorieuse pour le pays, est peu productive pour celui qui la suit.

» L'art et la littérature dramatique sont chez tous les gouvernements l'objet de sacrifices considérables, parce que l'on sent toute leur importance et combien ils donnent de relief à une nation; jusqu'ici la Belgique s'est abstenue de venir à leur secours; il serait pourtant utile de chercher à nationaliser notre théâtre, de soutenir les auteurs qui s'ouvriraient cette carrière, comme aussi de faciliter l'introduction des grandes productions musicales qui n'ont point paru sur la scène française.

» Il y a ensuite des sociétés littéraires et savantes dont on doit encourager la création, aider les travaux. Bien dirigées, elles sont appelées à répandre le goût des lettres et des sciences, à donner à l'esprit et à l'intelligence de l'activité et, à l'homme du monde, les moyens d'utiliser honorablement ses moments de loisir.

» Enfin, il convient aussi de faciliter les grandes entreprises littéraires ou scientifiques au-dessus des forces des particuliers. Ces entreprises demandent de longues recherches, des voyages à l'étranger, des collections, des expériences qui nécessitent souvent des frais considérables. C'est ainsi que, depuis plusieurs années, le gouvernement accorde une subvention aux nouveaux Bollandistes pour continuer l'œuvre de leurs devanciers.

» Ces divers encouragements devront se prendre sur la somme de 70,000 fr., dont, par approximation, l'emploi peut être réparti ainsi qu'il suit :

1° Encouragements pour publications originales ou utiles. (Lettres, sciences, histoire.)	Subside pour encourager les auteurs à publier leurs œuvres, 12 ou 15 ouvrages au plus fr.	25,000
	Souscription aux meilleurs ouvrages publiés par des auteurs nationaux. (Cette souscription est répartie entre les établissements publics.)	10,000
2° Art et littérature dramatique.		10,000
3° Sociétés littéraires et savantes. (Presque toutes les villes demandent des subsides pour ce genre de sociétés).		10,000
4° Voyages scientifiques, achats d'objets d'histoire naturelle, indemnité aux savants qui se livrent à des expériences physiques ou chimiques.		9,000
5° Subvention aux Bollandistes, pour les aider à continuer la publication des *Acta Sanctorum*.		6,000
	Total	70,000

» *L'académie des sciences et belles-lettres* obtiendra une majoration de 5,000 francs pour l'aider à imprimer les mémoires intéressants qui lui seraient présentés par des personnes étrangères à cette corporation.

» Un crédit nouveau de 5,000 fr. est ouvert pour l'exécution de la *carte géologique de la Belgique*, travail important qui a été confié à M. Dumont, de Liége. La somme demandée est nécessaire pour rétribuer un aide dont ce jeune savant a dû réclamer le concours pour cette œuvre longue et laborieuse.

» L'*Observatoire royal* de Bruxelles n'entre que pour 2,000 francs dans la majoration demandée, ce qui porte à 22,000 le chiffre total pour cet établissement.

» La *Bibliothèque royale* recevrait une majoration de 10,000 fr. pour l'aider à compléter ses collections, surtout en livres imprimés.

» Enfin un crédit nouveau de 4,000 fr. est demandé pour l'impression des *chartes et diplômes*. Ce crédit n'est *nouveau* que pour la comptabilité, puisque déjà un subside de 4,000 fr. avait été alloué pour cet objet aux budgets précédents.

» Parmi tout ce qui a donné du relief à notre pays, depuis l'ère de l'indépendance, depuis la révolution, les beaux-arts peuvent revendiquer leur part. De nos conservatoires, de nos académies sont sortis des jeunes gens qui comptent aujourd'hui dans le monde artistique, qui, à l'étranger, honorent le nom belge; pour la plupart le gouvernement peut dire qu'il n'est pas étranger à leurs succès. Les allocations accordées par les chambres, pour les arts, n'ont donc pas été sans fruits; cependant il reste beaucoup à faire et nous sommes loin encore d'avoir atteint le degré auquel nos pères s'étaient élevés. Si l'on veut marcher, si même l'on ne veut pas reculer, il est nécessaire de continuer les encouragements sur un certain pied, de propager surtout la connaissance du dessin, partie où nous sommes faibles, qui est pourtant indispensable, si l'on veut porter la peinture, la gravure et la sculpture à une certaine hauteur, et

qui est si utile d'ailleurs dans toutes les professions industrielles; dans la musique, où depuis quelques années nos artistes se sont distingués, il existe aussi plusieurs parties en souffrance et notamment la composition et l'art du chant.

» La majoration pour les *encouragements, achats et souscriptions* est de 10,000 fr. qui se répartissent entre la musique et la peinture y compris le dessin et la gravure, ce qui porte le chiffre de cet article à 70,000. Voici la subdivision qui pourrait être faite de cette allocation.

» 1° Encouragements à la composition musicale, voyages, bourses.	15,000
» 2° Subsides aux écoles de musique pour donner les premiers éléments et répandre le goût musical (plusieurs villes réclament des encouragements de ce genre, et, bien distribués, on pourrait en obtenir de bons résultats).	8,000
» 3° Exposition d'objets d'art dans différentes villes du royaume, encouragements et achats.	10,000
» 4° Commandes faites ou à faire à des peintres et sculpteurs *qui se sont distingués* (des tableaux sont commandés depuis lontemps à MM. Gallait, Debiefve, Robbe, Dyckmans et Leys).	27,000
» 5° Subside pour soutenir les jeunes gens pauvres qui annoncent une vocation toute spéciale pour la peinture et la sculpture.	5,000
» 6° Souscriptions aux ouvrages relatifs aux différentes branches des beaux-arts, tels que : *Monuments gothiques*, par Simoneau ; *les Artistes Contemporains*, par Baugniet; *les Scènes de la Vie des Peintres*, par Madou, etc.	4,500
Total	70,000

» Un crédit nouveau de 40,000 fr. est ouvert pour achats d'*objets d'art d'anciens maîtres*. Voici la justification de cette demande :

» Riche par les tableaux d'un de ses anciens maîtres, la Belgique est peut-être le pays le plus pauvre de l'Europe sous tous les autres rapports. Elle ne possède aucun tableau des grandes écoles d'Italie. Nous n'avons rien ou presque rien des peintres hollandais ou espagnols, et la plupart des chefs-d'œuvre sortis du pinceau de nos illustrations, sont passés à l'étranger. Teniers, ainsi, qui a tant illustré Anvers, n'aurait dans son pays aucun ouvrage capital, si l'on ne s'était décidé à acheter un de ses plus beaux tableaux à la vente de M. Schamp; et cependant, en fait d'art, le goût ne s'acquiert que par la comparaison, les vocations ne se révèlent que par l'étude des différentes écoles et des grands maîtres qui les ont illustrées, toutes les ressources de l'art ne sont enfin bien connues que lorsqu'on a pu voir et sentir leurs différentes manières.

» Sans doute, il faudra beaucoup de temps avant d'obtenir quelque chose un peu complet; mais si l'on se décidait à allouer chaque année une somme spéciale, ayant exclusivement cette destination, l'on pourrait espérer d'avoir, avant peu d'années, un représentant dans nos musées des principales écoles qui ont illustré la peinture : nous avons cru que le moment était venu de prendre l'initiative.

» Le Conservatoire de musique de Bruxelles recevrait une majoration de 3871 ; celui de Liége 2000 fr.

» Les villes et communes recevraient une majoration de subside de 3000 fr., ce qui portera à 30,000 fr. la somme accordée par le gouvernement pour aider les régences des villes à restaurer les anciens monuments.

» Enfin un crédit nouveau de 50,000 fr. est demandé pour l'érection des monuments à la mémoire des Belges qui se sont illustrés par leurs talents, leur courage ou des services signalés rendus au pays, et pour les médailles consacrées aux événements mémorables. »

Dans le deuxième chapitre, nos lecteurs auront remarqué la somme de 40,000 fr. demandée pour achat d'objets d'art d'anciens maîtres. C'est là une idée qui aurait dû être mise en pratique depuis longtemps et que beaucoup de personnes ont prêché depuis dix ans. En effet, le prix des tableaux anciens est à peu près doublé depuis 1830. Si, depuis cette époque, le gouvernement avait affecté tous les ans une pareille somme à l'acquisition intelligente de productions anciennes, la Belgique posséderait dès à présent un beau noyau de musée national et elle eût réalisé un immense bénéfice sur les objets acquis; car elle aurait aujourd'hui pour la somme de 400,000 fr. ce qu'elle payerait en ce moment 800,000 fr. à peu près, et puis nous n'aurions pas à regretter d'avoir donné des sommes folles de beaucoup de croûtes qu'il faudra plus tard reléguer dans les greniers ou dans les églises de village.

DÉCORATIONS ACCORDÉES

A MM. ABEL WAROCQUÉ, VAN DEN SCHRIECK ET LAMBIN.

Si nous avons rarement à enregistrer des récompenses honorifiques accordées à des hommes dont le mérite est réel et reconnu de tous, au moins voici des noms qui honorent la chevalerie à laquelle ils viennent d'être promus. Il ne s'agit pas ici d'un ruban octroyé par forme d'appoint à de gros traitements pour lesquels on ne fait que son devoir en accomplissant le mieux possible les fonctions dont on est chargé. Il s'agit ici de trois hommes sur la poitrine desquels tous les yeux cherchent depuis longtemps le signe quelquefois largement prodigué ailleurs.

Personne n'ignore les immenses services rendus à l'industrie par M. Abel Warocqué et le noble usage qu'il fait de sa fortune acquise par de si constants labeurs. Quel est l'homme qui fouille avec le plus d'ardeur le sol pour en extraire des richesses qui deviendront des ressources pour le pays? Mais ce n'est pas seulement par les vastes travaux de ses houillières que M. Warocqué se laisse absorber. L'art est ausi une affaire importante pour lui. Une grande partie de l'or qu'il tire de ses mines est généreusement destiné à l'art. Tableaux, dessins, sculptures, il ouvre sa maison à toutes ces belles choses. Quand il a longtemps présidé au travail des bras et des machines, il se délasse devant les produits de l'intelligence et du génie. S'il donne du pain à bien des familles, s'il contribue à agrandir la richesse de son pays, il aide aussi aux progrès de son temps dans l'ordre des choses de la pensée.

Aussi, voilà une croix noblement méritée et donnée avec justice.

M. Van den Schrieck est connu dans toute l'Europe par sa magnifique galerie de tableaux. Il y a peu de particuliers sur le continent qui en possèdent une aussi riche, aussi complète, aussi bien choisie. Aussi que de soins, que de goût, que de dépenses il a fallu pour réunir tous ces

chefs-d'œuvre des écoles flamande et hollandaise ! M. Van den Schrieck n'a reculé devant aucun sacrifice, devant aucune difficulté. Il s'est mis souvent en concurrence avec des rois pour obtenir un ouvrage d'un maître qui manquait dans sa collection, et il a souvent payé mieux que des rois. Et, tout en rassemblant ces productions admirables, il ouvrait non-seulement sa galerie aux étrangers qui venaient de toutes parts contempler chez lui les productions de nos peintres les plus célèbres, mais encore il prêtait sa maison aux artistes qui venaient y recueillir de riches leçons en étudiant ces pages si abondantes. Il aime à les guider par ses conseils, il les loge quelquefois sous son toit pendant des mois entiers. C'est à lui qu'on doit l'exécution de l'Académie des Beaux-Arts à Louvain, pépinière qui seconde si bien la grande pépinière artistique d'Anvers. Tous les soirs il est là dans les classes, assidu, suivant de l'œil chaque progrès, encourageant de la voix et de la main, corrigeant les uns, stimulant les autres, secondant l'expérience et le savoir des professeurs par son savoir et par son expérience.

La Belgique doit déjà plusieurs excellents peintres à M. Van den Schrieck. Elle lui en devra d'autres encore qui grandissent et s'élèvent.

La croix accordée à cet homme est donc une croix bien placée.

Quant à M. Lambin, le mérite de ce vieillard aurait depuis longtemps dû être apprécié. Car ses travaux sont nombreux et répandent la plus vive lumière sur une grande partie de nos antiquités nationales. Si nos dispensateurs de distinctions savaient un peu de flamand, ils auraient depuis des années récompensé M. Lambin de ses laborieuses et savantes recherches sur notre histoire et sur notre langue. S'ils avaient été à même de comprendre ces travaux de fouilles dans nos archives, ce labeur constant, ces études incessantes et souvent fastidieuses, ils auraient été au-devant de cet homme vieilli dans la poudre de notre passé et dont la vie s'est écoulée presque tout entière à déchiffrer de vieux manuscrits, de vieilles chartes, à préparer enfin les matériaux qui devront servir, dans cinquante ans, à l'érection d'un édifice national, l'histoire de Belgique.

Honneur donc à l'administration à laquelle on a fait comprendre enfin que M. Lambin a bien mérité de son pays !

Mais, tout en lui rendant justice quant à ces trois noms, nous regrettons vivement qu'elle n'ait pas songé cette fois à réparer à l'égard de M. Charles Hanssens, de Gand, l'oubli dont cet éminent artiste a été victime aux dernières fêtes d'Anvers, où M. Marcellis a été décoré !

M. C. HANSSENS.

Un de nos compatriotes, dont nous avons pu apprécier les mérites et le rare talent, vient d'être de la part d'une académie étrangère l'objet de la distinction la plus honorable. M. Charles-Louis Hanssens, directeur de l'orchestre du Casino de Gand, a reçu de l'académie de musique de Rome le diplôme de *Membre honoraire étranger* de ce corps savant, dont l'existence remonte à l'année 1584.

Nous avons sous les yeux la liste nominative des membres de cette académie parmi lesquels nous voyons figurer les Spontini, les Chérubini et les Rossini, et nous remarquons que parmi les *compositeurs* de notre époque, M. Hanssens est le premier Belge qui ait obtenu les honneurs du diplôme et que, parmi les *instrumentistes*, notre violoniste de Bériot seul a été l'objet de cette distinction.

Le *Te Deum* composé par M. Hanssens en 1833 lui a principalement valu le titre que lui a conféré la célèbre académie. Ce *Te Deum* n'est cependant pas l'œuvre capitale du jeune compositeur; sa *Messe de Requiem* est un autre chef-d'œuvre dont nous avons entendu exécuter des fragments dans différentes occasions et dont nous avons pu admirer les beautés lorsqu'elle a été exécutée intégralement dans l'église de Saint-Sauveur au service funèbre célébré en mémoire du maître de chant de cette église.

Nous publions ici la traduction du diplôme que l'Académie romaine vient d'envoyer à notre concitoyen :

TRADUCTION.

Congrégation et académie des compositeurs et professeurs de musique de Rome, sous l'invocation de sainte Cécile.

Nous primicier et gardiens-présidents de la congrégation et académie des compositeurs de musique de la ville de Rome, sous l'invocation de sainte Cécile, jugeant comme chose convenable et honorable que de compter parmi les membres de notre congrégation les personnes distinguées qui, par des succès heureux, cultivent l'art et la science musicaux, en donnant des preuves de leur talent dans cet art, et en le favorisant de tout leur zèle; et voulant à cet effet offrir un témoignage public de notre estime pour le rare talent musical de M. *C.-L. Hanssens, compositeur de musique sacrée*, de commun accord nous l'élisons et le nommons membre de notre congrégation et académie, dans la classe des *membres honoraires étrangers;* et lui accordons tous les honneurs, toutes les prérogatives, les droits et priviléges, selon les lois, les statuts et leurs ampliations et déclarations approuvées par les différents cardinaux nos protecteurs dans les congrégations générales et ratifiées par des brefs spéciaux des Souverains Pontifes Innocent XI, Clément XI, Pie VI et Pie VIII. En foi éternelle de quoi nous lui expédions le présent diplôme signé par nous et muni du sceau de notre congrégation et académie.

Délivré à Rome du siége de notre congrégation et académie, résidant dans le collége de Saint-Charles à Catinari, ce 21 juin 1840, l'année 257 de notre fondation.

Le prélat-primicier, GIUSEPPE ZACCHIA; *les gardiens-présidents*, SALVATORE MELUZZI; VITO DE WITTEN; FRANCESCO CIANCERELLI; GIUSEPPE MANFREDI.

Le secrétaire, *prof.* LUIGI ROSSI;
Le camerlingue, *prof.* FILIPPO CARRACCINI.

Nous n'avons pas attendu cette occasion pour rendre justice aux talents de M. Hanssens, et nous sommes heureux de voir confirmer le jugement que nous avons porté à son égard par une académie étrangère aussi distinguée que celle de la capitale du monde chrétien.

LITTÉRATURE SLAVE.

La littérature slave est incontestablement une des moins connues qu'il y ait en Europe et en même temps une de celles qui ont fait le plus de progrès dans le cours des quinze

dernières années. On s'est généralement peu occupé, dans les pays occidentaux, de sa marche et de son développement. L'Allemagne seule a publié quelques ouvrages où l'attention est appelée sur les éléments de vie qui se manifestent si puissamment dans les lettres slaves en général. Le beau livre de M. Koenig nous fournit sur cette branche de la littérature européenne les plus précieuses lumières. Les *Nordische Blüthen*, publiées il y a trois ans, à Leipzig, nous font connaître les noms de plusieurs romanciers et conteurs russes, qui valent, à coup sûr, beaucoup de fabricants de nouvelles, célèbres dans les régions du feuilletonisme parisien.

De façon que sous cet empereur Nicolas, dont on a fait, en Belgique et en France, un mangeur d'hommes, la Russie est aussi, quoi qu'on en dise, en marche dans l'ordre des choses intellectuelles. Les écrivains et les artistes français qui, dans ces dernières années, ont en si grand nombre visité Saint-Pétersbourg et ont reçu du czar un accueil si généreux et si hospitalier, ne tarissent pas d'éloges sur le monarque qui tient dans ses mains les rênes du vaste empire moscovite. Demandez à Horace Vernet, à Loève-Veimars, à Tanneur, à cinquante autres, ce que c'est que ce tyran; ils vous répondront que c'est l'homme le plus affable du monde, le plus enthousiaste admirateur de l'art. Nos artistes eux-mêmes rendront de lui le témoignage le plus éclatant. Vieuxtemps et Servais ont fait chanter l'un sa basse, l'autre son violon devant ce monstre, comme disait, il n'y a pas si longtemps, notre journalisme presque officiel et autre. Et le monstre a été ému, comme si les hyènes et les tigres étaient accessibles à la puissance de la musique.

Et de même qu'ainsi l'empereur encourage, comme un grand prince qu'il est, la musique et la peinture, il ouvre dans ses universités les voies les plus larges à l'instruction. L'énergie scientifique qui se révèle en Russie est curieuse à étudier. L'astronomie a dans Struve un observateur qui a fait faire de grands progrès à une partie importante de cette science, l'observation des étoiles doubles. Le professeur Jacobi brille dans les mathématiques et dans la physique. On lui doit l'idée de la récente application du procédé galvanique aux arts. Nous pourrions citer, à côté de ces noms, un grand nombre d'autres. Mais nous reviendrons plus tard sur ce vaste sujet, qui mérite l'attention de l'occident.

Cette fois, nous ne dirons que quelques mots de la littérature russe proprement dite.

En général, l'Europe centrale et occidentale ne s'occupe guère des langues slaves, si riches et si énergiques pourtant, parce que le préjugé s'est établi qu'elles sont très-difficiles à apprendre et que leurs littératures sont trop pauvres pour dédommager de ses peines et de ses labeurs celui qui voudrait en entreprendre l'étude. Ce préjugé s'est fortifié encore par la froideur et l'indifférence que l'Europe professe pour les peuples slaves. Mais il tombe de lui-même devant l'homme sérieux qui veut aborder cette étude. En y entrant, on découvre tout d'abord des langues qui, déjà depuis des siècles, peuvent se vanter d'avoir atteint une grande maturité et le plus riche développement.

Il faut le dire, les peuples slaves et particulièrement les Russes, qui, au dixième et au onzième siècle, se trouvaient en civilisation au niveau et peut-être en avant des autres peuples européens, ont été arrêtés dans leur marche pendant plusieurs siècles, grâce à mille circonstances défavorables qui pesèrent sur eux. C'est pourquoi ils restèrent longtemps en arrière en toutes choses, tandis que les nations de l'Europe marchaient en avant. Cependant l'esprit et le caractère des Slaves restèrent sains et énergiques en dépit des mauvais temps qui s'écoulaient sur eux, mais ce fut pour se développer avec une force plus vive et plus rapide quand le moment favorable serait venu. Ce moment est venu aujourd'hui que la nation russe est placée sous un gouvernement qui compte avec l'intelligence. Aussi avec quels pas de géant elle marche à l'heure où nous sommes! Le commerce et la science, ces deux grands principes vitaux de toute nation, ont trouvé dans l'empereur Nicolas un puissant protecteur et récompensent par leurs vastes résultats les efforts assidus et constants que l'autocrate met en œuvre pour aider au développement de son peuple, où l'œil impartial découvrirait, au moindre examen, l'étoffe la plus riche et le fonds le plus solide, et surtout pour le porter à se développer dans la voie de sa nationalité particulière. On est frappé d'étonnement en voyant la marche rapide que suit la Russie dans l'ordre des choses intellectuelles. Chaque année est un pas de plus, un progrès de plus, et quel pas! quel progrès prodigieux! Il n'y a pas trente ans, elle était la plus négligée de l'Europe, sous le règne d'Alexandre. Mais, dans les quinze dernières années, elle a poussé les jets les plus vigoureux; la pousse est devenue un arbre. Et ce n'est pas seulement dans le commerce et dans la science, mais aussi dans les lettres. Dans ce peu d'années plus d'un littérateur du plus haut mérite s'est révélé en Russie. Parmi les noms les plus beaux, nous citerons Sagoskin, Bulgarin, Polewoi, Gretsch, Marlinsky, Puschkin et le spirituel Senkowsky, qui se montre un conteur si charmant sous le pseudonyme de Brambeus.

Le temps est prochain où la Russie aura un poids immense en Europe, non-seulement sous le rapport de son importance politique, qui est si grande déjà et qui s'accroît chaque jour, mais aussi par sa littérature, quand sa langue si belle et si opulente sera mieux connue qu'elle ne l'est en ce moment. Les littératures occidentales, après avoir parcouru toutes les voies, battu tous les chemins, usé tous les systèmes, pourront s'y retremper à une source inconnue et y puiser une vie nouvelle.

La *Renaissance*, pour fournir à ses lecteurs la preuve de ce qu'elle vient de dire, donnera, dans quelques-uns de ses prochains numéros, des échantillons de la littérature russe contemporaine. Ce sera quelque légende de Sagoskin ou d'Oserezkoffsky, quelque conte de Marlinsky ou de Bjelkin.

Aujourd'hui, pour terminer ce petit article, nous donnons un essai de traduction d'une ancienne chanson slave, qui nous a paru d'une originalité singulièrement piquante et qui présente dans son cadre une scène vraiment dramatique.

LES BANNIS.

I.

LE FILS. Pourquoi donc coupes-tu, mon père, au grand ormeau
Ce rameau vigoureux, ce vigoureux rameau?
LE PÈRE. Mon fils, ne faut-il pas un bâton de voyage,
Comme une aile à l'oiseau qui franchit le nuage,
Au pèlerin qui va quittant son vert hameau?

II.

LA FILLE. Pourquoi, mère, plier nos robes des dimanches,
Nos corsages brodés, nos rubans et nos manches?
LA MÈRE. Au premier chant du coq, ô ma fille, demain
Nous serons loin d'ici, nous serons en chemin,
Sans autre guide, hélas! que les étoiles blanches.

III.

LE FILS. Mon père, où nous allons est-il des prés bien verts
Et des poissons d'argent dans des ruisseaux bien clairs?
LE PÈRE. Mon fils, dans les ruisseaux, dans les ruisseaux limpides,
Pas un poisson d'argent aux nageoires rapides,
Et pas un rossignol dans les sentiers déserts.

IV.

LA FILLE. Ma mère, où nous allons est-il de belles choses,
Des champs de lin tout bleus, des jardins pleins de roses?
LA MÈRE. O ma fille, ta main, dans l'ombre des bosquets,
N'ira plus rassembler les roses en bouquets,
Ni détacher le lin de ses tiges écloses.

V.

LE FILS. Et quand donc reverrai-je, ô mon père, ô mon père,
Mon beau ruisseau dont l'onde est si fraîche et si claire?
LA FILLE. Mon champ de lin si bleu, mon jardin plein de fleurs,
Mes gazons émaillés de toutes les couleurs,
Quand donc les reverrai-je, ô ma mère, ô ma mère?

VI.

LA MÈRE. Quand le soleil pour tous ne luira pas en vain,
Quand des chairs de l'agneau le loup n'aura plus faim,
Quand les roses prendront racine dans les pierres.
LE PÈRE. Quand notre maître, ouvrant son cœur à nos prières,
Sera redevenu, quelque jour, homme enfin.

A. V. H.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — Notre excellent peintre de vues de ville, Bossuet, qu'une société anglaise devait envoyer, il y a trois ans, en Espagne, pour y dessiner les vues des principaux monuments de ce pays, est sur le point d'entreprendre ce voyage. Mais cette fois ce n'est pas aux frais de cette société. C'est à ses propres frais que l'artiste va visiter l'Espagne et les côtes d'Afrique, où il se propose de passer deux années à étudier les restes si nombreux et si pittoresques de l'architecture moresque qui s'y trouvent. Il eût été à désirer que le gouvernement, après avoir, dans d'autres occasions, donné jusqu'à quinze mille francs de certains tableaux qui n'en valent pas deux mille, se fût montré un peu plus large envers M. Bossuet. Car nous apprenons qu'il n'a été accordé à cet artiste distingué que la somme de six mille francs sous le semblant de subvention, mais en réalité comme paiement d'un tableau qu'il doit fournir, à son retour en Belgique, au gouvernement. Lorsqu'on a été trop prodigue dans certains moments, il y a une certaine dignité à ne pas être trop chiche dans d'autres moments, surtout quand il est question d'artistes qui valent au moins en talent ceux que l'on a gorgés. Il est convenable qu'il y ait une justice distributive même pour les artistes.

— Du mois de novembre 1839 au mois de novembre 1840, il a été livré à l'impression en Belgique, 320 différents ouvrages originaux, répartis ainsi par langues : En français 218, en flamand 92, en latin 6, en allemand 4.

En 1839, le nombre avait été de 300 : En français 197, en flamand 88, en latin 4, en allemand 5, en anglais 5, en italien 1.

Voici les différentes branches dont traite les 320 ouvrages publiés en 1840 :

Histoire belgique 52, littérature 63, biographie 11, numismatique 4, grammaire et lexicographie 14, histoire littéraire 1, instruction publique 9, ascétique 9, médecine, chirurgie, hygiène, anatomie 15, stratégie 3, bibliographie 6, écrits politiques et religieux, pamphlets 10, législation, sciences juridiques 10, statique, économie politique, sciences administratives 15, sciences mathématiques 6, beaux-arts 4, héraldique 2, minéralogie 1, annuaires et almanachs 17, recueils périodiques 24, ouvrages divers 24. Total 320.

Courtrai. — La société pour l'encouragement des beaux-arts et de l'industrie, dans sa séance du 13 décembre, a arrêté définitivement l'achat du grand tableau de De Keyser, la *Bataille des Éperons d'or*, sauf l'obtention d'un subside du gouvernement, sur lequel on paraît pouvoir compter. Il doit être pourvu ultérieurement aux frais de cette acquisition par une souscription et un emprunt par actions, à quelles fins une commission a été nommée de trois membres connus par leur zèle et leur dévouement, MM. Verbeke, Bisschoff et Peel.

On s'est aussi occupé dans cette séance de l'exposition publique prochaine, pour le succès de laquelle il a été résolu de faire tous les efforts possibles.

Liége. — La statue de Grétry, qui a été coulée le 9 décembre, est entièrement dégagée de son moule. L'opération du coulage a réussi complétement et la statue est parfaite. On affirme qu'elle sera entièrement achevée dans le courant du mois de mai prochain. Ce bel ouvrage ne fera qu'accroître la grande réputation de notre excellent artiste, M. Buckens.

C'est au printemps prochain que cette statue sera inaugurée. La société d'Émulation de Liége, dont la séance publique devait avoir lieu le 18 décembre, a remis cette solennité à l'époque des fêtes qui seront données à l'occasion de cette inauguration.

Berlin. — L'éditeur Schroeder vient de mettre en vente les premiers cahiers des costumes chrétiens au moyen âge, dessinés par Hefner.

Dresde. — Il est question de construire ici un nouveau musée. Le baron de Freisus vient d'être chargé par le gouvernement d'entreprendre un grand voyage en Europe, et de visiter les principaux musées, afin de recueillir des lumières nécessaires pour dresser un plan convenable pour l'édifice qu'on veut ériger.

Munich. — Le sculpteur Schwanthaler a terminé les modèles des statues et en partie les statues mêmes qui doivent servir à orner le tympan du Walhalla. Ce sont des scènes tirées de l'histoire d'Arminius et de Thusnelda.

Vienne. — Un nouveau violoniste, que l'on place à la hauteur d'Ole Bull, vient de se révéler en cette ville. Il se nomme Neswadba et compose dans le style de son célèbre rival.

Munster. — La biographie du compositeur Van Beethoven, depuis si longtemps promise par Antoine Schindler, a été mise en vente chez le libraire Aschendorff. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

Londres. — La reine Victoria s'occupe, dit-on, activement de l'art de la gravure. Elle a pour professeur M. Hayter et a déjà reproduit sur l'acier plusieurs petits tableaux peints par le prince Albert.

— Sir David Wilkie, le célèbre peintre de genre, après avoir passé quelques jours à Munich, continue son voyage artistique en Allemagne. Il partira de là pour l'Italie où il s'embarquera pour la Palestine. Il reviendra de ce pays par l'Espagne.

— Le deuxième cahier des *Architectural Remains of the reigns of Elizabeth and James the first*, par Ch. J. Richardson, vient de paraître.

Un autre ouvrage sur l'architecture, publié sous le titre de *The Palace of architecture, a Romance of Art and History*, et dû à la plume de M. Georges Wightwick, excite en ce moment l'attention des artistes.

— La vente de la riche collection de gravures du banquier Esdaille, qui a eu lieu récemment ici, avait attiré un grand nombre d'amateurs de différents pays du continent. Il y a eu des planches qui ont été vendues à des prix exorbitants. L'eau-forte de Rembrandt, connue sous le titre de la *Pièce de cent florins*, a été vendue au prix de 231 livres sterlings, c'est-à-dire au delà de 5,700 francs.

Rome. — Une publication d'une haute importance est sur le point de se faire ici. C'est une collection de gravures d'après tous les tableaux les plus remarquables qui se trouvent à Rome. La publication se fera sous la direction d'Overbeeck et de plusieurs autres artistes distingués.

Parme. — A notre dernière exposition on a vu un buste sculpté par un jeune artiste âgé de 11 ans et nommé Agostino Ferrazini. Cet ouvrage est vraiment étonnant, eu égard à l'âge du jeune sculpteur.

Les feuilles 17 et 18 de la *Renaissance* contiennent : *Le Vieux Soldat*, dessiné et lithographié par Stroobant, et *Une Cascade*, dessinée et lithographiée par Lauters.

De Braekeleer del. F. Str[illegible]baut lith

LA POLITIQUE.

TIRÉ DE L'ALBUM DE Mr. L. LAMBRICH

[illegible]

Gluck à Paris.

I.

Par une belle soirée d'automne, en l'an 1779, les passants qui circulaient dans la rue Saint-Honoré, devant l'entrée principale du Palais-Royal, virent deux jeunes cavaliers, engagés dans une vive querelle. A leur uniforme il était facile de reconnaître en eux deux officiers de la garde royale. Ils se disputaient avec une énergie incroyable de paroles. Cela avait duré pendant plusieurs minutes, quand tout à coup l'un des interlocuteurs recula de trois pas, et un moment après tous deux se trouvèrent en garde, leurs épées croisées et prêtes à engager un combat, à la lueur des lanternes qui venaient de s'allumer et à la grande satisfaction des curieux, qui, s'étant groupés autour d'eux, désiraient au moins voir le dénouement d'une querelle dont ils ignoraient le motif.

— Mort de ma vie! s'écria au même instant un troisième personnage qui, survenu au moment où la lutte allait commencer, se fit brusquement jour à travers la foule et interposa son épée entre les deux combattants. Mort de ma vie! un duel au milieu de la voie publique, sans seconds et à la clarté des lanternes! Rengaînez, s'il vous plaît, vos épées, messieurs, et remettez le combat à demain; je suis disposé à vous servir de second. Mon nom est Saint-Val, capitaine au régiment des hussards de la garde.

— Saint-Val? s'écrièrent comme d'une seule voix les deux officiers.

Et le capitaine, les reconnaissant l'un et l'autre, exclama avec un grand éclat de rire :

— Comment! vous Arnaud et vous Montespan! Oreste et Pylade en guerre! Par Jupiter! voilà un miracle mythologique que personne ne voudra croire. Quel motif a donc pu vous diviser de la sorte?

— Ne croyez pas que nous soyons en querelle, mon cher Saint-Val, répondit Arnaud avec une singulière ingénuité. Mon ami et moi nous voulons tout simplement arranger une petite différence d'opinion sur l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*. Montespan s'est fait le défenseur du chevalier Gluck. Moi, je suis pour l'aimable Piccini. Voilà tout.

Après que l'officier eut dit ces mots, les deux adversaires se disposèrent à reprendre le combat. Mais Saint-Val se jeta brusquement entre eux en s'écriant :

— Et c'est bien là l'unique motif de votre duel?

— Il paraît que vous ne le trouvez pas suffisant? répliqua M. de Montespan.

— Certainement non, répondit le capitaine. Je sais qu'à l'heure qu'il est les Parisiens sont divisés en deux camps, en gluckistes et en piccinistes. Mais vous, M. d'Arnaud, si vous voulez couper la gorge aux partisans du chevalier Gluck, commencez par souffler la chandelle à votre oncle et à votre idole Jean-Jacques. Suivez mon avis, messieurs, rengaînez vos épées et allons au Palais-Royal nous rafraîchir le sang par quelque glace à l'orange. Sur mon âme! voici la première fois de ma vie que j'essaie d'accommoder un duel. Et, à coup sûr, ce n'est pas la plus grande folie que je puisse faire.

Ces paroles, autant que l'autorité qu'exerçait le vieux capitaine sur les deux jeunes officiers, calmèrent aisément l'humeur batailleuse qui les avait mis en face l'un de l'autre. Ils se serrèrent cordialement la main, après avoir remis leurs épées au fourreau, et tous trois entrèrent au Palais-Royal.

La grande salle toujours vivement illuminée du *Café du Feu* était, à cette époque, le rendez-vous ordinaire des beaux esprits à la mode dans la capitale. Tous les soirs, on était sûr d'y trouver un grand nombre de jeunes seigneurs, et surtout de gens de lettres et d'artistes accourus de tous les points de la France et de l'Europe dans ce grand centre parisien dont les applaudissements étaient déjà reconnus alors comme la suprême consécration de toute gloire.

Aussi, quand les trois amis entrèrent dans la grande salle, ils y trouvèrent l'assemblée complète. C'était une rumeur étourdissante de voix qui parlaient, qui discutaient. Chaque table était une tribune qui avait son orateur. Vous eussiez dit deux camps de dispute, où chacun s'évertuait à parler le plus haut, sinon à donner les meilleures raisons. Le cri de ralliement pour les uns était le nom de Gluck, pour les autres celui de Piccini. Bien que Parisiens de vrai sang et habitués à la bruyante conversation des cafés, les trois compagnons se sentirent étourdis de cette tempête de paroles et se retirèrent dans un petit cabinet latéral, où le bruit des discuteurs arrivait, il est vrai, mais amoindri et affaibli comme celui d'un orage lointain.

Trois personnages s'y trouvaient déjà établis au moment où les officiers vinrent s'y installer. L'un était un homme d'un âge déjà avancé. Il était assis en face de la porte, dans un coin, à une petite table qui n'était destinée qu'à une seule personne. Une colonne projetait sur lui son ombre, de manière que vous eussiez eu de la peine à distinguer ses traits. Il était étendu dans un vaste fauteuil. La tête ramenée en arrière et les yeux fixés au plafond de la chambre, il tambourinait légèrement avec les doigts de la main droite sur le marbre de la table, et semblait tellement absorbé dans cet exercice, qu'il ne parut pas le moins du monde s'apercevoir de l'arrivée des nouveaux venus ni faire attention à ce qui se passait autour de lui.

Plus près de la porte, vis-à-vis de la table où les officiers prirent place, vous eussiez vu les deux autres convives. Le plus jeune pouvait avoir tout au plus vingt ans. La vivacité française se peignait sur ses traits; il était assez petit de taille, quoique, du reste, fait de manière à pouvoir figurer avec avantage dans le monde. Ses yeux bleus, couronnés d'épais sourcils noirs, rayonnaient d'assurance et de franchise, et la pureté de son profil avait quelque chose d'une figure antique. La couleur chaude de son teint vous eût fait lui attribuer tout d'abord une origine méridionale. Sa voix était énergique et du timbre le plus agréable, sa gesticulation animée sans être exagérée; enfin sa mise, quoique peu recherchée, était cependant d'une propreté et d'une décence remarquables.

Le contraste que cette belle figure formait avec celle de son voisin, n'eût pas manqué de vous frapper. En effet, celui-ci pouvait avoir à peu près l'âge de vingt-neuf ans et ressemblait exactement au portrait que Diderot nous a laissé du neveu de Rameau. Seulement il n'était ni aussi long ni aussi maigre. Dans ses mouvements et dans son maintien tout révélait un esprit mou, énervé et la mauvaise humeur de l'ennui. Sa tête était couverte d'une perruque en désordre et de couleur brun-fauve. Les traits de son visage eussent pu paraître sans expression, sans ses yeux louches et sans le sourire sardonique stéréotypé sur sa

bouche. Il prononçait, du reste, le français avec un accent bien marqué et trahissait à chaque moment le saxon.

— Pardonnez-moi, monsieur, lui dit son jeune voisin, pardonnez-moi si je vous accable de tant de questions. Mais vous êtes Allemand, et vous devez tenir à voir les Français apprécier tout le mérite de votre célèbre compatriote, qui nous a montré dans l'art une perspective entièrement inconnue, que nous ne soupçonnions pas. Vous êtes vous-même musicien et compositeur. Vous devez comprendre de quoi nous sommes redevables à ce grand homme. Parlez donc, dites-moi tout ce que vous savez de lui, et daignez consentir à servir de conseiller et d'ami à un jeune homme qui a tant besoin de votre amitié et de vos conseils.

Son compagnon, à ces mots, se passa lentement la main sur le visage, regarda avec ses yeux louches le jeune enthousiaste, et, après avoir contracté sa bouche en un sourire diabolique, lui répondit à demi voix :

— Vous désirez que je vous parle de monsieur Gluck? Très-volontiers, bien que je ne comprenne pas tout à fait ce qu'une nation aussi spirituelle, aussi pleine de goût, aussi fortement douée du sentiment de l'art, que l'est la française, puisse trouver de grand et de beau dans cet homme.

— Comment, monsieur! c'est ainsi que vous parlez de l'auteur d'*Armide*, d'*Iphigénie* et d'*Orphée?*

— De lui-même, de monsieur Gluck. Car, à vrai dire, il n'est guère estimé chez nous en Allemagne ; chez nous, qui savons parfaitement bien qu'il n'entend pas grand chose à l'art, c'est-à-dire aux règles, comme monsieur Forkel de Gœttingue et beaucoup de savants en musique le prouveront par des raisons irréfutables.

Le jeune Français était hors de lui. Il fixa, pendant quelques secondes, de grands yeux étonnés sur le Saxon. Mais, ce premier moment de stupéfaction passé, il reprit :

— Il est vrai que je ne suis pas encore assez initié à tous les mystères de l'art pour juger à quel point est fondée l'accusation que les savants d'Allemagne portent contre le chevalier Gluck. Mais, continua-t-il en s'enthousiasmant par degrés, j'ai la conviction intime que Gluck est un grand maître, un génie. Tout ce que j'ai entendu de lui jusqu'à ce jour m'a touché et ravi l'âme. Aucune pensée triviale et commune ne m'a choqué dans ses ouvrages. Mais, autant cette musique grandiose m'exalte, autant aussi elle m'abat et me décourage. Car elle est à une hauteur où il est donné à bien petit nombre de parvenir.

— Ainsi vous êtes d'avis, monsieur l'Allemand, interrompit en s'adressant au Saxon le jeune d'Arnaud, qui s'était rapproché des deux interlocuteurs avec ses compagnons, ainsi vous êtes d'avis que le célèbre Piccini dérogerait en s'abaissant au point d'entrer en lice avec le chevalier Gluck, et que celui-ci n'est pas un rival digne de celui-là?

L'Allemand parut singulièrement troublé à cette interruption à laquelle il ne s'attendait pas. Mais presque aussitôt il se reprit et répondit en balbutiant :

— Je ne pense pas cela, monsieur. Je ne voudrais pas que l'on crût que c'est là mon opinion sur le chevalier Gluck. Je professe pour cet artiste le plus grand respect, bien que je n'aie pas à me louer de son amabilité à mon égard. Mais...

Il appuya si fortement sur cette syllabe qu'il se mit à tousser.

— Eh bien? fit l'officier.

— Mais, continua le Saxon, cela ne prouve pas précisément que je le tienne pour le plus grand maître qu'il y ait. Car nous avons d'autres hommes dans mon pays, et de bien plus remarquables, comme le savant monsieur Forkel l'a prouvé à l'évidence, et il est certain que, dans le style religieux, monsieur Gluck...

— Pour le coup, interrompit en se reculant le jeune artiste, il n'est pas question ici de musique religieuse. Il s'agit de musique dramatique. Vos savants voudraient donc que Gluck eût mis son Armide en plein-chant, et qu'il eût mis dans la bouche de ses sauvages habitants de la Tauride des motets dans le style de Palestrina?

— Non pas cela, exclama le Saxon. Mais le savant Forkel a démontré, comme deux et deux font quatre, que Gluck n'entend rien au chant.

Tout l'auditoire, à l'exception du jeune d'Arnaud et du vieillard qui tambourinait toujours dans son coin sur le marbre de la table, s'écria aussitôt d'une seule voix :

— Gluck n'entend rien au chant?

— Comme je vous le dis, reprit l'Allemand, il n'entend rien du tout au chant. Il n'est pas capable d'écrire une mélodie comme il faut ni de la développer régulièrement. Son chant proprement dit n'est qu'une déclamation exagérée et peu naturelle.

Le jeune musicien bondit sur sa chaise en entendant ces paroles et sa figure prit une singulière expression de colère et d'irritation.

— Monsieur, exclama-t-il en s'adressant au Saxon, vous n'êtes pas digne de porter le titre d'Allemand si vous pensez sérieusement ce que vous venez de dire. Tout Paris est d'accord sur la réalité du génie de Gluck. Et ses adversaires ne disputent que sur la question de savoir de quel côté il y a le plus de talent, du côté de Gluck ou de celui de Picciui. Nous le savons tous, Gluck n'est point esclave de la sotte tyrannie des règles; au lieu de viser à des chants sans caractère, il s'applique à exprimer les sentiments et les passions avec le plus de vérité possible, et tend ainsi au seul but réel que la musique dramatique doive chercher à atteindre. La musique religieuse réclame un autre caractère. Si Gluck réussit dans cette voie, s'il cherche même à y réussir, voilà ce que vous ignorez, voilà ce que j'ignore moi-même, voilà ce que tout le monde ignore. Mais ce que je sais, c'est que toute cette querelle serait bientôt finie, si chacun voulait se rendre compte du but de Gluck, de ce but où il marche avec toute l'énergie et la force du génie que le ciel lui a donné.

— Quel est votre nom, jeune homme? interrompit aussitôt une voix sonore derrière l'artiste enthousiaste dont la parole s'était élevée à mesure qu'avait grandi l'indignation que l'Allemand lui avait inspirée.

Tout l'auditoire se retourna brusquement et se trouva en face de l'étranger qui était sorti de son coin et s'était rapproché des interlocuteurs sans qu'ils s'en fussent aperçus. La lumière des chandelles lui illuminait en plein le visage, et tous reconnurent ses traits. Aussi, ce ne fut qu'un cri de surprise :

— Monsieur Gluck!

— C'est moi-même, messieurs, répondit l'étranger avec un sourire bienveillant et en saluant l'assistance.

Puis, s'adressant au jeune artiste :

— Quel est votre nom, jeune homme? reprit-il.

— Mon nom est Étienne Méhul, et je suis musicien, répondit l'autre.

— C'est ce que j'ai entendu, répliqua Gluck. Venez me voir un jour, je vous prie, voici mon adresse.

En disant ces mots, il remit au jeune Méhul un feuillet détaché de son portefeuille sur lequel il avait tracé son nom.

Après cela, il lança un regard de mépris au Saxon, qui rougit et pâlit tour à tour sous ce regard qui l'avait frappé comme un coup de foudre. Gluck jouit pendant quelques secondes, avec un plaisir infini, de l'embarras qu'il venait de causer à son envieux détracteur. Puis il lui dit d'un ton mêlé de mépris et d'ironie :

— Je me réjouis de vous rencontrer à Paris d'une manière aussi inattendue, mon cher Élias Hégrin, pour avoir le plaisir de vous répéter en face quel misérable vous êtes. Ainsi, monsieur, je n'entends rien à la musique ni à la mélodie? Pourquoi donc êtes-vous venu, pendant des années entières, me traquer dans ma maison à Vienne pour obtenir de moi quelques leçons et me faire corriger vos compositions qui n'avaient ni queue ni tête? Vous acceptiez tout cela avec aussi peu de scrupule que l'argent que vous me soutiriez avec tant d'art. Sans doute, votre sot orgueil se trouva blessé alors, quand je vous dis un jour que vous ne seriez jamais capable de donner l'esprit et la vie à une œuvre et que vous ne réussiriez qu'à produire des formes mortes et sans âme. Élias Hégrin, vous pourriez devenir un bon cordonnier, un excellent tailleur, un savetier irréprochable; mais, croyez-moi, renoncez à l'art, car vous ne serez toute votre vie qu'un mauvais musicien. Vous n'avez jamais pu me pardonner ces conseils si sincères pourtant; et, comme un nouveau Judas, vous m'avez vendu pour trente pièces d'argent à Forkel, le caïphe de Goettingue. Je vous le pardonne, car je vous méprise. Allez en paix; corrigez-vous, si vous en êtes capable. Car pour moi, je suis d'avis que celui qui traite l'art, cette vierge pure et chaste, comme une fille perdue, restera un misérable aussi longtemps qu'il vivra.

Puis, se tournant vers Méhul et les trois officiers, il les salua avec une courtoisie pleine de noblesse et de dignité et sortit du cabinet.

II.

Dans les salons de la jeune reine Marie-Antoinette, il y avait une de ces fêtes charmantes que cette infortunée princesse relevait si bien par sa grâce et sa beauté. Tout ce que la cour de Paris possédait de jeunes et belles femmes, tout ce qu'elle comptait d'élégants et spirituels cavaliers s'y trouvait réuni. Le comte d'Artois, ce chevalier accompli, qui servait de modèle à tout ce qu'il y avait de lions à cette époque, qui ne connaissait pas encore à ce mot d'autre sens que celui que Buffon lui avait marqué, était accouru de sa maison de chasse et avait donné, dans la matinée de ce jour-là, rendez-vous à son frère, le comte de Provence, pour se faire présenter, le soir, et rendre son hommage à leur ravissante belle-sœur.

La reine avait accueilli, avec cette exquise amabilité qui lui était particulière, le jeune comte, que son frère lui présenta comme le premier chasseur du royaume. Après l'échange des premières paroles de politesse, le jeune d'Artois commença tout de suite à s'enquérir des nouvelles de la capitale, auxquelles il était depuis si longtemps étranger.

— Et que fait-on à Paris, madame? Je suis sûr qu'il s'est dansé bien des bals dans mon absence, qu'il s'est commis bien des péchés charmants auxquels je n'ai pris aucune part, qu'il s'est joué bien des pièces nouvelles auxquelles je n'ai pas assisté.

— Voilà un monde de questions produites à la fois, répliqua Antoinette avec un sourire délicieux. Permettez-moi de ne répondre qu'à la dernière, car elle touche à ce qui excite le plus d'intérêt à Paris. Sachez donc qu'il y a une nouvelle qui tient la France dans une attente inquiète.

Le comte d'Artois ouvrit des yeux énormes.

— C'est la lutte musicale ouverte entre Gluck et Piccini. Tous deux s'occupent d'écrire un opéra, chacun sur le même livret. Ainsi il sera bientôt décidé aux yeux de tous, lequel des deux champions restera maître de la lice. En attendant, les Parisiens sont en grande querelle et se battent pour l'un ou pour l'autre.

— Ah! pour moi, exclama avec vivacité le comte, je suis partisan de Gluck; car, par le grand Dieu, madame, votre compatriote est un brave homme. Il a été à la chasse avec moi et il ne manque jamais le gibier, tandis que ce pauvre Piccini ne sait pas même comment tenir et ajuster un fusil.

— Et malgré cela, interrompit le comte de Provence, je préfère la musique de Piccini à celle de l'Allemand, qu'on ne peut que déclamer et qui ne se prête ni au chant ni à la danse, comme notre Noverre l'a si judicieusement fait observer.

— Oh! c'est que Gluck a forcé Noverre à danser d'une singulière façon, répliqua la reine en poussant un petit éclat de rire et en allumant ses beaux yeux autrichiens.

Puis elle se mit à raconter de la manière la plus gaie du monde comment le chevalier Noverre, étant allé trouver Gluck pour lui dire que sa musique ne valait rien et que les danseurs de l'Opéra ne pouvaient danser son ballet des Scythes, Gluck en colère le prit au cou et le fit gambader dans toute la maison en chantant la musique du ballet. Après quoi, le musicien lui dit :

— Eh bien, monsieur, savez-vous maintenant comme le ballet de l'Opéra doit danser à ma musique?

— Parfaitement, parfaitement, mon cher monsieur Gluck, lui répondit Noverre tout essoufflé et pouvant à peine respirer.

Tout le cercle se mit à rire avec une gaîté presque folle au récit que la reine venait de faire de cette étrange anecdote. Mais tout à coup un page annonça le chevalier Gluck qui venait donner sa leçon de clavecin à la princesse.

La reine fit signe au page d'introduire le musicien, et Gluck entra aussitôt.

— Chevalier, lui dit la princesse Élisabeth, nous parlions précisément de vous; la reine vous vantait comme un excellent maître de danse.

— Et mon frère faisait valoir votre habileté à la chasse, ajouta le comte de Provence.

— Laissez donc en paix ce bon monsieur Gluck, interrompit la reine, car c'est bien assez de moi pour mettre sa patience à l'épreuve.

— Cependant, Antoinette, maintenant vous êtes reine, vous ne jouez plus à beaucoup près aussi bien que vous jouiez quand vous étiez archiduchesse, répliqua Gluck en allemand avec une gravité toute germanique.

— Attendez, mon cher Christophe, aujourd'hui nous vous ferons bourdonner les oreilles, fit la reine en allemand aussi.

Puis, s'adressant à la société qui l'entourait, elle continua en français :

— Maintenant silence, mesdames et messieurs.

Ayant dit ces mots, elle s'approcha du clavecin et se disposa à l'ouvrir. Mais elle eut beau en tourner et retourner la clef, elle ne put ouvrir l'instrument. Elle essaya de nouveau sans réussir davantage. Enfin elle perdit patience.

— C'est singulier, dit-elle. La serrure a donc des caprices aussi? Aidez-moi donc, monsieur Gluck.

Le musicien tourna et retourna la clef à son tour, et ne fut pas plus heureux que la reine. Le clavecin restait opiniâtrement fermé.

— Foin du mauvais serrurier qui a fabriqué cette serrure! exclama Gluck en renonçant à ouvrir l'instrument.

— Chut, monsieur le chevalier, lui souffla le comte de Provence à l'oreille. C'est le roi lui-même qui a fait cette serrure, et elle est, je crois, d'une invention nouvelle.

— Au diable les serrures de nouvelle invention si elles ne s'ouvrent pas, murmura Gluck entre ses dents.

Pendant ce temps, le comte d'Artois était sorti du salon. Il rentra, peu de moments après, avec le roi.

Louis XVI, revêtu d'une camisole, la tête couverte d'un mauvais bonnet de cuir et le visage tout enflammé, était là tenant à la main un trousseau de clefs et de rossignols. Il avait plutôt l'air d'un brave serrurier que d'un roi de France. Il s'approcha du clavecin, examina la serrure avec la mine sérieuse d'un homme du métier, et essaya de l'ouvrir, employant tour à tour chacune de ses clefs et chacun de ses rossignols, mais sans réussir mieux que la reine, mieux que Gluck. Enfin, il secoua la tête avec dépit et mit un crochet de fer dans l'œil de la serrure qui craqua aussitôt et s'ouvrit. Il était jubilant comme un vainqueur qui aurait gagné une bataille, et s'écria d'une voix triomphante :

— Voyez-vous? voici le clavecin ouvert. Maintenant, madame, vous pouvez jouer.

Mais ce travail avait duré si longtemps que l'heure de la leçon était écoulée, et la reine n'était plus disposée à se mettre au clavecin. Gluck attendait qu'elle lui fît signe de partir. Mais la princesse Élisabeth le pria aussitôt de faire entendre quelque nouveau morceau de son *Iphigénie.* Gluck prit place au clavecin et commença la fameuse scène du Désespoir d'Oreste. Tout l'auditoire écouta en silence et dans un recueillement presque religieux. Quand le morceau fut fini, le roi se leva et, s'avançant vers le musicien :

— Chevalier, cela est admirable, admirable. Vous m'avez ravi. Je veux que votre opéra soit représenté avec tout le luxe et le soin possible, enfin d'une manière telle que vous le désirez.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et on annonça le chevalier Noverre et signor Piccini, qui entrèrent au même instant à un signe du roi.

Noverre manifesta d'abord quelque trouble à l'aspect de Gluck, qu'il ne s'attendait pas à trouver dans l'appartement de la reine. Mais il se fit violence à lui-même et tâcha de faire la meilleure contenance possible. Piccini s'observa mieux en sa qualité d'Italien et prit un masque sur lequel rien ne paraissait de l'envie et de la haine que recélait son cœur. Il salua même son adversaire avec la plus grande courtoisie.

— Eh bien, messieurs, que nous apportez-vous de nouveau? demanda la reine aux nouveaux venus.

— Votre majesté a daigné permettre au signor Piccini de lui faire entendre quelques nouveaux numéros de son *Iphigénie en Tauride*, répondit le chevalier Noverre.

— C'est vrai, fit la reine. Et nous vous remercions, messieurs, de l'empressement que vous avez mis à vous rendre à notre désir.

Puis, se tournant vers Piccini :

— Quels sont ceux que vous avez choisis, monsieur le maître de chapelle? lui demanda-t-elle.

Piccini fit une inclination profonde.

— Le chevalier Noverre désire que je fasse entendre à Votre Majesté la danse des Scythes, n° 1, répondit-il.

Le comte d'Artois poussa un éclat de rire que toute l'assistance eut la plus grande peine à ne pas imiter. Le roi seul garda le plus grand sérieux et montra plus de trouble encore que Piccini et Noverre eux-mêmes.

— Je le veux bien, dit la reine, après que ce mouvement d'hilarité fut passé.

Piccini, ayant pris place au clavecin, se mit à jouer la danse des Scythes dont Noverre et le comte de Provence accompagnèrent la mesure en agitant la tête selon le mouvement de la musique. Les autres convinrent que la danse de Piccini était infiniment plus gracieuse, d'une mélodie plus charmante, d'un mouvement beaucoup plus sautillant que le morceau de Gluck. Artois, au contraire, soufflait tout bas son avis à l'oreille du roi, disant que, en effet, la danse de Piccini était excellente en elle-même, mais qu'elle manquait de caractère et convenait mieux à un bal masqué dans la salle de l'Opéra, que dans la Tauride.

Louis ne répondait pas, mais il regardait devant lui avec une mauvaise humeur mal déguisée, tandis que Gluck écoutait d'un air sérieux et avec l'attention la plus profonde. Bien qu'il ne dît pas un mot, on pouvait sans peine lire son opinion dans ses traits, car un petit sourire ironique se formula sur sa bouche, pendant que Piccini faisait tinter et frétiller le clavecin et que le bon Noverre imprimait à ses escarpins un mouvement tel qu'on eût dit que son instinct le poussât à essayer les pas gracieux que la musique lui inspirait.

Quand le musicien eut fini, il obtint les plus vifs applaudissements, et Noverre déploya le visage le plus jubilant du monde en vantant la beauté de cette musique.

— C'est assez, monsieur Noverre, lui dit le roi. Je suis d'accord avec vous sur le mérite de ce morceau. Mais j'espère que vous vous réconcilierez avec la musique du chevalier Gluck.

— Sire, répliqua Noverre à demi-voix. Le chevalier Gluck et moi, nous sommes parfaitement d'accord.

Mais le ton sur lequel ces paroles furent dites témoignait suffisamment que cet accord était loin d'être complet.

Peu de moments après, les deux musiciens prirent congé du roi et de la reine.

III.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et le jour de la double représentation d'*Iphigénie en Tauride* approchait.

La pièce de Gluck devait être donnée la première. Avant de l'avoir entendue, toute la ville se trouvait déjà partagée en deux camps. Connaisseurs et ignorants, tout le monde en parlait et en jugeait avec une assurance toute française. On écrivit des dissertations savantes et autres sur l'œuvre de Gluck et sur celle de Piccini, comme si leurs partitions fussent depuis des mois tout entier sous les yeux de la critique. Bref, l'animosité était parvenue à son comble, et le scandale ne manquait pas.

Parmi les artistes chargés de représenter l'œuvre de chacun des maîtres, régnait la même discorde. Piccini allait partout quêtant des voix et des partisans, ni plus ni moins qu'un candidat académicien ou qu'un candidat député. Il se remuait de tous côtés, souriant, flattant, caressant; tandis que Gluck, ne s'occupant que de son œuvre, se bornait à dire :

— Le vrai triomphera malgré tout.

Et il ajoutait ces paroles qu'il adressa à Rousseau :

— Le plus mauvais succès ne rendra jamais un bon ouvrage mauvais.

La veille du jour de la représentation de son opéra était arrivée. De bon matin on frappa à la porte de Gluck. C'était Méhul.

— Je suis bien aise de vous voir, mon jeune ami, lui dit le vieillard. Il y a bien longtemps que j'attends votre visite.

— Je n'aurais pas osé prendre la liberté de vous déranger plus tôt, répondit Méhul, mais aujourd'hui...

— Eh bien? aujourd'hui...

— La peur m'amène ici.

— La peur? et de quoi?

— C'est demain que votre opéra sera donné, et vous avez tant d'ennemis et de jaloux. Ah! mon Dieu! si le succès ne répondait pas au mérite de votre magnifique création!

— Oh! cela me serait parfaitement égal, répliqua Gluck en souriant.

— Et vous pouvez parler aussi froidement d'une chose aussi importante!

— Pourquoi pas? Voulez-vous, mon cher ami, vous adonner à la composition dramatique?

— Je le désire de tout mon cœur, et je serais bien malheureux si mes forces venaient à me tromper.

— Essayez-les, jeune homme. A l'œuvre avec courage! La musique, c'est la foudre antique des dieux. Quand on l'a en soi, il faut que le monde se soumette à vous et vous suive. Orphée dompta les enfers. On peut dompter les vivants.

— Vous les dompterez, répondit Méhul avec enthousiasme.

— Rien n'est parfait dans les œuvres de l'homme. Je ne suis pas sans avoir mes défauts aussi. J'ai lutté longtemps. J'ai mis des années à gravir une partie de mon rocher. Un jour dans la belle Bohême, ma patrie, j'ai compris la voix que Dieu fait parler en toutes choses. J'avais prêté l'oreille au bruit des sapins de nos forêts, des eaux de nos rivières, du vent de nos solitudes. Et la grande voix de la nature se fit entendre à ma pensée. Le ciel m'avait donné cette grande clef, la poésie, qui est la clef de tout. Depuis, j'ai travaillé, j'ai usé mes jours et mes nuits. Et pourquoi? Pour arriver à la tombe, plus fatigué que les autres hommes.

— Oh! non, non. Vous obtiendrez plus que la tombe, l'immortalité! s'écria Méhul.

— Enfant, qu'est-ce que l'immortalité? fit Gluck en laissant tomber sa tête dans sa main.

Méhul le regarda en silence et avec un indicible étonnement. Il était si jeune encore pour comprendre le désespoir du génie.

L'heure de la répétition sonna. Gluck et son jeune compagnon prirent le chemin de l'Académie royale.

Pendant ce temps Nicolas Piccini arpentait avec inquiétude les planches de sa chambre, et jetait par moments un regard de découragement sur la partition ouverte sur le pupitre de son clavecin. On venait de frapper à sa porte. Il n'entendait pas. On frappa de nouveau. Il était toujours absorbé en lui-même, cherchant quelque pensée qui ne venait pas. On heurta pour la troisième fois. Piccini l'entendit cette fois et avec une impatience visible :

— Que voulez-vous? demanda-t-il en entr'ouvrant la porte et en voyant la figure d'Elias Hégrin.

— Monsieur le chevalier Noverre m'envoie ici. Il m'a dit que le signor Piccini désire me parler.

Piccini garda, pendant quelques secondes, un silence profond, comme s'il eût été en lutte avec lui-même. Puis il dit :

— C'est vrai, j'ai manifesté le désir de vous voir.

— Et en quoi puis-je servir mon honoré protecteur? fit Élias.

— Par la vérité, répliqua Piccini en regardant d'un œil perçant le nouveau venu. Or donc, dites-moi s'il est vrai que Gluck ait cherché partout à me susciter des ennemis?

— Cela est vrai.

— Vous avez menti, Élias, en disant cela.

Puis, après avoir fait quelques pas :

— Ensuite, reprit-il, est-il vrai que vous ayez vu la partition de Gluck?

— Je l'ai vue.

— Vous avez menti, Élias, en disant cela.

— J'ai dit la vérité.

— Vous me trompez; car l'*Iphigénie* est la création la plus prodigieuse que Gluck ait produite.

Élias Hégrin pâlit comme un condamné qui entend sa sentence.

— Vous m'avez trompé comme un misérable, reprit Piccini. Gluck est un créateur, et je ne suis qu'un ouvrier. Vous m'avez endormi. Il a fait une œuvre de géant, et moi le travail d'un enfant.

— Mais, signor Piccini.

— Silence, menteur! interrompit le musicien. Vous avez calomnié un grand maître et vous m'avez perdu en me faisant entrer en lice avec lui.

Élias était confondu, humilié, écrasé.

— Tout ce que vous avez fait, continua Piccini, vous l'avez fait par haine et par envie contre un homme qui fut votre bienfaiteur. Vous êtes un malheureux.

— Grâce! grâce! s'écria Hégrin en se courbant devant l'implacable Piccini. Vous ne savez pas à quoi la misère peut conduire.

— Elle ne peut jamais conduire à une lâcheté. Et maintenant, retire-toi d'ici.

Piccini, en disant ces mots, ouvrit la porte, et Hégrin se retira en grinçant des dents et la rage dans le cœur.

IV.

Peu de jours après cette scène, l'affaire était décidée. L'opéra de Piccini avait plu. Mais celui de son adversaire avait obtenu le succès le plus prodigieux. La foule exaltée avait suivi le soir, avec le plus vif enthousiasme, Gluck jusqu'à sa maison, en poussant des cris de transport. Méhul accompagnait l'illustre maître, dont le triomphe le rendait lui-même tout radieux.

Comme tous deux allaient franchir le seuil de la maison, ils virent sur le pas de la porte un homme enveloppé dans un large manteau qui paraissait attendre leur retour.

— Piccini! exclama Gluck au moment où il avisa cette figure.

— Je viens vous témoigner mon admiration, répondit Piccini, au risque de n'être pas le bien-venu dans cette maison.

— Vous y êtes le bien-venu, signor; car elle s'ouvre avec joie à un noble rival comme vous, répondit Gluck.

— Ah! ne parlez plus de rival, répliqua Piccini. Notre lutte est finie, et vous êtes le vainqueur. Je serais trop heureux de pouvoir maintenant vous donner le nom d'ami. Que désormais les gluckistes et les piccinistes continuent leur querelle. Gluck et Piccini se sont compris et réconciliés.

— Et ils s'aiment! exclama Gluck en serrant l'Italien dans ses bras.

J.-P. L.

VENTE D'UNE COLLECTION DE TABLEAUX

FLAMANDS ET HOLLANDAIS, A PARIS.

Depuis bien des années, nous pouvons le dire, Paris n'aura vu une vente aussi riche, aussi belle, d'ouvrages de tous les peintres les plus distingués de l'école flamande et hollandaise, que celle qui y aura lieu le 15 mars prochain. Elle sera peu nombreuse, mais pas une peinture médiocre n'y paraîtra. Ce seront toutes productions choisies parmi ce que les maîtres de l'art dans les Pays-Bas ont fourni de plus grands noms. On y verra de Rubens le *Denier de César;* de Rembrandt, la *Bethsabé au Bain;* d'Hobbema, les paysages les plus capitaux qu'il ait produits. Teniers y paraîtra avec un de ses plus beaux chefs-d'œuvre, Pieter de Hoogh avec ses délicieux intérieurs, Jean Steen avec ses scènes si naïves et si spirituelles à la fois. Ruysdael y fera gronder ses belles cascades aux bords rêveurs et poétiques, Pynacker y déploîra ses belles campagnes si pittoresquement inondées de soleil, Berghem y étalera ses belles ruines romaines. Aimez-vous la mer calme avec ses vastes lointains où l'eau et le ciel se confondent? voici Van de Velde. Préférez-vous l'Océan en fureur avec ses flots écumants? voici Backhuysen. Puis encore, vous verrez Both avec ses beaux paysages, Van Everdingen avec ses montagnes norwégiennes, Van der Neer avec ses canaux glacés où la foule des patineurs se précipite, Wynants avec ses terrasses sablonneuses, Karel Dujardin avec son porcher, Wouverman avec ses chevaux au manége, Gérard Dow avec son empirique, Gabriel Metzu avec sa jolie jeune fille au perroquet. A côté de ces noms que l'histoire de l'art cite avec orgueil, à côté de ces ouvrages qui tous sont du plus haut mérite et de la plus belle conservation, vous trouverez plusieurs autres noms aussi célèbres et plusieurs autres ouvrages aussi beaux dans leur genre.

Certes, voilà une galerie presque royale. Voilà une réunion de chefs-d'œuvre comme on en trouve rarement. Aussi, que de goût, que de persévérance, que de soins il a fallu pour former cette galerie, pour réunir tous ces chefs-d'œuvre!

Cette collection fut composée par un homme dont les connaissances et le tact sont appréciés. Cet homme est M. Heris. Il la composa, il y a peu d'années, pour un amateur distingué que des circonstances particulières et imprévues sont venues contrarier tout à coup dans le noble goût des choses de l'art. Et maintenant voici qu'elle va se dissoudre de nouveau pour s'éparpiller de toutes parts.

Nous éprouvons un bien vif regret à l'idée que toutes ces admirables productions vont, pour toujours peut-être, sortir de notre pays, et que tous ces modèles, souvent si généreusement offerts à l'étude de nos artistes vont, leur être ravis à tout jamais.

C'était là, en effet, une magnifique assemblée de grands hommes faits pour se comprendre et pour s'aimer, de gloires qui ont brillé deux siècles et qui brilleront pendant des siècles encore, de noms illustres qui ne se portent plus ombrage l'un à l'autre, maintenant que ceux qui les portèrent reposent dans la tombe. C'était comme une grande famille qui vivait ensemble, sans envie, sans jalousie, sans rien de cet esprit de rivalité dont les plus beaux génies eux-mêmes ont quelquefois de la peine à se défendre. Hier encore Rubens et Rembrandt, Teniers et Metzu, Jean Steen, Pieter de Hoogh et Gérard Dow, Pynacker et Van Everdingen, Both et Berghem, Backhuysen et Van de Velde, Ruysdael et Hobbema, Dujardin et Wouvermans, Wynandts et Van Ostade, tous ces artistes renommés étaient là qui se regardaient fraternellement l'un l'autre. Demain ils se diront adieu, demain ils se sépareront à tout jamais peut-être.

Dites-moi, n'est-ce pas là une chose bien triste à penser? Et qui d'entre nous ne voudrait être riche comme M. de Demidoff, ne fût-ce que pour laisser réunis tous ces admirables chefs-d'œuvre?

La Fille de la Sorcière.

BALLADE.

— Avez-vous entendu, ma mère, cette nuit,
Le tonnerre et la pluie et le vent, tout ce bruit?
J'en ai tremblé de peur bien longtemps dans ma chambre.
— C'est que c'était hier le dernier de décembre.

— Ma mère, il m'a semblé qu'à l'heure de minuit
Le tonnerre ébranlait la montagne à grand bruit.
— C'est qu'à minuit, ma fille, aux rayons de la lune,
Les sorcières tenaient leur sabbat sur la dune.

— Ne parlez pas ainsi : je crois que je mourrais,
Si j'en voyais, ma mère, une seule jamais,
— Et pourtant j'en sais une, ô petite insensée,
Que vous avez souvent, bien souvent embrassée.

— Ma mère, à vous en croire, il se trouve au hameau
Des sorcières autant que de poissons dans l'eau.
— Il s'en trouve une, enfant dont l'œil s'allume et brille,
Plus près encor de vous, plus près de vous, ma fille.

— O ma mère, sentez comme le cœur me bat.
Mais dites-moi comment vont-elles au sabbat?
— A cheval sur un manche à balai, par les nues
Elles vont dans la nuit, elles vont demi-nues.

— Hier dans le village, hier dans les chalets,
Mère, j'ai vu beaucoup de manches à balais.
— Aussi sur la montagne, enfant, bien des sorcières
Ont dansé, cette nuit, leurs rondes familières.

— O ma mère, qui donc les fait ainsi dans l'air
Monter et traverser le ciel comme un éclair?
— L'if en brûlant leur fait de sa fumée une aile
Qui vaincrait dans son vol, qui vaincrait l'hirondelle.

— Mère, la cheminée a tellement fumé
Que j'ai cru, cette nuit, le chalet enflammé.
— C'est qu'un if tout entier a dans la cheminée
Brûlé depuis minuit jusqu'à la matinée.

— Ma mère, cette nuit, votre manche à balai
Manquait dans la maison, manquait dans le chalet.
— C'est qu'il était parti, c'est qu'il était en route
Pour aller visiter la montagne, sans doute.

— Ma mère, cette nuit, votre lit est resté
Tout froid; vous seriez-vous endormie à côté?
— Ma fille, votre mère, aux rayons de la lune,
Avec le bal nocturne a dansé sur la dune.

A. V. H.

EXPOSITION DE TABLEAUX A GAND.

La Société des amis des Beaux-Arts et la Société royale des Beaux-Arts, dans le but de ne pas se faire une concurrence qui pût tourner au détriment des arts, que chacune d'elles tendait à encourager, se sont réunies il y a quelque temps. L'exposition qu'elles viennent d'ouvrir a été, sans contredit, l'une des plus brillantes parmi les expositions locales qui ont eu lieu jusqu'à ce jour en Belgique. Elle a eu cela de remarquable qu'elle a révélé au pays quelques jeunes talents pleins d'avenir, et surtout un talent trop modeste qui a monopolisé les honneurs du salon, celui de M. Van der Haert. Ses portraits à la mine de plomb et à l'huile, d'un dessin si irréprochable, d'une ressemblance si frappante, ont emporté tous les suffrages. On comptait beaucoup de portraits au salon; ceux qui ont le moins souffert du voisinage de ceux de M. Van der Haert, sont les portraits peints par MM. Picqué, de Nobele et Godineau.

Les tableaux de genre sont toujours en majorité dans nos expositions, à cause de l'intérêt qu'ils présentent par le piquant des sujets, et surtout à cause de l'immense variété de motifs qu'ils présentent à la composition. M. Geirnaert avait, dans cette exposition, trois petits tableaux brillants par les qualités qui lui sont ordinaires. M. Félix de Vigne y a fait preuve de sa fécondité et de son érudition accoutumées. MM. Dillens frères, Pinnoy, Ghesquière, Van den Daele, de Heuvel ont soutenu leur réputation. M. Théophile Canneel, avec son charmant tableau, *Jean Steen et Grietje Van Goyen*, a pris décidément rang parmi ceux qui sont destinés à rehausser l'éclat de notre jeune école flamande.

En fait de paysages, ceux de M. Édouard Devigne, reproduisant des vues d'Italie, ont attiré les regards par la chaleur des tons et le faire large de cet artiste, qui est allé s'inspirer dans la patrie de l'art. M. Van den Abeele, autre artiste revenu des bords du Tibre, a exposé deux ouvrages aussi fort remarquables. Parmi les quelques petits tableaux historiques que l'on trouvait au salon de Gand, ceux de M. Van der Plaetsen méritent une mention toute spéciale. Sa *Mort d'Humbercourt et de Hugonet*, ainsi que son *Philippe Van Artevelde*, deux esquisses pleines de confusion, n'étaient pas fort heureuses; en revanche, son *Éducation de Charles V*, ouvrage excellent de composition et de couleur, a obtenu, seul du salon, l'honneur d'être lithographié aux frais des sociétés exposantes.

M. de Noter, dans ses *Intérieurs de Villes*, ainsi que M. Baets, dans son *Intérieur de l'église du Petit Béguinage à Gand*, ont fait preuve de leur justesse ordinaire de coup d'œil et de leur exactitude à bien distribuer les lumières.

MM. Moerman et Lampe, chacun dans sa spécialité, se maintiennent à leur hauteur, mais semblent s'arrêter dans leur route; or, ne pas avancer, c'est s'exposer à devoir bientôt reculer. Le même avertissement pourrait être donné aussi à MM. Godineau, Pinnoy, de Nobele.

Somme toute, l'exposition qui vient d'avoir lieu à Gand, et où beaucoup de tableaux ont été achetés par la commission (car Gand est une des villes où l'art trouve le plus d'encouragements), a servi à constater dans l'école de cette ville une ardeur soutenue et un progrès véritable.

Un progrès nouveau doit immanquablement résulter d'une association que viennent de faire entre eux les artistes Gantois et dont nous dirons quelques mots en terminant cette courte revue du salon.

Pour réussir dans les arts, comme dans tout, il faut le travail consciencieux et soutenu, il faut l'étude. Convaincus de cette vérité, les principaux artistes de Gand viennent de former une association pour se perfectionner dans le dessin. Ils se réunissent tous les soirs pendant deux heures, pour dessiner d'après des modèles qu'ils se procurent en se cotisant entre eux. Chaque artiste associé, à son tour, a le droit d'amener un modèle et de déterminer la pose, bien entendu sous certaines conditions stipulées dans l'acte d'association. De cette manière, quand un artiste a besoin, pour un tableau auquel il travaille, de peindre un personnage, il peut choisir un modèle qui lui convient, et obtient, pour ce soir-là, la première place près du modèle. Cette association, qui paraît très-bien organisée et qui jusqu'à ce jour marche si bien qu'il est question de lui accorder un subside communal, a le double avantage d'exercer les associés dans l'art du dessin et d'établir entre eux cette union, cette fraternité qui, malheureusement, est loin d'exister dans tous les centres artistiques de la Belgique.

NOTICE SUR LUDOLF BACKHUYSEN,

PEINTRE DE MARINES.

Encouragé par l'accueil flatteur que le public a accordé à la notice que nous avons donnée dans une des précédentes livraisons de la *Renaissance*, (première année,

page 5), sur les ouvrages et la vie du célèbre paysagiste Hobbema, nous avons pensé qu'un essai du même genre sur ceux du peintre de marines, Ludolf Backhuysen, offrirait également quelque intérêt à nos lecteurs.

Il ne s'agit plus ici d'une vie inconnue à explorer dans ses obscurités, ni d'un épisode de l'histoire des misères humaines à développer. Car, plus heureux qu'Hobbema, Backhuysen, dès son début dans l'art, eut le bonheur d'être apprécié par ses contemporains.

Il naquit en l'an 1631, dans la petite ville d'Emdem, dans la Nord-Hollande.

Il était fils d'un secrétaire d'état, et petit-fils d'un prédicateur très-estimé. Jusqu'à l'âge de 19 ans, il n'avait jamais eu un crayon à la main; et c'est alors qu'il vint à Amsterdam où il fut employé en qualité de teneur de livres dans la maison de M. Bartholé, fameux négociant de cette capitale. On croit généralement qu'il a été maître d'écriture, ou, du moins, qu'il a exercé l'art du calligraphe, parce que souvent on trouve encore chez les amateurs de dessins, des modèles écrits par lui et qui sont des merveilles dans leur genre. Quoi qu'il en soit, selon les auteurs contemporains, Backhuysen ne fit l'essai de son talent, qui par la suite devait devenir si admirable, qu'à l'âge de dix-neuf ans; et c'est vers cette époque de sa vie qu'il prit pour la première fois le crayon et se hasarda à copier d'après nature un vaisseau qui était amarré dans le port d'Amsterdam.

On prétend même que jusqu'alors il n'avait jamais su dessiner et qu'il vendait facilement ses premiers dessins 100 florins pièce.

Quel est donc cet instinct merveilleux, dont quelques hommes ont été si heureusement doués par la nature et qui, dès leur début, les a élevés à une hauteur de talent où tant d'autres ne sont parvenus qu'après avoir sacrifié une partie de leur vie et traversé toutes les misères et toutes les privations?

Il n'en fut pas ainsi de Backhuysen.

Cet homme extraordinaire ne nous a rien laissé qui ne soit parfait tant en peinture à l'huile qu'en dessins; et nous avons déjà dit que son écriture égalait le burin.

Encouragé par quelques heureux essais dans l'art du dessin, Backhuysen fut engagé par quelques-uns de ses amis à mettre sur la toile ce qu'il reproduisait si bien sur le papier. Mais comment faire? il ne savait de quelle manière s'y prendre. Car la partie matérielle de la peinture à l'huile demandait une tout autre étude. Il fallait voir travailler. Il fallait acquérir le maniement du pinceau. Il fallait se rompre à une pratique toute différente de celle du crayon. Il tâtonna, il essaya, il travailla, mais sans obtenir un résultat qui le satisfît. Enfin il conçut l'heureuse idée d'aller voir Alard Van Everdingen, peintre en paysages, chez qui l'on dit qu'il apprit l'art de la peinture et dont il devint le disciple, quoique, suivant nous, la peinture de ces deux grands artistes ne se ressemble en aucune manière.

Backhuysen, dès ce moment, visita les ateliers de tous les bons peintres qui existaient à cette époque, si heureuse pour l'art, dans la ville d'Amsterdam. Il est à présumer que là il se borna à voir et à étudier les ouvrages de tous les grands maîtres de la peinture, art qu'il porta dans la suite à une hauteur si prodigieuse. Ne s'attachant exclusivement à aucun maître, mais prenant dans chacun ce qu'il trouvait le mieux convenir à son propre sentiment, il se développa dans son individualité particulière. Aussi, nous croyons pouvoir dire qu'il n'a été, à proprement parler, que disciple de la nature; car il est resté un véritable type dans son genre. Seulement Everdingen l'initia à la pratique du pinceau. Backhuysen fut d'abord effrayé de l'énorme difficulté qu'il trouva à mélanger les couleurs. Mais à force d'essayer, de faire et de refaire, il réussit enfin à deviner le secret de la peinture, et vendit son premier tableau pour la somme de 10 florins.

Encouragé par cet heureux succès, Backhuysen se tint à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais et ne tarda pas à devenir un des meilleurs peintres de son époque. Mais il ne se laissa pas éblouir par l'éclat de la gloire qui s'attacha bientôt à son nom. Il eut, au contraire, l'heureuse idée de se croire obligé de chercher à mettre encore plus de perfection dans son travail. Aussi l'on peut dire que la longue carrière de ce grand homme a été une étude continuelle pour lui, car il est mort en étudiant toujours, en apprenant toujours, comme il avait l'habitude de dire.

Essayons de nous faire une idée de cet artiste extraordinaire et promenons-nous un instant sur le bord du Zuiderzée par un temps orageux. Voici que les vents se déchaînent, que la foudre gronde dans le lointain, que les vagues de la mer se soulèvent avec fureur. Ce terrible élément n'a plus que deux couleurs, c'est le noir et le blanc, et par intervalles ce ton monotone est varié pour quelques secondes par le feu du ciel qui glisse ses lignes éblouissantes sur les flots bouleversés. Le marin le plus hardi tremble à côté de vous, et ne regarde qu'avec terreur cette effroyable tourmente.

Eh bien! le croirait-on? c'est dans ces moments périlleux que Backuysen, à force d'or, se fait conduire en pleine mer. C'est de près qu'il veut voir ce spectacle; c'est au milieu du danger qu'il veut contempler la figure livide des gens de mer; c'est presque en face de la mort qu'il veut étudier leur âme, sans être ému lui-même quand tous sont dans l'épouvante.

Rentré chez lui, il s'enferme dans son atelier et reproduit ces impressions effrayantes sur la toile. Une telle conscience, une telle persévérance mise en œuvre pour apprendre à connaître ces sublimes horreurs, au prix de tant de dangers, ne pouvaient manquer de conduire Backhuysen à la hauteur où il est parvenu.

Aussi, ses ouvrages obtinrent bientôt une telle vogue, un tel retentissement, qu'il finit par acquérir, au moyen de son pinceau, une très-belle fortune. Les princes et les grands firent rechercher toutes ses productions; et Houbraken, dans sa *Vie des Peintres*, dit que les bourgmestres d'Amsterdam lui firent peindre un grand tableau représentant une tempête, qu'ils payèrent 1300 florins et dont ils firent présent à Louis XIV en 1675.

Notre artiste vivait ainsi dans l'opulence, et faisait sa société des hommes les plus distingués de son époque. A leur passage par la Hollande, il reçut la visite des voyageurs les plus éminents et entre autres celle du roi de Prusse, de l'électeur de Saxe, du grand-duc de Toscane. Il était très-lié avec Pierre le Grand, qui, à cette époque, était venu s'instruire à la civilisation hollandaise pour civiliser son peuple barbare. Il lui enseigna à dessiner à la mine de plomb et à l'encre de Chine, et enfin la construction des vaisseaux.



Lauters lith.   Société des Beaux Arts

L'ESCALADE.

La Renaissance. No. 20 (2e année)

On a lieu de croire que Backhuysen voyagea aux grandes Indes. Car il existe de lui un tableau capital, représentant la vue du port et de la ville de Batavia. Cet ouvrage fut peint pour M. Bloc, gouverneur de l'île de Java, qui, dit-on, y manda Backhuysen et Cuyp pour exécuter cette toile, dont les figures, dues au pinceau de Cuyp, sont les portraits des principaux personnages de la colonie.

Nous l'avons déjà dit, la plupart des tableaux de Backhuysen furent transportés dans les principales galeries de l'Europe. On dit qu'il enseigna l'art d'écrire à plusieurs grands personnages. Et l'on peut difficilement concevoir comment il ait pu laisser à la postérité une aussi prodigieuse quantité de travaux.

Backhuysen n'a jamais peint que la marine proprement dite; et c'est surtout quand il reproduit la mer fougueuse, et par un temps orageux, qu'il s'est élevé à un degré de perfection qu'aucun peintre avant lui n'avait su atteindre. Nous connaissons cependant, parmi les productions sorties de son admirable pinceau, quelques ouvrages qui représentent des mers légèrement agitées et même des calmes. Nous sommes en possession d'une production dans ce dernier genre, qui est d'une perfection étonnante. Ce bijou de l'art n'a que 22 pouces de large sur 17 de haut. Il provient de la collection de feu M. Denou dans la vente duquel il a été acquis en 1823 pour la somme de 6500 fr.

Notre artiste aimait aussi beaucoup la poésie, et les mœurs pures de sa vie tranquille et laborieuse, jointes à son admirable talent, lui donnèrent accès dans les meilleures sociétés et lui firent des amis des hommes les plus célèbres de son temps.

Backhuysen devait nécessairement avoir une âme élevée et fortement trempée. Il était philosophe. Quelque temps avant de mourir, il désigna dans son testament le nom de tous ses amis qu'il invita à ses funérailles en leur conseillant de boire, ce jour-là, son meilleur vin, car il est d'usage, en Hollande, d'en offrir à tous ceux qui assistent aux enterrements. Il avait une autre manie, c'était de mettre dans une bourse autant de florins qu'il avait vécu d'années.

Mais les derniers temps de la vie de cet homme savant ont été empoisonnés par des souffrances inouïes, occasionnées par une maladie de vessie. Il mourut le 7 novembre 1709, âgé de 78 ans, vers l'époque de la décadence de la peinture en Europe. Il forma plusieurs élèves distingués parmi lesquels on remarque :

Nicolas Rietschoof, né à Hoorn, dans la Nord-Hollande, en 1652, mort en 1719;

Michel Maddersteeg, né à Amsterdam en 1659, mort en 1709;

Jean Dubbels, dont on ne sait ni en quel endroit ni à quelle époque il naquit, mais qui est mort en 1720;

William Vitringa dont on ignore également la biographie mais qui vivait encore en 1744.

Aujourd'hui encore, presque tous les ouvrages de Backhuysen ornent les plus belles collections européennes. Cependant, le plus grand nombre se trouvent en Angleterre et en Hollande. Une chose étonnante, c'est que, malgré leur incroyable multiplicité, leur prix s'est toujours soutenu à un taux très-élevé.

Une de ses productions les plus remarquables, est une Tempête, qui se trouve en ce moment en notre possession. Qu'on se représente une mer dans toute la grandiose et poétique beauté de sa fureur. Des navires sont soulevés par des vagues énormes; d'autres sont plongés dans le creux des flots et près de s'engloutir dans l'abîme. Toute cette scène effrayante se passe en vue des rochers et des montagnes arides de la Norwège. Vers la gauche un énorme vaisseau marchand à trois mâts est monté sur la crête d'une vague et semble poussé par l'ouragan vers les rochers de la côte où va se briser un yacht dont le mât est rompu par la violence du vent. Un troisième bâtiment est déjà perdu et s'abîme dans le gouffre de la mer. Tout cela est de la vérité la plus effrayante et la plus terrible. C'est un drame complet, dont on attend l'issue avec une anxiété et un intérêt profonds. Le ciel de ce tableau est presque à lui seul tout un poëme; vous croyez entendre la foudre gronder dans ces nuages chargés de fluide électrique et cassés à leurs bords; et puis le ton qu'il présente se marie d'une manière admirable avec la scène de bouleversement et de terreur qu'il couronne.

En 1803, ce beau tableau était la propriété de M. Bouer, à Leuwarde, dans la Nord-Hollande, lequel le vendit à M. Cornelis Sibile Roos, qui ensuite le vendit en 1805 au gouvernement des Pays-Bas.

Guillaume III, prince d'Orange, fit mettre son nom dans ce tableau, qu'il fit placer, comme un monument national, dans l'hôtel de ville d'Amsterdam, où il resta 19 ans.

En 1824 cet ouvrage fut extrait de ce lieu pour être placé dans le musée de la même ville. Enfin, en 1827, il fut mis en vente publique avec d'autres tableaux, par décision des directeurs du musée et acquis par M. Niewenhuys, de Bruxelles, qui, en 1833, le vendit également en vente publique chez M. Cristie, à Londres, où il fut acquis par M. Emmerson au prix de 610 guinées, environ 16,000 francs. C'est des mains de ce dernier que cette belle production passa dans celles de l'auteur de la présente notice.

HENRI HERIS.

DEUX NUITS A ROME.

PREMIÈRE NUIT.

A l'exposition de peinture qui eut lieu à Paris, en 1825, il y avait une toile qui attirait surtout l'attention générale. La foule y était sans cesse attirée et s'arrêtait longtemps à admirer cette œuvre. Maîtres et élèves, artistes et profanes, tous la contemplaient, les uns avec enthousiasme, les autres avec envie. Cependant le tableau était loin d'être terminé, et ce n'était encore qu'une esquisse, mais une esquisse faite de verve et d'inspiration, brossée à grands traits et d'une chaleur incroyable. C'était une grande pensée, jetée sur la toile et ardente comme la pensée. C'était un vrai chef-d'œuvre. Ainsi la faveur de tous ceux qui visitaient le salon s'y était attachée tout d'abord, sans toutefois que l'on connût le nom de celui qui avait produit cette étonnante composition.

La multitude, en passant et en repassant sans cesse devant cette admirable toile, ne faisait pas attention à un jeune homme qui, depuis l'heure où le salon s'ouvrait jusqu'à l'heure où il fermait ses portes, se tenait posté à côté du cadre, écoutant avec une sorte de timidité et de satisfaction les éloges qui, chaque matin, se renouvelaient ainsi. Mais un des derniers jours, ce secret du nom si impatiemment attendu, fut dévoilé d'une manière assez naturelle.

— C'est donc vous, mon ami, qui avez fait cet ouvrage? demanda au jeune homme une des maîtres les plus renommés que l'école française possédât alors.

— Oui, monsieur, répondit le jeune artiste. Mais malheureusement je n'ai pas eu le temps de terminer mon ouvrage.

— Cela ne fait rien, reprit le maître. Votre ouvrage n'en est pas moins le plus beau du salon. En vérité, je vous le dis, vous avez produit là un chef-d'œuvre. Il faut absolument que vous alliez à Rome.

En disant ces mots, il serra la main du jeune homme qui, tout confus, répliqua en balbutiant :

— Je vous remercie mille fois, monsieur, de votre bonté. Car votre suffrage était le seul prix que je pusse ambitionner.

Huit jours après, le jeune artiste était sur la route de l'Italie.

Rome, ce rêve de tous les peintres et de tous les poëtes; ce livre sublime des temps où tous les siècles, en passant, ont laissé une empreinte indélébile; cette vaste ruine universelle où l'intelligence retrouve les traces et les souvenirs de toutes les choses grandioses, nobles, puissantes et mémorables; cette Rome qu'il avait étudiée de loin et à laquelle, depuis si longtemps, il aspirait de toutes les forces de son âme, il allait la voir maintenant, il allait y vivre, il allait y sentir éclore sa pensée aux saintes inspirations de l'art. Il regardait avec indifférence fuir à ses côtés les belles contrées de sa patrie, leurs vertes collines, leurs beaux arbres, leurs belles rivières. Ni les grandes villes qu'il traversait, ni les riches campagnes qu'il parcourait avec la rapidité de l'éclair, n'avaient plus rien qui pût l'arrêter. Il n'avait pas un regard pour la riche Provence, pas un regard pour la poétique Marseille, cette fille de l'ancienne Grèce. Rome était son but, il ne songeait qu'à Rome, et lui réservait toute son admiration qu'il n'eût voulu partager avec rien d'autre au monde.

Un soir il arriva à la porte *del Populo* et un cri de joie sortit de sa poitrine.

La ville éternelle se développait devant lui silencieuse et calme sur ses sept collines et solennelle comme une grande ombre.

Profondément enthousiaste de sa nature, il ne voulut pas laisser se passer cette soirée, sans satisfaire sa première curiosité. Il se hâta donc de déposer ses effets dans une hôtellerie, et prit aussitôt un guide pour aller visiter le Colisée. Il y resta fort longtemps, plongé dans un extase indicible, jusqu'à ce que la nuit fût entièrement close. Les rues étaient devenues silencieuses et entièrement désertes. Il se mit alors à parcourir ces rues où régnait maintenant aussi la solitude des ruines.

Le seul point de Rome où, ce soir-là, toute la vie de la grande cité se fût concentrée, était le *Teatro Argentina*, Les rues avoisinantes et leurs palais de marbre étaient vivement éclairés, et les pavés résonnaient d'un bruit continuel de voitures qui amenaient en foule ces nobles romains pour applaudir une cantatrice célèbre.

— *Signore Francese*, dit le cicerone au jeune peintre, voici le Teatro Argentina où chante ce soir la célèbre signora Coronari. Corpo di Bacco! elle est l'étoile de Rome, de Milan et de Naples, la prima donna de l'Italie tout entière.

Il entra au théâtre. Les cris et les applaudissements de la multitude, l'éclat des lumières, le bruit de la musique, tout l'enivra. Il applaudit, comme s'il eût été un vrai Romain, la prima donna, ses étonnantes roulades et la mélodieuse musique de Rossini que cette voix rendait plus mélodieuse encore. Tout à coup, au milieu d'une cavatine dans laquelle la cantatrice déployait toute la richesse de son gosier et de son âme, les yeux du jeune peintre s'arrêtèrent sur une femme qui, toute pâle, se penchait au bord d'une loge. Cette femme fut pour lui comme une apparition, comme une figure devenue vivante tout à coup et sortie d'un tableau qu'il rêvait depuis longtemps. L'artiste est une singulière nature, il s'éprend souvent de ces passions soudaines que rien n'explique; et ces passions naissent dans ses yeux plus souvent encore que dans son cœur. Notre héros fut victime d'une de ces erreurs de la vue. Il se sentit pris d'un vif enthousiasme pour cette femme. Rome, cette Rome si longtemps désirée, la musique ravissante de la cantatrice qui, du haut de la scène, dominait la foule, tout ce bruit, toutes ces choses, tous ces hommes n'étaient plus rien pour lui. Il n'avait plus d'yeux, plus de pensée que pour cette femme, qu'il se plaisait à étudier avec une singulière attention. Elle était vêtue avec un luxe qui annonçait qu'elle appartenait à une des familles les plus riches de la ville, et les armes ciselées sur la plaque qui ornait le baudrier du chasseur posté à l'entrée de la loge appartenaient, sans contredit, à l'un des *nobili* les plus anciens de Rome. Ce ne fut pourtant ni à cette toilette, ni à ces armes que le jeune artiste prêtait la moindre attention. Il regardait plutôt le sourire charmant et gracieux qui se formulait sur ce beau visage au chant de la Coronari, et la tristesse grave et sérieuse qui s'y répandait chaque fois que l'orchestre, avec ses masses formidables, faisait ses rentrées.

Le concert était fini et la toile était tombée, cependant la belle inconnue ne quittait pas la loge, et une pâleur de plus en plus grande inonda ses traits, au moment où un homme grave, en cheveux blancs, et portant sur sa poitrine une étoile de diamants, se leva et lui donna le bras pour l'emmener.

Le jeune peintre quitta au même instant la salle et chercha à devancer à la porte la mystérieuse inconnue. Mais il avait été si longtemps arrêté par la foule, qu'il ne réussit à gagner le péristyle qu'au moment où l'inconnue entrait dans la voiture. La portière se ferma, et les chevaux partirent au même instant. Il s'élança aussi vite qu'il put à la suite du carrosse qui roulait au milieu des rues sombres et désertes. Mais, après avoir couru pendant quelque temps, il s'arrêta pour reprendre haleine, et se mit à rire lui-même de sa folie, en se trouvant seul et égaré au milieu de la nuit dans une ville inconnue.

Après une heure de recherches inutiles qu'il n'avait employée que pour s'embrouiller de plus en plus, il se sentit brisé de fatigue, il se trouva sur une grande place au centre de laquelle s'élevait un grand monument à demi en ruines. Dans l'espoir d'y trouver un asile pour le reste de la nuit, il s'approcha du vieux édifice, s'assit sur un fût de colonne, la tête appuyée en arrière dans un angle du mur et ne tarda pas à s'endormir.

Mais, à peine eut-il fermé les yeux, qu'une voix retentit tout à coup à son oreille :

— Est-ce vous?

— Oui, répondit-il, ivre de sommeil et sans avoir eu le temps de songer à ce qu'il disait.

Il fut saisi, au même instant, par deux hommes qui lui bandèrent les yeux et le placèrent dans une voiture qui partit aussitôt de toute la vitesse des chevaux.

Pendant une demi heure la voiture roula de cette manière, sans qu'il sût où elle allait et sans qu'il pût reprendre ses pensées, croyant par moments qu'il rêvait, tant cet événement lui parut étrange. Après cette demi heure, les chevaux s'arrêtèrent et on l'aida à descendre. Il passa dans un jardin, comme il le conjectura par la senteur des fleurs et par le sable qu'il foulait. Puis, on le conduisit dans une maison, on lui fit monter un escalier, et traverser plusieurs chambres. Enfin on s'arrêta et on détacha le bandeau qui lui couvrait les yeux.

Il se vit dans une salle assez vaste et haute d'étage, dont les épais rideaux paraissaient fermés avec le plus grand soin. Il n'y avait qu'une lampe qui, suspendue au plafond, répandait dans la pièce un jour avare. Tout cela avait un aspect si sinistre que le jeune Français se sentit pris d'un frisson de terreur.

En face de lui, se tenait devant la cheminée, un homme haut de taille et le visage couvert d'un masque de velours noir. Cet homme ne proférait pas une syllabe, et il y avait un silence complet que le mouvement de la pendule rendait encore plus lugubre par son bruit monotone.

Les deux hommes qui avaient amené le pauvre peintre se trouvaient derrière lui et étaient également masqués.

— Signor, dit l'un deux à la figure immobile placée devant la cheminée, le voici.

A peine eut-il prononcé ces mots, que l'étranger fut conduit dans un cabinet latéral où l'un de ces conducteurs écarta les rideaux d'un lit, pendant que l'homme à cheveux blancs lui dit :

— Docteur, il faut me donner un certificat de décès pour cette femme.

Le jeune homme regarda et vit couchée sur le lit une jeune femme pâle et immobile et présentant tous les signes de la mort. Cependant je ne sais quelle voix intérieure lui disait que cette mort n'était qu'apparente; et il crut d'ailleurs remarquer à l'un des bras un mouvement nerveux qui donnait encore un pronostic de vie.

— Mais cette femme n'est pas morte, exclama-t-il.

Soit que son timbre de voix l'eût trahi, soit que l'accent particulier qu'il donnait aux belles syllabes Italiennes eût montré qu'on s'était trompé, le vieillard s'écria presque au même instant :

— Malheureux! ce n'est pas le médecin que vous avez amené.

Les deux hommes étaient terrifiés et, par un mouvement instinctif de bravi, mirent, en même temps, la main à la poignée de leurs stylets. Mais l'homme à cheveux blancs les arrêta par un signe.

— Qui es-tu? demanda-t-il au jeune artiste.

— Je suis Français de nation et peintre de mon métier.

— Comment es-tu venu ici?

— Je m'étais égaré dans les rues, et quand on m'a demandé : « Est-ce vous? » j'ai répondu : « Oui, » dans l'espoir qu'on m'aurait ramené à mon hôtellerie.

— Ainsi tu es étranger? Depuis quand es-tu à Rome?

— Depuis hier soir seulement.

— C'est égal, tu es victime d'une erreur, et cette erreur tu la paieras de ta vie.

— Dieu console ma pauvre mère.

Les deux bravi tirèrent leurs stylets à demi.

Après une pause courte mais terrible, pendant laquelle l'homme masqué tenait fixement les yeux cloués sur le peintre, il reprit d'une voix plus calme :

— Écoute, jeune homme, si tu veux me jurer, par tout ce qui est saint sur la terre et dans le ciel, de quitter Rome au lever du jour et de ne jamais laisser tomber de tes lèvres un mot sur ce que tu viens de voir et d'entendre ici, je te laisserai la vie. Es-tu prêt à me faire ce serment?

Le peintre soupira tout bas ces mots:

— O Rome! ô Rome!

— Décide-toi, jeune homme; tu n'as que deux secondes pour te consulter.

— Eh bien! je vous jure de faire ce que vous exigez de moi.

— Bandez-lui les yeux, dit le vieillard en s'adressant aux bravi.

Puis, se retournant vers l'artiste :

— Songe à bien garder ton serment, sinon, attends ma vengeance. C'est une épée dont la lame est si longue, que tu n'échapperais pas à son atteinte.

Trois heures après, le peintre se retrouvait sur la route de France.

DEUXIÈME NUIT.

C'était un samedi, le dernier jour du salon de 1835. Une triple ligne d'équipages se trouvait stationnant devant le Louvre. Artistes et gentilshommes de bonne race, tout ce que Paris comptait d'épiciers dérotures depuis 1830, de femmes élégantes et d'hommes à la mode se pressaient à la porte du palais pour jouir, une dernière fois, de la vue du salon. En ce moment deux jeunes gens, dont un portait à sa boutonnière le ruban de la légion d'honneur devenu si commun aujourd'hui, se trouvaient au pied du grand escalier et causaient ensemble sans faire grande attention à ce qui se passait autour d'eux.

— Nous avons des reproches à te faire, dit le premier.

— Des reproches? à moi? et de quoi s'agit-il?

— De quoi il s'agit? Écoute. Tu fus, il y a dix ans, un de nos peintres qui promettaient le plus de gloire à notre école. Et qu'as-tu exposé depuis? Rien qu'un simple portrait, bien peint, il est vrai, et digne des plus belles productions de Lawrence. Mais enfin ce n'est qu'un portrait. Ah! Raymond, tu as volé un nom illustre à la France.

— Un nom illustre! mon cher, je n'aspire pas à la gloire. L'art est tout ce que je cherche, et l'art est ce qui me tue, mon Dieu! s'il m'avait été donné de voir l'Italie et d'étudier les divines fresques du Vatican! Rome est mon rêve de tous les jours et de toutes les nuits.

— Et pourquoi donc l'as-tu quittée si vite? A peine si tu y as passé trois ou quatre heures.

En ce moment une voiture s'apprêtait à sortir de la porte du Louvre, près des deux interlocuteurs. Au fond du carrosse venait de s'asseoir un vieillard, et à côté de lui une dame qui, se penchant hors des vasistas, se mit à causer avec plusieurs personnes qui descendaient du salon.

— Bon jour, ma chère, avez-vous vu mon portrait? demanda l'une de celles-ci à la compagne du vieillard.

— Je l'ai vu, répondit celle à qui s'adressaient ces pa-

roles. C'est un portrait superbe. Vous êtes là comme si la toile vivait; c'est l'œuvre d'un grand maître. Je vous recommande le peintre. Il fera un jour la gloire de la France.

— Comment donc s'appelle-t-il? demanda la dame inconnue.

— Son nom est Raymond. Tenez, le voilà, c'est ce grand jeune homme qui se tient au pied de l'escalier.

Aussitôt l'étrangère se tourna vivement vers Raymond; mais la voiture partit presque au même instant. Entendre prononcer son nom, recevoir ce regard d'admiration, ce fut pour Raymond comme un éclair. Il n'avait eu que le temps d'entrevoir un des plus beaux visages qu'il eût rêvés dans ses rêves d'artiste.

— Camille, s'écria-t-il en serrant la main de son ami, Voilà une chose étrange. Je suis sûr que c'est la première fois de ma vie que je vois cette femme, et cependant il me semble que je l'ai vue déjà. Quand elle tourna vers moi les yeux, je reçus comme une secousse électrique. C'était comme si je l'eusse reconnue.

— Tu es fou, répondit Camille, c'est un effet de ton imagination.

Le lendemain, Raymond avait repris ses pinceaux et se trouvait occupé à grouper sur une vaste toile une des scènes les plus belles de l'histoire de France : les six habitants de Calais devant Edouard III d'Angleterre. La tête couverte d'un petit bonnet de velours à la Louis XI et vêtu de sa blouse d'atelier, il fut singulièrement surpris de voir tout à coup la porte s'ouvrir, et entrer un étranger, dont la tête vénérable et les insignes honorifiques dont sa poitrine était couverte, indiquaient un personnage de la plus haute distinction. Quoiqu'un peu dépité de se voir ainsi troublé dans ses occupations, il reçut toutefois l'inconnu avec cette courtoisie française que l'artiste ne dépouille pas même dans l'atelier. Cependant, une émotion étrange, dont il essayait vainement de se rendre compte, s'empara de lui devant cet étranger, qui, lui-même, parut embarrassé et trahissait cet embarras malgré les efforts qu'il mettait visiblement en œuvre pour le cacher.

— Je voudrais voir quelques-uns de vos travaux, dit le vieillard au peintre avec un accent italien; car c'est vous qui avez exposé au salon ce portrait de femme que tout Paris proclame un chef-d'œuvre, et qui est un chef-d'œuvre en vérité.

Le peintre s'inclina avec une modestie réelle et peu ordinaire.

Puis il montra à l'inconnu plusieurs tableaux inachevés encore, mais d'une chaleur de pensée et de couleur incroyable.

Le vieillard les admira en enthousiaste et en connaisseur.

— Je vois, dit-il, que votre peinture est de la bonne école française. Vous n'avez donc jamais été à Rome?

— Je n'ai jamais été en Italie.

— Au reste, vous êtes bien jeune encore. Mais il faut que vous alliez en Italie. Il faut que vous voyiez le Vatican, Florence et Venise. En attendant, j'ai pour vous un modèle comme aucun maître, pas même Raphaël, n'en a jamais eu. Car je désire que vous fassiez le portrait de ma fille. J'habite aux environs de Paris. Venez m'y voir, le jour qui vous conviendra. Vous y trouverez tout ce dont vous aurez besoin, pinceaux, couleurs, palette et chevalet. Tenez, si vous êtes libre demain, je viendrai moi-même vous prendre. Voici ma carte.

Raymond prit la carte et y lut le nom du marquis de B.

L'étranger partit.

Le petit château qu'habitait le marquis romain était situé à une lieue environ de la capitale, sur une hauteur délicieuse et cachée au milieu d'un parc. Le premier étage était entouré d'une terrasse, d'où l'œil s'étendait au loin sur la campagne, sur les replis de la Seine et sur la plaine qui se prolonge depuis Grenelle jusqu'à Saint-Cloud.

C'est là que le marquis, sa fille Leonzia et le peintre Raymond passèrent presque l'été tout entier, ne causant que d'art et ne jouissant que de la belle et riche nature qui les environnait.

Tous trois ne formaient plus en quelque sorte qu'une même famille. Depuis longtemps le portrait de Leonzia était fait, et il pouvait passer pour une merveille de l'art. Raymond, cependant, ne songeait pas plus à rentrer à Paris, que ses hôtes ne songeaient à le laisser partir. Il était devenu un besoin pour eux, comme eux étaient devenus un besoin pour lui. Il y avait, du reste, un motif bien puissant à cela. Le peintre avait commencé par admirer son modèle, et il avait fini par l'aimer. Voilà pourquoi il n'était pas rentré dans son atelier de tout l'été. Quand l'automne fut venue, le marquis dit un jour à sa fille :

— Leonzia, il faut que je sois dans quinze jours à Rome. Des affaires de la plus haute importance m'y rappellent. Nous partirons demain, afin de pouvoir aller à petites journées et de ne pas trop nous fatiguer.

Puis, s'adressant à l'artiste :

— Raymond, comme vous n'avez jamais été à Rome, vous nous accompagnerez.

— Je vous remercie mille fois, répliqua le peintre en balbutiant. Je ne peux pas aller à Rome, du moins pas à présent.

— Comment? fit le marquis, et l'art? et Raphaël? Voici précisément le temps venu où l'étude des chefs-d'œuvre vous sera du plus grand profit. Rien ne nous arrête à Paris. Vous nous accompagnerez; c'est là une affaire décidée.

— Pardonnez-moi, cela est impossible, répondit Raymond d'une voix plus assurée.

— Raymond, reprit le vieillard, vous nous êtes devenu indispensable. Vous avez un talent prodigieux, mais ce talent deviendra du génie quand vous aurez pu étudier notre école. Voyez-vous, nous ne resterons que peu de temps à Rome. Vous aurez tout le loisir qu'il vous faudra pour voir les gigantesques productions de nos grands maîtres, et nous reviendrons ensemble ici.

Leonzia pâlit en voyant l'obstination que le jeune homme mettait dans son refus.

— Je vous en prie, lui dit-elle, accompagnez-nous.

Ces paroles, autant que le regard presque suppliant dont elles furent accompagnées, parurent enfin ébranler le jeune peintre. Il se passa la main sur le front et répondit à demi voix.

— Eh bien! j'irai.

Le soir les deux jeunes gens se trouvant seuls assis sur la terrasse et regardant le soleil se coucher dans toutes ses splendeurs derrière l'horizon, Leonzia demanda à Raymond :

— Pourquoi donc a-t-il fallu tant de prières pour vous décider?

— Signora, parce que ce voyage me coûtera peut-être la vie.

Le jour que suivit cet entretien, la villa du marquis de B. était devenue déserte, les habitants de cette charmante demeure étant partis pour l'Italie.

— De par le ciel! voici la *Porta del Populo!* exclama le peintre au moment où les trois voyageurs atteignirent la ville de Rome.

— Comment! vous la connaissez? demanda le marquis avec surprise.

— Oui, répondit le peintre en se reprenant aussitôt. Je l'ai vue tant de fois dans des tableaux et dans des gravures, que je l'aurais reconnue dans mille ans.

Depuis ce moment, le marquis était devenu singulièrement rêveur et se rejeta au fond de la voiture sans plus ajouter un mot.

Quand le soir fut venu, il reprit :

— Raymond, ce que vous m'avez dit m'a frappé. Vous avez reconnu la Porta del Populo. J'ai peine à croire que vous n'ayez vu Rome déjà.

— Puisqu'il faut que je vous le dise, reprit le peintre. Eh bien! je vous avoue que j'ai été à Rome déjà; mais c'est une histoire d'une bizarrerie extrême.

— Racontez-nous donc cette histoire, s'écria la jeune fille.

L'artiste commença alors le récit de l'inexplicable aventure qu'il avait eue pendant la nuit qui suivit le jour de sa première arrivée à Rome. Il dit d'abord ce qui lui était arrivée au théâtre Argentina.

— Et ensuite? interrompit avec vivacité le vieillard en fronçant ses épais sourcils.

Le peintre continua et raconta la manière mystérieuse dont il avait été enlevé par deux hommes masqués et le serment au prix duquel on lui avait laissé la vie.

— Et vous n'avez aucun indice sur la rue ni sur la maison où cette scène se passa! interrompit de nouveau le marquis de plus en plus troublé.

— Aucun, répartit Raymond; car on m'avait bandé les yeux, et avant le lever du jour, je quittai la ville pour n'y plus rentrer.

— Mais vous avez dû observer l'appartement où l'on vous introduisit.

— J'ai si bien retenu cette chambre, que j'en pourrais peindre jusqu'aux moindres détails.

En disant ces mots, l'artiste promena, comme par un mouvement involontaire, ses regards autour de lui, et ses yeux s'ouvrirent tout larges en reconnaissant tout ce qui l'avait frappé dans cette chambre funeste.

— Sur la cheminée, reprit-il, il y avait une pendule.

Et il vit la même pendule sur la cheminée.

— Les yeux de l'homme masqué flamboyaient.

Et il vit des éclairs sous les paupières du vieillard.

— Il y avait tout autour de la pièce une tapisserie de haute-lisse avec de grandes figures.

Et il reconnut ces mêmes figures sur la tenture de la chambre.

Ce fut une scène effrayante, mais à laquelle Leonzia ne comprit rien. Elle regardait tour à tour son père et Raymond. Le vieillard avait l'air de cette tête terrible que la mythologie place sur le bouclier de Minerve. Raymond était immobile de stupeur et murmurait tout bas une prière, car il se crut voué à la mort.

Le peintre s'était retiré dans sa chambre, quand l'horloge de San Pietro sonna onze heures du soir. Il était debout à la fenêtre et prêtait l'oreille au moindre bruit qui se faisait entendre dans la maison. Tout à coup la porte s'ouvrit, et il crut que le moment fatal était venu. Mais une voix murmura doucement à ses oreilles.

— Raymond, hâte-toi de sortir d'ici. Dans une minute, dans une seconde, il faut que tu partes. Pas un mot, pas une syllabe; car tes minutes et tes secondes sont comptées.

C'était la voix de Leonzia.

— Fuir, dis-tu? Non, je reste, Leonzia, à moins que tu ne me suives.

— Ah! Raymond, tout un horrible mystère s'est révélé ce soir. Je sais comment ma mère est morte et par qui elle fut jetée dans la tombe. Fuis, au nom du ciel! Fuis!

— Non, je reste, répéta le jeune homme avec une inébranlable résolution.

— Tu veux donc mourir? Tu veux donc que je meure aussi? Raymond! Raymond! dans un instant il ne sera plus en mon pouvoir de te sauver.

En disant ces mots, la jeune fille s'était laissée tomber à genoux et suppliait l'artiste par ses pleurs et par ses cris:

— Grâce! grâce! pour toi et pour moi!

En ce moment une lumière terne et mate brilla aux fenêtres d'une galerie attenante.

— Voilà la mort! s'écria Leonzia en entraînant Raymond vers la porte.

Il obéit enfin aux supplications de la jeune fille et sortit de la maison.

Peu de jours après, le *Diario di Roma*, annonça que l'hôtel du marquis de B. était devenu la proie des flammes et que le maître de la maison avait péri dans l'incendie avec cinq ou six de ses gens.

Par un hasard étrange, ce fut précisément dix ans après que la marquise eut disparu d'une manière singulièrement mystérieuse, sans que personne dans la ville de Rome, si ce n'est peut-être le marquis lui-même, eût pu dire ce qu'elle était devenue.

Une année pouvait être passée depuis cette catastrophe, quand un beau matin le peintre Camille rencontra aux Champs-Élysées, dans un élégant cabriolet, son ami Raymond, qui était depuis peu revenu d'Italie.

— Tiens, te voici de retour à Paris? lui dit-il en accourant au devant de lui.

— Depuis huit jours, mon cher. Camille, prends place à côté de moi.

— Diable! nous voilà dans un charmant équipage. Et tu loges?

— Je te conduirai chez moi, car je te retiens à souper.

— Eh bien, et l'art?

Le cabriolet parcourut avec la rapidité d'une flèche le Champ-de-Mars, Vaugirard, Issy et s'arrêta devant une délicieuse villa, entourée d'un parc.

— L'art? reprit Raymond, mon cher, dans le pays de l'art, je lui suis devenu infidèle. Raphaël et Michel-Ange m'ont laissé froid. J'aime.

— Cet ange? interrompit Camille en tournant les yeux vers une jeune femme d'une beauté éblouissante, qui se montrait sur la terrase qui composait le premier étage du petit château.

— Oui, c'est ma femme, répliqua Raymond.

C'était Leonzia.

J. F. C.

VIEUXTEMPS.

« Au moment où tous les théâtres sont en désarroi, où notre Académie royale de Musique périt sous l'influence d'un directeur inhabile, d'une musique sans couleur, d'acteurs et de chanteurs sans foi, sans feu sacré, et la plupart sans talent, le public s'enthousiasme plus que jamais pour la grande et belle musique. Il reste encore une institution qui n'a pas été profanée par l'industrie, par la spéculation, un abri où tous ceux qui voient l'art musical traîné dans la boue, sur la scène de la rue Lepelletier, peuvent aller entendre de belles compositions exécutées par des artistes frères par le cœur, frères par l'intelligence, qui savent tout sacrifier, intérêts d'amour-propre, intérêts d'argent, pour perpétuer la gloire des compositeurs morts, et pour honorer le génie des compositeurs vivants.

» M. Habeneck, depuis quatorze années à la tête de la Société des concerts, est aujourd'hui plus énergique, plus actif que jamais. L'orchestre, sous sa direction, maintient sa suprématie à une hauteur où aucun orchestre du monde ne pourra jamais atteindre. C'est là ce que nous répétons tous les ans. On ne peut que tourner dans le même cercle d'éloges pour rendre hommage au dévouement, à l'intelligence, au désintéressement des artistes de la Société des concerts.

» La première séance, qui a eu lieu dimanche passé, a offert plus d'un genre d'intérêt. Le programme était vraiment solennel : la symphonie en *re* de Beethoven, le trio de l'*Hôtellerie Portugaise* de M. Chérubini, le sextuor de *Don Juan*, et un concerto de violon composé et exécuté par Vieuxtemps, l'ouverture de *Léonore*, de Beethoven, voilà quelle en était la composition.

» On ne saurait rien ajouter à ce qui a été dit tant de fois sur la perfection avec laquelle l'orchestre du Conservatoire exécute la symphonie en *re* de Beethoven, la magnifique ouverture de *Léonore*, de Beethoven, et tous les chefs-d'œuvre de Beethoven en général. Le trio de l'*Hôtellerie Portugaise* de M. Chérubini n'avait pas été entendu depuis longtemps; et, quoique assez médiocrement chanté par MM. Duport, Levasseur et Ferdinand Prévost, ce délicieux trio, plein de verve et d'esprit, n'a pas été applaudi avec moins d'enthousiasme. Le sextuor de *Don Juan* n'a pas été parfait d'exécution; Mme Dorus avait, dit-on, suscité quelques difficultés pour chanter sa partie; elle avait été remplacée par Mlle Lavoye, cette jeune cantatrice qui fait tant d'honneur à l'école de Mme Cinti-Damoreau.

» Mais le plus grand attrait de cette première matinée reposait sur Henri Vieuxtemps. Tout le monde était curieux de connaître ce jeune et célèbre artiste, qui a déjà fait retentir tout le nord de l'Europe du bruit de ses succès.

» Arrivé depuis peu de temps à Paris, la Société des concerts a pris l'initiative pour révéler au public éclairé, qui a salué de tant d'ovations les chefs-d'œuvre de Mozart et de Beethoven, une des intelligences musicales les plus extraordinaires de notre époque.

» Vieuxtemps n'est pas seulement un exécutant très-supérieur, c'est encore un compositeur de la trempe des plus grands maîtres. A l'âge de dix ans, il était déjà applaudi dans les salons de Paris, à côté de Beriot; et, à mesure que les années ont développé son intelligence, son talent a grandi, ses succès se sont multipliés. Il a été à la fois l'ami intime et l'élève de Beriot. C'est en Belgique, son pays natal, que Vieuxtemps a fait des études sérieuses d'exécution; de là il est allé à Vienne, où son talent de violoniste a trouvé des admirateurs enthousiastes. A cette époque, Sechter, un des plus savants professeurs de l'Allemagne, a dirigé ses premières études d'harmonie.

» Après avoir parcouru l'Allemagne au milieu d'éclatants triomphes, il est revenu à Paris; il avait alors quinze ans, et tout son temps s'est passé à perfectionner ses études de composition avec le célèbre Reicha, qui entourait son jeune élève de tous ses soins et de toute son amitié.

» Plus tard, il s'est dirigé vers la Hollande, et c'est là qu'il a fait entendre, pour la première fois, un concerto de sa composition, où se révélaient déjà la science et le génie.

» Rappelé à Vienne, il y composa un nouveau concerto que l'on comparait aux plus beaux ouvrages de Viotti, de Rode et de Kreutzer. Enfin, il se mit en route pour Saint-Pétersbourg. En traversant la Prusse, les principales villes, Prague, Dresde, Leipsick et Berlin, où les échos de la presse avaient porté son nom, voulurent connaître ce jeune artiste; il donna plusieurs concerts. A Dresde, il composa un troisième concerto d'un style encore plus large et plus élevé que les premiers. Son talent de compositeur grandissait avec son talent d'exécutant, et lorsque Vieuxtemps arriva à Saint-Pétersbourg, sa réputation était entièrement faite. On le couvrit d'or et de couronnes, et après six mois passés dans cette capitale, Vieuxtemps retourna à Bruxelles; il avait alors dix-huit ans. Mais, excité par l'accueil enthousiaste qu'il avait reçu à Saint-Pétersbourg, le virtuose reprit bientôt le chemin de la Russie. Au milieu de son voyage, il fut arrêté par une maladie sérieuse qui le retint pendant trois mois sur un lit de souffrance, et c'est pendant sa convalescence, qu'arrivé à Saint-Pétersbourg, il composa le quatrième concerto que l'on a entendu dimanche dernier au Conservatoire.

» Henri Vieuxtemps, avons-nous dit, est un grand compositeur, il est aussi prodigieux exécutant; mais parlons d'abord du compositeur.

» Il est évident que dans son quatrième concerto Vieuxtemps a voulu sortir de ce cercle étroit des variations et des fantaisies où se traînent malheureusement beaucoup de compositeurs.

» D'ordinaire l'orchestre ne joue qu'un rôle secondaire dans le concerto; il accompagne tout simplement, et ne sert qu'à faire briller le soliste. Ici, l'orchestre est plein de combinaisons harmoniques, d'effets imprévus; tantôt il déploie toutes ses masses avec un fracas formidable, tantôt il s'adoucit progressivement, mais toujours il marie ses dessins variés aux chants tendres ou passionnés de l'instrument principal. Le violoniste et l'orchestre ne s'absorbent jamais au préjudice l'un de l'autre; tous les deux exigent une attention égale, ils ont tous les deux la même importance : l'œuvre de Henri Vieuxtemps aurait dû porter le titre de *symphonie avec violon-solo*, et non pas celui de *concerto*.

» Cette symphonie se divise en deux parties. La première, sous le rapport de la science, est traitée avec une très-grande habileté, et fort largement dessinée. Le premier *tutti* est une exposition claire et concise des motifs principaux qui sillonnent l'œuvre tout entier. Le violon-solo développe ces motifs conjointement avec l'orchestre. Le compositeur débute par des chants suaves qui s'élargissent peu à peu, deviennent passionnés et éclatent à la fin avec puissance et entraînement. C'est un drame complet; simple d'abord, il se complique insensiblement, et après avoir traversé toutes ses péripéties, il arrive à un déchirement qui vous émeut et vous transporte. Tout à coup le calme renaît, et le violon, dans une cadence, reproduit de mille façons diverses, et sous des traits infinis, tous les motifs que l'on a déjà entendus. Les difficultés de cette cadence sont inouïes, mais ce ne sont pas des difficultés stériles; c'est un scintillement continuel qui vous éblouit et vous charme, tout en vous ramenant à l'idée première qu'on n'a pas pu perdre un seul instant de vue. Nous ne croyons pas que jamais on ait rien composé de plus coquet, de plus gracieux, de plus poétique en un mot que ce passage qui a provoqué dans toutes les parties de la salle une explosion d'enthousiasme.

» Dès ce moment Vieuxtemps était maître de son auditoire, et la seconde partie, mieux faite encore pour enlever le public, a été plusieurs fois interrompue par les applaudissements.

» Cette seconde partie est composée dans un nouvel ordre d'idées. Elle débute par un adagio très-calme, très-limpide, qui sert d'introduction au motif du rondeau, d'une coupe et d'un genre tout à fait nouveaux. Pendant que le violon-solo dit et redit ce motif tout pétillant, tout pittoresque, l'orchestre le poursuit vaporeusement en lançant de tous côtés une pluie de notes légères qui s'éparpillent, se croisent, et finissent par se fondre en une gerbe éblouissante. Il y a dans ce passage un effet de triangle très-ingénieux, très-original, qui a excité une vive sensation de plaisir, mais qui eût été bien plus séduisant encore s'il avait été rendu avec plus de finesse et de légèreté.

» Cette œuvre mériterait un examen beaucoup plus détaillé, mais il renferme tant de combinaisons savantes et gracieuses, qu'il faudrait avoir la partition sous les yeux pour en faire une appréciation plus étendue.

» Comme exécutant, les qualités supérieures qui distinguent Vieuxtemps sont la beauté du son, la justesse d'intonation, la puissance et la souplesse de l'archet, la vigueur et la pureté du staccato, la sûreté des sons aigus dans les registres les plus élevés du diapason, la netteté et l'énergie des accords, l'intensité du trille. Ce sont là les qualités fondamentales du violoniste. Ajoutons maintenant que Vieuxtemps fait chanter son instrument de manière à rivaliser avec la voix de Rubini, et quelquefois avec une expression telle qu'il lutte seul avec

tous les instruments de l'orchestre réunis. Il n'est pas de difficultés qui l'arrêtent. Il exécute tout avec une désespérante perfection, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il ne paraît pas s'en douter. Ce violoniste ouvre une route nouvelle à la composition et à l'exécution; c'est un artiste de génie.

» Après le succès que Vieuxtemps vient d'obtenir au Conservatoire, il se décidera sans doute à donner lui-même un concert, et tout Paris ira l'entendre.

ESCUDIER. »

(*La France Musicale.*)

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — Nous venons de voir la médaille que M. Ad. Jouvenel a été chargé de graver pour être distribuée aux lauréats de l'Académie Royale des Sciences et des Belles-Lettres, et nous ne pouvons que donner des éloges à cette nouvelle production de cet excellent artiste. Elle représente l'Étude, figurée par une femme dans l'attitude de la méditation. Cette figure est parfaitement bien entendue. La pose en est sentie en artiste. Les draperies sont conçues de cette manière large et grasse qui était particulière à nos peintres du XVe siècle. Tous les accessoires sont disposés avec un goût peu commun. Le style est à la fois d'une grâce et d'une sévérité remarquables. Le dessin et le modelé prouvent l'étude la plus sérieuse. Enfin, la finesse et la fermeté du burin complètent toutes ces qualités. C'est là, sans contredit, une production qui montrera à l'étranger que l'art de la gravure en Belgique est porté à un haut degré et que, si notre école de peinture du XVIIe siècle a, de nos jours, de brillants continuateurs, nos graveurs attachés à Louis XIII et à Louis XIV ont trouvé de dignes successeurs aussi.

— Quatre artistes belges, Mlles Élisa Meerty et Janssens, M. Aerts et M. Joseph Blaes ont obtenu le plus brillant succès aux deux derniers concerts de la société *Félix Meritis* d'Amsterdam. Voici ce que le *Handelsblad* dit du dernier de ces artistes :

« Un clarinettiste belge, M. Blaes, s'est fait connaître comme un virtuose du plus haut mérite. Le son qu'il tire de son instrument est d'une beauté, d'une égalité et d'une rondeur rares, ainsi que d'une étonnante justesse. Il est tellement maître de son instrument qu'il sait passer immédiatement des *forte* les plus vigoureux aux *pianos* les plus doux et les plus suaves. Il possède une embouchure excellente et observe fidèlement la mesure.

» La manière remarquable dont il a exécuté un *concertino* de notre compatriote L. Janssens, et une fantaisie composée par lui-même, a excité les plus vifs applaudissements. Nous espérons que nous pourrons encore entendre souvent cet excellent artiste dans les concerts de notre ville. »

— M. Bossuet, dont nous avons annoncé le départ pour l'Espagne et pour l'Afrique, a quitté Bruxelles dans le cours de l'avant-dernière semaine. Son voyage artistique ne durera qu'une année seulement.

— On annonce la présentation aux Chambres du projet de loi sur l'intruction publique, si impatiemment attendu depuis de si longues années. Nous apprenons avec plaisir qu'enfin l'administration de l'instruction publique songe sérieusement à organiser par une loi l'enseignement primaire et moyen.

Bruges. — M. Octave Delepierre vient de publier deux nouvelles productions. L'une, intitulée *Galerie d'Artistes Brugeois*, offre une biographie abrégée des peintres, sculpteurs et graveurs célèbres de Bruges. L'autre, intitulée *Précis Analytique des Documents que renferme le dépôt des archives de la Flandre occidentale*, est un inventaire plein d'intérêt. Les pièces que contient ce volume sont de l'année 1089 à 1359. Chaque pièce est soigneusement analysée, et le livre même est conçu avec méthode et clarté. Il serait à désirer que l'on s'occupât dans chacune de nos provinces de la publication d'un travail pareil. Les études historiques y gagneraient beaucoup.

Liége. — Nous avons annoncé la représentation d'un opéra en deux actes, composé par M. Wanson, de cette ville. Cette représentation a eu lieu, et l'œuvre du jeune compositeur a été vivement applaudie. Voici ce qu'en dit une feuille liégeoise :

« L'*Astrologue*, opéra-comique en deux actes et trois tableaux, paroles de M. Berthe, musique de M. A. Wanson, fils, joué pour la première fois sur notre scène, y a obtenu le plus beau et le plus légitime succès.

» Bien supérieure à ses deux aînées (la *Séraphina* et le *Garde de nuit*), cette récente partition de notre jeune compatriote est une preuve éclatante des études sérieuses auxquelles il s'est livré et des nouveaux progrès qu'il a faits dans son art. Le premier acte est écrit d'un style coquet et léger. La musique du deuxième acte, empreinte de la gravité de la situation, est tracée d'une main savante et sévère. L'ouverture est d'une belle et riche facture; l'orchestration y est artistement disposée. Notre orchestre l'a exécutée d'une manière irréprochable; aussi a-t-elle été applaudie à trois reprises avec un vif enthousiasme.

» Nous avons ensuite entendu un quatuor dont le style, large et majestueux, semble appartenir à l'école de Méhul ou de Haydn. Mais la page capitale de l'ouvrage, c'est le final du deuxième acte; car ce final est un vrai morceau de facture que ne désavoueraient pas beaucoup de maestri, dont on applaudit journellement les œuvres; la disposition des parties, l'excellente orchestration, le *faire* à la fois nerveux et savant que le compositeur y a déployés, prouvent le pas immense que depuis deux ans il a fait dans la science. On peut maintenant l'affirmer sans crainte d'être contredit : la partition de l'*Astrologue* place désormais M. Alphonse Wanson au rang des musiciens que Liége peut citer avec un noble orgueil. Cet opéra procurera de nombreuses et bonnes recettes à l'administration théâtrale, et fera époque dans nos annales artistiques. »

— Un jeune Liégeois, M. Jules Bovy, qui, sous le pseudonyme de Bovery, dirige l'orchestre du Théâtre des Arts, à Rouen, vient d'y faire jouer avec beaucoup de succès un grand opéra en quatre actes, de sa composition. Cet ouvrage, dont les paroles sont dues à la plume de M. Louis Tavernier, a pour titre, *Léila ou le Giaour*. La presse artistique fait l'éloge de la partition de notre compatriote.

— La commission chargée d'organiser les fêtes à donner pour l'inauguration du chemin de fer et de la statue de Grétry, a décidé, dans sa dernière séance, qu'un concours serait ouvert pour l'éloge de notre célèbre compatriote, une cantate et sa musique. Les étrangers seront admis à concourir. Le prix sera une médaille en or d'une valeur à déterminer. Le jury se composera d'artistes et de littérateurs belges.

France. — Les travaux de déblaiement et de restauration du magnifique amphithéâtre romain de Nimes se poursuivent avec activité. Ils nécessiteront une dépense de 150,000 francs, dont 30,000 ont été fournis par le gouvernement.

— L'appui que le comité pour la conservation des monuments historiques de la France, a rencontré cette année dans tous les départements de ce royaume, lui a permis d'exécuter des travaux de restauration, non-seulement aux monuments romains de Reims, de Langres, de Saintes, de Saint-Chamans, de Lille et de Saint-Remi, mais en même temps à plusieurs édifices du moyen âge, tels que les églises de Vézelay, de Saint-Benoit-sur-Loire, d'Issoire, de Saint-Jacques, de Dieppe, de Nantes, de Lunault, etc.

— La bibliothèque royale vient d'acquérir la précieuse collection de médailles du Sr Borell, de Smyrne, qui se compose de 730 pièces, dont 33 en or, 283 en argent et 414 en bronze. La bibliothèque ne possédait pas une seule de ces monnaies frappées la plupart dans les villes grecques de l'Asie-Mineure et principalement dans la Syrie.

— Le 15 août dernier on a inauguré les statues de Fénélon et de Montaigne, élevées sur la place publique de Périgueux.

— Le célèbre mécanicien Perrot est parvenu à confectionner une machine fort simple au moyen de laquelle un seul ouvrier peut imprimer en dix heures de temps, 3,600 à 4,800 exemplaires d'un dessin lithographié, dont les presses ordinaires ne peuvent produire que 500 à 600 exemplaires. Trois machines semblables mues par des chevaux, et dirigées par un seul ouvrier, fourniront dans l'espace de dix heures 18,000 exemplaires.

Italie. On a découvert récemment à Cervetri, dans les états de l'Église, un tombeau étrusque contenant neuf statues de la famille d'Auguste, toutes en marbre et de grandeur colossale. D'autres découvertes non moins importantes ont été faites près de la ville de Chiusi (l'ancien Clusium), dans le Val di Chiana.

— Un portrait du Dante, peint par Giotto, a été retrouvé depuis

peu dans une chambre de la prison de Florence, qui servait autrefois de chapelle au Podesta. Une couche épaisse de chaux couvrait cette peinture précieuse. Le Dante est représenté dans la force de l'âge, avec une physionomie belle, calme et imposante, et n'ayant rien de ce caractère burlesque qu'offrent ordinairement les portraits de ce grand poëte.

Londres. — La construction de la nouvelle Bourse a été confiée aux soins de l'architecte Tite. Elle sera commencée au printemps prochain. Les fondements seront jetés pendant le cours de cet hiver.

La nouvelle Bourse aura une longueur de 293 pieds, sur une largeur de 175 pieds. Le côté occidental offrira un portique de 90 pieds de face et de 75 pieds de hauteur. La façade méridionale, longue de 250 pieds, sera ornée de pilastres corinthiens. La façade septentrionale aura la même ordonnance que cette dernière. Au centre de la façade orientale s'élèvera une tour de 160 pieds de hauteur. Le lieu de réunion pour les négociants, au centre de l'édifice, formera une cour quadrangulaire, longue de 270 pieds, large de 112 et entourée d'une colonnade dorique surmontée d'un étage d'ordre ionique.

Vienne. — D'après l'examen qu'on a fait de la flèche de Saint-Étienne, on a acquis la certitude qu'elle a dévié tellement de la ligne verticale que la chute en serait inévitable, si on ne recourait promptement à des mesures pour l'empêcher. Aussi, on a décidé que les réparations nécessaires seraient immédiatement commencées. D'après les calculs que l'on a dressés, il a été établi que dans trois années le travail de réparation serait complet. Il s'agit de fortifier, au moyen d'une charpente en fer, la partie de la flèche qui se trouve au-dessus de l'horloge. Depuis longtemps des amateurs de l'architecture ancienne craignaient que ce bel échantillon du style gothique s'écroulât. Maintenant ils peuvent être assurés qu'il sera préservé de la ruine qu'il menaçait.

Allemagne. — A Grätz, capitale de la Styrie, on vient d'élever à l'empereur François II, sur la plus belle place qui porte le nom de ce prince, une statue colossale en bronze, sur le modèle fourni par le célèbre sculpteur italien Pomp. Marchesi. Un autre monument a été érigé cette année à l'empereur François, dans la vallée romantique appelée *die Höllthale*, près de Reichnau, il consiste en un buste colossal de 42 pieds de hauteur, sculpté en relief sur un rocher par le sculpteur Démétrius Pétrowitch.

— En face de Cologne, de vastes bruyères s'étendent à plusieurs milles dans l'intérieur du pays de Berg, et sont couvertes de monticules, tant grands que petits. Des fouilles, tentées il y a plusieurs mois, ont constaté que tous ces tertres sont des tombeaux des anciens Germains. On y a trouvé des urnes cinéraires, des épées, des bracelets et autres objets de cette nature.

— Le mausolée que le roi de Bavière fait ériger à l'empereur Rodolphe d'Habsbourg, dans la cathédrale de Spire en face de celui d'Adolphe de Nassau, sera surmonté de la statue colossale en marbre de ce prince, exécutée par le sculpteur Schwanthaler. Elle représentera l'empereur assis sur son trône, la couronne sur la tête et tenant d'une main le glaive et de l'autre le globe. Le même sculpteur a été chargé par le duc de Nassau, de l'exécution de huit statues des divinités de l'Olympe, de grandeur naturelle et destinées au nouveau palais ducal de Wiesbaden.

— La Société des Beaux-Arts (Kunstverein), à Cologne, quoique constituée depuis moins d'une année, comptait déjà au commencement de 1840, plus de 1,300 actionnaires, et avait dépensé au delà de 9,000 thalers en achats d'objets d'art. La *Société des Amis des Arts*, à Paris, la plus ancienne de toutes les associations de ce genre en Europe, a consacré au même but, depuis sa fondation, qui date d'environ vingt ans, la somme de 1,498,169 francs.

— Un monument va être érigé à Thomas d'A Kempis dans la ville de Kempen, lieu de sa naissance, près de Coblence. Une statue en marbre ou en bronze, reproduira l'image de l'auteur du livre admirable de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et des souscriptions abondantes suffiront en outre, comme l'espère le comité qui s'est formé à cette fin, pour fonder un établissement conçu dans l'esprit de cet homme saint et vertueux, un hospice dans lequel seront recueillis les indigents malades ou infirmes et les orphelins. Une souscription a été ouverte aussi dans toute l'Allemagne pour ériger une statue colossale à Goëthe, sur la place d'armes de Francfort, ville natale de ce grand poëte. L'exécution de ce monument est confiée à Thorwaldsen. Goëthe sera représenté assis, tenant d'une main des tablettes et de l'autre un style. Un autre monument s'élèvera dans la même ville en l'honneur de Guttemberg, de Faust et de Schöffer, en mémoire de la quatrième fête jubilaire de l'invention de l'imprimerie.

— Le docteur Berres, à Vienne, a fait la découverte importante, non-seulement de rendre indélébiles les dessins du Daguerréotype, mais même de les multiplier au moyen de la presse.

— Un artiste et chimiste allemand, Édouard Stolle, fixé à Paris, prétend que les tableaux des anciens que l'on a cru jusqu'ici avoir été peints à l'encaustique, le sont simplement à fresque, mais sur de la chaux et avec des couleurs préparées au lait. De ce mélange résulterait le brillant coloris que l'on admire encore dans les peintures de cette époque, qui sont parvenues jusqu'à nous.

— Le Sr François Faber, de Vienne, a inventé une machine vocale, composée de petits soufflets en kaout-chouk, qui reproduit tous les sons, les mots et des phrases entières, tant en allemand que dans toute autre langue, avec une précision et une exactitude telles que l'on croirait entendre parler un enfant de cinq à six ans. L'auteur assure que sans modifications considérables dans sa construction, la machine pourrait tout aussi bien imiter la voix d'un homme fait, que celle d'un enfant.

— La pierre à lithographier que l'on ne trouvait jusqu'ici que près de Solnhofen, dans le royaume de Bavière, a été découverte récemment, par le plus heureux des hasards, aux environs de Stuttgart. Le Sr Pohuda, auteur de cette découverte importante, a reçu la grande médaille en or que le roi de Wurtemberg ne décerne qu'à ceux de ses sujets qui ont rendu des services éminents à leur patrie.

Berlin. — Les journaux des bords du Rhin annoncent que le roi de Prusse a l'intention de faire terminer le chœur de la cathédrale de Cologne. On assure qu'il s'est fait présenter les plans et les devis formés par les architectes. Ainsi ce magnifique édifice sera enfin terminé, après tant de siècles.

Munich. — L'atelier de Stiglmayer est en ce moment dans une prodigieuse activité. Des douze statues colossales de princes destinées à orner la salle du trône, huit sont déjà coulées, dont cinq se trouvent entièrement achevées. On s'occupe de dorer la sixième. Pour la dorure de chacune de ces statues il faut à peu près pour cinq cents ducats d'or fin. Le buste de la statue de la Bavière est déjà modelé et on l'a coulé en plâtre. On travaille aux autres parties de cette figure qui aura cinquante-quatre pieds de haut, et dont la charpente intérieure a nécessité l'emploi de quatre troncs d'arbres énormes. Cette statue sera la plus colossale qui aura été coulée en bronze depuis le temps des Romains; car on sait que celle de saint Charles Borromée sur le Lac Majeur, et celle d'Hercule, placée sur la grotte de Guillaume, près de Cassel, sont faites en cuivre battu.

— Les modèles des statues qui doivent être érigées à la mémoire de feu le grand duc de Hesse, de Mozart et de Jean Paul, sont terminés, et la foule se porte à l'atelier de Schwanthaler, pour admirer ces nouvelles productions du grand artiste. Ces monuments sont destinés à être coulés en bronze.

Leipzig. — La plupart de nos lecteurs connaissent les contes fantastiques d'Hoffmann. Ils y ont vu l'admiration que ce célèbre conteur professe pour le musicien Jean-Sébastien Bach, l'un des plus savants que l'Allemagne ait produits jusqu'à ce jour. Bach, ce maître si profond dans la science du contrepoint et de la fugue, n'avait pas sur sa tombe une simple pierre où son nom illustre fût inscrit. M. Mendelsohn-Barthold y, qui s'est fait récemment en Allemagne une réputation si bien méritée par ses compositions musicales, est de ceux qui ont songé à réparer l'oubli dont Bach a été victime jusqu'à ce jour. Il vient de donner, dans l'église de Saint-Thomas, à Leipzig, un grand concert d'orgues, dont le produit est destiné à faire les frais d'une pierre tumulaire, qui sera placée près la demeure occupée autrefois par l'illustre maître.

Grèce. — Un riche banquier grec, à Vienne, a procuré les fonds pour l'érection d'un Observatoire, qui sera construit sur le Mont Lycabettos, près d'Athènes.

Les feuilles 19 et 20 de la *Renaissance* contiennent : *la Politique*, dessin de N. de Braekeleer, lithographié par Stroobant, et l'*Escalade*, dessinée et lithographiée par Lauters.



... pinxit Société des Beaux Arts

La Renaissance N° 2? 2e année

Un portrait peint par Rubens.

NOUVELLE HISTORIQUE.

Dans la salle, consacrée dans la galerie de Munich aux tableaux de Rubens, on voit, sous le n° 540, un portrait de jeune homme coiffé d'un chapeau rond. Ce portrait est celui d'un inconnu, s'il faut en croire le catalogue de cette merveilleuse collection. En effet, on a longtemps cherché à savoir quel personnage il pouvait représenter. Toutes ces recherches ont été infructueuses pendant bien des années. Cependant, il y a quelques mois, on a découvert qu'il est celui d'un des hommes qui ont joué un des plus grands rôles dans l'histoire des derniers Stuarts en Angleterre, du seigneur de Chicksand-Castle. La fin dramatique de ce personnage est assez curieuse pour que nous la rapportions ici.

Parmi les familles les plus riches et les plus considérées de l'aristocratie anglaise du dix-septième siècle, brillait surtout celle de Osbourne de Chicksand dans le Bedfordshire. Elle devait en grande partie sa splendeur à la fidélité qu'elle avait toujours montrée à la dynastie des Stuarts. Quand le roi Charles Ier se trouvait, en 1648, prisonnier dans l'île de Wight, le chef de cette maison, sir Peter Osbourne, se tenait avec sa famille dans le voisinage du monarque détrôné, malgré les immenses dangers auxquels il s'exposait par cette démonstration publique de ses opinions. Aussi, à la restauration des Stuarts, il fut loin d'avoir à se repentir de cette preuve de loyauté. Mais, plus cet événement l'avait rendu heureux, plus l'expulsion de Jacques II et l'usurpation du trône par le *Hollandais*, comme sir Peter avait coutume d'appeler le prince Guillaume d'Orange, lui causèrent de chagrin et de mécontentement. Car, bien qu'il eût atteint sa quatre-vingt-quatrième année, il avait conservé une grande vigueur et une incroyable énergie. L'âge n'avait pu affaiblir en lui ses idées de fidélité chevaleresque ni éteindre dans son cœur ce dévouement dont il avait fait preuve pendant la captivité du roi à Hurst-Castle dans l'île de Wight. Il entretenait une correspondance active avec la cour de Jacques, qui avait trouvé un asile en France au château de Saint-Germain; et deux membres de sa famille, Gunstone et Ironside, étaient les émissaires qui servaient à entretenir les relations que le roi banni avait conservées en Irlande avec le parti assez nombreux des mécontents que la révolution de 1688 avait jetés du côté royaliste et qui se grossissaient de jour en jour grâce à l'activité de ses amis. Déjà une fois le nouveau roi Guillaume avait eu à combattre les rebelles d'Irlande et à défendre sa couronne dans la bataille de la Boyne. Mais, bien que les insurgés et le corps auxiliaire de Français qui combattaient dans leurs rangs eussent essuyé en cette rencontre une défaite signalée, ils ne laissaient pas de souffler le feu de la révolte et ils se préparaient en silence à opérer une explosion nouvelle. C'est pourquoi le roi Guillaume, ne les quittant pas des yeux, observait tous leurs mouvements et se tenait toujours prêt à tirer l'épée contre eux. Ses espions, répandus sur tout le territoire où s'agitaient les mécontents, l'instruisaient de tout ce qui se tramait, de tout ce qui se disait, de tout ce qui se passait contre le gouvernement qui venait de s'établir.

Il arriva un jour que le comte de Portland, premier ministre du nouveau roi, reçut avis de l'arrivée dans le sud de l'Irlande, de deux personnages mystérieux qu'on lui désigna comme des émissaires des Stuarts et qui n'étaient autres que les fils du sire de Chicksand-Castle. Cet avis fut confirmé par l'interception d'une correspondance dont on était parvenu à s'emparer et qui établissait que ces agents se tenaient cachés dans le château d'un gentilhomme de campagne. Il fut donc résolu qu'on chercherait à s'emparer d'eux, mais ils parvinrent à échapper à la poursuite des hommes envoyés pour les prendre. Averti à temps, leur hôte avait détruit la liste des conjurés qui devaient prendre part à une entreprise nouvelle qu'on était sur le point de tenter. Cette preuve matérielle détruite, il restait cependant des charges assez fortes pour fournir l'évidence de la culpabilité de Gunstone et d'Ironside Osbourne de Chicksand, qui furent en effet accusés de haute trahison devant le banc du roi.

L'arrêt que ce tribunal prononça fut d'une rigueur extrême. Non-seulement il condamna à être brûlés en effigie les deux coupables qu'on croyait en sûreté en France, mais encore il ordonna que le nom séculaire des Osbourne de Chicksand-Castle fût rayé du registre de la noblesse anglaise et que leur blason fût brisé par la main du bourreau sur le grand marché de Londres. Par malheur, le roi Guillaume se trouvait précisément en Flandre. Sans cette absence, le jugement n'eût peut-être pas été exécuté dans toute sa sévérité, car l'influence de sir William Temple, allié des Osbourne, eût certainement fléchi le Hollandais. L'arrêt fut donc mis à exécution par ordre du comte de Portland.

Le messager du banc du roi, accompagné du shérif du comté de Bedfordshire et de deux constables, se rendit aussitôt au manoir de Chicksand-Castle. Introduit dans la grande salle du château, il se mit à lire à sir Peter Osbourne l'acte de condamnation de ses deux fils. Le vieillard écouta d'abord avec une vive attention la formule introductive; mais, ne comprenant rien à toutes ces phrases entortillées de l'éloquence judiciaire, il demanda :

— Au fait, maître shérif, que me veut-on ?

— Ce qu'on vous veut, messire ? répliqua le justicier : vous lire l'arrêt que le banc du roi vient de prononcer contre vos fils et contre vous.

— Ah ! rien que cela ? fit le gentilhomme. En ce cas, nous sommes tout oreilles.

Le messager royal reprit aussitôt sa lecture. Mais, à mesure qu'elle avançait, le père des deux condamnés bondissait de colère et de rage. Ses yeux flamboyaient sous ses sourcils fébriles et sa bouche mâchait des imprécations contre le roi intrus.

Quand la lecture fut finie, il se dressa de toute la hauteur de sa taille, et, montrant au shérif et au messager du tribunal un trophée de vieilles épées suspendues au mur de la salle :

— Messieurs, j'ai entendu ce qu'a décidé votre justice, regardez ce que vous dit la mienne. Laquelle de ces épées choisissez-vous pour essayer si elles coupent aussi bien la nuque d'un envoyé du roi, qu'elles battaient naguère les ennemis du pays ?

Le shérif et ses compagnons étaient tremblants de frayeur.

Mais cette frayeur devint de l'épouvante au moment où le vieillard, ayant arraché des mains du messager et foulé aux pieds le parchemin de l'acte du banc royal, s'écria à haute voix :

— A moi, mes fils ! A moi, mes hommes !

Car, presque au même instant une troupe de figures sinistres et armées jusqu'aux dents, se montra à l'entrée de la salle.

— Gunstone et Ironside, dit le père à ses deux fils, ces hommes-là viennent me dire, au nom de la justice du Hollandais, que vous êtes condamnés à être brûlés vifs, que notre nom doit périr et notre blason être brisé par les mains du bourreau. Que faut-il faire de ces gens-là ?

— Il faut les pendre aux créneaux de notre château, répondit Gunstone.

— Il faut leur faire avaler ces morceaux de parchemin, répliqua Ironside en remuant avec la pointe de son épée les fragments de l'acte de condamnation épars sur les dalles de la chambre.

— Il faut les attacher, comme des chiens, au pilori planté devant la porte de notre manoir, firent les autres hommes d'armes qui se trouvaient rangés autour du vieillard.

— Que l'on commence par s'assurer d'eux, dit sir Peter. Nous verrons tantôt ce que nous déciderons.

On lia aussitôt les bras aux envoyés de la justice et on les attacha au carcan du pilori, dont le vieillard se fit remettre la clef. Ensuite il ordonna à un de ses serviteurs d'aller quérir un notaire au village de Chicksand. Le domestique obéit à cet ordre et se rendit au village.

Il pouvait à peine être parti depuis sept ou huit minutes, que le seigneur lui-même sortit du manoir, descendit la colline où le château était situé, et disparut dans le crépuscule qui déjà commençait à s'étendre sur la plaine boisée de Chicksand. Il avait défendu que personne le suivît, de sorte que nul ne sut de quel côté il avait dirigé ses pas.

Le pays était entièrement désert sur une étendue de quatre milles, dans la direction que sir Peter avait prise. Le voyageur qui eût suivi les pas du vieillard, n'eût aperçu sur toute cette route qu'une petite chapelle en ruines et une misérable chaumière où vivait une vieille femme qui passait pour devineresse et qui gagnait son existence en vendant des philtres et des drogues qu'elle composait avec des simples et des métaux oxidés. La vieille devait la vie à sir Peter, celui-ci l'ayant un jour sauvée de la fureur du peuple qui voulait la mettre en pièces.

La nuit était déjà entièrement close au moment où le notaire du village de Chicksand, accompagné de deux de ses voisins, qui lui servaient communément de témoins dans les actes qu'il était appelé à dresser, montait le sentier de la colline où s'élevait le manoir des Osbourne. Les étoiles brillaient au ciel, et leur clarté permettait de voir distinctement les sombres murailles de Chicksand-Castle et le gigantesque donjon qui les dominait et dessinait dans la nuit son profil ténébreux. Le pont-levis était baissé quand les trois hommes atteignirent la première enceinte du manoir, et les chaînes dont il était garni rendaient, agitées qu'elles étaient par le vent, un léger cliquetis qui se mêlait à un autre murmure dans lequel le tabellion crut reconnaître une voix humaine.

— Master Clarke, n'avez-vous rien entendu? demanda-t-il à l'un de ses compagnons en s'arrêtant brusquement.

— En effet, master Willoughby, un bruit étrange vient de frapper mes oreilles. Mais je ne sais ce que cela pourrait être.

— On dirait des voix qui sanglottent, reprit le notaire en regardant avec effroi autour de lui.

— Évidemment cela ne peut provenir que du château même, répliqua le voisin de Clarke. Mais une chose me frappe singulièrement, c'est que pas une lumière ne brille au manoir qui se montre là morne et sombre comme un tombeau. Le vieux Will a oublié d'allumer la torche de résine à la porte et de lever le pont. Tout cela me paraît étrange, d'autant plus que sir Peter ne badine pas quand on néglige le service et les mesures de précaution si nécessaires dans les circonstances où nous vivons...

— A dire vrai, interrompit maître Willoughby, nous sommes ici dans une singulière passe, et Dieu sait ce qui nous attend là haut. Mes amis, faut-il aller plus loin ?

— Master, répondirent ses deux compagnons, nous sommes appelés peut-être à recevoir les dernières volontés d'un mourant. Nous avons un devoir à remplir, auquel de bons chrétiens et des fontionnaires publics ne peuvent se refuser. Il faut que nous allions jusqu'au bout.

— De moribond il n'y en a pas ici, répartit le notaire. Car toute la famille de sir Peter, femmes et enfants, s'est réunie ici ce matin, pour fêter demain la saint Jean et faire une grande chasse à un loup qui, depuis quelques jours, est arrivé ici des montagnes du pays de Galles.

— Alors, fit Clarke avec un ricanement tout irlandais, nous allons sans doute faire le testament du loup.

Ces paroles firent pousser au tabellion et à son autre témoin, un bruyant éclat de rire qui retentit sous la voûte sonore de la porte sous laquelle ils se trouvaient en ce moment.

— Allez plutôt faire le testament du loup de Chicksand-Castle lui-même! s'écria au même instant une voix qui partait du voisinage de Willoughby et qui se mariait à un bruyant cliquetis de chaînes; car le diable est en train de lui casser la nuque, aussi vrai que je suis le shériff Middleton.

— Le shériff Middleton ? Dieu nous soit en aide! exclama le notaire en avisant le dignitaire du comté et ses trois compagnons attachés au pilori du manoir de Chicksand.

Un singulier mouvement de terreur s'empara de lui. Sans dire un mot, il redoubla le pas et monta avec ses deux témoins l'escalier du château si rapidement, qu'on eût dit que l'enfer fût à leurs trousses.

Quand ils furent entrés dans l'anti-chambre de la grande salle, vous eussiez cru voir à la lumière des flambeaux allumés sur la grande table de chêne, trois figures de spectres. Les domestiques de sir Peter furent presque effrayés en les voyant ainsi. Mais, quand maître Willoughby, après s'être un peu remis, eut affirmé que le shériff Middleton lui était apparu sous la forme d'un loup-garou avec des yeux flamboyants et traînant après lui une grosse chaîne, le majordome du manoir se mit à rire aux éclats et, après s'être armé de son trousseau de clefs et d'un flambeau, sortit de la salle; car, il avait entièrement oublié le shériff et ses trois compagnons d'infortune.

Pendant ce temps, sir Peter était revenu de sa mystérieuse course nocturne. Quand il eut appris que le notaire et les trois témoins étaient arrivés, il ordonna qu'on les introduisît auprès de lui. Il était seul, assis dans un large fauteuil de cuir, et regardait machinalement les étoiles qui avaient, depuis longtemps, envahi le ciel de toutes parts.

Le majordome s'effraya en le voyant ainsi; car son maître

n'avait pas l'habitude d'être seul dans l'obscurité, plongé dans un de ces muets désespoirs d'où l'on ne revient pas sauf toujours, et il se montrait volontiers, malgré son âge avancé, devant une joyeuse table, la main armée d'une coupe de bon vin et entouré de ses fils et de ses petit-fils qu'il égayait par quelque folle histoire de la cour des Stuarts ou par quelque fait d'armes de sa jeunesse.

— Ne lui parlez pas; attendez qu'il vous adresse la parole, dit le majordome Griffith à voix basse au notaire, au moment où ils entrèrent dans la salle.

Griffith se glissa sur la pointe des pieds dans l'ombre d'une colonne, derrière le fauteuil du vieillard, tandis que maître Willoughby alla tout droit se poster en face de sir Peter en s'inclinant profondément devant lui.

— Ah! c'est vous, master Willoughby? Il paraît que vous avez eu hâte de vous rendre à notre demande. Nous vous en remercions de tout notre cœur, fit le châtelain d'un ton si amer et si incisif, que le garde-note baissa involontairement les yeux.

— Votre seigneurie ne m'a-t-elle pas mandé? balbutia à voix basse le tabellion. Et n'ai-je pas toujours montré le plus grand empressement pour le service de votre grâce?

— Vous avez raison, master Willoughby, répondit le châtelain. Mais vous venez un peu tôt, pour remplir votre ministère. En attendant que trois heures et demie sonnent à l'horloge du château, retirez-vous dans la chambre voisine avec vos hommes et passez le temps aussi bien que vous le pourrez. Ma cave vous donnera de quoi rendre les heures plus légères. Seulement je vous recommande de conserver la raison, sinon je vous tordrai le cou. Dès que trois heures et demie du matin sonneront, vous vous lèverez de table et vous entrerez dans cette salle pour dresser acte, en présence de vos témoins, de ce que vous verrez ici, lisiblement et en détail, comme la loi vous l'ordonne. Ensuite vous enverrez votre parchemin au roi-d'armes à Londres. M'avez-vous bien entendu, master Willoughby?

— Parfaitement, noble seigneur, répondit le tabellion.

— Vous attendrez donc jusqu'à ce que trois heures et demie sonnent. A l'heure juste, ni plus tôt ni plus tard, vous entrerez ici, et vous ferez ce que je vous ai dit. Et maintenant vous pouvez sortir d'ici.

Le notaire et ses compagnons quittèrent la salle après avoir salué le châtelain avec les plus profonds témoignages de respect.

— Dem! s'écria Willoughby quand ils se trouvèrent attablés dans l'antichambre devant une table garnie de vin portugais, tout cela n'augure rien de bon.

Puis, se tournant vers ses deux compagnons :

— Mes amis, j'ai idée que notre sire couve là quelques mauvais œufs. Le coq rouge pourrait bien venir tantôt battre des ailes sur le toit de Chicksand-Castle.

— Croyez-vous qu'il soit capable de mettre le feu à la maison? demanda Clarke en ouvrant de grands yeux.

— Sir Peter est homme à vous dire un jour : « Je couperai les oreilles du diable, » et à le faire comme il l'aurait dit, répliqua le tabellion.

— Il a quelque grand chagrin, et je m'attends à une singulière tragédie, ajouta l'autre habitant du village de Chicksand. D'ailleurs vous savez que le bruit s'est répandu, qu'il a fait mettre à mort le messager du banc du roi et le shériff avec ses constables, qui étaient venus lui lire l'arrêt de la justice royale?

— Sans doute il veut se mettre à l'abri et se réfugier dans quelque terrible extrémité, fit maître Willoughby.

— Pourvu que nous n'en devenions pas victimes nous-mêmes, continua Clarke.

— Nous y veillerons, mes amis, répartit le notaire. En attendant, ne buvons pas et tâchons de nous garder la tête saine.

— Et l'œil vigilant, ajouta le voisin Clarke.

Aucun des trois interlocuteurs ne toucha aux brocs superbes qui les narguaient sur la table, et il s'établit entre eux un profond silence.

Peu de secondes après que maître Willoughby et ses deux acolytes eurent quitté la grande salle, le majordome sortit de l'obscurité où il s'était tenu jusqu'alors et se présenta devant sir Peter Osbourne. Il mit un genou en terre et voulut élever la parole; mais le vieillard la lui coupa aussitôt en lui disant :

— Griffith, je voudrais ce soir, en cette salle, un banquet aussi magnifique qu'il est possible de le faire.

— Votre volonté sera faite, messire, répondit le majordome.

— Je voudrais un festin comme il ne s'en est jamais dressé dans ces murs depuis que les premières pierres de ce château ont été posées.

— Votre désir sera accompli, messire.

— Quant à mes serviteurs, donne-leur tout ce qu'ils voudront, fais comme si le jour de demain devait être le jour du jugement dernier. Puis, quand la table aura été dressée ici, fais en sorte que personne n'entre en cette salle, à moins que ce ne soit le notaire et que trois heures et demie ne sonnent.

En disant ces mots, le baronnet s'était levé de son siége, et, quand il eut fini de parler, il sortit de la salle à pas lents et mesurés en remuant les lèvres comme s'il murmurait une prière, tandis que Griffith restait toujours un genou en terre et suivait des yeux le vieillard.

. . . .

Une heure de la nuit sonnait à l'horloge du château. La grande salle de Chicksand-Castle était devenue le théâtre d'un splendide festin. Les vins les plus précieux coulaient à grands flots, et les mets les plus choisis mêlaient leurs parfums aux parfums des fleurs qui ornaient de toutes parts la salle du festin. Et, comme là régnait la joie, elle régnait dans toutes les parties du château, où vous n'eussiez entendu que choc de verres, que rires bruyants, que propos joyeux.

Au milieu de tout cet élan de gaieté, il y avait trois hommes qui restaient mornes, qui ne riaient pas, qui ne buvaient pas, qui suivaient avec une attention incroyable la marche lente et presque imperceptible des aiguilles de l'horloge accrochée au mur de la chambre où ils étaient assis. Ces trois hommes étaient maître Willoughby et ses deux compagnons. Le majordome Griffith n'était pas moins étrangement préoccupé de la singularité que présentait l'idée de ce festin le soir même du jour où l'acte terrible de la justice du banc du roi avait été lu au père de Gunstone et d'Ironside. Par moment il se sentait poussé par une invincible curiosité vers la porte de la salle du banquet et prêtait l'oreille, écoutant plus encore la voix de ses propres terreurs que celle des convives du châtelain.

Cependant la nuit avançait toujours. Déjà trois heures étaient depuis longtemps passées, quand tout à coup un

silence effrayant s'établit dans la salle. Plus une voix, plus un rire, plus un bruit de verre. Rien. Et cependant le majordome ne cessait d'écouter. Ce terrible silence lui parut si extraordinaire qu'il fut pris d'abord d'une grande épouvante. Mais il se rassurait par mille raisons qu'il se formula tour à tour pour les détruire chaque fois lui-même. Enfin, il porta la main au pommeau de la porte, en se disant :

— Il faut pourtant que je voie par moi-même ce que cela peut être.

En prononçant à demi voix ces paroles, il fit jouer la serrure et ouvrit la porte toute large.

Au premier coup d'œil qu'il jeta dans la chambre, il recula saisi d'effroi. En effet, un étrange spectacle avait frappé ses yeux. Au haut bout de la table se trouvait assis le châtelain de Chicksand-Castle, dans son grand fauteuil à bras ; à ses deux côtés étaient rangés, selon l'ordre de l'âge, ses fils, ses petits-fils et ses deux filles. Les hommes étaient vêtus de cuirasses comme s'ils eussent attendu quelque ennemi, et leurs épées nues étaient placées debout appuyées contre les dossiers de leurs chaises. Les femmes tenaient chacune un enfant sur leurs genoux et semblaient leur sourire encore. Tous cependant se trouvaient dans l'immobilité la plus complète, et une pâleur de cadavres leur couvrait la figure.

Griffith crut rêver d'abord en voyant cette scène presque fantastique. Il se frotta comme s'il se fût cru le jouet d'une trompeuse hallucination. Mais la réalité était là évidente et affreuse; il en fut tellement saisi qu'il chancela sur ses jambes et tomba sans mouvement sur les dalles.

En ce moment, trois heures et demie du matin sonnèrent à l'horloge du manoir.

— Allons, mes amis, voici le moment venu de dresser l'acte que sir Peter m'a demandé, fit maître Willoughby en se levant avec ses deux compagnons et en s'avançant vers la salle, précédé de deux valets armés de torches.

Le notaire, ébloui par l'immense clarté qui flamboyait dans la salle, se heurta contre un objet couché sur le seuil de la pièce.

— Hé ! voici le levrier de messire, endormi sur le pas de la porte, exclama-t-il.

— Vous voyez mal, maître Willoughby, répondit Clarke. N'avisez-vous pas qui c'est ?

— En vérité, voilà maître Griffith ! s'écria le tabellion.

— Il s'en est donné sans doute, comme un vieux chien de chasse qu'il est, répliqua Clarke en sautant par-dessus le majordome. Tantôt nous ramasserons celui-là et le mettrons dans son chenil.

— Messire, commença Willoughby en s'adressant à sir Peter, me voici prêt à exécuter les ordres de votre seigneurie.

Le châtelain de Chicksand-Castle ne répondit pas une syllabe et ne bougeait pas plus qu'une statue de pierre.

— Messire, répéta le notaire, me voici prêt à exécuter les ordres de votre seigneurie.

Mais Peter Osbourne restait toujours dans la même immobilité.

— Voilà qui est inexplicable, balbutia le tabellion en ouvrant des yeux d'une largeur effrayante.

— Je crois, Dieu me pardonne, murmura Clarke entre ses dents, qu'ils ont tous fêté le broc avec trop d'amour. Ainsi, voilà un beau moment pour faire des actes *justitiæ voluntariæ*.

Comme sir Peter ni aucun des siens ne bougeaient, le notaire s'adressa à un des domestiques :

— Il n'y a rien à faire ici, à moins qu'on ne réveille sir Peter. Toi, frappe-lui légèrement l'épaule et dis-lui que l'heure est sonnée et que nous sommes à ses ordres.

— Faites cela vous-même, maître Willoughby, si vous le pouvez toutefois, répliqua le valet en approchant sa torche du visage du châtelain.

Sir Peter Osbourne était d'une pâleur de mort. Ses yeux étaient fermés et pas un souffle ne remuait ses lèvres closes.

— Il est mort ! il est mort ! exclama l'homme à la torche en reculant de trois pas.

— Et aucun des siens ne respire plus ! s'écria Clarke.

— Tous morts ! fit Willoughby. Que le ciel nous soit en aide !

Il y eut un moment où les spectateurs restèrent aussi immobiles de stupeur que les convives eux-mêmes assis, comme des statues, autour de la table du sire de Chiksand-Castle. Vous eussiez dit un cercle de spectres regardant un banquet de spectres.

Cependant maître Willoughby, revenu à lui-même par le sentiment de son devoir, comprit le motif pour lequel il avait été appelé au château.

— Amis, dit-il à ses deux compagnons, procédons maintenant à l'acte pour lequel notre ministère a été invoqué.

Ensuite, il prit sa plume et son parchemin et se mit à dresser un acte détaillé et circonstancié de tout ce qu'il venait de voir dans le château. Ce document, remis, peu de jours après, au roi d'armes de Londres, constatait qu'il ne restait plus un seul rejeton de la famille des Osbourne de Chicksand, et que tous, étant morts pour ne pas survivre à la honte que le jugement du banc du roi voulait apporter à leur nom, avaient été mis en terre dans le caveau seigneurial avec leur blason sans tache.

Sans doute, aucun de nos lecteurs, en parcourant la galerie royale de Munich et en s'arrêtant devant le portrait marqué du numéro 540, ne s'est imaginé que ce fût celui du héros de la terrible tragédie que nous venons de raconter, sir Peter Osbourne de Chicksand-Castle dans le Bedford-shire.

Le Château de Chèvremont.

Si l'histoire de notre pays est peut-être une des plus riches qu'il y ait en événements remarquables, et en hommes dont le génie est toujours à la hauteur de ces événements (il est entendu que nous voulons parler ici d'un passé bien éloigné du temps où nous vivons), la Belgique n'est pas, à coup sûr, un pays moins riche en légendes et en traditions populaires de la plus haute poésie. Elle possède, nous le savons, des artistes de premier ordre. Elle possède des industriels expérimentés, mais auxquels il ne manque que des débouchés. Elle aura un jour ses historiens, quand la terre presque inconnue encore de nos archives aura été explorée dans tous les sens. Elle aura même un jour, si Dieu nous seconde, de grands hommes d'état, quand la pratique et l'expérience seront venues en aide à des théories toujours incomplètes parce qu'elles sont toujours exclusives par leur nature. Elle aura même un jour son

Walter-Scott qui ira de village en village recueillir toute cette poésie de légendes, toute cette poésie de traditions, qui ressuscitera toutes ces vieilles choses, qui rebâtira tous nos vieux manoirs, qui rendra la vie à tout notre passé, ne fût-ce que pour nous consoler du présent, qui, enfin, tirera de la tombe tous nos illustres morts pour apprendre aux vivants à aimer leur patrie et à nous inspirer un esprit réellement national qu'on semble vouloir étouffer à plaisir et que les bonnes intelligences rêvent toujours avec une obstination digne d'un meilleur succès.

Quel beau nom cet homme-là se ferait ! comme il serait bien venu de tous ceux qui croient encore à un avenir national ! surtout quelles richesses littéraires il puiserait de toutes parts jusque dans la plus humble chaumière ! Chaque pas qu'il ferait lui donnerait une histoire à raconter. Chaque village, chaque ruine lui vaudrait un livre tout entier. La Flandre lui offrirait, dans l'histoire de ses fières et puissantes communes, les épisodes les plus dramatiques. Nos provinces wallonnes, avec leurs châteaux féodaux lui fourniraient des guerres, des siéges, des batailles à fatiguer des condottieri les plus ardents, les routiers les plus fougueux. Les bruyères d'Anvers et du Limbourg, cet éternel empire des feux-follets pendant l'été, et des bises pendant l'hiver, lui enseigneraient tous leurs contes si mystérieux, toutes leurs ballades si étranges.

Pour moi, je vous jure bien que, si j'étais gouvernement belge, un homme comme celui-là, s'il se montrait quelque part, je le paierais au poids de l'or, au risque de paraître ridicule en faisant une bonne chose.

Parcourez les bords de la Meuse, visitez les restes féodaux qui s'y trouvent en si grand nombre, villes déchues, châteaux démolis, forteresses démantelées; remontez toutes les vallées de l'Ourthe, de la Vesdre et de l'Emblève, de la Lesse, de la Sambre et de la Geul; partout la réalité historique des souvenirs se présente à vous sous les couleurs pittoresques du roman, partout les légendes s'offrent en foule sous les formes poétiques les plus variées. Entrez dans les vastes bruyères qui s'étendent entre le Limbourg, la province d'Anvers et le Brabant septentrional, ayez le courage de vous aventurer au milieu des marais innombrables qui se prolongent sur une si grande étendue dans le Limbourg surtout; nous voici dans le mystérieux empire des feux-follets et des ballades populaires les plus originales et les plus charmantes. Le Brabant lui-même n'a-t-il pas ses vénérables ruines d'autrefois, ses castels de Beersel, de Grimberg et de Gaesbeeck, Tervueren et Vilvorde, Villers et Groenendael? Asseyez-vous au milieu de ces ruines, évoquez les souvenirs qui s'attachent à ces pierres, couvertes de mousse, et des histoires tout entières, des romans tout entiers se dresseront devant votre pensée. Puis entrez dans les Flandres, parcourez ces vieilles villes. Là se referont devant vos yeux toutes les luttes gigantesques de nos milices communales; là se ranimeront cet Artevelde qui, simple gentilhomme, traitait d'égal à égal avec des princes et des rois, ce Baudouin qui, simple comte de Flandre, mit sur sa tête la couronne impériale de Constantinople. Partout, enfin, l'histoire de nos provinces s'offre à vous, tantôt avec les grandioses proportions de l'épopée, tantôt avec les naïves et gracieuses allures du roman le plus frais et le plus piquant. Vienne donc l'homme qui soit capable de mettre en œuvre ces riches matériaux. Les pierres sont toutes taillées; vienne l'architecte, qui les assortisse et les mette à leur place. Vienne l'écrivain; il n'aura qu'à dire ce qui est, et l'on croira qu'il est grand poëte, tant la réalité aura l'air d'être un produit de l'imagination la plus riche.

Ce que nous disons ici est tellement vrai, qu'en ouvrant, l'autre jour, un des manuscrits wallons de la bibliothèque de Bourgogne (n° 8524), intitulé : *Chroniques translatées en romans franchois par maistre Johan d'Oultremeuse*, nous y trouvâmes tout de suite cette pittoresque histoire de la chute de Chèvremont au xe siècle. Ce château couronnait autrefois la haute montagne qu'on aperçoit au bord de la Vesdre, de Chaudfontaine, près de Liége. Voici comment le chroniqueur liégeois raconte le dramatique événement qui se passa en 979 au manoir de Chèvremont. Nous reproduisons ce récit presque textuellement en nous permettant toutefois de rajeunir l'orthographe ancienne.

« En cette année, dit Jean d'Outremeuse, l'évêque Notger conquit Chèvremont. Vous allez entendre comment. Je vous dis donc que le Vavasseur qui était sire du castel avait une femme qui s'appelait Isabelle et qui venait de mettre au monde un enfant mâle. Il fut assez présomptueux pour appeler l'évêque à baptiser son fils; car il était de haute lignée, et il n'y avait autour de lui aucun prêtre qui fût assez grand pour verser l'eau du baptême à l'enfant qui était de sang royal de père et de mère. Quand l'évêque entendit cela, il répondit qu'il irait volontiers et qu'il se rendrait le surlendemain au soir au château avec ce qu'il y avait de plus distingué dans son clergé. Aussitôt l'évêque manda ses chevaliers de la Hesbaie et leur dit comment Lidriel, le sire de Chèvremont, l'avait mandé pour baptiser son enfant et qu'il avait l'intention de mettre cette circonstance à profit pour conquérir le château et s'emparer de ceux qui y demeuraient.

» Mais l'évêque, au lieu d'y aller le soir, s'y rendit le matin du jour indiqué, de peur que ses projets ne fussent connus. Car lui et tous ses chevaliers étaient armés et s'étaient revêtus de chappes noires qui cachaient leurs armures, de sorte qu'ils semblaient tous être prêtres ou chanoines. Ils s'avancèrent en procession deux à deux vers le château, dont les portes leur furent ouvertes. Lidriel était venu à leur rencontre. Mais il s'aperçut bientôt qu'ils portaient des armures sous leurs chappes. L'évêque, voyant que le châtelain avait aperçu cela, fit aussitôt fermer les portes et dit à Lidriel :

— « Je suis venu à ta prière et par ce moyen me voici au but que j'ai tant convoité et qui est de détruire ce château pour ses mauvais faits. Car tu es un larron, un voleur de grands chemins, un détrousseur de gens que tu enfermes dans ton manoir où tu les fais mourir en grandes souffrances. Or, rends-moi ce castel et répens-toi du mal que tu as fait, sinon tu seras confondu. »

« Quand Lidriel eut entendu ces mots, il s'écria en grande colère :

— » Vous en aurez menti. Videz à l'instant même le château, sinon vous serez pendu. Si vous n'étiez venu à ma prière, je vous ferais mourir à l'instant même.

» L'évêque, entendant que Lidriel lui parlait ainsi avec grands outrages parce qu'il avait avec lui un bon nombre de gens (mais ils étaient sans armes, tandis que l'évêque était accompagné d'environ cinq cents hommes forts, hardis et bien armés), dit au châtelain :

— » Ne te mets pas en colère, car ce château sera à

moi et je le mettrai en ruines. Quelles gens penses-tu que j'ai amenés. Il n'y a ici ni prêtre ni chanoine, si ce n'est moi seul. Mais tous mes hommes sont de nobles chevaliers éperonnés. Ainsi, rends-moi ce castel, si tu ne veux toi-même être mis à mort. »

« Quand l'évêque eut dit ces mots, il jeta bas sa chappe, et tous ses compagnons imitèrent son exemple. Aussitôt ils se mirent vaillamment à l'attaque. »

Le châtelain, après avoir lancé quelques imprécations à l'évêque, sauta à bas des murailles et tomba mort au pied des remparts.

Le château était pris. L'enfant fut baptisé et mourut, peu de jours après, ainsi que sa mère.

Maintenant, à cette scène si curieuse, rattachez l'histoire même de ce château, qui remonte au VIe siècle, c'est-à-dire, à l'épiscopat de saint Monulphe, qui servit de maison royale à Pépin d'Herstal, et qui était possédé au Xe siècle, par le duc de Lorraine, Gislebert, époux de Gerberge, fille de l'empereur Henri l'Oiseleur. Racontez-nous comment Lidriel s'en empara par félonie et s'en servit comme d'un refuge pour dévaster le pays tout à l'entour et tenir la ville de Liége en échec.

Lidriel sera le type de ces farouches chevaliers qui ne brillaient pas moins sur les champs de bataille que sur les grandes routes. Groupez autour de lui tous ses compagnons de brigandage. Puis, mettez cette terrible figure en parallèle avec le grand évêque Notger, dont les chroniqueurs ont dit : « Liége doit Notger à Dieu, elle doit le reste à Notger. » C'est lui, en effet, qui entoura la ville de murailles, qui bâtit presque toutes les églises qui ont fait la gloire de cette cité épiscopale. Homme lettré, il avait devancé son siècle. Homme de génie, il fut en quelque sorte le fondateur de cette principauté de Liége, dont l'histoire fut si belle et si poétique pendant tout le moyen âge.

N'est-ce pas là un sujet de beau roman historique tout trouvé?

Mais ce n'est là qu'une page de nos annales. Toutes sont remplies de faits aussi originaux, aussi dramatiques. Walter-Scott lui-même n'est-il pas venu placer à Liége les scènes les plus vivantes et les plus animées de son *Quentin Durward?*

Cette grande tâche, dont nous parlions en commençant cet article, serait donc une tâche éminemment nationale. Nous souhaitons qu'elle soit comprise un jour, et que les beaux essais, déjà tentés dans ce genre par quelques-uns de nos jeunes écrivains, reçoivent plus d'encouragement qu'ils n'en ont reçu jusqu'à présent.

MARCELLO.

L'homme habile cache sa science.

La chapelle du couvent des Augustins, à Pise, venait d'être complétement restaurée, et par l'éclat des tentures, des étendards, des armes enlevées aux Sarrasins et disposées en trophées, elle rivalisait avec l'admirable église du Dôme. Des marbres de nuances variées avaient remplacé, au bas des piliers, le simple revêtement de chêne sculpté. Une rampe de pierres précieusement évidées protégeait le maître-autel, au-dessus duquel étaient deux statues d'anges peints et dorés faisant, mains jointes, leur éternelle prière. Aux bas-côtés de la nef, des fresques rappelaient les passages principaux des saints Évangiles. C'était une brillante église que cette chapelle de couvent! Là s'agenouillaient chaque jour les nobles seigneurs de la république, et, au retour des grandes fêtes, l'entrée en était accordée à la multitude, qui envahissait avec joie le portique sacré.

Midi avait sonné; la chapelle se trouvait déserte. Un homme, cependant, placé sur un échafaudage, s'occupait à peindre une fresque; cet homme avait un de ces visages pâles, allongés et profondément tristes, qui accusent tout un passé pénible. Ses yeux noirs se portaient souvent vers le ciel. Une pensée, sans doute amère, contractait ses lèvres. La pauvreté avait-elle produit chez l'artiste cet air de souffrance? On eût pu le présumer, à voir son surcot de serge noire fatiguée, ses chausses de drap commun et son capuchon de grosse laine. Son pinceau n'avançait que lentement, et se posait sur la muraille avec une sorte d'indécision... Il vint un moment où, accablé par ses pensées, il fut forcé de quitter sa palette et de descendre de son échafaudage. Il parcourut l'église à grands pas; mais enfin le calme et la sainteté du lieu le rappelèrent à lui-même. Se prosternant la face contre terre, il murmura une prière, rosée ineffable pour les lèvres altérées... Soudain l'artiste se releva le front radieux; sa voix, tout à l'heure si languissante, avait à présent des notes heureuses, un timbre vibrant : « Dieu m'a inspiré! un sujet éclatant, admirable, vient rayonner devant mes yeux... Ce sera la sainte Bible dans toute sa majesté, dans toute sa force... — Les anges, les démons, lutte immense; — Le ciel et la terre réunis... — Je le sens, mon bras ne fera point défaut à mon inspiration. Que mon passé et sa lutte fatigante soient oubliés, oubliés à jamais, j'y consens; car je vais travailler pour l'avenir, et j'espère le fonder avec une œuvre mémorable, malgré l'envie et l'injustice des hommes. »

Une sorte de rire amer fit sortir Marcello Pio du rêve d'or qu'il formait. Se retournant d'un air hagard, il vit, non sans étonnement, un religieux au visage austère, aux yeux caves, à la longue barbe blanche, et qui le contemplait avec intérêt. Il reconnut dans ce moine le digne Fra-Eusebio, qui l'avait souvent regardé peindre, mais sans jamais lui adresser la parole.

« Pardonnez-moi, mon frère, de vous avoir écouté. Il me semblait, à entendre le cri tumultueux de vos passions, que du fond du couvent j'assistais encore aux scènes d'ici-bas, et que de nouveau j'avais devant moi le spectacle des angoisses et des agitations mortelles. Pardonnez-moi. Vous souffrez beaucoup, mon frère?

— Plus que je ne saurais le dire, plus que l'homme ne semble pouvoir souffrir.

— Et cependant vous avez invoqué Dieu? vous avez la foi.

— J'ai la foi, non l'espérance; et sans l'espérance, les jours nous deviennent si longs, que nous les comptons un à un et en appelons le terme. Que faire de la vie, quand elle n'a pas même donné l'ombre des biens qu'on lui demandait? Sol infertile, arbre maudit, et dont les fruits ne contiennent que de la cendre!...

— Allons, allons, mon frère, dit le religieux en adoucissant son regard et en essayant de sourire; songez que l'avenir vous garde peut-être de belles heures, sachez les attendre.

— Vous me croyez jeune; détrompez-vous : l'homme a l'âge qui sonne à son cœur. J'ai tant désiré, tant murmuré, tant gémi, que je me trouve à présent épuisé, enfant de corps et vieillard d'esprit; je suis comme l'instrument usé d'un ménestrel, dont les cordes ne rendent plus que des sons faux et criards. J'avais bien rêvé une dernière œuvre qui consacrerait mon nom; mais aurai-je le courage de l'exécuter? J'ai déjà tant travaillé!... Oh! si, simple pêcheur comme mon père, j'eusse, toute ma vie, jeté mes filets dans les flots!... Un homme vint, par un jour d'orage, demander un coin à notre foyer. Cet homme avait un coffre tout ouvert; j'eus la témérité d'y glisser mes regards; une invincible curiosité s'empara de moi quand j'eus aperçu des dessins, des ébauches de peinture. J'admirai surtout une sainte madone, dont les traits célestes exprimaient tous les mérites des litanies. Dans mon extase, j'étais tombé à genoux... Il me semblait que l'homme assez inspiré pour traduire ainsi l'image de la Divinité égalait le prêtre qui l'adore à l'autel et l'attire par ses prières. Je vis donc un sacerdoce dans l'art; et quand le voyageur rentra dans la chambre, je courus à lui et baisai le pan de sa robe. Mon enthousiasme m'entraînait irrésistiblement vers le grand peintre. Il sourit : « Je comprends, enfant; tu veux me suivre; tu veux, toi aussi, connaître ce mystère de l'assemblage de quelques couleurs qui suffisent pour retracer tout un monde. Mais, écoute : te sens-tu au cœur bien du

courage, bien de la constance? sauras-tu endurer le froid, manger un pain noir, boire dans un vase grossier, vouer enfin ta jeunesse à un martyre sans trêve et sans palme?

— Je l'oserai, répondis-je. » Aussitôt l'étranger alla me demander à mon père. Pauvre père! il fut sublime d'abnégation : il écarta de lui l'appui de sa vieillesse; il se priva des deux bras actifs qui eussent conduit sa barque, ou ramené ses filets. Il n'avait qu'un fils, et il ne garda rien pour lui. Mais mon maître avait dit vrai : « Le pain de l'artiste est noir et trempé de larmes. » Je ne l'ai que trop éprouvé quand mourut mon bienfaiteur; assez instruit alors des règles de l'art pour m'élever tout seul, je dus cependant me mettre à la solde d'un peintre célèbre, et d'artiste devenir artisan. Le public, s'étant habitué à me voir endosser ainsi une livrée étrangère, ne voulut pas croire à mon talent lorsque je travaillai pour moi. L'expérience précoce que j'avais déployée dans les œuvres signées d'un autre nom fut taxée d'ignorante hardiesse dès que je cherchai à fonder ma réputation. Que mes efforts furent nombreux pour m'ouvrir un passage! et comme toujours le cercle des envieux, obstacle vivant, se resserra autour de moi! Eh bien! l'espoir fleurit si naturellement dans le cœur de l'homme, qu'il m'inspirait encore. Oui, je crois à la gloire!

— La gloire! répéta le religieux... » Et, sans s'arrêter à combattre les idées vaines que renferme ce mot, Fra-Eusebio montra du doigt au peintre une pierre sépulcrale scellée dans un pilier de l'église et portant cette inscription : « *Hic jacet Capperoni, pictor.* » Les lettres étaient presque effacées. « Encore quelques années, et l'on ne distinguera plus ce lieu de sépulture des autres tombes plus modestes et plus ignorées qui l'environnent. » Marcello regarda; mais, tout entier à son dernier rêve, à ses dernières illusions, il ne comprit pas.

Rentré en son logis, — petite maison attenant au rempart, — Marcello prit le saint livre des Evangiles, et chercha le passage où Jésus se plaint de l'injustice des hommes, en disant : « Vous ne serez jamais prophète dans votre pays. » Un moment, le peintre sentit le besoin d'obéir à la lettre même du verset, et de quitter Pise en secouant contre cette ville la poussière de ses pieds; mais un regard qu'il jeta sur tant de monuments, sur tant d'objets qui lui étaient familiers, le retint aux lieux où il avait souffert. Tel est l'empire de l'habitude, que l'homme finit par aimer même sa prison : la douleur est aussi une amie!

Le lendemain, Marcello fit emplette d'une grande toile chez maître Matteo; ce marchand, croyant le connaître, dit à part : « Encore une erreur que va commettre le *poveretto!* » Muni de tout ce qu'il lui fallait pour entreprendre son œuvre, Marcello ne sortit plus que rarement. Le dimanche on ne le voyait guère à la messe, et cependant la piété ne lui manquait pas; car des enfants du peuple, ayant grimpé au mur de son jardin pour y prendre des figues, le virent agenouillé devant une croix de bois qu'il avait élevée sur un tertre gazonné. Ils le dirent à leurs parents; on épia le peintre vers le soir, et voici ce dont on fut témoin :

Marcello se promenait à grands pas, l'air égaré, un manteau jeté sur l'épaule, et traînant après lui comme le linceul d'un fantôme. Sa main droite agitait des pinceaux qu'elle jeta bientôt avec force : « Malheur! s'écria-t-il, malheur sur moi! mon art me trahit... Je ne triompherai point de cette difficulté!... Ne saurai-je donc jamais donner mon âme à cette plate figure?... J'ai douté longtemps de la justice des hommes; j'aurais dû plutôt douter de mon talent. » Et, en disant cela, il porta ses deux mains à ses cheveux avec l'expression du désespoir... Ce transport dura peu, les larmes et les sanglots lui succédèrent.

Un autre soir, on vit Marcello se promener calme et venir enfin plier un genou devant la croix. Au pied du signe révéré gisait une tête de mort qu'il prit et considéra longtemps. Il semblait, lui si désireux d'arracher ses secrets à la vie, demander au néant la révélation d'un autre mystère, ou juger par cette froide dépouille de ce qu'il serait peut-être bientôt lui-même. Ces gestes, ces paroles, cette conduite bizarre, donnèrent à penser que Marcello avait perdu la raison. Les uns le plaignirent, les autres le bafouèrent, et l'on ne prit que plus de soin encore à le fuir. Paraissait-il dans les rues de Pise, ses amis, l'abordant avec précaution, lui demandaient, comme pour lui faire plaisir, s'il travaillait. « Beaucoup, » répondait-il; et on souriait. Mais Marcello méprisait cette ironie vulgaire. Celui qui marche vers un but élevé voit haut et loin, et ne prend pas souci des ronces de la route. En deux occasions seulement, pendant une année entière, le peintre eut besoin de chercher assistance et sympathie au dehors. Pendant la semaine de Pâques, Marcello vint se placer tous les jours à la porte du couvent des Augustins. Il semblait y attendre quelqu'un et considérait attentivement les frères qui allaient quêter en ville; enfin Fra-Eusebio ayant paru, l'artiste courut à lui, se courba respectueusement et le supplia de le suivre en son logis. Le religieux hocha la tête et lui demanda s'il avait conservé ses rêves de gloire : « Vous le saurez bientôt; voici toute une année que j'ai passée à veiller avec la même idée. Cette idée m'a pris mon âme, mes forces, le plus pur de mon sang; mais j'arriverai, oh! oui, j'arriverai! semblable au coureur du Cirque, je ne sens plus la souffrance en approchant du stade. Je vais vous admettre au secret de mon œuvre, car je vous connais, et je sais bien que vous respecterez ce secret. »

Fra-Eusebio daigna lui prêter son austère visage et sa magnifique barbe blanche pour représenter le type de Dieu. Cette tête rayonnait tellement dans le tableau, que Marcello, à la voir achevée, faillit devenir fou de joie. Une place était vide encore. « J'ignore, dit le peintre au bon moine, où je pourrai jamais trouver un modèle assez parfait à mes yeux pour l'image de la sainte Mère du Sauveur; sans cette difficulté, j'aurais eu déjà le bonheur d'offrir mon tableau à mes concitoyens. — Oui, dit Fra-Eusebio; cependant oubliez-vous, mon fils, les plaintes que vous m'avez fait entendre sur la justice humaine? — Sans doute, mais il est des occasions dans lesquelles l'envie ellemême est désarmée; j'espère de l'avenir.—Bon signe, dit le religieux en le quittant; car le talent croît dans le champ de l'espérance.»

A quelque temps de là, on vit Marcello courir par la ville avec une sorte de préoccupation : il apportait une extrême attention à regarder les femmes qu'il rencontrait, mais ne paraissait pas satisfait du résultat de ses recherches. Une exclamation de joie s'échappa enfin de ses lèvres lorsqu'un soir il fixa les yeux sur une mendiante appuyée contre un chapiteau de colonne antique et qui allaitait un petit enfant. La pose de cette femme était ravissante, son galbe divin; la misère avait jusqu'alors glissé sur elle sans que la faim, les privations ni le hâle eussent bruni cette peau blanche et satinée, ni terni cette prunelle d'un bleu transparent. Telle était la femme qu'il fallait à Marcello pour représenter la mère du Sauveur. Pas de *villa*, pas de palais de marbre qui recélât une créature aussi charmante. Elle s'ignorait cependant, et parut toute surprise en entendant Marcello lui demander de le suivre, de quitter son bon rayon de soleil couchant et sa douce immobilité, et, plus tard, en recevant du peintre une poignée de baïocchi, après lui avoir prêté ses traits, sans savoir ce qu'il faisait, ni même en prendre souci.

Juin répandait ses fleurs et ses parfums. Pise avait pris un air de fête. Partout l'on entendait des luths et des voix; de beaux seigneurs, richement parés, chevauchaient par les rues : d'autres, suivis de leurs pages, le faucon au poing, s'en allaient à la chasse. Partout enfin, nobles, bourgeois, soldats et peuple se livraient au plaisir ou au repos, ce second plaisir des Italiens.

Il fallait bien cependant que le Sénat s'assemblât à la maison de ville pour régler les intérêts du pays. Dans une de ses séances, on lui remit une lettre évidemment écrite d'une main tremblante. Elle était signée *Marcello Pio*, et conçue en ces termes :

« Illustres seigneurs,

» Un humble peintre, dont le nom est peut-être arrivé à votre connaissance, vous supplie, à l'heure de sa mort, de lui accorder un peu d'attention. Voici plus d'une année qu'il s'est plongé dans la retraite, seul avec l'art, avec son cœur... Il avait à lutter contre une opinion sévère, à abattre, comme des épis, les nombreux jugements portés contre lui. A partir de ce jour, il ne prit plus un moment de repos, si ce n'est pour s'agenouiller et demander à Dieu la force de poursuivre et d'achever son œuvre.

» J'ai été exaucé; ma main, je crois, n'a pas trahi ma pensée. Mais épuisé par le travail, par la tristesse, par le besoin de la gloire, je sens que je vais bientôt trépasser. La prière d'un moribond est sacrée. De grâce, que le Sénat daigne envoyer quelques-uns de ses membres pour juger mon œuvre et déclarer si elle est digne d'être placée dans l'église des Saints-Augustins, à qui je la lègue. »

Cette bizarre missive devint, à l'instant même, un texte de causerie, de controverse, qui agita toutes les fortes têtes de l'assemblée. Chacun prit tout à coup un vif intérêt à l'artiste. La veille, on l'eût regardé avec dédain; et maintenant qu'il n'était presque plus de ce monde, on se sentait déjà pour lui de l'estime. Deux ou trois séna-

teurs qui protégeaient le couvent des Saints-Augustins dirent y avoir vu des fresques de Marcello où éclataient, à côté de défauts notables, les qualités des grands-maitres. Ces éloges produisirent beaucoup d'effet.

Une heure après, les premiers seigneurs de la république descendaient de litière ou de cheval à la porte de l'artiste. Ils se rangèrent pour laisser passer une file de moines qui, guidés par Fra-Eusebio, venaient à la fois contempler le tableau donné à leur couvent, et assister de leurs prières la pauvre âme qui allait s'en retourner à Dieu. Les moines psalmodiaient un hymne de deuil; les nobles seigneurs les suivaient en silence. Cette maison, éclairée faiblement par des vitraux peints, avait un calme poétique, impression dont furent encore plus saisis les spectateurs lorsqu'ils pénétrèrent dans la chambre mortuaire. Celle-ci n'était séparée de l'atelier que par un ample rideau, espèce d'ikonastas tiré dans toute la largeur du lieu. Sur un lit à baldaquin en vieux damas, au dais soutenu par quatre colonnes torses, était étendu le moribond. Une pâleur fatale faisait présager son sort. Cet homme donnait encore des signes de vie, et déjà il n'appartenait plus à ce monde. Seuls, ses yeux brillaient, et même leur éclat était extraordinaire. A travers ses souffrances, il balbutia quelques paroles presque inintelligibles. On crut comprendre qu'il remerciait les nobles sénateurs d'avoir bien voulu honorer son humble logis de leur visite, et qu'il implorait leur indulgence. Fra-Eusebio, qui l'assistait, lui donna l'espérance que son œuvre serait couronnée d'éloges. N'est-ce pas de l'orgueil? lui demanda le mourant. — Non, mon fils; mais un juste et beau sentiment. » Marcello parut retrouver une force nouvelle, car, étendant le bras, il saisit un cordon qui était à portée de sa main et fit glisser le rideau sur sa tringle de fer. Un seul mot s'échappa de toutes les bouches : « Admirable! »

Cette toile résumait la religion entière avec ses mystères, ses austérités et ses pompes. C'était, d'une part, le ciel; de l'autre, la terre; en bas, la règle sévère, la pratique des vertus; en haut, la récompense éternelle. Ainsi, l'on voyait sur un sol aride et montueux des solitaires occupés aux rudes labeurs de la vie des Thébaïdes : l'un essayant de déchirer avec une bèche cette terre ingrate, l'autre creusant un ermitage dans le roc, un troisième préparant sa fosse, un autre encore en prière, en méditation devant une croix et une tête de mort: double activité de l'âme et du corps dans un lieu où tout est silence, sépulcre d'êtres vivants. Un ange, les ailes croisées, veillait sur ces pieux solitaires, et il semblait avouer qu'il enviait presque leurs vertus. Sur un des derniers plans, le Génie du mal apparaissait à demi plongé dans l'abîme et embrassant avec rage un chapiteau romain, débris de quelque temple païen.

Dans le ciel tout est rayon et auréole. Au centre de cette gloire apparaît Dieu le Père; ses regards imposants, son geste grave, sa majestueuse attitude, annoncent la puissance, la création, l'éternité. A sa droite est le Fils, dont le sein garde encore la trace de la lance, et dont le sang paraît devoir ruisseler éternellement sous sa couronne d'épines. A sa gauche, Marie, la reine des vierges, le lis du monde; Marie, si heureuse et si calme dans son bonheur. Tout alentour les Évangélistes, les Pères de l'Église, les premiers martyrs et les légions séraphiques.

Telle était l'œuvre dont les représentants de Pise admiraient le vaste ensemble. Ce fut d'un accord simultané qu'ils se retournèrent en s'écriant : « Gloire à toi, Marcello! »

Le peintre remua la tête, ouvrit les yeux, murmura « Merci! » et, s'affaissant ensuite sur l'oreiller, il s'endormit du sommeil des bienheureux.

Le lendemain, Pise fut témoin d'une imposante, d'une touchante solennité.

Vers quatre heures du soir et lorsque la chaleur commençait à baisser, de grandes volées de cloches ébranlèrent soudain les airs. Toutes les tours des églises et des couvents de la ville semblèrent engager dans le ciel un sublime dialogue où des voix argentines se mariaient à des voix graves, ainsi que des hommes parlant avec des enfants.

A ce signal, une procession immense, qui remplissait la principale rue de Pise, se mit en marche. Une ville entière rendait hommage à un peintre, et avait pensé que ce n'était pas trop des plus grands honneurs et de la pompe la plus solennelle pour glorifier une toile sublime et une mort de saint.

Des hérauts d'armes s'avancent les premiers; ils portent une cotte blanche brodée d'étoiles d'or; leur chaperon bleu de ciel est bordé de plumes; les rênes de leurs chevaux sont blanches : ils tiennent à la main une sorte de bâton de commandement.

Après eux, les archers de la ville sur trois rangs : leur uniforme est mi-parti bleu et noir; de doubles et longues manches leur tombent jusqu'au-dessous de la ceinture; ils ont, au lieu d'épée, un large coutelas, et ils tiennent leurs hallebardes renversées.

Ensuite cent condottieri tout bardés de fer, chacun avec son gonfanon au bout de la lance; autant d'hommes, autant d'armoiries ou de devises différentes. Tous ont noirci leur écu en signe de deuil.

Place, place aux corps des métiers! place à leurs bannières et à leurs saints patrons! Voici venir les chaussuriers, les tanneurs, les charpentiers et bien d'autres, aussi graves que s'ils portaient la cuirasse et le haubert.

Place aux corps des marchands, aux dignes échevins, personnages de forte corpulence et de haute importance! Ils défilent majestueux, les uns dans leurs pourpoints noirs ou gris, les autres dans leurs simarres violettes.

Des chants religieux ont retenti. Écoutez ces voix mâles et mélancoliques tout à la fois! elles entonnent tour à tour, par un contraste bizarre, le *Gloria in excelsis* et le *Miserere;* c'est qu'en effet elles célèbrent une solennité et qu'elles prient aussi pour le repos d'une âme partie de ce monde. Les mille voix du peuple reprennent les versets et répondent aux chants des moines comme un écho imposant. Pendant les repos des psaumes et des hymnes, les tambours des archers et les trompettes des condottieri jettent au loin leurs puissants accords.

Chacun des couvents de la ville a envoyé la majeure partie de ses religieux. Les diverses confréries de Pénitents, les gris, les blancs, les noirs, se détachent les unes des autres; les Franciscains aux pieds nus et les Augustins les suivent. La sévérité du cortége est tempérée par la présence des plus jolies filles de Pise; tout habillées de blanc, couvertes de longs voiles que retient sur leur tête une couronne de roses blanches, elles marchent une à une, un cierge bénit à la main. Douze d'entre elles entourent une sorte de char sur lequel on a fixé fortement le tableau qu'admire toute la ville; celles-ci ont des corbeilles pleines de fleurs effeuillées qu'elles jettent en pluie odorante au-devant de la toile; et sur le passage de l'œuvre de Marcello le peuple s'écrie : « *Evviva! Evviva!* » Immédiatement après le tableau, marchent les jeunes hommes des premières familles; ils portent un cercueil recouvert d'une draperie pendante en velours blanc, aux broderies et aux crépines d'argent. Dans le cercueil est étendu celui qui s'appela Marcello. La simplicité de ses habits de bure, la pâleur de son visage, contrastent avec la pompe et l'éclat de cette fête, car c'est moins un convoi qu'un triomphe. Le peuple crie encore, à la vue de cette froide dépouille : « *Evviva!* Gloire à notre peintre bien-aimé! » Derrière le corps marche seul le digne Fra-Eusebio. Une douleur résignée mais profonde se lit sur ses traits. Enfin, le cortége est fermé par un grand nombre de sénateurs.

Ce fut dans cet ordre qu'il arriva à la chapelle des Augustins. Le tableau fut placé au-dessus du maitre-autel, et le corps déposé sur un catafalque magnifique entourée d'une forêt de cierges ardents. En un instant la foule eut envahi l'église et fait retentir les voûtes d'un chant solennel parti de toutes les bouches. Des nuages d'encens montèrent bientôt en spirales diaphanes; à travers ces vapeurs le tableau semblait prendre vie; les solitaires qu'il représentait parurent se mouvoir, et les saintes légions du ciel descendre dans la stérile Thébaïde.

Le lendemain seulement le peintre devait recevoir les honneurs de la sépulture.

La nuit descendait sur la ville; l'église, libre enfin de curieux, rentrait dans son silence accoutumé; la lumière assez vive qui l'éclairait s'éteignit par degrés : il n'y eut plus que les cierges étagés autour du catafalque qui donnassent quelque clarté. Près du corps veillait un moine, c'était Fra-Eusebio; il avait sollicité cette pieuse fatigue. Agenouillé et tenant sa tête entre ses mains, le vieillard pensait au néant des choses de ce monde; il voyait là, près de lui, l'être misérable qui avait eu soif de renommée et d'honneurs, et ces honneurs n'avaient été accordés qu'à son cadavre! Avoir appelé la gloire de ses vœux les plus ardents, et être tombé au seuil même de son temple! avoir senti se glacer la main qui allait saisir la couronne de lauriers! Quel abîme!... Alors le bon religieux, reportant sa pensée



La Renaissance N° 22 (1re année)

sur lui-même, rendait grâces au ciel d'avoir assez tôt compris le vide du monde, de s'être à temps séparé de la communauté frivole des hommes. Marcello avait été si agité pendant sa vie, que le moine ne pouvait pas imaginer que le malheureux fût calme, même après sa mort...

Comme il était plongé dans ces réflexions, un bruit léger, celui d'un soupir, attira son attention. Il se retourna, mais sans voir personne auprès de lui; en outre, il avait trop de sagacité pour croire que ce bruit provînt des maléfices de quelque puissance occulte. Ainsi, pleinement rassuré, le religieux recommença ses prières ferventes pour le repos éternel du seul ami qu'il eût voulu conserver sur la terre; à force de défiler les grains de son rosaire, il vint un moment où le vieillard prononça moins distinctement, où sa tête somnolente s'affaissa sur sa poitrine, où enfin il s'endormit complétement.

Au plus fort du sommeil du moine, et la nuit étant avancée, un second soupir s'éleva dans l'église. Le cercueil s'agita. Celui qui y était renfermé parut reprendre le mouvement et la vie... Est-ce bien lui en effet qui se soulève avec effort comme accablé encore par une influence magnétique? Ses yeux fermés tout à l'heure se sont-ils bien rouverts? Cette bouche, qui semblait condamnée à l'éternel silence, ne prononce-t-elle pas quelques mots inarticulés, vagues, sans suite? Oui, c'est lui, lui qui existe, lui qui respire, lui qui sent! C'est le Marcello d'autrefois! Un instant il hésite, il frissonne; l'immensité de l'église, et, par souvenir, l'immensité de la vie, pèsent sur lui. Il voudrait sortir du cercueil et il n'en a pas le courage; à cet instant solennel d'une espèce de résurrection, quand il peut, par un faible effort, se dégager de tout cet appareil funèbre, il éprouve autant de difficulté à passer de la mort à la vie que l'agonissant en éprouve à passer de la vie à mort...

« Mon Dieu! » murmure-t-il; premier mot distinct qui s'échappe de ses lèvres. Il est si naturel, ce mot!

L'artiste écoute ensuite le silence qui règne autour de lui. Bien rassuré, il franchit les degrés du cénotaphe en ayant soin d'éteindre les flambeaux. A peine debout sur les dalles, il se dirigea doucement, un cierge à la main, vers son tableau, son cher tableau, que les fidèles avaient, on le sait, placé au-dessus du maître-autel pour y recevoir, pendant des siècles peut-être, l'hommage des générations. Que sa toile lui parut belle et imposante, à la voir se dresser derrière la table consacrée où Dieu descendait chaque jour!... Frappé d'une sorte de respect en contemplant l'œuvre de ses mains, dans laquelle il vénérait le Créateur, son regard embrassait avec amour cette peinture comme s'il y eût découvert un monde inconnu, ou comme s'il eût cherché à comprendre pourquoi un peuple entier l'avait glorifiée.

Tout éperdu, l'âme pleine d'anxiété, et semblable au Christ lorsqu'au jardin des Oliviers il gémit sur son sort, Marcello s'agenouilla au pied de l'autel et pleura. Outre les peines du passé, que son triomphe devait cependant lui faire oublier, il semblait avoir devant les yeux les peines de l'avenir; une sorte de remords l'oppressait également; et bien que forcé de garder le silence pour ne pas éveiller le moine, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu! un ardent besoin de gloire m'a poussé à employer la ruse, à m'attirer une pitié que je ne méritais point. Je n'ai pas craint de feindre la mort, comme si l'on devait jouer avec cette terrible messagère de vos volontés, comme s'il était permis de mettre la comédie dans le cercueil; peut-être, ô Seigneur redouté, ne m'avez-vous pas marqué du sceau de votre colère, quand vous m'avez vu pénétrer dans votre temple sacré, moi vivant, avec l'appareil d'un pauvre trépassé. Les hommes étaient si injustes pour moi!... J'ai dû leur arracher de l'admiration, recourir à un breuvage soporifique..., et les couronnes auxquelles ma main n'avait pu atteindre descendirent et s'accumulèrent sur mon cadavre inanimé. Je me réveille, et c'est pour vous remercier et vous bénir, ô mon Dieu! c'est pour te remercier aussi, ô ma patrie! ma patrie, que je ne verrai plus. Il me faut fuir, et aller chercher d'autres climats, où n'arrivera peut-être jamais à mes oreilles l'écho de mon nom; je vais vivre en dehors de moi-même et comme étranger à mes travaux et à ma récompense. Mais qu'ici du moins on ne m'oublie pas! »

Le jour venait de renaître. Marcello comprit qu'il serait dangereux pour lui d'attendre plus longtemps. Il s'approcha doucement du moine endormi et détacha une clef que celui-ci, comme gardien de l'église, portait à sa ceinture. Déjà les premiers rayons du soleil frappaient sur les vitraux coloriés et faisaient pâlir l'éclat des bougies, encore une heure, et la foule allait envahir l'église. L'artiste, guidé plus sûrement par la lumière du jour, trouve enfin la porte, qu'il avait cherchée en tâtonnant. Il tourne la clef avec précaution, s'arrêtant plusieurs fois pour regarder le moine immobile... Il a ouvert, et l'air frais du matin frappe son visage fatigué : aussitôt Marcello se couvre la tête de son capuchon brun, ramène ses cheveux sur son front, se courbe, descend avec rapidité les marches du portail, et, traversant à la hâte la ville encore endormie, sort de Pise comme un coupable, comme un banni, lui dont le nom est dans toutes les bouches, lui triomphateur hier... Il s'est réveillé, et c'est pour fuir misérablement! . . . .

. . . .

Il est dans les Apennins de sauvages retraites où l'on se retrouve avec soi-même, où n'arrivent pas les bruits des villes, les clameurs de la foule; où tout se tait, hors les torrents et les oiseaux de proie qui passent à tire d'ailes. Marcello alla s'y établir. D'abord, il crut avoir trouvé la paix et le calme, et il attribua ce premier temps de quiétude aux objets qui l'environnaient; il ne se disait pas qu'il portait en lui un volcan, foyer inextinguible. Bientôt l'ennui le gagna, un secret, un long ennui; l'ennui non de l'inaction, mais du silence. Après sa fièvre de renommée et les sacrifices qu'il avait faits à cette pompeuse chimère, il ne pouvait goûter le bonheur de la solitude et de l'obscurité. Un pâtre lui signalait-il quelque voyageur aperçu la veille au fond de la vallée, Marcello courait aussitôt sur les traces de l'étranger pour lui offrir gracieusement l'hospitalité; jamais proposition de cette nature n'est repoussée. A peine attablés, le peintre s'enquérait avec sollicitude des noms en réputation dans les arts : il était rare que le sien ne fût pas prononcé. Aucun honneur n'avait manqué à sa mémoire, car, ne le trouvant plus dans son cercueil le lendemain de l'ovation, le peuple répandit le bruit que des anges avaient emporté au ciel le corps de l'artiste dont l'œuvre avait été agréable à Dieu : de là une nouvelle vénération pour le tableau devant lequel se prosternaient avec piété les fidèles, avec admiration les peintres.

Oh! comme ces louanges pénétraient au fond du cœur de Marcello, comme il les savourait, et combien en même temps elles lui faisaient mal à entendre!... Eh quoi! être célèbre, et ne pouvoir jouir de sa gloire! ne pouvoir être là, au milieu de ses partisans, ne s'être pas vu adresser à soi personnellement un salut d'estime...; ce savoir grand par ouï-dire! Malheur! Malheur! L'artiste creusa tellement cette idée, il en souffrit tant, qu'il finit par en être accablé...; son visage reçut l'empreinte d'une morne tristesse, son front se chargea de rides, ses yeux se creusèrent, ses cheveux blanchirent. Il devint vieux en un an!

Le besoin de se voir honoré finit par s'emparer de toutes ses facultés et lui inspira un dessein hardi, celui de reprendre le pinceau : une œuvre de premier ordre sortit encore de ses mains... Mais peut-être cette peinture se ressentait-elle de l'affaiblissement physique de son auteur. Il faut la force au génie, sinon, ce n'est qu'un délire qui embrase le cerveau.

A peine la toile put-elle être transportée, que le peintre dit adieu à la montagne et s'achemina vers Pise. Son premier soin fut de demander à un passant si la mémoire de Marcello était toujours aussi honorée; sur les éloges qu'il entendit, il répliqua : « Peut-être celui dont cette ville pleure la perte n'est-il pas loin de vous. » Le passant sourit, haussa les épaules, et continua son chemin.

Ce jour-là, un voyageur couvert de poussière et épuisé de fatigue se présenta aux portes du Sénat et insista pour être admis en présence de leurs nobles seigneuries. « La communication qu'il avait à faire était, dit-il, d'une haute importance. » Enfin, il peut entrer. A la vue des hommes puissants qui ont consacré sa gloire et à qui il vient demander d'honorer sa personne, Marcello tremble; son émotion l'oblige à s'appuyer contre une statue; il est aussi pâle que ce marbre glacé...; cependant, pressé de s'expliquer, il parle ainsi : « Messeigneurs, il y eut naguère un peintre nommé Marcello; d'humble et ignoré, vous le fîtes grand et célèbre. Mais il ne put jouir de sa gloire, car il savait d'avance, d'après le saint Évangile, que justice n'est jamais rendue au bon droit et que nul n'est prophète parmi les siens. Il se fit donc passer pour défunt. Un breuvage soporifique, d'un effet certain et calculé à l'avance, lui donna le sommeil qui ressemble le plus à la mort. On le porta ainsi en triomphe derrière son ta-

bleau, puis on le déposa dans une église... Le lendemain matin, le peintre s'enfuit et quitta la ville. Nul ne sut ce qu'était devenue sa dépouille. Hélas! son âme ne l'avait point quitté, il ne l'a que trop senti à ses angoisses, à sa profonde tristesse... Ce qu'il a souffert de son isolement, nul ne le comprendra jamais. Mais il revient enfin pour occuper parmi les hommes la place qu'on n'avait donnée qu'à son souvenir... Il sort vivant du sépulcre... Ce Marcello, il est devant vous, reconnaissez-le, c'est moi! »

Et, jetant son bâton de voyage, le peintre releva le front, se redressa, comme pour mieux se faire voir à l'assemblée. Il n'y eut qu'un cri : « A l'imposteur! à l'imposteur! » L'indignation générale était telle, que l'assemblée en perdit sa gravité habituelle, et que de tous côtés partirent des interpellations contre l'homme assez hardi pour s'emparer du nom et de la gloire d'autrui. A la menace succéda l'effet : des archers reçurent l'ordre de surveiller le nouveau venu. On lui demanda sur quel titre il appuyait ses prétentions. « Sur quel titre! dit-il; sur un tableau qui, je l'espère, vaudra bien la peinture du Ciel et de la Terre, qu'on admire au-dessus du maître-autel des frères Augustins. » Cette réponse souleva un orage d'exclamations; les sénateurs quittèrent leurs siéges, et, se précipitant vers l'étranger : « Montre-nous ce chef-d'œuvre; allons! — Volontiers. Mais cette toile est roulée... — Tu la dérouleras... — Où donc, Messeigneurs? — Sur la place. »

Marcello dut obéir, et, avec l'aide de quelques varlets, fixer son tableau à une colonne. Cependant le peuple, que le bruit de l'événement avait attiré, et la plupart des sénateurs, coururent à cette exposition d'un nouveau genre. Un rire de mépris éclata sur les lèvres des praticiens, qui rentrèrent dans la salle des délibérations en répétant : « Imposteur! Imposteur! »

Le peuple, cette bête féroce à qui il suffit d'un signal pour mordre et déchirer, commença à gronder, à menacer, et bientôt se mit à rugir.

Marcello sentait venir la tempête, mais il ne la craignait pas : calme, immobile, les bras croisés, il attendait. Elle fut effrayante l'éruption de la colère du peuple! Tandis que les moins emportés se contentaient de huer le malencontreux artiste, d'autres lui adressaient les reproches les plus sanglants. On avait d'abord crié : « A bas l'imposteur! vive le vrai Marcello, notre grand peintre! » On cria bientôt : « A mort le plagiaire et le traître! » Mille mains se disputent le tableau exposé sur la place : ce tableau n'existe déjà plus; les fragments en sont divisés à l'infini et jetés au vent. Une fois l'œuvre détruite, le peuple éprouva un autre besoin, celui de faire partager le même sort à l'auteur. La foule impitoyable s'apprête à le saisir; il périra, peut-être..., lorsqu'un moine, qui avait observé toute cette scène d'un œil morne, s'élance au-devant de ces furieux. Son geste imposant, sa voix ferme, commandent à l'émeute, et donnent le temps à un détachement de soldats, qui traversait la place, de s'approcher et de délivrer le peintre. La foule avait été dispersée à grands coups de hampe, de hallebarbe. Marcello était libre! Son libérateur lui dit : « Frère, vous me semblez souffrant. — Oui, bien souffrant, » répondit l'infortuné; et il laissa couler ses larmes, des larmes amères. Le moine reprit :

« Votre âme surtout est malade. Voulez-vous me suivre dans un lieu où cessent toutes les douleurs, où n'entre jamais la pénible inquiétude, où le sombre désenchantement se transforme en une douce mélancolie? — Je vous suivrai partout, mon père, ne fût-ce que pour me fuir moi-même, et puissiez-vous, par vos sages leçons, m'apprendre à oublier tout, jusqu'à cette gloire qui a été pour moi une demi-réalité et un demi-rêve. Je me jette dans vos bras. — Dans les bras de Dieu, mon fils! » Puis, rejetant son capuchon en arrière : « Me reconnais-tu? demanda le vieillard. — Juste ciel! Fra-Eusebio! — Oui, Fra-Eusebio, qui désormais vieillera sur ton âme comme il a veillé sur ton corps; Fra-Eusebio, qui t'avait *vu* et *entendu* dans l'église lorsque tu te relevas du sein des ombres de la mort... Viens! je te sauve de la tourmente de ton cœur, je te sauve de toi-même. »

Une heure après, le couvent des Augustins avait reçu un nouveau frère que les hommes nommaient autrefois Marcello, et qui, en mémoire de la peinture, voulut s'appeler frère Luc. Nul n'entendit plus parler de sa vie ni de sa mort. La vie du monastère n'est-elle pas une mort continuelle? Seulement on aperçut quelquefois dans l'église des Augustins un religieux pâle et mélancolique, agenouillé au pied du maître-autel, et levant sur l'immense tableau qui le décorait, des regards de vénération, de mélancolie et d'amour. — Ce tableau, c'était celui que Pise entière avait porté en triomphe devant le corps de Marcello!...

ALFRED DES ESSARTS.

La *Renaissance* publiera de temps en temps des fragments de compositions dramatiques, originales ou traduites de langues étrangères par un de ses collaborateurs. Le fragment suivant ouvre cette série d'articles nouveaux, dont les sujets appartiendront tous à l'histoire nationale de la Belgique.

LE SIÉGE D'ANVERS EN 1585.

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

(*Le théâtre représente une place ouverte sur le quai d'Anvers, donnant vue sur l'Escaut. Il fait nuit. Au fond on voit flotter sur le fleuve deux grandes clartés, précédées de plusieurs points lumineux.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

UN GROUPE DE BOURGEOIS *regardant le fond de la scène.* UN MERCIER, UN FORGERON, UN CORDIER, UNE SENTINELLE, *placée au fond du quai au bord du fleuve.*

LE MERCIER.

Maintenant, mes amis, que le ciel nous seconde!
Car plus d'un beau florin vogue là-bas sur l'onde,
Et vers le pont du duc de Parme va nageant.
Tout cela doit avoir coûté beaucoup d'argent.

LE FORGERON.

Que parlez-vous d'argent, frère, quand la patrie
Et que la liberté sont en jeu, je vous prie?
Pour moi, je donnerais volontiers tout mon sang
Avec mon dernier sou, si le Dieu tout-puissant,
Sur qui l'espoir humain toujours le mieux se fonde,
Nous aidait cette nuit dans notre œuvre profonde.

LE CORDIER.

C'est un spectacle étrange et beau. Pourtant, ami,
Je ne comprends encor la chose qu'à demi.

LE FORGERON, *montrant du doigt le fond de l'horizon.*

Vous voyez cependant ces lumières qui brillent,
Et, s'éloignant toujours, sur le fleuve scintillent?

LE CORDIER.

Depuis longtemps mes yeux les suivent sur les flots.
Mais j'ignore... — Ce sont peut-être des brûlots?

LE FORGERON.

Des brûlots, dites-vous? C'est cent fois mieux, j'espère,
Et cent mille fois mieux, je vous jure, compère.
Un brûlot on le coule, on l'échoue, on l'éteint,
Avant que de sa flamme il ne vous ait atteint.
Mais ces vaisseaux là-bas, ami, c'est autre chose.

LE MERCIER.

Vous les auriez donc vus, par hasard?

LE FORGERON.

Je suppose,
Puisque, pendant huit jours, j'ai travaillé dedans.
Tellement que j'en suis à peu près sur les dents.

LE CORDIER.

Vous êtes un élu du ciel! Je vous envie
Ces huit jours pour lesquels j'eusse donné ma vie;
Car vous serez de ceux dont le bras rude et fort
Du Baal espagnol aura brisé l'effort.

LE FORGERON.

Quand le prince de Parme eut, là-bas, sur le fleuve
Jeté son pont géant et l'eut mis à l'épreuve,
Après l'avoir armé de cent canons de fer,
De tout assaut, qu'il vînt du ciel ou de l'enfer,
Nous nous crûmes perdus, et la ville, coupée

De la flotte, n'avait d'espoir qu'en son épée,
La famine pouvant descendre en nos remparts,
Et l'Escaut nous étant bouché de toutes parts.
Mais aussitôt, au fond de son cerveau dantesque,
Janibelli sent naître un projet gigantesque;
Il pense, il exécute. Et voilà ses vaisseaux,
Pareils à deux volcans, qui flottent sur les eaux.
Au fond de l'horizon, vous voyez ces lumières
Toutes pâles, qui vont et marchent les premières;
Ce sont quelques brûlots qu'on lance en tirailleurs,
Pour tromper l'Espagnol et l'attirer ailleurs.
Eux suivent côte à côte, ainsi que deux Vésuves,
Gardant leur lave encor dans leurs ardentes cuves.
Mais tantôt de leurs flancs avec l'explosion
Jailliront et la mort et la destruction.
L'un s'appelle la Foudre et l'autre le Tonnerre.
Jamais, amis, jamais ce monde sublunaire
N'a rien vu de pareil. Dès qu'ils seront au pont,
Il ne restera plus ni planche ni crampon
De tout cet édifice immense et formidable,
Que Farnèse croyait nous rendre inabordable;
Et l'Escaut sera libre, et la flotte pourra
Remonter jusqu'à nous; — elle nous sauvera!

LE MERCIER.

Voisin, ne poussons pas trop tôt nos cris de joie;
Car il ne fait pas soir tous les jours, et la proie
Que cherchent nos vaisseaux, est encore debout.
Ainsi donc...

LE FORGERON, *l'interrompant.*

Mon ami, si vous êtes au bout
De votre phrase, allez vous tirer sur l'oreille
Votre bonnet de nuit et dormir. Qui sommeille,
Se croit parfois en rêve un César, un vainqueur,
Et pense qu'il sent battre en sa poitrine un cœur.
Or, vous êtes de ceux que le vulgaire nomme
Les trembleurs; rêvez donc que vous êtes un homme;
Car vous n'êtes pas homme, en vérité, mon cher;
Un mercier c'est la peur faite d'os et de chair.

LE MERCIER.

Dans une ville libre on a le droit, sans doute,
De dire ce qu'on pense? Et je ne vous redoute,
Quoi que vous puissiez croire, en aucune façon,
Forgeron qui venez me faire la leçon.

LE FORGERON.

Voyez donc! un mercier comme cela s'allume!

LE MERCIER.

Vous vous croyez marteau, me croyez-vous enclume?

LE FORGERON.

Comme vous prenez feu, maître! Dirait-on pas
Un homme d'amadou du haut jusques en bas?
Vos yeux sont des charbons, votre parole vibre.

LE CORDIER, *au forgeron avec dignité.*

Vous oubliez qu'Anvers est une ville libre.
Laissez donc à son tour parler cette homme-là
Et dire ce qu'il craint et pense. Sans cela,
La liberté serait un mot, rien autre chose.
Si l'un de nous devait tenir la bouche close
Quand l'autre ne veut pas qu'il parle, — mieux vaudrait
Vivre au milieu des loups au fond d'une forêt.

LE FORGERON.

Alors remuez-vous, cendre qui se fait braise,
Parlez, maître trembleur, parlez tout à votre aise.

LE MERCIER.

Or donc, c'est mon avis que tous ces étrangers
Accourus sur nos bords, en ces jours de dangers,
Sont des aventuriers que notre or seul attire,
Va-nu-pieds dont le cœur à rien d'autre ne tire.
Écossais, Italiens et Français et Wallons,
Il en vient de partout plus que nous n'en voulons,
Et tous, à les en croire, arrivent pleins d'envie
De nous sacrifier leurs biens, leur sang, leur vie.
Justice et liberté sont leurs mots d'ordre. Eh bien!
A ces beaux mots en l'air, amis, je ne crois rien.
S'ils viennent, c'est pour eux et non pas pour la Flandre.
Ils seraient les premiers, je vous jure, à nous vendre,
S'ils pouvaient obtenir de nous quelque bon prix;
Et si pour nous j'ai peur, j'ai pour eux du mépris.
En effet, à ce tas de gens, je vous supplie,
Est-ce le sang, le sol, le passé qui nous lie?
Pourtant en toute chose ils ont sur nous le pas,
Ces vagabonds...

LE FORGERON, *l'interrompant.*

Silence! et ne blasphémez pas!
Eh quoi? vous voudriez bannir de nos murailles,
Ces braves dont le sang dans toutes nos batailles
Coula comme le nôtre et pour nous, Dieu merci?
Janibelli n'est-il pas étranger aussi?
Et pourtant, s'il vous plaît, dites-moi, faux prophète,
Qui nous a mieux servis du bras et de la tête?
Et qui fut son égal? Est-ce vous, par hasard,
Vous qui m'avez si peu la mine d'un César?

(*En ce moment une chaloupe se montre sur l'Escaut et s'approche du quai à force de rames.*)

LA SENTINELLE, *dirigeant son arquebuse vers la chaloupe.*

Qui vive?

UNE VOIX *dans la chaloupe.*

Amis!

LA SENTINELLE.

Le mot d'ordre?

LA VOIX.

« Haine à l'Espagne! »

LA SENTINELLE.

Le mot de ralliement est : « Dieu nous accompagne! »
Avancez.

(*La chaloupe, qui s'est arrêtée un moment, se remet à ramer vers le quai.*)

LE CORDIER, *avec étonnement au forgeron.*

Qu'est-ce là?

LE FORGERON, *regardant avec attention.*

Je ne sais; mais je crois
Avoir déjà, mon cher, entendu cette voix.

LA FOULE DES BOURGEOIS.

Vive Janibelli! Vive Saint-Aldegonde!

LE FORGERON.

Je ne me trompais pas, voisin, Dieu nous seconde!
Voici notre bourgmestre avec Janibelli
De retour. Leur dessein héroïque est rempli.
Au grand courant du fleuve ils viennent de descendre
Nos deux vaisseaux qui vont mettre le pont en cendre,
Comme on guide un boulet vers le but indiqué,
Et déjà leur chaloupe est près d'atteindre au quai,
Nous allons tout savoir, encore une seconde.
Mais tout va bien, je crois.

(*La chaloupe aborde au quai. Saint-Aldegonde, Janibelli et Albano en sortent.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

LES PRÉCÉDENTS; SAINT-ALDEGONDE, JANIBELLI, ALBANO.

(*Toute l'assistance se découvre et agite ses chapeaux en l'air en saluant les nouveaux venus.*)

LA FOULE.

Vive Saint-Aldegonde!
Vive Janibelli!

SAINT-ALDEGONDE.

Mes chers enfants, merci,
Merci. Je suis content de vous trouver ici.
Tout sera décidé bientôt. Ayons courage,
Car le ciel tout-puissant protége notre ouvrage.

LE FORGERON, *à Saint-Aldegonde.*

Bourgmestre, aucun de nous ne désespère plus,
(*Montrant Janibelli.*)
Grâce à ce brave, grâce à vous, les deux élus;
Et nous comptons sur vous autant que sur nous-mêmes,

Quoi que le ciel décide en ces moments suprêmes.

SAINT-ALDEGONDE, *tendant la main au forgeron.*

A la vie! à la mort!

(*Après avoir de nouveau salué la foule, il s'avance sur le devant de la scène avec Janibelli et Albano.*)

(*A Janibelli.*)

Vous voyez, chevalier,
Tous ces braves bourgeois, rien ne les fait plier.
Dans les jours de danger un esprit unanime
Au fond de tous les cœurs s'éveille et les anime.
Calmes pendant la paix, — à l'heure du combat
Ce sont des gens de fer que nul péril n'abat.
Tout n'a qu'un but alors, tout n'a qu'une pensée;
La ville tout entière est debout, empressée
Pour le salut commun et pour la liberté.
Anvers est une ville à part, en vérité.

(*Se tournant vers le fond de la scène.*)

Mais regardez là-bas au fil du fleuve sombre,
Marcher nos deux vaisseaux qui naviguent dans l'ombre
Côte à côte toujours. On dirait, dans la nuit,
Qu'un invisible bras les guide et les conduit,
Et cependant tout seuls ils vont suivant leur route.
Oh! ce fut une idée admirable; et, sans doute,
Quand votre esprit conçut ce projet grand et beau,
Votre âme s'alluma dans vous comme un flambeau.
Ami, s'il réussit, la ville préservée
Vous devra son salut, — car vous l'aurez sauvée!

JANIBELLI.

Votre sort n'est-il pas, dites, le mien aussi?
Il est vrai, je ne suis qu'un étranger ici,
Et nous n'adorons pas de la même manière
Dieu qui nous donne à tous la vie et la lumière.
Mais vous m'avez admis comme un frère en vos rangs.
Bien que nous soyons nés sous des cieux différents,
Nous nous appartenons, mon ami, l'un à l'autre.
Ma haine est votre haine, et mon amour le vôtre;
L'une c'est l'Espagnol, l'autre est la liberté.
Nous marchons tous ensemble à la même clarté;
Et cette étoile d'or, qui, dans l'ombre, illumine
La route fraternelle où notre pied chemine,
Est un rayon de Dieu, — car c'est la liberté,
Chose de l'Éternel, comme la vérité!

(*Saint-Aldegonde et Janibelli s'embrassent avec effusion. Le groupe des bourgeois s'est approché pendant ce dialogue.*)

ALBANO, *faisant reculer les bourgeois.*

Arrière! qu'est-ce donc que ces bourgeois qui viennent
Prêter l'oreille quand leurs maîtres s'entretiennent?

LE MERCIER, *au cordier.*

Nos maîtres, a-t-il dit? ai-je bien entendu?

LE FORGERON, *avec vivacité, au mercier.*

Qui nous parle de maître ici?

LE MERCIER, *montrant Albano.*

L'individu
Que voilà. Mes amis, c'est encor, je parie,
Un de ces moucherons qui sur notre patrie
S'abattent par milliers, un étranger maudit.

LE FORGERON, *à Albano.*

Répétez, s'il vous plaît, ce que vous avez dit,
Beau sire lieutenant. Vous vous trompez peut-être.
Sachez que les bourgeois d'Anvers n'ont point de maître,
Qu'ils sont libres, qu'ils n'ont d'autre chef que la loi,
Et qu'elle seule au monde est leur juge et leur roi.
Quant à vous, qui venez, d'une mine hautaine,
Nous gourmander ici comme un croquemitaine,
Je ne vous dis qu'un mot: je ne bougerais pas
Devant dix comme vous, ne fût-ce que d'un pas.

JANIBELLI.

Qu'est-ce donc là?

LE FORGERON, *désignant Albano.*

Seigneur, cet homme nous ordonne
De vider cette place, et, que Dieu lui pardonne,
Nous parle comme on parle à des chiens.

JANIBELLI, *à Albano.*

Lieutenant,
Laissez ces braves gens en paix. Et maintenant
Allez voir aux remparts si tout est bien tranquille
Dans le camp ennemi comme autour de la ville.
Si quelque chose bouge, aussitôt vous viendrez
Me joindre en toute hâte et vous m'en instruirez.

(*Albano sort, et les bourgeois se retirent vers le fond.*)

JANIBELLI, *à Saint-Aldegonde.*

Ami, l'heure s'avance, et le moment approche.
A mes tempes mon sang tinte comme une cloche,
Et le cœur me palpite avec anxiété.
Aurons-nous l'esclavage ou bien la liberté?
Sur le damier fatal les dés tournent et roulent.
Oh! comme avec lenteur les minutes s'écoulent!
Chaque seconde est longue ainsi qu'un siècle. — Aussi,
L'avenir tout entier est dans cette heure-ci.
L'avenir! l'avenir! qui sait ce qu'il renferme?
Et moi qui me croyais encor tantôt si ferme,
A peine maintenant si j'ose regarder
Devant moi, me disant: « Que va-t-il décider? »
Ces moments, ô mon Dieu! sont solennels et graves.
On m'a commis le soin du salut de ces braves;
Si j'en ai l'espérance, en ai-je le pouvoir?
Mais le ciel jugera si j'ai fait mon devoir;
Et quoi que le destin décide, — le navire
Où nous sommes montés, qu'il triomphe ou chavire,
Ma main le guidera sur les flots jusqu'au bout
Et le dernier débris me trouvera debout.
Car je suis à côté de vous et de ces hommes.

(*Montrant les bourgeois.*)

SAINT-ALDEGONDE.

Ils ne failliront pas! Dans l'orage où nous sommes,
Aucun d'eux n'a courbé la tête jusqu'ici
Ni reculé devant le péril, Dieu merci.
Pour défendre le sol natal rien ne leur coûte,
Ni leur dernier avoir, ni la dernière goutte
De leur sang. — Bien heureux le pays, n'est-ce pas?
Où tous les citoyens marchent du même pas,
Où tout cœur se sent battre à l'étroit dans les chaînes,
Où la liberté fait le meilleur sang aux veines,
Où l'enfant même puise au cœur de ses parents,
Et suce avec le lait la haine des tyrans.
Ce pays c'est, ami, la Flandre.

JANIBELLI.

Dans l'histoire
Elle a conquis sa place, et son titre est notoire.
Avec l'aide de Dieu, — car j'espère toujours, —
Un soleil plus propice éclairera nos jours;
Car nos vaisseaux là-bas voguent à pleines voiles
Et brillent dans la nuit ainsi que deux étoiles.
C'est le foyer ardent d'où doivent voir nos yeux
Sortir la liberté, ce phénix radieux!

A. V. T.

FIN DU PREMIER TABLEAU.

UNE AVENTURE

dans les Forêts vierges de l'Amérique.

Nous le savons, on n'a plus foi aux apparitions surnaturelles. Notre époque est trop éclairée pour y croire. Elle ne fait plus qu'en rire. Les histoires de revenants ont même perdu leur succès jusque dans les chambres d'enfants. Le royaume des épouvantes est dépeuplé. Les fées et les sylphes sont découronnés et ont perdu leur sceptre de fleurs. Les revenants qui se promenaient en paix dans les ténèbres du naïf moyen âge, se sont évanouis au grand

jour de nos lumières. Les portes des cimetières ne s'ouvrent plus à l'heure de minuit pour laisser sortir les morts enveloppés de leurs linceuls blancs, et les trépassés dorment en repos dans leurs sépulcres. Aussi, nous ne voulons pas briser ici une lance avec l'incrédulité de notre époque. Notre but est tout simplement de raconter dans les lignes qui suivent, un enchaînement de faits très-simples, et nous laissons au lecteur à en tirer telle conclusion qu'il trouvera bon. Quant à la vérité de cette aventure, nous en pouvons garantir l'authenticité.

Le théâtre de notre histoire est la partie occidentale de l'Amérique, cette vaste solitude où vous pouvez marcher des journées entières à travers les forêts et les savanes, sans rien rencontrer, si ce n'est quelque hutte abandonnée, construite de troncs d'arbres grossièrement réunis. A l'époque où ce récit commence, cette solitude était plus effrayante et plus profonde encore qu'elle ne l'est aujourd'hui; car le pays était infiniment moins peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui, la culture se bornant à une étroite bande de terre le long des côtes de l'Atlantique. Les terres non cultivées et les forêts non défrichées se développaient sur une étendue prodigieuse, et n'offraient qu'à regret passage au voyageur dans leur dédale presque impraticable aux pas de l'homme; car le peau-rouge, cet enfant de la solitude, passe à travers les roseaux des marécages, sans faire plus de bruit qu'une panthère et sans laisser la moindre trace derrière lui. Il n'est donc pas étonnant que les régiments anglais, pendant la guerre américaine, visitassent fréquemment ces forêts antiques comme la nuit et plus tristes encore à cause du terrible silence qui y régnait. Dans le but de maintenir une communication avec les frontières du Canada, de n'être coupé ni du côté du sud ni du côté de l'ouest, et de cultiver les relations d'amitié établies avec plusieurs tribus indiennes qui se réunissaient dans des endroits convenus, on détachait fréquemment des postes et des patrouilles bien avant dans les forêts, où ils restaient quelques jours pour être remplacés ensuite et venir rejoindre le gros de l'armée. Ces avant-postes eurent bientôt appris des Indiens, éparpillés çà et là dans ces retraites, comment, au lieu de dresser des tentes, on peut, en très-peu de temps, construire des huttes de troncs d'arbres. C'est dans une de ces huttes depuis longtemps abandonnée par ceux qui la construisirent, que les personnes dont nous allons raconter l'histoire, trouvèrent un abri momentané contre le vent, l'orage et les animaux sauvages de ces forêts.

L'impression de mélancolie que nous fait le silence éternel de ces solitudes, tous les hommes la subissent profondément. Dans les âmes faibles elle produit la terreur, dans les âmes fortes elle fait naître une sorte d'enthousiasme religieux. Rien ne nous inspire mieux le sentiment de la faiblesse humaine, et ne nous démontre mieux notre dépendance d'un être plus élevé. Cependant il y a des moments, où le silence de la nuit et de la nature, loin d'élever notre âme à des idées de ce genre, ne nous donne que le sentiment de notre isolement. Et cet isolement est d'autant plus intolérable qu'il est tout concentré en lui-même, et que nous ne sommes entourés que d'objets auxquels la voix de la nature qui parle en notre âme, ne peut s'adresser. Peut-être n'y a-t-il aucune espèce d'isolement aussi triste que celui qu'on éprouve en présence de personnes incrédules, qui n'ont foi à aucune des choses vers lesquelles la solennelle terreur des grandes forêts élève notre pensée.

C'était à peu près un sentiment de cette nature qu'éprouvait Henry Sherwood, au moment où il était assis dans une hutte abandonnée dans le voisinage d'une forêt de sapins près des frontières du Canada. En vain son ami et unique compagnon, le capitaine William Dromond, essayait-il de lui inspirer cette insouciante gaîté qui était propre à son caractère et qui ne l'avait pas abandonné même dans la position où ils se trouvaient. C'était au milieu d'une belle nuit d'été. Les rayons de la lune pénétraient par les fentes et les jours nombreux de la cabane qui leur prêtait son abri, et tombaient en bandes et en taches lumineuses sur la table devant laquelle ils étaient assis. Dans un coin se trouvait leur bagage. Dans un autre, ils s'étaient préparé un lit de feuilles sèches, le seul que cette pauvre masure pût leur donner et eût jamais possédée. Les deux officiers avaient mission de se diriger vers le sud-ouest des frontières canadiennes, vers une de ces espèces de camps que les Indiens, alliés des Anglais, occupaient dans le voisinage. Après une route difficile et laborieuse, ils se trouvaient encore éloignés d'une journée de marche du but de leur voyage. Pendant deux jours ils avaient arpenté, la boussole à la main, ce profond désert d'arbres, sans rencontrer une seule créature vivante. Pendant deux nuits, ils avaient bivouaqué sur ce sol inhospitalier, et il leur restait à en passer une troisième avant d'arriver au lieu de leur destination. Mais il n'y avait en cela rien d'extraordinaire pour deux hommes habitués à coucher à la belle étoile et à battre ces forêts. Aussi, le capitaine Dromond ne put comprendre l'étrange disposition d'esprit ni se rendre compte de l'inexplicable mélancolie de son ami le lieutenant Sherwood; car leur position lui paraissait toute naturelle et une chose réellement journalière. Cependant le lieu où ils se trouvaient avait un caractère singulièrement sinistre. De gros arbres qui s'entrelaçaient de mille manières bizarres avec leurs branches fantastiques, et les abondantes lianes dont leurs troncs étaient entièrement enveloppés, et à travers lesquelles s'ouvraient çà et là des trouées où murmuraient de petites sources bruissantes, — les entouraient comme un mur mobile. Un grand silence régnait, interrompu de moment en moment par le miaulement prolongé d'une panthère invisible. Enfin, les calmes et mystérieux rayons de la lune laissaient tomber sur les pyramides variées des sapins, une lumière blanche qui tranchait vivement sur le feuillage noir de leurs rameaux.

La nuit était fort avancée déjà, et Sherwood n'avait qu'à peine échangé deux ou trois paroles avec son joyeux compagnon, qui, n'ayant pu réussir à exciter la gaîté de son ami, avait enfin, de guerre lasse, pris aussi le parti de ne plus lui adresser la parole.

Ce qui augmentait encore l'incompréhensible mélancolie qui s'était emparée du lieutenant, c'était un souvenir auquel son esprit s'était arrêté avec d'autant plus de complaisance qu'il s'était senti moins disposé à écouter les folies par lesquelles Dromond avait essayé vainement de lui faire partager sa gaîté soldatesque. Ce souvenir était celui des amis d'enfance que Sherwood avait laissés en Angleterre, et dont il n'avait depuis longtemps reçu aucune nouvelle.

Pendant que le lieutenant, les deux coudes posés sur

la table, suivait ainsi en lui-même la pente de ses pensées, Dromond s'était mis à chanter à demi-voix une vieille ballade anglaise. Puis, fatigué de chanter, il s'assit sur un bloc de bois qui lui servait de chaise, et, le dos appuyé contre la paroi de la cabane, tomba bientôt dans un assoupissement qui tenait à la fois du sommeil et de la veille. Par degrés il s'endormit complétement.

La cabane n'avait d'autre ouverture que la porte d'entrée, et la table était posée près de la cheminée délabrée, dans laquelle brûlait un feu réjouissant. La flamme lançait ses teintes rouges autour du foyer et luttait avec les rayons blancs de la lune.

A peine Dromond venait-il de s'endormir, que la porte s'ouvrit, et qu'un personnage revêtu d'un uniforme d'officier, entra dans la hutte et s'avança vers le foyer, sans que ses pas fissent le moindre bruit sur les feuilles sèches répandues sur le sol. Sherwood, toujours les coudes appuyés sur la table, et le visage caché dans ses deux mains, n'avait rien vu, rien entendu, bien que le moindre mouvement que le vent nocturne imprimait aux feuillages arrivât distinctement à ses oreilles.

L'étranger qui venait d'entrer ainsi, avait l'air d'être un jeune homme. Il avait la figure excessivement pâle; et vous eussiez dit, à voir la maigreur extrême de son visage, qu'elle provenait d'une de ces maladies longues et dévorantes, dont le siége est dans la poitrine. Il devait avoir été beau avant que cette maladie terrible ne l'eût attaqué. Mais maintenant il offrait une expression qui vous eût inspiré une sorte d'effroi; car, vous n'eussiez pu le regarder sans vous sentir le cœur serré d'une émotion dont vous auriez eu de la peine à vous rendre compte.

Un moment arriva, où Sherwood releva la tête, et avisa cette forme étrange, assise tranquillement devant le feu. Il crut rêver d'abord, mais il poussa bientôt un cri d'étonnement. Dromond, réveillé par ce cri, ne fut pas moins frappé que son ami à la vue de l'hôte inattendu qui se trouvait à côté d'eux.

Les deux amis, par ce mouvement instinctif de la défense, saisirent aussitôt leurs pistolets, et Dromond demanda à l'inconnu:

— Qui es-tu?

L'étranger ne répondit pas. Mais il fixa sur eux un regard si pénétrant et si terrible qu'ils répétèrent souvent, en racontant cet événement, qu'ils se sentirent pris d'immobilité et comme cloués au sol. La terreur que ce regard leur inspira, disaient-ils, dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Après que l'inconnu les eut regardés ainsi pendant quelques secondes, il leva une épée qu'il tenait de la main droite et qui étincelait à la clarté de l'âtre. Il l'examina avec l'attention la plus profonde, poussa un soupir qu'on entendit à peine, et sortit lentement de la cabane.

A peine l'incompréhensible apparition fut-elle sortie, que Dromond reprit son sangfroid, comme si tout ce qu'il venait de voir n'eût été que le jeu d'un rêve. Il s'élança vers la porte et se jeta à la poursuite de l'étranger. Mais il ne vit rien, si ce n'est l'immense forêt dont les branches se balançaient aux rayons de la lune. Aussi, il ne tarda pas à rejoindre son ami. Il croyait si peu aux choses surnaturelles que, sans doute, il eût persisté à s'imaginer que ce qui venait de se passer était tout simplement l'effet d'une hallucination, si, en rentrant dans la cabane, il n'avait pas vu les yeux de Sherwood en parcourir l'espace avec une sorte d'égarement et d'épouvante. Il essaya de rassurer le lieutenant. Mais celui-ci, bien que son courage eût été plus d'une fois mis à l'épreuve, tressaillait toujours de terreur et eut la plus grande peine à revenir à lui-même. Quand il se fut un peu remis, Sherwood dit à son compagnon :

— Cet homme était mon frère ; je l'ai parfaitement bien reconnu.

Le capitaine répondit à ces paroles par un grand éclat de rire.

— C'était mon frère, vous dis-je, reprit Sherwood d'un air si sérieux qu'il imposa à son jovial compagnon.

Aucun des deux amis ne put recueillir d'autre lumière sur ce qu'ils venaient de voir. Mais l'événement était si extraordinaire, que Dromond lui-même sentit singulièrement tomber son courage.

— Je ne reste pas plus longtemps ici, dit Sherwood.

— Ni moi, fit son compagnon.

Et tous deux, malgré la fatigue de la marche qu'ils avaient faite la veille, par les sinuosités presque impraticables de la forêt, se remirent en route. Ils marchèrent toute la nuit et ne s'arrêtèrent, pour prendre quelque repos, que lorsque le soleil était déjà levé sur l'horizon.

Leur mission s'accomplit heureusement.

Peu de temps après, à leur retour aux frontières du Canada, ils trouvèrent des lettres arrivées d'Angleterre, dans l'une desquelles Sherwood lut que son frère était mort d'une fièvre nerveuse, pendant la nuit même où la mystérieuse apparition avait eu lieu dans la cabane isolée de la forêt.

LE POËTE BECKER.

Nos lecteurs se souviennent de l'effet prodigieux que produisit, il y a quelques mois, en Allemagne une petite pièce de vers du jeune poëte allemand Becker. Ce morceau, expression vraie de la pensée germanique, répondait avec énergie à ce rêve de Croquemitaine que M. Thiers et ses amis appellent avec leur suffisance parisienne *nos frontières naturelles*. Au risque de déplaire aux partisans que ce rêve peut avoir en Belgique, nous donnons ici un essai de traduction de cette chanson devenue célèbre. Nous ajouterons qu'elle a déjà donné lieu à la composition de cent huit mélodies différentes, et que le jeune écrivain à la plume duquel elle est due, vient de recevoir de S. M. le roi de Prusse un don de mille thalers, la place de greffier au tribunal de Coblence et la proposition de continuer, aux frais de l'état, l'étude de la jurisprudence qu'il avait commencée.

LA CHANSON DU RHIN.

Non, non, vous n'aurez pas le Rhin,
Notre libre fleuve germain !

Poussez, poussez vos cris de joie,
En aiguisant, corbeaux d'enfer,
Vos ongles et vos becs de fer;
Ouvrez l'aile vers votre proie ;

Non, non, vous n'aurez pas le Rhin,
Notre libre fleuve germain!

Tant que sa robe verte et blonde
Au soleil se déroulera,
Qu'une rame, en chantant, fera
Jaillir les perles de son onde ;

Non, non, vous n'aurez pas le Rhin,
Notre libre fleuve germain!

Tant que des lyres inspirées
Raviront ses bords enchantés,
Et que des poissons argentés
Joûront dans ses eaux azurées;

Non, non, vous n'aurez pas le Rhin,
Notre libre fleuve germain!

Tant qu'à ses blondes jeunes filles,
La joie au cœur, la joie au front,
De braves jeunes gens iront
Parlant d'amour sous ses charmilles;

Non, non, vous n'aurez pas le Rhin,
Notre libre fleuve germain!

Tant qu'au feu de son vin de flamme
Un seul cœur se réchauffera;
Que le dernier homme n'aura,
Pour le défendre, rendu l'âme;

Non, non, vous n'aurez pas le Rhin,
Notre libre fleuve germain!

TIRAGE DES OBJETS D'ART

DE L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR FAVORISER LES ARTS EN BELGIQUE.

C'est le 15 mars prochain qu'aura lieu le tirage des objets d'art que l'Association Nationale, pour favoriser les arts en Belgique, répartira par la voie du sort entre les abonnés de la *Renaissance*.

L'année passée, nous avions demandé des tableaux à Leys, à Brackeleer, à Huart, à Godineau qui, l'été dernier, a figuré avec tant d'avantage au salon de Bruges; nous avions demandé à Fourmois et à d'autres des aquarelles et des sépia. Aujourd'hui c'est Van Assche, Bossuet et Block que nous avons appelés à nous fournir de ces petites toiles qu'ils savent faire si gracieuses et si bien colorées; c'est Lauters et plusieurs autres de nos meilleurs artistes, que nous avons mis à contribution pour obtenir d'eux quelques aquarelles harmonieuses comme ils savent les peindre. Nous avons déjà réussi à nous procurer un joli paysage de Van Assche, représentant l'entrée de la fameuse Grotte de Han et un délicieux tableau de genre dû au pinceau de Block. Le départ de Bossuet pour l'Espagne nous a mis dans l'impossibilité d'acquérir pour notre tirage une production de cet artiste, toujours si poétique. Mais nous attendons de superbes dessins de Paul Lauters. Nous y joindrons des exemplaires du magnifique monument élevé par Madou à la gloire de nos peintres anciens. Nous y ajouterons un grand nombre d'autres ouvrages d'art de la plus grande beauté. Chacun des souscripteurs obtiendra quelque chose; il y aura des tableaux, des dessins, de grandes publications illustrées, des livres, des planches. Nous n'avons rien négligé pour rendre ce tirage plus beau encore que le précédent.

Nous aurons le mois prochain, deux années d'existence, et notre association est désormais assurée. Elle a trouvé des sympathies, elle a été secondée par de nobles efforts. De notre côté, nous n'avons cessé d'améliorer de plus en plus notre publication. Les planches de la *Renaissance* ont été confiées à nos meilleurs artistes. La troisième année, elles seront mieux soignées encore, grâce aux procédés nouveaux que la lithographie a trouvés. Notre rédaction sera rendue plus intéressante et plus variée, grâce au concours que plusieurs plumes nous ont promis. Enfin, le résultat déjà obtenu, c'est-à-dire, la valeur des objets d'art que nous laissons au sort à distribuer entre nos abonnés, croîtra en proportion du nombre des souscripteurs qui prendront part à notre association.

Nos listes resteront ouvertes jusqu'au 14 mars. Les abonnés qui se feront inscrire avant ce jour, obtiendront tous les numéros de la *Renaissance* depuis le 1er avril 1840, et prendront part au tirage du 15.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — Le mois de février a été pour la ville de Bruxelles un mois de fêtes, de bals et de concerts. La *Renaissance* n'a à s'occuper de fêtes ni de bals. A elle les concerts. Parmi ces solennités musicales, nous avons à signaler d'abord la belle matinée, où le Conservatoire, sous l'habile direction de M. Fétis, nous a fait entendre d'admirable musique admirablement exécutée; ensuite, les deux soirées musicales de M. Litzt. Ce grand pianiste ne s'était pas encore fait entendre à Bruxelles, où Thalberg, Herz, Moschelès, Kalkbrenner et Littolf, étaient venus tour à tour se faire applaudir. Litzt nous avait manqué jusqu'ici. Mais il est venu, le prodigieux artiste dont nous ne connaissions encore que les mains à dix doigts chacune, comme Dantan nous les avait montrées dans sa charge si spirituelle. Il nous a prouvé que l'enthousiasme qu'il a excité en Allemagne n'était pas au-dessus de la hauteur de ce magnifique talent. Litzt est un des artistes les plus prodigieux de notre époque. On ne saurait se faire une idée de l'effet que produit le piano sous ses doigts. Il en fait à lui seul un orchestre qui ne laisse rien à désirer. Tout cela est si plein, si large, si nourri, si complet, qu'on croirait entendre dix instruments à la fois. Chacun des grands pianistes que nous avions entendus jusqu'ici, possède un cachet particulier, un style particulier, une exécution individuelle. Litzt a son cachet à lui, son style à lui, une exécution à lui. Et, plus que cela, il reproduit les compositions de tous les autres maîtres avec un art presque inconcevable. Selon nous, il est le plus étonnant artiste qu'on puisse citer à une époque où l'on compte tant d'artistes étonnants.

— On annonce la prochaine publication d'un recueil de poëmes par M. Théodore Weustenraed, de Maestricht. Ce jeune poëte est déjà avantageusement connu par ses *Chants du Réveil*, imprimés en 1832, sous le pseudonyme de Charles Donald. Son nouveau recueil sera incontestablement un des plus beaux titres littéraires que la Belgique puisse citer. Nous avons entendu, il y a quelques jours, dans une réunion de gens de lettres, une admirable pièce intitulée: *le Remorqueur*, qui doit faire partie de ce livre si impatiemment attendu par les rares amis que la poésie a conservés en Belgique.

— M. Servais, notre célèbre violoncelliste, vient de partir pour la Russie où son archet magique a déjà excité l'année dernière l'admiration au plus haut degré.

Liége. — Nous avons déjà parlé plusieurs fois à nos lecteurs de la statue de Rubens, que M. Buckens était occupé à fondre d'après le modèle de M. Geefs. Aujourd'hui nous pouvons leur annoncer que cette statue est entièrement achevée. Une commission a été envoyée ces jours derniers par l'administration communale d'Anvers, et a approuvé complétement le beau travail de M. Buckens. Ainsi la ville d'Anvers pourra bientôt s'orner de la statue du prince des peintres, et nous croyons que les amis des arts jugeront l'œuvre de MM. Geefs et Buckens digne du grand homme à la mémoire duquel elle va être élevée.

Gand. — M. Louis Ermel proclamé lauréat au concours ouvert par la Société royale des Beaux-Arts et de littérature de Gand, pour une composition musicale sur le *Stabat Mater dolorosa*, est un élève de son père, natif de Mons et présentement professeur de musique à Gand. A l'âge de huit ans, M. Louis Ermel faisait sa partie de piano dans un trio d'Haydn et donnait la mesure à ses accompagnateurs. S'étant fait naturaliser Français, il fut admis au conservatoire de musique à Paris. Pendant trois années consécutives, il y obtint le premier prix, savoir: pour l'exécution, pour le contre-point, l'harmonie et la composition, ce qui lui valut la grande médaille d'or, de la valeur de quatre cents francs. Il avait pour professeur le célèbre Chérubini.

Louis XVIII le fit voyager trois ans, avec une pension de 3,600 fr. par année. Il se rendit à Rome, à Naples et à Milan. A son passage par Florence, le grand-duc de Toscane l'engagea à se rendre à Vienne où il fut très-bien accueilli: S. M. l'empereur l'invita à toucher le piano dans une grande réunion gala à la cour, où il exécuta plusieurs morceaux de sa composition. Il ne quitta pas la capitale de l'Autriche

sans avoir obtenu des marques de la munificence impériale. Il se disposait à visiter d'autres capitales de l'Europe, lorsqu'il fut redemandé à Paris en 1823. Sa manière particulière de toucher son instrument étonne les plus grands connaisseurs.

— Le drame de M. Siret, *Anne de Bouleyn*, a obtenu du succès sur notre théâtre. Si l'ensemble de cet ouvrage trahit encore beaucoup d'expérience de la scène, au moins on y trouve des éléments qui ne demandent qu'à être mûris par le temps.

— On écrit de Gand, le 26 février : A la vente qui a eu lieu hier en cette ville, de statues, bustes, vases et colonnes, appartenant à M. Maes-Newbery et venant du château de Vurste, un grand nombre de ces objets n'a pas été adjugé à cause des offres peu élevées; le propriétaire a fait retenir la plupart des statues, parmi lesquelles il y en a une de toute beauté : c'est un St-Jérôme, par Laurent Delvaux, en marbre blanc, de grandeur naturelle et destiné à être placé sous une chaire de vérité; le prix en a été porté jusqu'à 2000 fr.; un curé de nos environs a offert jusqu'à 1900 fr.

Une belle statue en marbre blanc et représentant une jeune fille couchée, chef-d'œuvre de Van Poucke, n'a également pas été adjugée; la mise à prix ne s'est élevée que jusqu'à 3500 fr. On a offert sans adjudication 900 fr. pour un guerrier en marbre blanc, figure couchée, par Berger. Six colonnes avec chapiteaux et basements, le tout en marbre blanc, ont été achetées au prix de 990 fr. pour l'Angleterre. Une figure en plomb, Vénus de Médecis, a été vendue au prix de 100 fr.

Anvers. — Un de nos jeunes écrivains, M. Marcelin La Garde, vient d'achever un roman historique ayant pour titre : *Guillaume de la Marck, ou le Sanglier des Ardennes*. Cette œuvre, qui formera deux volumes, paraîtra, dit-on, dans le courant du printemps prochain.

Flessingue. — Il est question de l'inauguration de la statue de l'immortel de Ruyter en cette ville, pour le mois de juin ou de juillet prochain. On croit qu'un discours sera prononcé en cette occasion par notre concitoyen le professeur A. Des Amorie Van der Hoeven; on a l'espoir que cette intéressante solennité sera honorée de la présence du roi, de la reine et de la famille royale.

Copenhague. — Le célèbre violoniste belge, M. Prume, s'est fait entendre à la cour en présence d'une assemblée brillante et nombreuse. Le roi et la reine lui ont témoigné tout le plaisir que leur avait fait son talent. Il a donné son troisième concert au théâtre-royal. La salle était comble. Il a recueilli des applaudissements unanimes.

Paris. — Le comte de Bastard visite en ce moment les grandes capitales de l'Europe, à l'effet de recueillir des souscriptions au colossal ouvrage qu'il se propose de publier sur l'histoire de la peinture, depuis le quatrième siècle jusqu'à la fin du seizième. Ce livre coûtera quatre mille cinq cents francs. Ce prix élevé surprendra moins, quand on saura que chacune des cent-vingt gravures destinées à orner cet ouvrage, sera un chef-d'œuvre, et que l'ensemble de cette publication sera d'une richesse et d'une beauté extraordinaire. Il n'en sera tiré que quatre-vingt-cinq exemplaires, dont soixante destinés à la France. Les frais s'élèveront à deux millions et demi de francs.

— Comme le succès de M. Vieuxtemps au Conservatoire l'avait fait présager, sa soirée du 6 février avait réuni tout ce que Paris compte d'artistes, d'amateurs, et de monde élégant. Mme Dorus-Gras a chanté à merveille l'air du 2e acte d'Isabelle de *Robert*, et celui de la *Clémence de Titus*, de Mozart.

M. Vieuxtemps a répété le concerto de sa composition, admirable symphonie à violon principal, dont nous avons déjà rendu compte. Il a fait de plus entendre une fantaisie nouvelle, qui, naturellement moins élevée de style, renferme cependant des détails délicieux, qui ont vivement impressionné l'auditoire; la strette a porté au ravissement l'admiration soutenue qui a accompagné chacune des notes échappées à son magique archet. M. Vieuxtemps est le prince des violons de notre époque. Qu'il donne à sa sensibilité un peu plus d'expansion dans le cantabile; qu'il contienne un peu plus sa fougue, dans certains passages rapides et de grande difficulté, et le beau idéal sera réalisé sur le violon. Et cet artiste a vingt ans à peine!

— Les moines du mont Athos viennent d'envoyer à M. Didron un manuscrit grec relatif à la peinture byzantine. Ce manuscrit se compose de trois parties. La première, toute technique, expose les procédés de peinture employés par les Grecs, la manière de préparer les couleurs, de disposer les enduits pour les fresques et de peindre sur ces enduits. La seconde décrit en détail tous les sujets historiques et allégoriques que la peinture peut représenter. La troisième détermine la partie du monument où il faut placer tel sujet de préférence à tel autre.

Elle veut, par exemple, que les jugements derniers soient, comme dans nos cathédrales gothiques, toujours placés à l'occident. La rédaction de ce manuscrit est attribuée à Pansellinos, qui vivait au IXe siècle de notre ère, qui est proclamé le père de la peinture byzantine, et qui occupe en Orient le rang de Giotto ou de Cimabué en Italie. On fait de ce manuscrit intéressant une traduction qui paraîtra accompagnée de dessins pris en Grèce, à Constantinople et au mont Athos, par M. Paul Durand, et qui sont destinés à éclairer le texte.

Londres. — La fortune a parfois d'étranges caprices, et elle prend souvent des voies singulières pour mettre en évidence les vrais artistes. Le célèbre sculpteur, sir Thomas Chantrey, disait l'autre jour, dans une affaire judiciaire où il était intervenu, qu'il devait toute sa réputation à un buste qu'il avait fait gratuitement, c'est-à-dire, à celui de l'illustre philologue Horne-Tooke. « Ce n'était qu'un buste de plâtre, disait sir Th. Chantrey, car, ni Horne-Tooke, ni moi, n'avions de quoi acheter le marbre nécessaire pour l'exécuter en cette matière. Mais cette production me procura pour plus de douze mille liv. sterl. de commandes. »

— *Un jeune organiste.* — Extrait de l'*Ipswich Express*. — Arthur Henry, fils de M. S. W. Brown de Brentwood, qui n'est âgé que de dix ans, mais qui annonce le plus grand talent musical, vient d'être nommé organiste de la nouvelle église de Brentwood. Dimanche de la semaine dernière, il a pris possession de ses fonctions et a touché l'orgue à la satisfaction générale de tous les assistants. On suppose que c'est le plus jeune organiste qu'il y ait au monde.

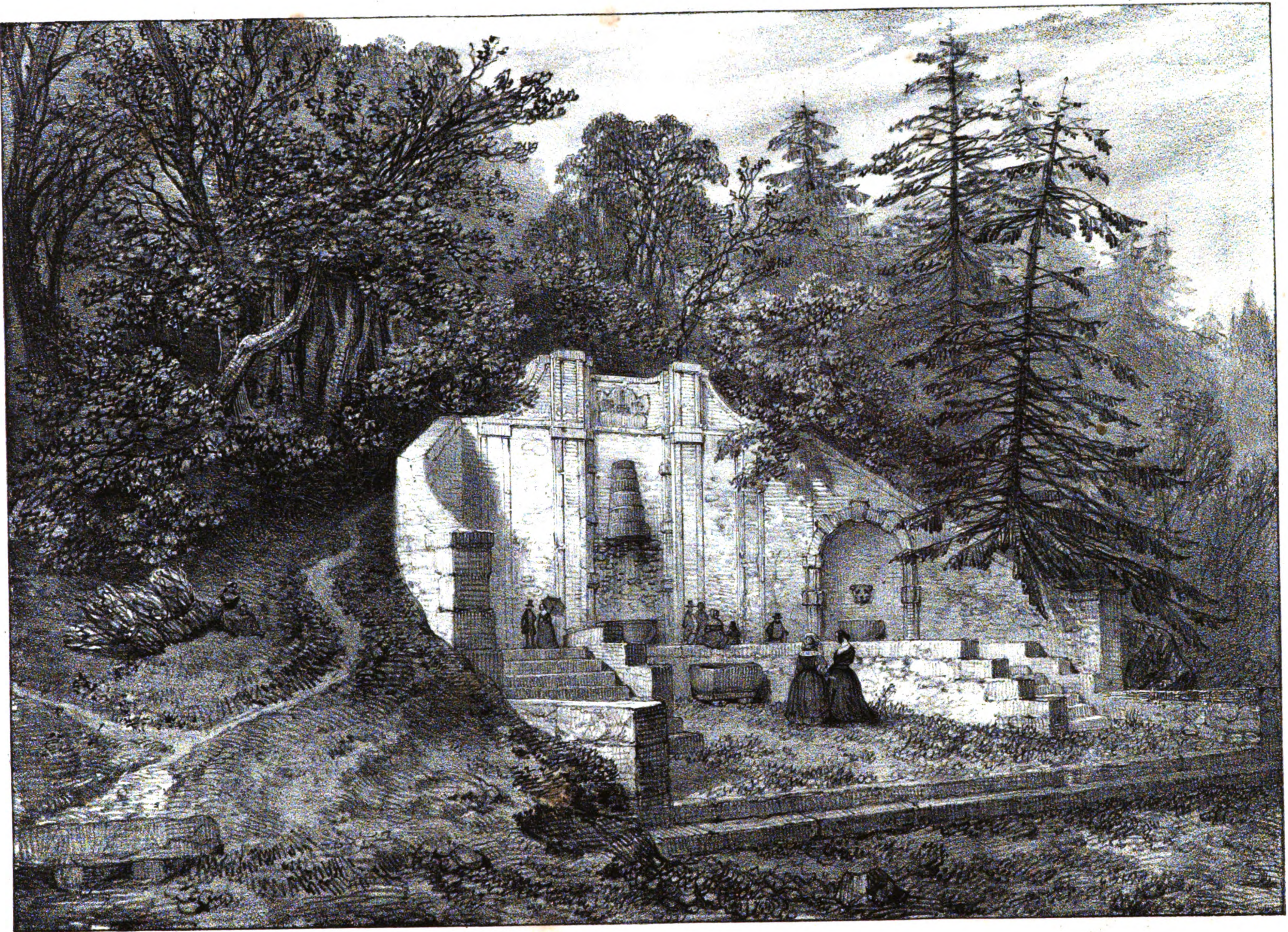
Munich. — Le bruit s'est répandu ici que le célèbre peintre Cornélius a accepté les fonctions de directeur de l'Académie des Beaux-Arts, à Berlin, aux appointements annuels de huit mille thalers (environs vingt-neuf mille francs.)

Espagne. — Les fouilles exécutées aux frais du gouvernement sur l'emplacement de l'ancienne colonie romaine d'Italica, suspendues pendant quelque temps, faute de moyens, après la mise en liberté des prisonniers carlistes, qui avaient été employés à ces travaux, ont été reprises depuis peu avec une nouvelle activité. A juger des restes nombreux de monuments phéniciens et romains, et de la quantité de monnaies, vases, armes, ustensiles de ménage, débris de statues et de bas-reliefs, la plupart chargés d'inscriptions puniques, qui a été mise au jour, l'étude de l'antiquité et de la numismatique recueillera une abondante moisson de ces fouilles. Parmi les objets découverts le plus récemment, on compte une statue en marbre de l'empereur Trajan, que l'on a placée dans le jardin botanique de Séville, sur un piédestal de marbre et de jaspe, provenant également des ruines d'Italica. Cette statue de grandeur colossale est d'une conservation parfaite, et paraît être l'œuvre d'un artiste distingué. Les autres antiquités que l'on a déterrées ont été déposées provisoirement avec d'autres objets de la même nature, dans les salles basses de l'Alcazar, au palais des Arabes, d'où elles seront transférées, avec les productions des maîtres les plus célèbres de l'école de peinture et de sculpture de Séville, recueillies dans les couvents supprimés, dans un édifice affecté à ce nouveau musée de l'Andalousie. Don Ivo de la Cortina s'occupe de la publication d'une description des fouilles d'Italica, enrichie de dessins.

— Le docteur Ulrichs, professeur de l'Université d'Athènes, a retrouvé dans les plaines de Leuctres, le monument que les Thébains y érigèrent en souvenir de la mémorable victoire que, sous la conduite d'Épaminondas, ils remportèrent dans cette plaine sur les Lacédémoniens. Ce trophée, en forme d'autel, est assez bien conservé et pourrait être facilement restauré.

Grèce. — L'Université d'Athènes comptait, en 1840, 232 étudiants, 19 professeurs ordinaires, 2 professeurs extraordinaires et 9 professeurs honoraires.

Les feuilles 21 et 22 de la *Renaissance* contiennent : *Un Embarquement* d'après Nuyen et le *Malade Imaginaire* d'après Mac-Clise, les deux planches lithographiées par Clermon.



La Bourgogne. N° 23. Baume.

Les deux Peintres.

NOUVELLE.

Les dernières étoiles de la nuit étincelaient dans le ciel de Florence, et la ville était plongée encore dans un profond sommeil. Florence se lève tard, elle n'ouvre les yeux que quand le soleil dore depuis longtemps les vertes collines de l'Arno et que toutes ses fleurs ont depuis longtemps saturé le vent de leurs enivrants parfums.

Cependant, en ce moment, vous eussiez vu dans les rues désertes une jeune fille, légèrement vêtue, hâter sa marche, comme si quelque motif bien pressé précipitait ses pas. Sans doute, vous eussiez cru, en voyant son visage défait et ses traits altérés, qu'elle courait ainsi querir un médecin ou un confesseur pour un malade à l'extrémité. Mais vous n'eussiez pas tardé à vous détromper en la voyant s'arrêter tout à coup devant une maison d'humble apparence et en l'entendant crier à haute voix, en levant les yeux vers la fenêtre du premier étage :

— Maître Andrea ! Andrea ! Maître Andrea del Castagno !

Elle avait répété trois fois ce nom, quand la petite fenêtre s'ouvrit. Une tête de jeune homme s'y montra aussitôt et une voix demanda :

— Que me voulez-vous, Magdalena ?

— Venez ! Venez bien vite, Andrea ! répondit la jeune fille. Le bon maître Domenicho est sur le point de mourir. Il dit que son dernier moment est bien proche.

En balbutiant ces paroles d'une voix coupée de sanglots, l'enfant faillit tomber à la renverse, tant l'idée de cette mort prochaine l'avait frappée au cœur.

Quand elle se fut reprise un moment, elle ajouta d'une voix plus rapide :

— Venez donc sans tarder, maître Andrea. Il veut vous communiquer son secret. Il m'a recommandé d'aller bien vite, car il craint de mourir avant que vous ne veniez. Si vous arrivez trop tard, ce sera votre faute. Dépêchez-vous donc, au nom du ciel !

Magdalena était partie pour aller rejoindre son maître malade auquel cette absence si courte pouvait paraître bien longue et qui, peut-être, avait besoin de secours ; car il était fort mal, en vérité, et sa dernière heure ne pouvait tarder de sonner.

Castagno, à cette nouvelle inattendue, ne prit que le temps de se vêtir en toute hâte. Il jeta son manteau sur ses épaules et sortit de sa maison pour accourir auprès de Domenicho, dont il était l'ami et l'élève après avoir été celui de Masaccio. Il atteignit bientôt la demeure du vieux peintre. Il entra en silence dans la chambre du malade qui, assis sur son lit, était occupé à écrire sur son portefeuille de dessins, à la pâle lueur de sa lampe. Au moment où Andrea mit le pied dans la chambre, Domenicho levait précisément la tête.

— Ah ! mon Dieu ! comme je suis content de te voir, Castagno, dit-il d'une voix fatiguée. La mort n'attend pas. C'est pourquoi je me suis hâté d'écrire tout ce que je sais des secrets de l'art, de peur que tu ne vinsses trop tard. Aussi, la mort n'emportera pas avec moi tout ce que je sais, grâce à une longue et pénible expérience. Le monde et les hommes conserveront tout ce que le temps m'a appris, le temps, ce grand enseigneur de choses.

— Hélas ! croyez-vous donc, maître, que votre dernier jour soit si prochain ? répliqua Castagno.

— C'en est fait, mon ami, le temps est venu où je vais te quitter à jamais, fit Domenicho. Mais, avant de descendre dans la tombe, je veux te léguer tous les secrets de mon art.

— Ces secrets qui m'ont tant donné d'insomnies ? demanda Castagno avec vivacité.

— Les voilà, répondit le vieillard. Maintenant c'est comme si un poids me tombait du cœur.

En disant ces mots, il tendit le papier à son élève qui le reçut d'une main presque fébrile et le parcourut avec une incroyable avidité, pour s'assurer s'il ne se trompait pas. Après qu'Andrea eut acquis la conviction que le vieillard ne l'avait pas trompé, il dérida par degrés son front, manifesta la joie la plus vive, plia soigneusement le précieux papier et le glissa dans son pourpoint. Possesseur du secret si longtemps espéré, il eût été tenté de s'en aller au plus vite, sans plus songer à son maître qui, pourtant, n'avait plus que quelques moments à vivre. Mais il comprima aussitôt ce mouvement d'égoïsme, et serra la main du vieillard, lui baisa le front et simula même quelques larmes factices. Puis, s'étant drapé à son aise dans son rôle :

— Maître, dit-il, quel motif vous a donc enfin converti et porté à me dévoiler un secret que je vous ai demandé par tant de prières ? Ah ! je frémis quand je pense que vous auriez pu mourir, avant de m'avoir dit ce secret. Il était temps que vous prissiez cette résolution, car vous seriez tombé assassiné peut-être...

— Assassiné ? exclama le vieux Domenicho avec un effort extraordinaire.

— Par moi, répondit Castagno. Car entrez en vous-même et interrogez votre cœur. Mon cher maître, vous n'avez pas été mon maître ; mon cher ami, vous n'avez pas été mon ami. Vous me gardiez un secret auquel j'aspirais comme un voyageur dans le désert aspire à une goutte d'eau. Ce secret ne me laissait de repos ni la nuit ni le jour. Je le suivais dans mes rêves et dans mes veilles. Je le demandais à tous les temps, à tous les lieux, aux hommes et aux choses. Et vous le possédiez, et vous le teniez caché à celui que vous appeliez votre élève et votre ami. Dites que je suis un ingrat, et votre conscience vous dira que vous mentez. L'enfant peut-il donner le nom de mère à celle qui lui refuse le lait maternel ? Le disciple peut-il donner le nom de maître....

— Assez ! assez ! murmura le vieillard épuisé par ce qu'il venait d'entendre et se laissant retomber en arrière sur son oreiller.

Castagno le regarda d'un œil inflexible et avec un sourire de démon.

Domenicho resta un moment anéanti et immobile comme s'il fût déjà devenu un cadavre. Mais il revint à lui quelques secondes après et, rouvrant les yeux :

— Castagno, reprit-il d'une voix de plus en plus faible, je ne t'ai pas tout dit. Il est une chose encore qu'il me reste à t'apprendre.

Andrea était comme frappé de la foudre. Il eût voulu racheter au prix d'un monde ce qu'il venait de dire à son maître. Mais il était trop tard.

— Eh bien, continua le vieillard, je veux être plus généreux envers toi que tu ne l'as été pour moi, ingrat que

tu es. Sache donc qu'il y a à Florence un trésor plus précieux que le secret que je viens de te communiquer.... Tu sais, la belle Grecque....

— La belle Grecque? demanda Castagno. Mais vous oubliez que je suis marié.

— La belle Grecque a un père vieux et aveugle. Il possède un livre qu'il a apporté de Grèce....

— Un livre? interrompit Andrea.

— Un livre plein de miniatures représentant toutes les scènes de l'Ancien-Testament et du Nouveau-Testament, tous les saints, toute l'histoire des martyrs, une chose d'art admirable, divine. La pensée humaine n'a rien créé de plus beau, de plus accompli. Ce livre s'appelle la ménologie.

— La ménologie?

— Tâche d'avoir ce livre. Achète-le à tout prix. Vole-le, si l'or ne peut te le donner. Car il faut que tu obtiennes ce livre. J'aurais voulu le garder pour moi, mais la mort est là qui me réclame, et je n'en ai plus besoin. Oh! mon Dieu! Voici le moment venu de nous séparer, mon Andrea. Tiens, voici ma bague. Prends-la en souvenir de moi qui t'ai tant aimé, toi qui ne m'aimes pas. Mais où donc est ta main pour que je la serre une dernière fois? Où donc es-tu toi-même? Car je ne te vois pas. La lampe se serait-elle éteinte, ou mes yeux se seraient-ils éteints déjà?

Ces paroles, que le vieillard prononça d'une voix de plus en plus lente, furent les dernières qui tombèrent de sa bouche. Il n'articula plus que quelques syllabes entrecoupées dont vous eussiez eu de la peine à faire un sens Sa tête s'affaissa par degrés dans son oreiller. Pendant ce temps, Castagno ne cessa de le regarder d'un œil sec et froid. Quand un quart-d'heure se fut passé ainsi, l'élève posa sa main sur le front du vieux Domenicho et se dit :

— Son front est tout glacé.

Puis il lui prit une main et murmura :

— Plus un reste de chaleur dans ses doigts.

En effet plus un souffle de vie ne passait sur les lèvres du vieillard.

— Il est bien mort à présent, pensa Castagno.

Alors il jeta les yeux autour de lui dans la chambre et regarda un instant les chefs-d'œuvre du maître qui en décoraient les parois. Les premiers rayons du jour y tombaient précisément et éclairaient les tableaux de leurs premières lueurs. Cependant un moment arriva bientôt où Andrea se sentit pris d'une grande inquiétude. Son cœur se mit à battre avec une précipitation extrême, et il lui sembla que l'air manquait à sa poitrine. L'artiste redevint homme. Il se laissa tomber à genoux au chevet du mort et se mit à prier avec effusion. Ensuite il descendit lentement l'escalier et s'éloigna.

Domenicho avait eu la gloire d'apporter à Florence l'art de peindre à l'huile, cet art si précieux dont les frères Van Eyck avaient enrichi le monde. Maintenant Castagno se sentait maître de cet admirable secret, et son orgueil ne connaissait plus de bornes. Cet orgueil ne l'avait-il pas laissé impassible devant le lit de son maître expirant?

Castagno était fils d'un laboureur des environs de Florence. Il s'était placé d'abord sous la discipline de Masaccio, d'où il était entré sous celle de Domenicho. Sous ce peintre, qui le traitait du reste en ami plutôt qu'en disciple, il avait développé un des plus beaux talents dont la capitale de la Toscane pût se vanter. Mais le mystère que son maître lui faisait du secret des couleurs à l'huile, commença bientôt à l'aigrir profondément. En vain il essaya tous les moyens d'en obtenir la révélation. Mais tous ces moyens échouèrent. Alors il devint de plus en plus morose. Son cœur s'irrita de plus en plus. La haine y entra, la haine la plus profonde, contre Domenicho.

Maintenant qu'il possédait l'art de donner à ses tableaux la durée et l'éclat, il se dit :

— Moi aussi je veux faire un chef-d'œuvre auquel restera attaché mon nom.

Le sujet de cette composition était l'exécution des Pazzi et des Salviati qui avaient conspiré contre la maison de Médicis.

Depuis le moment où il était sorti de la maison de Domenicho, Castagno cheminait avec une agitation extrême dans les rues de Florence. Après avoir, quelque temps, marché ainsi, il arriva devant une maison qui montrait, au-dessus de sa porte, en guise d'enseigne, un énorme bois de cerf.

— C'est ici, murmura-t-il.

Cette maison était l'officine d'un droguiste. Castagno y entra, tira de sa poitrine le papier que Domenicho lui avait remis et se fit donner les ingrédients prescrits en quantité convenable, auxquels il fit ajouter plusieurs drogues qui n'entraient point dans la composition de ses couleurs, mais qu'il demanda afin de ne pas trahir le secret qu'il avait obtenu au prix de son propre cœur et de sa propre estime. Tout cela pesé, il jeta sur le comptoir une pièce d'or; et, sans attendre qu'on lui rendît ce qui lui revenait en sus du prix des objets achetés, il sortit de la maison. Maintenant il ne lui restait plus qu'à être possesseur du livre précieux dont son maître lui avait parlé. Après avoir parcouru plusieurs rues, il s'engagea dans un dédale de ruelles qui s'embrouillaient, à l'extrémité de la ville, sur la rive droite de l'Arno, et s'informa de la demeure du vieux Grec aveugle et de sa fille, la belle Grecque, comme on l'appelait communément à Florence. On lui indiqua une misérable maisonnette dont l'aspect ruiné lui fit croire que les habitants se trouvaient dans l'indigence.

— C'est bien, dit-il entre ses dents. Ce livre sera à moi.

En disant ces mots, il entra dans la pauvre demeure. Une vieille femme le reçut et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais parler au vieillard grec qui loge ici, répondit-il.

— Montez, messire, fit la vieille en lui montrant un escalier.

Andrea se mit à gravir cet escalier ou plutôt cette échelle, et parvint à un palier sombre et noir, où il se trouva devant deux portes dont il ouvrit la première. Après avoir jeté un regard dans la chambre et s'être assuré qu'il n'y avait personne, il la referma aussitôt. Il allait se disposer à ouvrir la seconde, quand tout à coup une jeune fille d'une beauté ravissante se présenta devant lui. Il crut voir une de ces gracieuses statues antiques, animées par le souffle et par la chaleur de la vie. Des formes dessinées avec toute la pureté de la statuaire athénienne, un profil tout idéal, une grâce et un charme indicibles. Castagno était muet de surprise et d'admiration, et son cœur palpitait avec force dans sa poitrine. Son imagination fut tellement frappée à la vue de

cette poétique figure, qu'il devint rouge jusqu'au blanc des yeux et qu'il fut incapable de dire quel motif l'amenait en ce lieu. De son côté, la jeune fille, non moins surprise en voyant cet étranger, rougit sous la riche chevelure noire qui se déroulait autour de sa tête. Elle resta un moment aussi muette que lui; et, après ce moment de silence :

— Que désire votre seigneurie? demanda-t-elle à voix basse.

— Je désire parler à votre père, répondit Castagno.

— Chut! fit l'enfant en italien en posant un de ses jolis doigts sur sa bouche. Mon père dort encore. Mais entrez toujours.

Andrea entra dans la chambre et s'arrêta tout à coup frappé d'un vif étonnement en voyant le livre ouvert sur la table. Il se mit à en feuilleter les pages précieuses et à les contempler avec des yeux de plus en plus ravis.

— Quel trésor vous avez ici, dit-il sans détourner ses regards des admirables peintures.

— Ah! mon Dieu! je crains bien qu'il faille nous en détacher aussi, soupira la jeune fille en joignant les mains.

— Qu'importe? fit Castagno. Car votre père ne peut plus le voir et ses yeux n'y lisent plus.

— Mais moi j'y lis, répartit l'enfant.

— Depuis longtemps et souvent? demanda le peintre.

— Trois fois chaque jour.

— Avez-vous une bonne mémoire? reprit l'artiste.

— Moi? dit la jeune fille en souriant. Oh! je sais tout le livre au bout du doigt.

— En ce cas....

Et il s'arrêta tout à coup, n'osant achever sa phrase.

— Eh bien? balbutia la Grecque.

— Vous pourriez lui réciter le livre de mémoire.

En entendant ces mots, l'enfant fronça singulièrement le sourcil et fixa les yeux sur l'étranger d'un air étonné, en ajoutant.

— Mais je tromperais mon père, dit-elle.

— La partie est gagnée, pensa Andrea, s'il ne s'agit plus que de détruire cette idée-là.

Alors il tira de son doigt l'anneau d'or que maître Domenicho lui avait donné.

— Cette bague fera bon effet à ce joli doigt, dit Castagno en prenant la main droite de la jeune fille et en glissant l'anneau à l'un des doigts.

L'enfant sourit en regardant tour à tour le joyau et l'étranger.

— Cette agrafe que voici suffit pour vivre une année tout entière, continua Andrea.

Et il déposa sur la table une agrafe de diamants qu'il détacha de sa colerette.

L'enfant examina d'un œil avide les diamants étincelants.

— Elle est près d'être vaincue, murmura Castagno en lui-même.

La jeune fille ne cessait d'admirer l'agrafe précieuse.

Andrea lui prit la main et la regarda dans le blanc des yeux avec une expression d'amour et de tendresse.

— Et si vous m'aimiez, je viendrais un jour déposer à vos pieds mon nom et ma gloire.

L'enfant rougit comme une cerise, et sa main trembla dans celle du peintre.

— Et qui donc êtes-vous?

— Andrea Castagno, l'élève de Domenicho.

Alors, reprenant le livre si désiré :

— Eh bien! le livre est-il à moi à ce prix? demanda-t-il.

La belle Grecque contempla un moment le portrait de son son vieux père accroché à l'une des parois de la chambre. Puis elle abaissa les yeux sur le plancher, tandis que l'artiste prit le volume sous son bras.

— Ce livre m'appartient, n'est-ce pas? répéta-t-il.

— Oui, balbutia l'enfant à demi-voix.

Elle était résolue à tromper son père, à lui réciter de mémoire les pages de la ménologie, et à faire le sacrifice de ce dernier trésor pour procurer au vieillard quelques jours d'aisance de plus.

Castagno cacha le volume sous son manteau; et, après avoir déposé un baiser sur la main de la jeune fille, descendit de toute sa vitesse les marches de l'escalier. Il était heureux comme un roi de l'art. Il possédait toutes ces belles compositions où son maître avait si largement puisé. Il portait sous son bras toute une gloire, tout un avenir.

Andrea, dès ce moment, se cloîtra dans sa maison, pour pouvoir se livrer plus librement à la pratique de la peinture. Il créa dès lors tous ces ouvrages auxquels son nom restera attaché. Il travailla avec une ardeur incroyable sans se montrer à qui que ce fût, pas plus que s'il fût mort et enterré. On se demandait de tous côtés :

— Castagno n'est-il plus de ce monde?

Personne ne sut répondre à cette question. Car la porte et les fenêtres de sa maison étaient, depuis plusieurs jours, restées obstinément fermées.

Un soir que le peintre venait de mettre la dernière main à un de ses tableaux, il fut singulièrement étonné en entendant, sous la fenêtre, frapper trois coups de la main. C'était le signal par lequel son maître avait naguère l'habitude de venir l'inviter, après le travail de la journée, à l'accompagner à la promenade le long des bords fleuris de l'Arno.

— Corpo di Baccho! qu'est-ce que cela? se demanda Castagno en pâlissant.

Et il écouta, l'oreille tendue comme s'il se fût cru le jouet d'un rêve.

Le même signal se répéta presque aussitôt. Castagno se sentit pris d'une indéfinissable terreur et s'avança vers la fenêtre qu'il ouvrit pour regarder dans la rue. Mais il recula presque d'épouvante en reconnaissant maître Domenicho debout devant lui. Le vieillard était-il sorti de la tombe pour reprocher à son élève son ingratitude et la sécheresse de son cœur où l'oubli du mort était déjà entré? Reparaissait-il parmi les vivants pour accuser son disciple et son ami? Ces questions se posèrent dans l'esprit d'Andrea en termes de feu. Cependant l'image implacable du mort était toujours là.

— Andrea Castagno, es-tu disposé à m'accompagner? demanda Domenicho.

Le jeune homme tremblait de tout son corps. Il était pâle comme un linceul, et sa pensée était déchirée de douleur et de remords.

— Amico caro, reprit la voix du vieillard.

— Démon et enfer! exclama Andrea. C'est bien lui!

— C'est moi, ton maître et ton ami, reprit Domenicho. Je viens te querir pour nous promener ensemble.

— Vous vivez donc toujours? demanda Castagno d'une voix rauque d'épouvante.

— Oui, grâce au ciel! Dieu m'a été en aide, et je suis

rétabli. Viens, Andrea, nous allons étudier les effets du soleil couchant.

— Je ne puis pas sortir, maître. Je suis malade, j'ai la fièvre, répondit le jeune homme. Je ne puis vous accompagner cette fois.

— Cela suffit, répliqua le vieillard. C'est comme tu veux. Mais tâche au moins de venir me voir demain, demain à cinq heures du soir. On ne sait quand la mort peut nous surprendre. J'ai invité tous mes amis les peintres à venir chez moi demain à l'heure que je t'ai dite. Je veux leur enseigner à tous mon secret, comme j'ai fait vœu de le faire, si le ciel me rendait la santé. On me croyait mort déjà. Je ne me trouvais que dans une profonde léthargie. Et maintenant que je suis guéri, je veux tenir ma promesse. Car je suis devenu un tout autre homme. Ainsi au revoir, mon ami.

Après avoir dit ces mots, le vieillard s'éloigna en regardant toutes choses comme un enfant curieux qui se trouverait tout à coup transporté dans un monde nouveau.

Mais le cœur de Castagno s'était singulièrement serré en entendant les paroles que son maître venait de prononcer. Toute sa gloire allait périr, tout son avenir être anéanti. Il se pressa les deux poings sur le front avec un désespoir impossible à décrire, et des images flamboyantes se dressèrent devant son imagination. Et il resta dans cette pose, abîmé dans des pensées infernales qui tourbillonnaient autour de lui comme une ronde horrible d'esprits tentateurs. Il ne s'épouvantait pas de ces pensées. Car, après ce qu'il avait fait, après ce qu'il était devenu au prix de son âme, il ne pouvait plus reculer. Après quelques minutes du paroxysme le plus violent, il se mit à se promener en long et en large dans sa chambre.

— Si ce n'est moi, ce sera un autre peut-être, se disait-il en lui-même. Après avoir si longtemps subi le martyre d'un désir et d'un espoir, je me verrais tout à coup ravi cet espoir et ce désir? Un autre grandirait au-dessus de ma tête? Un autre me ravirait la palme que j'ai eu tant de peine à atteindre? Cela ne sera pas. Cela ne peut pas être. Je veux seul posséder ton secret, maître Domenicho. Il faut que tu meurs avant qu'une oreille autre que la mienne ait pu le recevoir de ta bouche. J'irai te trouver ce soir, car il serait trop tard demain.

En disant ces mots, il s'approcha de son chevalet, prit son couteau de palette et se mira dans l'acier poli de la lame. Il fut effrayé de se voir. Mais il rit en voyant l'aspect de démon que son visage avait pris. Ce masque cependant ne lui suffisait pas. Il détacha du mur de son atelier un masque de carnaval qui y était accroché et il se l'appliqua sur la face. Puis il attendit que la nuit fût entièrement close, se couvrit de son manteau, s'achemina par son jardin vers une autre porte de la ville, et se dirigea vers l'endroit où il croyait être sûr de trouver Domenicho.

Il marchait dans le crépuscule, comme s'il eût eu le vertige, chancelant presque à chaque pas, mais se glissant par saccades avec l'agilité d'un chat à travers les buissons, les broussailles et les touffes d'oliviers qui couronnent les bords de l'Arno. Ainsi il avançait toujours, et bientôt il atteignit l'endroit où Domenicho se reposait chaque fois dans sa promenade. Les oiseaux chantaient leurs dernières chansons du soir; mais il ne les entendait pas. Les flots de l'Arno semblaient eux-mêmes prêts à s'endormir et murmuraient leurs derniers soupirs; mais il ne les entendait pas. Le sang lui battait aux tempes et le frais du soir ne le rafraîchissait pas. Tout à coup il avisa, à travers un groupe d'arbres qui couvrait une colline, la figure du vieillard. Cette vue le troubla étrangement, et, sentant chanceler ses genoux, il s'appuya contre le tronc d'un bouleau pour se remettre de l'agitation qui s'était produite en lui. Il eût volontiers voulu retourner sur ses pas, car il sentait son courage défaillir. Le visage du vieux Domenicho lui parut si serein qu'il murmura :

— Je ne pourrais jamais tuer cet homme-là.

Mais bientôt il ne songea plus à regagner la ville.

Bien qu'il fût entièrement méconnaissable sous le masque dont il était couvert, il resta un moment dans une incroyable perplexité. Mais le démon ne tarda pas à l'emporter. Personne n'était là pour épier le crime qui allait se commettre, personne, si ce n'est l'œil de Dieu.

— Allons, se dit Castagno. Il faut en finir, car demain il sera trop tard.

Emporté comme un furieux, il se précipita sur le vieillard, le renversa d'un coup de stilet, et, après l'avoir frappé de trois autres coups, le laissa mourant sur le bord du fleuve.

Tout cela fut l'affaire d'une seconde. L'assassin lui-même n'eut pas le temps de se formuler une pensée pendant la seconde qu'il mit à commettre ce crime.

Andrea regarda un moment sa victime, et, quand il eut vu que Domenicho n'avait plus que peu d'heures à vivre, il n'eut pas le courage de l'achever et s'enfuit, saisi d'une épouvante que toute sa résolution ne put parvenir à dompter. Il courut comme un fou vers la ville, croyant entendre derrière lui mille voix qui lui criaient :

— Assassin! assassin!

Le feuillage des arbres que remuait le vent ou que le meurtrier frôlait à son passage, le souffle de la nuit qui soulevait ses cheveux, le murmure des flots, le bruissement des hautes herbes, tout lui semblait prendre un langage pour l'accuser et lui répéter ce mot fatal et sinistre :

— Assassin! assassin!

Castagno était plus mort que vif en rentrant dans sa maison par le chemin qu'il avait suivi pour aller surprendre son maître au bord de l'Arno. Il broya entre ses mains le masque qui lui avait couvert le visage. Il lava avec soin et rejeta loin de lui le stilet qui lui avait servi à commettre le crime. Il froissa son manteau et l'accrocha dans un coin de sa chambre. Puis il se mit à se promener en long et en large à pas précipités, ne pouvant trouver le moindre repos, écoutant les battements de son cœur et épiant le moindre bruit. Mais il ne sentait, il n'entendait que le remords. Vainement il essaya de dormir. Il ne put fermer l'œil. Il voyait sans cesse devant lui se dresser l'image terrible de son vieux maître.

Une partie de la nuit s'était écoulée, quand Andrea entendit heurter à coups redoublés à la porte de sa maison, et plusieurs voix crier :

— Castagno, levez-vous, ouvrez, Castagno. Nous vous amenons votre meilleur ami, votre maître Domenicho. Des pêcheurs l'ont trouvé cette nuit mourant au bord de l'Arno. Il a demandé à être transporté chez vous; car il veut mourir dans vos bras.

Avant que Castagno eut pu comprendre ces paroles, avant qu'il eut pu prendre une résolution, le vieillard sanglant et près de rendre le dernier soupir était couché sur le lit de son élève.

— Ah! je me sens mieux à présent. Je suis auprès de toi, mon Andrea, murmura-t-il. Je mourrai dans ta maison. Ta main me fermera les yeux. Car on m'a misérablement assassiné sans que je sache pourquoi. Je n'ai jamais fait de mal à personne. Mais dépêche-toi; va querir des témoins. Je veux te léguer tout ce que je possède, mes tableaux, tout mon avoir. Tu accepteras tout cela; je te le donne avec tant de joie, car tu es mon meilleur élève et mon meilleur ami.

Chacune de ces paroles perça le cœur de Castagno comme si elles eussent été autant de coups de poignard. Il était foudroyé. Il eût voulu racheter au prix de sa vie celle de Domenicho. Il eût voulu lui crier à l'oreille :

— C'est moi qui suis le coupable. C'est moi qui suis l'assassin. Maître, quand vous serez au ciel, priez Dieu qu'il me pardonne.

Mais sa langue était glacée. Il se jeta sur le mourant qui rendait le dernier soupir. Il l'embrassa avec frénésie et le baigna de ses larmes. Puis tout à coup, comme s'il se fût fait horreur à lui-même, il sortit de la maison et courut chercher un chirurgien pour bander les plaies du blessé. Mais quand il revint, le chirurgien déclara que ses soins étaient inutiles et que le vieillard était sur le point de mourir. En ce moment, Domenicho fit un dernier effort, se dressa sur son séant et regarda autour de lui comme pour dire un adieu suprême aux choses du monde. Mais ses regards tombèrent sur le manteau d'Andrea, qui se trouvait accroché au mur près du lit. Cette vue fit tressaillir tout son corps. Ses yeux tournèrent dans sa tête et sa bouche s'ouvrit, sans toutefois pouvoir proférer une parole. Puis il s'affaissa sur lui-même, et sa tête tomba plongée dans son oreiller.

Domenicho était mort.

Castagno lui ferma les yeux, sans avoir pu lui dire :

— C'est moi qui t'ai frappé. Grâce! grâce!

Mais le vieillard le savait. Le manteau lui avait tout dit.

Le maître fut mis en terre le lendemain. Quand le cortége funèbre passa sous les fenêtres de la fille du vieux Grec, Castagno, qui conduisait le deuil, leva un moment les yeux et comprit comment l'homme peut être mort vivant; car la beauté ne le frappait plus.

Castagno vécut le reste de ses jours d'une vie horrible. Sans repos le jour, sans sommeil la nuit, toujours poursuivi d'une inquiétude effroyable et frappé de tressaillements soudains, il fut l'image du remords. On ne crut voir en lui que l'image de la douleur.

Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, vers l'époque même où naquit Raphaël. Avant d'expirer, il confessa à haute voix tous les détails de son crime, et ce fut lui qui ouvrit cette série de meurtres dont l'histoire de l'art italien est remplie.

LES ARTISTES HONTEUX.

TABLEAU DE GENRE.

I.

De tout le quartier si curieux du faubourg Saint-Germain, la rue de Sèvres est, sans contredit, la rue la plus curieuse. Non pas que la physionomie en soit fort tranchée ou fort originale; bien au contraire : le caractère de cette rue, si caractère il y a, est précisément de ressembler à toutes les autres, mais en les résumant dans le plus complet salmigondis qui soit au monde. Depuis la vieille abbaye, où Mme Récamier réunit les plus aimables femmes du jour, à commencer par elle-même, et les plus grands hommes du siècle, à commencer par M. de Chateaubriand, jusqu'à l'espace inhabité où les fruitières de Vaugirard dressent leurs tentes de toile et de bitume, on peut dire que toutes les classes de la société ont leurs représentants dans la rue de Sèvres. Mais au milieu de ce pot-pourri d'échoppes et d'hôtels, de grandes maisons et de pauvres familles, la plus grande place est occupée par les anciens riches et les anciens nobles, si bien que la rue de Sèvres devrait plutôt s'appeler la rue des Grandeurs Déchues. Ce qui lui a valu cette triste et honorable préférence, c'est que la plupart de ses maisons réunissent la laideur et l'étendue. La laideur met le prix des appartements à la portée de toutes les fortunes, et l'étendue leur conserve cette apparence de bon style, qui dissimule noblement les ruines du temps passé.

Dans un de ces appartements spacieux comme le vide, au troisième étage de la maison qui fait face à l'Abbaye-aux-Bois, il s'est passé, l'hiver dernier, une simple histoire qui commença ainsi, par une froide matinée de septembre :

Une femme de cinquante-cinq à soixante ans était assise dans une bergère en velours d'Utrecht, au fond d'une chambre encombrée de meubles à l'avenant. Autant qu'on en pouvait juger par le demi-jour qui tombait des fenêtres, tous les traits de Mme de Ravenne rappelaient qu'elle avait été belle; tous ses gestes rappelaient qu'elle avait été noble; tout ce qui l'entourait rappelait qu'elle avait été heureuse. Derrière deux petits chenets soigneusement vernis, sur lesquels la dame appuyait le bout de ses pieds, un feu suffisant pour échauffer la pièce, mais construit avec une économie toute savante, brûlait lentement et comme avec précaution dans une étroite cheminée de marbre noir. La pendule, en porcelaine de Saxe, à feuilles de cuivre, marquait deux heures après midi. Un écran de soie verte, un peu jaunie par le temps, était abaissé jusqu'à l'âtre, comme pour garantir de la flamme un lit qui s'élevait à l'autre bout de la chambre.

Quoique ce lit fût entouré de ses deux rideaux de coton bleu, et qu'il fût tout à fait impossible d'y rien voir, le regard de Mme de Ravenne s'y tenait invariablement attaché : ce lit en ce moment renfermait sa fille...

Pour que Mlle de Ravenne fût couchée à pareille heure, il fallait apparamment qu'elle fût malade et condamnée à garder le lit. Cela semblait encore indiqué par les cafetières et les tasses qui couvraient une petite table dressée au chevet de la jeune fille. Cependant l'attitude et la physionomie de Mme de Ravenne dénotaient moins d'inquiétude que d'heureuse attention. Elle paraissait, dans son immobilité silencieuse, livrer son esprit à de doux rêves, bien plutôt qu'à des tourments maternels. Quel mystère cachaient donc ce lit clos et cette jeune fille endormie? C'est ce que va expliquer l'intervention de deux nouveaux personnages.

Au moment où Mme de Ravenne était le plus enfoncée dans sa bergère et dans ses réflexions, la porte qui se trouvait derrière elle s'ouvrit subitement, quoique sans bruit, et un petit vieillard parut avec une jeune personne qui s'effaça respectueusement pour le laisser entrer. Ce vieillard n'était autre que M. de Ravenne, et cette jeune personne était Marguerite, l'aînée de ses deux filles.

— Chut! Marie dort! dit la mère en se levant et en étendant la main.

Marguerite tourna vers le lit de sa sœur un regard plein de tendresse, et avança doucement un fauteuil à son père.

Mais ce dernier, au lieu de s'asseoir, jeta brusquement ses mains derrière son dos, et se mit à piétiner sans trop de précaution sur le mince tapis de la chambre.

— Madame de Ravenne, dit-il d'une voix péniblement contenue, vous tuerez votre fille!

— Plus bas, Monsieur! répondit la mère sans se déconcerter.

Puis, comme le vieillard ne tenait aucun compte de sa recommandation, elle l'emmena dans la pièce voisine, après avoir fait signe à Marguerite de rester à sa place.

— Je vous dis que vous tuerez Marie! répéta M. de Ravenne en arpentant le salon. Toutes les nuits au bal, et toutes les journées au lit ou sur le pavé! Pour nourriture, des glaces et de l'eau d'orge! Cela ne peut pas durer! Encore un ou deux hivers ainsi, et votre fille sera morte, Madame!

— Encore un jour, Monsieur, et elle sera mariée! repartit d'un ton assuré la vieille dame.

— Mariée! repartit M. de Ravenne, qui s'arrêta court, n'osant contredire ni croire ce qu'il entendait.

— Écoutez-moi, mon ami, reprit la mère.

— Voyons! dit le mari avec résignation, je vous écoute.

Et, tout en poussant un gros soupir, il se laissa tomber dans un fauteuil.

— La marquise de Rieux est venue me voir hier, dit Mme de Ravenne. Vous savez combien elle nous est dévouée, et tout ce qu'elle a déjà fait pour trouver un parti à notre fille.

— Bien inutilement, hélas!

— Cette fois tout promet que nous réussirons; voici le fait: L'été dernier, la marquise a fait connaissance, aux eaux de Bade, avec un prince russe.

— Un prince russe?

— Un prince russe! Apprenant qu'il voulait épouser une Française, et qu'il irait passer l'hiver à Paris dans cette intention, la marquise (avec un désintéressement parfait, puisqu'elle a aussi une fille à pourvoir) a tout d'abord songé à Marie, et a fait promettre au prince Trokominof...

— Troko?...

— Minof... c'est son nom...

— Diable!... hum!

— La marquise, dis-je, lui a fait promettre de se présenter chez elle et d'être de toutes ses soirées. En effet, la semaine dernière, elle a reçu deux fois sa visite; il lui a rappelé sérieusement son projet de se marier à Paris, et il l'a chargée de lui trouver une femme, en énumérant les qualités qu'il exigera de la sienne.

— Voyons ces qualités...

— D'abord, il est assez riche pour ne pas tenir à la fortune: cela va sans dire.

— Et tout le monde dit cela sans le penser.

— Il affirme qu'il se contentera de la noblesse...

— A la bonne heure; ensuite?...

— Ensuite, le prince tient à ce que sa femme sache peindre et chanter. Je vous demande un peu si ce n'est pas désigner Marie?...

— Marie ne fait que le pastel, Madame; et le pastel n'est pas de la peinture.

— C'est la peinture la plus à la mode en Russie! Vous n'avez jamais rien compris aux arts, Monsieur! Quant à la voix, où le prince en entendra-t-il une pareille à celle de Marie?

— Il est vrai que Marie chante comme chantait la Pasta! dit M. de Ravenne avec un sourire d'orgueil naïf; mais, Madame, ajouta-t-il à demi-voix, comme la Pasta, Marie donne des leçons au cachet; ses portraits lui sont payés en cadeaux, et il s'agit de savoir si le prince épousera... une artiste.

Après avoir fait attendre ce mot, M. de Ravenne le prononça en détournant la tête; le visage de la vieille dame devint subitement pourpre, et tous deux laissèrent échapper un soupir qui contenait des douleurs inénarrables.

— Troisièmement, reprit Mme de Ravenne avec effort, le prince veut une personne de vingt ans.

— Marie en a vingt et un.

— Vingt, M. de Ravenne!

— Vingt et un, morbleu! Je connais l'âge de ma fille, peut-être.

— Vous comptez les mois de nourrice, dit la mère du plus grand sang-froid, et cela ne se fait jamais. Quatrièmement, poursuivit-elle, le prince préfère les blondes, et vous conviendrez que Marie a les cheveux blonds?

— Châtain-clair, Madame! que diable! Vous avez prétendu l'an dernier, qu'elle les avait noirs, pour ce riche député de la gauche, qui a la manie des Espagnoles.

— Les cheveux d'une jeune personne varient d'une année à l'autre. D'ailleurs, blond, châtain, brun, ce ne sont là que des nuances! Enfin, le prince est sentimental, et je pense que Marie...

— Marie passerait les jours à jouer, si vous ne les lui faisiez passer à dormir.

— Si!... si!... Avec les si on n'épouse personne! s'écria la mère impatientée. Voyez-vous jamais Marie lire d'autres romans que ceux qui font pleurer, Monsieur?

— Très-bien! dit avec douceur le vieillard, très-bien! Mais enfin, tout cela admis et posé, notre fille n'est pas la seule qui soit noble, qui ait vingt ans, qui sache peindre et chanter, qui lise des romans, et surtout qui n'ait point de dot!

— Vous avez raison; mais voici ce que fera la marquise: d'abord elle préviendra le prince que la femme qu'elle lui destine fait partie de son bal de ce soir; ensuite, elle produira Marie sous toutes les formes, de façon à concentrer sur elle l'attention de l'étranger; si elle met en vue d'autres blondes du même âge, elle les choisira laides, afin de servir d'ombre au tableau; elle fera chanter Marie à une heure assez avancée pour que chacun se retire sous l'impression de sa voix; enfin, vous savez que la fille de la marquise est revenue ce matin même, avec son oncle, de leur château de Normandie? Eh bien, le dernier portrait que Marie a fait d'Eugénie, et qui est si ressemblant, sera placé au beau milieu du salon, en face de l'original. Vous conviendrez, M. de Ravenne, qu'on ne peut pas mieux faire les choses?

— J'en conviens.

— Et que voilà un parti assuré, s'il en fut jamais?

— Asssuré... assuré... Tous ceux que vous avez manqués étaient assurés comme cela, Madame, et, indépendamment des difficultés que je vous signalais à l'instant, je vous avoue que de voir un prince Trokominof nous tomber ainsi du ciel, cela me semble furieusement romanesque.

— Romanesque! ah! vous voilà bien, M. de Ravenne! Vous vous imaginez que votre fille ressemble à toutes les filles, et que son mariage doit se faire d'après les lois générales!

— Ma fille, morbleu! est une personne accomplie, et je voudrais la marier à un roi; mais il n'est pas moins vrai que toutes ses qualités ne sont point une dot; que nous sommes réduits, pour la marier, à faire concurrence à MM. de Foy et compagnie, et que les princes les plus... russes pourraient trouver étrange...

Ici le vieillard, s'interrompant, détourna encore la tête; la dame ne put cacher un nouvel accès de rougeur, et un soupir commun leur échappa pour la seconde fois.

— Enfin, reprit M. de Ravenne avec volubilité, c'est vous, Madame, qui entreprenez cette affaire; je vous souhaite bonne chance, et vous donne tout pouvoir, à une seule condition: c'est que le bal de ce soir, qui est le centième de cet hiver, en sera le dernier, et qu'à partir de demain, Marie dormira la nuit et veillera le jour, comme les simples mortelles.

Ayant parlé ainsi, M. de Ravenne prit son chapeau et sa canne, et sortit par la porte du salon, tandis que sa femme rentrait par celle de la chambre.

II.

Les Ravenne étaient une ancienne famille de cour, ruinée en cette qualité par la révolution de juillet. Cinq mille francs de revenus, dont une bonne partie en viager, composaient le reste de toute leur fortune; Marguerite et Marie devaient donc, à la mort de leurs parents, tomber dans une indigence pire que la misère, pour des personnes de cette naissance et de cette éducation. Après avoir d'abord détourné les yeux de cette perspective, en rêvant le retour prochain de la branche aînée, les malheureux, ne voyant rien venir, comme sœur Anne, avaient senti enfin la gêne tout près de les prendre à la gorge. Mais déjà leurs économies s'étaient consommées dans l'attente, et il fallut recourir aux expédients pour sauver les apparences. M. de Ravenne fit des spéculations hasardées, et il perdit son argent; après avoir refusé un assez bel emploi par orgueil, il accepta une petite place par nécessité, et il se fit destituer pour cause d'opinion. Alors commencèrent la vente des beaux meubles, le sacrifice des superfluités, le renoncement au luxe intérieur, et cette douloureuse série d'embarras et de mécomptes qui aboutit à la plus fatale position du monde: la pauvreté sous le masque de l'aisance. Cette cruelle comédie dévora les dernières ressources des Ravenne, et ils durent songer sérieusement à travailler pour vivre. Marie possédait une admirable voix et quelque talent pour la peinture; elle entra dans cette classe d'artistes que nous appelons les *artistes honteux*, et donna, dans les familles du faubourg Saint-Germain, des leçons qui demeurèrent d'abord secrètes. Bientôt, cette souscription d'amis ne suffisant pas, on organisa des concerts sous le nom de *matinées musicales;* les leçons et les portraits se multiplièrent peu à peu; les pastels de Marie

obtinrent au Louvre quelques succès de complaisance; un feuilletoniste amoureux de sa voix, déclara que la Pasta était ressuscitée; bref, ces petits triomphes de salons se traduisirent en bénéfices qui sauvèrent la famille.

Pendant que la sœur cadette se dévouait ainsi au dehors, l'aînée brillait intérieurement par les vertus du ménage, et Mme de Ravenne comptait bien la marier avec honneur. Malheureusement, chez Marguerite les qualités du cœur éclipsaient trop celles du visage, et, après cinq longues années d'attente inutile, il avait fallu se retourner encore vers Marie, — dernière planche de salut pour l'avenir. Il est vrai que Marie avait à peine vingt ans, et qu'elle réunissait tout ce qui peut charmer un homme. Aussi sa mère éleva-t-elle ses prétentions pour elle de toute la distance qui la séparait de sa sœur.

Trouver un brillant parti pour sa fille! ce projet était devenu la monomanie de la bonne dame. Elle ne vivait, ne pensait, ne parlait, ne respirait plus que pour cela; et, comme tout le monde lui répétait que Marie était la perle de son sexe, il n'y avait pas de romans qu'elle ne bâtit sur ses talents et sur sa beauté. «Il suffit, disait-elle, que Marie soit aperçue pour être appréciée; il faut donc la montrer, la montrer encore, la montrer toujours! Le personnage dont elle doit gagner le cœur d'un regard ou d'un mot, finira par se trouver un jour sur sa route, et alors tout sera dit!...» Aussi, Pendant tout l'été on ne voyait que Mlle de Ravenne au bois de Boulogne et aux Tuileries, que Mlle de Ravenne dans les bals pendant tout l'hiver; et l'on peut dire que c'était une exposition perpétuelle.

Loin d'être jalouse de l'éclat de sa sœur, Marguerite s'effaçait volontairement derrière elle, se faisant avec un infatigable dévouement sa servante à la maison, son marchepied dans le monde, son ange gardien partout. Insouciante et même éloignée du mariage, Marguerite était une de ces créatures célestes que Dieu place sur la terre pour l'édifier par leurs vertus, et qui finissent leurs jours derrière la grille des cloîtres ou près du grabat des mendiants.

Quant à M. de Ravenne, on a deviné sans doute son caractère. Trop raisonnable pour partager toutes les illusions de sa femme, mais trop faible pour la retenir dans les limites de la vérité, il lui avait abandonné l'autorité dans la maison, et il la laissait, comme il disait, courir après ses fantômes, s'étourdissant un peu lui-même sur l'avenir, comptant quelquefois sur un heureux hasard, et faisant le tour de Paris tous les jours avec l'exactitude d'un facteur de la poste.

C'est justement pour cette promenade qu'il est sorti du salon. Pendant qu'il l'achève, retournons dans la petite chambre de Marie.

Marie venait de s'éveiller quand Mme de Ravenne rentra, et sa première parole fut pour demander l'heure. Comme ces idoles vivantes que les prêtres du Japon font poser tout le jour devant le peuple, et qui ne redeviennent libres que le soir, Marie n'existant, depuis deux mois, qu'à l'éclat des bougies, voulait savoir combien elle avait de temps à attendre avant de recommencer à vivre.

Sa mère lui répondit par une tasse de gruau, que Marguerite lui fit prendre comme à une malade, en la relevant sur ses deux oreillers; puis on se mit à parler du bal de la marquise de Rieux. Marguerite avait reçu la confidence de ce qui se préparait, mais Marie n'en savait rien encore. On crut devoir la prévenir pour la mettre dans son rôle.

— Mon enfant, dit Mme de Ravenne, il faudra te faire un peu belle aujourd'hui... La marquise a un grand projet.

— Encore! dit Marie avec un sourire aussi naïf qu'indifférent, se souvenant de tous les grands projets qui avaient déjà échoué à son égard.

— Oui, continua sérieusement la mère, tu trouveras au bal de ce soir un cavalier avec qui il ne faudra pas compter les contredanses.

— Est-ce qu'on nous le présentera officiellement? demanda Marie d'un air tout effrayé.

— Non; il se trouvera présenté par le fait, et tout se fera de soi-même.

— A la bonne heure! Et quel est-il?

— Ne faites pas la dédaigneuse sans savoir de quoi il s'agit, Mademoiselle, répondit en riant Marguerite; c'est un prince russe, ni plus, ni moins!

— Un prince russe! s'écria Marie, qui ne put s'empêcher de rougir d'une vaniteuse satisfaction.

— Un-prin-ce-rus-se! répéta Mme de Ravenne en appuyant sur chaque syllabe.

Puis elle se rapprocha solennellement du lit de sa fille, et elle lui fit sa leçon en détail, non sans rappeler minutieusement ses conventions avec la marquise. — Elles seraient présentées par elle au prince Trokominof, comme les vieilles amies de la maison; et quand le noble étranger, mis ainsi sur la voie, entrerait en rapport avec Marie, ce serait à elle de justifier par sa conversation tout le bien qu'on aurait dit de sa personne. Mme de Ravenne s'en remettait parfaitement à sa fille de ce soin délicat, et elle n'avait sous ce rapport d'autre instruction à lui donner... qu'une toilette complète commandée tout exprès chez Palmyre...

—Chez Palmyre! s'écria la jeune fille, bondissant dans son lit.

Ce mot avait effacé le nom du prince Trokominof, et il fallut deux tasses d'eau d'orge pour modérer un tel transport.

Marguerite, cependant, était moins joyeuse; elle songeait que cette toilette emporterait les économies de toute l'année!...

III.

Quand sept heures sonnèrent, Marie se leva et se fit habiller; mais sa chambre étant jugée trop étroite pour la circonstance, un feu battant fut allumé dans le salon. Toutes les pièces de la nouvelle toilette étaient étalées sur les fauteuils; la jeune fille passa une demi-heure à les contempler, tombant d'extase en extase, et volant comme un papillon du velours à la soie.

Enfin on lui rappela que ces merveilles n'étaient pas un spectacle, mais une propriété, et qu'après les avoir admirées il fallait s'en revêtir.

Alors Marguerite entra gaiement dans ses fonctions de coiffeuse, de couturière et de femme de chambre. Elle commença par cette partie essentielle et fondamentale de la toilette qui fait d'autant mieux ressortir le reste qu'elle est elle-même plus dissimulée, et dont l'humble apparence formait, sur le beau corps de Marie, un assez triste revers aux brillants tissus qui allaient le recouvrir. Ensuite, la fraternelle camériste passa dans les cheveux de sa sœur le peigne et la brosse et les parfums, avec toute l'expérience et toute la dextérité d'un homme de l'art. Elle roula soigneusement les papillottes, tandis que Mme de Ravenne, heureuse de contribuer à la grande œuvre, mettait les fers à chauffer dans la braise. Puis elle joignit avec précaution la robe et le spencer, serra coquettement le corsage à la taille, drapa les moindres plis de la jupe, attacha la mantille avec cent épingles invisibles, et revint aux cheveux, qu'elle fit tomber en boucles moelleuses sur les joues fraîches de Marie, pendant qu'ils se groupaient en nattes derrière sa tête, enrichis d'une rose blanche avec ses boutons entr'ouverts.

Quand l'idole fut ainsi entièrement parée, on la fit aller et venir, pour juger de l'ensemble et des détails. Elle-même s'examina depuis les souliers jusqu'au peigne, se retourna en fredonnant dans tout les sens, essaya quelques pas devant toutes les glaces, et enfin alla se faire baiser au front par sa mère et par sa sœur, avec cet air satisfait que devait avoir Napoléon lorsqu'il disait à ses soldats: « Je suis content de vous. »

En ce moment on fit venir M. de Ravenne, qui se promenait dans la salle à manger; on lui permit de contempler sa fille et de l'accompagner au bal, — ce qu'il s'avoua prêt à faire avec résignation, en chargeant la cuisinière d'aller chercher un fiacre. Le fiacre arrivé, Marie s'étala toute seule sur la banquette de derrière; le père, la mère et la fille s'entassèrent sur la banquette de devant; et, la tête en feu, le cœur en émoi, les trois femmes dirent ensemble au cocher : — *Faubourg Saint-Honoré, n° 104.*

IV.

Loin d'être une caricature fieffée, comme vous avez pu le croire, et comme cela pouvait arriver à un seigneur russe venant des eaux de Bade à Paris pour épouser une Française, le prince Trokominof était un beau et grand jeune homme de trente-deux ans, qui joignait à toutes ses qualités celles de détester son pays et ses compatriotes, et qui rappelait par ses cheveux blonds et ses charmantes manières, ces jeunes élégants de Saint-Pétersbourg qui firent si doucement oublier aux Parisiennes, en 1814, et la honte de l'invasion et la férocité des Cosaques. Quant à son titre de prince, il y tenait assez raisonnablement pour ne pas l'afficher; et il répondait négligemment à ceux qui

lui en parlaient, qu'il y a presque autant de princes en Russie que de marquis en France. Au reste, à quelque degré qu'il fût cousin du czar, il jouissait de deux cent mille livres de rente, en attendant une fortune plus considérable.

Le prince venait d'arriver chez la marquise de Rieux, et causait avec elle à l'entrée de son premier salon, lorsqu'on annonça les habitants de la rue de Sèvres.

— Le voilà! j'en suis sûre, dit Mme de Ravenne en serrant convulsivement le bras de sa fille, et en rectifiant à la hâte quelques plis de son écharpe.

Marie avait remarqué le prince aussi promptement que sa mère l'avait deviné; elle le trouva fort comme il faut, et une légère rougeur vint ajouter à l'éclat de son visage. Mme de Ravenne s'en aperçut, et saisit ce moment pour s'avancer vers la marquise. Le prince, en faisant un pas à l'écart, sans se retirer, parut frappé de la beauté de Marie, mais ne put retenir un sourire imperceptible à la vue de sa mère. Mme de Rieux, après avoir comblé d'amitiés les nouveaux venus, se hâta d'engager une conversation générale à laquelle le prince se trouvât en position de prendre part. Marie se tira de cette première épreuve avec l'aisance modeste d'une personne habituée à de telles rencontres; et Mme de Ravenne, qui commençait à perdre la tête, laissa échapper plusieurs extravagances que Marguerite couvrit ou corrigea de son mieux.

Bientôt l'orchestre joua la ritournelle d'une contredanse. La mère prit gravement place entre ses deux filles, convaincue que le prince allait inviter Marie; mais elle eut la pénible surprise de le voir donner la main à Mlle de Rieux.

— Eugénie est la fille de la maison, se dit-elle toutefois en se remettant, il l'avait sans doute invitée avant notre arrivée, et nous ne perdrons rien pour attendre.

Pendant ce temps, M. de Ravenne avait hoché la tête en signe de doute, et poussé, en ouvrant de grands yeux, le petit soupir qui lui était habituel.

— Hum! hum!... La fille de la marquise est plus blonde que la nôtre, pensa-t-il, sans communiquer à sa femme cette observation fâcheuse.

Mais il ne tarda pas à se rassurer, et même à partager les espérances de Mme de Ravenne; car, à partir de la seconde contredanse, le prince sembla consacrer la soirée entière à Marie. Il dansa plusieurs fois avec elle; il la fit valser plus souvent encore, et pendant toutes ces entrevues sa conversation fut très-animée. Il parla surtout de la liaison des Ravenne avec la famille de la marquise; il s'assura à plusieurs reprises que cette liaison était ancienne et intime; il examina et analysa dans ses moindres détails le portrait d'Eugénie, et il trouva Marie trop heureuse de posséder un talent si aimable.

Là-dessus il écouta avec le plus vif intérêt le tableau naïf que Marie lui traça de son enfance, liée, par l'étude comme par le plaisir, à celle de Mlle de Rieux. — Bref, toutes les fois que la jeune fille vint reprendre sa place à côté de sa mère, elle n'eut qu'un mot à répondre aux questions empressées de celle-ci :

— Il est charmant!

Mot significatif et profond, sur lequel Mme de Ravenne bâtissait des mondes, et qu'elle ne manquait point de renvoyer à son mari avec un geste triomphant; tandis que la douce Marguerite levait les yeux vers le ciel pour le supplier de ne pas briser tant d'espérances.

Malgré les instances de M. de Ravenne, qui s'alarmait sérieusement pour la santé de sa fille, et qui, tout en convenant que les choses allaient assez bien, trouvait qu'une heure de plus ou de moins n'y pouvait rien faire, il fut décidé qu'on demeurerait jusqu'à la fin du bal, ou du moins qu'on ne se retirerait pas avant le prince. On arriva ainsi jusqu'à cette heure avancée qui est celle des amis de la maison; et la marquise, alors, sous prétexte de les retenir encore, vint prendre Marie par la main et la conduisit au piano.

La jeune artiste chanta, avec son amie et son élève, le grand duo de *La Norma*, au milieu des applaudissements les plus mérités. Le prince ne perdit pas une note, et quand l'admirable voix eut cessé de se faire entendre, il ne trouva pas d'expressions pour témoigner son enthousiasme. — Ce fut en ce moment que la marquise prit à part Mme de Ravenne, et que le dialogue suivant s'établit entre elles dans un coin du salon :

— Eh bien, marquise?

— Eh bien, ma chère?

— Qu'en pensez-vous?

— Et vous?

— Cela va assez bien, je crois.

— Dites qu'il s'avance avec un empressement!...

— Il s'avance, en effet...

— Depuis quatre heures, il ne me demande qu'une chose : si vous n'êtes pas ma meilleure amie.

— Et à moi, si vous n'êtes pas ma plus ancienne connaissance.

— Vous devinez pourquoi il répète si souvent cette question?

— Je n'ose...

— Pour savoir s'il peut s'autoriser de notre intimité à se présenter chez vous après cette réunion.

— Vous croyez?

— Vous verrez!

Et, comme cette douce assurance transportait Mme de Ravenne au troisième ciel, elle aperçut dans une glace le prince qui ramenait sa fille par la main.

Ayant appris que ces dames songeaient à se retirer, il venait solliciter la faveur de les reconduire dans sa voiture.

A cette proposition, qui venait appuyer d'une manière si flatteuse la prédiction de la marquise, Mme de Ravenne sentit tout son être éclater de joie, et sa tête faillit prendre le vertige. Elle balbutia des remerciements entrecoupés, qu'elle accompagna d'une révérence telle qu'elle n'en avait jamais fait que devant le roi... dans le bon temps des révérences.

— Mais nous comblerons la voiture de monsieur le prince, fit observer judicieusement M. de Ravenne.

— Mon ami, interrompit vivement la mère, puisque Monsieur est assez aimable... Perdez-vous la tête? ajouta-t-elle à demi-voix, d'un ton qui refoula toutes les objections du vieillard.

La bonne dame, à qui rien n'échappait, prévoyait que l'entassement de cinq personnes dans la même voiture amènerait des rapprochements pleins de conséquences.

En effet, la liaison marcha tellement en route, que le prince quitta ces dames en se promettant *l'honneur de les revoir prochainement.*

— De nous revoir chez nous, voilà qui est clair!. dit Mme de Ravenne en montant résolument ses trois étages.

V.

Pendant toute la semaine, la famille vécut sur cette espérance et dans cette attente : Une visite du prince! Une révolution complète s'opéra dans la vieille maison, où l'on eût dit que la fortune était déjà revenue. Tous les matins chaque pièce de l'appartement fut cirée et frottée par la cuisinière, et quelquefois par Marguerite. Tout ce qui pouvait choquer un œil délicat dans le salon fut retranché ou remplacé. Les vieux fauteuils se voilèrent de housses blanches sur lesquelles personne ne se permit de s'asseoir, de peur de les friper. Le devant de cheminée fut garni d'un tapis neuf; les rideaux blanchis et reteints; le guéridon, le piano et les consoles passés à l'encaustique... Mme de Ravenne voulait même faire changer le papier du salon; mais on lui fit reconnaître qu'elle n'en aurait pas le temps, et s'exposerait à recevoir le prince au milieu des colleurs. Cette terrible raison l'arrêta court, et le papier obtint sa grâce; mais combien d'autres dépenses, onéreuses pour le présent, furent hypothéquées sur un avenir douteux!

Enfin, après sept longs jours que toute la famille avait passés dans le salon, frémissant à chaque coup de sonnette, un brillant équipage s'arrêta devant la porte cochère, et le prince Trokominof se présenta.

Sa première visite fut très-courte, et moins significative qu'on ne l'avait espéré. Néanmoins, Mme de Ravenne trouva le temps de montrer tous les dessins de Marie, et le moyen de la faire inviter à chanter en famille. Le prince prodigua de nouveau les compliments les plus vifs, et se retira en disant qu'isolé à Paris comme il l'était, il serait trop heureux de pouvoir revenir souvent...

Trois jours après, Mme de Ravenne envoya son mari rendre la visite, et elle lui fit à son retour, une querelle d'allemand sur ce que, n'ayant pas rencontré le prince, il s'était contenté de lui laisser sa carte, au lieu de repasser indéfiniment jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé en personne.

— Les cartes et les lettres ne mènent à rien, disait sagement la vieille dame. Il n'y a que les paroles qui fassent marcher une affaire.



[illegible] pinx.t Vanderhecht lith.

RETOUR D'UNE EXPÉDITION.

La Renaissance. N.° 24. (2.e année.)

M. de Ravenne demanda son pardon, et promit de mieux faire une autre fois.

Deux semaines se passèrent sans que le prince revînt à la rue de Sèvres; on conçut quelques inquiétudes, et l'on fit demander à Mme de Rieux ce qu'il était devenu. Le prince avait visité deux ou trois fois la marquise, et lui avait beaucoup parlé des Ravenne.

— Bien! bien, dit la mère; il prend ses informations, c'est trop juste, et nous sommes en bonnes mains chez les de Rieux. Cependant tenons-nous bien; la première démarche sera grave!

Le prince revint au bout de seize jours. Il s'excusa mille fois de son absence, qu'il avait trouvée plus longue que personne, et il fut d'un empressement qui remit toutes les têtes à l'envers. Mme de Ravenne s'avança jusqu'à l'appeler *l'ami de la maison*, et il se déclara trop heureux de mériter ce doux titre. Enfin, après avoir agi et parlé durant près de deux heures comme un homme qui veut se lier tout à fait, il proposa à ces dames de les mener, le lendemain, aux courses de chevaux du Champ-de-Mars.

Ceci était presque une déclaration! Tel fut, du moins, le jugement de Mme de Ravenne... Aussi, sans consulter seulement du regard son mari ni ses filles, elle se décida à brûler ses vaisseaux et à tenter un grand coup, en invitant le prince à terminer la partie qu'il leur proposait par un petit dîner chez eux, en famille.

A ce mot de DINER, que Mme de Ravenne n'avait pu prononcer sans un certain tremblement dans la voix, tant il avait de sens et de portée adressé à un prince russe, Marie sentit une vive rougeur lui monter aux joues, et Marguerite, pâle et consternée, échangea avec son père un regard indéfinissable.

Fort loin de se douter du coup de théâtre que produisait une invitation si simple, le prince l'accepta de l'air le plus naturel du monde, et se leva en promettant de revenir, le lendemain, prendre ces dames à deux heures. Sa calèche serait à la disposition de la famille, et lui-même accompagnerait à cheval. On voulut en vain protester contre la galante générosité de cette mesure, il ne laissa pas le temps de le faire, et se retira familièrement sans rien entendre.

Après son départ, et pendant que Marie allait donner ses leçons, il se passa entre Marguerite, son père et sa mère, une scène dont les détails sont impossibles à rendre. Déjà obérée par les petites dépenses des jours précédents et par l'extraordinaire du bal de la marquise, la pauvre famille ne pouvait offrir au prince un dîner convenable sans sacrifier, pour une heure, le revenu d'un grand mois. Mais aussi, au point où étaient arrivées les choses, un dîner de famille n'était-il pas un progrès immense, décisif peut-être? Telle était la question. Mme de Ravenne soutint qu'en toute spéculation, qui ne risque rien ne gagne rien, que le mariage d'une fille est une campagne qui a son Austerlitz ou son Waterloo; puis, opposant aux inconvénients certains du dîner les avantages vraisemblables, elle prouva que c'était jouer un contre cent, et abusa de sa logique et de son autorité jusqu'à décider M. de Ravenne à prélever un millier de francs sur leur maigre capital...

Le lendemain matin, Marguerite et sa mère furent debout avant six heures. La maison fut de nouveau passée en revue d'un bout à l'autre; on prépara tout ce qui était nécessaire à cette grande journée; on acheta, on loua tout ce qui manquait, y compris un domestique. Puis le conseil de famille s'assembla pour établir la carte du dîner. Une bonne partie des mille francs y était passée déjà, lorsque arriva une lettre de la marquise...

« Le prince, lui avait annoncé la veille, d'un air d'intention marquée, qu'il aurait le lendemain une conversation *importante* avec M. et Mme de Ravenne; elle s'empressait de leur communiquer une aussi grave nouvelle. »

Plus de doute! cette conversation importante sera la demande de la main de Marie! Une si douce assurance valait bien un service de plus; les mille francs furent écornés de nouveau, et l'on décida que le dîner serait fourni par Chevet. M. de Ravenne, entraîné comme les autres, s'exécuta lui-même en allant commander le tout. Ce fut, ce jour-là, sa promenade du matin.

Le prince Trokominof fut exact à deux heures. On trouva le moyen de lui laisser une place auprès de Marie dans la calèche, en faisant rester à la maison Marguerite, qui fut trop heureuse de se sacrifier au plaisir des autres. Pendant toute la partie, la conversation roula sur le mariage, et fut semée de réticences et d'allusions du plus favorable augure. Les courses furent magnifiques; le prince gagna un pari de trois mille écus..., et l'on revint joyeusement à la rue de Sèvres.

Le prince fut placé à table entre Marie et sa mère. Il montra tour à tour la familière prévenance d'un hôte qu'on traite en ami de la maison, et la préoccupation involontaire d'un homme qui médite un grand projet. Au moment du désert, cette dernière disposition le domina tout à fait; et Mme de Ravenne, sentant que l'heure si longtemps attendue allait enfin sonner, fit signe à Marguerite et à Marie de disparaître au lever de la table...

Cet instant fut d'une solennité mystérieuse et terrible. Ces deux pauvres et nobles vieillards, suspendus à une frêle espérance, n'attendaient qu'un mot de cet opulent jeune homme qui les ruinait sans le savoir; mais ce mot serait en quelque sorte une sentence de vie ou de mort; car, ou il remettrait sur leurs têtes un diadème plus riche encore que celui qui avait paré leur jeunesse, ou il ne ferait que serrer la couronne d'épines que la pauvreté avait posée sur leurs cheveux blancs.

Pendant que l'approche du dénouement faisait, comme il arrive toujours, succéder dans leur esprit le doute à la confiance, et qu'une voix intérieure leur criait qu'ils avaient peut-être espéré trop tôt, Marguerite priait à deux genoux dans la chambre voisine, et Marie éprise pour l'étranger d'un sentiment qui n'était pas l'amour, mais qui pouvait le devenir, se trouvait en proie à une agitation inconnue...

Le prince arriva, par quelques détours, au sujet dont il voulait parler, et sans laisser M. de Ravenne hors de la conversation, il adressa surtout la parole à la vieille dame; ce qui ne convenait pas moins à l'un qu'à l'autre.

— Madame, dit-il, je me féliciterai longtemps du hasard qui m'a fait rencontrer aux eaux de Bade Mme la marquise de Rieux, parce qu'il m'a procuré l'honneur de son amitié, et parce que cette amitié m'a procuré la vôtre.

— Vous êtes bien bon de mettre ces deux avantages sur la même ligne; mais c'est plutôt à nous de nous féliciter, Monsieur; votre connaissance est une de nos plus grandes obligations envers la marquise.

— C'est une chose bien touchante, Madame, que la vieille affection qui unit votre famille et la sienne!

L'obstination que le prince avait mise, dès le commencement, à ramener toutes les conversations sur ce point, avait souvent frappé Mme de Ravenne.

Cette fois elle ne vit là qu'un détour naturel, et elle se chargea d'aider le jeune homme à venir au fait.

— Mme de Rieux a toujours été excellente pour MA FILLE, poursuivit-elle en appuyant sur le dernier mot, afin de le faire saisir au passage...

— La marquise, reprit avec distraction le prince, est d'une ancienne et riche maison du Dauphiné?

— Plusieurs de ses parents habitent encore Grenoble, et toutes ses terres sont dans les environs de cette ville. J'y ai passé l'été dernier avec MA FILLE.

— Sa fortune est peu considérable?

— Mais... près d'un demi-million...

— Ah! on m'avait dit davantage; enfin, c'est quelque chose... quand on n'a qu'un enfant. Mlle Eugénie a passé son enfance dans les terres de la marquise?

— Jusqu'à l'âge de treize ans, avec MA FILLE, et toutes deux ont continué ensemble leur éducation à Paris.

— Elle m'a semblé avoir un charmant caractère?

— Charmant, plein de douceur et de simplicité. Moins de vivacité cependant... et moins de sensibilité que MA FILLE.

— Elle est musicienne, et fait un peu de peinture?

— Elle fait souvent de la musique et des dessins avec MA FILLE.

Depuis quelques instants, M. de Ravenne, qui écoutait ceci avec la plus grande attention, s'apercevait que le prince ne parlait que de Mlle de Rieux, tandis que Mme de Ravenne ne parlait que de sa fille. Ce quiproquo lui sembla prolongé d'une façon inquiétante, et un pressentiment mortel lui traversa le cœur.

— Si Monsieur désire, dit-il d'une voix presque tremblante, avoir des renseignements circonstanciés sur les de Rieux, il ne saurait s'adresser pour cela mieux qu'à nous.

Le prince rougit et se troubla légèrement, puis demeura quelque temps sans répondre.

Les deux vieillards échangèrent un regard plein d'une anxiété douloureuse.

— Au fait, reprit enfin l'étranger, d'un ton amical et résolu, je ne vois pas pourquoi j'hésite encore à vous parler à cœur ouvert.

Il se détourna vers la chambre où s'était retirée Marie, comme pour y envoyer une pensée mystérieuse ou pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre, et une lueur d'espoir brilla dans les yeux de Mme de Ravenne, qui retint, pour mieux écouter, les palpitations de son cœur...

— Il y a un mois, reprit le prince, je ne voyais à Paris que Mme de Rieux et sa famille, et j'attendais avec impatience qu'elle me fît connaître à ses amis. J'ai cru remarquer, à son dernier bal, qu'elle vous traitait plus affectueusement que personne, et j'ai, dès ce moment, recherché l'honneur de vous voir. Votre obligeance a tellement répondu à mon empressement, qu'à cette heure Dieu m'est témoin que je me félicite de votre amitié pour elle seule; mais je devais vous avouer en toute sincérité que mes premières avances avaient un but plus égoïste. La première fois que je l'ai vue, Mlle de Rieux m'a semblé la femme destinée à faire mon bonheur. Je m'en suis assuré tous les jours davantage, et j'ai formé sans m'en ouvrir à personne, la résolution de l'épouser, si je le puis... Cependant, j'ai dû avant de demander sa main, aviser un moyen de prendre sur sa famille et sur son passé toutes les informations indispensables en matière si grave. Voilà, je vous le répète franchement, le premier motif qui m'a fait chercher à vous connaître, et aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous parler en ami, au lieu de vous interroger officiellement, je vous prie de vouloir bien compléter sur Mlle de Rieux, les renseignements si favorables que vous m'avez déjà...

Le prince n'eut pas le temps d'en dire davantage. Après avoir en vain combattu les cruelles émotions qui l'accablaient, Mme de Ravenne poussa un soupir étouffé, et tomba évanouie dans son fauteuil.

VI.

Le soir même de ce jour, sans trop soupçonner le drame domestique dont il avait été le héros involontaire, et qu'il venait de terminer innocemment par un dénouement si terrible, le prince Trokominof demanda à Mme de Rieux la main de sa fille unique. Il l'obtint malgré le grand étonnement de la marquise, et le mariage se célébra le mois suivant. Le prince, fidèle à l'engagement qu'il avait pris de ne pas tenir à la fortune, se contenta de deux cent mille francs de dot, et envoya aux Ravenne, pour cadeau de noce, un magnifique cabaret en porcelaine de Sèvres.

Il y a maintenant dix mois de cela. Mme de Ravenne a fait une longue et sérieuse maladie, dont elle a failli mourir; M. de Ravenne est vieilli de dix années. Depuis cette époque, pour la première fois, il n'a pas renouvelé, à Pâques, son habit de drap marron; Marguerite donne des leçons de piano à cinq francs le cachet, et l'on parle des prochains débuts d'une demoiselle *Maria*, à l'Académie Royale de musique.

PITRE-CHEVALIER.

LES TROIS VAISSEAUX.

Le retour des restes de Napoléon à Paris, a mis en mouvement toute la poésie européenne. Ce n'est pas seulement en France, en Angleterre, en Italie, que la translation de l'exilé de Sainte-Hélène a inspiré une multitude d'odes, de poëmes, de chansons, dont quatre ou cinq surnageront. L'Allemagne aussi a apporté son tribut à la mémoire du grand homme, de l'Homme des Destinées, comme on l'appelait au-delà du Rhin. Parmi ces pièces il en est plusieurs qui sont fort remarquables. Nous venons de lire dans un des derniers numéros du *Telegraph* de Hambourg, le poëme suivant dont nous offrons une traduction à nos lecteurs.

LE PREMIER VAISSEAU.

Dans leur vaste bassin se roulent fièrement les flots de la Méditerranée qui assiégent d'un côté le seuil des pays de l'Europe, et qu'on entend de l'autre se briser à grand bruit contre les rivages de l'Afrique et contre les bords opulents et fortunés de l'Asie.

Sont-ce de sombres volées de grues qui planent sur la mer profonde et qui, fuyant les rives glacées du Nord, s'en vont chercher une patrie plus riante? Non. Ce sont des voiles blanches qui flottent à une sombre forêt de mâts. Ce sont des navires aux solides carènes qui glissent sur la surface des eaux.

Le cadavre de la puissance romaine est-il ressuscité de sa tombe pour aller imposer ses lois et sa puissance à des empires encore indomptés? Les aigles du Capitole se précipitent-ils de nouveau à travers les libres champs de l'air, en rappelant par le bruit sonore de leurs ailes la honte des fers aux esclaves?

A la vérité, ce sont des aigles qui ouvrent leur vol dominateur sur la mer. Mais ce ne sont pas les aigles du Capitole. Ceux-là dorment depuis longtemps dans le tombeau des siècles. Ce sont les aigles de France. C'est le drapeau de France qui flotte à la cime des mâts. Les couleurs qu'il fait briller aux rayons du soleil, sont le rouge, le blanc, et le bleu. « Liberté! » c'est la devise de l'équipage, comme si la liberté n'était point la compagne de la paix, et le Français va soumettre à son joug le pays des Pyramides.

Mais bien en avant des autres une carène creuse son sillon dans les flots verts. Un homme est appuyé contre le mât et cherche des yeux le rivage. Est-il le héraut de la liberté nouvelle? Il commande les légions de la France. Jeune est son visage, mais son génie a devancé les années. Qui pourrait se tromper au regard de ses yeux? Et pourtant plus d'une heure d'angoisse et de larmes sommeille dans les profondeurs insondables de sa poitrine.

— Terre! s'écrie la voix de la vigie du haut de la hune, et sur le rivage d'Afrique descend le capitaine Bonaparte.

DEUXIÈME VAISSEAU.

Les vagues de la mer tourbillonnent avec une mobilité sauvage. Le flot du fleuve du temps ne repose jamais. L'écume s'efface et ne laisse point de trace derrière elle; la puissance, l'éclat et le bonheur ont la même destinée. Il n'est pas encore né le pilote qui triomphera toujours du changeant élément.

Un vaisseau poursuit sa route humide et sans trace. Voyez, il traverse l'Océan Atlantique. Ses voiles blanches et gonflées s'arrondissent au vend du Nord, à l'énergique souffleur; et la carène glisse sur la verte surface de la mer, comme un vainqueur s'élance vers son but suprême.

Le flot, comme un coursier dompté, porte-t-il le vainqueur dont la main va cueillir les palmes de la gloire? A quel peuple, à quel pays, le langage bigarré des couleurs qui brillent sur son pavillon nous annoncent-il que ce navire appartient? Le pavillon est rouge, et dans son quartier se découpe une double croix rouge ourlée de blanc. Sa patrie est l'Angleterre qui domine toujours la mer avec sa main puissante.

Et de nouveau un homme se montre appuyé contre le mât. Mais il n'est pas Anglais. Serait-il un hôte de la Grande Bretagne? Car tout l'équipage l'entoure avec respect, sans que pourtant un ordre sorte de sa bouche. Il garde un silence morne et sinistre; et l'on dirait pourtant que son re-

gard a souvent plané en maître sur les peuples et sur les royaumes. Maintenant il regarde l'empire désert des flots, et il semble encore commander de ses prunelles flamboyantes le peuple immense des vagues. Pas une larme n'a jamais baigné ses paupières, et il en a fait couler d'intarissables des yeux des mères.

Voilà que ses regards perçants ont aperçu le but de son voyage à l'horizon lointain.

Ce but quel est-il? — C'est une île solitaire au milieu de l'Océan, que les marins appellent Sainte-Hélène. C'est vers ce rocher que le Bellérophon tend ses voiles; et l'homme qu'il porte est l'empereur Napoléon.

TROISIÈME VAISSEAU.

Cinq lustres sont passés depuis que l'empire est tombé. Pendant ce temps quelques heures ont suffi pour faire tomber le trône d'un roi.

. . . .

Par une froide journée d'hiver, voici que les flots de l'Atlantique portent un navire vers le rivage de France. Ni cris de victoire, ni bruits éclatants de canons n'annoncent sa venue; car il est tendu de noir, et de noir sa quille est peinte.

Et sur le tillac on ne voit pas un homme appuyé contre le mât. Un cercueil recouvert d'un drap semé d'abeilles d'or compose toute la charge du navire. Dans ce cercueil est endormi l'homme depuis longtemps tombé comme une étoile dans une nuit d'orage, celui qui s'était fait grand entre tous les hommes et qui avait fait grande la France parmi tous les pays.

Dans ce cercueil est endormi l'empereur mort, qui, vivant, ne croyait qu'à lui seul, et des lauriers sanglants lui font une couronne. Maintenant il a trouvé le repos au bord de la Seine, auprès de ses Invalides dans leur dôme silencieux.

Ils ont vu les eaux du Nil, ils ont vu les rivages de la mer du Nord, et le chaud soleil de l'Espagne et l'incendie ardent de Moscou. Les vieux héroïques guerriers, maintenant en proie à la vieillesse et devenus des ruines de la vie, sont commis à la garde de la cendre impériale.

Oh! faites fidèlement sentinelle auprès du cadavre de l'empereur, en vous rappelant le rêve de l'empire, et sa splendeur, et sa puissance! Mais de ce rêve du passé ne faites point celui de l'avenir, sinon la voix de la réalité pourrait tonner dans vos oreilles!

TROIS CHANSONS.

I.

LE CHANT DU BERCEAU.

Mon enfant, clos ta paupière,
Car le jour s'en va finir.
Le jour souffle sa lumière,
Et l'enfant doit s'endormir.
La nuit ouvre ses grands voiles,
Et, dans l'air silencieux,
Fait éclore ses étoiles,
Pour te voir de tous ses yeux,
Si charmant, si gracieux.

Mon enfant, clos ta paupière,
Car voici le rossignol
Qui, dans l'ombre hospitalière,
Semble un doux luth espagnol.
Il attend que tu sommeilles
Pour te dire la chanson
Qu'il soupire aux fleurs vermeilles
Qui décorent son buisson,
Son buisson, son vert buisson.

Mon enfant, clos ta paupière,
Car ton ange est là, riant,
Qui, ma rose printanière,
Croit se voir en te voyant.
De ses yeux pleins d'étincelles
Il t'admire tout le jour,
Et te couvre de ses ailes
Quand la nuit est de retour,
Comme moi de mon amour.

II.

SÉRÉNADE ESPAGNOLE.

Quand la lune sur Grenade
Fait pleuvoir ses doux rayons,
Pour ouïr la sérénade
Que tout bas nous réveillons,
Aux balcons avec mystère
Toutes deux vont se croisant;
L'une y monte de la terre,
Et du ciel l'autre y descend.

Si ma belle est endormie,
Porte-lui bien doucement,
Ma guitare, mon amie,
Les soupirs de son amant.
Sois si douce et si touchante,
Qu'elle écoute dans la nuit,
Croyant que la lune chante
Et que la musique luit.

Qu'elle vienne à sa fenêtre,
Comme l'aube vient aux cieux,
Un instant nous apparaître,
Un sourire dans ses yeux.
Puis, ô ma guitare, encore
Un dernier soupir d'amour;
Et ce mot: « Je vous adore, »
Qu'elle y rêve jusqu'au jour.

III.

ROMANCE SICILIENNE.

Vous avez des joyaux charmants,
Des colliers d'or, des diamants,
Tout ce qu'a la reine en partage;
Plus une paire de beaux yeux,
Comme il n'en est pas sous les cieux.
Oh! que voulez-vous davantage?

Hélas! ces yeux si beaux, si doux,
Qui tiennent, en geôliers jaloux,
Mon cœur près du vôtre en otage,
Que de fois je leur ai crié
Du fond de ma prison: « Pitié! »
Oh! que voulez-vous davantage?

Comme ils m'ont fait souffrir, grands dieux!
Ces yeux si doux, ces deux beaux yeux!
Si bien qu'il vous faudra, je gage,
Au linceul de votre rigueur
Ensevelir bientôt mon cœur.
Oh! que voulez-vous davantage?

A. V. H.

Exposition de Dresde.

L'exposition de l'académie royale des Beaux-Arts de Saxe s'ouvrira le 18 juillet 1841. Les objets, tableaux, dessins, sculptures, gravures, etc., doivent être remis au conseil académique avant le 12 juillet. Les objets qui seraient remis après ce terme sont exposés à être refusés ou à recevoir une place moins favorable. Les ouvrages envoyés pourront être repris le 13 septembre.

VARIÉTÉS.

Bruxelles. — Le concert vocal donné par la Société Lyrique, au Waux-Hall, le 17 mars, a été incontestablement le plus beau que nous ayons entendu dans ce genre. Cette société, établie sous la présidence de M. de Marneffe et sous la direction de M. Lintermans, se compose de dames et de messieurs amateurs, qui sont de vrais artistes. Il est impossible d'avoir plus d'ensemble dans une masse de voix aussi nombreuse, d'avoir une intelligence plus parfaite de l'esprit des morceaux qu'elles ont chantés, de produire des effets plus complets et plus heureux. Ces morceaux étaient du caractère le plus divers. Il y avait des chœurs d'opéra et des walses de Strauss, une sérénade supérieurement bien écrite de Clapisson, un chant de Weber composé pour les fameuses paroles de Theod. Koerner sur la chasse de Lutzow. Enfin, c'étaient tous morceaux du caractère le plus varié, et chacun a été rendu avec son cachet propre et son esprit particulier. M. Lintermans y a fait entendre un chœur de sa composition qui a été vivement applaudi. M. Cellier a aussi obtenu un grand succès pour son morceau de violon et a justifié de nouveaux progrès dans le talent si remarquable déjà qu'il possède. Sa sœur, madame Henelle, qui a tenu le piano pendant tout le concert, a exécuté avec distinction une composition de Thalberg. En un mot, cette soirée fera époque dans les annales musicales de Bruxelles. LL. MM. le Roi et la Reine l'ont honorée de leur présence, et tout ce que la capitale renfermait de distingué s'y était donné rendez-vous.

Au milieu du concert, donné aux frais de la Société, on a fait une collecte pour les pauvres qui a produit environ deux mille francs, sans le don royal.

— A plus d'une reprise nous avons cité le nom de M. Gallait comme un de ceux qui sont destinés à faire le plus d'honneur à la Belgique dans l'art moderne. Le grand tableau, l'*Abdication de Charles-Quint,* commandé à ce peintre par M. De Theux, pour le gouvernement belge, vient de paraître avec le plus grand éclat au salon de Paris. Voici ce que le *Constitutionnel* dit de cet ouvrage:

« Le morceau capital du salon, non pas par la grandeur seulement, mais par le talent, nous paraît être l'*Abdication de Charles V*, par M. Gallait. Nous ne pouvons, après un examen nécessairement hâtif, prononcer mûrement sur une œuvre de cette importance. Mais le talent du peintre nous a paru à la hauteur du sujet, c'est le plus bel éloge que nous puissions en faire. Le ton général du tableau est harmonieux, les figures sont calmes et nobles, et la scène est peinte de cette majesté tranquille qui convenait à cette belle page historique. »

A ces lignes nous joignons celles-ci extraites du *Courrier Français :*

« Les deux morceaux capitaux du salon carré, dans la peinture historique, sont de M. Eugène Delacroix et de M. Gallait.

» Nous avions entendu prédire à l'avance un éclatant succès au tableau de M. Louis Gallait, l'*Abdication de Charles-Quint.* L'épreuve du salon a confirmé les éloges que dans l'atelier ce beau travail avait valus à son auteur. L'empereur Charles-Quint, ayant résolu de remettre son gouvernement des Pays-Bas et de la Bourgogne à son fils Philippe, convoqua, le 25 octobre 1555, tous les ordres de l'État dans la grande salle de son palais à Bruxelles. Après avoir, devant cette assemblée, récapitulé l'histoire de son règne, il remercia ses sujets des Pays-Bas de leur obéissance et de leur fidélité, puis il se leva appuyé sur le prince Guillaume d'Orange, et, après avoir imploré l'assistance du ciel pour Philippe qui s'était jeté à ses genoux, il lui posa la main sur la tête et demeura quelque temps immobile les larmes aux yeux. Le tableau de M. Gallait, savamment étudié et peint avec une ampleur que nous appellerions volontiers magistrale, ainsi qu'on le disait de la touche de certains maîtres vénitiens, aura cet avantage qu'il n'essuiera point de contradiction et prendra sans conteste un rang éminent dans l'exposition de cette année. »

— Depuis quelques jours se trouve à Bruxelles M. Midolle, de Genève, un des calligraphes les plus célèbres qu'il y ait en Europe. Nous avons été admis à voir ses albums qui doivent être regardés comme de vrais chefs-d'œuvre, et qu'on ne peut comparer qu'aux plus beaux manuscrits miniaturés que le moyen âge nous ait laissés.

Paris. — C'est lundi 15 mars, que le Salon du Louvre s'est ouvert. Plus de 4,000 ouvrages d'art ont été présentés à la commission de réception; mais 1,300 ont été refusés. Ainsi, le livret contiendra tout au plus 2,500 à 2,700 numéros.

Rome. — Parmi les ateliers des sculpteurs de cette ville, celui de Tenerani se distingue par la prodigieuse activité qui y règne. Cet artiste vient de terminer une superbe composition, un bas-relief représentant la *Descente de la croix*. Cet ouvrage est destiné à la chapelle Torlonia au Latran. Tenerani travaille en ce moment à une figure colossale de saint Benoît pour la Basilique de Saint-Paul. L'église de Saint-Pierre vient de recevoir de lui une colossale statue en marbre représentant saint Alphonse di Signorio, et Naples une statue de saint Jean l'Évangéliste. On voit dans le même atelier le modèle en argile d'une statue également colossale du roi régnant de Naples qui doit être coulée en bronze et érigée à Messine. A côté de ces ouvrages importants, on en voit un grand nombre de moindre importance, telle qu'une figure assise du comte Orloff destinée pour la Russie et plusieurs compositions mythologiques pour le palais Torlonia.

Après Tenerani, se distingue parmi les sculpteurs de Rome, le statuaire allemand Émile Wolff auquel on doit un groupe de deux Amazones dont l'une blessée et soutenue par sa compagne, et Van de Ven, artiste hollandais qui vient de finir une figure d'Ève épiant le serpent qui tient la pomme dans sa gueule. Ce dernier ouvrage est d'une conception vraiment originale et rappelle la manière élevée et grandiose de Michel-Ange. Il a été acheté par un riche connaisseur le comte d'Egloffstein.

Stuttgart. — Le *Kunstblatt,* dans son cahier du mois de janvier, renferme plusieurs notices et recherches fort curieuses sur les artistes de la première école de peinture flamande et hollandaise, depuis Jean et Hubert Van Eyck. Ce travail est dû à l'infatigable M. Passavant, dont les nombreux voyages en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en France et en Italie, ont eu pour objet d'éclairer les points les plus intéressants de l'histoire de l'art en Europe. Cet écrivain s'est beaucoup occupé de l'art flamand surtout. On lui doit aussi une excellente histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël, livre qui laisse bien loin derrière lui le travail de M. Quatremère de Quincy.

Florence. — Il vient de paraître ici un livre d'un puissant intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art. Ce sont les *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres, par M. Constantin.* L'auteur est, comme on le sait, un des meilleurs peintres sur porcelaine de notre époque. Un séjour de treize années en Italie, où il s'est particulièrement occupé d'étudier et de copier les ouvrages de Raphaël, l'a mis à même de se livrer à de longues recherches sur la matière qu'il a traitée. Bien qu'on remarque dans ce livre quelques erreurs et quelques omissions, il n'en est pas moins digne d'attention, à cause des détails qu'il fournit et des anecdotes intéressantes qu'il raconte.

Berlin. — L'éditeur Reiner publie la deuxième série des dessins faits par M. W. Zahn d'après les objets antiques retrouvés à Pompeï, à Herculanum et à Stabia. Cet ouvrage est d'un grand intérêt pour les études archéologiques.

— L'architecte Hallmann, de Hanovre, connu dans le monde artistique par ses dessins et ses mesures des églises normandes de l'Apulie, a été nommé inspecteur architecte royal de Prusse.

Cologne. — Il vient de se former en cette ville un comité qui a pris mission d'aviser aux moyens de faire achever la construction de notre célèbre cathédrale. Il organisera des souscriptions dans toute l'Allemagne et dans les pays étrangers pour subvenir aux frais de cette belle entreprise.

Kempen. — Depuis longtemps l'admiration qui s'est généralement attachée au nom de l'auteur de ce beau livre intitulé l'*Imitation de Jésus-Christ,* aurait dû songer à ériger un monument si justement mérité à l'illustre *Thomas à Kempis.* Enfin, il s'est composée ici une association qui a pour but de réparer ce long oubli et de dresser une statue à l'immortel écrivain.

COMPTE RENDU

DE LA DEUXIÈME ANNÉE DE L'ASSOCIATION NATIONALE

POUR FAVORISER LES ARTS EN BELGIQUE.

Deux années d'existence ont consolidé l'Association Nationale pour favoriser les arts en Belgique. La sympathie qui a accueilli notre entreprise, dès sa naissance, loin de se ralentir dans le cours de la deuxième année qui vient de s'écouler, a été plus grande encore que la première année. Un succès toujours croissant s'attache à notre œuvre. Aussi nous redoublerons d'efforts pour la mériter de plus en plus, en soignant mieux encore notre publication, la *Renaissance*. Nos souscripteurs ont vu que d'importantes améliorations y ont déjà été apportées, que le texte a été doublé, qu'une plus grande variété a été mise dans nos articles et que les planches ont été exécutées avec plus de soin.

Dans le cours de l'année qui s'ouvrira le 1er avril 1841, nous appliquerons à l'impression de quelques-unes de nos lithographies et de nos gravures les procédés de coloriage nouveaux qui viennent d'obtenir de si beaux résultats en France. D'autres améliorations importantes seront introduites, selon les ressources de notre Association.

Conformément à nos Statuts, l'assemblée publique des souscripteurs a eu lieu le 15 de ce mois, sous la présidence de M. Maelcamp, membre du conseil de l'Association. Après lecture faite par le secrétaire, du rapport annuel sur les travaux et les opérations de l'Association, les comptes de la Société ont été déposés sur le bureau. Ensuite il a été procédé au tirage au sort des objets d'art à répartir entre les actionnaires. Nous en donnons la liste ci-après.

L'état des comptes de l'Association est comme suit :

Neuf cent dix-huit actions à 20 fr. chacune, 18,360 fr. »»

Déduction faite de la commission de 10 % que la Société des Beaux-Arts prélève pour frais de gestion, etc., etc., reste la somme de 16,524 fr. »»

Cette somme a été employée de la manière suivante :

La publication de vingt-quatre numéros de la *Renaissance*, composés chacun d'une feuille in-4°, l'impression, la correspondance, la rédaction, les dessins lithographiés ou gravés, les annonces dans les journaux, etc., etc., ont coûté, 9,410 fr. 60

Restait donc la somme de 7,113 fr. 40 à employer à l'achat des lots à répartir entre les souscripteurs.

Les lots ont été composés de :

Cinq tableaux dont l'un de M. Van Assche, le 2e de M. De Block, le 3e de M. Van Hove, le 4e de M. Jones, le 5e de M. Dyckmans, d'après Rubens, 1,650 fr. »»

Deux dessins à l'aquarelle, par M. P. Lauters, 100 fr. »»

Grands ouvrages de luxe, livres illustrés et autres, gravures, lithographies, albums, 5,363 fr. 40

TOTAL. 16,524 fr. »»

TIRAGE AU SORT. — LISTE OFFICIELLE.

LES LOTS SERONT DÉLIVRÉS, CONTRE LA REMISE DES ACTIONS, AUX BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS, GRAND SABLON, 11.

1 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8o.
2 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portraits.
3 Album, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl. in-4o.
4 Magasin Belge, 2 vol. illustrés.
5 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portraits.
6 Mignet. Révolution Française, in-8o, rel.
7 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portraits.
8 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8o, rel.
9 Abum, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl. in-4o.
10 Croquis, par Charlet, album de 12 pl.
11 Aventures de Paul Choppart, illust.
12 Idem.
13 Mignet. Révolution Française, in-8o, rel.
14 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8o, 42 pl.
15 Monuments et Vues de Brux. in-8o, 24 pl.
16 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
17 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
18 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
19 Album, par Madou et Fourmois, in-4o, 12 pl.
20 Magasin Belge, 2 vol. illust.
21 Hallam. Histoire de l'Europe, au moyen âge, 4 vol. in-8o.
22 Croquis de Brux., par Madou, in-4o, 12 pl.
23 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8o, 42 pl.
24 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
25 Portrait de Napoléon, d'après Gérard, par L. Haghe, planche grand-aigle.
26 Études d'animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
27 Délices de Spa, in-4o, 12 pl.
28 Six tableaux, d'après Verboeckhoven, in-folio, bl.
29 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 planches, sur chine.
30 Six tableaux, d'après Verboeckhoven, in-folio, bl.
31 Album, par Madou et Fourmois, in-4o, 12 pl.
32 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
33 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8o, à 2 colonnes.
34 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portraits.
35 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4o, 12 pl.
36 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
37 Idem.
38 Les artistes Contemporains, 10 liv. in-fol.
39 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8o, rel.
40 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
41 De Norvins. Histoire de Napoléon illustrée, in-8o.
42 Album Pittoresque, in-4o, 12 pl.
43 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
44 Aventures de Paul Choppart, illust.
45 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8o, 42 pl.
46 Aventures de Paul Choppart, illust.
47 La Belgique illustrée, par Octave Delepierre, 1 vol.
48 Scènes Bruxelloises, in-4o, 12 pl.
49 Idem.
50 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portraits.
51 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 pl.
52 Villemain. Cours de Littérat. in-8o, 2 col.
53 Études d'Animaux, d'après Verboeckhoven, in-4o, 26 pl.
54 Les cent et un Robert Macaire, 2 v. in-4o.
55 Monuments et Vues de Gand, avec texte, par M. Voisin, in-8o.
56 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8o, rel.
57 Album, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
58 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
59 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portraits.
60 OEuvres de sainte Thérèse, in-8o, 2 col.
61 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8o.
62 OEuvre de sainte Thérèse, in-8o, à 2 col.
63 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8o, ill.
64 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
65 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4o, 12 pl.
66 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
67 Délices de Spa, in-4o, 12 pl., cartonné.
68 Monuments et Vues de Gand, avec texte, par M. Voisin, in-8o, cartonné.
69 Jean Steen et Paul Potter, 2 planches, par Madou.
70 Album dessiné sous la direction de Verboekhoven, 25 pl.
71 Études d'Animaux, d'après Verboeckhoven, 26 pl.
72 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
73 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
74 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4o.
75 Rubens-Van Orley, 2 pl., par Madou.
76 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
77 Album dessiné sous la direction de Verboeckhoven, in-4o, 25 pl.
78 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
79 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
80 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
81 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4o, 12 pl.
82 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8o, 42 pl.
83 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8o, pl.
84 Croquis, par Charlet, in-4o, 12 pl.
85 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8o, 42 pl.
86 Les Délices de Spa, in-4o, cart., 12 pl.
87 Croquis, par Charlet, in-4o, 12 pl.
88 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 v. in-8o, sans les portraits.
89 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8o, rel.
90 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
91 Noël et de Laplace. Leçons de Litterature, in-8o, à 2 colonnes.
92 Voyage aux bords de la Meuse, 10 liv., in-folio.
93 OEuvres de sainte Thérèse, in-8o, 2 col.
94 Album, par Madou et Fourmois, in-4o, 12 pl.
95 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
96 Album, par Madou et Fourmois, in-4o, 12 pl.
97 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8o.
98 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
99 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8o.
100 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portraits.
101 Aventures de Paul Choppart, ill.
102 Mignet. Révolution Française, in-8o, rel.
103 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8o, ill.
104 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
105 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8o.
106 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
107 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8o.
108 Droz. Histoire de Louis XVI, in-8o.
109 Silvio Pellico. Mes Prisons, illustré.
110 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
111 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
112 Henrion. Histoire des Ordres Relgieux, in-8o, pl.
113 OEuvres de Lamartine, in-8o, pl.
114 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
115 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8o, rel.
116 Les cent et un Robert Macaire, 2 v. in-4o.
117 Aventures de Paul Choppart, ill.
118 Idem.
119 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
120 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4o, 12 pl.
121 Aventures de Paul Choppart, ill.
122 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les port.
123 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
124 Van Dyck-Memling, 2 pl., par Madou.
125 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8o, ill.
126 Aventures de Paul Choppart, ill.
127 Idem.
128 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures et rel. T. D.
129 Croquis, par Charlet, in-4o, 12 pl.
130 Aventures de Paul Choppart, ill.
131 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8o, ill.
132 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
133 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8o. rel.
134 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8o, rel.
135 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
136 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8o, rel.
137 Album du paysagiste, par Lauters et Fourmois, 12 pl.
138 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
139 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
140 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
141 Album, par Madou et Fourmois, in-4o, 12 pl.
142 Magasin Belge, 2 vol. in-18.
143 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8o.
144 Silvio Pellico. Mes Prisons, ill.
145 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4o.
146 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4o, 12 pl.
147 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
148 Croquis, par Charlet, in-4o, 12 pl.
149 Histoire de Napoléon, par Norvins, in-8o, ill.
150 Album des Sal., par Dévéria, in-4o, 26 pl.
151 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
152 Idem.
153 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portr.
154 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8o, rel.
155 Magasin Belge, 2 vol. in-18.
156 Villemain. Hist. de Cromwell. in-8o. rel.
157 Album des Sal., par Dévéria, in-4o, 26 pl.
158 Rubens et Van Orley, 2 pl. par Madou.
159 Album pittoresque, in-4o, 12 pl.
160 Aventures de Paul Choppart, ill.
161 Album des Salons, par Dévéria, in-4o, 26 pl.
162 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
163 Idem.
164 Un tableau, peint par Van Assch avec cadre doré.
165 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
166 Album des Salons, par Dévéria, in-4o, 26 pl.
167 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8o, fig.
168 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8o, 42 pl.
169 Album du paysagiste, par Lauters et Fourmois, 12 pl.
170 Six tableaux, lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio, bl.
171 Van Dyck-Memling, 2 pl. par Madou.
172 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8o, sans les portr.
173 OEuvres de sainte Thérèse, in-8o, 2 col.
174 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8o, rel.
175 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
176 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8o.
177 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8o, 42 pl.
178 Villemain. Cours de Littérature, in-8o, à 2 colonnes.
179 Magasin Belge, 2 vol. in-18.
180 La Belgique Illustrée, par Delepierre.
181 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
182 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8o.
183 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8o, fig.
184 Croquis de Brux., par Madou, in-4o, 12 pl.
185 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
186 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8o, ill.
187 Mignet. Révolution Française, in-8o, r.
188 Thierry. Conq. des Normands, 4 v. in-8o.
189 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
190 Croquis de Brux., par Madou, in-4o, 12 pl.
191 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
192 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8o, rel.
193 OEuvres de Lamartine, in-8o, fig.
194 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
195 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio.
196 La Belgique Illustrée, par Delepierre.
197 Croquis, par Charlet, album de 12 pl.
198 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8o, ill.
199 Album pittoresque, in-4o, 12 pl.
200 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
201 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
202 Album du paysagiste, par Lauters et Fourmois, in-4o, 12 pl.
203 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8o, pl.
204 Idem.
205 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8o.
206 Aventures de Paul Choppart, ill.
207 Idem.
208 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4o.
209 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
210 Album pittoresque, par Lauters et Fourmois, in-4o, 12 pl.
211 OEuvre de sainte Thérèse, 1 v. in-8o, 2 c.
212 Thiers. Révolution Française, 2 vol. in-8o, illust.
213 Idem.
214 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8o, r.
215 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
216 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
217 Aventures de Paul Choppart, ill.
218 Noël et de Laplace. Leçons de Litt. in-8o.
219 Voyage à Surinam, par Madou et Lauters, 10 liv., in-folio.
220 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8o.
221 Monuments et Vues de Brux., in-8o, 24 pl.
222 Aventures de Paul Choppart, ill,
223 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8o.
224 Album, par Madou et Fourmois, in-4o, 12 pl.
225 Croquis de Charlet, album de 12 pl.
226 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
227 Album, par Dévéria, in-4o, 26 pl.
228 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8o, fig.
229 Croquis de Brux., par Madou, in-4o, 12 pl.

230 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
231 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
232 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
233 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
234 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jesus-Christ, in-8°, 42 pl.
235 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
236 Aventures de Thiel Ulenspiegel, ill.
237 OEuvres de sainte Thérèse, in-8°, 2 col.
238 Norvins. Hist. de Napoleon in-8°, ill.
239 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4°, 12 pl.
240 OEuvres de sainte Thérèse, in-8°, 2 col.
241 Croquis, par Charlet. Album de 12 pl.
242 Album du paysag., par Fourmois, 12 pl.
243 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, pl.
244 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
245 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
246 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8°.
247 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
248 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
249 Aventures de Paul Choppart, ill.
250 Delepierre. La Belgique Illustrée.
251 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
252 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
253 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur chine.
254 Monuments et Vues de Gand, in-8°.
255 Portrait de Napoléon, lithographié, par L. Haghe, grand-aigle.
256 Dros. Histoire de Louis XVI, in-8°.
257 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
258 Magasin Belge, 2 vol. ill.
259 Vies des Saints, pour tous les jours de l'annee, in-8°.
260 Un tableau par Van Hove, (vue prise dans Haarlem).
261 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
262 Portrait de Napoléon, lithographié, par L. Haghe, grand-aigle.
263 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur chine.
264 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
265 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
266 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
267 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
268 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
269 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
270 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
271 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
272 Thiers. Révol. Française, 2 v. in-8°, ill.
273 Album, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
274 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
275 Noël et Delaplace. Leçons de Litt., in-8°.
276 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
277 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
278 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
279 Idem.
280 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
281 Delepierre. La Belgique Illustrée.
282 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
283 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
284 Les cent et un Robert Macaire, 2 v. in-4°.
285 Imitat. de Jésus-Christ, in-32, 25 gr. r.
286 Histoire de Jesus-Christ.
287 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
288 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
289 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur chine.
290 Mignet. Révolution Française, in-8°, r.
291 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°, fig.
292 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
293 Croquis de Brux., par Madou, in-4°.
294 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
295 Vie des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
296 Album, par Madou et Fourmois, in-4°, 12 pl.
297 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
298 Album des Salons, par Dévéria, in-4°, 26 pl.
299 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
300 Les Délices de Spa, in-4°, 12 pl.
301 Monuments et Vues de Gand, in-8°.
302 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, in-4°, 26 pl.
303 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
304 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4°, 12 pl.
305 Aventures de Paul Choppart, ill.
306 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
307 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
308 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
309 Monuments et Vues de Gand, in-8°, pl.
310 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
311 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4°, 12 pl.
312 Aventures de Paul Choppart, ill.
313 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
314 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
315 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8°, fig.
316 Album, par Madou et Fourmois, in-4°, 12 pl.
317 Aventures de Paul Choppart, ill.
318 Rubens et Van Orley, par Madou, 2 pl.
319 Magasin Belge, 2 vol. in-18, ill.
320 Les Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
321 Châteaubriand. Le Génie du Christianisme, 5 vol. in-18
322 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
323 Rubens et Van Orley, par Madou, 2 pl.
324 Album des Salons, par Déveria, 26 pl.
325 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
326 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
327 Un tableau, peint par De Block, (la curiosité).
328 Dros. Histoire de Louis XVI, in-8°.
329 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
330 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
331 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
332 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
333 Mignet. Revolution Française, in-8°, r.
334 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
335 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
336 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
337 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
338 Album du paysag., par Fourmois, 12 pl.
339 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
340 Croquis de Brux., par Madou, in-4°, 12 pl.
341 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
342 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
343 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
344 Les cent et un Robert Macaire, 2 v. in-4°.
345 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
346 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
347 Histoire d'Allemagne, in-8°.
348 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
349 Aventures de Paul Choppart, ill.
350 Droz. Histoire de Louis XVI, in-8°.
351 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
352 Mignet. Révolution Française, in-8°, r.
353 Aventures de Paul Choppart, ill.
354 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
355 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
356 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
357 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
358 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
359 Album pittoresque, par Lauters, Fourmois, etc., 12 pl.
360 Les Délices de Spa, in-4°, cart.
361 Norvins. Hist. de Napoléon, in-8°, ill.
362 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
363 Croquis, par Charlet, album de 12 pl.
364 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
365 Album pittoresque, par Lauters, Fourmois, etc., 12 pl.
366 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
367 OEuvres de sainte Thérèse, in-8°, 2 col.
368 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
369 Les Fables de Lafontaine, 2 v. in-8°, ill.
370 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
371 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8°, fig.
372 Villemain. Cours de Littérature. in-8°.
373 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
374 Aventures de Paul Choppart, ill.
375 Mignet. Révolution Française, in-8°, r.
376 Le Délices de Spa, in-4°, 12 pl.
377 Villemain. Cours de Littérature, in-8°.
378 Châteaubriand. Le Génie du Christianisme, 5 vol. in-18.
379 Mignet. Révolution Française, in-8°, r.
380 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio, bl.
381 Noël et Delaplace. Leçons de Littérature, in-8°, 2 colonnes.
382 Un tableau. La Communion de St-François d'après Rubens, par Dyckmans.
383 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
384 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 25 pl.
385 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
386 Portrait de Napoléon, d'après Gérard, par Louis Haghe, grand-aigle.
387 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
388 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
389 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
390 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8°, fig.
391 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
392 Monuments et Vues de Gand, in-8°, 16 pl.
393 Aventures de Paul Choppart, ill.
394 OEuvres de sainte Therèse, in-8°, 2 col.
395 Voyage à Surinam, par Madou et Lauters, 10 livraisons in-folio, sur ch.
396 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
397 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
398 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
399 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
400 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
401 Scènes Bruxelloises, par Madou, in-4°, 12 pl.
402 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
403 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
404 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
405 Les Delices de Spa, in-4°, cart.
406 Idem.
407 Études d'Animaux, par Verboeckhoven. 26 pl.
408 Monuments et Vues de Gand, in-8°, 16 pl.
409 Idem.
410 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
411 Album du paysagiste, par Fourmois, in-4°, 12 pl.
412 Scènes Bruxelloises, par Madou, album de 12 pl.
413 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
414 Croquis de Bruxelles, par Madou, album de 12 pl.
415 Noël et Delaplace. Leçons de Littérature, in-8°, 2 col.
416 Portrait de Napoleon, d'après Gérard, par L. Haghe, grand-aigle.
417 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
418 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
419 Album, par Madou et Fourmois, in-4°, 12 pl.
420 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 fig. rel. T. D.
421 Delepierre. La Belgique Illustrée.
422 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
423 Croquis de Brux., par Madou, in-4°, 12 pl.
424 Les Délices de Spa, in-4°, cartonne.
425 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
426 Aventures de Paul Choppart, ill.
427 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, blanc.
428 Magasin Belge, 2 vol. illustrés.
429 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
430 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
431 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
432 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
433 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
434 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur chine.
435 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
436 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illustrés.
437 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
438 Album du paysag., par Fourmois, 12 pl.
439 Aventures de Paul Choppart, ill.
440 OEuvres de Lamartine, 1 fort v. in-8°, ill.
441 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8°,
442 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 pl.
443 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
444 Scènes Bruxelloises, par Madou, 12 pl.
445 Châteaubriand. Genie du Christianisme, 5 vol. in-18.
446 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
447 Monuments et Vues de Gand, in-8°, 16 pl.
448 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
449 Aventures de Paul Choppart, illustré.
450 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
453 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
454 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8°.
455 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
456 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
457 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
458 Album, par Madou et Fourmois, in-4°, 12 pl.
459 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
460 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven. in-folio, sur chine.
461 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
462 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
463 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
464 Monuments et Vues de Gand, in-8°, 16 pl.
465 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
466 Aventures de Paul Choppart, ill.
467 Rubens et Van Orley, par Madou, 2 pl.
468 Album lithographie, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
469 Les Artistes Contemporains, par Baugniet, 10 livraisons, in-folio.
470 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
471 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8°, fig.
472 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
473 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
474 Idem.
475 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
476 Noël et Delaplace. Leçons de Littérature, in-8°.
477 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
478 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
479 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
480 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
481 Idem.
482 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur chine.
483 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
484 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
485 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
486 Les Artistes Contemporains, par Baugniet, 10 livraisons, sur chine.
487 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illust.
488 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
489 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
490 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
491 Croquis de Bruxelles, par Madou, 12 pl.
492 Album, par Madou et Verboeckhoven, 12 pl.
493 Monuments et Vues de Gand, in-8°, cart.
494 Scènes Brux., par Madou, in-4°, 12 pl.
495 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
496 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
497 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
498 Les cent et un Robert Macaire, 2 vol. in-8°, 101 fig.
499 Aventures de Paul Choppart, illust.
500 Album du paysagist., par Fourmois, 12 pl.
501 Idem.
502 Voyage à Surinam, par Madou et Lauters, 10 livraisons, sur chine.
503 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
504 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
505 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8°.
506 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
507 Aventures de Paul Choppart, illust.
508 Portrait de Napoléon, d'après Gérard, par L. Haghe, grand-aigle.
509 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
510 Châteaubriand. Génie du Christianisme, 5 vol. in-18.
511 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
512 Idem.
513 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
514 Scènes de la Vie des Peintres, par Madou, 10 livraisons, sur chine.
515 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
516 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
517 Six tableaux lithographiés, par Verboeckhoven, sur blanc.
518 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
519 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
520 Deux planches lithogr., par L. Haghe.
521 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 pl.
522 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, rel.
523 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8°, fig.
524 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, blanc.
525 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
526 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
527 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
528 Idem.
529 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
530 Aventures de Paul Choppart, illustré.
531 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
532 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
533 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
534 Album pittoresque, par Madou et Lauters, in-4°, 12 pl.
535 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
536 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur blanc.
537 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
538 Droz. Hist. de Louis XVI, in-8°, portr.
539 Monuments de Bruxelles, in-8°, 24 pl.
540 Croquis, par Charlet, album de 12 pl.
541 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
542 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures et relié D. T.
543 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, relié.
544 Aventures de Paul Choppart, ill.
545 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, relié.
546 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
547 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
548 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
549 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
550 Les Fables de Lafontaine, 2 v. in-8°, ill.
551 Album du paysagiste, par Fourmois, in-8°, 12 pl.
552 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illustrés.
553 Deux lithogr. rehaussées, par L. Haghe.
554 Droz. Histoire de Louis XVI, in-8°.
555 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
556 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
557 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
558 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
559 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 pl.
560 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
561 Thierry. Lettres sur l'histoire de France. etc., in-8°.
562 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
563 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8°.
564 Portrait de Napoléon, d'après Gérard, par L. Haghe, grand-aigle.
565 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
566 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
567 Aventures de Paul Choppart, illustré.
568 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
569 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
570 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
571 Croquis de Charlet, album de 12 pl.
572 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
573 Idem.
574 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
575 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, relié.
576 Aventures de Paul Choppart, illustré.
577 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
578 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
579 Aventures de Paul Choppart, illustré.
580 Portrait de Napoléon, d'après Gérard, par L. Haghe, grand-aigle.
581 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
582 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
583 Silvio Pellico Mes Prisons, in-8°, ill.
584 Idem.
585 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
586 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
587 Scènes Bruxelloises, par Madou, album de 12 pl.
588 Croquis de Charlet, album de 12 pl.
589 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
590 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur blanc.
591 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
592 Un tableau, peint par Jones.
593 Thiers. Histoire de la Révolution Française, 2 vol. in-8°, illustrés.
594 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 pl.
595 OEuvres de Lamartine, in-8°, illustré.
596 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
597 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
598 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
599 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
600 Idem.
601 Scènes Bruxelloises, par Madou, album de 12 pl.
602 Croquis, par Charlet, album de 12 pl.
603 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
604 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
605 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
606 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
607 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
608 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
609 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
610 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur blanc.
611 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
612 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur blanc.
613 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
614 Châteaubriand. Génie du Christianisme, 5 vol. in-18.
615 Portrait de Napoléon, d'après Gérard, par L. Haghe, grand-aigle.
616 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
617 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
618 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur blanc.
619 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc. in-8°.
620 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur chine.
621 Aventures de Paul Choppart, illustré.
622 Croquis de Bruxelles, par Madou, album de 12 pl.
623 Aventures de Paul Choppart, illustré.
624 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
625 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
626 Aventures de Paul Choppart, ill.
627 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
628 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
629 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
630 Silvio Pellico. Mes Prisons, illustré.
631 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
632 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
633 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
634 Croquis de Bruxelles, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
635 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
636 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
637 Silvio Pellico. Mes Prisons, illustré.
638 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
639 Monuments et Vues de Gand, in-8°, 16 pl.
640 Voyage aux Bords de la Meuse, par Lauters, 10 livraisons. sur chine.
641 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
642 Thiers. Histoire de la Révolution Française, 2 vol. in-8°, illustrés.
643 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
644 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illustré.
645 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures, relié T. D.
646 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, in-4°, 26 pl.
647 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
648 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
649 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illustres.
650 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 pl.
651 OEuvre de Lamartine, in-8°, illustré.
652 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur blanc.
653 Aventures de Paul Choppart, illustré.
654 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
655 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
656 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
657 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
658 Album pittoresque, par Madou et Lauters, 12 pl.
659 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
660 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures, et rel. T. D.
661 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
662 Villemain. Cours de Litterature, in-8°.
663 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures et rel. T. D.
664 Croquis de Charlet, album 12 pl.
665 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 pl.
666 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
667 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures et rel. T. D.
668 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
669 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 pl.
670 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
671 Croquis, par Charlet, album de 12 pl.
672 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
673 Une aquarelle, par Paul Lauters.
674 Croquis de Bruxelles, par Madou, 12 pl.
675 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
676 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
677 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures et rel. T. D,
678 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
679 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
680 Rubens et Van Orley, par Madou, 2 pl.
681 Deux lithog. rehaussées, par L. Haghe.
682 Monuments et Vues de Gand, in-8°, 16 pl.
683 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
684 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
685 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
686 Idem.
687 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
688 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
689 Villemain. Cours de Littérature, in-8°.
690 Rubens et Van Orley, par Madou, 2 pl.
691 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, sur chine.
692 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
693 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
694 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, blanc.
695 Thiers. Histoire de la Révolution Française, 2 vol. in-8°, illustrés.
696 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
697 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
698 OEuvres de Lamartine, in-8°, illustré.
699 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.

700 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illustrés.
701 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
702 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illustrés.
703 Album, par Madou et Fourmois, 12 pl.
704 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc., in-8°, rel.
705 — Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
706 Villemain, Hist. de Cromwell, in-8°, r.
707 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
708 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
709 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
710 Aventures de Paul Choppart, illustré.
711 Idem.
712 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°.
713 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., in-4°, 12 pl.
714 Album, par Madou et Fourmois, in-4°.
715 Aventures de Paul Choppart, illustré.
716 Idem.
717 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 pl.
718 Noël et Delaplace. Leçons de Littérature, in-8°.
719 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
720 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
721 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
722 Scènes de la Vie des Peintres, par Madou, 10 liv., sur demi colombier.
723 Norvins. Histoire de Napoléon, ill.
724 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 pl.
725 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
726 Droz. Hist. de Louis XVI, in-8°, portr.
727 Croquis de Bruxelles, par Madou, album de 12 pl.
728 Les Délices de Spa, in-4°, cart.
729 Croquis de Bruxelles, par Madou, album de 12 pl.
730 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 pl,
731 Voyage aux Bords de la Meuse, par Lauters, 10 livraisons, sur chine.
732 OEuvres de sainte Therèse, in-8°.
733 Les Délices de Spa, in-4°, cart.
734 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
735 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
736 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
737 Henrion. Histoire des Ordres Religieux, in-8°, fig.
738 Aventures de Tiel Ulenspiegel, ill.
739 Album du paysagiste, par Fourmois, in-4°, 12 pl.
740 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
741 Silvio Pellico. Mes Prisons, ill.
742 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
743 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
744 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
745 Album des Salons, par Dévéria, in-4°, 26 pl.
746 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
747 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
748 — de Paul Choppart, illust.
749 Album du paysagiste, par Fourmois, in-4°, 12 pl.
750 OEuvres de Lamartine, in-8°, illust.
751 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, 12 pl.
752 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
753 Monuments et Vues de Gand, in-8°, 16 pl.
754 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
755 Croquis de Charlet, album de 12 pl.
756 Croquis de Brux., par Madou, 12 pl.
757 De Ligny. Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-8°, 42 fig.
758 Aventures de Paul Choppart, illustré.
759 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio, blanc.
760 Droz. Histoire de Louis XVI, in-8°, portr.
761 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, in-8°, rel.
762 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
763 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
764 Croquis, par Charlet, album de 12 pl.
765 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
766 Croquis de Bruxelles, par Madou, 12 pl.
767 Aventures de Paul Choppart, illust.
768 Silvio Pellico. Mes Prisons, illustré.
769 Vie des Saints, pour tous les jours de l'annee, in-8°.
770 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
771 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio, sur blanc.
772 Croquis de Bruxelles, par Madou, 12 pl.
773 Droz. Histoire de Louis XVI, in-8°, port.
774 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
775 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio, sur blanc.
776 Scènes Bruxelloises, par Madou, album de 12 pl.
777 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
778 La Châsse de Sainte Ursule, in-4°.
779 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
780 Imitation de Jésus-Christ, in-32, 25 gravures et rel. T. D.
781 Noël et Delaplace. Leçons de Littérature, in-8°.
782 J. Steen et P. Potter, par Madou, 2 pl.
783 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
784 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
785 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
786 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, etc. in-8°, relié.
787 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
788 Aventures de Paul Choppart, illustré.
789 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
790 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°, sans les portr.
791 La Châsse de sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
792 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
793 Idem.
794 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 pl.
795 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
796 Scenes Bruxelloises, par Madou, album de 12 pl.
797 Croquis de Bruxelles, par Madou, album de 12 pl.
798 Aventures de Paul Choppart, illustré
799 Scènes Bruxelloises, par Madou, album de 12 pl.
800 Noël et Delaplace. Leçons de Littérature, in-8°.
801 Monuments et Vues de Brux., in-8°, 24 pl.
802 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
803 Goethals. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°.
804 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
805 Droz. Histoire de Louis XVI, in-8°, portr.
806 Fables de Lafontaine, in-8°, illustré.
807 Aventures de Paul Choppart, illust.
808 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
809 Vies des Saints, pour tous les jours de l'année, in-8°.
810 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
811 Six tableaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio, sur blanc.
812 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
813 Villemain. Cours de Littérature, in-8°.
814 Une aquarelle, par Lauters.
815 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
816 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 pl.
817 Van Dyck et Memling, par Madou, 2 pl.
818 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 pl.
819 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illustré
820 Études d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 planches, in-4°.
821 Six tabbleaux lithographiés, d'après Verboeckhoven, in-folio, sur chine.
822 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
823 Idem.
824 Rubens et Van Orlay, par Madou, 2 pl.
825 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
826 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, rel.
827 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illustré.
828 — de Paul Choppart, illustré.
829 Fables de Lafontaine, 2 vol. in-8°, ill.
830 Villemain. Cours de Littérature, in-8°.
831 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
832 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
833 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
834 La Châsse de Saint Ursule, d'après Memling, in-4°.
835 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illustré.
836 De Ligny. Histoire de N.-S. Jésus-Christ, in-8°, 42 pl.
837 Vies des Saints pour tous les jours de l'année, in-8°.
838 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig,
839 Croquis par Charlet, album de 12 pl.
840 Goethaels. Lectures relatives à l'histoire, etc., 4 vol. in-8°.
841 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
842 Aventures de Paul Chopart, illustré.
843 — de Tiel Ulenspiegel, illustré.
844 Monuments et Vues de Gand, in-8°, fig.
845 Silvio Pelico. Mes Prisons, in-8°, ill.
846 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
847 Silvio Pellico. Mes prisons, in-8°, ill.
848 Portrait de Napoléon, d'après Gérard, par L. Haghe, grand-aigle.
849 OEuvres de Lamartine, in-8°, illustré.
850 Aventures de Paul Choppart, illustré.
851 Silvio Pellico. Mes Prisons, illustré.
852 Norvins. Histoire de Napoléon, in-8°, ill.
853 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
854 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illustré.
855 Magasin Belge, 2 vol in-18, illustrés.
856 Monuments et Vues de Gand, in-8° cart.
857 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl.
858 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
859 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illustré.
860 — de Paul Choppart, illustré.
861 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
862 Hallam. Histoire de l'Europe au moyen âge, 4 vol. in-8°.
863 Magasin Belge, 2 vol. in-18, illustrés.
864 Portrait de Napoléon, d'après Gerard, par L. Haghe, grand-aigle.
865 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 26 pl.
866 Rubens et Van Orley, par Madou, 2 pl.
867 Souvenirs d'Italie, par un Catholique, in-8°, fig.
868 La Châsse de Sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
869 Aventures de Tiel Ulenspiegel, 1 vol. ill.
870 Etudes d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 planches, in-4°.
871 Croquis par Charlet, album de 12 pl.
872 De Ligny. Histoire de N.-S. Jésus-Christ, in-8°.
873 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
874 Croq. de Brux. par Madou, alb. de 12 pl.
875 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illustré.
876 Album des Salons, par Devera, 26 pl.
877 Album lithographié, sous la direction de Verboeckhoven, 25 pl.
878 Aventures de Paul Choppart, illustré.
879 Magasin Belge, 2 vol in-18, illustrés.
880 Silvio Pellico. Mes prisons, illustré.
881 Etudes d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 planches.
882 Scènes de la Vie des Peintres, par Madou, 10 livraisons, in-folio, sur chine.
883 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
884 Monuments et Vues de Bruxelles, in-8°, 24 planches.
885 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
886 Six tableaux lithographiés d'après Rubens, in-folio, sur blanc.
887 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 planches.
888 Croquis de Bruxelles, par Madou, album de 12 planches.
889 Thierry. Conq. des Norm., 3 vol. in-8°.
890 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°, fig.
891 Delepierre. La Belgique Illustrée.
892 Scènes Bruxelloises, par Madou, album de 12 planches.
893 Villemain. Hist. de Cromwell, in-8°, rel.
894 Vies des Saints pour tous les jours de l'année.
895 Idem.
896 Thierry. Lettres sur l'Histoire de France, etc., in-8°, rel.
897 Rubens et Van Orley, 2 planches, par Madou.
898 Van Hasselt. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Rubens, in-8°. fig.
899 Silvio Pellico. Mes Prisons, illustré.
900 Aventures de Paul Choppart, illustré.
901 Album du paysagiste, par Fourmois, 12 planches.
902 Monuments et Vues de Gand, in-8°, fig.
903 Aventures de Tiel Ulenspiegel, illust.
904 Mignet. Histoire de la Révolution Française, in-8°, relié.
905 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, ill.
906 Album pittoresque, par Madou, Lauters, etc., 12 planches.
907 Six tableaux lithographiés d'après Verboeckhoven, sur chine.
908 Album des Salons, par Dévéria, 26 pl,
909 La Châsse de Sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
910 Croquis par Charlet, album de 12 pl.
911 Monuments et Vues de Gand, in-8°, fig.
912 La Châsse de Sainte Ursule, d'après Memling, in-4°.
913 Thierry. Conq. des Normands, 3 v. in-8°.
914 Etudes d'Animaux, par Verboeckhoven, 26 planches.
915 Noël et Delaplace. Leçons de Littérature, in-8°, 42 pl.
916 Silvio Pellico. Mes Prisons, in-8°, illustré.
917 Thierry. Lettres sur l'histoire de France, in-8°, relié.
918 Thiers. Histoire de la Révolution Française, 2 vol. illustrés.
919 Monuments et Vues de Gand, in-8°, fig.

Liste des Membres de l'Association.

(Les personnes dont le nom est précédé d'un astérique ont pris plusieurs actions.)

* S. M. LE ROI DES BELGES.

Accarin, banquier. Fayt.
Adan, greffier en chef à la cour de cassation. Bruxelles.
Adan, chef de division au ministère des finances. Bruxelles.
Aden, banquier. Bruxelles.
Aelbrouck-Snel (van). Sottegem.
Agis, consul. Anvers.
Agie (Jules). Bruxelles.
Aguillon. négociant. Mons.
Allard-Pecquereau. Tournai.
Amis des Arts (la société des). Court.
Ancelle, libraire. Anvers
Andelot (le comte d'). Bruxelles.
Andries. Bruxelles.
Anthuine, bourgmestre. Soignies.
Ankot. Ostende.
Arenberg (le duc d'). Bruxelles.
Arentz, profess. à l'université. Louv.
Arnould. Bruxelles.
Arschot (le comte d'). Bruxelles.
Artot. Bruxelles.
Asch (van), peintre. Bruxelles.
Auverlot, notaire. Tournai.
Bailly de Sauw. Fayt.
Bal (de), libraire. Bruges.
Batthasa-Vanderheyde. Ostende.
Barbanson, avocat. Bruxelles.
Barchifontaine (le chev. de Paul de). Bruxelles.
Baré de Comogne (le baron de). Huy.
Basse-Mouturie (le chev. de la). Br.
Bataille (Achile). Bruxelles.
Baugniet (Henri). Mons.
Baugniet (Ch.). Bruxelles.
Bayoux-Paris. Herve.
Beaucourt (Jules). Bruges.
Beaurain. Bruxelles.
Beauffort (le marquis de) Bruxelles.
Beauffort (le comte Amédée de) Br.
Beauffort (le comte Emm. de) Brux.
Beaux-Arts (la societe des). Court.
Becelaer (van). Bruxelles.
Beekmans (l'abbé). Bruges.
Beernart-Hottovadre. Courtrai.
Behault (de). Louvain.
Belaerts (Mme de) Bruxelles.
Belen (vander). Bruxelles.
Belligen (van). Bruxelles.
Belligen (van). Bruxelles.
Benard, propriétaire. Bruxelles.
Bender (le chevalier). Bruxelles.
Ber (de). Bruxelles.
Bergh-Elsen (Mme vanden). Anvers.
Berghen (C.-F. vanden). Bruxelles.
Berkmans. Anvers.
Berthot. Bruxelles.
Bethune, bourgmestre. Courtrai.
Bethune (J.). Louvain.
Beughem (le comte de). Bruxelles.
Bevère (Ed. van). Bruxelles.
Bidart, négociant. Bruges.
Bien. Verviers.
Birée (le colonel). Bruxelles.
Bischoffsheim. Bruxelles.
Bishoff. Courtrai.
Bisschop. Anvers.
Bivort (J.-B.), chef de bureau. Mons.
Blauwe (Jean de). Courtrai.
Blaes. Bruxelles.
Block (de), professeur. Gand.
Block (de), artiste. Anvers.
Blommaert (Ph.), propriét. Gand.
Boeckel (van). Louvain.
Boedt, avocat. Ypres.
Boetz, négociant en vins. Soignies.
Bogaerde (vanden). Bruges.
Bogaerde (vanden), greffier au tribunal. Ypres.
Bogaert-Dumortier. Bruges.
Bogaert (vanden), brasseur. Anvers.
Bogaerts. Bruxelles.
Bogaerts-Torfs. Anvers.
Bogarts (F.) Anvers.
Boissacq-Spreux. Tournai.
Bolton, ministre anglic. Anvers.
Bombergen (van). Anvers.
Bonnelle (Mlle). Ath.
Bovis (Ant.). Anvers.
Boone, juge au tribunal. Turnhout.
Boone de Clercq. Alost.
Borre de Nys, propriétair. Bruges.
Bossuet, artiste peintre. Bruxelles.
Boumans. Anvers.
Boussies (Mme la douar. de) Mons.
Brabander (de), propriétaire. Gand.
Brackeleer (de) artiste peintre. Anv.
Brackeleer (Adrien de). Anvers.
Braemt, graveur de la banque. Br.
Brasseur. Ostende.
Brauwer Van Steeland (de). Bruxell.
Brée (van). Anvers.
Bree (van). Anvers.
Brepols-Dierickx. Turnhout.
Breyne-Peellaert (de) Dixmude.
Brier-Legraverand (de). Ypres.
Brokmann, conducteur des ponts et chaussées. Seneffe.
Bron-Serat. Tournai.
Brown (William). Bruxelles.
Brown (H.). La Haye.
Bruggeman, conserv. des hyp. Brug.
Bruyn (de). Anvers.
Buck (de) Bruxelles.
Bucquière (de la). Tournai.
Buecken (vanden). Louvain.
Buffet, capit. du 2e cuirass. Bruges.
Buisseret (le comte de) Bruxelles.
Bulteau. Bruxelles.
Buschmans. Anvers.
Buys, docteur en medécine. Bruges.
Caillie (van), notaire. Bruges.
Calamatta. Bruxelles.
Caloendo-Croeser (A. van). Bruges.
Canivet, cond. de ponts et chaussées. Seneffe.
Capellemans. Bruxelles.
Capouillet (Victor). Mons.
Capouillet (Denis). Mons.
Capouillet-Vandenberghen. Bruxel.
Caremelle, notaire. Mons.
Carez, pharmacien. Mons.
Carion-Delmotte (Mme Ve.) Mons.
Carion-Delmotte, propriet. Mons.
Carolus. Bruxelles.
Carpentero. Anvers.
Cassiers, sénateur. Bruxelles.
Casteele-Werbrouck (vanden) Brug.
Castiaux, député. Mons.
Chantrelle de Stapens (Mme). Brug.
Chapelié (le colonel). Bruxelles.
Chapelle (de la). Bruxelles.
Chapuis. Bruxelles.
Chastel-Wes-Welames (le comte du) Tournai.
Cheemput (l'avocat). Grammont.
Clerck (Joseph de), avocat. Bruges.
Clerck (Jean de) avocat. Bruges.
Cnudde, proprietaire. Gand.
Cock (de). Louvain.
Codt. (Jules de). Ypres.
Cogels du Bois. Anvers.
Colson, vicaire. Bruges.
Combaz. Bruxelles.
Concorde (la societé de la). Gand.
Constantini. Bruxelles.
Conway, direct. de la liste civile. Br.
Coomans. Anvers.
Coomans. Bruxelles.
Coppe (H.) auditeur militaire. Brug.
Coppé (Hubert). Mons.
Cornelis, orfèvre. Termonde.
Cornet. Anvers.
Cornet de Ways-Ruart (le comte). Br.
Corr-Van der Maeren. Bruxelles.
Costermans. Bruxelles.
Couckelaere, artiste peintre. Brug.
Courtois, colonel. Bruxelles.
Couture, notaire. St-Ghislain.
Craen (le capitaine van). Bruxelles.
Craen (de), architecte. Tournai.
Crampagna. Bruxelles.
Crepin, propriétaire. Mons.
Croix d'Ogimont (le comte H. de la) Tournai.
Crombrugghe-Castis (van). Bruges.
Cuisenaire. Nivelles.
Cutler (le docteur). Bruxelles.
Cuyck (van). Anvers.
Cuyper (de). Bruxelles.
Delly. Bruxelles.
Dam (F. van). Bruxelles.
Daminet, propriétaire. Seneffe.
Damme (van). Termonde.
Damry. Bruxelles.
Daniel. Anevis.
Danis Vanden Broek, bourgmestre de Capelle. Anvers.
Dansaert (Pierre). Bruxelles.
Dauw. Louvain.
Davelouis. Spa.
Debbaudt, propriétaire. Heusden.
Debien (Louis) Courtrai.
Dechamps (Joseph), bourg. Seneffe.
Dechamps, (Ad.). Seneffe.
Declercq (Mme Ve). Alost.
Dedeckens. Gand.
De Decker-Cassiers. Anvers.
De Decker (le chanoine de). Gand.
Defontaine (Jean). Mons.
Defossés. Bruxelles.
Defuisseaux, avocat. Mons.
Degavre, cap. des cuirassiers Brug.
Deghouy, avocat. Ath.
Degobert, lithographe. Bruxelles.
Delalieu. Feluy.
Delecourt, juge. Bruxelles.
Delecosse, médecin. Quaregnon.
Deleeuw-Demarée, Bruxelles.
Delepierre (Octave). Bruges.
Delisle, consul. Anvers.
Delnest (Jacques). Quaregnon.
Delrée, avocat. Liége.
Deltil, étudiant en droit. Louvain.
Deltil. Peruwels.
Deman-d'Hobruges. Bruxelles.
Demanet, capit. du génie. Namur.
Denet (Ch.), avocat. Bruges.
Denis, conduct. des ponts et chaussées. (Seneffe.)
Denterghem (de). Bruxelles.
Denys, avocat. Bruxelles.
Denys, avocat. Bruxelles.
Depatin, procureur du roi. Ypres.
Depys, propriétaire. Gand.
Depys, proprietaire. Gand.
Deroovere. Bruxelles.
Descamps-Duray. Ath.
Descamps, curé-doyen. Mons.
Desart, ing. des ponts et chaussées. Gand.
Descaville, lieuten. colonel. Anvers.
Deschamps, conseiller. Liége.
Deschamps, avocat. Courtrai.
Dessily. Feluy.
Desy. Dour.
Dettermans (Gustave). Renaix.
Devos (H), fabricant. Gand
Dewasme-Pletinckx. Bruxelles.
Dewinter (Felix), conduct. des ponts et chaussées. Seneffe.
Dewolf. Anvers.
Dewyndt. Anvers.
Deyckmans. Anvers.
Didier-Hollenfelts, notaire. Diekirch, (Luxembourg).
Dierckx (L.), négociant. Anvers.
Dierckx, notaire. Turnhout.
Diert (le baron). Anvers.
Dissey. Bruxelles.
Doignon, représentant. Tournai.
Doncker (Joseph de) Anvers.
Doncker, 1er commis au ministère des finances. Bruxelles.
Donnet (l'abbé). Bruxelles.
Doyen (le). Termonde.
Drugman (Victor). Bruxelles.
Dubus (le vicomte de Gisignies). Br.
Dubus (le cheval. de Gisignies). Br.
Dubus (le bar. Alberic de Gisignies). Bruxelles.
Dubus, représentant. Tournai.
Dubois (Mlle). Louvain.
Dubois (baron de Nevelle). Anvers.
Dubois (F.). Anvers.
Dubois (Albert) bourgmestre. Soign.
Dubois. Bruxelles.
Dubouzet, cons. de France. Ostende.
Duchesne. Bruxelles.
Dufour, avoc. et conseiller. Soignies.
Dufoy. Bruxelles.
Dugniolle (Jules). Bruxelles.
Dujardin, député. Mons.
Dujardin (Mlle Julie). Bruges.
Dupont (le colonel). Tournai.
Duquesne. Bruxelles.
Duquesnoy. Tournai.
Durieux. Ath.
Dusart (le baron). Ath.
Duval de Blareignies. Louvain.
Duverger. Bruxelles.
Dyck (van). Anvers.
Edouard Seruse (Mme). Ostende.
Eersel (Charles van). Bruxelles.
Ellebout, libraire. Ostende.
Ellermans, consul. Anvers.
Ellis (Ch.). Bruxelles.
Eloy, conseiller, propriétaire. Soign.
Endert-Haengraef (van). Anvers.
Engler. Bruxelles.
Engler, banquier. Bruxelles.
Espoir (la société de l'). Bruxelles.
Evêque (monseigneur l'). Tournai.
Evêque (monseigneur l'). Gand.
Everaerts. Louvain.
Everaerts, frères. Louvain.
Eycken (van), peintre d'hist Brux.
Eycken (vanden), peintre. Gramm.
Eyndhoven (van). Anvers.
Fabry. Bruxelles.
Falck (S. E. le baron). Bruxelles.
Falcon, consul. Anvers.
Faure. Bruxelles.
Le François du Fetel (le chev.) Ypres.
Fétis, intendant militaire. Namur.
Ferbruggen. Anvers.
Feyerickx, fabricant. Gand.
Fierlant (le baron de). Bruxelles.
Fiess, pour la bibliothèque de l'université. Liége.
Florisonne (Mme de). Bruxelles.
Fontaine (C.), brasseur. Hyon.
Fontaine (L.). Tournai.
Fontaine, notaire. Binche.
Forgeur, avocat. Liége.
Fournier, inspecteur principal au au ministère des finances. Brux.
Freins (de). Bruxelles.
Frenoy (Hyppolite de). Bruxelles.
Frison (Mme) Bruxelles.
Froment, libraire. Anvers.
Gachard, archiv. du royaume. Brux.
Galler. Bruxelles.
Garnier (Auguste). Ypres.
Gauthier, receveur. Nivelles.
Geefs, sculpteur. Bruxelles.
Geloes (Mlle Valerie de). Bruxelles.
Geloes (Mme la comtesse de) Brux.
Gend (van) Anvers.
Geoffroy, major au 2e des cuir. Brug.
Gerard, chef de division. Gand.
Gerard, (F.) négociant. Liége.
Gheldolf, juge. Gand.
Ghendt de Langlantier (le bar. de) Br.
Ghiesbreght (J. B.). Bruxelles.
Ghiesbreght. Bruxelles.
Gilbert (le docteur). Bruxelles.
Gilkinet, notaire. Liége.
Gilliot (Charles). Ath.
Goblet-d'Alvilla (Mme la comt.). Br.
Goblet, avocat. Bruxelles.
Godin (le baron) Bruxelles.
Godwyn, proprietaire. Gand.
Goethals-Vercruyssen. Courtrai.
Goethals-Tanneel. Courtrai.
Goethals-Peesteen (le comte) Brug.
Goethats (Jean) de Courtrai. Brug.
Goffint-Pac. Jemmappes.
Gonne, docteur en medecine. Fayt.
Gonthyn, fils. Gand.
Gossart, pharmacien. Mons.
Goutier (P.). Braine-Lalleud.
Govardus-Vandenhemle. Tournai.
Grafland. Haye.
Grandgagnage. conseiller. Liége.
Greban, secret. de la société gen. Br.
Gries, conserv. des hypothéq. Mons.
Grumelier, frères, negociant. Liege.
Gugnier, professeur. Tournai.
Guido-Vanzuylen (le baron). Brug.
Guinet, proprietaire. Bascoup.
Haesebeyt, proprietaire. Gand.
Hallard (le major). Bruxelles.
Hamilton-Seymour (sir). Bruxelles.
Hane de Potter (de). Gand.
Hanicq-Renoz. Malines.
Hanins de Moerkerk (d'). Bruxelles.
Hanins de Moerkerke de Brie (L. d') Bruges.
Hanneeart (Vincent), propr. Soignu.
Hap (Félix). Bruxelles.
Hardt, directeur du pensionnat de Gaggia. Bruxelles.
Haron (Victor) bourgmestre. Fayt.
Haron, directeur du charbonn. Fayt.
Hart, graveur. Bruxelles.
Hartung. Anvers.
* Hasselt (C. van). Bruxelles.

Hauman, libraire. Bruxelles.
Haurcgard (J.-D.) Bruxelles.
Hauwaert. Bruxelles.
Havre (van). Anvers.
Heetveld. Bruxelles.
Hennau, pharmacien. Nivelle.
Hennebert. Tournai.
Hennekinne-Briard. Mons.
Hennequin, avocat. Liége.
Hennessy. père. Bruxelles.
Henrotay, rentier. Liége.
Henry (Ch.). notaire. Tournai.
Herbart (le major). Bruxelles.
Herbaut, principal du collège. Mons.
Herrebaut (Ad.). Bruges.
Heris. Bruxelles.
Herry de Cocqueau. Louvain.
Heymen. Bruxelles.
Heyvaert, libraire. Alost.
Hienson. Mons.
Hyndrick, avocat. Bruxelles.
Hyndrick, avocat. Bruxelles.
Hobart (Félix). Renaix.
Hody (Mme). Bruxelles.
Hoed (François). Ostende.
Hollebeke (van). Bruges.
Homesse (Mme Ve). Ath.
Hoobrouck de Mooreghem (le baron E. van) Bruges.
Hoobrouck (van). Bruxelles.
Hooghten (van), président. Bruxell.
Hoorde (Jean van). Grammont.
Hotton (le colonel). Bruxelles.
Houwer (de). Bruxelles.
Hove (vanden). Bruxelles.
Hoye (Mme le). Overyssche.
Hoyois (Em.), imp. lib. Mons.
Hoyost. Ath.
Hubert (Théodore), rentier. Soig.
Huberti. Bruxelles.
Huerne de Puyen (J. van). Bruges.
Humbeek (van), banquier. Bruxell.
Hunin, artiste peintre. Malines.
Hussen van Kattendyk (le baron). La Haye).
Huyens Anvers.
Immerzeel-Junior, libr. Amsterd.
Iwens de Simpele. Ypres.
Iwens, propriétaire. Ypres.
Janssens (Ch.). Anvers.
Janssens-Simons. Tirlemont.
Janssens (H.). Amsterdam.
Johns, peintre. Bruxelles.
Jacobs, avocat. Anvers.
Jacquart. Haine-St-Paul.
Jacquelart (le docteur). Bruxelles.
Jacquet. Bruxelles.
Jamar, libraire. Bruxelles.
Janne. Huy.
Jehotte, statuaire. Bruxelles.
Jobard. Bruxelles.
Joly. Renaix.
Jones (Ad.-R.). Bruxelles.
Jonghe (Mlle de) Bruxelles.
Jonghe (de), artiste peintre. Court.
Jonghe (le vicomte de). Bruxelles.
Jonghe-d'Ardoye (le vicomte de). Br.
Jooris. Bruges.
Jottrand, avocat. Bruxelles.
Jouan, Anvers.
Jouvenelle, graveur. Bruxelles.
Junbluyth, peintre. Mons.
Juste (Th.). Bruxelles.
Kampf. Bruxelles.
Koerberghen (van). Bruxelles.
Keingiaert de Gheluvelt (F.). Ypres.
Kennis (P.). Anvers.
Kerckhove (van), adm. du trésor. Br.
Kerselaers. Bruxelles.
Kervyn. St-Nicolas.
Ketele, propriétaire. Audenarde.
Key (G.-W.) négociant. Anvers.
Keyser (de). Bruxelles.
Keyser (de), peintre d'hist. Anvers.
Kirckove (de), élève en droit. Gand.
Knox. Bruxelles.
Kreins, artiste peintre. Bruxelles.
Kums. Bruxelles.
Lacroix (J.-F.). Bruxelles.
Lacroix, archiviste. Mons.
Lafontaine, notaire. Binche.
Lafranco (Thomas). Bruges.
Lambin-Verwaerde, imprim. Ypres.
Lambin-Verwaerde. Ypres.
Lambin, notaire. Ypres.
Lambin-Geloen. Ypres.
Lambrichs (L.) Bruxelles.
Lambrichs (C.). Bruxelles.
Lammens, notaire. Gand.
Lamquet (Ch.). Bruxelles.
Lannoy (le comte Adrien de). Brux.
Lardinois. Liége.
Laurent, Émile. Bruxelles.
Lauters (Paul), artiste. Bruxelles.
Lauwers-Taintenier. Bruxelles.
Lavalleye, professeur. Liége.
Lawrens. Ostende.
Leborgne, conduct. de trav. Seneffe.
Lebrun, capit. d'artillerie. Ypres.
Lefebvre (Amédée). Binche.
Lefebvre (le curé). Soignies.
Lehon (le capit. Henri). Bruxelles.
Lejeune. Anvers.
Lelievre (le chevalier). Namur.
Lembourg (Ch.), propriétaire. Ath.
Lembourg, architecte. Ath.
Lemmé. Anvers.
Lepez-Desevré. Tournai.
Lerius (E. van) négociant. Anvers.
Leroi (Étienne). Bruxelles.
Leroi. Bruxelles.
Leroux, frères. Namur.
Leroy (Joseph), négociant. Soignies.
Lescart, avoué. Mons.
Letellier, curé. Wasmeûl.
Leys (Henri), artiste peintre Anv.
Libotton (Mme). Bruxelles.
Liévin (curé). Horrues.
" Ligne (Mgr. le prince de). Brux.
Limminghe (le comte de). Bruxelles.
Lintermans. Bruxelles.
Lippens, propriétaire. Gand.
Loeffel (le capitaine). Bruxelles.
Longuillon (Mlle Clém. de). Tirlem.
Longueville, capitaine du 1er chasseurs à cheval. Tournai.
Loon (van), père. Anvers.
Loon (van) fils. Anvers.
Loos, peintre. St-Nicolas.
Lusemans (Ch. de). Tirlemont.
Lusemans (Robert de). Tirlemont.
Madou. Bruxelles.
Madrid-d'Hooghe (de) Bruges.
Maelcamp (Ch.). Bruxelles.
Maes. Anvers.
Maisières (Eug. de). Bruxelles.
Maistre-d'Anstaing (le). Tournai.
Malou (E.), memb. du sénat. Ypres.
Maly (Hyp.). Verviers.
Manderlier, dir. de pens. Morlanw.
Maretus-Grelhard. Anvers.
Marinus. Namur.
Marousé (F.), rentier. Soignies.
Marousé, juge-de-paix. Soignies.
Maskens. Bruxelles.
Masquillier (d'). Bruxelles.
Massart, libraire. Tournai.
Mathieu (Mme). Bruxelles.
Mathieu, bibliothécaire. Mons.
Mathyssen, médecin. Anvers.
Martins-Pelckmans. Gand.
Maton, négociant. Tournai.
Matton, avocat. Nivelles.
Matteau. Bruxelles.
Mazeman de Couthove (Jules de) Ypr.
Meeus-Vander-Maelen. Bruxelles.
Meenen (van), président. Bruxelles.
Melle (Mlle Colette van). Bruges.
Mérode (le comte H. de) Bruxelles.
Mérode (le comte Félix de). Bruxell.
Merssemans (de) doct. en méd. Brug.
Meschert, libraire. Rotterdam.
Mettenius (J. H.) Bruxelles.
Meulenaere (Ed. de). Bruxelles.
Meulemans (Guillaume). Bruxelles.
Mevius (Gustave de). Bruxelles.
Michel (L.). Tournai.
Michiels-Loos, négociant. Anvers.
Michiels, coadjuteur. Gand.
Mimaut, consul de France. Rotterd.
Minne. Bruxelles.
Moeller (J.). Louvain.
Mol (van). Anvers.
Montegnies, médecin. Mons.
Montenacken-St-Willeboord (van). Anvers.
Montpellier Chanoine. Namur.
Montrynmar (N.-J.). Anvers.
Moor (de). Bruges.
Morel, consul. Anvers.
Morren, notaire. Bruxelles.
Morren, professeur. Liége.
Moreau, négociant. Quaregnon.
Muquardt (Ch.), libraire. Bruxelles.
Naert (Adolphe). Bruges.
Neckere (Joseph de) d'Ypres. Brug.
Neissen, avocat. Bruxelles.
Nest (vanden). Anvers.
Nest (Ch. vanden). Anvers.
Neuforges (de). Bruxelles.
Neyt, major au 6me régiment. Brug.
Nève (Ph.). Tournai.
Nieulandt (de), notaire, Gand.
Nieulandt (le comte de). Bruges.
Nieuvenhuys. Bruxelles.
Nieuwenhuyse (van). Bruges.
Nique, agent de la soc. gén. Binche.
Noé (A.). Liége.
Noël (Etienne), négociant. Mons.
Noël, direct. des chem. de fer. Gand.
Noorbeeck-St-Martin (van). Bruges.
Nottebohm, consul. Anvers.
Nyst, inspecteur-général. Bruxelles.
Obert (le vicomte). Bruxelles.
Ode, imprimeur. Bruxelles.
Olislagers. Tournai.
Onghena, graveur. Gand.
Oorlof. Bruxelles.
Orjo (d'). Bruxelles.
Osy (le baron Louis). Bruxelles.
Outshoorn. Bruxelles.
Ouwenhuysen (van). Anvers.
Overman, négociant. Tournai.
Overstraeten (van), fils. Louvain.
Pangaet-d'Opdorp. Bruxelles.
Page (de). Bruxelles.
Pardon, subst. du proc. du roi. Br.
Parez. Bruxelles.
Paris (Henri). Tournai.
Paternostre-Cattier. brasseur Mons.
Poulain, curé. Quaregnon.
Pauw (de). Termonde.
Pauwels (Pierre), carossier. Bruxell.
Payen-Allard. Bruxelles.
Peel (Constantin). Courtrai.
Peellaert (le major de).
Peeters (juge-de-paix). Bruxelles.
Pelt (van), avocat. Anvers.
Perichon, libraire.
Peters, caiss. du trib. de comm. Br.
Potiau (C.). Bruxelles.
Petit-Jean, conseiller. Bruxelles.
Petre, conservat. des hypothèq. Br.
Peuthy (le baron de). Bruxelles.
Peze. Anvers.
Pick (Mlle). Anvers.
Pinfold (milady). Tournai.
Piron, pharmacien. Bruxelles.
Piteeys. Bruxelles.
Plaisant. Bruxelles.
Plas (vander). Bruxelles.
Plas (vanden). Bruxelles.
Plétain, notaire. Mons.
Pletinckx, commandant. Namur.
Plon (E.), employé. Mons.
Plunkette de Rathmore (le bar.). Liég.
Poltart. Tournai.
Posch (le baron). Poperinghe.
Praet (Eug. van). Anvers.
Présin du Hennocq (Charles). Soign.
Présin du Hennocq (Mme la douairière). Soignies.
Paez (de), professeur. Bruxelles.
Prins (de). Louvain.
Priou. Bruxelles.
Prisse. Bruxelles.
Pycke-d'Ideghem. Malines.
Pycke (Ed.). Bruxelles.
Quevaux-Villers. Tournai.
Ragmey (Donat). Bruxelles.
Rasse (de), présid. au tribun. Mons.
Rasse (de). Tournai.
Renard, architecte. Tournai.
Renard (A.). Tournai.
Renard. Gosselies.
Renault (le colonel). Bruxelles.
Renty, avocat. Gand.
Reiner-Hambroeck (Mme). Louvain.
Respilleux, professeur. Gand.
Reulens. Anvers.
Ribaucourt (Mme la comt. de). Br.
Rigano (le colonel). Bruxelles.
Rinboux. Ostende.
Rinbaux. Ostende.
Rising (Mlle). Liége.
Robbe, peintre. Courtrai.
Roberti. Bruges.
Robiano-d'Ostrignies (Mme la comtesse de). Bruxelles.
Robiano (Mme la comt. de). Brux.
Rodes (le marquis de). Bruxelles.
Rochussen (Henri). Rotterdam.
Roels (le chevalier B.), négoc. Brug.
Roesler. Bruxelles.
Roost-d'Alkemade (le bar. de). Br.
Rosart (H.-J.). Bruxelles.
Roux (le). Mons.
Rudd, dir. des trav. de la ville. Brug
Rukker, consul. Anvers.
Rutgeerts, notaire. Anvers.
Ruyant de Cambronne. Tournai.
Ruzette (le colonel). Bruxelles.
Ruzette (Edouard). Bruxelles.
Ryckevorsel (van). Haye.
Ryelandt van Naemen, propr. Brug.
Sacqueleu (F.). Tournai.
Sainctelette, directeur-gérant. Mons.
Saint-Léger. Bruxelles.
Saint-Moulin (de), professeur. Gand.
Sano. Anvers.
Sas. Bruxelles.
Sauter (de), avocat. Gand.
Schaefs (J.-A.). négociant. Anvers.
Schieter-Lophens (le chev. de). Brug.
Schoorman, chanoine. Gand.
Schouten (J.). Bruxelles.
Sejourné (le baron de). Ath.
Serclaes de Kessel (le bar. de T'). Ypr.
Serne (le comte de la). Bruxelles.
Sorret (le baron Jules de). Bruges.
Serret (le baron). Bruges.
Serruys. Thourout.
Severen-Wieland (C. van), brasseur. Bruges.
Sieleghem-Questiers (van), notaire. Bruges.
Sigart (Auguste). Mons.
Sigart-Florent, propriétaire. Mons.
Silly (de). Bruxelles.
Simonis (Clément). Paris.
Simonis, sculpteur. Bruxelles.
Simonis (Adolphe). Verviers.
Simonis (Armand). Verviers.
Siraut (Désiré), receveur. Mons.
Siret (Adolphe), poète. Gand.
Slappaerts (Mme). Anvers.
Smits, direct. de la statistique. Br.
Smolderen. Anvers.
Snickt (vander). Bruxelles.
Snoy (le baron). Bruxelles.
Société Littéraire (la). Gand.
Société Philotax (la). Anvers.
Soc. des Arts et des Lett. (la). Mons.
Soenens (le chevalier), propr. Gand.
Soil. Tournai.
Sommerhausen. Bruxelles.
Soulacroix (l'abbé). Bruxelles.
Stadtler. Bruxelles.
Stapleaux. Bruxelles.
Stappaerts (Mme Ve Eh.). Louvain.
Stassart (le baron de). Bruxelles.
Staumont, chef d'institut. Bruxelles.
Stevens, profess. de musique. Mons.
Stevens, imprimeur. Gand.
Stevens. Anvers.
Stevens. Bruxelles.
Stevens-Deliegre. Bruxelles.
Stievenart, chirurgien. Mons.
Stock. Bruxelles.
Stoffels. Verviers.
Strail, vicaire. Liége.
Struelens. Bruxelles.
Stuyck, notaire. Bruxelles.
Surmont (de) propriétaire. Gand.
Surmont du Woolsberyhe. Mons.
Sylvain van de Weyer, ambass. Br.
Swinderen (van). Bruxelles.
Swinnen (Eugène). Tirlemont.
Taintenier. Bruxelles.
Talma. Bruxelles.
Tardif. Bruxelles.
Tessaro. Anvers.
Telle, professeur. Tournai.
Tercelin (Mlle). Mons.
Tercelin-Sigart, banquier. Mons.
Thibault de Boesinghe (J. de). Brug.
Thielens. Bruxelles.
Thielens (Mlle Pauline). Louvain.
Thier (de), capit. adj.-maj. Tournai.
Thomas (Alex.). Anvers.
Thorn, gouvern. du Hainaut. Mons.
Thieghem de Terhôye (le chevalier). Bruges.
Tiennes de Lombise (Mlle de) Brux.
Tinne, contrôleur. Termonde.
Timmerman (Henri). Bruxelles.
Triest (l'abbé). Bruxelles.
Trossaert-Roelandt, fabricant. Gand.
Tulk (Mme). Bruxelles.
Turquet. Bruxelles.
Urbain. Quaregnon.
Uzielli. Ostende.
Vaernewyck (la comtess. de). Gand.
Vancapenberg. Bruxelles.
Vandale-Bekaert. Courtrai.
Vandenabeele, peintre. Gand.
Vandenbossche. Tirlemont.
Vandenpeerebomm (Alph.). Ypres.
Vander-Burch (le comte). Tournai.
Vanderburch (la comtesse) Bruxell.
Vanderdieft (Mme la comt.). Brux.
Vandercruyssen, avocat. Furnes.
Vandergracht, propriétaire. Gand.
Vanderhaert, professeur. Bruxelles.
Vanderhaegen-Hulim, impr. Gand.
Vanderlinden (l'avocat). Bruxelles.
Vanderlinden, notaire. Bruxelles.
Vanderlinde, direct. du trésor. Brug,
Vandermaeren, lieutenant. Tournai.
Vandermersch, notaire. Ypres.
Vandermersch (Mme Ve), libr. Ypr.
Vandermeulen. Bruxelles.
Vandevelde, procur. du roi. Furnes.
Vandevin. Bruxelles.
Vandewille. Bruxelles.
Vangoor. Bruxelles.
Vanhavre (E.). Anvers.
Vanhove. Paperinghe.
Vassalli, négociant. Bruxelles.
Vauthier. Bruxelles.
Verbeke-Beck, banquier. Courtrai.
Verbist. Anvers.
Verboeckhoven (Eugène). Bruxelles.
Verbrugghe (Mme). Anvers.
Vercauteren, substitut du procureur du roi. Bruges.
Verdussen. Bruges.
Vergauwen, propriétaire. Gand.
Vergauwen-Goethals. Gand.
Verhaegen, jeune, avocat. Bruxell.
Verhaeren. Bruxelles.
Verhulst, employé au ministère de la guerre. Bruxelles.
Verhulst (Joseph). Bruges.
Vermeulen-Dons, propriétai. Gand.
Vervisch (Ant.). Bruges.
Vervoort (l'avocat). Bruxelles.
Verwée, peintre. Bruxelles.
Vilain XIIII (le vic. Hyp.) Bruxell.
Villegas de St-Pierre (le comt. de). Br.
Villers-Marbourg (le bar. de) Liége.
Vincke (Alex. de), peintre. Gramm.
Viron (Mlle la baronne de). Bruxell.
Viron (Th. de). Bruxelles.
Visser (Mlle Thérèse de). Bruxelles.
Vleminckx. Bruxelles.
Vlieghe, empl. à l'enregistr. Gand.
Voldenne (Mme la bar. van). Brux.
Vordecker. Bruxelles.
Wacques, avocat. Tournai.
Wahrendorff (le baron de). Bruxell.
Wallays, artiste peintre. Bruges.
Walle (Ed. de). Gand.
Walle (Julien vande). Bruxelles.
Walle (R. vande). Bruxelles.
Walle (Edmond de). Gand.
Walwein-Bouchelet. Ypres.
Wannaur, avocat. Gand.
Warocqué. Bruxelles.
Weber, consul. Anvers.
Wellesley (lord). Bruxelles.
Wery (J.). Bruxelles.
Weverberght. Bruxelles.
Wignacourt (le comte de). Tournai.
Willaert, curé de la Chapelle. Brux.
Willems, aîné. Bruxelles.
Willmar, représentant. Bruxelles.
Wins (Camille) avocat. Mons.
Wlieschoudere (de). Bruxelles.
Woelmont (le baron de). Bruxelles.
Woelmont (le baron d'Hambrain de). Namur.
Woelmont (le bar. Alph. de) Brux.
Woelmont (le bar. Alexand. de). Br.
Wolff (le chevalier). Bruxelles.
Wolff (le baron Ed. de). Mons.
Wouters. Anvers.
Wouters, artiste peintre. Malines.
Wuillaumet, greffier. Mons.
Wuyts van Campen. Anvers.
Wuyts, aîné. Anvers.
Wykerslooth (Mlle la baronne Marie de). Bruxelles.
Wykerslooth (le bar. de) prop. Mons.
Wynckelman (F.-J.). Bruges.
Wyngaert (vanden). Anvers.
Yaebrant. Ath.
Zerezo. Bruxelles.
Zuylen Van Nyevelt (le baron Jean van). Bruges.
Zuylen Van Nyevelt (le baron van). Bruxelles.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Les feuilles 23 et 24 de la *Renaissance* contiennent: *Souvenirs de Chaudfontaine*, par Kreins, et le *Retour d'une expédition*, lithographié par Vanderhecht d'après Bossuet.

FIN.


32101 078307608

